

Nouvelle Série

(TOME V)



RÉDACTION

ÉDUCATION

D'ALMEIDA, GEORGE ASTON, BERTRAND, MAURICE BLOCH, CAHOURS ET RICHE, CH. CLÉMENT, DANA, H. DURAND, EGGER, C. FLAMMARION, P. GOUZY, ÉD. GRIMARD, GRATIOLET, LACORDAIRE, LAVALLÉE, TH. MARGOLLÉ ET ZURCHER, MORTIMER D'OCAGNE, PIERRE NOTH, E. RECLUS, I.-A. REY, H. SAINTE-CLAIRE DEVILLE, TISSANDIER, TYNDALL, VAN BRUYSSSEL, VIOLLET-LE-DUC, VIVIEN DE SAINT-MARTIN, L. SEVIN-DESPLACES.

MARKO WOYZOG, TALBERT, DE WAILLY, GENNEVRAVE, G. NICOLE, H. DE NOUSSANNE, AD. RACOT, B. VADIER, ALBERT FERMÉ, E. VICARINO, C. LEMONNIER, P. PERRAULT, M. BERTIN, CH. CANIVET, AIMÉ GIRON, A. MOUANS.

Secrétaire de la rédaction : A. ALLIOU.

RÉCRÉATION

VICTOR DE LAPRADE, ERNEST LEGOUVÉ, LUCIEN BIART, TH. BENTZON, ERNEST CANDÈZE, PROSPER CHAZEL, M^{LS} DE CHENNEVIÈRES, CH. DICKENS, DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, ERCKMANN-CHATRIAN, H. FAUQUEZ, KÄMPFEN, E. LABOULAYE, JOHN LEMOINNE, HECTOR MALOT, EUGÈNE MULLER, LOUIS RATISSONNE, JULES SANDEAU, P.-J. STAHL, JULES VERNE, ANDRÉ LAURIE, C^{TS} DE GRAMONT, F. GÉNIN, BENEDICT, J. LERMONT, S. BLANDY,

DESSINATEURS

MM. ATALAYA, — É. BAYARD, — BECKER, — BENETT, — BERTALL, — K. BODMER, — CHAM, — E. DETAILLE, GUSTAVE DORÉ, — P. DESTEZ, — J. DAVID, — DUBOUCHET, — DUMONT, — E. FROMENT, — FROELICH, FESQUET, — FÉRAT — FATH, — GRANDVILLE, — GEOFFROY, — GUIAUD, HUMBERT, — P. JAZET, — TONY JOHANNOT, — LALAUZE, — LALLEMAND, — EUGÈNE LAMBERT, MAILLART, — A. MARIE, — MATTHIS, — E. MEISSONIER, — MELLERY, — H. MEYER, LE MONTAUT, — MORIN, — DE NEUVILLE, — PHILIPPOTEAUX, — PIRODON, — LUDWIG RICHTER, — RIOU, G. ROUX, — SEMEGHINI, — THÉOPHILE SCHULER, — GÉRARD SÉGUIN, G. TIRET-BOGNET, — VIERGE, — VIOLLET-LE-DUC, — WORMS, — YAN' DARGENT, — YON.



Prix de l'abonnement à l'année PARIS	14 fr. » »	} UNION POSTALE 17 fr. » » DÉPARTEMENTS 16 fr. » »
Prix du numéro —	» fr. 60 c.	
Prix du volume de semestre Broché	7 fr. » »	Cartonné 10 fr. » »

— COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE —

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Journal de toute la Famille

FONDÉ PAR P.-J. STAHL, EN 1864

ET SEMAINE DES ENFANTS, RÉUNIS

DIRIGÉS PAR

JULES VERNE ET JULES HETZEL

AVEC LA COLLABORATION DE NOS PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS
SAVANTS ET ARTISTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

— Nouvelle série, 3^e année, 1^{er} semestre de la 33^e année. —

65^e VOLUME DE LA COLLECTION





A MESSIEURS J. VERNE ET J. HETZEL,

Directeurs du *Magasin d'Éducation*.

J'ai promis à mes anciennes élèves un livre qui serait le résumé de mes conférences à l'École normale de Sèvres. Je voudrais, dès aujourd'hui, en donner un spécimen à vos lecteurs, en leur offrant mon premier chapitre.

Votre collaborateur et ami,

E. LEGOUVÉ.

MES ADIEUX A SÈVRES

CHAPITRE PREMIER.

Mon ignorance.

Mes débuts à Sèvres ne furent pas sans me causer quelque appréhension. J'arrivais dans cette grande école avec un rang supérieur, mais n'ayant aucun titre universitaire. Je n'étais ni licencié, ni docteur, ni agrégé, et je me trouvais placé au-dessus d'une élite de professeurs, munis, par la pratique et par l'étude, d'une masse considérable de connaissances qui me manquaient. Mon premier sentiment fut donc un sentiment d'inquié-

tude. J'étais inquiet de mon ignorance. Sans doute, les cours de littérature ne m'effrayaient pas. Je me sentais à la hauteur de mon rôle dans ce qui touche au style, à la poésie, au théâtre. Mais l'histoire me faisait peur. Je savais le professeur un homme d'un rare mérite; on m'avait parlé de sa grande autorité sur les élèves, et je craignais fort de me trouver devant elles en état d'infériorité vis-à-vis de lui.

Je m'en tirai assez bien dans les premiers mois, ayant soin d'écouter plus que je ne parlais, et de ne parler que sur les points où j'étais absolument sûr de moi. Vint pourtant un jour où il me fallut payer de ma personne et prendre parti bravement.

Arrivé, un matin, à l'improviste, je tombai sur une séance très intéressante. Une des élèves se mit à la place du professeur, monta dans sa chaire et fit à ses compagnes une leçon d'une demi-heure environ sur ce sujet : *les Villes de Flandre et d'Italie au XIV^e siècle*. Cette question, bien entendu, se rapportait et se reportait aux matières déjà traitées par le maître, et l'élève avait eu quatre heures pour la préparer. Assis à côté d'elle, sur la même estrade, faisant face, comme elle, à l'auditoire, je l'écoutai sans l'interrompre; mais, la leçon terminée, le maître, se tournant vers moi, me pria, avec une sympathie pleine de déférence, de prendre la parole le premier et d'adresser à l'élève mes observations et mes critiques.

Plus moyen de reculer.

Après un moment de silence et de réflexion je répondis : « Mon cher professeur, vous me mettez dans une position difficile. J'ai suivi avec la plus vive attention la leçon de mademoiselle, et ma conclusion est... qu'elle en sait beaucoup plus que moi sur ce sujet. Il me reste sans doute çà et là dans la mémoire quelques faits curieux sur les villes de Flandre et d'Italie au XIV^e siècle, mais rien de suivi, rien qui constitue un fond de connaissances suffisant pour me donner le droit de juger, de discuter et, moins encore, de critiquer la leçon que je viens d'entendre; de façon, ajoutai-je en souriant, que voilà monsieur l'inspecteur général dans l'embarras. » Mon auditoire se mit à rire. « Heureusement, repris-je, j'entrevois un moyen d'en sortir. Faisons une supposition. Je change de rôle. Je ne suis plus un maître, je suis un élève : J'ai écouté cette leçon, non pour la juger, mais pour en profiter. Oh! alors, la position devient tout autre. Comme élève, j'ai un droit. Je puis dire au professeur : « Vous « étiez chargé de m'instruire, m'avez-vous

« instruit? M'avez-vous clairement exposé le « sujet? Au sortir de la leçon suis-je en état « d'en rendre compte? » Eh bien, à cette question, je réponds hardiment non! Certes, cette demi-heure d'audition n'a pas été perdue pour moi. J'ai eu plaisir d'apprécier la facilité et la distinction de parole de mademoiselle, j'ai recueilli quelques faits intéressants, quelques aperçus ingénieux; mais l'ensemble m'échappe. Je serais absolument incapable de résumer en cinq minutes ce qui m'a été dit dans une demi-heure. Dès lors la question est jugée. La leçon pêche par la base, puisqu'elle n'a pas atteint son but. J'en puis parler savamment, je parle au nom de mon ignorance. »

Après ce mot, qui me parut frapper mon jeune auditoire, je me retournai vers le professeur, et je lui demandai si ma démonstration lui semblait juste.

« Juste et topique, me répondit-il vivement, et je la retiendrai certainement pour m'en servir au besoin.

— Voilà donc mon honneur sauf! repris-je, en souriant, mais je veux plus. Je veux, rentrant dans mes fonctions de directeur des études, essayer, à ce titre, de vous montrer, en quoi la leçon pêche, et comment on aurait pu la faire. »

L'attention des élèves redoubla.

« Certes, repris-je, le sujet proposé est bien beau; mais sa richesse même en augmente beaucoup les difficultés. Songez donc! Les villes de Flandre et d'Italie au XIV^e siècle! C'est-à-dire la réunion de trente ou quarante cités, ayant toutes un rang dans l'histoire; marquées toutes d'un signe particulier de puissance, de grandeur, d'éclat, et toutes en plein épanouissement! Si préparée que vous fussiez, mademoiselle, à traiter un tel sujet, grâce aux leçons antérieures du maître et à votre propre étude personnelle, il était malaisé de vous reconnaître dans un tel dédale; de trouver une route dans ce fourmillement d'étoiles. Aussi qu'est-il arrivé? C'est que vous ne l'avez pas trouvée... Vous vous êtes perdue au milieu de tant de noms et de tant de questions. Vous avez parlé de

trop de villes, vous avez abordé trop de sujets!

« Eh bien, moi, si j'avais été à votre place, j'aurais fait appel à un des principes fondamentaux de l'art d'écrire, et voici la méthode qu'il m'eût suggérée.

« D'abord j'aurais fait un double choix, j'aurais pris deux villes en Italie et deux villes en Flandre, pour représenter les autres; par exemple, *Venise* et *Florence* pour l'Italie, *Gand* et *Anvers* pour la Flandre.

« Cette première sélection faite, j'aurais cherché trois points fondamentaux, caractérisant le mouvement de la civilisation en Italie et en Flandre au xiv^e siècle; supposons: *l'industrie ou le commerce*, représentant la vie pratique et sociale; *l'art*, représentant la vie de l'intelligence et de l'imagination; *le gouvernement*, représentant la vie politique.

« J'aurais pris ensuite chacune de ces quatre villes séparément et j'aurais étudié chacune d'elles à ce triple point de vue.

« Puis je les aurais comparées toutes les quatre entre elles, *Venise* par exemple, au point de vue du commerce, de l'art et du gouvernement, avec *Anvers*; et *Florence* m'aurait fourni le parallèle le plus intéressant avec *Gand*.

« Enfin, pour dernier travail, j'aurais fait entrer dans cette quadruple étude comparative quelques faits, quelques témoignages, empruntés aux autres villes de Flandre et d'Italie, de façon à traiter le sujet dans son ensemble. Certes il n'y aurait eu là qu'un tableau incomplet, une ébauche, une esquisse, un crayon, mais dont les lignes précises, le dessin arrêté, auraient suffi pour laisser dans l'esprit de l'auditeur une idée nette de cette belle question. »

Après ces quelques paroles, je me retournai de nouveau vers le professeur, et je lui de-

mandai s'il approuvait ma façon de procéder.

« Si je l'approuve! répliqua-t-il, c'est le point sur lequel j'insiste le plus auprès de nos élèves! La composition! Le plan! Il y a dans ces quelques paroles toute une leçon de plan.

— Une leçon de plan! repris-je en insistant sur le mot. Tel est, en effet, l'enseignement que je voudrais avoir gravé dans vos esprits, et, si j'y ai réussi, je vous aurai mis en main un utile instrument de travail.

« Racine a dit: « Quand mon plan est fait, « ma tragédie est faite. »

« Eh bien, sachez-le, ce qui est vrai pour une pièce de théâtre est vrai pour tous les ouvrages de l'esprit. Qu'il s'agisse d'un livre, d'un chapitre, d'un article, d'un discours, d'une étude d'histoire ou de littérature, il n'y a pas plus de bon écrit sans plan, que de maison solide sans charpente.

« Aussi, écoutez un dernier conseil.

« Quand vous vous asseyez à votre table, avec un devoir à faire, employez les premières minutes, disons le premier quart d'heure, à vous rendre compte de votre sujet, à l'embrasser dans tout son ensemble. Ensuite, distinguez les unes des autres les diverses parties qui le composent, et étudiez-les séparément; après, rangez-les dans l'ordre qui vous semblera le plus progressif, et enfin ne vous mettez à écrire que quand vous savez nettement *par où vous devez commencer, par où vous devez passer, par où vous devez finir*. Vous me répondrez: mais, monsieur, si je perds tant de temps à faire mon plan, il ne m'en restera plus pour faire mon devoir. Rassurez-vous. Ce que vous croyez du temps perdu sera du temps gagné. Votre travail de rédaction s'abrègera de moitié, par ce travail de composition; une heure de marche en vaut deux, quand on suit un chemin bien tracé. »

E. LEGOUVÉ, de l'Académie française.



LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

PREMIÈRE PARTIE

A la mémoire d'Edgard Poë.

A mes amis d'Amérique.

I

Les îles Kerguelen.

Personne n'ajoutera foi, sans doute, à ce récit intitulé le *Sphinx des Glaces*. N'importe, il convient, à mon avis, qu'il soit livré au public. Libre à lui d'y croire ou de n'y point croire.

Il serait difficile, pour le début de ces merveilleuses et terribles aventures, d'imaginer un lieu mieux approprié que les îles de la Désolation — nom qui leur fut donné, en 1779, par le capitaine Cook. Eh bien, après ce que j'en ai vu pendant mon séjour en 1839, je puis affirmer qu'elles méritent l'appellation lamentable qui leur vient du célèbre navigateur anglais. Îles de la Désolation, cela dit tout.

Je sais que l'on tient, dans les nomenclatures géographiques, au nom de Kerguelen, généralement adopté pour ce groupe situé par 49° 54' de latitude sud et 69° 6' de longitude est. Ce qui le justifie, c'est que, dès l'année 1772, le baron français Kerguelen fut le premier à signaler ces îles dans la partie méridionale de l'océan Indien. Ce qui est vrai, c'est que le chef d'escadre avait cru découvrir un continent nouveau sur la limite des mers antarctiques, et, au cours d'une seconde expédition, il dut reconnaître son erreur. Il n'y avait là qu'un archipel. Mais que l'on veuille bien s'en rapporter à moi : îles de la Désolation est le seul nom qui convienne à ce groupe de trois cents îles ou îlots, perdu au milieu de ces immenses solitudes océaniques que troublent presque incessamment les grandes tempêtes australes.

Cependant le groupe est habité, et même, à la date du 2 août 1839, depuis deux mois, grâce à ma présence à Christmas-Harbour, le nombre des quelques Européens et Américains qui formaient le principal noyau de la population kergueléenne s'était accru d'une unité. Mais je n'attendais plus que l'occasion de le quitter, ayant achevé les études géologiques et minéralogiques qui m'y avaient conduit pendant ce voyage.

Ce port de Christmas est situé dans la plus importante des îles de cet archipel dont la superficie mesure quatre mille cinq cents kilomètres carrés, soit la moitié de celle de la Corse. Il est assez sûr, d'accès franc et facile. Les bâtiments y peuvent mouiller par quatre brasses d'eau. Après avoir doublé, au nord, le cap François que le Table-Mount domine de douze cents pieds, regardez à travers l'arcade de basalte, largement évidée à sa pointe. Vous apercevrez une étroite baie, une sorte de fiord couvert par des îlots contre les furieux vents de l'est et de l'ouest. Au fond se découpe Christmas-Harbour. Que votre navire y donne directement en se tenant sur tribord. Rendu à son poste de mouillage, il pourra rester sur une seule ancre, avec facilité d'évitement, tant que la baie ne sera pas prise par les glaces.

D'ailleurs, les Kerguelen offrent d'autres fiords, et par centaines, — tant leurs côtes sont déchiquetées, effilochées comme le bas de jupe d'une pauvre femme, surtout dans la partie comprise entre le nord et le sud-est.

Les îles et les îlots y fourmillent. Tout le sol de cet archipel, d'origine volcanique, se compose de quartz, mélangé d'une pierre bleuâtre. L'été venu, il y pousse des mousses verdoyantes, des lichens grisâtres, diverses plantes phanérogames, de rudes et solides saxifrages. Un seul arbuste y végète, une espèce de choud'un goût très âcre, qu'on chercherait vainement en d'autres pays.

Cesont bien là les surfaces qui conviennent, dans leurs rookerys, à l'habitat des pingouins royaux ou autres, dont les bandes innombrables peuplent ces parages. Vêtus de jaune et de blanc, la tête rejetée en arrière, leurs ailes figurant les manches d'une robe, ces stupides volatiles ressemblent de loin à une file de moines processionnant le long des grèves.

Les Kerguelen possèdent cependant d'autres représentants du règne animal. Elles offrent de multiples refuges aux veaux marins à fourrure, aux phoques à trompe, aux éléphants de mer. La chasse ou la pêche de ces amphibiens sont assez fructueuses pour alimenter un certain commerce et attirer quelques navires.

Ce jour-là, je me promenais sur le port, lorsque mon aubergiste m'accosta et me dit :

« A moins que je ne me trompe, le temps



commence à vous paraître long, monsieur Jeorling? »

C'était un gros et grand Américain, installé depuis une quinzaine d'années à Christmas-Harbour, et qui tenait l'unique auberge du port.

« Long, en effet, vous répondrai-je, maître Atkins, à la condition que vous ne serez pas blessé de ma réponse.

— En aucune façon, répliqua le brave homme, Vous imaginez bien que je suis fait à ces réparties-là comme les roches du cap François aux houles du large !

— Et vous y résistez... comme lui?...

— Sans doute, monsieur Jeorling! Du jour où vous avez débarqué à Christmas-Harbour, où vous êtes descendu chez Fenimore Atkins, à l'enseigne du *Cormoran-Vert*, je me suis dit : Dans une quinzaine, si ce n'est dans la huitaine, mon hôte en aura assez, et regrettera d'avoir débarqué aux Kerguelen...

— Non, maître Atkins, et je ne regrette jamais rien de ce que j'ai fait.

— Bonne habitude, monsieur !

— D'ailleurs, à parcourir ce groupe, j'ai gagné d'y observer des choses curieuses. J'ai traversé ses vastes plaines ondulées, coupées de tourbières, tapissées de mousses dures, et j'en rapporterai de curieux échantillons minéralogiques. J'ai pris part à vos pêches de veaux marins et de phoques. J'ai visité vos rookerys où vos pingouins et les albatros vivent en bons camarades, et cela m'a semblé digne d'observation. Vous m'avez servi, de temps en temps, du pétrel-balthazar, assaisonné de votre main, et qui est très acceptable quand on est doué d'un bel appétit. Enfin j'ai trouvé un excellent accueil au *Cormoran-Vert*, et je vous en suis fort reconnaissant... Mais, si je sais compter, voici deux mois que le trois-mâts chilien *Pénas* m'a déposé à Christmas-Harbour, en plein hiver...

— Et vous avez envie, s'écria l'aubergiste, de retourner dans votre pays, qui est le mien, monsieur Jeorling, de regagner le Connecticut, de revoir Providence, notre capitale...

— Sans doute, maître Atkins, car, depuis trois ans bientôt, je cours le monde... Il faudra bien s'arrêter un jour ou l'autre et prendre racine...

— Eh! eh! quand on a pris racine, répliqua l'Américain en clignant de l'œil, on finit par pousser des branches!

— Comme vous dites, maître Atkins; toutefois, comme je n'ai pas de famille, il est très probable que je clôturerai la lignée de mes ancêtres! Ce n'est pas à quarante ans que la fantaisie me viendra de pousser des branches, ainsi que vous l'avez fait, mon cher hôtelier, car vous êtes un arbre, vous, et un bel arbre..

— Un chêne, — et même un chêne vert, si vous le voulez bien, monsieur Jeorling.

— Et vous avez eu raison d'obéir aux lois de la nature! Or, si la nature nous a donné des jambes pour marcher...

— Elle nous a donné aussi de quoi nous assoir! repartit en riant d'un gros rire Fenimore Atkins. C'est pourquoi, depuis une quinzaine d'années, je suis confortablement assis à Christmas-Harbour, où je me suis marié... et ma commère Betsie m'a gratifié de dix enfants qui me gratifieront de petits enfants à leur tour, lesquels me grimperont aux mollets comme de jeunes chats...

— Vous ne retournerez jamais au pays natal ?

— A Baltimore?... Qu'y ferais-je?... Et qu'y aurais-je fait?... De la misère!... Au contraire, ici, aux Iles de la Désolation, où je n'ai jamais eu l'occasion de me désoler, l'aisance est venue pour moi et les miens!

— Sans doute, maître Atkins, et je vous en félicite, puisque vous êtes heureux!... Toutefois il n'est pas impossible que le désir vous attrape un jour...

— De me déplanter, monsieur Jeorling!... Allons donc!... Un chêne, vous ai-je dit, et essayez donc de déplanter un chêne, lorsqu'il s'est enraciné jusqu'à mi-tronc dans la silice des Kerguelen!... »

Il faisait plaisir à entendre, ce digne Américain, si complètement acclimaté sur cet archipel, si vigoureusement trempé dans les rudes intempéries de son climat. Il vivait là, avec sa famille, comme les pingouins dans leurs rookerys, — la mère, une vaillante matrone, les fils, tous solides, en florissante santé, ignorant les angines ou les dilatations de l'estomac. Les affaires marchaient. Le *Cormoran-Vert*, convenablement achalandé, avait la pratique de tous les navires, baleiniers et autres, qui relâchaient aux Kerguelen. Il les fournissait de suifs, de graisses, de goudron, de brai, d'épices, de sucre, de thé, de conserves, de whisky, de gin, de brandevin.

On eût vainement cherché une seconde auberge à Christmas-Harbour. Quant aux fils de



« ICI, AUX ILES DE LA DÉSOLATION, OÙ JE N'AI JAMAIS EU L'OCCASION DE ME DÉSOLER,
L'AISANCE EST VENUE POUR MOI ET LES MIENS! »

(Page 6.)

Fenimore Atkins, ils étaient charpentiers, voiliers, pêcheurs, et chassaient les amphibiens qu'ils poursuivaient au fond de toutes les passes durant la saison chaude. Enfin, c'étaient de braves gens, qui avaient, sans tant d'ambages, obéi à leur destinée...

« Enfin, maître Atkins, pour conclure, déclarai-je, je suis enchanté d'être venu aux Kerguelen... j'en emporterai un bon souvenir, mais je ne serai pas fâché de reprendre la mer...

— Allons, monsieur Jeorling, un peu de patience ! me dit ce philosophe. Il ne faut jamais désirer ni hâter l'heure d'une séparation. N'oubliez pas, d'ailleurs, que les beaux jours ne tarderont pas à revenir... Dans cinq ou six semaines...

— En attendant, me suis-je écrié, les monts et les plaines, les rochers et les grèves, sont couverts d'une épaisse couche de neige, et le soleil n'a pas la force de dissoudre les brumes de l'horizon...

— Par exemple, monsieur Jeorling ! On voit déjà percer le gazon sauvage sous la chemise blanche !... Regardez bien...

— A la loupe, alors !... Entre nous, Atkins, oseriez-vous prétendre que les glaces n'embâclent pas encore vos baies, en ce mois d'août, qui est le février de notre hémisphère nord ?...

— J'en conviens, monsieur Jeorling. Mais patience, je vous le répète !... L'hiver a été doux, cette année... Les bâtiments vont se montrer au large, dans l'est ou dans l'ouest, car la saison de pêche est prochaine.

— Le ciel vous entende, maître Atkins, et puisse-t-il guider à bon port le navire qui ne saurait tarder... la goélette *Halbrane*...

— Capitaine Len Guy, répliqua l'aubergiste. C'est un fier marin, quoique Anglais, — il y a des braves gens partout, — et qui s'approvisionne au *Cormoran-Vert*.

— Vous pensez que l'*Halbrane*...

— Sera signalée avant huit jours par le travers du cap François, monsieur Jeorling, ou bien alors c'est qu'il n'y aurait plus de capitaine Len Guy, et s'il n'y avait plus de capitaine Len Guy, c'est que l'*Halbrane* aurait

sombré sous voiles entre les Kerguelen et le cap de Bonne-Espérance ! »

Là-dessus, après un geste superbe, indiquant que pareille éventualité était hors de toute vraisemblance, me quitta maître Fenimore Atkins.

Du reste, j'espérais que les prévisions de mon aubergiste ne tarderaient pas à se réaliser, car le temps me durait. A l'en croire, se révélèrent déjà les symptômes de la belle saison, — belle pour ces parages s'entend. Que le gisement de l'île principale soit à peu près le même en latitude que celui de Paris en Europe et de Québec au Canada, soit ! Mais c'est de l'hémisphère méridional qu'il s'agit, et, on ne l'ignore pas, grâce à l'orbite elliptique que décrit la terre et dont le soleil occupe un des foyers, cet hémisphère est plus froid en hiver que l'hémisphère septentrional, et aussi plus chaud que lui en été. Ce qui est certain, c'est que la période hivernale est terrible aux Kerguelen, à cause des tempêtes, et que la mer s'y prend pendant plusieurs mois, bien que la température n'y soit pas d'une rigueur extraordinaire, — étant en moyenne de deux degrés centigrades pour l'hiver, et de sept pour l'été, comme aux Falklands ou au cap Horn.

Il va sans dire que, durant cette période, Christmas-Harbour et les autres ports n'abritent plus un seul bâtiment. A l'époque dont je parle, les steamers étaient rares encore. Quant aux voiliers, soucieux de ne point se laisser bloquer par les glaces, ils allaient chercher les ports de l'Amérique du Sud, à la côte occidentale du Chili, ou ceux de l'Afrique, — plus généralement Cape-Town, du cap de Bonne-Espérance. Quelques chaloupes, les unes prises dans les eaux solidifiées, les autres gitées sur les grèves et engivrées jusqu'à la pomme de leur mât, c'était tout ce qu'offrait à mes regards la surface de Christmas-Harbour.

Cependant, si les différences de température ne sont pas considérables aux Kerguelen, le climat y est humide et froid. Très fréquemment, surtout dans la partie occidentale, le groupe reçoit l'assaut des bourrasques du

nord ou de l'ouest, mêlées de grêle et de pluie. Vers l'est, le ciel est plus clair, bien que la lumière y soit toujours à demi voilée, et, de ce côté, la limite des neiges sur les croupes montagneuses se tient à cinquante toises au-dessus de la mer.

Donc, après les deux mois que je venais de passer dans l'archipel des Kerguelen, je n'attendais plus que l'occasion d'en repartir à bord de la goélette *Halbrane*, dont mon enthousiaste aubergiste ne cessait de me vanter les qualités au double point de vue sociable et maritime.

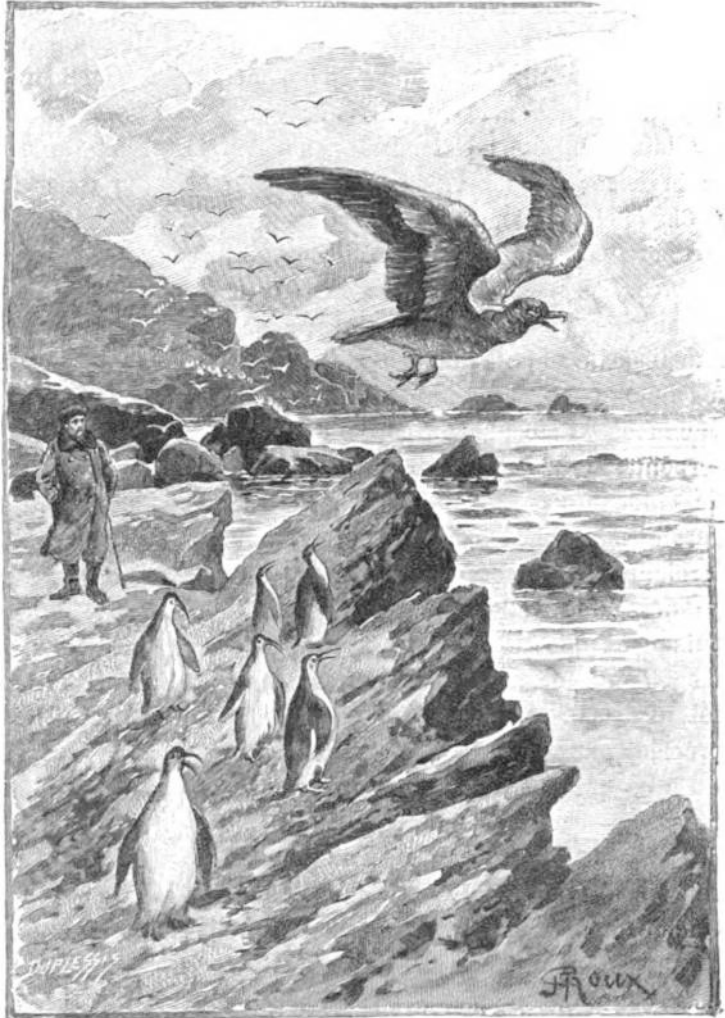
« Vous ne sauriez trouver mieux ! me répétait-il matin et soir. De tous les capitaines au long cours de la marine anglaise, pas un n'est comparable à mon ami Len Guy, ni pour l'audace, ni pour l'acquit du métier !... S'il se montrait plus causeur, plus communicatif, il serait parfait ! »

Aussi avais-je résolu de m'en tenir aux recommandations de maître Atkins. Mon passage serait retenu dès que la goélette aurait mouillé à Christmas-Harbour. Après une relâche de six à sept jours, elle reprendrait la mer, le cap sur Tristan d'Acunha, où elle portait un chargement de minerai d'étain et de cuivre.

Mon projet était de rester quelques semaines de la belle saison dans cette dernière île. De là, je comptais repartir pour le Connecticut. Cependant je n'oubliais pas de réserver la part qui revient au hasard dans les propositions humaines, car il est sage, comme l'a dit Edgard Poë, de toujours « calculer avec l'imprévu, l'inattendu, l'inconcevable, que les faits collatéraux, contingents, fortuits, accidentels, méritent d'obtenir une très large part, et que le hasard doit incessamment

être la matière d'un calcul rigoureux. »

Et si je cite notre grand auteur américain, c'est que, quoique je sois un esprit très pratique, d'un caractère très sérieux et d'une



nature peu imaginative, je n'en admire pas moins ce génial poète des étrangetés humaines.

Du reste, pour en revenir à l'*Halbrane*, ou plutôt aux occasions qui me seraient offertes de m'embarquer à Christmas-Harbour, je n'avais à craindre aucune déconvenue. A cette époque, les Kerguelen étaient annuellement visitées par nombre de navires, — au moins cinq cents. La pêche des cétacés donnait de fructueux résultats, et qu'on en juge par ce fait : un éléphant de mer, un seul, peut fournir une tonne d'huile, c'est-à-dire un

rendement égal à celui de mille pingouins. Il est vrai, depuis ces dernières années, les bâtiments ne sont plus qu'une douzaine à rallier cet archipel, tant la destruction abusive des cétacés en a réduit le chiffre.

Done, aucune inquiétude à concevoir sur les facilités qui me seraient offertes de quitter Christmas-Harbour, quand bien même, l'*Halbrane* manquant à son rendez-vous, le capitaine Len Guy ne viendrait pas serrer la main de son compère Atkins.

Chaque jour, je me promenais aux environs du port. Le soleil commençait à prendre de la force. Les roches, terrasses ou colonnades volcaniques, se déshabillaient peu à peu de leur blanche toilette d'hiver. Sur les grèves, à l'aplomb des falaises basaltiques, naissait une mousse de couleur vineuse, et, au large, serpentaient des rubans de ces longues algues de cinquante à soixante yards. En plaine, vers le fond de la baie, quelques graminées levaient leur pointe timide, — entre autres le phanérogame *Iyella*, qui est d'origine andine, puis ceux que produit la flore de la terre fueggienne, et aussi l'unique arbuste de ce sol, dont j'ai parlé, ce chou gigantesque, si précieux par ses vertus antiscorbutiques.

En ce qui concerne les mammifères terrestres, — car les mammifères marins abondent dans ces parages, — je n'en avais pas rencontré un seul, ni batraciens ni reptiles. Quelques insectes uniquement, — papillons ou autres, — et encore n'ont-ils point d'ailes, pour cette raison que, avant qu'ils pussent s'en servir, les courants atmosphériques les emporteraient à la surface des lames roulantes de ces mers.

Une ou deux fois, j'avais embarqué à bord d'une de ces chaloupes solides sur lesquelles les pêcheurs affrontent les coups de vent qui battent comme des catapultes les roches des Kerguelen. Avec ces bateaux-là, on pourrait tenter la traversée de Cape-Town, et atteindre ce port, si on y mettait le temps. Que l'on se rassure, mon intention n'était point de quitter Christmas-Harbour dans ces conditions!... Non! « j'espérais » la goélette *Halbrane*, et la goélette *Halbrane* ne pouvait tarder

Au cours de ces promenades d'une baie à l'autre, j'avais curieusement saisi les divers aspects de cette côte tourmentée, de cette osature bizarre, prodigieuse, toute de formation ignée, qui trouait le suaire blanc de l'hiver et laissait passer les membres bleuâtres de son squelette...

Quelle impatience me prenait parfois, malgré les sages conseils de mon aubergiste, si heureux de son existence dans sa maison de Christmas-Harbour! C'est qu'ils sont rares, en ce monde, ceux que la pratique de la vie a rendus philosophes. D'ailleurs, chez Fenimore Atkins, le système musculaire l'emportait sur le système nerveux. Peut-être aussi possédait-il moins d'intelligence que d'instinct! Ces gens-là sont mieux armés contre les à-coups de la vie, et il est possible, en somme, que leurs chances de rencontrer le bonheur ici-bas soient plus sérieuses!...

« Et l'*Halbrane*?... lui redisais-je chaque matin.

— L'*Halbrane*, monsieur Jeorling?... Bien sûr, elle arrivera aujourd'hui, me répondait-il d'un ton affirmatif, et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain!... Il y aura certainement un jour, n'est-ce pas? qui sera la veille de celui où le pavillon du capitaine Len Guy se déploiera à l'ouvert de Christmas-Harbour! »

Assurément, aussi, afin d'accroître le champ de vue, je n'aurais eu qu'à faire l'ascension du Table-Mount. Pour une altitude de douze cents pieds, on obtient un rayon de trente-quatre à trente-cinq milles, et, même à travers la brume, peut-être la goélette serait-elle aperçue vingt-quatre heures plus tôt. Mais gravir cette montagne, dont la neige boursofflait encore les flancs jusqu'à sa cime, un fou seul y aurait pu songer.

En courant les grèves, il m'arrivait de mettre en fuite nombre d'amphibies, qui plongeaient sous les eaux nouvelles. Quant aux pingouins, impassibles et lourds, ils ne disparaissaient point à mon approche. N'était l'air stupide qui les caractérise, on serait tenté de leur adresser la parole, à la condition de parler le pingouin, — langue criarde et

assourdissante. Quant aux pétrels noirs, aux puffins noirs et blancs, aux grèbes, aux sternes, aux macreuses, ils fuyaient à tire d'aile.

Un jour, il me fut donné d'assister au départ d'un albatros, que les pingouins saluèrent de leurs meilleures croasseries, — comme un ami qui, sans doute, les abandonnait pour toujours. Ces puissants volateurs peuvent fournir des étapes de deux cents lieues, sans prendre un moment de repos, et avec une telle rapidité qu'ils franchissent de longs espaces en quelques heures.

Cet albatros, immobile sur une haute roche,

à l'extrémité de la baie de Christmas-Harbour, regardait la mer dont le ressac brisait avec violence sur les écueils.

Soudain, l'oiseau s'éleva d'une large envergure, les pattes repliées, la tête longuement allongée comme une guibre de navire, jetant son cri aigu, et, quelques instants après, réduit à un point noir au milieu des hautes zones, il disparaissait derrière le rideau brumeux du sud.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

LE CADEAU DE BONNE MAMAN

Lucien trouve que bonne maman a eu une excellente idée de lui faire un aussi beau cadeau. Jamais il n'a eu de joujou qui lui plaise davantage. Il ne faut pas songer à l'en séparer d'une minute. Il l'ouvre, il le ferme : c'est un plaisir toujours nouveau. Il en fait une tente, une caverne de brigands, pour jouer avec son frère Henri. L'autre jour, c'était un palais; hier, la maison de Robinson.

Qu'est-ce donc que ce beau joujou ?

C'est un vieux parapluie troué, déchiré, dont le manche est fendu et les baleines disloquées. Mais Lucien n'a jamais fait attention au manche, il ne le désire nullement plus beau; et quant aux déchirures, elles deviennent des fenêtres très commodes pour regarder au dehors lorsque Lucien est dans sa maison. Non, un parapluie neuf n'eût pas, comme celui-ci, fait le bonheur de Lucien.

Ce parapluie sert à tous les usages possibles, sauf pourtant à celui pour lequel on réserve ordinairement les parapluies. Jamais, depuis que Lucien a le bonheur de l'avoir en sa possession, il n'est tombé la plus petite goutte d'eau. Jamais, par conséquent, Lucien n'a eu l'occasion de s'en servir pour se garantir.

Un jour, pourtant, le ciel devint noir comme de l'encre, le vent cria hou! hou! dans les arbres, et la pluie se mit à faire clic, clic, clic contre les fenêtres. C'était un vrai orage. Lucien poussa un cri de joie et se précipita sur son parapluie.

« Ne sors pas par un vent pareil, » lui dit sa mère.

Lucien avait une telle envie de s'abriter comme un homme sous son grand parapluie, qu'il fit semblant de ne pas entendre. Mais il n'était pas plus tôt dans la cour que le vent s'engouffrait sous le parapluie, devenu subitement trop lourd pour les petites mains de Lucien. Quelle force il a, M. le Vent, quand il s'y met! Lucien se cramponne de toutes ses forces au manche. Le Vent est le plus fort. Voilà le parapluie retourné, emporté on ne sait où. Jamais plus Lucien ne revit son pauvre cher parapluie!

Finies, les parties de jeu sous le parapluie, maison, palais, tente ou caverne de brigands!

Mais aussi, pourquoi Lucien a-t-il désobéi à sa maman!

J. LERMONT.



L'IDÉE DE PATRIE¹

I

Mesdames, Messieurs,

Tous les jours, dans nos grandes villes, sur nos places publiques, si nous voyons s'élever des monuments dont l'objet ne semble être, en vérité, que de perpétuer de fâcheux souvenirs, ou même d'assurer à de vieilles haines, qu'on croyait abolies, l'éternité du bronze ou de la pierre, il en est d'autres, heureusement, qui ne nous rappellent à nous-mêmes, comme ils ne donneront à nos descendants que de nobles, que d'utiles, que de glorieux exemples ; — et tel est bien celui que la ville de Marseille se propose d'ériger à la mémoire des morts de Tombouctou². Aussi, sur l'avis de l'un de mes anciens maîtres³, que je ne saurais trop remercier de la manière si flatteuse

1. Conférence prononcée à Marseille, le 28 octobre 1896, au profit de la souscription ouverte, — par le *Comité du Souvenir français* et l'*Association amicale des anciens élèves du lycée de Marseille*, — pour élever un monument aux morts de Tombouctou.

2. « Les morts de Tombouctou », dans l'histoire de nos expéditions coloniales, c'est le nom désormais consacré des neuf officiers ; des trois sous-officiers, dont deux Européens ; des huit caporaux et des soixante tirailleurs indigènes, qui, dans la nuit du 14 au 15 janvier 1895, sont tombés sous les coups des Touaregs, au lieu que les gens du pays appellent Tacoubao, payant ainsi de leur vie l'honneur d'avoir fait les premiers flotter les couleurs françaises sur « Tombouctou la mystérieuse ».

Le *Comité du Souvenir français* et l'*Association amicale des anciens élèves du lycée de Marseille*, dont le lieutenant-colonel Bonnier, de l'artillerie de marine, faisait partie, ont conçu la généreuse idée de « rapatrier » les restes de leurs camarades et de leur faire de solennelles obsèques. Elles ont été célébrées le 22 octobre 1896 ; et le colonel Bonnier, le commandant Hugueny, les capitaines Tassard, Sensarric et Livrelli, les lieutenants Bouverot, Garnier ; le médecin Grall, le vétérinaire Lenoir, l'interprète Mohammed-Aklouck, les sergents d'infanterie de marine Étasse et Gabriel, reposent maintenant dans le cimetière de Marseille.

C'est là qu'on se propose d'élever le monument qui perpétuera leur mémoire ; — et pour lequel, après avoir prononcé le discours qu'on va lire, nous ne doutons pas que le directeur du *Magasin d'Éducation* nous permette de solliciter la générosité de nos lecteurs.

3. M. Delibes, que nous avons eu comme professeur d'histoire au lycée de Marseille, voilà plus de trente ans.

dont il vient de me présenter à vous, dès que le *Comité du Souvenir Français* m'a eu demandé de prendre la parole en cette circonstance, ai-je accepté d'abord ; et, permettez-moi de le dire, quand je n'en aurais pas eu des raisons personnelles, quand je n'aurais pas toujours présentes à l'esprit les années que j'ai passées autrefois parmi vous, quand votre grande et antique cité, la plus vieille des Gaules¹, — ce qui est déjà quelque chose pour un ami de la tradition, — ne serait pas pour moi ce que l'homme n'oublie jamais, la cité de sa jeunesse, de sa seconde naissance, de sa naissance à la vie de l'intelligence ; et quand enfin, depuis trente ans, le lumineux souvenir n'en aurait pas si souvent éclairé mes heures sombres ou brumeuses, j'aurais encore voulu répondre à votre invitation. Car, vous cëlébriez, hier, nous cëlébrons aujourd'hui les rites pieux et conservateurs de deux des rares religions qui nous restent : la religion des morts et la religion de la patrie ; et certes quel Français ne serait trop heureux de s'y sentir étroitement associé ?

De ces deux religions, c'est à peine à moi qu'il appartient de prêcher la première ; et d'autres orateurs l'ont fait, du haut de la chaire chrétienne², ou sur la tombe de nos camarades, non seulement avec cette conviction de la solidarité qui lie les unes aux autres toutes les générations d'un grand peuple, mais surtout avec cet accent d'émotion personnelle qu'eux seuls y pouvaient mettre, comme ayant en effet connu les morts dont ils parlaient, comme ayant eux-mêmes couru les mêmes dangers, comme étant prêts à les

1. C'est assurément la seule ville de France dont il soit parlé dans Aristote ! et la gracieuse légende de sa fondation nous reporte à une époque où il est permis de dire que Rome même existait à peine [600 A. C.]. Il y a en France une ville de 2,500 ans ; qui depuis 2,500 ans n'a pas cessé d'être une grande ville ; et dont les mœurs, jusque de nos jours, respirent quelque chose de l'ancienne égalité.

2. L'évêque de Marseille.

courir encore¹. Mais, là-bas, au Soudan, sous le soleil d'Afrique, dans la brousse et dans le désert, ces morts glorieux dont je parle à mon tour, si l'idée qui les animait à l'œuvre et qui les soutenait dans l'exécution, c'était l'idée d'une « plus grande France », à la force, à la prospérité, à la puissance de laquelle ils voulaient ajouter quelque chose, en deux mots, si c'était l'*Idee de la Patrie*, j'ai pensé que je ne pouvais traiter aucun sujet qui convint mieux à l'occasion présente, ni qui fût en tout temps plus « actuel » ; — et ce sera l'objet de cette conférence. Lieu commun ! dira quelque dilettante. Et je réponds qu'il y a des lieux communs dont les dilettantes peuvent bien s'égayer, mais qui n'en sont pas moins l'étoffe ou la substance de la vie morale ; qu'on ne doit donc jamais avoir peur de développer, quand on ne parle pas pour faire des phrases ; et que ni les particuliers, ni les peuples ne sauraient impunément dédaigner.

Est-ce que, d'ailleurs, j'entends par là qu'il y aurait dans notre France contemporaine un affaiblissement ou une diminution de l'idée de patrie ? Non, messieurs, je n'en ai garde ; et je pourrais presque dire : au contraire ! et je crois que je pourrais le prouver. Car enfin, à quoi songeait cette foule qui se pressait hier, attentive et recueillie, dans les rues de votre ville, sur le passage de vos morts ? ou à quoi cette autre foule, dont les acclamations enthousiastes, il n'y a pas plus d'un mois, saluaient, dans Paris en fête, l'arrivée de l'empereur de Russie ? Que signifie encore, — dans un autre ordre d'idées, qui semble d'abord assez différent, mais qui est bien le même au fond, — que signifie ce retour de faveur de la légende napoléonienne ? ou que veulent ceux qui défendent, contre les attaques dont elle est quelquefois l'objet, la légende révolutionnaire ? Est-ce qu'il est question de réhabiliter les crimes de la Terreur, ou de renouveler les hécatombes de l'Empire ? Est-ce qu'on menace la paix du monde ? Non, sans doute, mais vous le savez bien, ce ne sont là qu'autant de manifestations, d'expressions spontanées, d'expres-

1. Le général Borgnis-Desbordes et le général Archinard.

sions passionnées du sentiment patriotique. Divisés en tant d'autres points, pour tant d'autres causes, nous nous rapprochons, nous nous groupons, nous nous reformons autour de l'idée de patrie. Elle refait incessamment l'unité que la politique défait tous les jours. Tout ce que l'on nous demande au nom de la patrie, nous le donnons sans compter, on nous trouve toujours prêts à en donner davantage ; et tandis qu'on travaille de tant d'autres côtés à jeter parmi nous des ferments de discorde, un sourd travail, mais un travail fécond, s'accomplit dans les foules, qui tend à distinguer, à séparer, à élever l'idée de patrie au-dessus des formes politiques auxquelles on a quelquefois essayé de la subordonner et de l'inféoder.

Cependant, d'autre part, il faut bien aussi nous l'avouer, d'autres idées cheminent, s'insinuent ou s'infiltrant, qui menacent plus ou moins directement l'idée de patrie, et auxquelles, par conséquent, on ne saurait s'opposer trop énergiquement ni trop tôt. Telle est, par exemple, l'idée *socialiste* ; — ou plutôt non ! messieurs, pas l'idée *socialiste*, que je ne saurais confondre avec l'idée *collectiviste*, et bien moins encore avec l'idée *anarchiste*, qui en est la contradiction ; — mais telle est du moins l'idée qu'on appelle *internationa- liste*¹. Vous ne l'ignorez pas, il y a parmi nous, dans cette France mal remise de ses blessures d'il y a vingt-six ans, il y a de dangereux faiseurs de paradoxes dont la prétendue lar-

1. Il est peut-être intéressant de reproduire ici le texte même d'une « résolution » dont le vote a servi comme de prélude, cette année même, aux travaux un peu tumultueux du *Congrès de Londres*.

« Les membres du meeting international des travailleurs :

« Considérant que la paix du monde est la base essentielle de la fraternité internationale et du progrès humain ; que les guerres ne sont pas désirées par les peuples, mais causées par l'avidité et l'égoïsme des gouvernants et des classes privilégiées, dans l'unique but de s'assurer un contrôle sur tous les marchés du monde pour leur seul intérêt, et contre l'intérêt des travailleurs,

« Déclarent :

« Qu'il n'existe aucun dissentiment entre les travailleurs des différentes nations, leur ennemi à tous étant la classe capitaliste et propriétaire, etc. »

On voit assez clairement dans cette « résolution », que

geur d'esprit trouve l'idée de patrie trop étroite pour la sublimité de leurs conceptions. Il y en a d'autres qui souffrent et qui s'imaginent avoir découvert un remède à leurs maux dans je ne sais quelle conjuration de tous les prolétaires, comme ils disent, et nous, nous dirons de tous les travailleurs, contre l'idée de patrie! Et il y en a de naïfs, qui s'appellent eux-mêmes, qui se croient les « amis de la paix »; et qui, sans doute, ne s'aperçoivent pas que l'universelle fraternité qu'ils rêvent, si jamais elle pouvait s'établir parmi les hommes, ne s'y établirait qu'au détriment et sur les ruines de l'idée de patrie! Ni la nature, ni l'histoire n'ont voulu que les hommes fussent tous frères; et je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

Mais les plus dangereux de tous, et de beaucoup, ce sont les *individualistes*, j'entends tous ceux qui ne reconnaissent d'autre loi de leur activité que « de travailler au développement de toutes leurs puissances, à l'épanouissement de toutes leurs virtualités », — ce sont leurs propres expressions que je cite; — et en d'autres termes, plus précis, plus francs surtout, ce sont ceux qui ne voient d'obligation et de devoir pour eux que dans le culte et dans l'idolâtrie d'eux-mêmes. *Ubi bene, ibi patria!* vous connaissez cette criminelle parole : *Là où l'on jouit, là est la patrie.* C'est la devise des individualistes. Ils ne se croient mis au monde que pour eux; et de tous les autres hommes, vous diriez qu'ils estiment avoir le droit de n'user que comme d'instruments de leurs plaisirs ou de leur fortune. Convenons, hélas! messieurs, qu'au fond de chacun de nous, il y a quelque chose de cette funeste tendance. Mais s'il n'y en a pas qui menace davantage l'idée même de la société générale des hommes, vous voyez aisément qu'à plus forte raison, n'en est-il pas de plus dangereuse pour l'idée de patrie!

le nom de *socialisme*, tel qu'on l'emploie communément et à tort, ne sert qu'à masquer l'excès même de *individualisme*; et si l'on en voulait d'ailleurs une preuve assez originale, on la trouverait dans ce fait que la présente conférence étant dirigée tout entière contre les « individualistes », ainsi qu'on va le voir, ce sont nos « socialistes » qui l'ont particulièrement peu goûtée.

Partout donc où nous la rencontrons, ne nous laissons pas de l'attaquer! rétablissons contre elle la vérité de la nature humaine! et pour répondre ensemble à tous ces paradoxes, cherchons quels sont les fondements de l'idée de patrie.

Je dis les fondements: car si je ne me trompe, l'idée de patrie a d'abord un *Fondement Naturel*, et pour ainsi parler une base physiologique ou physique; — elle a une base traditionnelle, un *Fondement Historique*; — et elle a enfin, osons le dire, une base ou un *Fondement Mystique*, sans lequel elle pourrait bien être une société d'assurance ou de secours mutuels, qui sont d'ailleurs d'utiles institutions, mais non pas la grande chose, la chose sainte et sacrée qu'elle est.

II

On a vainement essayé d'obscurcir ou d'embrouiller la question. « Les formes de la société humaine, a-t-on dit, sont des plus variées. Les grandes agglomérations d'hommes à la façon de la Chine, de l'Égypte, de la plus ancienne Babylone; — la tribu à la façon des Hébreux, des Arabes; — la cité à la façon d'Athènes et de Sparte; — les réunions de pays divers à la façon de l'empire achéménide, de l'empire romain, de l'empire carlovingien; — les communautés sans patrie, unies par le lien religieux, comme sont celles des Israélites, des Parsis; — les nations modernes comme la France, l'Angleterre, et la plupart des autonomies de notre temps; — les Confédérations à la façon de la Suisse, de l'Amérique; des parentés comme celle que la race, ou plutôt la langue, établit entre les Germains, les Slaves; voilà des modes de groupements qui ont tous existé, qui existent encore, et qu'on ne saurait confondre les uns avec les autres sans les plus graves inconvénients. » Ces paroles sont d'Ernest Renan, l'homme de notre temps qui peut-être a caché le plus de passions intellectuelles violentes sous le masque immobile de la science, et qui ne s'est servi de toutes les ressources de l'érudition que pour troubler dans les esprits des simples les idées

les plus élémentaires¹. Mais, quelque soit le grand inconvénient de confondre « l'empire Achéménide » avec « la communauté des Parsis », il y en a, messieurs, un bien plus grave, qui est de dire ou d'avoir l'air de dire qu'on aurait besoin d'être un « philologue » ou un « exégète » pour comprendre l'idée de patrie. Et pourquoi pas un indianiste ou un hébraïsant? Non, en vérité, nous n'avons pas besoin de tant de science ni d'érudition! Écartons de nous ces sophismes! Les institutions politiques ont varié, les lois, les mœurs mêmes. Mais interrogeons l'histoire: on n'entendait pas l'idée de patrie autrement à Athènes ou à Rome que de nos jours à Paris ou à Londres. Nos pères n'ont pas éprouvé de pire tristesse au lendemain de Waterloo que les Romains au lendemain de Cannes! Si le sentiment de la patrie s'endormait, les accents de Démosthène ou de Cicéron suffiraient encore à le réveiller! Et tout ce qu'enfin on peut dire, messieurs, c'est qu'à des degrés différents de civilisation répond peut-être un degré d'organisation différent de l'idée de patrie, mais les fondements ou la base en demeurent toujours les mêmes².

Plaçons-nous, en effet, au point de vue de la nature et supposons que l'homme, au lieu

1. Ernest Renan : *Qu'est-ce qu'une nation?* conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882.

Il dit plus loin, dans la même conférence : « Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront ; » et ce n'est qu'une autre manière de présenter ou d'insinuer le même et dangereux sophisme. Supposez qu'en effet les nations ne soient pas « éternelles », elles ne peuvent subsister pourtant comme nations qu'à la condition de se croire éternelles. Si vous voulez que la France meure, persuadez-lui seulement qu'elle est morte; et c'est alors que vous comprendrez toute la force de ce mot si vrai : « qu'on ne meurt que de ne vouloir plus vivre! » J'ajoute là-dessus que la grande question n'est pas de savoir si les « nations » d'aujourd'hui sont « éternelles », — France ou Allemagne, Angleterre ou Russie; — mais si l'on peut concevoir une humanité qui ne soit pas divisée en « nations! » et si l'histoire, que l'on feint d'invoquer, ne nous enseigne pas tout justement l'impossibilité d'une telle conception.

2. C'est la même erreur que l'on commet lorsque l'on s'autorise des « variations » accidentelles, ou du « progrès » de la morale, pour en conclure son infinie « variabilité ». Mais ce ne sont point les « principes » qui varient, c'est seulement la lente « adaptation » qui s'en fait à des conditions différentes.

d'être, comme je le pense pour ma part, une exception, et de constituer un « règne » ou un empire dans la nature, n'y soit qu'une espèce animale comme les autres, et le terme actuel, mais non pas définitif, de l'évolution ou de la création. J'ose dire que, même en ce cas, l'idée de patrie ne laisse pas d'avoir une base inébranlable; et, par une rencontre qui sans doute n'est pas l'œuvre du hasard, cette base est la même où se fonde également l'idée de famille. Tandis que donc toutes les autres espèces, à peine sont-elles nées, sont en état de se suffire à elles-mêmes, vous savez ce que coûte de longueur de temps l'éducation physique d'un être humain. C'est dix ans, douze ans, quinze ans qu'il nous faut pour mettre un enfant en état de subvenir à ses premiers besoins; et comment y réussirait-il sans la protection ou le secours de la famille? Qu'est-ce à dire, sinon qu'indépendamment de toute idée morale ou sociale, de toute idée religieuse, dans l'hypothèse du plus grossier matérialisme, la constitution de la famille a une base physique dans la faiblesse de l'être humain naissant; dans son incapacité absolue de pourvoir à sa sécurité personnelle; dans les conditions mêmes de son propre développement? Il en est ainsi de l'idée de patrie. La patrie, réduite à ce qu'elle a de plus matériel, considérée dans ce que les institutions qui la maintiennent ont de plus extérieur, est nécessaire au développement ou, si vous l'aimez mieux, à la mise en valeur de l'individu par lui-même. Nous ne sommes quelque chose qu'en elle et que par elle; et, là où manque l'idée de patrie, ce qui fait le plus défaut, ce sont les conditions nécessaires au développement ou au perfectionnement de l'individu.

Pour nous en rendre mieux compte, représentons-nous la situation des peuplades nègres de l'Afrique centrale, par exemple, ou des Indiens de l'Amazone; et demandons-nous, pour me servir du mot des individualistes, comment, dans cette enfance — ou, qui sait? dans cette corruption, — des sociétés humaines, l'individu pourrait y travailler à l'épanouissement de « toutes ses virtualités »?

Une préoccupation tyrannique le domine, qui est celle de pourvoir à sa subsistance quotidienne, et d'assurer la sécurité matérielle de sa vie. Tout ce qu'il peut avoir d'intelligence n'est constamment tendu que vers ce seul objet. Mais il trouve cet état si pénible, il le trouve si contradictoire au vague instinct qu'il a d'une plus haute destinée de l'homme que, plutôt que de s'y résigner, et pour s'assurer un minimum de sécurité, il aime mieux se soumettre à un chef dont il subira patiemment tous les caprices et toutes les fantaisies. C'est ici, messieurs, le commencement de l'idée de patrie, commencement bien humble, commencement très petit d'une grande chose, commencement pourtant ! *Væ soli ! Malheur à celui qui est seul !* Notre valeur individuelle n'est rien, c'est le coefficient social qui est tout. Ce nègre du Soudan ou du Cap a compris que l'exercice de son droit sur lui-même dépendait de l'abdication qu'il fait d'une part de ce droit. Quelque précaire que soit son existence sous la domination d'un tyran de sa race, il a compris qu'aucune misère n'était comparable à l'isolement au milieu de la nation hostile. Il a échangé le droit illusoire de n'avoir « ni Dieu ni maître » contre la protection efficace, contre l'aide réelle d'un plus fort ou d'un plus habile. Et voilà pourquoi le grand crime de nos individualistes est d'abuser des bienfaits de la civilisation qui les entoure, pour s'isoler au milieu d'elle, et, dans l'intérêt de leur égoïsme, retourner ainsi ses bienfaits contre elle-même.

Qu'est-ce, en effet, messieurs, que la civilisation ? je veux dire quel en est, au point de vue purement économique ou physiologique, le trait essentiel et caractéristique ? C'est la division du travail. Et encore une fois, je ne parle pas ici de morale, mais uniquement d'histoire naturelle. De même qu'au point de vue de l'histoire naturelle, ce qui mesure la perfection relative des êtres, ce qui les place à un degré plus ou moins élevé de l'échelle animale, ce qui met le singe au-dessus de l'ornithorynque ou du kangaroo, c'est la division des fonctions et la différenciation des organes, ainsi, dans nos sociétés humaines, on a pu

faire de la division du travail « la condition essentielle de la solidarité sociale¹ ». Quelques sociologues en ont même voulu faire la « base de l'ordre moral ». Et je crois qu'ils allaient un peu loin ! Si l'ouvrier qui taille un vêtement était aussi celui qui le coud, ou si tous les raffineurs étaient aussi des sucriers, je ne vois pas du moins que la morale en fût gravement compromise, ni la solidarité sociale diminuée. Mais ce que l'on voit assez aisément, c'est que la division du travail n'est possible que sous la condition d'une certaine idée de patrie. Pour que chacun de nous puisse vaquer librement aux occupations dans lesquelles il s'est spécialisé, il faut que quelqu'un vaille aux autres ! Si nous voulons des industriels, il nous faut des soldats qui les protègent, et si nous voulons des soldats, il nous faut des industriels qui les fassent vivre ! Puisque personne de nous ne peut tout faire, il faut trouver le moyen que tout se fasse. Et que faut-il pour que tout se fasse ? Il faut, messieurs, que tout le monde puisse en toute occasion compter sur tout le monde.

C'est pourquoi, tout en admettant que l'idée de patrie n'ait pas toujours existé, qu'elle n'existe pas partout de nos jours, — à la Chine, par exemple, — rien ne serait plus faux, et j'entends par là moins conforme à la science que de la considérer comme un principe d'organisation « transitoire ». Tout « évolue », je le sais bien ; tout change autour de nous. Mais quelque lointain qu'on se l'imagine, et quand on le reculerait jusqu'aux temps de l'empire achéménide, se représenter un état de choses où la patrie ne serait pas la condition nécessaire du progrès des sociétés et du développement de l'individu, c'est méconnaître la nature humaine. Aussi bien, dans l'histoire si courte, et cependant si longue, de notre pauvre espèce, il y a des acquisitions certaines ; il y a des conquêtes qui se sont comme incorporées à la définition même de l'homme ;

1. Voyez, sur ce sujet de la division du travail, deux livres, l'un d'un zoologiste, et l'autre d'un sociologue : l'introduction de Milne Edwards à son grand traité de physiologie ; et le livre, encore tout récent, de M. Émile Durkheim sur la *Division du travail social*.

et il n'est pas probable que jamais l'humanité de l'avenir renonce, par exemple, à se vêtir ou à cuire ses aliments. Je me sers exprès d'exemples un peu grossiers. Mais c'est qu'on abuse aujourd'hui, messieurs, de la doctrine de l'évolution; on abuse du droit de croire que tout doit un jour changer; et j'ai peut-être aujourd'hui quelque autorité pour le dire. Il y a des choses qui ne changeront pas, qui ne peuvent pas changer; et l'idée de patrie en est une. Elle pourra s'obscurcir, en des temps douloureux; et les beaux esprits pourront en railler l'étroitesse. Elle ne se vengera d'eux qu'en leur assurant la sécurité matérielle et la protection morale qui leur permettent seules de faire de l'esprit à ses dépens. Et, s'il lui arrive de s'éclipser presque totalement, — comme on l'a vu dans le désastre de l'empire romain, — n'ayons pas peur, messieurs, les hommes y seront tôt ou tard et toujours ramenés par une espèce de nécessité plus forte que tous les paradoxes. *Ubi bene, ibi patria* : disent les individualistes, et l'histoire leur répond : *Ubi patria, ibi bene*; là où est la patrie, là seulement la vie vaut

vraiment la peine d'être vécue, puisque là seulement nous pouvons développer toutes nos aptitudes. Comme il n'y a pour l'enfant de possibilité de grandir que sous la protection de la famille, il n'y en a pour l'homme de se développer que sous la condition de la patrie, et c'est ce que j'appelle le fondement ou la *Base physique* de l'idée de patrie.

Mais ce n'est rien encore; et vous ne doutez pas que l'idée de patrie ne soit quelque chose d'autre, et de plus généreux ou de plus noble qu'une solidarité d'intérêts. Elle est cela, mais il faut qu'elle soit autre chose. Une compagnie d'assurances ou une société de secours mutuels ne saurait exiger de nous ni le sacrifice de notre vie, ni celui de notre fortune. Il y aurait contradiction, puisqu'enfin si l'on s'assure et que l'on s'entr'aide, c'est justement contre la mort et contre la misère! Cependant, ces sacrifices, la patrie les réclame de nous. Comment et pourquoi les lui consentons-nous? C'est ce qu'il s'agit maintenant d'examiner.

F. BRUNETIÈRE
de l'Académie française.

(La fin prochainement.)

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE PREMIER

Chez madame Latapie.

Assise dans un fauteuil de paille en un coin de sa salle à manger sombre, où bourdonnaient les mouches, la vieille M^{me} Latapie songeait. Elle avait ôté ses lunettes, et les mains posées négligemment sur un journal à demi déplié, sur son tricot d'où une aiguille était tombée; elle semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. Les assiettes empilées tout au bord du vieux buffet et que la moindre secousse pouvait ébranler, les fourchettes, les cuillers et les couteaux qui gisaient à côté, la carafe sans bouchon où une guêpe voletait affolée, la grande corbeille débordante de linge entassé au hasard, rien ne paraissait

offusquer les petits yeux très noirs et encore très brillants de la vieille dame. En d'autres temps, M^{me} Latapie n'aurait pas toléré une minute ce désordre; elle eût appelé d'une voix brève sa petite servante Donine, lui eût imposé un prompt rangement de la vaisselle et de l'argenterie, et, d'un geste autoritaire, elle eût désigné les globes couverts de poussière qui recouvraient les vases d'albâtre de la cheminée; elle-même ne se serait pas permis de prendre son bas commencé ou d'ouvrir le *Mémorial des Pyrénées* avant que la dernière serviette, le dernier torchon de la lessive eussent été visités, ployés et rangés dans l'ar-

moire. Mais, aujourd'hui, cette grande femme maigre, évidemment encore alerte et résistante, se laissait aller à un accablement complet; elle devait, en un douloureux examen, rappeler les souvenirs pénibles de sa vie, car, de moment en moment, le mouchoir tiré de la jupe noire passait lentement sur les yeux où montaient ces larmes rares qui brûlent et ne coulent pas.

Soudain un bruit de pas et de voix résonnant dans la rue sous la fenêtre entr'ouverte interrompit la rêverie de la vieille dame.

« Les Minvielle! se dit-elle. A quoi pensent-elles? Ce n'est pas dimanche. Je croyais que c'était aujourd'hui qu'elles attendaient la *lis-seuse*¹. »

La porte s'ouvrit, et trois vieilles petites personnes très maigres, très jaunes, vêtues de robes d'un noir brunâtre et de mantelets fripés à franges élimées, entrèrent l'une derrière l'autre.

« Nous n'avons pas voulu attendre à dimanche pour savoir comment vous alliez, » dit la première.

— Lacoste nous a fait peur, dit la seconde.

— Nous vous avons crue sérieusement malade, ajouta la troisième.

— Dieu soit loué! vous n'êtes pas au lit, » reprit la première.

Et les voix pointues se mêlant et se haussant en une sorte de litanie glapissante, M^{me} Latapie, qui avait paru au premier moment satisfaite de cette diversion inattendue, se redressa d'un air presque offensé.

« Eh! mes chères amies, dit-elle, je ne suis pas encore moribonde! Ce pauvre Lacoste, il sera donc toujours le même, se mêlant de ce qui ne le regarde pas? Parce que l'autre jour je n'ai pas entamé tout de suite une terrine de foie de canard préparée par Gracieuse, il s'est imaginé que j'étais à l'article de la mort. Ne voulait-il pas déjà me faire appeler Élie Perrier? Comme si j'étais de ces personnes qui se dorlotent pour le moindre *bobo*! Je ne lui ai rien dit, à Lacoste, pas un mot. Ce n'est pas mon genre de me plaindre.

1. La repasseuse.

— Oui, oui, nous le savons bien, dit M^{lle} Anastasie, l'aînée des trois sœurs qui parlait toujours la première, mais cependant quand nous avons vu que vous aviez laissé Donine étendre et ployer seule le linge de votre dernière lessive et que vous ne l'aviez pas grondée l'autre dimanche où elle n'est rentrée qu'à neuf heures et demie de la foire de Castetarbes, nous avons pensé...

— Ah! Donine aussi se met à raconter ce que je fais et ce que je ne fais pas? » Et le visage pâle de M^{me} Latapie se colora subitement. « Je n'ai donc pas le droit de me reposer, si l'idée m'en vient? Et quand bien même j'en arriverais à ne plus me mettre en souci des frasques de Donine, où serait le mal? Je n'ai peut-être pas eu assez de tourment dans ma vie, assez de peines et de chagrins?

— Voilà justement ce que disait Lacoste, répliqua M^{lle} Léontine Minvielle. Il avait l'air de penser que vous étiez aussi affligée de la mort de votre pauvre fils qu'il y a quelques mois.

— Et nous voulions essayer de vous distraire un peu, acheva M^{lle} Constance.

— Ah oui! fit M^{me} Latapie, toujours irritée. Vous avez cru qu'il suffirait d'une petite visite pour me consoler? A mon âge on ne se console pas si facilement. »

A cet instant, Donine passa sa tête échelvelée dans l'entre-bâillement de la porte.

« Voilà maintenant M. et M^{me} Bonnemason qui montent la rue, annonça-t-elle, et M^{me} et M^{lle} Casaban ne sont pas loin. Madame ne m'avait pas dit qu'elle attendait du monde.

— Taisez-vous, sotte, dit M^{me} Latapie d'une voix sévère; allez fourbir le chaudron que vous laissez plein de vert-de-gris depuis trois jours; puis vous balayerez la cour, et dépêchez-vous. »

Les vieilles demoiselles échangèrent un regard qui signifiait clairement: « Tout va bien. Notre amie revient à ses bonnes habitudes. M. Lacoste s'est exagéré les choses. »

Un coup de marteau à la grande porte de la rue coupa court aux explications grondeuses de la maîtresse du lieu, et Donine prit sa course pour aller ouvrir.

Les quatre visiteurs entrèrent à la fois,

M^{me} Casaban et sa fille, toutes deux, minces et alertes, ayant rejoint à la montée le couple Bonnemason, auquel une forte corpulence imposait des allures plus lentes et plus solennelles. Très cossus et très imposants, les Bonnemason. Ils s'avancèrent vers M^{me} Latapie au milieu d'un bruissement de soie, d'un cliquetis des chaînes d'or, des breloques et des bracelets, d'un craquement des chaussures de gala trop sèches, auquel se mêlait le souffle un peu asthmatique de madame. Il n'y en eut d'abord que pour eux

« Notre sollicitude amicale mise en éveil par les propos de notre excellent cousin Lacoste... commença le nouvel arrivant.

— C'est trop fort, s'écria M^{me} Latapie. Une autre fois je prierai notre excellent cousin d'attendre un peu avant d'alarmer toute la parenté. Il me semble presque assister à mon propre enterrement.

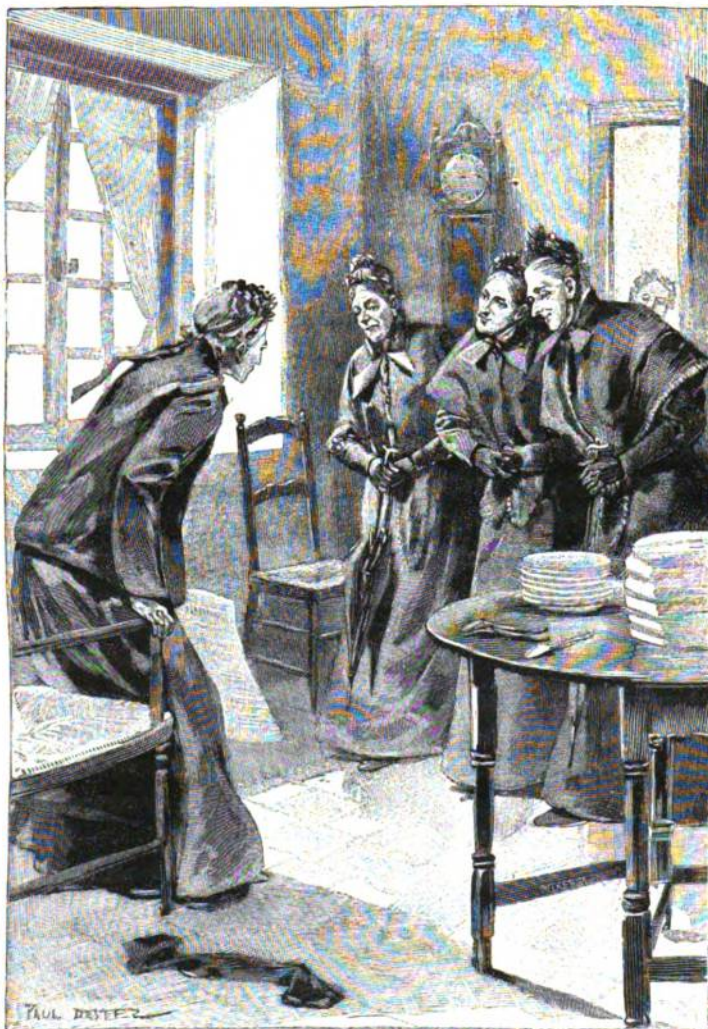
— Je crois, dit M^{me} Casaban d'une voix aimable, que c'est ma faute. Nous étions, hier, Anna et moi, chez M^{lle} Amanda, quand M. Lacoste y est venu. Il sortait d'ici, et il nous a raconté qu'il vous avait trouvé mauvais visage, que vous perdiez l'appétit, que vos occupations ordinaires vous étaient à charge.

« Nous avons eu le tort ensuite de parler de vous avec une certaine inquiétude à M^{lle} Léontine Minvielle. Nous sommes bien heureuses de voir que vous n'êtes pas sérieusement malade. »

M. Bonnemason, qui avait été contrarié de ce qu'on lui eût coupé son discours en deux, reprit de son ton important :

« Et qu'y aurait-il de si important, ma chère cousine, si votre santé souffrait de l'existence

que vous menez? Toujours solitaire, privée des tendres soins que réclamerait votre âge, des innocentes distractions dont tout être humain a besoin, votre vie, je n'hésite pas à



le dire, est celle d'une recluse... recluse volontaire, je le sais bien, mais... mais... Enfin, il est évident qu'il vous faudrait quelqu'un.

— Je trouve extraordinaire, dit M^{me} Bonnemason, qui avait attendu avec impatience son tour de prendre la parole, que M^{lle} Marianne Mercier ne vous ait pas encore envoyé votre petit-fils. On dit qu'elle aimait beaucoup son beau-père; elle devrait, en souvenir de lui, avoir quelques égards pour vous et ne pas vous laisser toute seule plus longtemps. Un enfant! Il n'y a rien de tel pour changer une maison. Je vous réponds bien que, si nous

avons avec nous un petit-fils ou un neveu, M. Bonnemason et moi nous ne cultiverions pas les arts d'agrément comme nous le faisons. Des bas à tricoter, des chaussettes à repriser, des jouets à ranger, j'aimerais mieux ça que mon *Henri IV* au petit point, et s'il avait à promener un enfant, M. Bonnemason n'achèterait pas une nouvelle boîte à musique à chaque voyage du représentant de la maison Imer et Perrochon...

— En effet, commença M. Bonnemason, je... »

M^{me} Latapie ne laissa pas achever son cousin.

« Un enfant dans une maison où il n'y en a pas eu depuis des années est un grand embarras. Qu'est-ce que j'en ferais de ce petit s'il venait? Il s'ennuierait chez moi très probablement, et il se pourrait qu'il me fatiguât par ses exigences.

— Je crois, dit M^{me} Casaban, qu'un petit garçon gentil et bien élevé, comme doit l'être votre Roger Latapie, saura tout de suite se rendre agréable à une grand'mère qui l'adorera et qui fera tout au monde afin qu'il se plaise chez elle.

— Ce n'est pas moi qu'il faut venir chercher pour gâter un enfant, riposta M^{me} Latapie, toujours sèche, et puis, d'ailleurs, à quoi cela me servirait-il de me donner de la peine pour ce petit qu'on ne me confiera qu'à regret, qu'on sera pressé de me reprendre et à qui on a déjà peut-être enseigné à se méfier de moi?

— Oh! fit M^{me} Casaban tout attristée, pourquoi juger si mal cette jeune fille? Depuis la mort de votre fils, n'avez-vous pas toujours reçu régulièrement de gentilles petites lettres de Roger?

— En effet, répondit M^{me} Latapie un peu radoucie; il n'y a rien à redire aux lettres du petit.

— Un enfant si jeune n'écrirait pas ainsi de lui-même; il faut qu'il soit dirigé, encouragé. Et puis, ses lettres n'étaient-elles pas accompagnées de celles de M^{lle} Marianne elle-même, de bonnes longues lettres, m'a dit Amanda qui en a lu plusieurs.

— Oui, oui, les lettres de cette demoiselle m'ont fait savoir diverses choses sur l'enfant; mais je ne leur ai rien trouvé de bien remarquable. Si je les ai montrées à Amanda, c'est

parce que je n'ai pas pu faire autrement; jamais je n'avais vu une écriture pareille, une écriture pointue tout à fait extraordinaire et que je n'arrivais pas à déchiffrer.

— Une écriture à la mode probablement, dit en riant Anna Casaban qui n'avait pas encore soufflé mot.

— Une bien sotte mode comme toutes celles d'à présent, répliqua M^{me} Latapie en jetant un regard courroucé à la jeune fille. Est-ce que cela a du bon sens d'écrire des lettres que personne ne peut déchiffrer? »

M^{lle} Casaban, se sentant attaquée, voulut prendre la défense de l'écriture moderne; mais un petit signe de sa mère coupa en deux une réponse qui commençait par ces mots: « Puisque M^{lle} Amanda... »

« Ce qu'il y aurait de mieux, dit M^{lle} Anastasie Minvielle, ce serait que M^{lle} Mercier amenât elle-même l'enfant à Orthez... »

— D'autant plus, interrompit M^{lle} Léontine, que l'on a toujours dit que le pauvre M. Gaston Latapie demandait dans son testament que sa belle-fille ne quittât jamais le petit Roger.

— Et puisqu'on ne vous a pas laissé la garde de l'enfant, il serait naturel qu'il vint chez vous en visite, ajouta la troisième des vieilles sœurs; c'est bien la moindre des choses.

— Mon fils a fait son testament comme il a voulu; il était le maître. Je ne me suis jamais plainte, » répliqua M^{me} Latapie d'un ton que les dames Minvielle connaissaient bien et qui imposa silence aux plus jeunes.

L'aînée, qui ne se laissait pas facilement intimider, voulut cependant ajouter un mot:

« Cette jeune personne aurait certainement du plaisir à voir notre jolie petite ville; il n'y en a pas beaucoup de pareilles, je l'ai toujours pensé... »

M. et M^{me} Bonnemason eurent un rire ironique.

« Ma pauvre chère Anastasie, fit M^{me} Bonnemason, comme on voit que vous n'en avez jamais bougé, de votre Orthez! Moi, à la place de M^{lle} Mercier, je m'arrangerais pour trouver une personne de confiance qui accompagnerait l'enfant, et je resterais bien tranquille à Paris.

— Quand on a le bonheur d'habiter la capitale, je ne comprends pas qu'on la quitte, dit sentencieusement l'époux de la dame.

— Oh! qu'elle y reste dans son Paris! s'écria M^{me} Latapie. Je ne remuerais pas le bout du petit doigt pour la faire venir ici. Nous avons assez de M. et M^{me} Bonnemason pour nous dire du mal de la ville où ils sont nés, où ils ont été élevés, où ils ont fait leur fortune; il est bien inutile qu'une vraie Parisienne vienne chez nous pour nous mépriser encore un peu plus. Qu'est-ce que je ferais d'une belle demoiselle qui critiquerait tout dans ma maison, et qui enseignerait à mon petit-fils à se moquer de toutes mes habitudes? »

M. et M^{me} Bonnemason, qui, n'ayant ni l'un ni l'autre la riposte bien prompte, redoutaient toujours les attaques de leur vieille cousine, se levèrent et firent leurs adieux assez précipitamment; les trois sœurs suivirent bientôt leur exemple, et M^{me} Casaban et sa fille restèrent seules.

M^{me} Latapie ne tarda pas à s'apercevoir que ces dames n'avaient pas fini de traiter le sujet entamé.

« Nous disions, l'autre jour, Amanda et moi, commença M^{me} Casaban, que dans le cas où M^{lle} Mercier viendrait à Orthez avec son petit frère, il serait facile de faire quelques arrangements dans votre maison... »

— Des arrangements! s'écria M^{me} Latapie, ah! je la reconnais bien là, Amanda! Elle, qui ne bouge jamais, voudrait toujours voir les autres se démener et se mettre en quatre. Et quels arrangements, je vous prie? »

M^{me} Casaban, un peu gênée par les yeux noirs et brillants fixés sur elle, reprit de sa voix la plus douce :

« Amanda disait que vous devriez mettre en état la grande pièce qui donne sur la cour; elle se rappelle y être entrée une fois et elle n'a jamais oublié les glaces si belles qui la garnissent... »

M^{me} Latapie écoutait dans un silence qui parut de bon augure à la visiteuse; celle-ci s'enhardit :

« Il paraît que vous avez au grenier des bahuts sculptés de toute beauté, et j'ai aperçu

l'autre jour dans votre arrière-cuisine une table qui n'a besoin que d'être frottée à la cire pour devenir superbe. On dit aussi qu'il doit y avoir dans quelque coin une tapisserie ancienne du xvii^e siècle, un héritage du côté des Suberbie... vous seriez à la dernière mode avec ces meubles-là... »

— Il faut avouer, dit M^{lle} Casaban se risquant de nouveau à parler, que l'habitude de se tenir toujours dans la pièce où l'on mange n'a rien de bien agréable; avec un salon... »

M^{me} Latapie n'y tint plus : « Un salon! c'est cela, je m'en doutais! On veut que je me mette à la mode, on veut que j'aie un salon comme une belle dame qui n'a rien à faire. Moi! changer ma manière de vivre! Vous ne me connaissez pas, ma petite Anna, ni vous, ma chère Julie. Apprenez que ce qui était bon pour mon père et ma mère, pour mon grand-père et pour ma grand'mère est assez bon pour moi. La mode! la mode! Quand elles ont dit cela, elles croient avoir tout dit!... Et pour qui, grand Dieu, bouleverserais-je toutes mes habitudes? pour une étrangère qui n'aura qu'une idée, repartir au plus tôt, qui ne pensera qu'à son Paris, à son luxe, à ses amusements! »

La vieille dame s'arrêta à demi suffoquée d'indignation. M^{me} Casaban aurait pu rétorquer que, parmi les ancêtres, il s'en était bien cependant rencontré quelques-uns qui avaient eu un salon et qui avaient dû tenir aux belles choses, puisque le salon existait et les meubles aussi; mais elle jugea prudent de quitter ce terrain brûlant et se contenta de dire :

« Quand M^{lle} Mercier sera là, vous verrez tout de suite s'il y a lieu d'introduire quelques changements dans votre maison. Il se peut que ce soit une de ces personnes qui s'amuse de ce qui est nouveau pour elles et qui trouvent du charme aux contrastes... »

Cette réflexion ne fut pas du goût de M^{me} Latapie plus que les précédentes.

« Si c'est pour s'amuser de moi qu'elle veut venir, je la tiens quitte de sa visite. Mais je me demande quelle rage vous avez tous de parler sans cesse de cette jeune personne? »

— C'est que je suis persuadée que vous

verrez arriver M^{lle} Mercier un de ces jours.

— Et moi je suis persuadée du contraire. Si elle avait dû m'amener Roger, il aurait été si naturel qu'elle vint en hiver, au moment où notre climat aurait pu faire du bien à ce petit qui tousse toujours un peu. A présent elle pense aller aux bains de mer ; elle veut s'amuser à présent. Son deuil lui pèse. Dix mois pour une Parisienne, c'est long !

— Oh ! madame ! s'écria Anna Casaban, ne craignez-vous pas d'être injuste ?

— Vous, Anna, répliqua la vieille dame, vous avez été élevée dans un milieu où le de-

voir passe avant le plaisir, par une mère qui a du bon sens, quoiqu'elle soit en train d'adopter un peu trop les idées nouvelles, vous ne savez pas ce que sont les jeunes Parisiennes, des créatures mondaines et frivoles... »

M^{me} Casaban se leva ; elle était à bout d'arguments, mais dès que la lourde porte cochère se fut refermée, elle dit à sa fille :

« La pauvre M^{lle} Mercier ! je la plains. Elle aura plus de mal encore que je ne pensais. »

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

FORTATO

CONTE TUNISIEN

I

La princesse jeta un cri d'admiration.

Jamais elle n'avait vu un papillon si charmant : bleu et rose avec des paillettes d'or qui faisaient rayonner ses ailes comme deux petits soleils jumeaux. Il s'était posé sur les fleurs que venait de cueillir la jeune fille, et les points noirs de ses yeux semblaient la regarder. Aziza voulut le saisir ; il s'envola, tourna autour d'elle, et revint moqueur se poser sur sa main. Puis il alla non loin, sur un magnifique rosier. Elle le poursuivit. Il s'arrêtait toujours à quelques pas ; il repartait dès qu'elle était près de l'atteindre.

Aziza, très amusée, continua cette chasse pendant assez longtemps. Elle arriva ainsi à l'extrémité du jardin.

La fille du bey était rarement venue en cet endroit. La limite était un grand mur ruiné, débris d'une antique forteresse. Dans un angle, il y avait une grille de fer rouillée. Le papillon la franchit.

Aziza allait retourner sur ses pas, lorsqu'elle s'avisait que la grille céda à une légère pression ; le pêne rongé ne tenait plus. Après avoir hésité quelques instants, elle poussa cette porte qui s'ouvrit toute grande.

Elle pénétra dans des espaces déserts, encadrés de hautes murailles. Entre les dalles

disjointes croissaient des touffes d'herbes sauvages, s'agitant par moments, traversées par la reptation de quelque bête inconnue. Aziza ne recula pas. Son petit cœur audacieux battait d'une émotion qui n'était pas sans charme, en parcourant ces lieux solitaires que pas un être humain n'avait visités depuis nombre d'années. Le papillon volait toujours devant elle. Il la conduisit enfin dans un préau plus désolé que tout le reste, où se dressait une tour massive qu'un lierre recouvrait jusqu'au sommet d'un manteau de verdure sombre.

« La tour de la Goule ! » murmura-t-elle frissonnante.

Quand elle était une toute petite écolière mutine et désobéissante, plus d'une fois ses gouvernantes lui avaient fait peur de cette tour, et, du haut d'une terrasse, un jour, on la lui avait montrée.

Le papillon voleta quelques instants près du lierre ; soudain, il disparut. S'étant approchée, Aziza reconnut qu'il s'était introduit dans une crevasse dissimulée sous les feuilles.

Elle entendit alors, sortant de cette crevasse, une voix qui l'impressionna étrangement.

« Fortato ! disait cette voix, mon joli Fortato ! Je croyais que tu m'avais abandonné, mais non, tu te souviens et tu m'aimes. Nos heures sont comptées à tous les deux ; le terme fatal

approche pour toi comme pour moi. Mais toi, tu resteras insouciant et joyeux jusqu'à ta dernière minute : tu me donnes l'exemple ! Viens sur ma main ! Viens, que je t'admire, que mes yeux, avant de se fermer, s'enivrent de ta splendeur et de ta grâce, bijou vivant, chef-d'œuvre divin !... »

Aziza avait reconnu la voix.

« Bachir ! mon cousin Bachir ! » s'écria-t-elle.

Une tête pâle aux fines moustaches noires apparut à l'ouverture.

« Ma cousine Aziza ! Est-ce possible ! Bonjour, belle cousine. Bonjour et adieu.

— Pourquoi adieu ? Pourquoi êtes-vous dans cette tour ?
— Une fantaisie que j'ai eue, cousine ! On est très bien ici.

— Ah ! je comprends, reprit-elle. Vous avez pris part à la rébellion de votre frère aîné Si Ahmed. Vous êtes en prison !

— Et quand cela serait, cousine ? Je sais me distraire, comme vous voyez. J'ai réussi à apprivoiser un papillon !... Il ne faut pour cela qu'un peu de patience et de douceur. Ici, Fortato ! Voyez comme il obéit. Je le caresse et il fait le gros dos. Fortato ! posez-vous maintenant sur cette mignonne petite main...

— Parlons sérieusement, cousin. Vous disiez tout à l'heure que vos heures étaient comptées. Vous êtes donc condamné ? Dites-moi tout.

— Eh ! cousine, il n'arrive que ce qui est écrit chez Dieu !

— Condamné ? Vous ! Quelle horreur ! On vous a calomnié auprès de mon père !

— Peut-être. Autrement, comment le bey,

qui est juste et bon, m'aurait-il refusé une entrevue ?

— Oh ! je cours l'implorer, le supplier...

— N'en faites rien. Je ne suis pas de ceux

qui s'humilient : qu'il arrive ce que Dieu a voulu ! Seulement, au nom de nos souvenirs d'enfance, écoutez-moi bien, cousine : ce matin, un spahi, du nom de Manoubi, a été pendu à la porte du Bardo ; rappelez-vous son nom, et dans quelques jours, quand vous entendrez dire que le rebelle Bachir a payé le prix de ses crimes, demandez à votre père de faire découper la *koumbra* (veste) de ce spahi ;

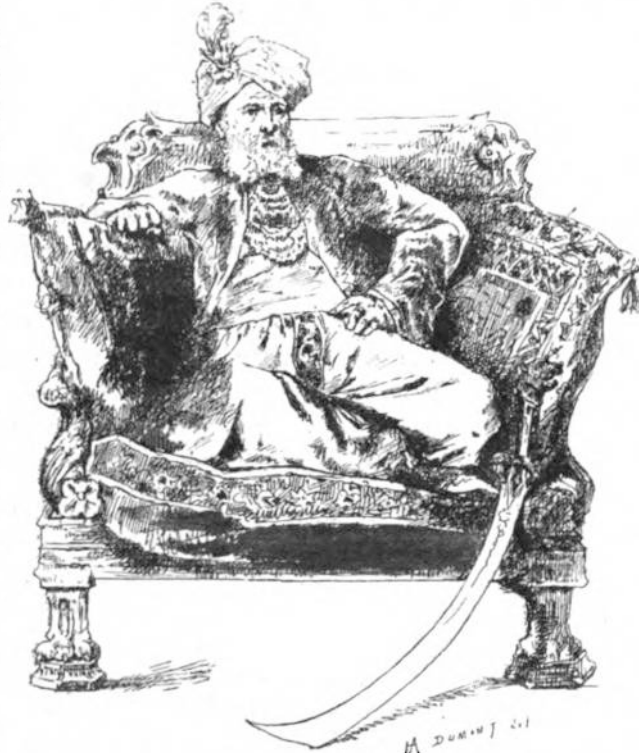
on y trouvera quelque chose qui montrera quels ont été toujours mes sentiments... dites-lui... »

Il cessa de parler. Un grincement de verrous et de clefs venait de retentir à la porte du cachot. Le prince se retira précipitamment en faisant signe à Aziza de s'éloigner.

II

Le très puissant et magnanime mouchir, prince des croyants, servi par les glaives et par les plumes, pleine lune resplendissante, forteresse célèbre gardée par les vertus mystiques des sourates et des versets, le vieux bey Younès, en un mot, fumait son narguilé dans le kiosque du jardin, un retrait frais et charmant, rempli de fleurs rares, où une lumière adoucie pénétrait par de petites fenêtres aux vitraux de couleur qui ouvraient dans toutes les directions des perspectives merveilleuses.

Affalé sur un divan de soie pourpre brochée d'or, le bey soufflait lentement de longues bouffées, l'air préoccupé et chagrin.



« Chien de métier! Après les conspirations et les guerres civiles, voici les menaces de l'étranger, les chinoiserie diplomatiques! C'est à en perdre l'esprit. Moi qui aurais tant besoin de repos! Et tous ces tourments,



pourquoi et pour qui? Dieu m'a refusé un fils.

« Ah! si je n'avais pas près de moi ce travailleur infatigable, l'ouzir Zakkaria! — Un peu phrasieur, ce Zakkaria, pédant en diable, et d'un despotisme!

... il faut que je fasse tout ce qu'il veut, — au fond, je l'exècre. Mais quel politique profond! Quel génie! Et dévoué! Le seul, oui, le seul de mes serviteurs en qui j'aie une confiance absolue. Si je ne l'avais pas, où en serais-je? où en serait ce pauvre royaume qu'il faut bien que je gouverne, puisque déclarer à la face du monde que je préférerais faire mon *kief* offenserait les convenances!

Ces réflexions furent interrompues par le bruit des portes s'ouvrant impétueusement; essouffée, toute en larmes, Aziza entra.

« Grand Dieu, pourquoi pleures-tu! chère petite fille, quelqu'un t'a fait du mal?

— Oui, mon père. Et que réservez-vous à celui qui m'a fait tant de mal?

— Tête du Prophète! celui-là...

— Ne jurez pas, mon père. Celui-là, c'est vous.

— Moi?

— Certes, puisque vous avez mis en prison mon cousin Bachir, mon cher cousin, si bon, si doux... Mon père, je me jette à vos genoux, grâce pour lui!

— Ton cousin Bachir si bon, si doux, est un

bandit! Ah çà! comment l'as-tu vu? Les geôliers se sont laissé corrompre. Je les ferai pendre.

— Ne faites pendre personne, mon père, et mettez tout de suite Bachir en liberté, car il n'est point coupable, il me l'a prouvé. Les geôliers n'ont pas été corrompus. Je lui ai parlé par une crevasse du mur.

— Une crevasse au mur d'une prison d'État! Où vont les millions que je donne à mon ministre des travaux publics! Ah! tu t'es entretenue avec le conspirateur qui a voulu assassiner ton père? Mes compliments, ma fille!

— Lui, avoir voulu...? Ah! mon père, comment l'avez-vous pu croire? Rappelez-vous son enfance, quand vous le faisiez sauter sur vos genoux, comme il était caressant, comme il s'ingéniait pour vous faire plaisir! Et plus tard, il n'y a pas si longtemps, vous ne tarissiez pas d'éloges sur son compte, vous disiez qu'il tenait la place du fils que Dieu vous a refusé.

— Oui... oui... je disais cela et je le pensais! Il n'en est que plus coupable, l'ingrat, le monstre!

— Vous aviez pour lui autant de tendresse que pour moi, plus peut-être. Et je n'en étais pas jalouse, non, car il en était digne. Et il n'a pas changé. Si vous saviez, dans son affreux cachot, il a apprivoisé un papillon; le plus joli des papillons, Fortato, qui vient à son appel. Réfléchissez, mon père, quelqu'un qui s'est appliqué à pareille chose peut-il avoir l'âme noire? N'est-ce pas un contre sens de lui attribuer des machinations scélérates?

— C'est très gentil tout ça et, ma foi, très raisonnable aussi... oui, certainement, remarqua le bey qui sentait des picotements à sa paupière. Seulement... ah! chien de métier!... Appelez l'ouzir!» ordonna-t-il au capitaine des gardes de service dans l'antichambre.

L'ouzir Zakkaria se montra quelques instants après. Il s'inclina, la main sur le cœur. C'était un grand homme sec, noir de peau, les yeux renfoncés. Quand il parlait, son front fluctuait de rides et ses regards fichés à terre semblaient contempler un abîme s'ouvrant à ses pieds.

« Puis-je gracier Bachir? interrogea brièvement Younès bey.

— Le prince Bachir, illustre seigneur? le frère de l'usurpateur Si Ahmed, son aide de camp, son bras droit, celui qui...

— Oui, celui qui! Répondez sans phrases. Puis-je le gracier?

L'ouzir se dressa solennel :

« Magnifique seigneur, la raison d'État..

Younès bey courba la tête, atterré.

« Je m'y attendais, murmura-t-il.

— La raison d'État ne le permet pas! tonna l'ouzir.

— Tu entends, ma fille, impossible, balbutia le bey. Ah! la raison d'État! Je n'y ai jamais compris grand'chose, mais il la connaît bien, lui, Zakkaria. Il faut se résigner. Et puis, pour tout dire, je ne suis pas content de ton cousin. Une fois pris, il pouvait solliciter une audience... on aurait causé. Il n'a jamais demandé à me voir.

— Mon père, il dit au contraire que c'est vous qui n'avez pas voulu.

— Par exemple! répondez à cela, Zakkaria.

— Illustre seigneur, il ne saurait y avoir d'équivoque sur ce point, affirma l'ouzir d'une voix assurée : je suis allé moi-même à la prison ; oui, j'ai pris cela sur moi, pardonnez à mon zèle, seigneur. J'espérais encore, malgré l'audace de sa révolte, que le prince témoignerait quelque repentir... Il m'a accueilli par les moqueries les plus insultantes.

— Des moqueries... à ton adresse?

— Non, à la vôtre, illustre seigneur. C'est contre vous que ce criminel indigne de pardon exerçait sa verve satirique.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Monseigneur, c'est sur votre ordre exprès que je parle. Il a crié que vous étiez un homme fini, un barbon ridicule qu'une femme, un enfant peut mener à sa fantaisie, un vieillard cacochyme... oserai-je répéter son expression ? ramolli!

— Il a dit le mot?

— Il l'a dit, magnifique seigneur.

— Cela est faux! s'écria Aziza épouvantée. Il m'a dit à moi que vous étiez bon, que vous étiez juste. Mon père, ne décidez rien maintenant, mon père, je vous en supplie... Ah! il a dit encore quelque chose que je n'ai pas

compris : la koumbra du spahi! Mon père, on a pendu ce matin un spahi du nom de Manoubi; qu'on découpe sa koumbra ; on y trouvera un objet qui fera connaître les sentiments du prince à votre égard.

— On a pendu un spahi ce matin? fit le bey avec colère.

— Oui, monseigneur, répondit l'ouzir. Un émissaire de la révolte. Vous avez signé l'ordre hier au soir.

— Moi? j'ai signé?... J'ai signé sans lire; je ne trouvais pas mes lunettes. J'avais défendu qu'on me fit rien signer, quand je



n'ai pas mes lunettes. Je ne voulais plus d'exécution. Ce spahi a été pendu à tort, qu'on le dépende! Qu'on le dépende à l'instant, entendez-vous !

— Ça sera fait, illustre seigneur. Et l'ouzir transmit l'ordre au capitaine des gardes.

— Et vous m'apporterez la koumbra de ce spahi! » commanda le bey au capitaine.

Un observateur eût pu lire sur le masque diplomatique de l'ouzir Zakkaria les indices d'une certaine inquiétude. Cette inquiétude s'accrut et devint un véritable malaise quand la koumbra eut été remise au bey.

Le capitaine défit la doublure avec son poignard. Il en retira un objet sur lequel tous les yeux se fixèrent : une petite image encadrée d'un filet de cuivre. Des exclamations indignées éclatèrent.

Le bey fut comme hébété d'horreur.

« Qu'avais-je dit? » s'écria l'ouzir rayonnant d'une joie cruelle.

La princesse restait anéantie.

C'était une de ces lithographies coloriées qui, répandues avec profusion dans les tribus, avaient fait un mal énorme à la cause légitime au début de l'insurrection. Elle représentait Si Ahmed assis sur le trône, revêtu de tous les attributs du pouvoir beylical.

« Et voilà, ma fille, bégaya Younès bey, qui, dans sa colère, pouvait à peine articuler,

voilà pour quel scélérat tu me sollicitais ! Se moquer de moi jusque sous la hache ! Ah ! maintenant, mes hésitations ont cessé.

— Il y a quelque machination là-dessous ! s'écria Aziza.

— Petite sottise ! plus un mot !

— Mon père, consentez à le voir. Songez qu'il est le fils de votre sœur.

— Je n'ai plus de parents. Silence ! Celui qui est dans la tour de la Goule périra ! Et, pour que je ne puisse plus moi-même revenir là-dessus, j'en fais le serment ! Je le jure par la Chambre sacrée de la Mecque, par la pierre noire de la Kaaba, il périra avant que se lève le soleil de demain ! »

Après avoir proféré ces paroles d'une voix qui fit trembler tous les vitraux, Younès bey, suivi de ses officiers, quitta le kiosque précipitamment.

La pauvre Aziza était retournée à la tour.

Elle appelait Bachir, mais en vain. Le cachot maintenant était vide. Qu'avait-on fait du prisonnier ?

Le soleil se couchait. Ses derniers rayons coloraient mélancoliquement les vieux murs, les touffes d'herbes, les fleurettes d'or poussées entre les créneaux et tremblant au vent. Sur un figuier sauvage, un oiseau jetait de petits cris monotones pareils à des sanglots.

Aziza désespérée demeurait accoudée à la crevasse. Alors, venant du fond du cachot, Fortato, d'un vol éperdu, s'abattit sur sa main.

« Pauvre petit ami, tu lui étais resté fidèle !

Elle le baisa en pleurant ; elle le caressa, il paraissait souffrir ; il battait des ailes, se couchait sur le côté. Aziza comprit que la frêle créature touchait au terme de sa vie éphémère. Elle l'exposa bien au soleil ; il se ranima un peu ; ses ailes se redressèrent. Il semblait la regarder. Puis, il ne bougea plus. Elle voulut le caresser de nouveau. Il était mort.

Tout à coup Aziza cessa de pleurer. Elle se leva. Une résolution vaillante éclatait dans ses yeux. Avait-elle découvert un moyen de salut ?

III

Stupéfait, Younès bey laissa retomber sur son bureau les papiers qu'il avait à la main.

Il frotta soigneusement les verres de ses lunettes, rapprocha l'un des candélabres qui l'éclairaient ; puis ses yeux hors de l'orbite, sous les sourcils en accent circonflexe, reprirent la lecture.

De temps en temps, des interjections lui échappaient. Soudain, il donna un coup de poing formidable qui fit danser l'écritoire et les kalames.

Il se leva et appela le capitaine des gardes.

« L'ouzir Zakkaria ! Tout de suite ! Amenez-le. »

Il arpenta son cabinet d'un pas fiévreux.

On citait ce cabinet comme une merveille d'élégance et de richesse. Le plafond tout entier, les murs, du haut en bas, étaient incrustés de petites glaces de formes variées serties dans des baguettes d'or. En ce moment, tous ces miroirs se renvoyaient l'un à l'autre, à la clarté des bougies, une terrible image : la figure du bey, convulsée, rendue méconnaissable par la fureur.

Younès bey s'arrêta soudain.

Une portière venait de s'agiter. Il n'était pas seul dans la chambre.

La main sur son kanjiar, Younès alla vers cette portière, elle s'ouvrit d'elle-même, laissant voir entre ses plis soyeux l'être téméraire qui s'y était caché.

« Aziza ! exclama le bey, dont la physionomie s'éclaira tout à coup joyeusement. Ah ! petite masque ! C'est toi qui avais placé les deux lettres sur mon bureau. Eh bien, je m'en doutais presque !... »

— Me pardonnez-vous cette audace, mon père ?

— Oui, certes, plutôt cent fois qu'une. Mais, ces lettres, où les avais-tu trouvées ?

— C'est bien simple, expliqua la princesse. Après la scène du kiosque, j'ai réfléchi. Était-il possible que mon cousin eût voulu vous outrager ? Je suis retournée au kiosque. J'ai retrouvé l'affreux portrait. J'ai enlevé l'image. Derrière cette image, étaient cachées les deux lettres. Le pauvre spahi envoyé vers vous par mon cousin avait pris cette précaution, pour le cas où il aurait été arrêté par les rebelles. Tout est clair maintenant, n'est-ce pas,

mon père ? La lettre de Bachir vous a démontré son innocence.

— Oui, et de la façon la plus évidente. En revanche, l'autre lettre m'a appris que l'homme que je regardais comme le plus fidèle de mes serviteurs n'était qu'un traître infâme !

— Vous allez ordonner la mise en liberté de Bachir ?

— Tout de suite.

Soudain le bey pâlit.

« Qu'avez-vous, mon père ? »

Younès assombri avait repris sa promenade.

« Quel malheur !

— Mon père, est-ce que vous hésitez ?

— Et mon serment !

— Votre serment ?

— Oui, j'ai juré, juré par la Pierre Noire !...

— Juré quoi ?

— Eh ! tu le sais bien ; j'ai juré que le pauvre Bachir périrait.

— Vous n'avez pas juré cela, mon père.

— Je n'ai pas juré cela ?

— Mais non. Que votre conscience se tranquillise ! Vous avez dit : *celui qui est dans la tour...* Eh bien, celui-là, c'était Fortato. Or le fait est accompli. Il a achevé sa destinée, le pauvre Fortato. Tenez, le voilà. »

Elle déplia un papier dans lequel elle avait enfermé le corps du joli insecte.

« Ah ! ce n'est pas bête, ça ! exclama le bey radieux. Ah ! petite ! petite, te voilà une femme ! Oui, il est temps de te marier... »

Un gros rire le secouait des pieds à la tête. Pourtant, quelques instants après, il redevint songeur.

« Il sera besoin de quelques formalités, murmura-t-il. Un serment par la Pierre Noire, le cas est grave. Je réunirai le Conseil des Imans. »

En ce moment arrivait Zakkaria toujours rogue.

« Ouzir Zakkaria, cria le bey, donnez l'ordre d'extraire de sa prison et d'amener ici immédiatement le prince Bachir.

— Le prince Bachir ? C'est impossible !

— Impossible ? pourquoi !

— Parce qu'il est mort.

Le bey et la princesse jetèrent un cri.

« Magnifique seigneur, j'ai fait exécuter vos commandements ; n'avez-vous pas ordonné sa mort ?

— Ce n'est pas vrai, chien, tu mens ! Ah ! si Bachir est mort, tu mourras toi aussi, et d'une mort cruelle ! Je rétablirai les supplices abolis... le pal !...

— Attendez, monseigneur, balbutia l'ouzir, courant à la fenêtre et l'ouvrant d'une main fébrile. Peut-être est-il encore temps ! »

Dans la nuit brillaient des torches ; une ru-meur montait. On entrevoyait sur la place une foule confuse, une double file de soldats, un échafaud, et, debout sur cet échafaud, le bourreau, dont le sabre nu jetait de brusques éclairs. Un homme gravissait l'échelle d'un pas tranquille. Aziza faillit s'évanouir. La lueur des torches venait d'éclairer le visage pâle et fier du prince Bachir.

« Arrêtez ! hurla l'ouzir. Arrêtez ! »

Les exécuteurs tournèrent la tête vers le balcon du bey.

« Ramenez le condamné ! ajouta l'ouzir en essuyant une sueur froide qui perlait à ses cheveux.

— Il était temps, remarqua le bey, et c'est heureux pour toi, Zakkaria. Quand je dis heureux, ça ne changerait guère ta situation, comme tu vas le voir.

— Magnifique seigneur, je ne comprends ni vos actes ni vos paroles ; permettez-moi de vous rappeler que vous avez fait un serment solennel...

— Il ne s'agissait pas du prince, mais de Fortato, imbécile ! — car décidément, je n'ai pas besoin de convoquer les imans, c'est clair comme eau de roche ! Oui, c'était Fortato qui devait mourir, et le voilà, sa destinée est accomplie, dit le bey montrant le petit cadavre, tu ne comprends pas ! ça m'est égal ! Il y a autre chose que tu comprendras mieux, ceci. »

En considérant les papiers que le bey lui mettait sous les yeux, l'ouzir perdit tout à fait contenance.

« Lis, poursuivit le bey, voici une lettre écrite par mon neveu Bachir au moment où la rébellion paraissait être victorieuse. Il m'explique qu'il a été contraint par la violence, et

que Si Ahmed le retient prisonnier ; il proteste de ses sentiments de fidélité ; il travaille à apaiser les troubles, à ramener les esprits égarés. Cette lettre proclame hautement l'innocence du prince Bachir. Maintenant, voici une autre lettre, — que tu connais bien, n'est-ce pas ? — écrite de ta main, adressée par toi à Si Ahmed. Tu declares que tu lui es secrètement dévoué. Tu es le plus méprisable des traîtres ! Et voilà pourquoi tu m'empêchais de voir mon neveu, pourquoi tu étais si pressé de le faire exécuter, — tous les crimes se tiennent, — tu craignais ses révélations, infâme ! »

Avant que l'ouzir, écrasé, eût pu trouver un mot, Bachir apparut.

Il s'inclina avec dignité.

« Seigneur, je ne crains pas la mort, que votre arrêt s'exécute, mais je mourrai votre sujet fidèle et irréprochable !

— Tu ne mourras point, je sais tout, mon beau neveu. Ta loyauté égale ton courage. Je n'ai pas à pardonner, j'ai à réparer, et c'est ce que je vais faire sans tarder d'une minute. Désormais tu ne me quitteras plus : je te nomme mon ouzir.

— Quant à toi, ajouta le bey, se tournant vers Zakkaria, comme il ne convient pas que le bourreau ait été dérangé pour rien, tu remplaceras Bachir, ce qui est bien juste, puisque Bachir va te remplacer. Tu dois goûter ce raisonnement, toi qui aimes la politique de bascule.

— Grâce ! râla le misérable.

— La raison d'État ne le permet pas !

— Seigneur, laissez-moi expliquer... je ne vous ai pas trahi !

— Fourbe impudent ! Tu oses parler ainsi quand j'ai ta propre lettre dans ma main !... Conduisez-le au bourreau. »

Quand l'ouzir eut été emmené par les gardes, Younès bey respira à pleine poitrine, et d'un air de gaieté :

« Parlons d'autre chose : es-tu entièrement satisfait, Bachir ! Je t'ai fait mon premier ministre ; ne désires-tu rien de plus ?

— Seigneur, il fut un temps où vous me nommiez votre fils...

— Oui, oui... c'était le bon temps. Pourquoi ne reviendrait-il pas ? »

Et le bey plaça la main de sa fille dans celle du jeune homme.

« Vous avez les mêmes goûts, vous aimez les fleurs et les papillons ; vous êtes faits l'un pour l'autre. Appelez-moi tous deux votre père ! »

Le jeune homme à genoux baisa la main du bey en l'arrosant de larmes de joie.

« Remercie la raison d'État, dit le bey avec son bon rire. C'est elle qui le veut ainsi.

— Mon père, intervint Aziza suppliante, que ce beau jour n'ait point d'ombre ; qu'un souvenir sanglant ne s'y attache pas ! Pardonnez à Zakkaria.

— Mon ouzir est-il de cet avis ? demanda Younès bey. Hein ? Oui ? Comment, toi qui tout à l'heure... Ah ! c'est beau cela, ajouta-t-il en s'essuyant les yeux. C'est beau... mais c'est bête !

— Seigneur, dit Bachir, ce malheureux n'a été coupable que de faiblesse. Il appréhendait le triomphe de la rébellion, et il a cherché à se ménager une porte de salut. Mais il n'a point divulgué vos secrets, il ne vous a fait aucun tort. Certes, je ne l'excuse pas ; mais il faut proportionner la peine. C'est un lâche, ce n'est pas un traître.

— Et dire que tous mes fonctionnaires me sont dévoués de cette façon-là !... Eh bien, soit ! Aujourd'hui, je ne vous refuserai rien, mes enfants. Mais, pour faire grâce, j'attendrai que le gueux soit à genoux ; ça, j'y tiens ! » Et le bey tourna les yeux vers l'échafaud. « Bon, il monte l'échelle ! Bon, voilà qu'on lui bande les yeux ! Bon, il s'agenouille et le bourreau lève son sabre ! Vous le voulez ? Allons ! »

Il fit un geste ; le bourreau s'arrêta.

Quand, livide, hagard, les mains liées, Zakkaria eut été ramené devant le palais, sous le balcon, Younès bey lui adressa ces paroles :

« Je suis tellement... ramolli, que je te fais grâce ! Grâce de la vie, s'entend. On va te conduire à la tour de la Goule ; là, tu auras beaucoup de loisir. Si tu m'en crois, renonce à la politique qui ne t'a pas réussi. Tâche plutôt d'apprendre l'art d'appivoiser les papillons ; tu le vois, ça porte bonheur !

DEUX ADMIRATRICES DE M^{lle} LILI

Composition de A. LALAUZE



Doit-elle être heureuse, cette chère Lili! se disent Alice et Berthe, d'être ainsi racontée.

Ce serait à croire que ses aventures sont aussi les nôtres.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

ROMAN D'AVENTURES PAR ANDRÉ LAURIE

I

A bord de la « Durance. »

La *Durance*, de la Compagnie transatlantique (en route de Marseille à Zanzibar et Durban, côte du Natal), venait de quitter le golfe d'Aden et, depuis deux jours déjà, courait à toute vapeur sur l'océan Indien.

C'était le soir, après diner. Il y avait grande fête de bienfaisance à l'arrière, et les passagers de toute classe, heureux de respirer un air relativement frais, au sortir de la fournaise arabe, étaient assis en files régulières devant le petit théâtre improvisé.

Tous les yeux restaient fixés sur la scène, vide pourtant depuis quelques minutes, et l'attention assez languissante de l'auditoire semblait s'être subitement réveillée. On arrivait au numéro sensationnel du programme. Jusqu'à ce moment, les spectateurs avaient écouté et applaudi, surtout par politesse, un monologue, *l'Obsession*, débité d'une voix mal assurée par un jeune Français, frais émoulu de l'École centrale, M. Henry Massey; — une sonate de Beethoven, exécutée par sa sœur Colette, avec plus de précipitation que de mesure; — un solo de flûte « pot pourri » sur la *Dame blanche*, joué par M. Brandevin, notable commerçant marseillais, non sans quelques couacs stridents. Un air nautique, *Jean Bart*, chanté d'une voix tonitruante par le commandant Francœur en personne, et divers autres numéros du même calibre n'avaient pu obtenir qu'un succès d'estime, estime accordée à la bonne volonté et au dévouement des artistes-amateurs, plutôt qu'à leur très peu savante exécution.

Tout le monde comprenait qu'en cette affaire il s'agissait surtout d'un prétexte à recette pour soulager une cruelle infortune. Le second

chauffeur-mécanicien du bord venait de perdre la vie dans un accident de rade, à Obock, où la *Durance* avait touché pour faire du charbon. Il laissait une nombreuse famille. Chacun s'était ému de la situation où cette mort tragique allait plonger la malheureuse veuve, mère de quatre enfants, et le commandant, voyant la pitié générale, s'était décidé à frapper un grand coup. Faisant appel à toutes les bonnes volontés, il avait organisé un concert dont le programme était médiocre, mais où le prix du moindre fauteuil faisait songer aux tarifs de l'opéra de Covent-Garden.

Tout, au surplus, n'était pas flûte, piano ou monologues dans cette représentation improvisée. Au milieu du programme, enjolivé de dessins à la plume et reproduit au « poly-copie », on lisait en lettres grosses :

SÉANCE DE PRESTIDIGITATION

Par M. LE DOCTEUR LHOMOND

et c'était là ce qui venait de réveiller les curiosités somnolentes. Tous, grands et petits, avaient attendu ce moment avec une égale impatience; ces spectacles, où l'adresse et le savoir se combinent pour obtenir des prestiges qui étonnent la raison, ayant en général le don d'intéresser les plus récalcitrants.

Gérard Massey, un jeune passager de quatorze ou quinze ans, avait eu la brillante idée de cet intermède. Jamais elle ne fût venue au docteur seul. Un peu mélancolique à l'habitude, d'allures distinguées, discrètes, réservées même, M. Lhomond était en tout l'opposé de l'individu loquace, vantard, et bruyant qu'on se représente volontiers sur des tréteaux, faisant des tours de gobelets.

Passionnément épris de science, il donnait à toutes sortes d'études et de recherches curieuses, les heures libres que lui laissait l'exercice de sa profession. Aucune branche du savoir humain ne lui paraissait trop haute ou trop basse pour qu'il n'y voulût toucher ; les alambics, les creusets, les cornues, s'entassaient dans son cabinet ; les spécimens géologiques, botaniques, préhistoriques, squelettes, herbiers, minerais, fragments de toutes sortes, longues-vues, microscopes, livres rares, tout témoignait de la diversité et de la multiplicité de ses études.

Il n'était pas jusqu'à l'art de la magie qui n'eût tenté ce curieux ; comme le jeune Goethe, il avait voulu connaître les mystères de la Kabbale. C'est au cours de ces excentriques travaux qu'ayant rencontré sur sa route un habile physicien italien, qui était en même temps prestidigitateur, il avait désiré s'initier aux secrets du métier et y avait parfaitement réussi, comme à peu près en toutes choses.

Mais modeste autant que savant, le docteur Lhomond parlait rarement de ses travaux ou de ses talents, et sa virtuosité aux tours de passe passe, en particulier, serait sans doute demeurée un profond mystère pour ses amis, sans l'intervention du jeune Massey.

Pendant les longues heures de la traversée, il s'était formé entre le savant docteur et l'échappé de collègue une amitié singulière, une sorte de camaraderie. Malgré les différences d'âge et de tempérament (Gérard était aussi vif et exubérant que le docteur était calme et réservé), celui-ci avait reconnu un esprit frère du sien ; et il s'était pris d'amitié pour ce jeune garçon franc, intelligent, curieux, demandant sans cesse le « pourquoi » des mille phénomènes nouveaux qui frappaient sa vue, non pour le plaisir oiseux de questionner, mais poussé par la nécessité qui incite tout philosophe en herbe à vouloir remonter de l'effet à la cause.

Gérard ayant obtenu peu à peu ses entrées dans la fameuse cabine, le docteur s'était livré devant lui à quelques expériences chimiques qui l'avaient émerveillé ; il n'avait pas dédaigné de l'entretenir de divers problèmes

relatifs à la « suggestion » qui l'occupaient en ce moment ; et enfin, entraîné par l'ardeur de la démonstration, il avait fait devant Gérard quelques tours de cartes où le magnétisme et l'adresse de main réunis donnaient des résultats de divination d'apparence miraculeuse. L'enthousiasme du jeune disciple n'avait dès lors plus connu de bornes ; et, à partir de ce moment, il avait considéré le docteur comme le plus grand homme de l'univers. Son érudition géographique ne l'émerveillait pas moins.

Gérard était surtout curieux de cette Afrique entrevue dans le canal de Suez et la mer Rouge, longée dans l'océan Indien, et qu'il devait aborder, avec sa famille par la côte ouest du canal de Mozambique. Il ne se lassait pas de l'étudier sur les cartes marines du bord et dans son atlas. Même il s'était fait, pour son usage personnel, un dessin du continent noir, pas plus large que la main, avec le contour des côtes tracé en couleurs différentes, selon qu'elles étaient occupées par l'une ou l'autre des nations européennes. Ce dessin, il le portait sur lui et souvent il l'étudiait en se remémorant la tragique histoire de cette lente conquête de l'Afrique par les grands voyageurs, qui fut l'événement capital du siècle.

Il la voyait, cette conquête, commencée au nord par la France, en Égypte et en Algérie, au sud par la Hollande et l'Angleterre, au cap de Bonne-Espérance. Il suivait par la pensée la révélation graduelle du Soudan et du pays des Lacs dans la région orientale, celle du Congo et du Niger par l'Occident ; les migrations successives vers le nord des colons hollandais partis de l'extrémité méridionale du monde africain ; les Portugais l'attaquant à la fois à l'est et à l'ouest ; l'Allemagne et l'Italie entrant à leur tour dans le mouvement, les uns sur le golfe de Guinée, le sud-est atlantique et la côte opposée à Zanzibar, les autres en Érythrée. Et toutes ces alluvions européennes successives, tous ces efforts, tous ces sacrifices parfois héroïques, convergeant vers le centre du mystérieux continent, sans en avoir encore résolu tous les problèmes, sinon par des pointes hardies et de véritables *raids* géographiques.

La pensée de ces grands voyages et de leurs mémorables résultats, celle de tous les hommes intrépides qui avaient apporté leur part d'énergie et de souffrances à cette prodigieuse histoire, le pénétrait de reconnaissance et d'admiration. Il se sentait plus près d'eux, presque en contact direct avec leur personne, au voisinage immédiat de l'Afrique devinée au-dessous de l'horizon, et se disait qu'il lui serait peut-être, un jour, donné de suivre leurs traces, d'apporter sa pierre au glorieux édifice fondé par eux.

Sur toutes ces choses le docteur Lhomond était son oracle. Aussi, quand on discuta devant lui le programme du concert projeté, Gérard, dominé par son idée fixe, n'hésita pas à dire :

« Je sais une chose, moi, qui vaudrait mieux que vos ennuyeuses pièces de vers et vos sempiternelles sonates, et qui ferait pleuvoir dans la caisse des recettes les pièces d'argent ou même les louis pour ces pauvres gens!.. »

— Et quelle est cette chose, jeune présomptueux? dit sa sœur Colette, en lui pinçant le bout de l'oreille.

— Des tours de cartes, de prestidigitation, de suggestion...

— Rien que cela! s'écria M. Massey en riant. Tu n'es pas dégoûté, mon garçon. Tu oublies seulement que, pour faire un civet, il faut un lièvre. Qui se chargerait, je te prie, du rôle de prestidigitateur? Toi, peut-être?

— Vous pourriez plus mal deviner, dit le collégien avec importance. Tel que vous me voyez, je ne serais pas en tout cas un aide à mépriser... »

Pressé de s'expliquer, il raconta les hauts faits du docteur, son habileté merveilleuse, son immense savoir...

« Il fait ce qu'il veut! Si cela lui plaisait, en un tour de main, il escamoterait le navire et nous avec, conclut Gérard d'un ton convaincu.

— Oh! oh! s'écria le capitaine Francœur qui, bien entendu, présidait la discussion, voilà des talents d'un ordre tout à fait imprévu. Je savais, certes, que notre cher docteur a poussé

dans tous les sens ses recherches et ses travaux; j'ai pu m'assurer, dans de nombreuses traversées, que le savoir de Lhomond est, comme dit son jeune admirateur, véritablement prodigieux; chaque jour je l'ai vu en fournir des preuves, et dans les genres les plus variés... Mais je ne me serais jamais douté qu'il fallût voir en lui un Bosco, ou un Robert Houdin!

— Et pourtant tout se tient! dit M. Massey; ne vous ai-je pas entendu vanter sa merveilleuse légèreté de main? Il n'ampute pas un membre, disiez-vous, il *l'escamote!*

— C'est, ma foi, vrai! et ses patients eux-mêmes se servent spontanément de cette expression qui rend on ne peut mieux l'aisance et la dextérité avec laquelle il opère. Il n'est pas surprenant que, se sentant ce talent aux doigts, il lui soit quelque jour venu en tête de s'essayer aux tours d'adresse: et il doit y avoir réussi comme à tout... »

Vivement séduit par l'idée d'ajouter une pareille attraction à son concert, le commandant ajouta :

« C'est une trouvaille! Je propose que nous allions sans tarder aux renseignements. Si Lhomond est disposé à nous donner son concours, ce sera, en vérité, le « clou » de la représentation, soit dit sans vouloir déprécier la valeur de l'appoint musical... »

— Oh! commandant! s'écria Colette, dites tout le mal qu'il vous plaira de ma musique, vous n'en pouvez penser plus que moi! Je vous assure que, pour ma part, je ne mettrais pas en balance, si j'avais à choisir, un tour de cartes bien fait avec une sonate — massacrée.

— Oh! mademoiselle! protesta le capitaine Francœur.

— Non, non, dit Colette d'un air de conviction qui n'était pas joué; je connais trop bien mon insuffisance. Si vous saviez combien la peur va me faire ajouter de fausses notes à celles que je commettrais naturellement, vous auriez vite rayé du programme ma malheureuse sonate! ajouta la jeune fille avec un rayon d'espoir dans ses beaux yeux.

— Rayer votre sonate? Jamais! dit le com-

mandant. C'est un de mes plus beaux numéros!

— Allons, Colette, dit M. Massey philosophiquement, prends-en ton parti; et si ton amour-propre est froissé, pense que c'est pour les pauvres!

— Eh bien! s'écria Gérard qui frétilait d'impatience, si l'on allait tout de suite trouver M. Lhomond?

— Holà! mon garçon, cria son père. Le docteur est retiré dans sa cabine à cette heure; il travaille: on n'arrache pas ainsi un savant à ses méditations!

— Mais papa, reprit Gérard avec l'admirable confiance des jeunes gens à se croire partout

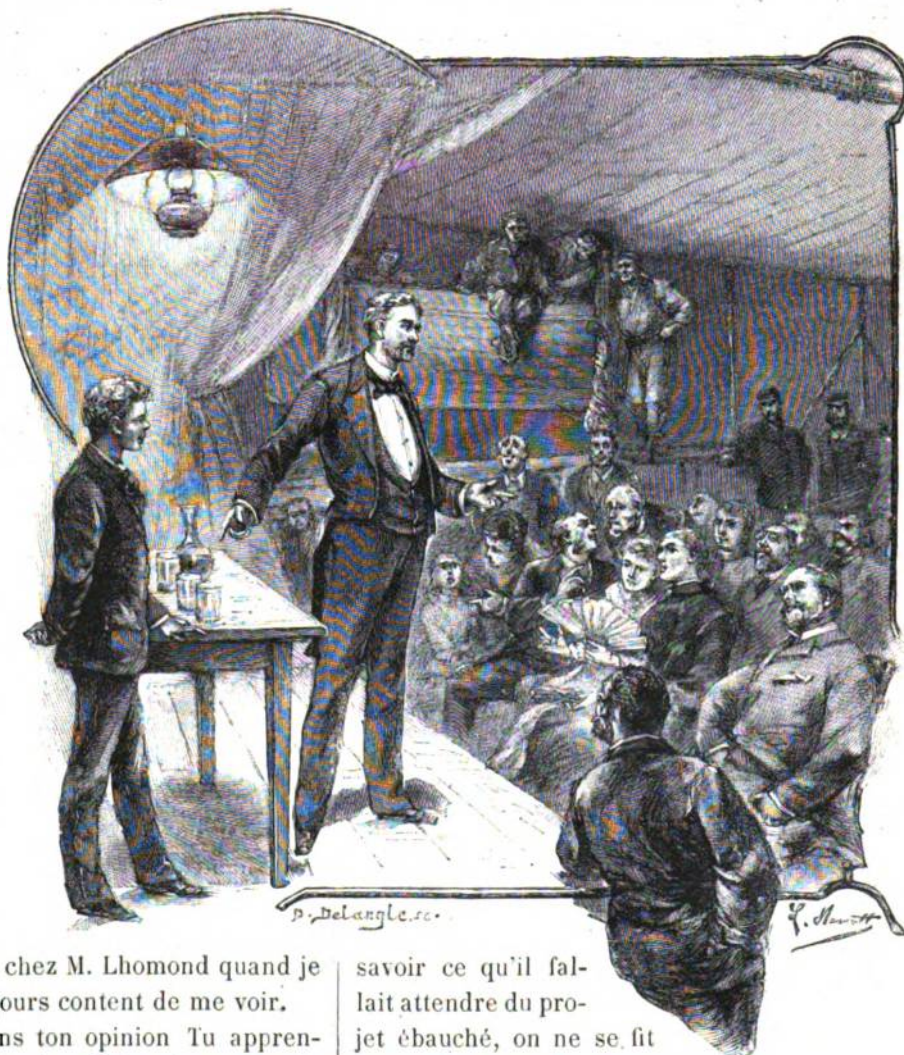
bienvenus, j'entre chez M. Lhomond quand je veux, et il est toujours content de me voir.

— C'est du moins ton opinion. Tu apprendras avec les années à te défier davantage de la joie que les gens polis vous témoignent quand nous abusons de la permission de nous présenter chez eux; je l'espère, du moins, car, sans cela, tu te rangerais dans la catégorie des importuns. Avez-vous remarqué, continua le père en s'adressant plutôt aux grandes personnes présentes, que ceux qu'on nomme aujourd'hui en langue irrégulière des « raseurs », ceux que Molière appelait jadis des « fâcheux », partagent seuls avec l'enfance cette intrépide conviction de l'opportunité de leurs visites?

— Essayez! s'écria Gérard, nullement ébranlé par la douche paternelle. Chargez-moi

de lui porter votre requête: n'importe qui pourra venir avec moi, et verra si je suis importun! »

Comme, en somme, chacun avait hâte de



savoir ce qu'il fallait attendre du projet ébauché, on ne se fit pas trop scrupule, pour une fois, d'envahir le sanctuaire du docteur, et une ambassade commandée par Gérard alla lui porter l'expression du vœu général.

M. Lhomond parut d'abord quelque peu effaré de la requête. Son premier mouvement fut même de dire non. Mais Gérard était si sincèrement navré, que le docteur finit par consentir à parlementer avec les organisateurs de la fête, et, dès lors, comme pour les forteresses assiégées, c'était partie gagnée; car une fois livré aux instances aimables de M^{me} Massey, de Colette et des autres dames, il lui fallut bien capituler.

« Soit! dit-il enfin avec un soupir de résignation, je consens, pour cette fois, à m'affubler du rôle d'escamoteur et de baladin... Mais je n'aurais jamais cru, Gérard, que je serais trahi par vous!

— Oh! monsieur, s'écria le jeune garçon consterné, aurais-je de vrai trahi votre confiance? C'est bien sans m'en douter!...

— En manière de punition, je vous condamne à me servir de compère, poursuivit le docteur en souriant. Votre crime mérite au moins cela.

— Ah! s'écria Gérard ravi, voulez-vous réellement me permettre de vous seconder? Votre compère! Je ne donnerais pas ma place pour tout l'or du Transvaal. Tu verras, Colette, vous verrez, tous, les belles choses que nous allons faire passer sous vos yeux. Ce sera à douter si vous êtes éveillés ou si vous rêvez!...

— Le voilà qui commence déjà son boniment, dit le docteur. Calmez votre ardeur, Gérard; je crains que mes pauvres tours paraissent bien médiocres à la suite de cette réclame tapageuse.

— Ah! qu'avez-vous à craindre? soupira Colette que hantait le cauchemar de sa sonate. Imaginez-vous, monsieur le docteur, que le commandant et maman, et tous, ont décidé que je jouerais la *Sonate du clair de Lune*; et plus je la travaille moins je la sais... Ne trouvez-vous pas que c'est là un morceau bien grave pour cette occasion, ajouta-t-elle, l'anxiété peinte dans ses yeux innocents. J'ai une peur d'ennuyer tout le monde!...

— Le choix me paraît excellent, dit le docteur d'un ton sérieux, et je serai pour ma part charmé d'entendre cette admirable composition.

— Si c'était joué convenablement, je ne dis pas!... conclut Colette en secouant la tête.

— On pourrait, suggéra Gérard, accrocher une pancarte au-dessus du piano, avec « *Prière d'excuser les fautes de l'exécutante en faveur de l'intention.* »

— Des fautes! pensez plutôt aux vôtres, Gérard, à celles que nous allons probablement commettre de compagnie, dit le docteur Lhomond.

— Ah! voilà bien de quoi je n'ai pas peur! fit Gérard avec une superbe confiance. Je n'y mets pas de fausse modestie, moi; et je suis sûr que nous serons le « gratin » de la fête...

— A-t-on jamais vu pareille fatuité! dit Colette; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a raison! Vous, du moins, vous ne pouvez manquer d'intéresser les spectateurs et de leur faire plaisir!...

— Vous en êtes encore plus assurée, reprit le docteur, qui ajouta mentalement :

« Difficile en tout cas serait l'auditoire qui ne se tiendrait pas pour satisfait par la naïve crainte de déplaire qu'exprime ce charmant visage! »

Ainsi on avait devisé, discuté, combiné à perte de vue. Enfin, après force allées et venues, confabulations et pourparlers agités entre les artistes amateurs, l'heure solennelle avait sonné. Une bonne partie du programme s'était déroulée, sans gloire, mais sans accroc.

Deux matelots apportèrent une petite table de bois blanc sans tapis ni rideau, sur laquelle étaient posés un carafon de vin, des verres et quelques autres objets. M. Lhomond et Gérard, se détachant alors de l'auditoire, montèrent sur l'estrade.

De haute taille, mince, blond, et portant avec aisance l'habit du soir qu'il avait revêtu, le docteur parut à tous fort distingué; toutefois on entendait dans le fond de l'auditoire une commère, fort experte sans doute en la matière, remarquer, avec un fort accent du Midi, que le monsieur n'avait pas l'air d'un « vrai » batteur, et que son matériel paraissait mesquin.

« C'est Martine qui fait des siennes! murmura Gérard dont l'heureuse physionomie pétillait de joie et de triomphe anticipés. Mais nous allons bien l'étonner!

— Voici une carafe où on a mêlé de l'eau et du vin, commença le docteur du ton un peu narquois d'un homme qui se moquerait de lui-même. Quelqu'un serait-il curieux de savoir dans quelles proportions a été fait ce mélange?

— En y goûtant, je me chargerais sans hésiter de résoudre ce problème, dit un per-

sonnage grand, gros, haut en couleur, qui, un moment auparavant, faisait résonner sur la flûte les innocentes mélodies de Boïeldieu.

— Gérard, voulez-vous remplir ce verre et l'offrir à monsieur? »

L'homme rubicond y goûta et fit claquer sa langue.

« Excellent Pontet-Canet! déclara-t-il. Domage qu'on y ait mis un tiers d'eau!

— Nous pouvons nous assurer si vous avez bien jugé la dose du coupage, dit M. Lhomond.

« Gérard, voulez-vous remplir ces verres? »

Gérard saisit la carafe et la vida dans trois grands verres placés sur la table.

« Je vous fais mon compliment sur la finesse de votre palais, monsieur, poursuivit le docteur; le mélange était précisément ce que vous dites. »

En effet, à la surprise générale, l'un des verres se trouvait rempli d'eau pure, les deux autres de vin rouge.

Tout le monde se récria :

« Comment a-t-il pu faire? — J'ai vu verser! — J'ai suivi chacun de ses mouvements! — Mais non! — Mais si! — Mais puisqu'il n'y a pas de rideau à la table! — Enfin il n'est pas sorcier! — Je n'y comprends rien! etc., etc... »

Au milieu du brouhaha, la voix du dégustateur se fit entendre :

« Monsieur le docteur, consentiriez-vous à remettre le contenu des verres dans la carafe?

— Très volontiers. (Gérard exécuta le mouvement.)

— Et maintenant, continua l'autre, me permettez-vous de verser?

— Certainement. »

L'apprenti prestidigitateur hissa sur l'estrade sa lourde personne et, prenant la carafe, la vida dans les verres; mais cette fois, tous présentaient le même liquide coloré. Le gros homme eut un air de triomphe :

« Ah! vous voyez!

— Peut-être ne vous y êtes-vous pas bien pris, » insinua le docteur.

Promptement, il remplit de nouveau la

carafe, puis il la vida dans les trois verres, et, cette fois, l'eau et le vin étaient séparés comme au premier tour.

De vifs applaudissements éclatèrent de toutes parts. Quant à l'homme grincheux, il ne paraissait pas satisfait et, après avoir inspecté d'un air soupçonneux les jambes nues de la table, il regagna sa place en grommelant :

« Tout cela n'est pas clair!

— Eh! monsieur, si c'était clair, où serait le spectacle? observa avec impatience son voisin, M. Massey, qui, avec le bon Froissart, n'aimait pas qu'on prit son plaisir « moult tristement ».

— J'ai autant que quiconque l'habitude des coupages, persista l'autre, qui venait en droite ligne d'un grand entrepôt de vins de Marseille, et je puis vous dire que, dans mes chais, il ne se passe jamais rien de pareil!

— Je vous crois, pardieu, bien! Aussi soyez sûr que personne ne payerait vingt francs pour assister à vos manipulations... Mais écoutons notre magicien.

— Je crains que cette insignifiante expérience nous ait déjà pris trop de temps, disait doucement M. Lhomond. Je voudrais bien savoir l'heure qu'il est? »

Et comme plusieurs tiraient leur montre, il avisa celle de son critique de tout à l'heure :

« Voilà, à ce qu'il me semble, un superbe chronomètre : laissez-moi le regarder de près... »

Gérard s'élança, et le négociant, tout fier, lui confia sa montre. Mais, hélas! comme le compère va la remettre à son patron, il fait un faux mouvement, s'étale lourdement; la montre tombe avec lui, se brise en mille pièces.

« Maladroit! » s'écrie M. Massey consterné. Plusieurs spectatrices ont poussé un cri, le négociant est bleu de colère.

« Voilà un fâcheux accident, dit le docteur de sa voix mesurée, tandis que Gérard accroupi sur le parquet, et pouffant de rire sous cape, ramasse les morceaux; mais vous pensez bien, monsieur, que personne, sinon moi, n'en fera les frais. Je m'engage à vous remettre dans le

plus bref délai possible un chronomètre de tous points semblable au vôtre.

— Oui? soupira amèrement le Marseillais encore bleu. Et mon chiffre? et mes initiales? et ma devise: « *Place aux jeunes!* » qui y étaient gravés, me les rendrez-vous aussi?...

— Cela va sans dire, répond M. Lhomond toujours suave. Quant à ces débris, puisqu'ils ne valent plus rien, autant achever de les mettre en poudre. »

Et prenant un mortier qui se trouve (bien à propos!) à sa portée, il commence à broyer et concasser, de l'air le plus tranquille du monde, les débris du précieux chronomètre que Gérard vient d'y déposer à mesure qu'il les ramassait. Puis, il passe le tout à son acolyte qui les pile de plus belle, avec entrain.

« Voilà qui va bien, dit le docteur; maintenant, Gérard, débarrassez-nous de cet objet dont nous n'avons que faire en si petit espace. Quelqu'un aura bien la bonté de s'en charger pour quelques instants? »

Il paraît chercher parmi toutes les figures tendues vers lui, avise celle d'une petite fille pâle, timide, chétive, qui se niche, d'un air craintif, contre l'épaule de M^{me} Massey.

« Voici justement, ou je me trompe fort, une personne à qui on peut confier un dépôt de valeur... »

Et sans attendre de permission, Gérard installe sur les genoux de la petite un peu épouventée, mais ravie secrètement, comme tous les enfants, de jouer un rôle, le mortier au fond duquel on distingue une poudre informe d'or, de verre et d'acier.

« Parfait! dit M. Lhomond; maintenant, mademoiselle, si vous voulez bien prier votre voisine de vous prêter ce fin mouchoir de dentelle que je lui vois en main et l'étendre de façon à ce qu'aucune parcelle de ma poudre ne s'envole, nous passerons à d'autres exercices.

— C'est cela! grommela le marchand, et, en attendant, je ne vois pas comment toutes ces manigances me rendront ma montre!

— Voici, reprit le docteur, un jeu de cartes tout neuf; il est encore, comme vous voyez, cacheté dans son enveloppe, et doit, j'imagine, être au complet. Vous plairait-il, made-

moiselle (s'adressant à Colette), de nommer une carte?

— Roi de carreau! dit Colette au hasard.

— Voulez-vous ouvrir le paquet et y choisir la carte que vous avez nommée? »

Colette décachète vivement le paquet, cherche, compte et recompte le jeu tout neuf et, selon toute apparence, encore non touché; une carte manque et c'est le roi de carreau.

« Voilà qui paraît singulier! fit le docteur. Ne l'auriez-vous pas laissée glisser à terre?

— Oh! non, monsieur; je ne crois pas que ce soit possible, dit Colette regardant autour d'elle. On cherche, on furette. La petite fille, gardienne des débris du chronomètre, se met dans le mouvement; le mouchoir de dentelle glisse et tombe, et tandis qu'elle veut le ramasser et le replacer, sa voisine pousse une exclamation:

— Le voici! Voici le roi de carreau!

— Où donc?

— Au fond du mortier.

— Pas possible!

— Mais si! mais si! » dit la petite fille tout excitée et oubliant sa timidité. Elle veut prendre la carte pour la remettre au docteur, mais un nouveau cri d'étonnement échappe à M^{me} Massey:

« La montre! »

On se penche, on se presse autour d'elle. A la place des débris informes de tout à l'heure, le précieux chronomètre resplendit au fond du mortier, ne présentant plus aucune fêlure ni la moindre trace d'accident.

On se le passe de main en main; il arrive à son propriétaire, et le premier ébahissement passé, on éclate en bravos frénétiques. Tout avait été fait avec une telle aisance; la ficelle ou le « truc », s'il y en avait un dans l'affaire, avait été si bien dissimulé, que nul n'avait prévu le coup, et chacun battait des mains pour marquer sa satisfaction.

Seul, celui à qui appartenait la montre paraissait mécontent.

« Qui me dit qu'elle vaut l'autre? s'écria-t-il enfin après l'avoir ouverte, regardée en tous sens, et soupesée en sa main de l'air expert d'un homme qu'on ne met pas dedans.

— *L'autre!*... Elle est bonne!... prononce M. Massey en riant. Mais ceci est votre montre même; en pouvez-vous douter?

— Et vous voulez me faire croire qu'elle a été raccommodée en cinq minutes? Pas si bête! A d'autres, cher monsieur!

— Il n'y avait pas à la raccommoder, vu qu'elle n'a jamais eu aucun mal.

— Ah! j'ai des yeux peut-être! Est-ce que je ne l'ai pas vue tomber? Est-ce que je ne l'ai pas vu piler? Le diable soit des pileurs! J'en avais froid dans le dos.

— Vous avez *cru* voir, cher monsieur; ne comprenez-vous pas que le docteur Lhomond vous a fait prendre, comme on dit, des vessies pour des lanternes? Que c'est en cela précisément que consiste l'art du prestidigitateur?

— Quoi! ce n'était pas ma montre qu'il a pilée?

— Il n'aurait eu garde!

— Alors où est le mérite, s'il me la rend entière? J'en ferais bien autant! dit le gros homme, qui, après avoir cru, évidemment, à quelque sortilège, trouvait un goût fade, en comparaison, à l'humble vérité.

— Essayez donc! Ces petits talents de société, ont, comme vous voyez, le privilège d'amuser tout le monde.

— Oh! moi, j'ai d'autres occupations, dit l'homme d'un ton d'importance. Savez-vous bien que chacune des douze heures de ma journée active vaut au moins deux louis?

— Peste! dit M. Massey égayé, on fait bien les choses à Marseille; et je crois comme vous que vous agirez sagement en ne troquant pas la clef de votre cave pour une baguette de prestidigitateur. »

Gérard avait écouté avec indignation les commentaires désobligeants du grincheux marchand de vin.

« Oh! monsieur, glissa-t-il à l'oreille du docteur, forcez-le à rendre les armes, *suggestionnez-le*, ce serait si amusant. »

Le docteur arrêta un instant sur son antagoniste son regard profond.

« Monsieur Brandevin, dit-il en s'adressant au commerçant qui répondait en effet à ce

nom prédestiné, personne ne vous soupçonnera, j'espère, de me servir de compère, si je vous prie de nous prêter « pour les pauvres » votre concours obligeant. J'ai entendu plus d'une fois citer la vigueur de votre bras. Croyez-vous que vous seriez de force à soulever ce poids? »

Et le docteur désignait le plus lourd d'une série de poids de fonte rangés en ligne sur le pont destinés aux pesées de combustible.

« Comment donc! mais j'en ferais bien de plus fortes! A vos ordres, cher monsieur! »

Et Brandevin, qui, comme tous les hercules professionnels ou privés, ne détestait pas de se produire, sortit vivement des rangs, son épais visage éclairé cette fois d'une joie sincère. Il saisit d'un air délibéré la poignée du poids indiqué. Mais, contrairement à son attente, le bloc de métal ne bougea pas. Étonné, Brandevin s'y reprend, et cette fois avec un effort supérieur. Même insuccès! Alors la colère le saisit; il s'escrime, s'arc-boute, s'évertue, se démène. Rien n'y fait: le poids demeure inébranlable. M. Brandevin est rouge comme une tomate; les yeux lui sortent de la tête, les veines se gonflent sur son front ruisselant. Il n'est pas beau à voir.

« Il y a ici quelque tricherie, rugit-il en fureur (la vanité des biceps ne pardonne guère). Les poids ont été fixés au sol! »

Un « oh! » de discrète désapprobation parcourt les rangs. Sans répondre autrement à cette inconvenante sortie, le docteur requiert deux matelots qui, armés d'une barre, retournent et changent de place la série des poids.

« Vous plairait-il d'essayer de nouveau? »

Brandevin jette à bas son habit et son gilet, apparaît en bretelles, crache dans ses mains, abandonne, en un mot, toute prétention aux bonnes manières, et se rue avec une furie redoublée sur le poids qu'il veut soulever. Le bloc reste immuable.

« Peut-être réussiriez-vous mieux avec le suivant? » suggère M. Lhomond.

Rageur, mais dompté, Brandevin abandonne le premier poids, essaye sa force sur le voisin, — un jeu pour lui, d'habitude: — hélas! sans plus de succès...



Les yeux lui sortent de plus en plus de la tête. Que lui arrive-t-il? Il considère avec anxiété son bras musculeux. Que diraient les camarades du *Taureau*, à Marseille, s'ils le voyaient?... Lui qui a toujours « battu le record » de ce genre d'exercice... C'est à n'y rien comprendre!...

Inquiet et furieux, il essaye de soulever un poids de cinquante kilogrammes; celui-ci lui résiste comme les autres. Alors l'hercule humilié ne s'arrête plus sur la pente des concessions. On le voit descendre par degrés, appliquer l'effort de ses deux poings crispés sur des poids qu'il enlève d'habitude avec le petit doigt de sa main droite, mais toujours sans les faire dévier d'une ligne.

Cette fois il est tout à fait démoralisé. Son œil éperdu roule de tous côtés, comme pour chercher l'explication de ce qui lui arrive, puis revient navré s'arrêter sur ses énormes biceps.

« Rassurez-vous, monsieur Brandevin, dit alors le docteur, et pardonnez-moi le petit moment d'inquiétude qu'a pu vous causer cette expérience. Vous êtes libre maintenant de soulever ces poids.

— Quoi? comment? qu'entendez-vous par là? dit Brandevin ahuri.

— L'interdit est levé. Essayez, vous dis-je. »

Rendu méfiant par le fiasco de tout à l'heure, Brandevin s'attaque prudemment à un bloc de cinquante kilogrammes. O surprise! il l'enlève comme une plume. Même, l'effort superflu qu'il a apporté à ce mouvement le fait basculer en arrière. Joyeux, il passe au voisin, puis à l'autre, et arrive ainsi au plus gros poids, celui de 100 kilogrammes, qu'il soulève d'un effort puissant et brandit triomphalement au-dessus de sa tête.

Des applaudissements unanimes accueillent cet exploit; car, tout en ayant un peu malignement joui de la déconvenue du morose personnage, les assistants n'avaient pas été sans partager en quelque mesure l'inquiétude que lui avait causée sa passagère faiblesse.

« Qu'est-ce que tout cela signifie? dit Brandevin encore abasourdi, tout en enfilant son habit. Est-ce que j'ai eu une attaque, ou quoi?

— Point. Vous n'avez cessé de vous porter

à merveille. Cela est tout simplement du domaine de la *suggestion*. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de cette science nouvelle et si intéressante.

— Connais pas! avoua Brandevin. Mais ça me paraît devoir être une science bien désagréable.

— Oh! docteur, encore! encore! Je veux bien être *suggestionné*, moi, crièrent à la fois plusieurs voix dans l'auditoire.

— On ne réussit pas également bien avec tous les sujets; et il est tel d'entre vous sur la volonté duquel tout mon magnétisme se briserait sans doute, dit le docteur modestement. Mais je suis prêt à tenter une seconde expérience. Nous nous servirons encore des cartes, avec votre permission. »

Son regard scrutateur alla fouiller les physionomies des assistants, et, après un instant, il offrit le paquet de cartes à la dame d'âge mûr contre l'épaule de qui la petite fille timide paraissait se blottir avec tant de confiance.

« Voici, dit-il, du papier et un crayon. Vous allez, madame, choisir en pensée une de ces cartes. Puis vous aurez l'obligeance de désigner par écrit la carte pensée et l'endroit où vous désirez qu'elle se retrouve. Vous voudrez bien vous arranger pour que personne (moi moins que tout autre) ne voie ce que vous aurez pu écrire; enfin cartes et papier ne doivent pas une seconde échapper à votre main ou à votre vigilance.

— Très bien! » dit M^{me} Massey, qui se mit en devoir de se conformer aux instructions reçues.

Pendant qu'elle traçait avec rapidité quelques lignes au crayon, le docteur avait pris soin de s'éloigner et, même, en procédant à quelques menus arrangements sur sa table, de tourner pour un instant le dos au public. Il voulait autant que possible que les plus sceptiques, les plus incrédules, fussent bien obligés de confesser au dénouement l'impossibilité absolue où il était de recueillir, à l'aide des yeux ou de l'ouïe, le plus faible indice sur le mystère qu'il se proposait de résoudre.

« Voilà qui est fait, dit M^{me} Massey en relevant la tête.

— Croyez-vous, madame, que la carte choisie par vous soit restée dans le paquet?

— Certainement. Je n'ai fait que la regarder au passage, sans la séparer des autres.

— Vous plairait-il de vous assurer si elle y est encore? »

Convaincue, ou, pour mieux dire, certaine qu'en si peu de temps, sans que rien fût venu la distraire, il ne pouvait s'être produit aucun changement dans le paquet de cartes qu'elle tenait d'une main ferme, M^{me} Massey le parcourut promptement. La carte choisie ne s'y trouvait plus! Croyant avoir mal vu, elle regarde de nouveau, plus lentement, inspecte et retourne les cartes une à une, et enfin constate que celle qu'elle avait mentalement désignée a disparu.

« C'est incroyablé! dit-elle au comble de la surprise.

— Avec votre permission, c'est dans l'ordre, madame, il le fallait bien, pour que cette carte sortit de vos mains et se retrouvât à la place que vous lui avez assignée dans ce papier que vous tenez encore plié. Nous allons nous assurer que vos instructions ont été suivies. Gérard, voulez-vous aller à l'office prier qu'on vous confie une douzaine d'œufs... »

Pendant que M^{me} Massey laissait entendre une nouvelle exclamation de surprise, Gérard ne faisait qu'un bond jusqu'à l'office, et revenait porteur d'une corbeille d'œufs qu'il déposa auprès de sa mère.

« Voulez-vous, madame, désigner celui de ces œufs où vous souhaitez que se trouve votre carte?

— Ils sont tous pareils! répliqua M^{me} Massey, ne trouvant pas autre chose à dire, dans l'excès de son étonnement à se voir si miraculeusement devinée.

— C'est vrai, dit M. Massey en se penchant sur le panier; tous beaux et de premier choix; si vous avez pu introduire un corps, si mince soit-il, à travers quelqu'une de ces coquilles sans en altérer la pureté, vous êtes, par ma foi, un habile homme, monsieur le docteur!

— Eh bien! maman, vous ne choisissez pas? ne put s'empêcher de dire Gérard qui bouillait de joie et d'impatience mêlées.

— Ah! c'est juste! » Et ayant promené son œil expert de ménagère accomplie sur la douzaine d'œufs, M^{me} Massey retira de la corbeille le plus blanc et le plus transparent.

« Maintenant, madame, il ne vous reste plus qu'à le casser...

— Le casser! avec des gants, et sans assiette? fit-elle un peu embarrassée.

— A quoi donc pensais-je? Il nous faut, en effet, un récipient quelconque, dit le docteur en faisant mine de chercher autour de lui. Ah! voici justement ce mortier qui nous a déjà rendu service... »

Et plaçant une chaise vide devant elle, il y posa le mortier.

« Maintenant vous pouvez opérer en toute sûreté.

— Auriez-vous l'obligeance d'opérer vous-même? pria M^{me} Massey qui, n'étant pas accoutumée à casser des œufs en public, craignait de commettre quelque dégât.

— Très volontiers, » dit M. Lhomond.

Et côte à côte avec les spectateurs, tandis que cent yeux suivent le moindre de ses mouvements, il casse l'œuf choisi au hasard par M^{me} Massey, et en retire une carte pliée en quatre.

« Le moment est venu, madame, de nous répéter les mots que vous avez tracés sur ce petit billet. »

M^{me} Massey déploie le papier et le passe à son mari qui lit d'une voix distincte et bien timbrée : *Valet de pique. Je désire que cette carte se retrouve dans un œuf frais.*

Et, tandis qu'on se passe et qu'on se dispute le document qui proclame son triomphe, de même qu'il eût, le cas échéant, souligné son insuccès, le docteur déplie la carte trouvée dans l'œuf. C'est le valet de pique!

On lui fait une véritable ovation. Tout le monde est ravi. On le presse de questions et de félicitations. Les uns insistent pour être suggestionnés, les autres demandent sans vergogne le secret de ce joli tour; quelques-uns y veulent voir de la magie. Et, à vrai dire, quoique le diable n'eût rien à faire ici, il entrerait dans les expériences du docteur Lhomond, beaucoup plus encore que de souplesse

de main, ce pouvoir mystérieux qu'on appelle magnétique et qui ressemble si fort à de la sorcellerie, — son grand secret pour découvrir la pensée des gens consistant principalement à la leur *sug-*
gérer.

« Ah! bien, aurait dit sans doute l'indomptable Brandevin, si on lui avait ainsi expliqué les faits, ce n'est pas bien malin alors! Quand on sait d'avance ce que pensent les gens, où est le mérite de deviner?

— Essayez donc! » aurait-on pu encore lui répondre, car non seulement le pouvoir de suggestion n'est pas donné à chacun, mais l'usage et le dévelop-

cement de cette faculté sont infiniment délicats; et pour accomplir le petit exploit qu'on vient de conter, il avait fallu, en outre, le concours d'autres agents.

Le docteur n'avait garde, au surplus, de donner des explications qui auraient eu surtout pour effet de détruire le prestige de ses expériences, de gâter le plaisir des spectateurs, et qui, très probablement, eussent été peu comprises. Cependant, on insistait vive-

ment pour avoir sa part personnelle dans la petite fête. Le docteur céda obli-

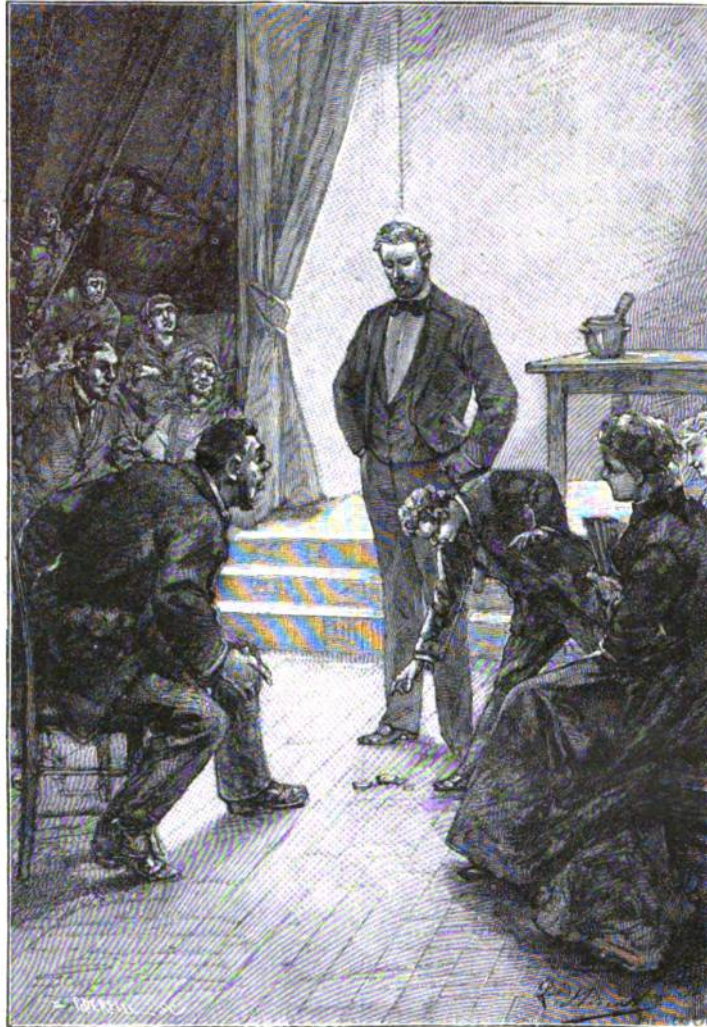
gément au vœu général et, s'animant peu à peu avec son public, varia à l'infini ses tours de force : devant dix cartes à la fois, les subtilisant, les escamotant, les faisant retrouver, au commandement, au fond des poches, roulées dans la main de ceux mêmes qui les cherchaient, ou dégringolant du bout de leur nez.

Tout le monde s'amusa; et on trouva unanimement que

le spectacle avait donné, chose rare, plus qu'il ne promettait. Aussi lorsque, prompt à saisir ces bonnes dispositions, le commandant Francœur pria Colette de passer dans les rangs avec un béret blanc faisant office de bourse à quêter, les offrandes généreuses y tombèrent en pluie. Du coup, la pauvre famille du matelot mort était sauvée des horreurs de la misère.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

II

La goélette « Halbrane ».

Trois cents tonnes de jauge, une mâture inclinée qui lui permet de pincer le vent; très rapide sous l'allure du plus près; une surface vélique comprenant — au mât de misaine, misaine-goélette, fortune, hunier et perroquet, — au grand mât, brigantine et flèche, — à l'avant, trinquette, grand et petit foc, — tel était le schooner attendu à Christmas-Harbour, telle est la goélette *Halbrane*.

A bord, il y avait un capitaine, un mat ou lieutenant, un bosseman ou maître d'équipage, un coy ou cuisinier, de plus, huit matelots, — au total, douze hommes, ce qui est suffisant pour la manœuvre. Solidement construit, membrure et bordage chevillés en cuivre, largement voilé, les façons d'arrière assez dégagées, ce bâtiment, très marin, très maniable, approprié à la navigation entre les quarantième et soixantième parallèles sud, faisait honneur aux chantiers de Birkenhead. Ces renseignements m'avaient été donnés par maître Atkins, et avec quel accompagnement d'éloges!

Le capitaine Len Guy, de Liverpool, était, pour les trois cinquièmes, propriétaire de l'*Halbrane* qu'il commandait depuis six années environ. Il trafiquait dans les mers méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, allant d'îles en îles et d'un continent à l'autre. Si sa goélette ne possédait qu'une douzaine d'hommes, c'est qu'elle se consacrait uniquement au commerce. Pour la chasse des amphibiens, phoques et veaux marins, il eût fallu un équipage plus nombreux, avec les engins, harpons, foënes, lignes, exigés pour ces rudes opérations. J'ajoute qu'au milieu de ces parages peu sûrs, fréquentés à cette époque par des pirates, et aux approches des îles qui doivent être tenues en défiance, une agression n'eût pas pris l'*Halbrane* au dépourvu : quatre caronnades de douze, une suffisante quantité de boulets et de paquets de mitraille, une soute aux poudres convenablement garnie, des fusils, des pistolets, des carabines accrochés aux râteliers, enfin des filets de bastinage, cela lui garantissait la sécurité. En outre,

les hommes de quart ne dormaient jamais que d'un œil. Naviguer sur ces mers, sans avoir pris ces précautions, aurait été de rare imprudence.

Ce matin-là, 7 août, encore couché, à demi sommeillant, je fus tiré de mon lit par la grosse voix de l'aubergiste et par les coups de poing dont il ébranlait ma porte.

« Monsieur Jeorling, êtes-vous réveillé?... »

— Sans doute, maître Atkins, et comment ne le serait-on pas avec tout ce tapage! — Qu'y a-t-il?...

— Un navire à six milles au large dans le nord-est, et le cap sur Christmas!...

— Serait-ce l'*Halbrane*?... m'écriai-je en rejetant vivement mes couvertures.

— Nous le saurons dans quelques heures, monsieur Jeorling. En tout cas, voilà le premier bateau de l'année, et il n'est que juste de lui faire bon accueil. »

Je m'habillai en un tour de main et rejoignis Fenimore Atkins sur le quai, à l'endroit où l'horizon se présentait aux regards sous un angle très ouvert, entre les deux pointes de la baie de Christmas-Harbour.

Le temps était assez clair, le large dégagé des dernières brumes, la mer tranquille sous petite brise. Le ciel, d'ailleurs, grâce aux vents réguliers, est plus lumineux de ce côté des Kerguelen qu'à l'opposé.

Une vingtaine d'habitants, — pêcheurs pour la plupart, — entouraient maître Atkins, lequel était, sans contredit, le personnage le plus considérable et le plus considéré de l'archipel, — en conséquence, le plus écouté.

Le vent favorisait alors l'entrée de la baie. Mais, la marée étant basse, le navire signalé — un schooner — évoluait sans hâte sous ses basses voiles, attendant le plein du flot.

Le groupe discutait, et, très impatient, je suivais la discussion sans m'y mêler. Les avis étaient partagés et appuyés avec un égal entêtement.

Je dois l'avouer, — et cela me chagrinait, — la majorité tenait contre l'opinion que ce schooner fût la goélette *Halbrane*. Deux ou trois seulement se déclaraient pour l'affirma-

tive, et, avec eux, le maître du *Cormoran Vert*.

« C'est l'*Halbrane*! répétait-il. Le capitaine Len Guy ne pas arriver le premier aux Kerguelen... allons donc!... C'est lui, et j'en suis aussi certain que s'il était là, sa main dans la mienne, et traitant de cent piculs de pommes de terre pour renouveler sa provision!

— Vous avez de la brume dans les paupières, monsieur Atkins! répliqua l'un des pêcheurs.

— Pas tant que toi dans le cerveau! répondit aigrement l'aubergiste.

— Ce bâtiment-là n'a pas la coupe d'un anglais, déclara un autre. Avec son avant effilé et sa tonture accusée, je le croirais de construction américaine.

— Non... c'est un anglais, repartit M. Atkins, et je serais capable de dire de quels chantiers il est sorti... oui... les chantiers de Birkenhead, à Liverpool, d'où l'*Halbrane* a été lancée!

— Point! affirma un vieux marin. Ce schooner-là a été mis sur tains à Baltimore, chez Nipper et Stronge, et ce sont les eaux de la Chesapeake qui ont étrenné sa quille.

— Dis donc les eaux de la Mersey, abominable nigaud! répliqua maître Atkins. Tiens, essuie tes lunettes et regarde un peu le pavillon qui monte à sa corne.

— Anglais! » s'écria tout le groupe.

Et, en effet, le pavillon du Royaume-Uni venait de déployer son étamine rouge, frappée au coin du yacht britannique.

Plus de doute, c'était bien un navire anglais qui se dirigeait vers la passe de Christmas-Harbour. Mais, ce point établi, il ne s'en suivait pas que ce fût nécessairement la goélette du capitaine Len Guy.

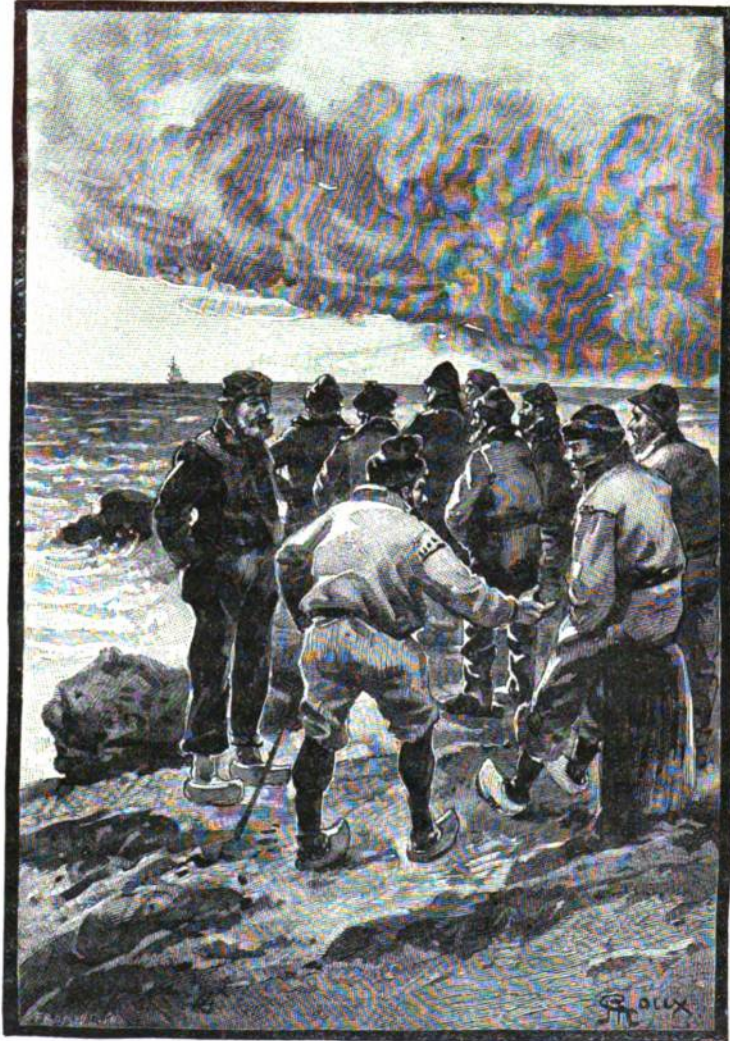
Deux heures après, cela n'aurait pu faire l'objet d'un débat. Avant midi, l'*Halbrane* avait pris son mouillage par quatre brasses au milieu de Christmas-Harbour.

Grande démonstration — gestes et paroles — de maître Atkins à l'égard du capitaine de l'*Halbrane*, qui me parut être moins expansif.

Un homme de quarante-cinq ans, complexion sanguine, membrure solide comme celle de sa goélette, tête forte, chevelure déjà grisonnante, yeux noirs dont la prunelle brillait avec des ardeurs de braise sous des sourcils épais, teint hâlé, lèvres serrées qui découvraient une denture fortement emplantée dans des mâchoires puissantes, menton prolongé par la barbiche en gros poils roux, bras et jambes de toute vigueur, tel m'apparut le capitaine Len Guy. Physionomie non pas dure, plutôt impassible, celle d'un homme très renfermé, et qui ne livre pas volontiers ses secrets, — ainsi que cela me fut raconté le jour même par quelqu'un de mieux informé que maître Atkins, bien que mon hôtelier se prétendit grand ami du capitaine. La vérité est que personne ne pouvait se flatter d'avoir pénétré cette nature assez rébarbative.

Autant mentionner tout de suite que l'individu auquel j'ai fait allusion était le bosseman de l'*Halbrane*, un nommé Hurliguerly, natif de l'île de Wight, quarante-quatre ans, moyenne taille, trapu, vigoureux, les bras écartés du corps, les jambes arquées, la tête en boule sur un cou de taureau, la poitrine large à contenir deux paires de poumons, — et je me demandai s'il ne les possédait pas, tant il dépensait d'air dans l'acte de la respiration, — toujours soufflant, toujours parlant, l'œil goguenard, la mine rieuse, avec un réseau de rides sous les yeux, produites par l'incessante contraction du grand zygomatique. Notons une boucle — une seule — qui pendait au lobe de son oreille gauche. Quel contraste avec le commandant de la goélette, et comment deux êtres si dissemblables parvenaient-ils à s'entendre ! Ils s'en-

tendaient pourtant, puisque, depuis une quinzaine d'années, ils avaient navigué ensemble, — d'abord sur le brick *Power*, qui avait été remplacé par le schooner *Halbrane*, six ans avant le début de cette histoire.



Hurliguerly, dès son arrivée, apprit par Fenimore Atkins que, si le capitaine Len Guy y consentait, je prendrais passage à son bord. Aussi fut-ce sans présentation ni préparation que le bosseman s'approcha de moi dans l'après-midi. Il connaissait déjà mon nom et m'accosta en ces termes :

« Monsieur Jeorling, je vous salue.

— Je vous salue de même, mon ami, répondis-je. Que me voulez-vous?...

— Vous offrir mes services...

— Vos services?... A quel propos?...

— A propos de l'intention que vous avez d'embarquer sur l'*Halbrane*...

— Mais qui êtes-vous?...

— Le bosseman Hurliguerly, ainsi dénommé et porté sur l'état nominatif de l'équipage, et, en outre, le fidèle compagnon du capitaine Len Guy, qui l'écoute volontiers, bien qu'il ait la réputation de n'écouter personne. »

La pensée me vint alors que je ferais bien d'utiliser un homme si prompt à obliger, lequel ne paraissait pas le moins du monde douter de son influence sur le capitaine Len Guy.

Je répondis donc :

« Eh bien, mon ami, causons, si vos fonctions ne vous réclament pas en ce moment ..

— J'ai deux heures devant moi, monsieur Jeorling. D'ailleurs, peu de travail aujourd'hui. Demain, quelques marchandises à débarquer, quelques provisions à renouveler... Tout cela, c'est temps de repos pour l'équipage... Si vous êtes libre... comme je le suis... »

Et, ce disant, il agitait sa main vers le fond du port, dans une direction qui lui était familière.

« Ne sommes-nous pas bien ici pour causer?... observai-je en le retenant.

— Causer, monsieur Jeorling, causer debout... et le gosier sec... lorsqu'il est si facile de s'asseoir dans un coin du *Cormoran-Vert*, devant deux tasses de thé au whisky...

— Je ne bois point, bosseman!

— Soit... je boirai pour nous deux. Oh! ne croyez pas que vous avez affaire à un ivrogne!... Non!... Jamais plus qu'il ne faut, mais autant qu'il faut! »

Je suivis ce marin, évidemment habitué à nager dans les eaux des cabarets. Et, tandis que maître Atkins s'occupait, sur le pont de la goélette, à débattre ses prix d'achats et de ventes, nous primes place dans la grande salle de son auberge.

Tout d'abord, je dis au bosseman :

« C'est précisément sur Atkins que je comptais pour me mettre en rapport avec le capitaine Len Guy, car il le connaît très particulièrement... si je ne me trompe.

— Peuh! fit Hurliguerly. Fenimore Atkins est un brave homme, et il a l'estime du capitaine. En somme, il ne me vaut pas!... Laissez-moi me démarcher, monsieur Jeorling...

— Est-ce donc une affaire si difficile à traiter, bosseman, et n'y a-t-il pas une cabine de libre à bord de l'*Halbrane*?... La plus petite me conviendra, et je paierai...

— Très bien, monsieur Jeorling! Il y a une cabine, en abord du rouf, qui n'a jamais servi à personne, et puisque vous ne regardez pas à vider votre poche... si cela est nécessaire... Toutefois—entre nous—il convient d'être plus malin que vous ne le pensez et que ne l'est mon vieil Atkins pour décider le capitaine Len Guy à prendre un passager!... Oui! ce n'est pas trop de toute la malice du bon garçon qui est en train de boire à votre santé, en regrettant que vous ne lui rendiez pas la pareille! »

Et de quel dardement de l'œil droit, tandis qu'il fermait l'œil gauche, Hurliguerly accompagna cette déclaration! Il semblait que toute la vivacité que possédaient ses deux yeux eût passé à travers un seul! Inutile d'ajouter que la queue de cette belle phrase se noya dans un verre de whisky, dont le bosseman n'en était pas à apprécier l'excellence, puisque le *Cormoran-Vert* ne se fournissait qu'à la cambuse de l'*Halbrane*.

Puis, ce diable d'homme tira de sa veste une pipe noire et courte, la bourra, la couronna d'un capuchon de tabac, l'alluma, après l'avoir fortement implantée dans l'interstice de deux molaires au coin de sa bouche, et il s'entourbillonna d'une telle fumée, comme un steamer en pleine chauffe, que sa tête disparaissait derrière un nuage grisâtre.

« Monsieur Hurliguerly... dis-je.

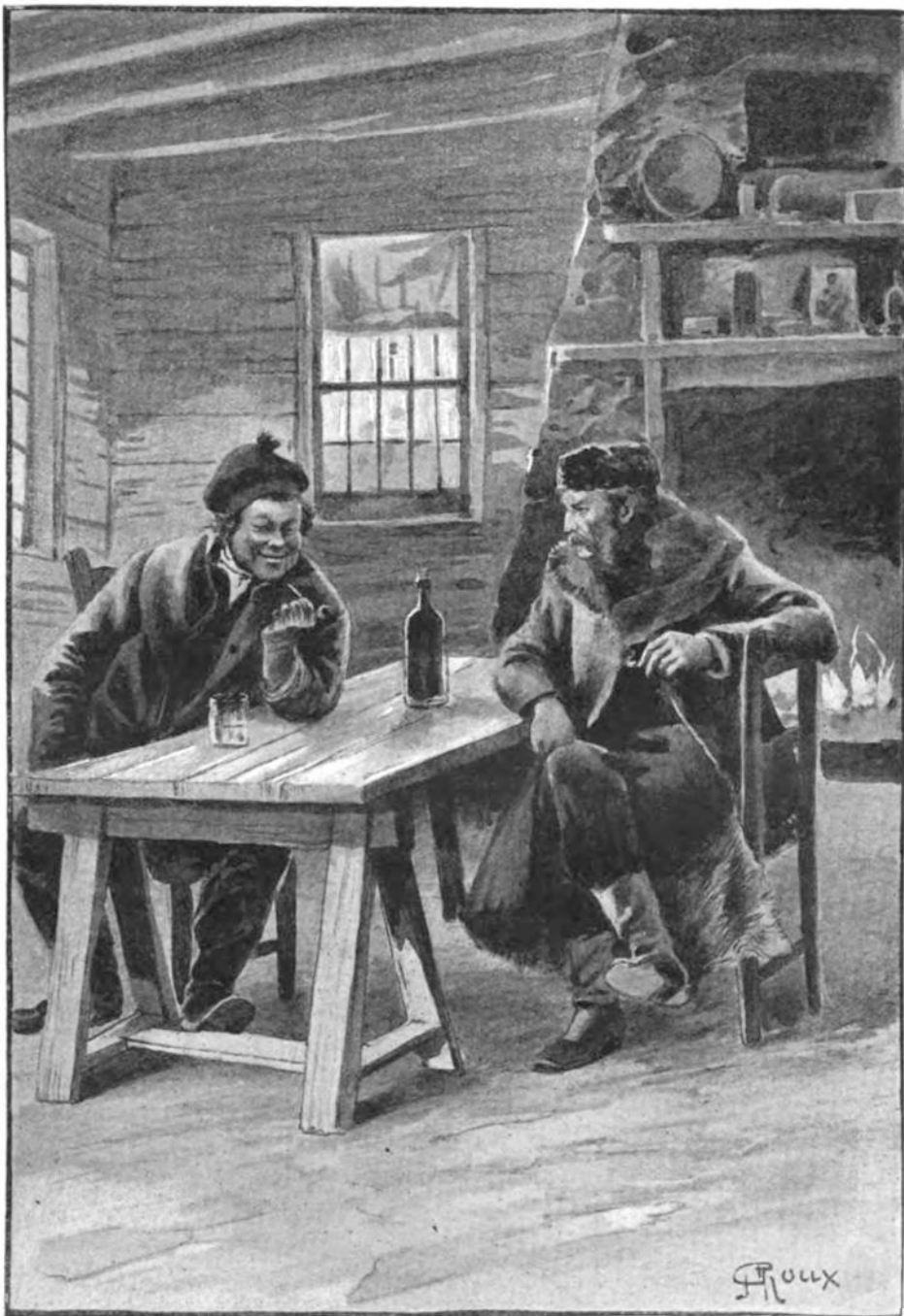
— Monsieur Jeorling...

— Pourquoi votre capitaine répugnerait-il à m'accepter?...

— Parce que ce n'est pas dans ses idées de prendre des passagers à son bord, et jusqu'ici il a toujours refusé les propositions de ce genre.

— Quelle raison, je vous le demande?...

— Eh! parce qu'il veut n'être point embar-



« CE N'EST PAS TROP DE TOUTE LA MALICE DU BON GARÇON QUI EST EN TRAIN
DE BOIRE A VOTRE SANTÉ... »

(Page 44.)

rassé dans ses allures, aller où il lui plaît, rebrousser chemin pour peu que cela lui convienne, au nord ou au sud, au couchant ou au levant, sans en donner de motifs à personne ! Ces mers du sud, il ne les quitte jamais, monsieur Jeorling, et voilà belles années que nous les courons ensemble entre l'Australie à l'est et l'Amérique à l'ouest, allant d'Hobart-Town aux Kerguelen, à Tristan d'Acunha, aux Falklands, ne relâchant que le temps de vendre notre cargaison, quelquefois pointant jusqu'à la mer antarctique. Dans ces conditions, vous le comprenez, un passager pourrait être gênant, et, d'ailleurs, lequel voudrait embarquer sur l'*Halbrane*, puisqu'elle n'aime pas à taquiner la brise et va un peu où le vent la pousse ! »

Je me demandai si le bosseman ne cherchait point à faire de sa goélette un bâtiment mystérieux, naviguant au hasard, ne s'arrêtant guère en ses relâches, une sorte de navire errant des hautes latitudes, sous le commandement d'un capitaine fantasmagorique. Quoiqu'il en soit, je lui dis :

« Enfin l'*Halbrane* va quitter les Kerguelen dans quatre ou cinq jours?... »

— Sûr...

— Et, cette fois, elle mettra le cap à l'ouest pour gagner Tristan d'Acunha?...

— Probable.

— Eh bien, bosseman, cette probabilité me suffira, et, puisque vous m'offrez vos bons offices, décidez le capitaine Len Guy à m'accepter comme passager...

— C'est comme si c'était fait !

— A merveille, Hurliguerly, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Eh ! monsieur Jeorling, répliqua ce singulier maître d'équipage, en secouant la tête comme s'il fût sorti de l'eau, je n'ai jamais à me repentir de rien, et je sais bien qu'en vous rendant service, je ne m'en repentirai point. Maintenant, si vous le permettez, je vais prendre congé de vous, sans même attendre le retour de l'ami Atkins, et regagner mon bord. »

Après avoir vidé d'un coup son dernier verre de whisky, — je crus que le verre allait

disparaître dans le gosier avec la liqueur, — Hurliguerly m'adressa un sourire de protection. Puis, son gros torse se balançant sur le double arc de ses jambes, empanaché de l'âcre fumée qui s'échappait du fourneau de sa pipe, il sortit et laissa porter au nord-est du *Cormoran-Vert*.

Devant la table, je restai sous l'empire de réflexions assez contradictoires. Au vrai, qu'était ce capitaine Len Guy ? Maître Atkins me l'avait donné comme un bon marin doublé d'un brave homme. Qu'il fût l'un et l'autre, rien ne m'autorisait à en douter, mais original certainement, d'après ce que venait de me dire le bosseman. Jamais, je l'avoue, il ne m'était venu à l'esprit que la proposition d'embarquer sur l'*Halbrane* pût soulever quelque difficulté, du moment que j'entendais ne point regarder au prix et me contenter de la vie du bord. Quelle raison le capitaine Len Guy aurait-il de m'opposer un refus?... Était-il admissible qu'il ne voulût pas se lier par un engagement, ni être obligé de se rendre à tel endroit, si, au cours de sa navigation, il lui venait la fantaisie d'aller à tel autre?... Ou bien avait-il des motifs particuliers pour se défier d'un étranger, eu égard à son genre de navigation?... Faisait-il donc la contrebande ou la traite, — commerce encore très exercé à cette époque dans les mers du sud?... Explication plausible, après tout, bien que mon digne aubergiste répondit de l'*Halbrane* et de son capitaine. Honnête navire, honnête commandant, Fenimore Atkins se portait garant de l'un et de l'autre!... C'était bien quelque chose, mais ne s'illusionnait-il pas sur leur compte à tous deux?... En somme, il ne connaissait le capitaine Len Guy que pour le voir, une fois l'an, relâcher aux Kerguelen, où il ne se livrait qu'à des opérations régulières, lesquelles ne pouvaient laisser prise à aucune suspicion...

D'autre part, je me demandais si, dans le but de donner plus d'importance à ses offres de service, le bosseman n'avait pas cherché à se faire valoir... Peut-être le capitaine Len Guy serait-il très satisfait, très heureux, d'avoir à son bord un passager aussi accommodant

que j'avais la prétention de l'être, et qui ne regarderait pas au prix du passage...

Une heure plus tard, je rencontrai l'aubergiste sur le port et je le mis au courant.

« Ah ! ce satané Hurliguerly, s'écria-t-il, toujours le même !... A l'en croire, le capitaine Len Guy ne se moucherait pas sans le consulter !... Voyez-vous, c'est un drôle d'homme, ce bosseman, monsieur Jeorling, pas méchant, pas bête, mais tireur de dollars ou de guinées en diable !... Si vous tombez entre ses mains, gare à votre bourse !... Boutonnez votre poche ou votre gousset, et ne vous laissez pas attrapper !

— Merci du conseil, Atkins ! Dites-moi, vous avez déjà causé avec le capitaine Len Guy, et peut-être lui avez-vous parlé...

— Pas encore, monsieur Jeorling. . Nous avons le temps... L'*Halbrane* ne fait que d'arriver et n'a pas même évité sur son ancre au jusant...

— Soit, mais... vous le comprenez... je désire être fixé le plus tôt possible...

— Soyez tranquille !

— J'ai hâte de savoir à quoi m'en tenir...

— Eh ! il n'y a rien à craindre, monsieur Jeorling !... Les choses iront toutes seules !... Un peu de patience !... D'ailleurs, à défaut de l'*Halbrane*, vous ne seriez point embarrassé... Avec la saison de pêche, Christmas-Harbour comptera bientôt plus de navires qu'il n'y a de maisons autour du *Cormoran-Vert* !... Rapportez-vous-en à moi... Je me charge de votre embarquement ! »

Dans tout cela, rien que des mots, le bosseman d'un côté, maître Atkins de l'autre ! Aussi, malgré leurs belles promesses, je résolus de m'adresser directement au capitaine Len Guy, si peu abordable qu'il fût, et de l'entretenir de mon projet, dès que je le rencontrerais seul.

L'occasion ne s'offrit que le lendemain. Jusque-là, j'avais flâné le long du quai, examinant le schooner, un navire de construction remarquable et de grande solidité. Et c'est une qualité indispensable dans ces mers où les glaces dérivent parfois au delà du cinquantième parallèle.

C'était l'après-midi. Lorsque je m'approchai

du capitaine Len Guy, je compris qu'il eût préféré m'éviter.

A Christmas-Harbour, il va de soi que cette petite population de pêcheurs ne se renouvelle guère. Peut-être, sur les bâtiments, assez nombreux, je le répète, quelques Kergueléens prennent-ils du service pour remplacer des absents ou des disparus. Au fond, cette population ne se modifie pas, et le capitaine Len Guy devait la connaître individu par individu. Dans quelques semaines, il eût pu s'y tromper, alors que toute la flottille aurait versé son personnel sur les quais où régnerait une animation peu habituelle, qui finirait avec la saison. Mais, à cette date, en ce mois d'août, l'*Halbrane*, profitant d'un hiver dont la douceur avait été véritablement exceptionnelle, était seule au milieu du port.

Il était donc impossible que le capitaine Len Guy n'eût pas deviné en moi un étranger, lors même que le bosseman et Fenimore Atkins n'eussent pas encore fait de démarche à mon sujet.

Or, son attitude ne pouvait signifier que ceci : ou ma proposition lui avait été communiquée, et il n'entendait pas y donner suite, — ou ni Hurliguerly ni Atkins ne lui avaient parlé depuis la veille. Dans ce dernier cas, s'il s'éloignait de moi, c'est qu'il obéissait à sa nature peu communicative, c'est qu'il ne lui convenait pas d'entrer en relation avec un inconnu.

Cependant l'impatience me saisit. Si ce hérisson me refusait, eh bien ! j'en serais pour un refus. L'obliger à me prendre à son bord malgré lui, je n'en avais pas la prétention. Je n'étais même pas son compatriote. D'ailleurs, aucun consul ni agent américain ne résidait aux Kerguelen, près duquel j'aurais pu me plaindre. Avant tout, il importait que je fusse fixé et, si je me heurtais à un non ! du capitaine Len Guy, j'en serais quitte pour attendre l'arrivée d'un autre navire plus complaisant, — ce qui ne me retarderait que de deux ou trois semaines.

Au moment où j'allais l'accoster, le lieutenant du bord vint rejoindre son capitaine. Celui-ci profita de l'occasion pour s'éloigner,

et, faisant signe à l'officier de le suivre, il contourna le fond du port et disparut à l'angle d'une roche, en remontant la baie sur sa rive septentrionale.

« Au diable, pensai-je. J'ai tout lieu de croire qu'il me sera difficile d'arriver à mes fins! Mais ce n'est que partie remise. Demain, dans la matinée, j'irai à bord de l'*Halbrane*! Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, il faudra bien que ce Len Guy m'entende, et qu'il me réponde oui ou non! »

D'ailleurs, il se pouvait que, vers l'heure du diner, le capitaine Len Guy vint au *Cormoran-Vert*, où, d'habitude, les marins déjeunaient et dinaient durant les relâches. Après quelques mois de mer, on aime à varier un menu généralement réduit au biscuit et à la viande salée. La santé l'exige même, et tandis que des vivres frais sont mis à la disposition des équipages, les officiers se trouvent très bien de manger à l'auberge. Je ne doutais pas que mon ami Atkins fût préparé à recevoir convenablement le capitaine, le lieutenant et aussi le bosseman de la goélette.

J'attendis donc, je ne me mis à table que fort tard. J'en fus pour une déception.

Non! ni le capitaine Len Guy, ni personne du bord ne vinrent honorer de leur présence le *Cormoran-Vert*. Je dus diner seul, comme je le faisais chaque jour depuis deux mois déjà, car, on se le figure aisément, les clients de maître Atkins ne se renouvelaient guère pendant la mauvaise saison.

Le repas terminé, vers sept heures et demie, la nuit faite, j'allai me promener sur le port, du côté des maisons

Le quai était désert. Les fenêtres de l'auberge donnaient un peu de clarté. De l'équipage de l'*Halbrane*, pas un homme à terre. Les canots avaient rallié, et, au bout de leur

bosse, se balançaient dans le clapotis de la mer montante.

C'était, vraiment, comme un poste de caserne, ce schooner, où l'on consignait les matelots dès le coucher du soleil. Cette mesure devait singulièrement contrarier ce bavard et ce buveur d'Hurliguerly, trop enclin, je le supposais, à courir d'un cabaret à l'autre au cours des relâches. Je ne l'aperçus pas plus que son capitaine aux alentours du *Cormoran-Vert*.

Je restai jusqu'à neuf heures, faisant les cent pas par le travers de la goélette. Peu à peu la masse du navire s'était assombrie. Les eaux de la baie ne reflétaient plus qu'un tire-bouchon de lumière, celle du fanal de l'avant, suspendu à l'étai de misaine.

Je revins à l'auberge, où je trouvai Fenimore Atkins fumant sa pipe près de la porte.

« Atkins, lui dis-je, il paraît que le capitaine Len Guy n'aime guère à fréquenter votre auberge?...

— Il y vient quelquefois le dimanche, et c'est aujourd'hui samedi, monsieur Jeorling..

— Vous ne lui avez pas parlé?...

— Si... me répondit mon hôtelier, d'un ton qui dénotait un visible embarras.

— Vous lui avez annoncé qu'une personne de votre connaissance désirait s'embarquer sur l'*Halbrane*?...

— Oui.

— Et qu'a-t-il répondu?...

— Pas comme je l'aurais voulu, ni comme vous le désirez, monsieur Jeorling...

— Il refuse?...

— A peu près, si c'est un refus que de m'avoir dit : « Atkins, ma goélette n'est pas faite pour recevoir des passagers... Je n'en ai jamais pris, et ne compte point en jamais prendre. »

III

Le capitaine Len Guy.

Je dormis mal. A plusieurs reprises, je « rêvai que je rêvais ». Or — c'est une observation d'Edgar Poë — quand on soupçonne que l'on rêve, on se réveille presque aussitôt.

Je me réveillai donc, et toujours très monté contre ce damné capitaine Len Guy. L'idée de m'embarquer sur l'*Halbrane*, à son départ des Kerguelen, était enracinée dans ma tête

Maitre Atkins n'avait cessé de me vanter ce navire, invariablement le premier de l'année à rallier Christmas-Harbour. Comptant les jours, comptant les heures, que de fois je m'étais vu à bord de cette goélette, au large de l'archipel; cap à l'ouest, en direction sur la côte américaine! Mon aubergiste ne mettait pas en doute la complaisance du capitaine Len Guy, qui serait d'accord avec son intérêt. On ne voit guère un navire de commerce refuser un passager, lorsque cela ne doit pas le contraindre à modifier son itinéraire, et s'il peut retirer un bon prix du passage. Qui aurait cru cela?...

Aussi, grosse colère que je sentais couver en moi contre ce peu complaisant personnage. Ma bile s'échauffait, mes nerfs se tendaient. Un obstacle venait de surgir sur ma route, et devant lequel je me cabrais.

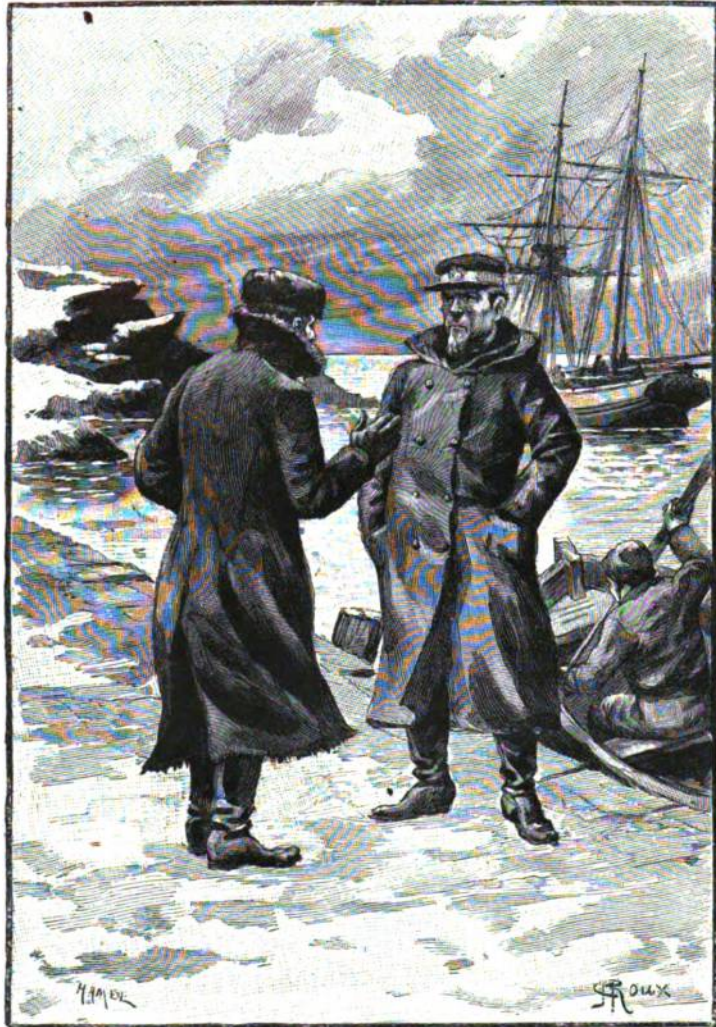
Ce fut une mauvaise nuit d'indignation fiévreuse, et le calme ne me revint qu'au lever du jour.

D'ailleurs, j'avais résolu de m'expliquer avec le capitaine Len Guy sur son inqualifiable procédé. Peut-être n'obtiendrais-je rien de ce hérissou; mais, du moins, j'aurais dit ce que j'avais sur le cœur.

Maitre Atkins avait parlé pour recevoir la réponse que l'on sait. Quant à cet obligeant Hurliguerly, si pressé de m'offrir son influence et ses services, s'était-il hasardé à tenir sa promesse?... Je ne savais, ne l'ayant point rencontré. En tout cas, il n'avait pu être plus heureux que l'hôtelier du *Cormoran-Vert*.

Je sortis vers huit heures du matin. Il faisait un temps de chien, comme disent les Français, — ou, pour employer une expres-

sion plus juste, — un chien de temps. De la pluie, mêlée de neige, une bourrasque tombant de l'ouest par-dessus les montagnes du fond, des nuages dégringolant des basses



zones, une avalanche d'air et d'eau. Que le capitaine Len Guy fût descendu à terre pour se tremper jusqu'aux os dans les rafales, ce n'était point à supposer.

En effet, personne sur le quai. Quelques barques de pêche avaient quitté le port avant la tourmente et, sans doute, s'étaient mises à l'abri au fond des criques que ni la mer ni le vent ne pouvaient battre. Quant à me rendre à bord de l'*Halbrane*, je n'aurais pu le faire sans héler une de ses embarcations, et le bosseman n'eût pas pris sur lui de me l'envoyer.

« D'ailleurs, pensai-je, sur le pont de sa goélette le capitaine est chez lui, et pour ce que je compte lui répondre s'il s'obstine dans son inqualifiable refus, mieux vaut un terrain neutre. Je vais le guetter de ma fenêtre, et, si son canot le met à quai, il ne parviendra pas à m'éviter cette fois. »

De retour au *Cormoran-Vert*, je me postai derrière ma vitre ruisselante dont j'essuyai la buée, ne m'inquiétant guère de la bourrasque qui s'engouffrait à travers la cheminée et chassait les cendres de lâtre.

J'attendis, nerveux, impatient, rongé par mon frein, dans un état d'irritation croissante.

Deux heures s'écoulèrent. Et, ainsi que cela arrive fréquemment, grâce à l'instabilité des vents des Kerguelen, ce fut le temps qui se calma avant moi.

Vers onze heures, les hauts nuages de l'est prirent le dessus, et la tourmente alla s'épuiser à l'opposé des montagnes.

J'ouvris ma fenêtre.

En ce moment, une des embarcations de l'*Halbrane* se prépara à larguer sa bosse. Un matelot y descendit, arma deux avirons en couple, tandis qu'un homme s'asseyait à l'arrière sans tenir les tire-veilles du gouvernail. Du reste, une cinquantaine de toises entre le schooner et le quai, pas davantage. Le canot accosta. L'homme sauta à terre.

C'était le capitaine Len Guy.

En quelques secondes j'eus franchi le seuil de l'auberge, et je m'arrêtai devant le capitaine, très empêché, quoiqu'il en eût, de parer l'abordage.

« Monsieur... », lui dis-je d'un ton sec et froid — froid comme le temps depuis que les vents soufflaient de l'est.

Le capitaine Len Guy me regarda fixement, et je fus frappé de la tristesse de ses yeux d'un noir d'encre. Puis, la voix basse, les paroles à peine chuchotées :

« Vous êtes étranger?... me demanda-t-il.

— Étranger aux Kerguelen... oui, répondis-je.

— De nationalité anglaise?..

— Non... américaine! »

Il me salua d'un geste bref, et je lui rendis le même salut.

« Monsieur, repris-je, j'ai lieu de croire que maître Atkins, du *Cormoran-Vert*, vous a touché quelques mots d'une proposition à mon sujet. Cette proposition, ce me semble, méritait un accueil favorable de la part d'un...

— La proposition d'embarquer sur ma goélette?... répondit le capitaine Len Guy.

— Précisément.

— Je regrette, monsieur, de n'avoir pu donner suite à cette demande...

— Me direz-vous pourquoi?..

— Parce que je n'ai pas l'habitude d'avoir des passagers à mon bord, — première raison.

— Et la seconde, capitaine?..

— Parce que l'itinéraire de l'*Halbrane* n'est jamais arrêté d'avance. Elle part pour un port et va à un autre, suivant que j'y trouve mon avantage. Apprenez, monsieur, que je ne suis point au service d'un armateur. La goélette m'appartient en grande partie, et je n'ai d'ordre à recevoir de personne pour ses traversées.

— Alors il ne dépend que de vous, monsieur, de m'accorder passage...

— Soit, mais je ne puis vous répondre que par un refus — à mon extrême regret.

— Peut-être changerez-vous d'avis, capitaine, lorsque vous saurez que peu m'importe la destination de votre goélette... Il n'est pas déraisonnable de supposer qu'elle ira quelque part...

— Quelque part, en effet... »

Et, à ce moment, il me sembla que le capitaine Len Guy jetait un long regard vers l'horizon du sud.

« Eh bien, monsieur, repris-je, aller ici ou là m'est presque indifférent... Ce que je désirais avant tout, c'était de quitter les Kerguelen par la plus prochaine occasion qui me serait offerte... »

Le capitaine Len Guy ne répondit pas et demeura pensif, sans chercher à me fausser compagnie.

« Vous me faites l'honneur de m'écouter, monsieur?... demandai-je d'un ton assez vif

— Oui, monsieur.

— J'ajouterai donc que, sauf erreur, et si l'itinéraire de votre goélette n'a pas été modifié, vous aviez l'intention de partir de Christmas-Harbour pour Tristan d'Acunha...

— Peut-être à Tristan d'Acunha... peut-être au Cap... peut-être... aux Falkland... ou ailleurs...

— Eh bien, capitaine Guy, c'est précisément ailleurs où je désire aller! » répliquai-je ironiquement, en faisant effort pour contenir mon irritation.

Alors un changement singulier s'opéra dans l'attitude du capitaine Len Guy. Sa voix s'altéra, devint plus dure, plus cassante. En termes nets et précis, il me fit comprendre que toute insistance était inutile, que notre entretien avait déjà trop duré, que le temps le pressait, que ses affaires l'appelaient au bureau du port... enfin que nous nous étions dit, et de très suffisante façon, tout ce que nous pouvions avoir à nous dire...

J'avais étendu le bras pour le retenir, — le saisir serait un mot plus juste, — et la conversation, mal commencée, risquait de plus mal finir, lorsque ce bizarre personnage se retourna vers moi, et d'un ton adouci il s'exprima de la sorte :

« Croyez bien, monsieur, qu'il m'en coûte de n'être point en état de vous satisfaire et de montrer peu d'obligeance envers un Américain. Mais je ne saurais modifier ma conduite. Au cours de la navigation de l'*Halbrane* il peut survenir tel ou tel incident imprévu qui rendrait gênante la présence d'un passager... même aussi accommodant que vous l'êtes... Ce serait m'exposer à ne pouvoir profiter de chances que je recherche...

— Je vous ai dit, capitaine, et je vous le répète, que si mon intention est de retourner en Amérique, au Connecticut, il m'est indifférent que ce soit en trois mois ou en six, par un chemin plutôt que par un autre, — et dût

votre goélette s'enfoncer jusque dans les mers antarctiques...

— Les mers antarctiques? » s'écria le capitaine Len Guy d'une voix interrogatrice.

Son regard semblait me fouiller le cœur comme s'il eût été armé d'une pointe.

« Pourquoi parlez-vous des mers antarctiques?... reprit-il en me prenant la main.

— Mais comme je vous aurais parlé des mers boréales... du pôle nord aussi bien que du pôle sud... »

Le capitaine Len Guy ne répondit pas, et je crus voir une larme glisser dans ses yeux. Puis, se rejetant dans un autre ordre d'idées, désireux de couper court à quelque cuisant souvenir évoqué par ma réponse :

« Ce pôle sud, dit-il, qui oserait s'aventurer!...

— L'atteindre est difficile... et cela serait sans utilité, répliquai-je. Il se rencontre pourtant des caractères aventureux pour se lancer dans de telles entreprises.

— Oui... aventureux!... murmura le capitaine Len Guy.

— Et, tenez, repris-je, voici que les États-Unis tentent encore l'aventure avec la division de Charles Wilkes, le *Vancouver*, le *Peacock*, le *Porpoise*, le *Flying-Fish* et plusieurs conserves...

— Les États-Unis, monsieur Jeorling?... Vous affirmez qu'une expédition est envoyée par le gouvernement fédéral dans les mers antarctiques?...

— Le fait n'est pas douteux, et, l'année dernière, avant mon départ d'Amérique, j'apprenais que cette division venait de prendre la mer. Il y a un an de cela, et il est fort possible que l'audacieux Wilkes ait poussé ses reconnaissances plus loin que les autres découvreurs ne l'avaient fait avant lui. »

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



UN HÉROS DE ROMAN

Lucile était une enfant charmante, enjouée, laborieuse, douée d'un cœur aimant et d'une vive imagination. On l'eût jugée parfaite si, en grandissant, pour satisfaire une curiosité qui n'est pas toujours sans danger, elle n'avait pris la mauvaise habitude de se farcir la tête de toutes les fadaïses dont se compose la littérature romantique à la mode dans certains milieux.

Ces lectures faites sans discernement absorbaient le meilleur de son temps, elles lui communiquaient dans la causerie une sorte d'exaltation perpétuelle qui faisait sourire autour d'elle, et qui la rendait ridicule à son insu.

Elle recherchait la solitude; malheur à ceux qui se permettaient de venir troubler ses méditations. Sa petite sœur eut à se plaindre plus d'une fois de l'accueil qu'elle recevait lorsqu'elle venait offrir les fleurs cueillies à son intention.

Un jour qu'elle se promenait au bord de l'étang, le nez plongé dans un livre de chevalerie où de belles princesses voyageaient par les airs, sur des chars emportés par des dragons ailés, ce qui, en attendant la découverte de la navigation aérienne, constitue, à mon avis, un système de locomotion fort recommandable pour les gens qui ont envie de se rompre le col, Lucile, tout entière à sa lecture favorite, ne s'aperçut pas qu'elle posait le pied sur une touffe de nénuphars flottant à fleur d'eau, et tomba du haut des nuages dans l'onde, très profonde en cet endroit.

Sa chute fut si soudaine qu'elle n'eut pas même le temps de jeter un cri, et la voilà se débattant au milieu des lianes, des herbes aquatiques qui l'enserrent de toutes parts, s'enroulent autour de ses jambes, paralysent l'effort de ses bras, en prennent possession, l'attirent vers le fond vaseux, comme si elles étaient animées par quelque méchant esprit.

C'est une affreuse façon de finir ses jours que de mourir noyé

Pour mon compte, ayant failli trépasser de la sorte, je puis vous en fournir, par expérience, tous les détails. D'abord, l'eau vous entre à la fois par le nez, par les oreilles, par la bouche. On n'entend plus rien qu'un *glou glou* terrible. La respiration manque. Veut-on appeler à l'aide? C'est une colonne d'eau qui vous emplit la gorge et les poumons... Alors, on se débat frénétiquement, mais les herbes folles vous ensèrent davantage et l'on s'enfoncé de plus en plus. Puis, les idées se brouillent dans le cerveau, l'asphyxie commence son œuvre. Enfin, on *pense* un dernier adieu à ceux que l'on aime, et tout est dit

La pauvre Lucile en était là...

Soudain, elle se sentit saisir par les cheveux, et perdit le sentiment.

Quand elle reprit connaissance, la noyée était couchée dans son lit. Elle reconnut la chambre, les meubles, les tableaux familiers, vit les visages anxieux de ses parents qui la veillaient, et se rappela tout.

Le médecin avait recommandé du repos. Pendant plusieurs jours, elle dut garder la chambre, mais aussitôt que les fraîches couleurs de la santé reparurent sur ses joues, et qu'elle eut la permission de sortir, ce fut pour courir à l'endroit de l'accident.

Tout danger passé, la gaieté était revenue autour d'elle, et chacun se félicitait de l'heureuse issue de cette catastrophe. Lucile, seule, demeurait pensive.

« Mes cheveux s'étaient dénoués et flottaient sur l'eau, disait-elle. Avant de m'évanouir, j'ai senti quelqu'un les saisir. Je voudrais bien remercier mon généreux sauveur

— Tu le verras tantôt, répondit son père en souriant avec malice, et tu pourras lui exprimer toute ta reconnaissance. »

Déjà l'incorrigible imagination de la jeune fille trottait, prenait le galop. Elle se représentait le fameux chevalier Lancelot du Lac se plongeant tout armé dans les flots pour la disputer à la mort.

« Il est noble et beau, n'est-ce pas? s'écria-t-elle.

— Assurément.

— Est-il beau?

— C'est un brun, fit son jeune frère, qui s'efforçait de rester sérieux.

— Il a de belles moustaches, ajouta la maman.

— Qu'importent les attraits du visage, quand on possède les qualités du cœur! prononça sentencieusement le papa.

— Oh! père, tu as raison!... exclama Lucile. Sais-tu son âge?

— Quatre ans, déclara le frère avec gravité.

— Quoi!... Quatre ans, et des moustaches?... Vous vous moquez tous de moi. »

Un éclat de rire général accueillit cette remarque.

« C'est très mal, continua Lucile avec dépit. Il m'a sauvé la vie, il est bon, héroïque, et s'il demandait ma main, je n'accepterais pas d'autre époux que lui.

— Il aimerait peut-être mieux autre chose..

— Quoi donc?

— Des gimbettes, un os de poulet... D'ailleurs, le voici! »

Et la jeune fille vit accourir du fond de l'allée un magnifique chien de Terre-Neuve.

« Précipite-toi dans les bras de ton sauveur, dit son père en lui indiquant le quadrupède, et répète-lui tes divagations de tout à l'heure. »

Lucile, confuse, couvrit l'animal de caresses, mais elle comprit qu'elle avait prêté à rire, et fut si honteuse du rôle ridicule assumé par elle en cette circonstance qu'elle brûla tous ses romans, pour consacrer désormais son temps à des occupations plus utiles.

Elle s'occupa de l'entretien du linge, aida sa mère à régler les comptes de la maison, surveilla les domestiques,

ne trouva pas au-dessous d'elle de donner un coup d'œil à la cuisine, et devint plus tard tout prosaïquement une excellente ménagère qui fit le bonheur de son mari et de ses enfants, ce qui est pour une femme le meilleur moyen de vivre heureuse elle-même.

ACHILLE MÉLANDRI.



L'IDÉE DE PATRIE (Suite et fin).

III

On a invoqué quelquefois, on invoque encore à ce propos la « communauté de race » ; mais, d'abord, il faudrait savoir ce que c'est que la race ; à quels signes on la reconnaît ; et puis, il faudrait surtout, en second lieu, se souvenir que l'honneur de notre humanité moderne est justement de s'être émancipée de la servitude ou de la fatalité du sang. C'est, messieurs, ce que je disais l'année dernière, précisément à la même époque, — pardonnez-moi de me citer moi-même, — et c'était à l'occasion du centenaire d'Augustin Thierry. « Qui ne sent, disais-je, le danger qu'il y aurait à diviser ainsi l'humanité en races supérieures et en races inférieures ? à chercher les raisons de la supériorité des unes, de l'infériorité des autres, dans la fatalité de leurs aptitudes originelles ? à entretenir ainsi parmi les hommes des haines inexpiables, des haines de sang, des haines animales ? Et qui ne voit sans doute que, si la théorie triomphait, d'intrépides logiciens en déduiraient bientôt la justification du régime des castes ? qu'elle engendre en morale la basse religion du succès ? qu'elle autorise en politique, non seulement l'oppression, mais la suppression du plus faible ? » C'est toujours ce que je pense ! L'animal ne peut pas se soustraire à cette fatalité de la race ou de l'espèce : on ne peut pas faire un tigre d'un agneau, ni d'un renard une poule. Mais nous, messieurs, nous ne sommes hommes que dans la mesure où nous nous libérons de cette servitude animale ; et bien loin que ce soit la « communauté de race » qui crée les patries dans l'histoire, au contraire on pourrait dire que c'est l'histoire, et conséquemment l'idée de patrie, qui ont créé les races. La race française n'est pas l'ouvrière, mais bien la création ou, si je l'ose dire, la créature de l'histoire de France¹.

1. On sait d'ailleurs que la théorie des races, qui devait faire dans notre siècle une si regrettable fortune,

La « communauté de langue » établit déjà je ne sais quel lien plus étroit, et surtout plus intime, entre les citoyens d'une même patrie. Et tous les conquérants l'ont bien su, qui n'ont rien eu plus à cœur, en tout temps, et partout où la force a fondé leur empire, que d'interdire aux populations qu'ils s'étaient « annexées » l'usage de la langue maternelle. Mais, inversement, les populations ne l'ont pas moins bien su, elles aussi, qui n'ont pas cru qu'aussi longtemps qu'elles demeuraient fidèles à cette même langue, rien fût encore désespéré. C'est qu'en effet, messieurs, parler la même langue, c'est nécessairement penser, c'est associer ou combiner ses idées de la même manière, c'est sentir ensemble, c'est éprouver les mêmes impressions des mêmes choses ; et là est la raison du culte que tous les grands peuples ont professé pour leur littérature.

On se demande quelquefois ce qui contribue le plus à la durée des œuvres littéraires, si c'est la beauté de la forme ou si c'est la vérité du fond, si c'est la nature ou si c'est l'art, si c'est enfin la quantité d'humanité qu'elles contiennent ou si c'est l'originalité du caractère individuel qu'elles expriment ? et, à vrai dire, c'est quelque chose un peu de tout cela. Mais ce qui vraiment les immortalise et ce qui les consacre, c'est ce qu'elles ont de conforme aux qualités les plus intérieures de l'âme nationale. Un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre, et en tout genre, — une tragédie de Racine, un sermon de Bossuet, une comédie de Molière, un conte de Voltaire, — c'est la source limpide, c'est le miroir inaltérable où plusieurs générations de

n'a été jadis introduite par quelques historiens passionnés que pour diviser la France contre elle-même. Voyez à cet égard la brochure célèbre de Sieyès : « *Qu'est ce que le Tiers État* », au chapitre II. Rien n'a contribué davantage aux violences de la Révolution que la maladresse qu'on avait commise de partager les Français en deux races, dont l'une « la Conquérante », avait tous les droits, et l'autre, « la Conquise », tous les devoirs, toutes les charges et toutes les obligations.

Français se sont, l'une après l'autre, recon- nues et complues en soi. Oui, faites-y bien attention, le petit rire sarcastique de Voltaire, c'est nous, quand nous avons nos raisons de dissimuler, sous l'enjouement de la forme, l'amertume de nos ressentiments ou l'âpreté de nos revendications. Le rire plus franc, plus large et plus sain de Molière, c'est encore nous, quand nous nous abandonnons, entre égaux, à cet esprit de moquerie facile, qui nous est si naturel, que le monde entier l'a nommé l'esprit gaulois¹. L'éloquence de Bossuet, c'est nous, quand, par hasard, le sentiment du sérieux et de la gravité de la vie triomphe en nous de notre habituelle insouciance. Et la passion dont la flamme brûle encore dans les tragédies de Racine, c'est nous, toujours nous, quand nous devenons les victimes de plus de sincérité que nous n'en avons cru mettre dans une aventure d'amour². N'oublions donc jamais ce que nous devons à nos grands poètes, à nos grands écrivains! Que leur gloire aux yeux des étrangers soit d'avoir atteint ou approché la perfection de leur art; elle est pour nous — comme la gloire de Shakespeare, de Milton ou de Shelley, par exemple, pour les Anglais, comme celle de Dante, de Pétrarque ou de Leopardi pour les Italiens, — elle est, avant tout, d'avoir donné de l'âme française une expression fidèle, une expression durable, une expression immortelle. Nous les aimons d'avoir trouvé de tout ce que nous pensions confusément comme eux, avant eux, en même temps qu'eux, une forme plus claire, et une forme éternelle. Ils sont les témoins de la continuité de la patrie dans le temps. Ils brillent dans l'obscurité du passé comme des phares à feu fixe qui orienteraient notre activité dans la direction de toute notre histoire; et, messieurs, vous

1. Je ne veux pas dire d'ailleurs que cet esprit soit toujours de très bon goût; et Molière lui-même, trop souvent, a plaisanté sur de certains sujets avec plus de force que de grâce.

2. Il m'est arrivé plus d'une fois d'essayer de montrer que là même, — dans la vigueur avec laquelle Racine a peint les passions, — était l'une des raisons, la grande raison peut-être, de son insuccès relatif auprès de ses contemporains.

voyez pourquoi, si nous les laissons jamais s'éteindre dans l'indifférence, ce ne seraient pas seulement les plus nobles de nos plaisirs qui nous seraient enlevés, ce serait aussi l'idée de la patrie qui s'en trouverait subitement diminuée.

Car une patrie, c'est encore une histoire. Qui donc a lancé dans le monde cette parole si fausse, et qu'on va si souvent répétant sans y prendre garde : *Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!* Ingrats que nous sommes! et blasphémateurs! *Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!* Eh oui! sans doute, si nous ne sommes destinés qu'à faire nombre dans la foule obscure; si notre idéal n'est que de végéter, comme la plante, aux lieux où nous sommes nés; si nous mettons le bonheur dans l'inertie; si nous nous faisons de notre égoïsme une prison confortable, un sérail ou un harem! Mais, au contraire, avoir une histoire, si c'est avoir vraiment vécu; si c'est avoir éprouvé tour à tour l'une et l'autre fortune, et ressenti peut-être autant de douleurs que de joies; si c'est avoir connu l'ivresse de la victoire et le deuil de la défaite; si c'est pouvoir revivre en imagination, ou disons mieux, si c'est sentir comme couler dans ses veines la mémoire fluide de tout un glorieux passé, oh! alors, messieurs, bien loin de les envier, plaignons les peuples qui n'ont pas d'histoire! et ne nous étonnons pas que l'idée de patrie, manquant chez eux de son fondement le plus solide, y manque aussi de largeur, de force et de générosité. Il n'y a point de patrie sans une longue histoire qui en soit ensemble le support, la justification, le principe de vie et de rajeunissement perpétuel¹.

Aussi, messieurs, ceux-là ne savent-ils ce qu'ils font, ou, s'ils le savent, sont-ils bien imprudents, bien maladroits ou bien coupables, qui ne veulent dater que d'hier dans notre histoire le sentiment de la patrie. Car,

1. Les Turcs, par exemple, ou les Chinois ont-ils vraiment une « histoire »? Les annales souvent sanglantes qui leur en tiennent lieu prouvent d'ailleurs que l'on peut n'avoir point d'histoire, et n'en être pas plus heureux pour cela.

d'abord, ils se trompent, audacieusement ou misérablement, si, de toutes les nations de l'Europe moderne, avec l'Espagne, nous sommes au contraire la première qui ait pris conscience de son unité nationale. La patrie française date au moins de la « Chanson de Roland », et nous pouvons dire que depuis lors le sentiment, d'âge en âge, s'en est fortifié dans les cœurs. Mais ce qui est plus grave que de se tromper sur un point d'histoire, c'est de dilapider l'héritage du passé, d'en jeter comme au vent la poussière, et de hasarder ainsi l'avenir de la patrie commune pour la satisfaction d'un intérêt de secte ou de parti. Eh! quoi, nous renoncerions, sous un faux prétexte de libéralisme, à notre part de gloire dans l'épopée du vainqueur d'Arcole et de Rivoli, d'Austerlitz et d'Iéna, de Montmirail et de Champaubert! Nous pourrions oublier ce que l'énergie farouche de la Convention nationale a inspiré d'héroïsme aux armées de la Révolution. Ou, quand nous parlons de nos anciens rois, nous affecterions d'ignorer qu'au plus décrié d'entre eux, — c'est Louis XV que je veux dire, — nous devons d'avoir vu la Corse et la Lorraine s'ajouter au domaine de la patrie française? Ce serait plus que de l'ingratitude, messieurs, ce serait de la sottise! Comme un grand arbre qu'on détacherait des racines par lesquelles il plonge profondément dans la terre nourricière, ce serait dessécher, si je puis ainsi parler, le sentiment de la patrie. Et surtout, dans un accès de maladif orgueil, ce serait oublier ce qu'il y a en nous qui n'est pas nous, mais le legs de nos pères, le patrimoine qu'ils nous ont transmis pour qu'à notre tour nous le transmettions aux générations futures.

Encore une fois, ne nous plaignons donc pas, nous Français, d'avoir une histoire, et, au contraire, souvenons-nous qu'avec notre littérature c'est notre histoire qui nous a faits ce que nous sommes. Grecs de Marseille ou d'Arles, Gaulois de l'ancienne Gaule, Romains de Nîmes ou de Narbonne, Flamands de Dunkerque et Basques de Bayonne, Celtes de Bretagne ou des monts d'Auvergne, l'histoire, en faisant de nous les ouvriers de la même œuvre, a fait de

nous la race française. Grâce à notre histoire, grâce aux épreuves subies en commun et aux épreuves volontairement subies, grâce aux exemples et aux leçons de quelques grands hommes, s'il y a dans le monde, pour user d'un mot à la mode, une patrie qui soit vraiment un organisme¹, je veux dire quelque chose de merveilleusement divers, d'harmonieusement complexe, et cependant de vraiment vivant, qui ne soit pas une abstraction, mais une réalité, mais un être, mais une personne, c'est la patrie française. Ai-je besoin de vous le rappeler? Quelque partie qu'on en mutile, quelque lambeau qu'on en arrache, le temps a beau passer, la blessure saigne toujours. Et savez-vous, messieurs, quelle en est la raison dernière? C'est que notre histoire n'est pas seulement, comme beaucoup d'autres, une « chronique », un enchaînement de faits, une succession de dates, une alternative de prospérités et de revers, mais elle est encore, elle est surtout une tradition. Je veux dire par là que, du milieu même de ces vicissitudes, une intention générale se dégage, identique à elle-même depuis plus de dix siècles, et c'est précisément ce qui achève de vivifier l'idée de patrie².

Oui, je le sais bien, quand on repasse l'histoire du long combat que nous avons soutenu pour la justice et pour l'égalité, quelques sceptiques nous disent, en souriant d'un air

1. On a un peu abusé de ce mot d'organisme, emprunté aux sciences naturelles, ou pour mieux dire aux sciences biologiques; on l'a étendu à trop d'emplois; on a voulu le faire servir à colorer d'un faux air scientifique des raisonnements qui n'avaient certes rien d'« expérimental ». Mais n'y faut-il voir pourtant qu'une métaphore? et ne fait-on que des « phrases » quand on parle de la vie des nations ou des sociétés? Non, sans doute, et si l'on veut exprimer par là qu'entre les différents organes d'une société donnée il existe une solidarité non moins étroite qu'entre les membres mêmes d'un corps vivant; si l'on veut dire qu'il y a des « connexions » entre eux; et si l'on croit enfin que parmi ces organes il y en a de plus intérieurs que d'autres, qui les gouvernent et dont l'atrophie, le dépérissement, la disparition ou l'ablation ne peuvent manquer d'être suivis d'une catastrophe, on a raison; et les sociétés, les nations, les patries sont des *organismes*.

2. Voyez sur ce point : Augustin Thierry, dans son *Essai sur le Tiers État*, et Michelet, un peu partout, mais surtout dans la *Préface* qu'il a écrite, en 1869, pour son *Histoire de France*.

de supériorité, qu'ils ont vu, qu'ils connaissent des Anglais et des Italiens, des Persans et des Chinois, des Hottentots et des Zoulous; mais, pour cette abstraction que nous appelons « l'homme », ils ne l'ont rencontrée nulle part! Et, chose bizarre, celui qui l'a dit le premier, c'est Joseph de Maistre, c'est le défenseur le plus ardent et le plus fougueux d'une religion dont la solide grandeur est justement de n'avoir pas fait de distinction entre les âmes des races les plus aristocratiques, et celle d'un homme jaune ou d'un noir! Mais, en réalité, sous des diversités qu'on exagère, la ressemblance est au fond; et moi, partout où j'ai passé, j'ose dire que je l'ai reconnu, cet homme, qui poursuit en tout temps, sous toutes les latitudes, avec le même empressement, quelle que soit la couleur de sa peau, les mêmes biens par les mêmes moyens. C'est ainsi que nos pères ne se sont pas trompés, quand ils ont cru que tous les hommes étaient naturellement affamés de justice, qu'aucun esclave n'aimait sa servitude, aucune victime son tyran, aucun malheureux sa misère; et que de bonnes lois étaient encore les meilleurs des maîtres. Et j'admets bien qu'ils se soient mépris plus d'une fois sur le choix des moyens; je consens qu'ils en aient employé d'imprudents ou de répréhensibles; je veux même qu'ils aient méconnu le rôle de l'inégalité parmi les hommes, sa fonction sociale et politique, mais ce n'est pas aujourd'hui la question. Tout ce que je dis, en effet, c'est que, depuis huit ou neuf cents ans, les mêmes mobiles généraux, les mêmes passions, si vous le voulez, nous ont guidés; que nous les avons dans le sang; qu'elles nous exposeront demain aux mêmes dangers que jadis, à moins qu'elles ne nous procurent la même gloire; et c'est en cela, c'est pour cela que nous sommes les Français et la France².

1. On retournerait par ce biais justement à ce que la théorie des races a de plus fataliste, pour ne pas dire de plus scandaleux; et s'il est bien certain que toutes les lois positives ne conviennent pas à tous les peuples indistinctement, il ne l'est pas moins que les « principes », dont elles dérivent sont en tout temps et partout les mêmes.

2. Il est intéressant d'en arracher l'aveu au même

Il est probable maintenant, messieurs, qu'un Anglais qui parlerait à Londres sur le même sujet, ou un Espagnol à Madrid, dirait à peu près les mêmes choses ou n'y changerait qu'à peine quelques mots. Les combats que nous avons soutenus pour la justice et pour l'égalité, ils diraient, celui-ci, qu'ils les ont soutenus, de l'autre côté des Pyrénées, pour défendre la civilisation de l'Europe chrétienne contre la menace de l'Orient musulman; et celui-là, l'Anglais, qu'ils les ont livrés pour le *Self help* et la liberté. Mais où nous nous retrouverions tous aisément d'accord, c'est au fond; et, je n'en doute pas, ils conviendraient l'un et l'autre avec moi que ce qui achève, comme je disais, de vivifier l'idée de patrie, c'est le groupement de quelques millions d'hommes autour de deux ou trois idées maîtresses, conçues et obéies comme la règle intérieure de leurs résolutions. Entre tous les biens que poursuivent les hommes et qui sont les mêmes pour tous, quels sont ceux qui doivent passer avant les autres, dont on doit faire le plus d'estime, à la réalisation desquels on consentira donc le plus de sacrifices, il n'y a pas de grand peuple qui n'ait décidé la question; qui ne l'ait agitée du moins comme instinctivement; et l'ayant agitée, qui ne soit grand à proportion de l'énergie qu'il a déployée pour la résoudre.

IV

Voilà, messieurs, bien des raisons de croire que, dans notre monde moderne, l'idée de patrie n'est pas près de périr, si même on ne pourrait dire que, pour toutes ces raisons, chaque année qui s'ajoute à celles qu'un grand

Joseph de Maistre : « Chaque nation, comme chaque individu, écrivait-il en 1795, dans ses *Considérations sur la France*, a reçu une mission qu'elle doit remplir. La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature... » Et encore, trente ans plus tard, dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg* : « La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin; et, comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée des moyens de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen dans votre langue, par laquelle vous régnerez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. »

peuple a vécu, fortifie l'idée de patrie de tout ce qu'une année de plus ajoute à l'ancienneté de la tradition, au prestige de l'histoire, à la richesse du patrimoine commun de la langue et de la littérature nationales. Le labeur même de nos devanciers nous devient ainsi une raison de continuer leur œuvre, pour ne pas dire qu'il nous en fait une obligation quasi physique. Mais ce n'est pas encore assez, et pour que cette contrainte, — je dirais presque cette « astreinte », — devienne à son tour féconde, il faut qu'elle se change, qu'elle s'épure, qu'elle se spiritualise en un libre consentement; et c'est ici, qu'au terme de notre analyse, nous atteignons enfin le *fondement mystique* de l'idée de patrie.

Connaissez-vous une belle page de Bossuet, dans sa *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, un de ces livres qu'on ne lit guère de nos jours, et on a tort, puisqu'on ne laisse pas d'en parler, et naturellement, le connaissant mal, on en parle mal. « La société humaine, nous dit-il, demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble; on la regarde comme une mère et une nourrice commune; on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *charitas patri soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes. Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris, étant vivants, les recevra en son sein, quand ils seront morts. C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle, Athénien, était banni de sa patrie comme traître; il en machinait la ruine avec le roi de Perse à qui il s'était livré, et toutefois, en mourant, il oublia Magnésie que le roi lui avait donnée, quoiqu'il y eût été si bien traité, et il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique pour les y inhumer secrètement. Dans les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de sa patrie se réveille, il croit satisfaire à sa patrie, il croit être rappelé de son exil, et, comme ils parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os. » Je vous laisse d'ailleurs à juger, sur cette citation, si, pour

aimer la patrie française, et pour l'aimer passionnément, nous avons attendu que la Révolution nous l'eût en quelque sorte révélée¹ ! Mais ce que je tiens surtout à vous faire observer, c'est comment, dans ce passage, la religion des morts et la religion de la patrie s'unissent l'une à l'autre pour se fortifier l'une l'autre, ont l'air de s'expliquer l'une par l'autre, ne s'expliquent pourtant ni l'une ni l'autre, et finalement, l'une et l'autre, aboutissent à un acte de foi.

Certes, Bossuet a raison, et vous croiriez qu'en effet il raisonne. Oui, les hommes « se sentent liés par quelque chose de fort quand ils songent que la même terre qui les a portés et nourris, étant vivants, les recevra dans son sein quand ils seront morts ». Mais pourquoi se sentent-ils liés « par quelque chose de fort » ? de plus fort que leur intérêt ? de plus fort que leurs passions ? C'est ce que Bossuet ne nous a point dit, ni personne; et c'est peut-être ce qu'on ne saurait dire. Quand on a effectivement énuméré, comme nous venons d'essayer de le faire, toutes les raisons que nous avons de croire que la patrie ne périra point; quand on l'a vue fondée dans la nature même et dans l'idée que nous nous formons de l'histoire; on s'aperçoit tout d'un coup, messieurs, qu'après qu'on a tout dit, le principe de sa force est dans ce qu'on trouve en elle qui résiste à l'analyse, d'irréductible à autre chose; et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? d'obscur et de « mystérieux ».

On songe alors involontairement qu'il en est ainsi de toutes les grandes choses. Lorsque l'on a prouvé, comme nos exégètes et nos philologues, ou cru prouver qu'il n'y aurait rien dans le christianisme qui ne fût un héritage en lui de la sagesse antique, il reste encore que, ni le stoïcisme romain, ni la philosophie grecque n'ayant fait la même fortune que le christianisme, il faut bien qu'il y ait quelque autre chose en lui que la sa-

1. Relevons encore, puisque nous citons Bossuet, une expression bien significative dont il s'est servi dans l'*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*. « Il est certain, dit-il en parlant de son docteur, que la France n'a pas eu d'âme plus française que la sienne. »

gesse antique. Et la « sainteté » s'analyse-t-elle? et la « charité » se décompose-t-elle? et le « génie » se réduit-il en ses éléments? Pareillement, messieurs, quand on a prouvé que l'idée de patrie tirait sa justification logique de la nature et de l'histoire, il faut pourtant qu'elle tire d'ailleurs son principe de fécondité. Ce qui revient à dire que ce lien si fort qui lie les uns aux autres tous les enfants du même sol, ce n'est pas l'intérêt ni les circonstances qui l'ont formé, ce n'est pas l'habitude ou la coutume, c'est l'instinct, et qu'est-ce que l'instinct, sinon le témoignage ou la preuve de quelque chose d'autre que nous, qui vit et qui agit en nous.

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Prenons y donc bien garde! Voilà tantôt cent ans, ou même davantage, que l'on se pique de ne rien admettre qui ne soit, comme on l'a dit « conforme à la raison »; et je le veux bien aussi, — dans le domaine de la raison. Mais précisément, il y a des parties entières de notre activité qui échappent à la raison, et c'est pourquoi nous aurions grand tort de nous confier entièrement à elle. Car, à qui la raison, la raison raisonnante, la raison qui calcule, a-t-elle jamais conseillé de sacrifier, par exemple, les joies de la vie présente à l'espérance d'une vie future? à qui de se dévouer aux intérêts des générations qu'il ne connaîtra pas? à qui de donner sa fortune ou sa vie pour la liberté, pour la justice, pour la vérité? A personne, vous le savez bien! Ce qui est « raisonnable » et surtout « rationnel », c'est de songer d'abord à soi! Ce qui est « rationnel », dès qu'on le peut sans danger, c'est de s'excepter soi-même du malheur ou du deuil publics! et n'a-t-on pas vu des gens très sages en tirer profit? Ce qui est « rationnel », c'est de jouir de la vie pré-

1. Ou du moins tous les moyens que la « science » en ait jusqu'ici trouvé ne consistent qu'à voir dans le « génie » d'abord, et dans la « sainteté » ce qu'on appelle des « névroses ». Ce qui revient à dire que, ne sachant plus comment expliquer la « supériorité » d'un homme, on ne se contente plus comme autrefois de la nier, mais, au moyen de la physiologie, on la transforme en une « infériorité ». Que c'est beau, la Science!

sente, car qui sait si le monde durera encore demain; et, messieurs, si toutes ces choses « rationnelles » sont ce qu'il y a de plus contradictoire à l'idée de patrie, vous voyez bien qu'il nous faut lui donner un fondement « irrationnel » ou mystique.

C'est pourquoi, j'admire l'imprudence ou la légèreté de ceux, — et de nos jours ils sont légion, — qui, d'une part, célèbrent à pleine voix les progrès brillants du rationalisme, et, de l'autre, n'ont en toute occasion que le patriotisme à la bouche.

Certes, je les loue d'être patriotes¹, mais je les admire, s'ils croient qu'une certaine critique, après qu'elle aura tourné les variations de la morale ou la diversité des religions en moquerie, s'arrêtera, pour la respecter, devant la religion de la patrie. Aussi bien ne le croient-ils pas; et Ernest Renan, avec cette tortuosité qui le caractérise, l'a-t-il dit assez clairement². « Je me dis souvent, a-t-il osé écrire, qu'un individu qui aurait les défauts tenus chez les nations pour des qualités, qui se nourrirait de vaine gloire, qui serait à ce point jaloux, égoïste et querelleur, qui ne pourrait rien supporter sans dégainer *serait le plus insupportable des hommes*. » Vous l'entendez, messieurs, il serait « le plus insupportable des hommes »! Et que sert après cela d'affecter l'amour de la patrie? Renan qui, pendant trente ans, avait enseigné que l'observation de la loi morale ne va pas sans une singulière étroitesse d'esprit et que le plus grand saint n'est après tout qu'un assez pauvre homme; Renan, dont toute la religiosité tant vantée n'a consisté qu'à faire des oraisons jaculatoires au néant; Renan a bien vu qu'il entraînait l'idée de patrie dans la ruine commune de la religion et de la morale, et s'il ne l'a pas osé dire plus nettement, d'autres viendront après lui, n'en doutez pas, qui le diront sans tant de précautions ni de détours, — ou plutôt, vous le savez, ils sont déjà venus.

C'est contre eux, puisque l'occasion m'en

1. Je les loue d'être patriotes, mais je les plains de si mal raisonner.

2. C'est dans la même *Conférence* que j'ai déjà citée plus haut : *Qu'est-ce qu'une nation?*

était offerte, que j'ai cru devoir prononcer ce discours. Non qu'il n'y ait moyen, je le répète encore, de fonder l'idée de patrie en nature et en raison, et j'ai même essayé, pour ma part, de vous le montrer. Mais vous aurai-je aussi montré, vous aurai-je surtout fait sentir que, si l'idée de patrie n'était fondée qu'« en raison », on pourrait toujours concevoir un progrès nouveau de la raison dans le triomphe duquel cette idée périrait à son tour. Si l'idée de patrie n'était fondée qu'« en nature », on pourrait prévoir, souhaiter peut-être une transformation ou une modification de notre nature qui nous libérerait de ce que certains philosophes trouvent de limitatif dans l'idée de patrie¹. Pour eux :

Ils sont concitoyens de tout homme qui pense;

avec, d'ailleurs, une tendance étrange à trouver qu'on pense partout mieux, et plus généreusement que dans leur propre patrie. Voltaire, au dernier siècle, et Gœthe, l'olympien, au commencement du nôtre, ont été de ces philosophes. Mais, quelle que soit l'autorité de leur nom, je raisonne d'une autre manière, puisqu'on veut raisonner, et je dis hardiment

1. Telle est aussi bien l'espérance que dans la même Conférence Renan a encore exprimée. On notera qu'il est d'ailleurs parfaitement logique en ce point au moins de son raisonnement.

que, si l'idée de patrie se trouvait être un jour contradictoire aux raisonnements de la « raison » ou aux suggestions de la « nature », alors, messieurs, considérant ce que nous lui devons dans le présent comme dans le passé, le besoin que nous en avons, la vie supérieure qu'elle nous fait vivre, tant de dévouements qu'elle a inspirés, tant de sacrifices qu'elle a rendus faciles, alors, tant pis pour la nature ! et c'est la raison qui aurait tort. Ce n'est pas le seul exemple qu'on en pourrait citer ; et il serait seulement une fois de plus prouvé que le « cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas »¹. La dernière démarche de la raison, sa suprême victoire, est de se soumettre à quelque chose qui la dépasse ; et quand on a longtemps exploré la nature humaine, on s'aperçoit que ce qui fait peut-être sa véritable dignité, c'est ce qu'il y a d'inexplicable en elle !

F. BRUNETIÈRE
de l'Académie française.

1. Ni la contradiction, a dit Pascal en un autre endroit, n'est marque infaillible d'erreur, ni l'incontradiction marque de vérité. On ne saurait trop méditer cette parole, moins souvent citée que tant d'autres, non moins vraie cependant, ni moins profonde. La logique humaine est courte ; et nous ne songeons pas que si nous pouvions tout concilier, c'est précisément alors que nous nous précipiterions éperdument dans l'erreur, puisque nous mettrions dans les choses une suite, une cohésion et une unité qui ne sont elles-mêmes que des besoins de notre esprit et des marques de sa faiblesse.

DOUBLE CONQUÊTE

* Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE II

Majeure !

Marianne Mercier, dans le paisible intérieur où elle menait, entre son petit frère et son ancienne maîtresse de français, la vie la plus simple et la plus retirée qu'on pût imaginer, ne se doutait guère que sa personne fût l'objet de commentaires peu bienveillants dans la lointaine ville d'Orthez, et pénible eût été sa surprise si elle avait appris que des inconnus étaient obligés de prendre sa

défense auprès de la grand'mère de Roger.

Cette grand'mère, Marianne ne l'avait jamais vue, et pourtant elle tenait une place dans les pensées de la jeune fille, se mêlait inévitablement à tous ses projets d'avenir.

Le 28 avril 189., en particulier, huit jours environ après l'entretien qui avait eu lieu dans la vieille salle à manger de la rue Moncade, M^{lle} Mercier s'occupait de M^{me} Latapie

plus que jamais. C'est que ce jour-là était le vingt et unième anniversaire de sa naissance et qu'il lui apportait des responsabilités nouvelles.

Ce fut avec le sentiment poignant que cette journée compterait dans sa vie, qu'elle ne ressemblerait pas à toutes les autres journées, que Marianne quitta sa chambre pour rejoindre son frère à la salle à manger.

L'enfant, de concert avec M^{lle} Élisa Coulon, avait préparé des surprises à sa sœur; des fleurs couvraient la table, l'assiette de Marianne contenait de petits paquets mystérieux, et, ravi de cette fête, la première que l'on se fût permise dans la maison en deuil, Roger gambadait gaiement par la pièce. La jeune fille eut un joyeux sourire lorsqu'elle aperçut les bouquets et les plantes fleuries, et feignant une hâte exagérée, elle se mit à coper l'une après l'autre les feuilles savamment multipliées. Le petit garçon reprit sa danse tout en surveillant les moindres mouvements de sa sœur.

« Tu es contente? Dis que tu es contente! » cria-t-il lorsque Marianne eut mis à découvert une mignonne trousse depuis longtemps désirée.

« Très contente, mon chéri, enchantée, mais c'est beaucoup trop beau; tu t'es ruiné pour moi. Et puis, ces bonbons, cet éventail, tu as fait des folies!

— Je voulais qu'aujourd'hui ce fût un peu comme autrefois, quand je n'étais pas tout seul... », et Roger se serra contre sa sœur et couvrit de baisers le visage pâli redevenu grave.

C'en fut trop pour Marianne déjà ébranlée, elle rendit à Roger ses caresses, puis, se dégageant de l'étreinte des petits bras câlins,

elle se leva et rentra chez elle sans avoir déjeuné.

« Qu'est-ce qu'elle a donc? fit l'enfant tout chagrin. Est-elle malade? »

M^{lle} Coulon réussit à calmer le petit garçon



et à lui faire avaler son chocolat, mais, le repas expédié, elle ne put le retenir près d'elle: Roger voulait savoir ce que faisait sa sœur et il courut dans sa chambre d'où il pouvait, par la porte presque toujours ouverte, surveiller Marianne. Il vit qu'elle s'était installée à son secrétaire, qu'elle fouillait dans un tiroir rempli de papiers et qu'elle avait les larmes aux yeux. Roger ne pouvait pas supporter que sa sœur pleurât devant lui, il se glissa dans l'autre pièce et vint appuyer sa joue contre celle de la jeune fille

« Laisse-moi, mon petit ; je voudrais être un peu seule ce matin.

— Tu ne vas donc pas chez M. Guilbois, aujourd'hui ? c'est jour d'atelier, pourtant...

— Non, le cousin Mercier s'est annoncé et, tout en l'attendant, je vais relire quelques papiers. »

Roger avait entrevu, au milieu des lettres éparses sur le secrétaire, deux photographies, celles de son père et de sa mère, et avec la rapide intuition d'un enfant très sensible qui a grandi dans un milieu attristé par des deuils successifs, il comprit, baisa tendrement la main de sa sœur et se retira.

Dans cette matinée qui lui en rappelait tant d'autres, où elle s'était vue fêtée, comblée de cadeaux, Marianne voulait évoquer à la fois le souvenir de sa mère et de celui qui lui avait tenu lieu de père et qu'elle pleurait encore. Elle plaça debout devant elle les deux portraits, puis elle prit au fond du coffret quelques feuillets qu'elle déplia en effaçant les plis d'un geste doux comme une caresse. Ce document avait été déjà souvent lu et médité, mais il faisait naître dans l'âme de la jeune fille des impressions si diverses et si contradictoires qu'elle éprouvait le besoin de le revoir une fois de plus.

C'était une lettre écrite par M. Latapie, au mois de juillet de l'année précédente, au moment où il venait d'envoyer ses enfants à Dieppe chez des cousins de Marianne qui les avaient invités à passer l'été avec eux, et où lui-même se disposait à faire à sa vieille mère une visite souvent annoncée, toujours remise. Il était parti, déjà sérieusement atteint, mais plein d'espoir en apparence, disant très haut qu'il comptait sur l'air natal et sur les Eaux-Bonnes pour le guérir de sa maladie de poitrine. Malgré les paroles rassurantes prodiguées à sa belle-fille et à ses amis en leur faisant ses adieux, le malade avait évidemment jugé que son état était grave, puisqu'il avait cru devoir annexer à son testament des instructions confidentielles destinées à Marianne.

M. Latapie rappelait à sa belle-fille leurs projets pour l'éducation de Roger et la priait

d'en assurer l'exécution dans la mesure du possible ; il se fiait à son bon sens pour les modifier selon les circonstances. Puis il ajoutait :

« Je sais que ma mère sera cruellement déçue en apprenant les dispositions que je prends pour mon fils, et je regrette d'avoir à lui causer ce grand chagrin. Si elle avait voulu se rendre à mes instances et vivre à Paris près de nous, essayer d'adopter quelques-unes de nos habitudes et de nos idées, cette douleur lui aurait été épargnée. Mais, à son âge on se soumet difficilement à un changement ; plus j'ai insisté, plus elle s'est, en quelque sorte, accrochée à son milieu. Il en est résulté entre nous un refroidissement que je déplore et que mon séjour chez elle fera peut-être cesser. J'espère lui donner quelques jours de bonheur. Mais, quand je ne serai plus là, je lui manquerai d'autant plus que l'entente aura été plus grande. Je prévois pour les dernières années de la pauvre femme des chagrins bien amers.

« C'est sur toi, chère enfant, sur Roger, que je compte pour adoucir ces douleurs. Plus libre de ton temps et de tes actions que je ne l'ai été, tu pourrais entreprendre l'œuvre d'apaisement que le tact et la bienveillance de ta mère auraient fait réussir sûrement si les circonstances lui avaient permis de l'entamer. Mais la grand'mère de Roger, dût-elle s'obstiner dans son parti pris et ne pas se laisser gagner par toi, il faudrait cependant qu'elle eût l'occasion de voir l'enfant. Mon désir serait qu'il passât tous les ans six semaines ou deux mois à Orthez ; mais ce séjour, il ne serait pas bon qu'il le fit seul, tant qu'il n'aurait pas appris à se diriger soi-même. Je redouterais pour lui la trop grande indulgence de son aïeule ; les cajoleries des domestiques et des métayers risqueraient d'en faire un petit despote. Il faudrait que sa sœur, sa seconde mère, consentit à veiller aussi sur lui là-bas... »

Ces pages, qui faisaient appel à tout ce qu'il y avait de généreux et de dévoué dans le caractère de Marianne, la remuèrent comme elles l'avaient déjà remuée bien des fois.

Tendrement attachée à son frère, dont la naissance avait été pour elle une grande joie, et dont elle s'était occupée en vraie petite mère lorsque la santé de M^{me} Latapie avait faibli, la jeune fille trouvait tout naturel d'élever cet enfant qui composait à lui seul toute sa famille.

Une autre aurait considéré comme un fardeau ce que Marianne estimait être un privilège. D'ailleurs, une seconde raison lui faisait accepter aisément cette tâche austère : Son beau-père avait été pour elle le meilleur des amis et des protecteurs ; il s'était intéressé à ses études, l'avait encouragée plus tard à se vouer à la peinture ; il lui avait fait enfin en son foyer une vie si douce et si charmante que jamais elle ne s'était rappelée qu'il n'était pas son vrai père. Le moment était venu de payer largement la dette de reconnaissance contractée pendant tant d'années, mais la jeune fille, si vaillante lorsqu'il ne s'agissait que de son petit Roger, sentait son courage défaillir à la pensée de la grand'mère.

« Il faudra, se dit-elle, en repliant la lettre de M. Latapie, que j'entreprene ce voyage sans tarder. J'ai été lâche en le remettant de jour en jour. Si j'attends davantage, Roger aura oublié son père, et ce serait un chagrin de plus pour la grand'mère... Mais qu'il va m'en coûter de m'en aller, d'interrompre mon travail, de changer toute ma vie, et pour quel pauvre résultat probablement ! Là, où le fils a échoué, que pourra faire une étrangère ? Et dire que rien n'est décidé encore avec mes chers Guilbois... ! »

La jeune fille en était là de ses méditations lorsque Roger reparut ; il s'avança vers sa sœur avec l'assurance que donne le sentiment d'une mission importante à remplir.

« Marianne, dit-il, voici ton cousin Mercier. Il est très pressé, et il a déjà couvert toute la table d'un grand tas de papiers. »

M^{lle} Mercier ferma le coffret et se dirigea vers le salon d'un pas un peu hésitant ; M. Mercier, le seul parent qui lui restât du côté paternel et que M. Latapie lui avait donné pour tuteur, venait lui remettre ses comptes, et quoiqu'elle eût essayé de se

familiariser avec quelques termes techniques et d'acquérir quelques notions financières, elle éprouvait la crainte de ne pas bien comprendre et de passer pour une petite sottie. Or elle tenait très particulièrement à faire preuve de ce bon sens, ce jour-là, et à obtenir l'approbation de M. Mercier pour certain projet qui lui tenait fort à cœur.

Elle tourna le bouton de la porte d'une main un peu nerveuse, et sa voix s'étrangla légèrement tandis qu'elle échangeait les premiers mots avec son tuteur.

M^{lle} Élixa voulut s'éclipser.

« Non, je vous en prie, restez, chère mademoiselle. Vous savez bien que je n'ai pas de secrets pour vous, et j'aurai peut-être besoin que vous me souteniez tout à l'heure.

— Ma chère Marianne, dit M. Mercier, avant d'entrer dans les détails, je tiens à vous dire une chose : c'est que vous avez eu un tuteur comme on n'en voit pas souvent. Cet excellent Latapie a non seulement administré d'une manière remarquable la fortune que vous teniez de votre père, mais il vous a traitée comme si vous aviez été sa fille...

— Oh ! oui, fit Marianne, il a toujours été avec moi d'une indulgence et d'une bonté parfaites.

— Ce n'est pas au point de vue des sentiments que je parle, dit M. Mercier ; en ce moment ce n'est que d'affaires que je m'occupe. Il aurait été tout naturel, n'est-ce pas, que votre beau-père s'attribuât une part de vos revenus pour couvrir les dépenses de votre éducation, — eh bien, jamais il n'a prélevé un centime sur ces revenus ; la totalité en a été placée annuellement, de sorte que votre avoir se trouve considérablement augmenté, et vous possédez environ vingt mille francs de rente. »

Marianne fit une exclamation de surprise.

« Et Roger ? s'empresse-t-elle de demander.

— Roger ne sera pas mal partagé non plus, mais rappelez-vous qu'il doit être élevé très simplement et dans des idées de travail. C'est une bonne petite nature que la sienne : vous n'aurez pas de mal avec lui, » et M. Mercier soupira ; il pensait au plus jeune

de ses fils qui n'avait pas du tout la même nature que Roger, et qui lui causait les plus grands soucis.

Puis, le tuteur se lança dans des détails que Marianne écouta attentivement et qu'elle comprit mieux qu'elle ne s'y était attendue ; elle constata que les mystères de la rente sur l'État, des actions du Nord et de l'Orléans, du gaz de Marseille et de la Vieille-Montagne n'avaient rien de troublant, et elle éprouva une véritable satisfaction en retrouvant, mois après mois, ses comptes de ménage, et en découvrant que le boni qui figurait tout en bas de la dernière colonne représentait une fort jolie somme.

« Je vois, dit-elle, que je pourrais sans imprudence augmenter mes dépenses et me permettre un loyer plus considérable. »

M. Mercier regarda sa jeune parente avec étonnement :

« Vous ne vous trouvez pas assez grandement logée dans ce joli appartement ? Vous êtes difficile, ma chère enfant. Et vous voulez augmenter votre train de maison ? Mais comment vous y prendrez-vous ? Vous ne pouvez pas songer à recevoir... »

Marianne, malgré la gravité de l'entretien, ne put réprimer un sourire.

« J'ai de très grands projets, dit-elle. Il y a longtemps que je les ai communiqués à M^{lle} Élisabeth, avec qui j'ai pris l'habitude de penser tout haut depuis le temps où elle me conduisait aux cours des demoiselles... Mais j'attendais, pour vous les communiquer, de savoir exactement quelle était ma situation de fortune. Vous avez bien voulu, vous et ma cousine Mercier, m'offrir de demeurer avec vous, mais vous avez reconnu vous-même que l'exemple d'Henri risquait d'être fâcheux pour Roger. Et puis, rappelez-vous la guerre que ma cousine fait à ma peinture... »

— Mais moi, interrompit M. Mercier, je vous ai toujours encouragée ; j'aime beaucoup ce que vous faites...

— Ce qui n'empêche pas, répliqua Marianne, que, pendant mes trois semaines à Dieppe, l'an dernier, je n'ai pas même pu finir une pauvre petite aquarelle ; cela agaçait ma cou-

sine de voir mon « éternel tripotage », comme elle disait. Eh bien, je ne peux pas m'en passer de mon tripotage ! Je voudrais arriver à faire mieux, beaucoup mieux, à faire vraiment quelque chose. Pour cela, il faut un travail sérieux et un milieu spécial. Ce milieu, je crois que je l'ai trouvé, et il me semble que personne, sauf peut-être ma cousine, ne pourra y faire la moindre objection. Voilà notre chère M^{lle} Élisabeth obligée de me quitter bientôt. Sa mère ne veut pas me la laisser au delà de septembre. Notre bail expire au terme d'octobre. Il faut bien que je prenne un parti. Eh bien, j'ai pensé que je pourrais faire un arrangement avec les Guilbois...

— Les Guilbois ? s'écria M. Mercier. Guilbois, le vieux peintre que j'ai vu si souvent ici, est donc marié ?

— Il est veuf depuis vingt ou vingt-cinq ans ; il vit avec sa sœur, la bonne M^{lle} Julie, la meilleure des créatures ; vous avez dû la voir aussi chez nous, mais vous ne l'avez pas remarquée : elle a la manie de se mettre toujours dans un petit coin, et, lorsqu'il y a des inconnus autour d'elle, elle ne dit plus mot. Dès qu'ils ont appris la mort de mon père, ne sachant rien des circonstances où je me trouvais, ils m'ont écrit pour m'offrir un abri chez eux. « Un pauvre gîte, un très vilain gîte, » disait M. Guilbois, mais où on vous aimera « bien, vous et le mioche, et où vous pourrez « travailler tant que vous voudrez puisque « vous tenez à ça ». A ce moment-là vous avez tout arrangé pour nous, et j'ai tout accepté, mais avec la pensée que c'était du provisoire.

— A votre âge, dit M. Mercier en souriant, tous les arrangements sont provisoires.

— Les Guilbois ne sont pas heureux, reprit Marianne. M. Guilbois a eu de grands désappointements. Il est découragé, il n'expose pas, on ne voit plus rien de lui et tout le monde l'oublie ; les commandes ne viennent pas. Il a bien les élèves de son cours de dessin. Mais, pour lui, toutes ces petites filles qui barbouillent du papier sont un fléau. J'ai pensé que si M^{lle} Julie voulait nous recevoir en pension, Roger et moi, on pourrait lui offrir

un prix qui permettrait à M. Guilbois de ne plus « se livrer aux bêtes », comme il dit. Il lui faudrait un appartement plus grand, bien entendu. J'en connais un qui me plairait tant ! l'atelier est superbe et il y a deux bonnes chambres en plein soleil, l'une pour M^{lle} Julie, l'autre pour Roger.

— Je vois, fit M. Mercier, que vous avez pensé à tout !

— Elle a prévu, dit M^{lle} Éliisa, jusqu'à la manière dont elle placerait les meubles...

— C'est que, reprit Marianne, il me semble que nous pourrions mener une si bonne vie paisible tous ensemble. M. Guilbois et moi nous peindrions ; Roger irait à l'École alsacienne, selon le désir de son père ; M^{lle} Julie s'occuperait du ménage. Je trouverais délicieux de ne plus m'en mêler : j'aime si peu commander ! »

Ici, M. Mercier et M^{lle} Éliisa échangèrent discrètement un sourire. Si Marianne n'aimait pas à commander, elle était cependant de celles qui savent se faire obéir ; elle avait maintenu d'une main ferme dans le ménage de M. Latapie les traditions d'ordre et de discipline que lui avait léguées sa mère, et M^{lle} Éliisa n'avait eu à exercer que nominale-ment les fonctions de maîtresse de maison. Marianne, que son sujet passionnait, continua :

« Pour Roger, l'influence de M. et de M^{lle} Guilbois sera excellente ; M. Guilbois est très gai et très affectueux, mais il ne plaisante pas sur les questions d'obéissance et de respect. M^{lle} Julie est tout à fait maternelle. On ne peut rien voir de plus simple que son petit intérieur, mais tout y est si soigné et si agréable à l'œil. Mademoiselle Éliisa, vous rappelez-vous la bonne journée que nous avons passée chez les Guilbois, à Noël ?

— Oui, répondit M^{lle} Éliisa ; après ce déjeuner à nous cinq, je vous ai dit que je comprenais fort bien votre désir de vous installer chez ces braves gens.

— Vous voyez ! fit Marianne, ravie d'être soutenue par une personne dont M. Mercier prisait le bon sens.

— Ce que je vois aussi, répondit le cousin,

c'est que vos goûts si simples et vos idées de travail vous vaudront plus d'une attaque de la part de ma femme. Elle se réjouissait déjà à l'idée de vous conduire dans le monde, l'hiver prochain ; elle ne va pas être contente. Quant à moi, en ma qualité de parent et d'ex-tuteur, je ne puis que vous approuver de prendre un parti si raisonnable.

— Alors, dit Marianne avec vivacité, je puis compter sur vous pour arranger les choses avec M. et M^{lle} Guilbois ? Tels que je les connais, ils feront mille difficultés pour accepter des conditions qui leur paraîtraient favorables. Et puis, comment ferais-je, moi, pour sortir de mon rôle d'élève et d'obligée ?

— Le moment venu, repartit M. Mercier, je me chargerai très volontiers de la mission que vous voudrez bien me confier. Mais, avant de vous laisser prendre un engagement quel qu'il soit, je dois vous communiquer une lettre que j'ai reçue d'Orthez il y a quelques jours.

— D'Orthez ! fit Marianne. Pas de mauvaises nouvelles de M^{me} Latapie, j'espère ? Dans ses dernières lettres à Roger, elle ne disait rien de sa santé.

— Eh bien, les nouvelles ne sont pas fameuses. C'est M. Lacoste, le tuteur de Roger, qui a eu l'occasion de m'écrire, ces jours-ci, à propos d'une petite affaire (69 francs de rente qui vous ont été laissés à Roger et à vous, il y a quelques années, par une tante de votre mère), après m'avoir fourni les explications dont j'avais besoin pour régler la chose, M. Lacoste me parle de cette pauvre dame qui me paraît dans un bien fâcheux état d'esprit. Au fait, je vais vous laisser la lettre. J'ai un rendez-vous important à l'autre bout de Paris, il faut que je me sauve. »

Et M. Mercier s'esquiva si promptement qu'il avait refermé la porte de l'antichambre avant que Marianne eût put entamer ses remerciements. C'était un homme qui se mettait en quatre pour obliger ses amis, mais qui prenait un air bourru dès qu'on faisait mine de lui témoigner de la reconnaissance.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

ROMAN D'AVENTURES PAR ANDRÉ LAURIE

II

La famille Massey.

Parmi les passagers que la *Durance* emportait loin de la patrie, réunissant, pour quelques semaines de vie commune, des êtres destinés peut-être à ne jamais se revoir, il n'en était pas de plus sympathique que la famille Massey, composée du père, de la mère et de trois enfants.

Nous avons déjà vu Colette et Gérard, entrevu Henri et leurs parents. Quelques mots de leur histoire serviront à les faire mieux connaître.

A tout seigneur tout honneur : commençons par M. Alexandre Massey, ex-chef de bureau de la grande société financière le *Crédit Français*, qui émigre au Transvaal avec toute sa famille.

M. Massey, âgé de quarante-huit ans, est un homme superbe ; très grand et de proportions athlétiques, il a le teint coloré, les cheveux grisonnants, des sourcils noirs énergiquement marqués et des dents admirables que ses lèvres bien rasées laissent à découvert. Il porte de petits favoris coupés courts ; sa mise est toujours élégante et même recherchée. Sa physionomie est franche, décidée, ouverte, le mot *honnête homme* y est lisiblement écrit ; toute sa personne prévient en sa faveur.

M^{me} Massey n'est pas moins heureusement douée. Agée d'une quarantaine d'années, elle possède encore une figure charmante, à laquelle une abondante chevelure, prématurément blanchie, donne le caractère d'un portrait du xviii^e siècle. L'éclatante fraîcheur de son teint, ses yeux bleu foncé dans lesquels se peignent avec une rapidité merveilleuse

les plus fugitives impressions, ses traits fins et réguliers, et jusqu'au léger embompoint qui ne dépare pas sa taille élevée et n'ôte rien à la vivacité de son allure, tout en elle attire, inspire la confiance et un affectueux respect. Les enfants courent droit à elle, en général, sûrs de leur bienvenue. Ils découvrent du premier coup-d'œil ce qui est, en effet, la caractéristique de son apparence : *l'air maternel*.

Les trois enfants, qui se ressemblent d'une façon frappante, ont hérité de leurs parents une taille élégante, des cheveux châains abondants et bouclés, de beaux yeux, de jolies dents ; tous les trois, la jeune fille aussi bien que les garçons, déploient dans leurs mouvements la souplesse et la grâce des corps rompus dès l'enfance aux exercices physiques. Henri, l'aîné, a vingt et un ans. Il est frais émoulu de l'École centrale, dont il est sorti avec le diplôme d'ingénieur métallurgiste. Son regard franc, son menton bien accusé et jusqu'à la façon dont il porte très haut la tête, indiquent la fierté, une confiance en soi peut-être excessive. Sa sœur Colette touche à ses dix-sept ans. Rien de plus charmant que ce visage pétri de neige et de roses, éclairé par deux grands yeux lumineux. Sa taille est svelte et souple ; elle possède un charme plus grand que tous les autres : c'est de paraître ne pas se douter qu'elle est charmante. Gérard, enfin, est un fort gentil garçon de quinze ans, à la tournure alerte et dégagée : son nez légèrement retroussé, le franc sourire de sa bouche un peu grande et le regard pétillant de malice de ses yeux bleus révèlent

fort bien son caractère, qui est gai, curieux, épris de nouveauté, un peu léger, mais ouvert et limpide comme la lumière du jour.

N'oublions pas la servante, d'une fidélité inébranlable, bien que volontiers bougonnante, Martine, robuste Toulousaine, âgée d'environ quarante-cinq ans, qui escorte ses maîtres en tous lieux. Martine noue avec autant d'art qu'une femme de couleur son madras aux teintes vives sur ses épais bandeaux sombres ; elle a les yeux noirs et brillants, la lèvre supérieure estompée d'un fort soupçon de moustache ; son verbe haut, son franc parler sur toutes choses, attestent qu'elle se considère comme faisant partie intégrante de la famille Massey. Et comme, en effet, elle a vu naître les trois enfants et n'a pas quitté sa maîtresse depuis l'époque de son mariage, elle a bien quelques droits à se considérer comme étant de la maison. Les jeunes Massey ont pour elle la plus tendre affection, et elle la leur rend au centuple.

Brave Martine ! Elle n'avait point perdu son accent, en plus de vingt-cinq années passées à Paris, et ses exclamations, ses *té!* ses *pécaïré!* ses *pardi!* avaient toute la fraîcheur du début. Le voyage, cela va sans dire, l'étonnait fort ; mais, plus elle allait, plus elle se méfiait ; l'océan, l'immense navire, la machine formidable, tout cela ne lui disait rien qui vaille, et seul son attachement à ses maîtres l'avait décidée à quitter le plancher des vaches pour confier sa précieuse personne à l'élément perfide.

Le matin qui précéda la fête de bienfaisance, l'excellente Martine se trouvait sur le pont avec la famille Massey et répondait justement aux exclamations de joie et de surprise de « ses enfants » sur toutes ces choses nouvelles, en secouant la tête, en pinçant les lèvres et en levant les yeux au ciel : mimique expressive qui en disait long sur ses sentiments.

« Allons, prophète de mauvais augure, qu'as-tu à objecter ? lui demanda Gérard en venant se percher à côté d'elle.

— A objecter?... bon Dieu ! .. si je voulais!...

— Mais encore?... »

Martine leva les mains au ciel.

« Peut-être la *Durance* n'est-elle pas assez grande pour madame?... ou bien elle ne marche pas assez vite à son gré?... Pensez donc ! seulement dix-sept nœuds !... Pitoyable, n'est-ce pas?...

— *Té!* monsieur Gérard, que m'importe à moi combien de nœuds elle fait !... pourvu que je m'en voie dehors, c'est tout ce que je demande!...

— Allons, avoue au moins que c'est superbe, magique... Regarde-moi cette mer, ce ciel !... Oh ! un poisson volant !... là !... là !... vois devant toi, vite !...

— Un poisson volant !... *Tant vaudrait-il!*... les poissons volent, à présent ?

— Tu peux t'en convaincre !... les canards nagent bien !... pourquoi les poissons se priveraient-ils de voler, je te prie ?

— C'est le monde renversé !... Et tenez, en parlant de canards... cela me fait gros cœur de penser aux miens, là bas, à Passy, les pauvres !... Qu'est-ce qu'ils sont devenus maintenant que je ne suis plus là ?...

— Ils seront mangés par d'autres au lieu de l'être par nous, dit Gérard très philosophe. Tu sais, à leur point de vue, la différence n'est pas grande...

— Eh, *pardi!* ils devaient bien être mangés, peut-être !... mais, pas moins, c'est ce qui m'a fait le plus de peine quand il a fallu vendre la maison... ces pauvres *petitous*... ils me suivaient comme des personnes.

— Sans se douter qu'un jour tu leur couperais le cou, cruelle femme !... Mais, pour ce qui est de la maison, nous pourrions toujours la racheter en revenant, quand papa aura fait fortune... et, en attendant, nous aurons eu un *chic* voyage... tu as beau dire !...

— En revenant !...

— Crois-tu par hasard que nous allons prendre racine au Transvaal ?...

— Prendre racine !... le bon Dieu nous en préserve !...

— Tu sais bien, Martine, dit Colette intervenant, que mon père s'est réservé le droit de racheter notre chère maison au bout de cinq, ou même de dix ans...

— Enfin!... il se passe bien des choses en dix ans!...

— Oh! que tu es énervante avec tes airs profonds, s'écria Gérard impatienté. Tu ne sais donc pas que dans les pays où nous allons, il n'y a qu'à se baisser pour cueillir une fortune?... Tu seras riche à millions, grande bête!... tu rouleras carrosse!...

— Allons!... moi, je veux bien!...

— Tu sais, Martine, reprit doucement Colette, que mon père a de grands motifs d'espérer; Henri et lui ne peuvent pas manquer d'arriver à leurs fins. Je t'accorde qu'il est optimiste, mon cher papa, mais n'a-t-il pas raison de l'être?... Grâce à son énergie, à sa bonne volonté que rien ne rebute, n'est-il pas certain de vaincre tous les obstacles?... Il n'y a qu'à voir avec quel courage il a accepté une situation qui aurait abattu bien des caractères...

— Oh! pour le courage, ce n'est pas ce qui lui manque, ni à lui, ni à madame, Dieu la bénisse!... ni à vous autres, mes braves enfants! s'écria Martine.

— Ni à toi, chère bonne amie, qui n'as pas voulu nous quitter en dépit de tout, dit M^{lle} Massey en lui posant affectueusement la main sur l'épaule.

— Hé!... vous vouliez donc que je vous abandonne?... Et d'abord, qu'est-ce que je serais devenue toute seule! Je n'ai plus personne chez moi... je n'ai que vous...

— Elle se serait bien trop ennuyée sans moi, interrompit Gérard trouvant qu'on tournait au sentiment. Je suis indispensable à son bonheur, ajouta-t-il en infligeant au bras robuste de Martine un fort *pinçon*, qu'elle repoussa avec un *chés!* suraigu. (Cette exclamation, familière aux femmes du Midi, est probablement une contraction du mot *Jésus*. Elles l'emploient à tout propos.)

— Voyons, Gérard, ne taquine pas Martine, dit Colette en prenant son air de grande sœur.

— Bah!... elle aime ça!... c'est bon pour sa santé!...

— Ah! quel enfant!... toujours le même!... reprit Martine en suivant des yeux avec fierté

le jeune garçon qui venait de partir en courant pour aller rejoindre le docteur à l'autre bout du navire. Il n'a pas son pareil!... Mais dites-moi, mademoiselle Colette, est-ce que vous croyez vraiment que monsieur va faire fortune là-bas, vous?

— Faire fortune, je n'en sais rien! dit M^{lle} Massey en s'accoudant au plat-bord, son menton délicat appuyé dans sa main, — du moins, espérons-le, regagner ce qu'il a perdu...

— Hélas!... bon Dieu!... la dot de madame... Et la vôtre, ma pauvre chérie... Ah! les misérables qui lui ont pris son bien!... si je les tenais!... »

Martine avait inconsciemment élevé la voix à un diapason des plus aigus, dans l'acuité de ses regrets. Plusieurs personnes la regardèrent.

« Chut! interrompit Colette confuse. Ne parle pas si haut, ma bonne Martine...

— Eh! c'est plus fort que moi, aussi, quand je pense à *notre* bon argent englouti dans leur *craque!*... Il me semble que je serais capable de les étrangler!... »

De très bonne foi l'excellente Martine croyait que la petite fortune de son maître avait été perdue sans l'ombre d'une imprudence de sa part. Elle ignorait que, si on veut spéculer; on le fait à ses risques et périls et qu'on ne peut s'enrichir par des moyens rapides sans compromettre son avoir.

C'est ce qui était arrivé à M. Massey. Chef de bureau dans un grand établissement financier, le *Crédit Français*, au moment de la prodigieuse vogue des actions de mines d'or du Transvaal, importées d'Angleterre, il avait cédé à la contagion courante et fait comme tous ceux qui l'entouraient. La tentation de décupler, — de centupler peut-être, — le patrimoine de ses enfants avait été trop forte; ébloui par le rêve d'une fortune promptement acquise, il avait joué sur les mines d'or; et quand l'inévitable *krach* était venu, la modeste aisance de la famille s'y trouva engagée sans retour.

M. Massey n'avait pas voulu s'avouer battu la première stupeur passée, — soutenu d'ailleurs par le courage des siens et les consola-

tions qu'ils lui prodiguaient, il se ressaisit, il raisonna froidement son propre cas : la faute était d'avoir mal calculé, en tablant sur des éléments dont il ne possédait qu'une connaissance imparfaite!... S'il les eût mieux appréciés, le résultat aurait été tout autre!... Donc, il fallait les étudier! N'avait-il pas spéculé sur telles ou telles mines d'or du Transvaal, dont il ne savait en réalité ni la teneur minérale, ni les procédés d'exploitation, ni même la position géographique?... on n'est pas plus imprudent!...

Sur ces entrefaites, l'occasion s'offrit d'aller, dans l'Afrique australe, faire une enquête positive sur la situation de ces fameuses mines d'or, pour le compte d'un groupe important de financiers parisiens. On peut juger avec quel enthousiasme M. Massey accepta la proposition qui se présentait à lui. Il résolut d'emmener sa famille et de s'établir à Prétoria. Homme de premier mouvement, il eut tôt fait de vendre à réméré sa petite maison de Passy et de prendre passage, lui et toute sa smala, sur la *Durance*.

Bien souvent M. Massey avait eu l'occasion de déplorer l'inertie, le manque d'initiative qui sont le fléau de tant de jeunes hommes. Il s'était toujours proposé, comme but essentiel de sa vie, d'élever ses fils pour l'action industrielle, et c'est pourquoi il avait dirigé l'aîné, Henri, vers l'École des arts et manufactures. Un de ses articles de foi restait la certitude du succès pour tout homme intelligent qui se rend dans un pays neuf, muni d'un bagage suffisant de connaissances pratiques et bien résolu à mettre vigoureusement « l'épaule à la roue » dès que l'occasion se présente. Que de fois il avait gémi sur le sort de nos admirables colonies, végétant faute de bras et de capitaux! Que de fois il s'était répété le mot célèbre du prince de Bismarck, qui certes ne parlait pas sans arrière-pensée lorsqu'il disait connaître trois pays :

« L'un, possédant des *colonies et des colons*, c'est l'Angleterre.

« Le second, possédant des *colonies, mais pas de colons*, c'est la France.

« Le troisième enfin, possédant des *colons, mais pas de colonies*, c'est l'Allemagne. »

M. Massey eût donné beaucoup pour faire mentir ce tableau plein de menaces et peupler nos colonies françaises de vaillants travailleurs qui s'enrichiraient en les civilisant. Souvent il avait rêvé d'émigrer tout simplement en Algérie, cette nouvelle France qui se trouve pour ainsi dire aux portes de l'ancienne. L'occasion ne s'était pas présentée; et maintenant qu'elle s'offrait d'appliquer ses théories, dans une terre bien lointaine, il est vrai, il n'avait pas hésité. Son fils Henri qui partageait ses idées, et que ses connaissances techniques rendaient un auxiliaire précieux, n'avait pas balancé à le suivre. Quant à Gérard, c'est avec une joie non déguisée qu'il avait échangé les classes et les grandes cours du lycée d'Alembert pour le pont du transatlantique et la liberté des mers! M^{me} Massey, Colette et jusqu'à la fidèle Martine n'avaient pas admis une seconde, cela va de soi, l'idée d'être laissées en arrière; et voilà pourquoi toute la famille se voyait emportée sur les flots bleus de l'Océan indien.

A vrai dire, M. Massey n'était pas sans s'abandonner à de grandes illusions sur les facilités qu'il devait rencontrer au Transvaal pour refaire sa fortune. Et d'abord, il ne doutait pas un instant d'obtenir sur les diverses exploitations aurifères du *Witwatersrand*¹ et sur les autres « champs d'or » de la République sud-africaine, les renseignements précis que ses correspondants attendaient à Paris et qui devaient désormais servir de base à leurs entreprises. En quoi il se trompait sans doute, car les renseignements positifs sur la teneur des minerais de spéculation ne courent pas plus les rues de Prétoria que celles de Paris.

Puis, il n'était pas éloigné de croire que son fils Henri, avec sa forte instruction métallurgique, devait être mieux qualifié qu'un autre pour découvrir au pays de l'or de nouveaux gisements oubliés par les précédents explorateurs. Espérance quelque peu chimé-

1. Le *Witwatersrand* est un des districts aurifères les plus riches du Transvaal ou République sud-africaine.

rique, s'il faut s'en rapporter à l'histoire toute récente du Transvaal, car vingt ingénieurs et géologues de mérite étaient passés, sans rien voir, précisément sur les régions où de simples manœuvres ont su, après eux, flairer et reconnaître la présence du métal précieux.

Enfin, il s'imaginait, peut-être à tort, que ses connaissances financières pouvaient lui être de grand usage dans un pays neuf comme l'Afrique australe, où tout, depuis la langue et les mœurs jusqu'aux habitudes administratives, est absolument différent des coutumes françaises.

Si bien, qu'en croyant fermement obéir à la leçon de l'expérience, il suivait, au fond, la tendance naturelle d'une imagination trop vive pour savoir se plier à la discipline rigoureuse des faits. Et les faits, qui n'abdiquent jamais, allaient se charger de le rappeler durement à la réalité.

Tandis que Colette et Martine s'entretenaient ensemble, M^{me} Massey avait, comme de coutume, attiré auprès d'elle une fillette âgée de douze à treize ans, triste et pâle, les épaules voûtées, les yeux myopes, dont l'air souffreteux avait, dès le début, excité la compassion et l'intérêt de la charmante femme.

Cette enfant, nommée Lina Weber, était assez pauvrement vêtue de deuil. Elle accompagnait son père, homme d'une cinquantaine d'années, au visage creusé par les soucis, aux yeux caves, au regard distrait et presque égaré. Il ne paraissait se souvenir que par éclairs qu'il avait une fille, et l'enfant passait de longues heures repliée sur elle-même, craintive et pâle, tressaillant lorsqu'on lui parlait, et si intimidée, si effarouchée, que le cœur de M^{me} Massey n'avait pas tardé à saigner pour elle. A force de douceur et de bonté elle était parvenue à apprivoiser la petite sauvage, et maintenant, sur le pont, à table, au salon, c'est sous son aile que Lina courait se réfugier, dès que ses yeux proéminents de myope distinguaient l'élégante silhouette de sa protectrice. Elle lui avait, au bout de peu de jours, donné sa confiance entière, tout en restant étrangère aux autres membres de la famille, même Colette, dont les avances étaient

repoussées avec une sorte d'effroi; et en phrases entrecoupées, non sans jeter autour d'elle des regards épeurés, elle avait confié à M^{me} Massey sa triste et courte histoire.

Lina était née à Paris, de parents alsaciens qui avaient opté pour la France après la guerre. Son père était un savant — un *grand savant*, croyait-elle. Il avait fait beaucoup, beaucoup d'inventions; toute petite, elle avait entendu parler de cela, à la maison, et il y avait une vaste chambre pleine de papiers, d'épures, de fragments de machines... Sa mère gardait le lit, toujours malade... Lina ne l'avait jamais connue autrement, et elle venait de mourir, quatre mois plus tôt... Alors, comme « père » ne pouvait plus souffrir Paris, il s'était décidé à aller tenter la fortune au Transvaal. Il avait une nouvelle idée, qui, croyait-il, leur assurerait la fortune, cette fois...

Et non sans besoin! pensait à part soi M^{me} Massey en considérant les vêtements en désordre déjà râpés, usés jusqu'à la corde, du père et de la fille. Cette pauvre petite semblait n'avoir jamais mangé à sa faim; n'avoir surtout jamais connu cette nourriture plus indispensable encore que celle du corps pour les enfants: le bonheur, la confiance, l'expansion naïve du cœur et de l'esprit. Elle paraissait aimer tendrement son père, il est vrai, mais une timidité invincible la retenait loin de lui, l'empêchait de rien tenter pour conquérir son affection distraite d'elle par ces mille préoccupations, par l'idée fixe, par l'absorption de toutes les facultés de l'inventeur.

L'enfant en était arrivée peu à peu à passer toutes ses journées blottie auprès de M^{me} Massey qui était pour elle d'une patience inépuisable. Colette aurait volontiers déchargé sa mère de la compagnie trop assidue de Lina, mais l'enfant repoussait toutes ses tentatives avec une telle force d'inertie qu'elle avait dû y renoncer. Peu habituée à se voir si mal reçue, la jeune fille aurait conçu pour la petite sauvage un éloignement assez justifié, si elle n'avait eu le cœur trop généreux pour ne pas plaindre en elle, et malgré tout, le malheur et la disgrâce physique.

M^{me} Massey, du reste, ne semblait jamais importunée par Lina; elle causait avec elle sans se lasser, la faisait lire, lui enseignait à réfléchir, lui inculquait tout doucement les idées d'ordre, de propreté, qui lui faisaient si terriblement défaut, et la fillette répondait à ses soins par une véritable adoration. M. Wéber, sortant par éclairs de son abstraction habituelle, avait remarqué la bonté de M^{me} Massey pour sa pauvre enfant, et, en quelques mots émus, lui en avait exprimé sa reconnaissance. Cet homme paraissait cultivé, d'une grande et noble intelligence. Poussé par sa femme, M. Massey s'intéressa à lui, et souvent on les voyait arpenter côte à côte le pont du steamer, si dissemblables que cela faisait sourire : l'un l'image de la santé physique et morale; l'autre cassé avant l'âge, pâle, rêveur, les cheveux gris en désordre, plongé dans un rêve qui le faisait passer comme un fantôme à travers l'existence, et pourtant, tous deux dominés au fond par la même idée, le même mirage, peut-être : *faire fortune!*

Le commandant Francœur connaissait de longue date l'inventeur malheureux, qui lui inspirait une grande pitié; et souvent il contait à Gérard les déboires immérités et sans nombre qui avaient marqué la vie du pauvre homme; car, il est à peine besoin de le dire, Gérard était au mieux avec l'excellent officier, et l'aurait volontiers suivi partout, même sur la passerelle sacrée du commandant du navire et où le plus audacieux n'ose aller le relancer. Le brave marin, séduit par la franchise et la gaieté du jeune garçon, l'avait pris en grande amitié et lui consacrait avec plaisir la plupart de ses moments de liberté. Grâce à la curiosité de Gérard, aussi omnivore que la complaisance du commandant était inépuisable, le navire et la navigation n'eurent bientôt plus de secrets pour lui, et sa conversation devint si nautique que Colette déclarait parfois ne plus rien y comprendre. Quand les occupations du commandant ou celles de son cher docteur Lhomond ne leur permettaient pas d'entretenir Gérard, il se rabattait sur un certain Le Guen, matelot factotum, au teint cuivré, aux cheveux crépus, portant de petits anneaux

d'or aux oreilles, qui avait voyagé dans tous les pays du monde, fait naufrage sous toutes les latitudes, en un *mot* l'homme le plus amusant de la terre!

« Ce gaillard-là vous en enseigne plus en une demi-heure qu'un livre de géographie en un an! » s'écriait Gérard enthousiasmé. Et il écoutait sans broncher les plus invraisemblables racontars du brave homme, qui, il faut bien l'avouer, n'observait pas toujours en ses récits, les bornes de l'austère vérité.

A vrai dire, d'imagination assez fuligineuse, Le Guen ne savait jamais bien au juste si ce qu'il contait était absolument vrai ou non. « J'en ai tant vu!... » disait-il en secouant la tête d'un air désabusé, lorsqu'il avait narré quelque histoire par trop fantastique. Et sous ce fallacieux prétexte, il dévidait des contes d'une fantaisie à faire rougir le baron de Münchäusen lui-même...

Gérard, passant allégrement de l'un à l'autre de ses amis, considérait ce voyage comme une période de pur enchantement; et plus d'une fois il confia à Colette sa détermination d'embrasser la carrière maritime.

« Mais il est trop tard pour que tu entres à « navale », objectait Colette.

— Bah!... qu'est-ce que cela fait!... J'entrerais dans la marine marchande!... c'est bien plus drôle... on fait les choses plus à fond... on voit tout par soi-même. Je t'assure qu'on est plus loup de mer dans la marine du commerce que sur un navire de l'État!... »

Proposition subversive qui indignait beaucoup Colette. Elle n'aurait pas voulu que son frère se contentât d'un grade inférieur à celui d'amiral et comptait bien le voir un jour commander une flotte de cuirassés et tenir tête à plusieurs marines combinées. Ce côté de la question ne laissait pas de sourire assez à maître Gérard — mais à l'impossible nul n'est tenu.

Il finissait par promettre d'abandonner la marine marchande, et, une fois leur fortune faite, de fréter un navire (sur lequel Colette prendrait passage, bien entendu); en compagnie de Le Guen et de quelques autres

bons lurons, on ferait alors « la course » | En attendant, Colette avait grand'peine
 contre les Anglais. Car Le Guen, natif de | à lui faire prendre chaque jour sa leçon de



langue an-
 glaise, qu'elle
 savait fort
 bien et dont
 elle s'était
 chargée d'en-
 seigner en
 route les élé-
 ments à son
 jeune frère.
 M. Massey
 estimait avec
 raison, ab-
 surde d'arri-
 ver dans un
 pays, où l'an-
 glais prédo-
 mine, sans
 connaître
 cette langue,
 et il s'était
 mis résolue-
 ment à l'étu-
 dier. Henri et
 Colette la pos-
 sédaient par-
 faitement; et
 tous les jours
 depuis qu'on
 était à bord,
 la jeune fille
 tenait une
 classe, com-
 posée de sa
 mère, de Gé-
 rard, de Mar-
 tine et même
 de M. Massey.

Saint-Malo, avait gardé intactes les traditions
 d'un autre temps, et eût crié « sus à l'An-
 glais » de la même énergie que les vieux
 corsaires de jadis. Gérard épousait ses con-
 victions avec un enthousiasme aveugle.

Il faut bien le dire, on y entendait plus
 d'éclats de rire que de conjugaisons de
 verbes!

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

III

Le capitaine Len Guy (Suite).

Le capitaine Len Guy était redevenu silencieux, et il ne sortit de cette inexplicable préoccupation que pour dire :

« Dans tous les cas, si Wilkes parvient à franchir le cercle polaire, puis la banquise, il est douteux qu'il dépasse de plus hautes latitudes que...

— Que ses prédécesseurs Bellingshausen, Forster, Kendall, Biscoë, Morrell, Kemps, Belleny... répondis-je.

— Et que... ajouta le capitaine Len Guy.

— De qui voulez-vous parler?... demandai-je.

— Vous êtes originaire du Connecticut, monsieur?... dit brusquement le capitaine Len Guy.

— Du Connecticut.

— Et plus spécialement?...

— De Providence.

— Connaissez-vous l'île de Nantucket?...

— Je l'ai visitée à plusieurs reprises.

— Vous le savez, je pense, dit le capitaine

v — 2^e série.

Len Guy en me regardant, les yeux dans les yeux, c'est là que votre romancier Edgar Poë a fait naître son héros, Arthur Gordon Pym...

— En effet, répondis-je, — cela me revient à la mémoire, — le début de ce roman est placé à l'île de Nantucket.

— Vous dites... ce roman?... C'est bien le mot dont vous vous êtes servi?...

— Sans doute, capitaine...

— Oui... et vous parlez comme tout le monde!... Mais, pardon, monsieur, je ne puis attendre plus longtemps... Je regrette... très sincèrement... Croyez que si je l'avais pu... Je doute qu'à la réflexion mes idées arrivent à se modifier relativement à votre proposition... D'ailleurs, vous n'aurez que quelques jours à attendre... La saison va s'ouvrir... Les navires de commerce, les baleiniers relâcheront à Christmas-Harbour, et il vous sera loisible d'embarquer sur l'un d'eux... avec la certitude d'aller là où vos convenances vous appellent... Je regrette, monsieur, je re-

grette vivement... et vous donne bien le salut! »

Sur ces derniers mots, le capitaine Len Guy se retira, et l'entretien finit tout autrement que je ne le supposais... je veux dire d'une façon polie, quoique formelle.

Comme il ne sert à rien de s'entêter contre l'impossible, j'abandonnai l'espoir de naviguer sur l'*Halbrane*, tout en gardant rancune à son maudit commandant. Et pourquoi ne l'avouerai-je pas? Ma curiosité était éveillée. Je sentais un mystère au fond de cette âme de marin, et il m'aurait plu de le pénétrer. Le tour imprévu de notre conversation, ce nom d'Arthur Pym prononcé d'une façon si inopinée, les interrogations sur l'île de Nantucket, l'effet produit par cette nouvelle qu'une campagne dans les mers australes se poursuivait alors sous le commandement de Wilkes, cette affirmation que le navigateur américain ne s'avancerait pas plus avant dans le sud que... De qui donc avait voulu parler le capitaine Len Guy?... Tout cela était matière à réflexion pour un esprit aussi positif que le mien...

Ce jour-là, maître Atkins voulut savoir si le capitaine Len Guy s'était montré de meilleure composition... Avais-je obtenu l'autorisation d'occuper une des cabines de la goélette?... Je dus avouer à mon hôtelier que je n'avais pas été plus heureux que lui dans mes négociations... Cela ne laissa pas de le surprendre. Il ne comprenait rien aux refus du capitaine, à son entêtement... Il ne le reconnaissait plus... D'où provenait ce changement?... Et, — ce qui le touchait d'une façon plus directe, — c'est que, par contradiction avec ce qui se faisait pendant les relâches, le *Cormoran-Vert* n'avait été fréquenté ni des hommes de l'*Halbrane* ni des officiers. Il semblait que l'équipage obéissait à un ordre. Deux ou trois fois seulement le bosseman vint s'installer dans la salle de l'auberge, et ce fut tout. De là, gros désappointement de maître Atkins.

En ce qui concerne Hurliguerly, après s'être si imprudemment avancé, je compris qu'il ne tenait plus à continuer avec moi des relations à tout le moins inutiles. Avait-il tenté d'ébranler son chef, je ne saurais le dire, et, en

somme, il en eût été, à coup sûr, pour son insistance.

Pendant les trois jours qui suivirent, 10, 11 et 12 août, les travaux de ravitaillement et de réparation furent poussés à bord de la goélette. On voyait l'équipage allant et venant sur le pont, — les matelots visiter la mâture, changer les manœuvres courantes, raidir les haubans et galhaubans qui avaient molli pendant la dernière traversée, repeindre les hauts et les bastingages détériorés sous les paquets de mer, réenverguer des voiles neuves, raccommoder les vieilles dont on pourrait encore se servir par beau temps, calfater çà et là les coutures du bordé et du pont à grands coups de maillet.

Ce travail s'accomplissait régulièrement, sans ces cris, ces interpellations, ces querelles trop ordinaires parmi les marins au mouillage. L'*Halbrane* devait être bien commandée, son équipage très tenu, très discipliné, silencieux même. Peut-être le bosseman contrastait-il avec ses camarades, car il m'avait paru porté à rire, à plaisanter, à bavarder surtout, — à moins qu'il ne fût démangé de la langue que lorsqu'il descendait à terre.

Enfin, on apprit que le départ de la goélette était fixé au 15 août, et, la veille, je n'avais pas encore lieu de penser que le capitaine Len Guy fût revenu sur son refus si catégorique.

Du reste, je n'y songeais guère, ayant pris mon parti de ce contre-temps. Toute envie de récriminer m'était passée. Je n'eusse pas permis à maître Atkins de tenter une autre démarche. Lorsque le capitaine Len Guy et moi nous nous rencontrions sur le quai, c'était comme des gens qui ne se connaissent même pas, qui ne se sont jamais vus. Il passait d'un côté, moi de l'autre. Je dois observer cependant qu'une ou deux fois quelque hésitation se manifesta dans son attitude... Il semblait qu'il voulût m'adresser la parole, qu'il y fût poussé par un secret instinct... Mais il ne l'avait point fait, et je n'étais pas un homme à provoquer une explication nouvelle... Au surplus, — j'en fus informé le jour même, — Fenimore Atkins, contre ma formelle défense,

avait sollicité le capitaine Len Guy à mon sujet sans rien obtenir. C'était une affaire « classée », comme on dit, et, cependant, tel n'était pas l'avis du bosseman...

En effet, Hurliguerly, interpellé par l'hôtelier du *Cormoran-Vert*, contestait que la partie fût définitivement perdue.

« Il est très possible, répétait-il, que le capitaine n'ait pas lâché son dernier mot! »

Mais s'appuyer sur les dires de ce hâbleur, c'eût été introduire un terme faux dans une équation, et, je l'affirme, le prochain départ du schooner m'était indifférent. Je ne songeais plus qu'à guetter l'apparition de quelque autre navire au large des Kerguelen.

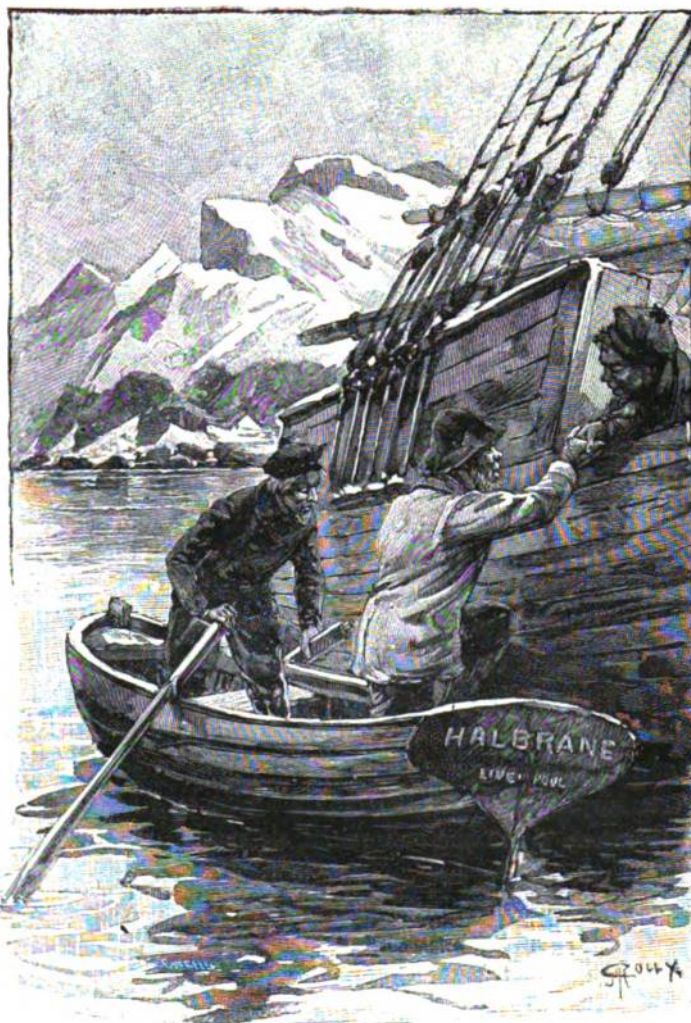
« Encore une semaine ou deux, me répétait mon aubergiste, et vous serez plus heureux, monsieur Jeorling, que vous ne l'avez été avec le capitaine Len Guy. Il s'en trouvera plus d'un qui ne demandera pas mieux... »

— Sans doute, Atkins, mais n'oubliez pas que la plupart des bâtiments à destination de la pêche aux Kerguelen y séjournent pendant cinq ou six mois, et si je dois attendre de tels délais pour reprendre la mer...

— Pas tous, monsieur Jeorling, pas tous!... Il en est qui ne font que toucher à Christmas-Harbour... Une bonne occasion se présentera, et vous n'aurez point à vous repentir d'avoir manqué votre embarquement sur l'*Halbrane*... »

Je ne sais si j'aurai à m'en repentir ou non, mais — ce qui est certain — c'est qu'il était écrit là-haut que je quitterais les Kerguelen comme passager de la goélette, et qu'elle allait m'entraîner dans la plus extraordinaire des aventures dont les annales maritimes devaient retentir à cette époque.

Dans la soirée du 14 août, vers sept heures et demie, lorsque la nuit enveloppait déjà l'île, je flânais après mon diner sur le quai, au nord de la baie. Le temps était sec, le ciel pointillé d'étoiles, l'air vif, le froid piquant.



En ces conditions, ma promenade ne pouvait se prolonger.

Donc, une demi-heure plus tard, je me dirigeais vers le *Cormoran-Vert*, lorsqu'un individu me croisa, hésita, revint sur ses pas et s'arrêta devant moi.

L'obscurité était assez profonde pour qu'il ne me fût pas aisé de le reconnaître. Mais, à sa voix, à son chuchotement caractéristique, pas d'erreur possible. Le capitaine Len Guy était devant moi.

« Monsieur Jeorling, me dit-il, c'est demain

que l'*Halbrane* doit mettre à la voile... demain matin... avec le jusant...

— A quoi bon me le faire savoir, répliquai-je, puisque vous refusez...

— Monsieur... j'ai réfléchi à votre proposition, et si vous n'avez pas changé d'idée, trouvez-vous à bord à sept heures...

— Ma foi, capitaine, répondis-je, je ne m'attendais guère à ce revirement de votre part...

— J'ai réfléchi, je vous le répète, et j'ajoute que l'*Halbrane* fera directement route sur Tristan d'Acunha, — ce qui vous convient... je suppose?...

— C'est au mieux, capitaine. Demain matin, à sept heures, je serai à bord...

— Où votre cabine est préparée.

— Quant au prix du passage... dis-je.

— Nous le réglerons plus tard, répliqua le capitaine Len Guy, et à votre satisfaction. A demain donc...

— A demain. »

Mon bras s'était tendu vers cet homme bizarre pour sceller notre engagement. Sans doute l'obscurité l'empêcha de voir ce geste, car il n'y répondit pas, et, s'éloignant d'un pas rapide, il rejoignit son canot, qui le ramena en quelques coups d'aviron.

Très surpris, je l'étais, et maître Atkins le fut au même degré que moi quand, de retour dans la salle du *Cormoran-Vert*, je l'eus mis au courant.

« Allons, me répondit-il, ce vieux renard d'Hurliguerly avait décidément raison!... Cela n'empêche pas que son diable de capitaine ne soit plus capricieux qu'une fille mal élevée!... Pourvu qu'il ne change pas d'idée au moment de partir! »

Hypothèse inadmissible, et, en y réfléchissant, je pensais que cette façon d'agir ne comportait ni fantaisie, ni caprice. Si le capitaine Len Guy était revenu sur son refus, c'est qu'il avait un intérêt quelconque à ce que je fusse son passager. A mon avis, ce revirement devait tenir — j'en avais comme une intuition — à ce que je lui avais dit relativement au Connecticut et à l'île Nantucket. Maintenant, en quoi cela pouvait-il l'inté-

resser, je laissais à l'avenir le soin de me l'apprendre.

Mes préparatifs furent rapidement terminés. Je suis, d'ailleurs, de ces voyageurs pratiques qui ne s'encombrent jamais de bagages, et feraient le tour du monde une sacochette au côté et une valise à la main. Le plus gros de mon matériel consistait en ces vêtements fourrés dont l'indispensabilité s'impose à quiconque navigue à travers les hautes latitudes. Lorsque l'on parcourt l'Atlantique méridional, c'est le moins que de telles précautions soient prises par prudence.

Le lendemain, 15, avant le lever du jour, je fis mes adieux au brave et digne Atkins. Je n'avais eu qu'à me louer des attentions et de l'obligeance de mon compatriote, exilé sur ces îles de la Désolation, où les siens et lui vivaient heureux en somme. Le serviable aubergiste parut très sensible aux remerciements que je lui adressai. Ayant souci de mon intérêt, il avait hâte de me savoir à bord, craignant toujours — c'est l'expression dont il se servit — que le capitaine Len Guy eût « changé ses amures » depuis la veille. Il me le répéta même avec insistance et m'avoua que, pendant la nuit, il s'était mis plusieurs fois à sa fenêtre afin de s'assurer que l'*Halbrane* était toujours à son mouillage au milieu de Christmas-Harbour. Il ne fut délivré de ses inquiétudes — que je ne partageais aucunement — qu'à l'heure où l'aube commença de poindre.

Maître Atkins voulut m'accompagner à bord, afin de prendre congé du capitaine Len Guy et du bosseman. Un canot attendait au quai, et il nous transporta tous les deux à l'échelle de la goélette déjà évitée de jusant.

La première personne que je rencontrai sur le pont fut Hurliguerly. Il me lança un coup d'œil de triomphe. C'était aussi clair que s'il m'eût dit :

« Hein! vous le voyez!... Notre difficile capitaine a fini par vous accepter... Et à qui devez-vous cela, si ce n'est à ce brave homme de bosseman, qui vous a servi de son mieux et n'a point surfait son influence! »

Était-ce la vérité?... J'avais de fortes rai-

sons pour ne pas l'admettre sans grande réserve. Peu importait, après tout! L'*Halbrane* allait lever l'ancre et j'étais à bord!

Le capitaine Len Guy se montra presque aussitôt sur le pont. Ce dont je ne songeai point à m'étonner autrement, c'est qu'il ne parut même pas remarquer ma présence.

Les préparatifs de l'appareillage étaient commencés, voiles retirées de leurs étuis, manœuvres prêtes, drisses et écoutes parées. Le lieutenant, à l'avant, surveillait le virage du cabestan et l'ancre ne tarderait pas de venir à pic.

Maître Atkins s'approcha alors du capitaine Len Guy et dit d'une voix engageante :

« A l'année prochaine...

— S'il plaît à Dieu, monsieur Atkins! »

Leurs mains se pressèrent; puis le bosseman vint à son tour vigoureusement serrer celle de l'aubergiste du *Cormoran-Vert*, que le canot ramena à quai.

A huit heures, dès que le jusant fut bien établi, l'*Halbrane* éventa ses basses voiles, prit les amures à bâbord, évolua pour redescendre la baie de Christmas-Harbour sous une petite brise du nord, et, une fois au large, mit le cap au nord-ouest.

Avec les dernières heures de l'après-midi disparurent les cimes blanches du Table-Mount et de l'Havergal, sommets aigus, qui s'élèvent, l'un à deux, l'autre à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

IV

Des îles Kerguelen à l'île du Prince-Édouard.

Jamais peut-être traversée n'offrit un début plus heureux que celle-ci! Et, par une chance inespérée, au lieu que l'incompréhensible refus du capitaine Len Guy m'eût laissé, pour quelques semaines encore, à Christmas-Harbour, voici qu'une jolie brise m'entraînait loin de ce groupe, vent sous vergue, sur une mer à peine clapotante, avec une vitesse de huit à neuf milles à l'heure.

L'intérieur de l'*Halbrane* répondait à son extérieur. Tenue parfaite, propreté minutieuse de galiote hollandaise, dans le rouf comme dans le poste de l'équipage.

A l'avant du rouf, à bâbord, se trouvait la cabine du capitaine Len Guy, lequel, par un châssis vitré qui se rabattait, pouvait surveiller le pont et, au besoin, transmettre ses ordres aux hommes de quart, postés entre le grand mât et le mât de misaine. A tribord, disposition identique pour la cabine du lieutenant. Toutes deux possédaient un cadre étroit, une armoire de médiocre capacité, un fauteuil paillé, une table fixée au plancher, une lampe de roulis suspendue au-dessus, divers instruments nautiques, baromètre, thermomètre à mercure, montre marine, sextant renfermé dans la sciure de sa boîte de chêne, et qui n'en sortait qu'au moment où

le capitaine se disposait à prendre hauteur.

Deux autres cabines étaient ménagées à l'arrière du rouf, dont la partie médiane servait de carré, avec la table à manger au milieu, entre des bancs de bois à dossiers mobiles.

L'une de ces cabines avait été préparée pour me recevoir. Elle était éclairée par deux châssis qui s'ouvraient, l'un sur la coursière latérale au rouf, l'autre sur l'arrière. En cet endroit, l'homme de barre se tenait debout devant la roue du gouvernail, au-dessus de laquelle passait le gui de la brigantine, lequel se prolongeait de plusieurs pieds au delà du couronnement, — ce qui rendait la goélette très ardente.

Ma cabine mesurait huit pieds sur cinq. Habitué aux nécessités de la navigation, il ne m'en fallait pas davantage comme espace, — ni comme mobilier : une table, une armoire, un fauteuil canné, une toilette sur pied de fer, un cadre dont le maigre matelas aurait sans doute provoqué quelques récriminations chez un passager moins accommodant. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que d'une traversée relativement courte, puisque l'*Halbrane* me débarquerait à Tristan d'Acunha. J'entrai donc en possession de cette cabine que je ne de-

vais pas occuper plus de quatre à cinq semaines.

Sur l'avant du mât de misaine, assez rapproché du centre, — ce qui allongeait le bordé de la trinquette, — était amarrée la cuisine par des saisines solides. Au delà s'ouvrait le capot, doublé de grosse toile cirée, qui, par une échelle, donnait accès au poste de l'équipage et à l'entrepont. Par mauvais temps, on rabaisait hermétiquement ce capot, et le poste était à l'abri des paquets de mer qui se brisaient contre les joues du navire.

Les huit hommes de l'équipage avaient nom Martin Holt, maître voilier; Hardie, maître calfat; Rogers, Drap, Francis, Gratian, Burry, Stern, matelots de vingt-cinq à trente-cinq ans d'âge, tous Anglais des côtes de la Manche et du canal Saint-Georges, tous très entendus à leur métier, tous remarquablement disciplinés sous une main de fer.

J'ai à le noter dès le début : l'homme, d'une énergie exceptionnelle, auquel ils obéissaient sur un mot, sur un geste, ce n'était pas le capitaine de l'*Halbrane*, c'était le second officier, le lieutenant Jem West, à cette époque dans sa trente-deuxième année.

Je n'ai jamais rencontré, au cours de mes voyages à travers tous les océans, un caractère de pareille trempe. Jem West était né sur mer, n'ayant vécu, pendant son enfance, qu'à bord d'une gabare dont son père était le patron et sur laquelle vivait toute la famille. Jamais, à aucune époque de son existence, il n'avait respiré d'autre air que l'air salin de la Manche, de l'Atlantique ou du Pacifique. Durant les relâches, il ne débarquait que pour les nécessités de son service, fût-ce à l'État ou au commerce. S'agissait-il de quitter un navire pour un autre, il y portait son sac de toile et n'en bougeait plus. Marin dans l'âme, ce métier était toute sa vie. Lorsqu'il ne naviguait pas au réel, il naviguait à l'imaginaire. Après avoir été mousse, novice, matelot, il devint quartier-maître, puis maître, puis enfin lieutenant de l'*Halbrane*, et depuis dix ans déjà il remplissait les fonctions de second sous le commandement du capitaine Len Guy.

Jem West n'avait même pas l'ambition

d'arriver plus haut; il ne cherchait pas à faire fortune; il ne s'occupait ni d'acheter ni de vendre une cargaison. L'arrimer, oui, parce que l'arrimage est de première considération pour qu'un bâtiment porte bien sa toile. Quant aux détails de la navigation, de la science maritime, l'installation du gréement, l'utilisation de l'énergie vélique, la manœuvre sous toutes les allures, les appareillages, les mouillages, la lutte contre les éléments, les observations de longitude et de latitude, bref tout ce qui concerne cet admirable engin qu'est le navire à voile, Jem West s'y entendait comme pas un.

Voici maintenant le lieutenant au physique : taille moyenne, plutôt maigre, tout nerfs et tout muscles, membres vigoureux, d'une agilité de gymnaste, un regard de marin d'une extraordinaire portée et d'une pénétration surprenante, la figure hâlée, les cheveux drus et courts, les joues et le menton imberbes, les traits réguliers, la physionomie dénotant l'énergie, l'audace et la force physique à leur maximum de tension.

Jem West parlait peu, — seulement lorsqu'on l'interrogeait. Il donnait ses ordres d'une voix claire, en mots nets, ne les répétant pas, commandant de manière à être compris du premier coup, — et on le comprenait.

J'appelle l'attention sur ce type d'officier de la marine marchande, qui était dévoué corps et âme au capitaine Len Guy comme à la goélette *Halbrane*. Il semblait qu'il fût un des organes essentiels de son navire, que cet assemblage de bois, de fer, de toile, de cuivre, de chanvre, tint de lui sa puissance vitale, qu'il y eût identification complète entre l'un construit par l'homme, et l'autre créé par Dieu. Et si l'*Halbrane* avait un cœur, c'était dans la poitrine de Jem West qu'il battait.

Je compléterai les renseignements sur le personnel, en citant le cuisinier du bord, — un nègre de la côte d'Afrique nommé Endicott, âgé d'une trentaine d'années, et qui remplissait depuis dix ans les fonctions de coy ou de coq sous les ordres du capitaine Len Guy. Le bosseman et lui s'entendaient à merveille et

causaient le plus souvent ensemble en vrais camarades. Il faut dire que Hurliguerly se prétendait possesseur de merveilleuses recettes culinaires dont Endicott essayait quelquefois, sans jamais attirer l'attention des indifférents convives du carré.

L'*Halbrane* était partie dans d'excellentes conditions. Il faisait un froid vif, car, sous le quarante-huitième parallèle sud, au mois d'août, c'est encore l'hiver qui enveloppe cette portion du Pacifique. Mais la mer était belle, la brise très franchement établie à l'est-sud-est. Si ce temps durait, — ce qui était à prévoir et à souhaiter, — nous n'aurions pas à changer une seule fois nos amures et seulement à mollir les écoutes en douceur pour nous élever jusqu'au travers de Tristan d'Acunha.

La vie à bord était très régulière, très simple et — ce qui est acceptable en mer — d'une monotonie non dépourvue de charme. La navigation, c'est le repos dans le mouvement, le bercement dans le rêve, et je ne me plaignais pas de mon isolement. Peut-être ma curiosité eût-elle demandé à se satisfaire sur un seul point : pourquoi le capitaine Len Guy était-il revenu sur son premier refus à mon égard?... Interroger là-dessus le lieutenant eût été peine perdue. D'ailleurs, connaissait-il les secrets de son chef?... Cela ne relevait pas directement de son service, et, je l'ai marqué, il ne s'occupait de rien en dehors de ses fonctions... Et puis, des réponses monosyllabiques de Jem West qu'aurais-je pu tirer?... Entre nous, pendant les deux repas du matin et le repas du soir, il ne s'échangeait pas dix paroles. Je dois avouer, toutefois, que je surprénais souvent le regard du capitaine Len Guy obstiné-

ment fixé sur ma personne, comme s'il avait le désir de m'interroger... Il semblait qu'il eût quelque chose à apprendre de moi, tandis que c'était moi, au contraire, qui avais



quelque chose à apprendre de lui. La vérité est que l'on restait muet de part et d'autre.

Au surplus, si j'eusse été dérangé de causerie, il aurait suffi de m'adresser au bosseman. Toujours prêt à moudre des phrases, celui-là ! Mais qu'aurait-il pu me dire de nature à m'intéresser ? J'ajouterai qu'il ne manquait jamais de me souhaiter le bonjour et le bonsoir avec une invariable prolixité. Puis... étais-je content de la vie du bord?... La cuisine me convenait-elle?... Voulais-je qu'il recommandât certains plats de sa façon à ce morigaude d'Endicott ?...

« Je vous remercie, Hurliguerly, lui répondis-je un jour. L'ordinaire me suffit... Il est très acceptable... et je n'étais pas mieux traité chez votre ami du *Cormoran-Vert*!

— Ah! ce diable d'Atkins!... Un brave homme au fond.

— C'est bien mon avis!

— Conçoit-on, monsieur Jeorling, que lui, un Américain, ait consenti à se reléguer aux Kerguelen avec sa famille?...

— Et pourquoi pas?...

— Et qu'il s'y trouve heureux!...

— Ce n'est point déjà tant sot, bosseman!

— N'importe! si Atkins me proposait de changer avec lui, il serait le mal venu, car je me flatte d'avoir une vie agréable!

— Mes compliments, Hurliguerly!

— Eh! savez-vous bien, monsieur Jeorling, que d'avoir mis son sac à bord d'un navire comme l'*Halbrane*, c'est une chance qui ne se rencontre pas deux fois dans l'existence!... Notre capitaine ne parle pas beaucoup, c'est vrai, notre lieutenant use encore moins sa langue!...

— Je m'en suis aperçu! déclarai-je.

— N'importe! monsieur Jeorling, ce sont deux fiers marins, je vous en donne l'assurance! Vous les regretterez, quand vous débarquerez à Tristan...

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, bosseman.

— Et remarquez que cela ne tardera guère, avec cette brise du sud-est par la hanche et une mer qui ne lève que lorsque cachalots et baleines veulent bien la secouer en dessous! Vous le verrez, monsieur Jeorling, nous ne dépenserons pas dix jours à dévorer les treize cents milles qui séparent les Kerguelen des îles du Prince-Édouard, ni quinze pour les deux mille trois cents milles qui séparent ces dernières de Tristan d'Acunha!

— Inutile de se prononcer, bosseman. Il faut que le temps persiste, et qui veut mentir n'a qu'à prédire le temps... C'est un dicton de marin, bon à connaître! »

Quoi qu'il en soit, le temps persista. Aussi, le 18 août, dans l'après-midi, la vigie signalait-elle, tribord devant, les montagnes du

groupe Crozet, par 42° 59' de latitude sud et 47° de longitude est, dont la hauteur est comprise entre six cents et sept cents toises au-dessus du niveau de la mer.

Le lendemain on laissa sur bâbord les îles Possession et Schveine, fréquentées seulement pendant la saison de pêche. Pour uniques habitants, à cette époque, rien que des oiseaux, des troupes de pingouins, des bandes de ces chionis dont le vol imite celui du pigeon, et que, pour ce motif, les baleiniers ont nommé « white-pigeons ». A travers les capricieuses criques du mont Crozet s'épanchait le trop-plein des glaciers en épaisses nappes, lentes et rugueuses, et pendant quelques heures encore je pus apercevoir ses contours. Puis, tout se réduisit à une dernière blancheur, tracée à la ligne d'horizon, sur laquelle s'arrondissaient des neigeuses coupes du groupe.

L'approche d'une terre est un incident maritime qui a toujours son intérêt. L'idée me vint que le capitaine Len Guy aurait eu là l'occasion de rompre le silence vis-à-vis de son passager... Il ne le fit point.

Si les pronostics du bosseman se réalisaient, trois jours ne s'écouleraient pas sans que les pics de l'île Marion et de l'île du Prince-Édouard fussent relevés dans le nord-ouest. On ne devait pas y relâcher, d'ailleurs. C'était aux aiguades de Tristan d'Acunha que l'*Halbrane* renouvelerait sa provision d'eau.

Je pensais donc que la monotonie de notre traversée ne serait interrompue par aucun incident de mer ou autre. Or, dans la matinée du 20, Jem West étant de quart après la première observation d'angle horaire, le capitaine Len Guy, à mon extrême surprise, monta sur le pont, suivit une des coursives latérales au rouf et vint se poster à l'arrière devant l'habitacle, dont il regarda le cadran, plutôt par habitude que par nécessité.

Assis près du couronnement, avais-je été seulement aperçu du capitaine?... Je n'aurais pu le dire, et il est certain que ma présence n'attira point son attention.

J'étais, pour ma part, très résolu à ne pas plus m'occuper de lui qu'il ne s'occupait de

moi, et je restai immobile, accoudé contre la lisse.

Le capitaine Len Guy fit quelques pas, se pencha au-dessus du bastingage, observa le long sillage traînant à l'arrière, qui ressemblait à un ruban de dentelle blanche, étroit et plat, tant les fines façons de la goélette se dérobaient rapidement à la résistance des eaux.

En cet endroit, on ne pouvait alors être entendu que d'une seule personne, — l'homme de barre, le matelot Stern, qui, la main sur les poignées de la roue, maintenait l'*Halbrane* contre les capricieuses emardées que provoque l'allure du grand largue.

Il paraît toutefois que, de cela, le capitaine Len Guy ne s'inquiétait guère, car il s'approcha de moi, et, de sa voix toujours chuchotante, me dit :

« Monsieur... j'aurais à vous parler...

— Je suis prêt à vous entendre, capitaine.

— Je ne l'ai pas fait jusqu'à aujourd'hui... étant d'un naturel peu causeur... je l'avoue... Et puis... auriez-vous pris intérêt à ma conversation?...

— Vous avez tort d'en douter, répliquai-je, et votre conversation ne peut qu'être des plus intéressantes. »

Je pense qu'il ne vit rien d'ironique dans cette réponse, — ou, du moins, il ne le témoigna pas.

« Je vous écoute, » ajoutai-je.

Le capitaine Len Guy sembla hésiter, montrant l'attitude d'un homme qui, sur le point de parler, se demande s'il ne ferait pas mieux de se taire.

« Monsieur Jeorling, demanda-t-il, avez-vous cherché à savoir pour quelle raison j'avais changé d'avis au sujet de votre embarquement?...

— J'ai cherché, en effet, et je n'ai pas trouvé, capitaine. Peut-être, en votre qualité d'Anglais... n'ayant point affaire à un compatriote... ne teniez-vous pas...

— Monsieur Jeorling, c'est précisément parce que vous êtes Américain que je me suis décidé, en fin de compte, à vous offrir passage sur l'*Halbrane*...

— Parce que je suis Américain?... répondis-je assez surpris de l'aveu.

— Et aussi... parce que vous êtes du Connecticut...

— J'avoue ne pas encore comprendre...

— Vous aurez compris si j'ajoute que, dans ma pensée, puisque vous étiez du Connecticut, puisque vous aviez visité l'île de Nantucket, il était possible que vous eussiez connu la famille d'Arthur Gordon Pym...

— Ce héros dont notre romancier Edgar Poë a raconté les surprenantes aventures?...

— Lui-même, monsieur, — récit qu'il a fait d'après le manuscrit où étaient relatés les détails de cet extraordinaire et désastreux voyage à travers la mer antarctique! »

Je crus rêver à entendre le capitaine Len Guy parler de la sorte!... Comment... il croyait à l'existence d'un manuscrit d'Arthur Pym?... Mais le roman d'Edgar Poë n'était-il autre chose qu'une fiction, une œuvre d'imagination du plus prodigieux de nos écrivains d'Amérique?... Et voici qu'un homme de bon sens admettait cette fiction comme une réalité?...

Je demeurai sans répondre, me demandant *in petto* à qui j'avais affaire.

« Vous avez entendu ma question?... reprit le capitaine Len Guy en insistant.

— Oui... sans doute... capitaine... sans doute... et je ne sais si j'ai bien saisi...

— Je vais la répéter en termes plus clairs, monsieur Jeorling, car je désire une réponse formelle.

— Je serais heureux de vous satisfaire.

— Je vous demande donc si, au Connecticut, vous avez connu personnellement la famille Pym, qui habitait l'île Nantucket et était alliée à l'un des plus honorables avocats de l'État. Le père d'Arthur Pym, fournisseur de la marine, passait pour être l'un des principaux négociants de l'île. C'est son fils qui a été lancé dans les aventures dont Edgar Poë a recueilli de sa propre bouche l'étrange enchaînement...

— Et il aurait pu être plus étrange encore, capitaine, puisque toute cette histoire est sortie de la puissante imagination de notre grand poète... C'est de pure invention...



— De pure invention!... »

Et, en prononçant ces trois mots, le capitaine Len Guy, haussant par trois fois les épaules, fit de chaque syllabe la note d'une gamme ascendante.

« Ainsi, reprit-il, vous ne croyez pas, monsieur Jeorling...

— Ni moi ni personne n'y croient, capitaine Guy, et vous êtes le premier que j'aurai entendu soutenir qu'il ne s'agit pas d'un simple roman...

— Écoutez-moi donc, monsieur Jeorling, car, si ce « roman » — comme vous le qualifiez — n'a paru que l'année dernière, il n'en est pas moins une réalité! Si onze ans se sont écoulés depuis les faits qu'il rapporte, ils n'en sont pas moins vrais, et on attend toujours le mot d'une énigme, qui ne sera jamais révélé, peut-être!... »

Décidément, il était fou, le capitaine Len Guy, et sous l'influence d'une crise qui produisait le déséquilibre de ses facultés mentales!... Par bonheur, s'il avait perdu la raison, Jem West ne serait pas gêné de le remplacer dans le commandement de la goélette! Je n'avais, au surplus, qu'à l'écouter, et, comme je connaissais le roman d'Edgar Poë pour l'avoir lu et relu, j'étais curieux de savoir ce qu'allait en dire le pauvre capitaine.

« Et maintenant, monsieur Jeorling, — reprit-il d'un ton plus accentué, avec un tremblement de la voix qui dénotait une certaine irritation nerveuse, — il est possible que vous n'avez pas connu la famille Pym, que vous ne l'avez rencontrée ni à Providence ni à Nantucket...

— Ni ailleurs, répondis-je.

— Soit! mais gardez-vous d'affirmer que cette famille n'a pas existé, qu'Arthur Gordon Pym n'est qu'un personnage fictif, que son voyage n'est qu'un voyage imaginaire!... Oui!... gardez-vous de cela comme de nier les dogmes de notre sainte religion!... Est-ce qu'un homme, — fût-ce votre Edgar Poë, — eût été capable d'imaginer, d'inventer, de créer... »

A la violence croissante du capitaine Len

Guy, je compris la nécessité de respecter sa monomanie et d'accepter ses dires sans discussion.

« A présent, monsieur, affirma-t-il, retenez bien les faits que je vais préciser... Ils sont probants, et il n'y a pas à discuter des faits. Vous en tirerez les conséquences qu'il vous plaira... mais, je l'espère, vous ne me ferez pas regretter d'avoir accepté votre passage à bord de l'*Halbrane!* »

J'étais averti, bien averti, et fis un signe d'acquiescement. Des faits... des faits sortis d'une cervelle à demi détraquée?... Cela promettait d'être curieux.

« Lorsque le récit d'Edgar Poë parut en 1838, je me trouvais à New-York, reprit le capitaine Len Guy. Immédiatement je partis pour Baltimore, où demeurait la famille de l'écrivain, dont le grand-père avait servi comme quartier-maître général pendant la guerre de l'Indépendance. Vous admettez, je suppose, l'existence de la famille Poë, si vous niez celle de la famille Pym?... »

Je restai muet, préférant ne plus interrompre les divagations de mon interlocuteur.

« Je m'enquis, continua-t-il, de certains détails relatifs à Edgar Poë... On m'enseigna sa demeure... Je me présentai chez lui... Première déception : il avait quitté l'Amérique à cette époque, et je ne pus le voir... »

La pensée me vint que cela était fâcheux, car, étant donnée la merveilleuse aptitude que possédait Edgar Poë pour l'étude des divers genres de folie, il eût trouvé dans notre capitaine un type des plus réussis!

« Par malheur, poursuivit le capitaine Len Guy, si je n'avais pu rencontrer Edgar Poë, il m'était impossible d'en référer à Arthur Gordon Pym... Ce hardi pionnier des terres antarctiques était mort... Ainsi que l'avait déclaré le poète américain, à la fin du récit de ses aventures, cette mort était déjà connue du public, grâce aux communications de la presse quotidienne. »

Ce que disait le capitaine Len Guy était vrai; mais, d'accord avec tous les lecteurs du roman, je pensais que cette déclaration n'é-

tait qu'un artifice du romancier. A mon avis, ne pouvant ou n'osant dénouer une si extraordinaire œuvre d'imagination, l'auteur donnait à entendre que les trois derniers chapitres ne lui avaient pas été livrés par Arthur Pym, lequel avait terminé son existence dans des circonstances soudaines et déplorable, qu'il ne faisait, d'ailleurs, pas connaître.

« Donc, continua le capitaine Len Guy, Edgar Poë étant absent, Arthur Pym étant mort, je n'avais plus qu'une chose à faire : retrouver l'homme qui avait été le compagnon de voyage d'Arthur Pym, ce Dirk Peters qui l'avait suivi jusqu'au dernier rideau des hautes latitudes, et d'où tous deux étaient revenus... comment?... on l'ignore!... Arthur Pym et Dirk Peters avaient-ils effectué leur retour ensemble?... Le récit ne s'expliquait pas à cet égard, et il y avait là, comme en maint endroit, des points obscurs. Toutefois, Edgar Poë déclarait que Dirk Peters serait en mesure de fournir quelques renseignements relatifs aux chapitres non communiqués, qu'il résidait dans l'Illinois. Je partis aussitôt pour l'Illinois... j'arrivai à Springfield... je m'informai de cet homme, qui était un métis d'origine indienne... Il habitait la bourgade de Vandalia... Je m'y rendis...

— Et il n'y était pas?... ne pus-je me retenir de répondre en souriant.

— Seconde déception : il n'y était pas, ou plutôt il n'y était plus, monsieur Jeorling. Depuis un certain nombre d'années déjà, ce Dirk Peters avait quitté l'Illinois et même les États-Unis pour aller... on ne sait où. Mais j'ai causé, à Vandalia, avec des gens qui l'avaient connu, chez lesquels il demeurait en dernier lieu, auxquels il avait raconté ses aventures

— sans jamais s'être expliqué sur leur déroulement, dont il est seul maintenant à posséder le secret! »

Comment... ce Dirk Peters avait existé...



existait encore?... Je fus sur le point de me laisser prendre aux déclarations si affirmatives du commandant de l'*Halbrane*!... Oui! un instant de plus, je m'emballais à mon tour!...

Voilà donc quelle absurde histoire occupait le cerveau du capitaine Len Guy, à quel état de détraquement intellectuel il en était arrivé!... Il se figurait avoir fait ce voyage en Illinois, avoir vu, à Vandalia, les gens qui avaient connu Dirk Peters!... Que ce personnage eût disparu... je le crois bien, puisqu'il n'avait jamais existé que dans le cerveau du romancier!

Cependant, je ne voulus point contrarier le capitaine Len Guy, ni provoquer un redoublement de la crise.

Aussi eus-je l'air d'ajouter foi à tout ce qu'il déclarait, même quand il ajouta :

« Vous n'ignorez pas, monsieur Jeorling, que, dans le récit, il est question d'une bouteille, renfermant une lettre cachetée, que le capitaine de la goélette sur laquelle Arthur Pym était embarqué avait déposée au pied de l'un des pics des Kerguelen?...

— Cela est raconté, en effet... répondez-je.

— Eh bien, à l'un de mes derniers voyages, j'ai recherché la place où devait être cette bouteille... je l'y ai trouvée ainsi que la lettre... et cette lettre disait que le capitaine et son passager Arthur Pym feraient tous leurs efforts pour atteindre les extrêmes limites de la mer antarctique!...

— Vous avez trouvé cette bouteille?... demandai-je assez vivement.

— Oui!

— Et la lettre... qu'elle contenait?...

— Oui! »

Je regardai le capitaine Len Guy... Il en était positivement, comme certains monomanes, à croire à ses propres inventions. Je fus sur le point de lui répliquer : Voyons cette lettre... mais je me ravisai... N'était-il pas capable de l'avoir écrite lui-même?

Et alors je lui répondis :

« Il est vraiment regrettable, capitaine, que vous n'ayez pu rencontrer Dirk Peters à Vandalia!... Il vous aurait appris, du moins, dans quelles conditions Arthur Pym et lui étaient revenus de si loin.. Souvenez-vous... à l'avant-dernier chapitre... tous deux sont là... devant le rideau de brumes blanches... Leur canot est précipité dans le gouffre de la cataracte... au moment où se dresse une figure humaine voilée... Puis, il n'y a plus rien... rien que deux lignes de points sus pensifs...

— Effectivement, monsieur, il est très regrettable que je n'aie pu mettre la main sur Dirk Peters!... C'eût été intéressant d'apprendre quel avait été le dénouement de ces aventures! Mais, à mon avis, il m'aurait peut-

être paru plus intéressant d'être fixé sur le sort des autres...

— Les autres?... m'écriai-je un peu malgré moi. De qui voulez-vous parler?...

— Du capitaine et de l'équipage de la goélette anglaise qui avait recueilli Arthur Pym et Dirk Peters, après l'épouvantable naufrage du *Grampus*, et qui les conduisit à travers l'océan polaire jusqu'à l'île Tsalal...

— Monsieur Len Guy, fis-je observer comme si je ne mettais plus en doute la réalité du roman d'Edgard Poë, est-ce que ces hommes n'avaient pas tous péri, les uns lors de l'attaque de la goélette, les autres dans un éboulement artificiel provoqué par les indigènes de Tsalal?...

— Qui sait, monsieur Jeorling, répliqua le capitaine Len Guy d'une voix altérée par l'émotion, qui sait si quelques-uns de ces malheureux n'ont pas survécu, soit au massacre, soit à l'éboulement, si un ou plusieurs n'ont pu échapper aux indigènes?...

— Dans tous les cas, répliquai-je, il serait difficile d'admettre que ceux qui auraient survécu fussent encore vivants...

— Et pourquoi?...

— Parce que les faits dont nous parlons se sont passés il y a plus de onze ans...

— Monsieur, répondit le capitaine Len Guy, puisque Arthur Pym et Dirk Peters ont pu s'avancer au delà de l'île Tsalal, plus loin que le quatre-vingt-quatrième parallèle, puisqu'ils ont trouvé le moyen de vivre au milieu de ces contrées antarctiques, pourquoi leurs compagnons, s'ils ne sont pas tombés sous les coups des indigènes, s'ils ont été assez heureux pour gagner les îles voisines entrevues au cours du voyage... pourquoi ces infortunés, mes compatriotes, ne seraient-ils pas parvenus à y vivre?... Pourquoi quelques-uns n'attendraient-ils pas encore leur délivrance?...

— Votre pitié vous égare, capitaine, répondis-je en essayant de le calmer... Il serait impossible...

— Impossible, monsieur!... Et si un fait se produisait, si un témoignage irrécusable sollicitait le monde civilisé, si l'on découvrait une

preuve matérielle de l'existence de ces malheureux abandonnés aux confins de la terre, à qui parlerait d'aller à leur secours, oserait-on crier : Impossible? »

Et, en ce moment, — ce qui m'évita de lui répondre, car il ne m'aurait pas entendu, — le capitaine Len Guy, dont la poitrine était gonflée de sanglots, se tourna dans la direction du sud, comme s'il eût essayé d'en percer du regard les lointains horizons.

En somme, je me demandais à quelle circonstance de sa vie le capitaine Len Guy devait d'être tombé dans un tel trouble mental. Était-ce par un sentiment d'humanité, poussé jusqu'à la folie, qu'il s'intéressait à des naufragés qui n'avaient jamais fait naufrage.. pour cette bonne raison qu'ils n'avaient jamais existé?...

Alors le capitaine Len Guy se rapprocha, me posa la main sur l'épaule et me chuchotta à l'oreille :

« Non, monsieur Jeorling, non! le dernier mot n'est pas dit sur ce qui concerne l'équipage de la *Jane!*... »

Et il se retira.

La *Jane*, c'était, dans le roman d'Edgard Poë, le nom de la goélette qui avait recueilli Arthur Pym et Dirk Peters sur les débris du *Grampus*, et, pour la première fois, le capitaine Len Guy venait de le prononcer au terme de cet entretien.

« Au fait, pensai-je alors, ce nom de Guy, c'était aussi celui du capitaine de la *Jane*... un navire de nationalité anglaise comme lui!... Eh bien, qu'est-ce que cela prouve, et quelle conséquence en prétendrait-on tirer?... Le capitaine de la *Jane* n'a jamais vécu que dans l'imagination d'Edgard Poë, tandis que le capitaine de l'*Halbrane* est vivant... bien vivant... Tous deux n'ont de commun que ce nom de Guy, très répandu dans la Grande-

Bretagne. Mais, j'y songe, c'est sans doute la similitude des noms qui aura troublé la cervelle de notre malheureux capitaine!... Il se sera figuré qu'il appartenait à la famille du commandant de la *Jane!*... Oui! voilà ce qui l'a conduit où il en est et pourquoi il s'apitoie sur le sort de naufragés imaginaires! »

Il eût été intéressant de savoir si Jem West était au courant de cette situation, si son chef l'avait jamais entretenu de ces « folies » dont il venait de m'entretenir. Or c'était là une question délicate, puisqu'elle touchait à l'état mental de Len Guy. D'ailleurs, avec le lieutenant, toute conversation ne laissait pas d'être difficile, et, en outre, sur ce sujet, elle présentait certains dangers...

Je me réservai donc. Après tout, ne devais-je pas débarquer à Tristan d'Acunha, et ma traversée à bord de la goélette n'allait-elle pas finir dans quelques jours?... Mais, en vérité, que je dusse me rencontrer un jour avec un homme qui tint pour des réalités les fictions du roman d'Edgar Poë, jamais je ne me serais attendu à pareille chose!

Le surlendemain, 22 août, dès les naissantes blancheurs de l'aube, ayant laissé à bâbord l'île Marion et le volcan que son extrémité méridionale dresse à une altitude de quatre mille pieds, on aperçut les premiers linéaments de l'île du Prince-Édouard, par 46° 55' de latitude sud et 37° 46' de longitude est. Cette île nous resta sur tribord; puis, à douze heures de là, ses dernières hauteurs s'effacèrent dans les brumes du soir.

Le lendemain l'*Halbrane* mit le cap en direction du nord-ouest, vers le parallèle le plus septentrional de l'hémisphère sud qu'elle devait atteindre au cours de cette campagne.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



LA CRÈTE

La Crète est une grande île de la mer Égée, située à 104 kilomètres de la Grèce, à 178 de l'Afrique et à 185 de l'Asie Mineure, c'est-à-dire à peu près à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Sa superficie, qui est de 8,580 kilomètres carrés, soit à peu près celle de la Corse (8,949 kilomètres carrés), avec une longueur de 160 kilomètres, sur une largeur qui varie de 12 à 55 kilomètres, en fait la plus grande des îles grecques, car elle est grecque par sa position géographique, par son histoire et par les vœux de ses habitants, malgré qu'elle fasse partie de l'empire ottoman.

Elle est traversée d'un bout à l'autre (Est-Ouest) par une chaîne de montagnes, de formation crayeuse et d'aspect blanchâtre, avec des sommets dont quelques-uns atteignent une altitude considérable, comme l'ancien mont Ida (où la mythologie fait naître Jupiter), aujourd'hui mont Psiloritis (2,500 mètres); le mont Madaras (2,200 mètres); les monts Sitia (2,155 mètres); le groupe des monts Blancs, ou Leucaori, ou monts des Sphakiotes (2,462 mètres).

Aucun fleuve, aucune rivière ne s'échappe de ces montagnes, mais seulement des torrents à peu près à sec en saison d'été, tels que la Canéa, l'Armiro, l'arcadi Fiume, le Gosi, le Géofiro, le Cartero et l'Ieropotamo. Ce dernier, qui traverse une plaine, la Messara, au sud de l'île, est le seul qui conserve un peu d'eau pendant les fortes chaleurs.

Les vallées, nombreuses, n'en sont pas moins fertiles, parce que les habitants savent les irriguer.

Sur la côte septentrionale, très découpée, des golfes profonds, tels ceux de Kissamos, de la Canée, de la Suda, de l'Armiro, Mirabello et Sitia, offrent des abris sûrs à des navires de différents tonnages. La côte méridionale, au contraire, a peu de mouillages en dehors du golfe de Messara.

La Crète aux cent villes, Hécatompolis, comme l'appelaient les anciens Hellènes, qui

fut la Crète (Krètè) jusqu'à l'invasion arabe (ix^e siècle), qu'on dénomma Candie, depuis cette époque jusqu'à la première moitié de ce siècle, où elle reprit le nom de Crète (*Kriti* en grec actuel ou *Kirid* des Turcs), tire son nom de ses premiers habitants, de ceux que les Grecs immigrés appelèrent Eteo-krètes, lesquels étaient des Phéniciens, suivis eux-mêmes de Phrygiens (xv^e siècle av. J.-C.), auxquels se substituèrent les Doriens (x^e siècle av. J.-C.). On prétend reconnaître les descendants directs de ces derniers dans les farouches Sphakiotes, confinés au sud de l'île et dans le groupe des monts Leucaori. Mais la période la plus intéressante de l'histoire ancienne de la Crète est celle des Phrygiens, c'est-à-dire de celle où vécut Minos, le héros sage, le souverain légendaire, dont les lois si célèbres se répandirent dans toute la Grèce.

L'invasion doriennne, qui mit fin au régime institué par Minos et conservé par ses successeurs, supprima en même temps l'unité crétoise. Trente républiques divisèrent l'île jusqu'à l'invasion romaine, l'isolant du reste de la Grèce et la désintéressant de ce qui se passait autour d'elle.

La plus grande de ces républiques était celle de Cnosos (Gnossus), ville détruite par un tremblement de terre, soixante-neuf ans après Jésus-Christ, et qui était l'ancienne capitale de Minos. Elle était située à peu près à une heure de marche de la Candie actuelle dont nous parlerons plus loin.

Gnossus fut détruite l'année même où la Crète fut envahie par les Romains, sous la conduite de Métellus. Auguste en fit une province sénatoriale. Plus tard, avec l'empereur Constantin, elle fit partie du gouvernement de l'Illyrie, et enfin fut rattachée à l'empire d'Orient après Théodose.

En 823, elle fut conquise par les Arabes.

Ceux-ci élevèrent sur l'emplacement de Mation ou Heraclion, ancien port de Gnossus, une ville qu'ils appelèrent Chandak (forteresse), nom que les Vénitiens transformèrent

en celui de Candie (Candia), et qui fut bientôt appliqué à toute l'île par les nations occidentales.

On trouve encore dans l'île, sous le nom d'Abadiotes, des descendants de ces Arabes conquérants.

C'est en 1204, à la prise de Constantinople par les croisés, que la Crète fut donnée en partage aux Vénitiens. Mais les Turcs s'en emparèrent en 1669, après une résistance qui dura vingt-cinq ans, et Venise n'y conserva que deux villes, Suda et Sina-Longa, qu'elle abandonna d'ailleurs au xviii^e siècle.

En 1821, la Crète se souleva contre les Turcs avec toute la Grèce, mais sans succès pour sa destinée, car elle resta sous la domination ottomane. En 1833, cependant, elle fut donnée à l'Égypte. Celle-ci ne s'en embarrassa pas longtemps et la rendit au sultan en 1840.

En 1866-1867, une nouvelle insurrection aboutit à lui faire donner un gouvernement particulier, si peu efficace, d'ailleurs, que l'année dernière les Crétois se sont révoltés une fois de plus.

Ce gouvernement consistait superficiellement à donner les mêmes droits politiques aux chrétiens qu'aux musulmans, c'est-à-dire que les pouvoirs locaux étaient représentés par un nombre de chrétiens ou de musulmans proportionné au chiffre de la population des uns et des autres. Mais cela n'empêchait pas le système des impôts d'être déplorable. Ceux-ci étant de deux sortes, comme partout, les indirects et les directs, le gouvernement turc s'était réservé les indirects, c'est-à-dire les douanes, et avait laissé aux pouvoirs locaux le bénéfice des impôts directs, c'est-à-dire de la dime. Or, la dime a pour source l'agriculture. Elle est en proportion des récoltes, et si ces dernières sont insuffisantes, la dime l'est encore plus. Naturellement, les Crétois se trouvaient ainsi dans la situation de propriétaires qu'on ne paye pas. Il en résultait des déficits continuels que le gouvernement turc ne comblait jamais, d'où conflits successifs jusqu'à l'insurrection.

Cette fois, l'intervention des puissances européennes a cependant valu aux Crétois

une solution intéressante. Tout en restant politiquement des protégés de la Turquie, ils vont être pourvus d'un gouvernement moins mystifiant que celui qui les avait mécontents. Ils s'administreront à peu près complètement eux-mêmes.

Il est juste, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi, à ne considérer la population crétoise qu'au point de vue de sa répartition en musulmans et chrétiens. Elle se compose, en effet, de 250,000 chrétiens contre 40,000 musulmans seulement. Bien plus, ces derniers eux-mêmes ne sont pas tous des Turcs, mais d'anciens Grecs convertis à l'Islam depuis la conquête. Ajoutez à ces chiffres environ 4,000 Israélites et 4,000 à 5,000 descendants des habitants primitifs dont nous avons parlé au début, et qui ont toujours été réfractaires à toute espèce de domination.

Enfin, c'est la langue grecque qui est employée le plus communément, même par les musulmans; du moins c'est un dialecte du grec.

Les principales villes sont : Candie, à l'embouchure du Géofiro, jadis très prospère pendant la durée de l'occupation vénitienne, aujourd'hui la plus turque de l'île, et dont la population (14,000 habitants) est presque entièrement musulmane; La Canée, sur la côte nord, au fond d'une baie profonde, fondée en 1252, port principal de l'île, capitale commerciale et résidence des consuls, avec 11,000 habitants, dont 6,000 musulmans; La Suda, près La Canée, port assez important; Retimo, également sur la côte nord, à 80 kilomètres sud-ouest de Candie, avec 8,000 habitants, et Sphakia, sur la côte méridionale, port de peu de valeur.

Toutes ces localités servent de comptoirs au commerce crétois, qui consiste surtout en huiles, savons, froment, orge, oranges, cotonnades et soieries, cerises, raisins et cuirs. La France a même deux maisons assez considérables à La Canée.

Indépendamment des produits que nous venons d'énumérer, la Crète pourrait fournir bien davantage si elle était mieux exploitée. Elle a, entre autres, beaucoup de forêts et

d'excellents bois de construction, une race de chevaux très appréciés, des mulets et des ânes, un bétail abondant, mais qui est laid, parce qu'il n'est l'objet d'aucuns soins, pas plus que la terre, qui est mal cultivée.

Pourtant le pays est admirable, le sol est riche, et la température n'excède jamais 25 à

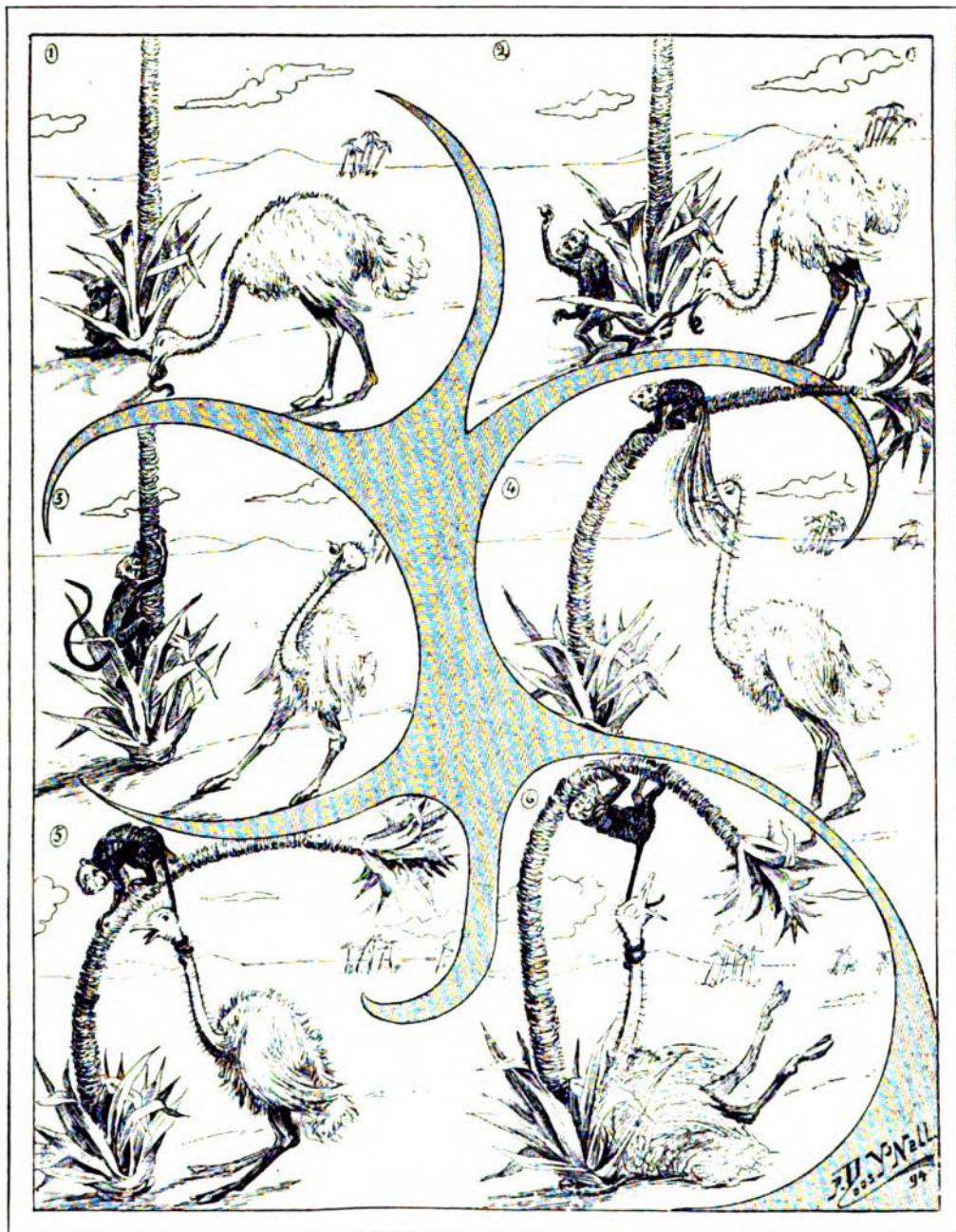
28 degrés. On n'y connaît pas les épidémies.

Mais il n'y a même pas de routes, les communications y sont d'une difficulté inouïe et, comme vous l'avez compris à propos de l'impôt, le paysan ne se sent pas libre.

Peut-être le sera-t-il davantage dans un délai prochain.

L. SEVIN-DESPLACES.

L'AUTRUCHE ET LE SINGE



FABLE SANS PAROLES. — Dessin de DOUS-Y'NELL

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE III

La lettre de M. Lacoste.

Marianne se hâta de lire le passage de la lettre qui concernait M^{me} Latapie. M. Lacoste racontait que sa cousine, après avoir paru surmonter sa douleur, était tombée dans un découragement si profond que ses amis étaient plus inquiets pour elle qu'au moment même de la mort de son fils.

« Nous croyons tous, ajoutait M. Lacoste, que notre pauvre parente aurait besoin d'une consolation supérieure à celles que nous sommes capables de lui offrir. Cette consolation, c'est le petit Roger qui pourrait la lui donner. Pour lui, elle ferait un effort de volonté, consentirait peut-être à prendre l'air, à retourner à sa métairie. Elle aurait un intérêt qui la rattacherait à l'existence. Veuillez soumettre cette appréciation à M^{lle} Mercier, et lui dire, en même temps, que, si elle se décidait à conduire elle-même son frère à Orthez, tous les parents de Roger l'accueilleraient comme si elle appartenait à la famille. Je serais le premier à me mettre entièrement à sa disposition. » Suivaient quelques conseils sur la manière de préparer M^{me} Latapie à la visite du frère et de la sœur.

« Une bien bonne lettre, fit M^{lle} Éliisa, à qui Marianne avait passé la missive de M. Lacoste. Celui qui l'a écrite doit être un brave homme. »

M^{lle} Mercier ne disait rien. Entre ses jolis sourcils blonds un pli s'était creusé, et ses yeux bleus, si rians lorsqu'elle décrivait la bonne vie qu'elle mènerait chez ses amis Guilbois, avaient perdu leur éclat. Elle pensait, avec une compassion mêlée de respect, à l'aïeule désespérée dans sa maison vide, à l'effort héroïque exigé par chacune de ces lettres où il n'était question que de la vieille chatte, des poules et des lapins de Camplong,

du grand chêne de la prairie, des jolis petits chiens qu'on voyait chez M. Lacoste...

« Croyez-vous, demanda-t-elle tout à coup, que je puisse partir le 1^{er} mai pour Orthez ? »

M^{lle} Éliisa sursauta :

« Le premier ! ma chère enfant, mais c'est dans trois jours.

— On fait beaucoup de choses en trois jours, reprit Marianne de sa voix claire qui sonna comme un appel à l'action. Je me chargerais bien de mettre l'appartement en tenue d'été, d'ici à demain soir, si je peux avoir un homme de chez Rogeron pendant quelques heures. Après demain, nous irions dire adieu aux Mercier, aux Guilbois, à Jeanne ; le lendemain, les malles, et puis en route !

« J'avais pensé attendre les vacances, mais puisque le docteur Arnal me conseille de ne pas faire travailler Roger en ce moment, mieux vaut entreprendre le voyage tout de suite. Nous reviendrions en juillet et, si vous le permettiez, nous irions avec vous et M^{me} Coulon dans ce petit trou, près de Dieppe, où vous allez tous les ans. Nous ferions notre déménagement en septembre, et Roger entretrait à l'École alsacienne en octobre.

— J'admire toujours comme vous prenez vite vos résolutions, dit M^{lle} Éliisa. Moi, je passe des jours et des nuits à peser le pour et le contre, et quand enfin je crois être fixée, la plus petite objection suffit pour me bouleverser à nouveau.

— Cette fois-ci, répondit Marianne, je ne me suis pas décidée aussi vite que vous le pensez. Il y a des semaines que l'idée de ce voyage me poursuit ; mais, comme il me faisait peur, je ne pouvais pas arriver à prendre un parti.

— Peur ! à vous, ma chère ? » et M^{lle} Éliisa

leva la tête pour regarder la jeune fille qui, tout à l'heure, arpentait le salon d'un pas décidé, et qui maintenant, appuyée au dossier d'un fauteuil, tournait vers son amie un visage calme et résolu.

« C'est la pauvre vieille dame qui me fait peur; je me figure qu'elle me déteste. Quand elle écrivait à mon père, elle disait toujours : « Salue ta fille pour moi, » jamais un mot de plus. A présent, dans les lettres à Roger, elle met : « Salue ta sœur de ma part. » Elle ne me remercie même pas de mes lettres, à moi. Et puis, tous ces gens de là-bas, ces parents, ces amis, doivent être tellement ennuyeux ! Je me les représente, dans un salon triste et sombre, assis autour du fauteuil de M^{me} Latapie, rabâchant la même chose : « Il faut se faire une raison... Allons ! un peu de courage, pauvre amie... » et puis se mettant tous ensemble à raconter les sottises petites nouvelles de l'endroit. Il y a surtout une certaine Amanda que M^{me} Latapie cite continuellement et dont je me méfie... ce qu'elle doit être sermonneuse !

— Deux mois sont vite passés, chère enfant, » dit M^{lle} Élisabeth, optimiste par nature.

— Ce sont les premiers jours surtout qui m'effraient, — cette arrivée d'abord... mais, au fait, j'y pense, — il nous faut quelqu'un pour le voyage, et nous aurons besoin là-bas d'une personne qui puisse s'occuper de Roger, et nous accompagner de divers côtés. »

M^{lle} Élisabeth conseilla d'emmener la femme de chambre de Marianne, une certaine Caroline, à qui le petit garçon était habitué depuis longtemps.

« Caroline vous soignera bien tous les deux, elle entretiendra vos effets en bon ordre, et son apparence si éminemment respectable en fera une protectrice tout à fait suffisante. »

Marianne soupira : « Oui, et avec Caroline nous emporterons quelque chose d'ici, un peu d'air de Paris; mais, songez donc, tomber à trois dans une maison où on n'est ni invité ni attendu !

— Tout cela s'arrangera, — vous verrez de quel secours sera cet excellent M. Lacoste. Commencez par rédiger la dépêche à lui en-

voyer, et puis écrivez vite à la bonne-maman. »

Marianne passa dans sa chambre, et, s'installant devant son buvard, traça, en un instant, les quelques lignes destinées au télégraphe; mais, lorsqu'il s'agit de la lettre, la petite plume, tout à l'heure si alerte, ne voulut plus courir à grande vitesse sur le papier. La jeune fille écrivit une page, déchira son feuillet, recommença; arriva à couvrir deux autres pages, déchira encore; elle en était à son cinquième essai lorsqu'elle entendit un pas bien connu traverser l'antichambre. Laisant là ses tentatives épistolaires, elle courut au salon sans attendre qu'on lui eût annoncé le visiteur.

Un grand vieillard à barbe blanche, penché au-dessus d'une table, examinait un dessin à peu près fini :

« Pas mauvaise, cette petite composition, dit-il en tendant la main à la jeune fille; vos personnages sont bien groupés, mais pas assez amusants. Trop connus, tous ces types-là, mon enfant. Ça, c'est le père Badille; vous avez eu beau lui supprimer la barbe et les cheveux, on le reconnaît. Et puis, votre petite Speranza, vous avez essayé aussi de la déguiser, mais c'est elle, avec son air de diabolotin. Il faudrait tâcher de sortir un peu des modèles de tout le monde...

— Je ne sais pas quels modèles j'aurai la semaine prochaine, dit Marianne; je n'en aurai peut-être pas du tout, » et elle fit part à M. Guilbois de la décision qu'elle venait d'arrêter.

« Vous avez raison, mon enfant, dit gravement le vieux peintre. Nous commençons à nous demander, Julie et moi, si vous aviez oublié la pauvre bonne femme qui doit être très malheureuse. D'après ce que rapportait notre ami, je me suis toujours figuré une de ces natures tout en résistance, énergique, volontaire, et ne prenant pas son parti du mal qui lui arrive. Vous ne rirez pas tous les jours, là-bas. Mais ça pourra tourner très bien et de plus d'une façon. Votre petit Roger nous paraissait s'anémier un peu; Julie en était assez inquiète. L'air de la campagne lui sera bon. Pour vous, pour le développement

de votre talent, vous ne pouvez rien faire de mieux que de vous en aller là-bas : c'est un pays de peintres, les Basses-Pyrénées ; Bonnat en est, et bien d'autres. Des modèles, chère enfant ! mais vous en aurez trop ! Tous ces Béarnais, tous ces Basques ont des têtes de caractère. Vous reviendrez avec une provision d'études, et quelle jolie exposition vous nous offrirez pour l'année prochaine ! Ce sera la récompense de votre bonne œuvre.

— Il me semble, dit Marianne, que sans vous, sans vos conseils, je n'arriverai à rien qui vaille...

— Détrompez-vous, mon enfant. Vous avez besoin de vous affranchir de mon influence, de celle des autres peintres, dont vous voyez sans cesse les œuvres.

— Mais, que vais-je trouver chez M^{me} Latapie ? Y aura-t-il seulement un pauvre coin où m'installer ?

— Dans les grandes vieilles maisons de petite ville, il y a toujours moyen de s'arranger. Quand vous n'auriez qu'une mansarde exposée au nord... et le plein air... Lorsque je n'avais pas mes rhumatismes, j'emportais ma boîte à aquarelle et je faisais cinq ou six esquisses dans ma journée. Vos couleurs sont-elles au complet ? Avez-vous du papier, des châssis ? Voulez-vous que je passe pour vous chez Saint-Martin ? »

Après une bonne petite conversation technique où le papier Whatman, la palette, les brosses, les toiles de dimensions diverses tinrent une place considérable, il fut convenu que M. Guilbois donnerait congé le surlendemain à ses élèves, et qu'il se chargerait lui-même de l'emballage du précieux attirail. Marianne, grandement réconfortée par les

paroles encourageantes que le vieil artiste avait su introduire fort à propos dans l'entretien, se remit à la lettre qui devait compléter la dépêche à M. Lacoste, et, cette fois, elle réussit à la terminer.



Roger fut enchanté d'apprendre le projet de voyage, et il accabla sa sœur de questions assez embarrassantes sur cette grand'mère qu'il ne demandait pas mieux que d'aimer, mais dont les lettres, écrites d'un style moitié solennel, moitié familier, ne laissaient pas de le déconcerter un peu. Et ce qui troublait le plus les idées de l'enfant, c'était le fait qu'aucun lien de parenté n'existait entre les deux êtres qui le touchaient de si près.

« Elle sera tout de même aussi ta grand-

mère à toi ? » ne cessait-il de répéter, et il ne se tint pour satisfait que lorsqu'il eut obtenu de Marianne une réponse un peu plus affirmative que ne le comportait la stricte vérité. Rassuré sur ce point capital, Roger se lança dans mille projets, où le fils du métayer et la grande prairie de Camplong tenaient une place importante, et auxquels M^{lle} Élixa, auditrice complaisante, donnait sa plus entière approbation.

Les trois jours qui précédèrent le départ se passèrent au milieu d'une sorte de fièvre. Marianne fit des prodiges d'activité; elle n'oublia rien ni personne; mais, lorsque les dernières poignées de main échangées avec M^{lle} Élixa, les cousins Mercier et M. Guilbois, elle se trouva, entre son frère et Caroline, dans le *rapide* de nuit qui glissait doucement hors de la gare, elle eut le sentiment qu'elle disait un adieu éternel à ses meilleurs amis. N'eût été Roger, qu'il fallait calmer et entretenir dans des idées paisibles et propices au sommeil, elle se fût laissée aller sans résistance à la lassitude morale qui suit les moments de crise. Elle s'essuya les yeux à la dérobée, puis, prenant la main de l'enfant dans la sienne, elle refit la description de la maison de la grand'mère, telle que la lui présentait son imagination d'après les vagues données fournies autrefois par M. Latapie.

Roger ne se fatiguait pas de ce jeu de devinette, et il aurait voulu le prolonger indéfiniment; pour arrêter le flot de ses questions, Marianne eut l'idée de lui faire manger quelques-uns des caramels superflins offerts par la cousine Mercier, et le silence obtenu par ce moyen ne tarda pas à amener le sommeil.

« A présent, se dit Marianne, je vais pouvoir réfléchir tout à mon aise, » et continuant à sa manière le jeu de tout à l'heure, elle essaya de se faire une idée de l'existence qui l'attendait à Orthez; mais, à la trépidation continue du train, sa pensée s'engourdit peu à peu, et, avant même l'arrivée à Blois, Caroline eut la satisfaction de constater que sa jeune maîtresse dormait aussi paisiblement que le petit garçon.

La jeune fille, qui n'avait pas fermé l'œil pendant la nuit précédente, entendit comme dans un rêve le fracas des arrêts et les sifflets aigus des départs, et elle fut toute surprise, en se réveillant aux environs de Libourne, de voir qu'il faisait grand jour. Elle s'amusa tout de suite à noter au passage les détails qui donnaient au pays un aspect si différent de celui de l'Île-de-France : les toits plus plats, d'un rouge vif ou d'un brun chaud; les clôtures mal soignées, mais pittoresques; çà et là, un pan de mur à moitié démoli, un volet mal accroché, un luxe de vignes échevelées courant partout à l'aventure, les attelages de bœufs arrêtés aux passages à niveau, et dans le lointain, dominant le tableau, les hautes collines, presque de petites montagnes, qui annonçaient déjà les Pyrénées. Roger admirait tout de confiance, et la maussade traversée des Landes, après Bordeaux, ne diminua pas son enthousiasme; les bois de pins furent bientôt remplacés par des champs et des prairies, et puis soudain, vers Puyoo, la chaîne des Pyrénées, idéalement bleue et couronnée d'argent, apparut un instant. Cette vision rapide charma la jeune fille, et avec un geste enfantin du côté de la montagne elle cria : « A bientôt ! » Aussi fut-elle toute déçue lorsque, un peu plus tard, sautant sur le quai de la gare, à Orthez, elle ne vit à l'horizon que des collines qui lui parurent fort ordinaires.

Un autre désappointement était réservé aux voyageurs : personne ne les attendait; or nous savons tous qu'au moment où l'on descend de wagon et où l'on est ahuri par la cessation brusque du roulement qui a longtemps accompagné votre pensée, il est agréable de trouver, à défaut d'un visage connu, des mains qui se tendent vers les parapluies et les sacs de voyage.

Marianne, Roger et Caroline restèrent sur le quai, hésitants, empêtrés de leurs paquets, déconcertés par le langage des gens qui les entouraient. M^{lle} Mercier avait cru retrouver le parler doux et chantant, aux intonations italiennes, qui l'avait si souvent charmée lorsque les amis de M. Latapie racontaient

des histoires ou récitaient des poésies dans leur patois ; mais, à la gare, en pleine civilisation, chacun se croyait tenu de parler français, et le français accommodé à la béarnaise n'avait rien de bien séduisant.

Les voyageurs gagnèrent la sortie, où un gamin à la mine éveillée s'offrit pour rattraper l'omnibus, qui s'était mis en route faute de clients.

Après force discours et de nombreux claquements de fouet les Parisiens eurent enfin la satisfaction de rouler sur les cailloux pointus dont sont pavées les rues étroites et de se rapprocher de la tour Moncade, seul débris du château-fort qui dominait autrefois la ville.

On s'arrêta devant une antique maison d'aspect assez maussade avec ses volets d'un vert fané, tous hermétiquement fermés. Au coup de sonnette du conducteur, on entendit des sabots claquer sur des dalles, et une fillette brune, très échevelée sous un fichu jaune, vint ouvrir.

« L'onibus, moun Diou ! » cria-t-elle toute saisie, et dans son trouble elle laissa retomber le lourd portail.

On entendit de nouveau courir les sabots, puis une voix grondeuse cria quelque chose d'incompréhensible.

Le conducteur s'escrimait de son fouet contre la porte inhospitalière que Roger, très impatient, heurtait de son petit poing. Enfin on se décida à ouvrir, et une femme âgée, maigre, aux yeux tristes, parut sur le seuil, essoufflée et rajustant d'une main tremblante un bonnet, qui venait évidemment d'être posé à la hâte sur ses cheveux gris foncé.

« Le voilà ! Enfin, le voilà ! Mon Dieu, qu'il est joli ! mais qu'il est pâle ! Entre bien vite, mon cher petit ! Je voulais envoyer Donine à ta rencontre, mais la pendule s'est arrêtée. Viens que je te regarde mieux et que je t'embrasse ! »

Toute à son petit-fils, M^{me} Latapie n'avait pas même regardé Marianne ; celle-ci, assez décontenancée, avait fait déposer les bagages dans la cour, devant la porte de la maison ; les allées et venues nécessitées par cette opération avaient mis en émoi les hôtes de



la basse-cour ; les poules, effarées, couraient de-ci, de-là, avec des gloussements éperdus, tandis que des canards battaient bruyamment des ailes dans un coin écarté.

Ce n'était rien, ce trouble parmi les volailles. Marianne, cependant, en fut attristée ; elle crut y voir un présage : « Personne ne se soucie de moi, ici, se dit-elle, je ne serai qu'une gêne et un embarras, » et elle hésitait à pénétrer dans ce logis où on ne l'avait pas invitée à venir.

« Mademoiselle devrait demander où est sa chambre, dit Caroline, et je pourrais y déposer les bagages les plus légers. »

A ce moment Roger accourut.

« Marianne, Marianne, cria-t-il de sa petite voix gaie, je vais te montrer ta chambre, elle est tout à côté de la mienne, comme à Paris.

Figure-toi que le diner est servi; c'est drôle, un diner à l'heure où les autres déjeunent! » Et le garçonnet se serra contre la jeune fille, lui prit les deux mains, d'un geste câlin, et l'entraîna dans la maison tandis qu'elle se baissait pour embrasser tendrement l'enfant. Marianne ne pouvait pas s'en douter, mais là était le présage.

M^{me} Latapie attendait la nouvelle arrivante sur le seuil de la chambre qu'elle lui destinait; la main de la vieille femme ne fit qu'effleurer celle de la jeune fille, et le ton dont elle lui adressa les paroles indispensables fut si cérémonieux que Marianne se dit aussitôt que ses pressentiments ne l'avaient pas trompée: « Il valait la peine, vraiment, de tout quitter en hâte pour courir à l'aide d'une personne qui ne vous regarde pas et vous accueille comme une ennemie, » pensa la jeune fille, et elle sentit son cœur se glacer.

La vue de la chambre où M^{me} Latapie s'empressa de la laisser seule n'était pas faite pour corriger la fâcheuse impression.

C'était une grande pièce aux murs blanchis à la chaux, assez mal éclairée par une fenêtre unique à petites vitres verdâtres, garnie de rideaux blancs étriés; dans un angle, un lit entouré de draperies à carreaux rouges et blancs; dans un autre, une table de toilette très petite et très mesquine; une de ces vieilles commodes ventrues, dont les tiroirs s'ouvrent toujours de travers, et trois chaises de paille complétaient tout l'ameublement; la cheminée de bois, peinturlurée de marbrures jaunes et noires, et les briques du carrelage, recouvertes d'un encaustique rougeâtre, exagéraient encore le caractère de nudité laide et froide de cet ensemble.

Marianne, habituée aux raffinements de l'appartement coquet et confortable qu'elle venait de quitter, eut un léger frisson à la vue de ce qui allait être sa chambre; mais Roger ne lui laissa pas le temps d'analyser ses impressions, ce fut à peine s'il lui permit de faire un bout de toilette, tant il était pressé de se mettre à table.

L'aspect de la salle à manger n'était guère plus réjouissant. On s'y était accordé le luxe

d'un papier de tenture: sur un fond orangé se détachaient des espèces de suspensions brunâtres, d'où s'échappaient des guirlandes très touffues d'un vert cru et brutal.

« Combien les murs nus de là-haut valent mieux! » se dit Marianne.

Des chaises de paille, grossièrement établies sur des pieds massifs, étaient rangées contre les parois, et devant chacune on avait placé une petite natte ronde et multicolore; sur la cheminée, des chandeliers autrefois argentés montaient la garde de chaque côté d'une pendule de bois à colonnes protégée par un globe; de grands vases d'albâtre, sous globe également, complétaient la garniture.

La table préparée pour le repas n'avait rien d'engageant. Toute symétrie en était absente; les verres, les couteaux, les fourchettes, dépareillés, paraissaient réunis au hasard; la vaisselle, d'une faïence blanche commune, était si craquelée qu'elle ne paraissait même pas propre; le pain reposait directement sur la nappe, traversé par un gros couteau enfoncé jusqu'au manche; on avait posé un plat sur la soupière, et le tout était surmonté d'un couvercle.

« C'est un vrai diner béarnais, mon petit, dit M^{me} Latapie en enlevant le plat qui recouvrait la soupe, la *garbure*¹, le *confit d'oie* et les petits pois au jambon. Voyons si tu aimeras notre cuisine nationale. »

Fort heureusement, Roger n'était pas difficile, et le voyage lui avait ouvert l'appétit; il fit honneur au diner, à l'intime satisfaction de sa grand'mère, qui avait fort redouté des « grimaces de Parisien ». Marianne était à l'âge où l'on n'attache guère d'importance à la qualité de la nourriture; elle avait cependant ses petites antipathies, et précisément les choux et les pois à la graisse étaient du nombre. Elle dina donc assez mal, et comme la grand'mère ne s'occupait que de Roger, il lui fut impossible de placer même un mot

1. La *garbure* est une soupe aux légumes où le chou tient une place considérable. Le *confit d'oie* est une conserve de cuisses d'oies préparée avec la graisse de ce volatile.

dans une conversation forcément très décousue et passablement gastronomique.

Le repas terminé, le petit garçon pria M^{me} Latapie de lui montrer la ville : il fut tout désappointé en apprenant que, depuis des mois, grand'mère ne sortait que le dimanche.

Aussitôt Roger se rejeta vers Marianne, sa compagne ordinaire, et lui rappela un propos, tenu la veille, sur le plaisir qu'il y avait à explorer un endroit inconnu. Comme il fallait attendre qu'un certain Jeantot¹ fût rentré chez lui, sa journée finie, pour monter les malles au premier étage, Marianne consentit à se promener avec son frère ; elle avait hâte, du reste, d'échapper à l'odeur de choux dont toute la maison était pénétrée et de revoir les montagnes qu'il lui tardait d'admirer à l'aise.

Caroline, qui, elle non plus, n'avait pas trouvé le diner de son goût, était prête à accompagner ses jeunes maîtres, et le trio se mit en route.

« Commençons par monter jusqu'à la tour, dit Roger, ce doit être joli, là-haut. »

Les promeneurs arrivèrent vite au pied du vieux donjon, mais, là, grande déconvenue : les talus recouverts d'herbe, qui l'entouraient des quatre côtés, masquaient la vue, et la pluie de la veille avait laissé ces remparts si humides que Marianne en défendit l'escalade à son frère.

« Allons voir autre chose ! » s'écria Roger, qui ne se décourageait pas facilement, et il entraîna sa sœur vers le bas de la rue. Au bout de quelques instants les Parisiens se trouvèrent au bord du Gave de Pau, dont les flots tumultueux coulent étroitement pressés entre deux rives rocailleuses ; Marianne admira la belle couleur vert foncé de ces eaux et le vieux pont pittoresque, surmonté d'une tour, qui traverse le torrent, mais elle chercha inutilement à l'horizon les croupes bleues des Pyrénées, qui l'auraient consolée de la banalité de la petite ville, et après une promenade d'une demi-heure sur une route toute plate elle regagna mélancoliquement la vieille maison maussade.

CHAPITRE IV

Nouvelles connaissances.

L'active Caroline avait procédé, le soir même de l'arrivée, au déballage et au rangement des effets de ses jeunes maîtres, de sorte que, le lendemain matin, les chambres mises en ordre, elle se trouvait sans occupation. Cela ne faisait pas le compte de la brave fille qui aurait voulu introduire quelques perfectionnements dans l'installation par trop insuffisante de *Mademoiselle*.

Elle avait relevé avec des bouts de ruban les affreux petits rideaux des fenêtres, artistement drapé de serviettes frangées le lavabo, étalé sur la commode les ustensiles de toilette, descendu de sa propre chambre une petite table qui, grâce à un plaid écossais, au buvard et à l'encrier, n'avait pas trop mauvais air, mais son esprit inventif, faute des matériaux nécessaires, ne lui suggérait plus d'autres améliorations. Elle se décida

alors à parler à M^{lle} Mercier des divers objets emportés de Paris par M. Latapie, et qu'elle n'avait revus nulle part.

« M^{me} Latapie a dû pourtant avoir connaissance des dispositions de Monsieur qui a laissé tout son mobilier à *Mademoiselle*. Cela m'étonne qu'elle n'ait pas mis les portières et les tapis dans la chambre de *Mademoiselle*...

— M^{me} Latapie aura probablement tenu à garder dans sa propre chambre des souvenirs de son fils, — ce serait si naturel !

— Bien sûr que ce serait naturel ; mais, je me suis informée auprès de la petite bonne, et il paraît que tout a été enfermé dans des caisses, même les choses que *Mademoiselle* avait prêtées à Monsieur, le tapis que M. Mercier lui a rapporté de l'Inde, la table pliante, la bouilloire de cuivre, la théière, les tasses... Ça serait pourtant bien commode, quand *Mademoiselle* aurait envie d'une tasse de thé, de

1. *Jeantot*, l'un des diminutifs béarnais de Jean.

ne pas avoir à aller dans cette horreur de cuisine, — et y a-t-il seulement une autre théière dans la maison ?

— En cette saison, répondit Marianne, on se passe facilement de thé.

— Si Mademoiselle avait la grande photographie de sa mère à placer au-dessus de sa table à écrire ! ça changerait tout de suite l'aspect de la chambre. »

Caroline savait fort bien qu'elle touchait là un point sensible, et que la jeune fille avait fait un grand sacrifice à M. Latapie en lui laissant emporter ce portrait, qui n'était pas le plus beau de ceux que l'on possédait de sa mère, mais qui était de beaucoup son préféré. Pourtant, Marianne, bien décidée à n'adresser aucune réclamation à la vieille dame, parla à la femme de chambre d'une réparation urgente à faire à une robe, et Caroline comprit qu'elle n'avait qu'à prendre ses ciseaux et son aiguille et à garder le silence.

Pendant ce temps, Roger, installé à la salle à manger près de sa grand'mère, racontait à celle-ci une foule de choses sur Paris et la vie qu'il y menait, et essayait vainement de faire dire à la vieille dame qu'elle aimerait le suivre dans la grande ville.

« Non, vois-tu, mon enfant, je suis allée une fois à Paris, et j'ai cru y devenir sourde ou folle au milieu de ce tapage. Vingt fois, j'ai failli être écrasée, et je me suis promis de ne jamais y remettre les pieds. Oh ! Paris ! »

M^{me} Latapie mit tant d'énergie dans cette exclamation que l'enfant la regarda avec surprise ; en voyant ses grands yeux interrogateurs fixés sur les siens, la vieille dame fit le geste de secouer quelque chose de dessus elle, puis proposa une excursion dans la cour afin de rattraper la chatte qui se chauffait au soleil.

Ce jour-là, comme la veille, Marianne voulut sortir avec son frère et Caroline ; mais, M^{me} Latapie ayant annoncé qu'il y aurait certainement des visiteurs pour Roger et sa sœur, la promenade fut remise au lendemain.

Les prévisions de la vieille dame se réalisèrent, en effet ; à peine Donine eut-elle donné un rapide coup de balai à la salle à

manger, encore imprégnée des effluves d'un ragoût à l'ail, que les demoiselles Minvielle arrivèrent.

Marianne trouva très difficile de démêler ce qui revenait à chacune des trois sœurs dans l'ensemble des voix aiguës ; elle finit cependant par saisir deux choses : la première, c'était que les demoiselles Minvielle avaient fort à se plaindre de l'humanité en général et de leur propriétaire en particulier ; en second lieu, elles se félicitaient hautement de n'avoir jamais quitté leur ville natale, persuadées que partout ailleurs les coutumes et la manière de vivre étaient détestables et ridicules, et que leur petit-cousin, Gaston Latapie, serait encore de ce monde s'il n'avait commis la folie de s'installer à Paris. Au moment où les vieilles filles prirent congé, Marianne s'aperçut tout à coup qu'elle avait perdu le fil de leur conversation : elle s'était absorbée dans une profonde méditation sur ce que pouvait être la vie de créatures humaines qui paraissaient regarder comme des ennemis tous ceux qui vivaient près d'elles et qui, en même temps, ne comprenaient rien en dehors de leur milieu mesquin et étroit.

Après les cousines Minvielle, ce fut le tour du cousin Lacoste. Marianne, très désireuse de connaître le tuteur de Roger, le bon vieillard dont la lettre l'avait émue, se leva avec empressement pour aller au-devant du nouvel arrivant. C'était un petit homme rondelet, tout rose et tout souriant sous ses cheveux gris, et qui marchait en sautillant. Il paraissait avoir réussi à concilier deux choses qui semblent s'exclure : ne pas parler, sans pourtant se taire tout à fait. Il écoutait d'un air de grand intérêt ce qu'on lui disait et, pour marquer sa sympathie, il avait adopté un petit mot, toujours le même, qu'il variait à l'infini en le prononçant selon la nature de l'émotion qu'on lui faisait éprouver. Ce petit mot, c'était *tiens*, mais le *tiens* méridional : tè ! Tantôt il le lançait tout seul d'un ton où perçait l'étonnement, tantôt il le répétait trois ou quatre fois de suite à intervalles très rapprochés pour exprimer la curiosité, l'intérêt croissant de minute en minute, ou bien il l'accentuait fortement

afin de marquer la désapprobation, l'indignation, le chagrin. Marianne se trouva si gênée par cet accompagnement à son discours qu'elle ne tarda pas à renoncer à toute conversation. Le petit homme ne parut pas se formaliser de ce silence et il transféra tout simplement son attention de la jeune fille à la vieille dame. Il était en train d'approuver par une série d'interjections attendries ce que celle-ci lui racontait de Roger, et de sa gentillesse, lorsque Donine annonça M. et M^{me} Bonnemason.

Ceux-ci accablèrent M^{lle} Mercier de politesses et de questions. Ils étaient très honorés de faire sa connaissance, regardaient sa venue à Orthez comme une bonne fortune pour eux qui rencontraient rarement quelqu'un à qui parler, voulaient être mis au courant de ses goûts, de ses habitudes, de ses projets.

« Ma pauvre demoiselle, dit M^{me} Bonnemason, je n'ose pas espérer que vous vous plaisiez dans notre ville. A votre âge, après Paris, elle vous paraîtra bien triste. Nous n'avons jamais rien, pas une soirée, pas un concert; voilà ce que c'est que d'avoir un sous-préfet garçon ! Il n'y a même pas la musique militaire. Les pompiers ont essayé d'organiser une fanfare, mais le maire ne leur a donné aucun encouragement. Si on avait nommé M. Bonnemason, ç'aurait été tout autre chose. Il aime tant les arts ! Ah ! si nous avions ici le quart des distractions de Pau ! Tous les plaisirs, ma chère demoiselle, les chasses au renard, le polo, les courses, les bals de la Préfecture. Il faudra venir chez moi, mademoiselle Mercier; vous verrez toutes mes tapisseries; en ce moment, je brode un grand Henri IV au petit point : on dirait un tableau de maître; vous

ferez marcher les boîtes à musique de M. Bonnemason : il en a six !

— Et puis, dit majestueusement M. Bonnemason, nous parlerons de Paris, mademoi-



selle. J'y allais tous les ans quand j'étais dans les jambons de Bayonne. Ah ! Paris ! Paris ! capitale des arts ! reine des plaisirs ! J'y ai fait de belles affaires autrefois ; dans ce temps-là, le porc d'Amérique ne nous gênait pas comme à présent. »

Marianne, un peu accablée par le déluge de paroles dont l'inondaient les Bonnemason, tourna la tête pour voir ce que faisait M. Lacoste; celui-ci avait demandé qu'on appelât Roger, et il s'était établi avec lui dans un coin de la salle à manger; le petit garçon, tout épanoui, écoutait très attentivement ce

que son tuteur lui contait à demi-voix, et Marianne, reconnaissante de l'intérêt témoigné à son frère, se dit que M. Lacoste avait, à défaut d'autres mérites, la qualité de plaire aux enfants.

« Cela vient peut-être de ce qu'il est un peu enfant lui-même, pensa-t-elle. Il est probable que ce n'est pas lui qui a écrit la lettre ; quelqu'un la lui aura dictée, mais qui ? Ce n'est toujours pas le gros marchand de jambons, et son épouse encore bien moins. »

Elle eut à subir plusieurs autres discours du majestueux couple, qui se décida enfin à se retirer, non sans avoir arraché à la jeune fille la promesse d'une visite prochaine.

« Je me suis laissé raconter, dit M. Bonnemason, que vous vous étiez fait suivre par une *chambrière* d'un âge qui la rend apte à vous accompagner ; cela vous sera commode, mais à défaut de cette respectable personne, M^{me} Bonnemason vous offrirait volontiers sa protection pour parcourir la faible distance qui nous sépare. »

Dès que M. et M^{me} Bonnemason furent sortis de la salle à manger, accompagnés par M^{me} Latapie, M. Lacoste s'avança vers Marianne et lui demanda si elle ne voudrait pas lui confier son frère pour le reste de la journée.

« Nous sommes déjà assez bons amis, mais il paraît que ce sont surtout mes chiens que Roger veut connaître. Tè, ça ne m'étonne pas ; ils sont plus amusants que moi. Si j'osais, je vous offrirais de nous accompagner chez moi, mademoiselle Mercier ; ma voiture est là, tout près. »

M^{me} Latapie, qui rentrait à ce moment, entendit cette offre :

« Vous n'y pensez pas, Lacoste ? M^{me} Cazan et Anna, les demoiselles Lafaurie et ma nièce Viguerie, qui vont venir... Qu'est-ce qu'elles diraient si elles ne trouvaient personne ? Il leur tarde beaucoup de voir Roger et M^{le} Mercier, naturellement.

— Tè, tè, tè, ne vous fâchez pas ! Je ne

souffle plus mot, je me sauve. » Et le petit homme fit en toute hâte ses adieux et s'arracha à son pupille, qui s'accrochait à lui.

M^{me} Latapie, depuis que Marianne avait été présentée à une partie de la parenté, changeait d'attitude vis-à-vis de la jeune fille ; l'attention dont celle-ci avait été l'objet de la part des Bonnemason et du cousin Lacoste la rehaussait évidemment aux yeux de la vieille dame. De plus, elle s'était aperçue que, pour son petit-fils, Marianne était le centre de l'univers, et, avec sa franchise d'enfant tendrement aimé, le bonhomme s'était permis deux ou trois remarques qui avaient fait naître de sérieuses réflexions : il ne fallait pas risquer de s'aliéner le petit en témoignant trop de froideur à cette sœur tant aimée. M^{me} Latapie fit donc un grand effort pour entrer en conversation avec la Parisienne.

« Il y a une personne qui ne pourra pas venir vous voir, mais à laquelle vous ferez bien de rendre visite le plus tôt possible. C'est cette pauvre Amanda ; votre beau-père a dû vous parler d'elle. Il l'aimait beaucoup, et jamais il n'a manqué d'aller la voir. C'est une personne à part, Amanda. En voilà une qui sait causer ! C'est à se demander si elle ne prend pas tout ce qu'elle dit dans un livre. Bonnemason parle bien aussi, mais on dirait qu'il veut prêcher. Au lieu qu'Amanda vous dit des choses gentiment arrangées qui font rire. Autrefois, quand il ne m'arrivait pas de lettres de Paris ou que Donine m'avait fait trop enrager, j'allais voir Amanda, et au bout de cinq minutes tous mes soucis étaient oubliés. »

Marianne se demanda pourquoi M^{me} Latapie n'avait plus recours à cette consolatrice si habile, mais elle n'eut pas le temps de formuler sa question à haute voix : la porte s'était ouverte de nouveau et deux dames étaient entrées.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)



ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

III

Le yacht « Lily ».

Vers la fin de l'après-midi, on avait signalé une goélette à l'horizon. Les voiles supérieures seules étaient encore visibles; à mesure qu'on put l'examiner mieux, on reconnut un navire d'exceptionnelle beauté et, selon toute apparence, un coureur de premier ordre.

En un instant, toutes les conversations s'étaient arrêtées, tous les livres avaient été abandonnés, les parties de cartes, d'échecs, de dames ou de dominos laissées en place, et chacun était accouru, armé d'une lorgnette ou d'une longue-vue, afin de surveiller l'approche du nouveau venu.

Il faut s'être trouvé au large, dans l'isolement du vaste désert de l'Océan, pour savoir avec quel intérêt, avec quel empressement on accueille la nouvelle d'une rencontre. Les plus paresseux, les plus apathiques s'élancent, se pressent, ne veulent rien perdre du spectacle; ils attendent, le cœur battant, le passage de l'étranger; ils le voient d'un œil avide grossir, approcher, puis s'éloigner, diminuer, disparaître; et leurs regards fascinés refusent de se détacher du point où il a laissé son sillage.

Tandis qu'à terre, dans la rue, la variété infinie des spectacles, le va-et-vient des voitures, le luxe des magasins, la splendeur des monuments, nous laissent indifférents et nous arrachent à peine un regard; tandis que nous voyons circuler des milliers d'humains auprès de nous sans que le désir de les connaître nous effleure, aussi étrangers les uns aux autres, aussi inexorablement séparés que si nous habitions des planètes distinctes, en mer, cette cuirasse d'indifférence tombe, et l'inconnu qui passe devient soudain un fami-

lier, un ami, un frère. De navire à navire, on échange des regards affectueux, des paroles aimables, des souhaits empressés de bonne chance. Et ce n'est pas seulement le plaisir de revoir des figures humaines qui amène cette infraction aux habitudes reçues; un transatlantique, tel que la *Durance*, avec son matériel immense, sa population de matelots et de passagers, représente en effet un monde en raccourci.

Non, ce qu'on voit dans ce vaisseau étranger, ce qui attire dans ces visages inconnus, c'est la fraternité résultant d'une situation anormale.

En mer, la catastrophe est toujours possible, le péril toujours proche, le gouffre toujours béant. On l'oublie volontiers. Malgré le mouvement incessant, formidable, du monstre qu'on sait prêt à tout engloutir, on est facilement gagné par un sentiment de sécurité. L'habitude des longues traversées, le fait de ne s'être jamais trouvé dans un naufrage, l'optimisme naturel à l'homme, font qu'il s'aveugle, se regarde volontiers comme personnellement affranchi des dangers qu'il a entendu conter mille fois. Mais la conscience de ces dangers n'est qu'endormie; la plus petite cause peut la réveiller; l'apparition d'un autre navire y suffit. On comprend soudain combien on était isolé sur l'infinie solitude des vagues; on sent mieux le terrible plongeon qu'on a fait dans l'inconnu en quittant la terre ferme, car, dans ce passant de rencontre, on vient de reconnaître sa propre image; et c'est en tremblant pour cette frêle coquille qu'on mesure sa propre faiblesse.

Le navire signalé au large n'allait pas dans

une direction entièrement opposée à celle de la *Durance* : son avant était tourné vers le sud-ouest. Bientôt sa mâture élégante se dessina en entier ; puis ses flancs apparurent nettement, et enfin chacun put admirer un beau yacht de plaisance, de grandeur moyenne et de formes parfaites. C'était un bâtiment d'à peu près cent cinquante tonneaux. Il nageait ainsi qu'un cygne sur les grandes vagues de l'océan Indien ; ses voiles blanches battaient l'air comme des ailes immenses, et son armature de cuivre apparaissait et disparaissait sous l'écume bouillonnante, pareille à de l'or pur.

On était encore à trop grande distance pour distinguer l'équipage ; mais, à l'aide des lorgnettes, on put constater que le yacht changeait sa direction, forçait ses voiles, et se lançait dans une course parallèle au sillage de la *Durance*.

« Ils marchent bien ! s'écria le commandant, dont l'œil professionnel suivait avec un intérêt intense tous les mouvements du gracieux navire. De ce train, ils ne seront pas longs à nous rattrapper.

— Si j'étais le commandant Francœur, murmura Gérard, j'aimerais mieux faire sauter la *Durance* que de me laisser gagner de vitesse par cette coquille de noix !

— Félicitons-nous, alors, de n'être pas menés par vous ! Dites-moi donc, je vous prie, quelle honte il peut y avoir pour un navire aussi pesant que le nôtre à se voir dépasser en vitesse par un yacht léger comme une hirondelle, et bâti expressément pour la course ?

— Je ne sais. C'est ennuyeux d'être battu...

— On n'est pas battu si l'on n'entre pas en lice. Ce léger navire a ses qualités d'élégance et de vitesse ; nous avons les nôtres, de capacité et de solidité. Qui des deux, en cas d'accident, serait en mesure de prêter à l'autre un appui efficace ? S'il arrivait quelque désastre à ce hardi coureur, nul doute que la *Durance* ne fût en état de repêcher, d'habiller, de loger et de nourrir jusqu'au dernier de ses passagers. Lui se trouverait bien embarrassé, n'est-ce pas, pour nous rendre les mêmes services ? »

Cependant, la distance entre les deux navires diminuait à vue d'œil. On pouvait maintenant distinguer sans lorgnette l'élégant petit yacht dans tous ses détails. A l'avant, on voyait un lis, délicatement sculpté, dresser, au milieu de vertes feuilles, son pur calice blanc ; et sur l'embarcation suspendue à son flanc droit, ce nom, *Lily*, s'étalait en lettres d'or. Le pont, fait de bois si clairs, si reluisants, si curieusement ajustés, qu'on eût dit une belle nappe damassée, disparaissait à demi sous de riches tapis d'Orient. A l'arrière, des tentes-parasols aux vives couleurs, dressées çà et là, semblaient avoir naguère abrité divers groupes ; mais, en ce moment, tous les sièges étaient abandonnés, et ladies et gentlemen, penchés à la rampe, interrogeaient d'un œil curieux le spectacle animé que présentait le pont de la *Durance*. Seule, une femme d'une cinquantaine d'années, à l'air impérieux, aux traits fortement aquilins, était restée assise près d'une table où le samovar fumant, les jattes et flacons variés, les délicates porcelaines, les piles de sandwiches, de gâteaux et de tartines beurrées, indiquaient assez à quelle occupation on se livrait, à bord du *Lily*, quand le transatlantique avait été signalé.

Les hommes de l'équipage, vêtus d'un uni forme bleu, paraissaient bien disciplinés, forts, de premier choix. Passagers et passagères, tous ou presque tous jeunes, de belle taille, de bonne mine, portant bien leurs costumes nautiques, formaient un groupe à réjouir les yeux. On eût difficilement imaginé un ensemble d'élégance plus raffinée que ce yacht magnifique, soigné et ciselé en ses moindres détails, autant que joyau dans son écrin, avec sa charge de privilégiés insouciantes et joyeux.

Quand on fut presque bord à bord, on vit le *Lily* hisser le pavillon britannique.

« A hisser le pavillon en réponse ! » ordonna le commandant Francœur.

Les trois couleurs, d'un mouvement lent, s'étalèrent sur l'azur.

Un grand jeune homme, mince, blond, l'air nonchalant, vêtu de flanelle blanche, se pen-

chait à l'avant et, faisant porte-voix de ses mains, demanda :

« Quel est votre nom ? Nous ne pouvons pas le lire.

— La *Durance*, répondit le commandant, de sa forte voix qui dominait à l'occasion le tumulte des flots.

— Salut à la *Durance* ! Vous marchez d'une fière allure ; mais le *Lily* pourrait vous rendre des points !

— Salut au *Lily*. Il nous dépasserait sans doute au départ : mais il faudrait voir qui l'emporterait à la longue...

— Vous allez loin ?

— A Durban, par Zanzibar. Si vous voulez essayer qui arrivera premier, je suis votre homme !

— Ah ! ah ! fit Gérard ravi ; voilà qui est parler ! »

Le parlementaire du *Lily* se mit à rire de bonne grâce :

« Ce serait un peu loin, merci !

— Votre port d'attache est près d'ici ?

— Nous sommes à la station d'Aden, et nous évoluons simplement dans ces parages.

— Beaucoup de plaisir ! A qui appartient ce superbe yacht ?

— A lord Fairfield.

— Sa seigneurie est-elle à bord ? »

Le jeune homme toucha sa casquette.

« A votre service. Puis-je savoir votre nom, commandant ?

— Francœur, également à votre service. Vous n'avez rien à faire dire à Zanzibar ou ailleurs ?

— Rien de particulier. Si je pouvais vous accoster, je vous enverrais volontiers une caisse de champagne.

— Merci pour l'intention, et bon voyage !

— Bon voyage ! »

Des deux parts on agite des mouchoirs, on fait des signes de main, on se crie adieu. Colette s'est radicalement éprise, en ce peu de temps, de deux blondes jeunes filles qui, placées à la rampe, tout près de lord Fairfield, n'ont pas cessé un instant de lui adresser de gracieux sourires, séduites, elles aussi, par son délicieux visage. Au départ, les unes

et les autres n'y tiennent plus ; toutes s'en-voient, de la main, des baisers et des adieux tendres, tandis que le *Lily*, virant de bord, reprend son vol capricieux vers le sud-ouest.

Longtemps on demeura les yeux fixés sur sa silhouette fuyante. Enfin, lorsqu'elle ne fut plus qu'un point indistinct, on se reprit, on commença à se communiquer ses impressions. Ce fut alors qu'on s'aperçut que le sieur Brandevin donnait tous les signes de la plus vive agitation. Rouge, plus encore que d'habitude, la crête hérissée, la poitrine bombée, le bras gauche replié en arrière, il saluait du chapeau, de la tête, du sourire, tirait des gratte-pieds réitérés...

« Que fait donc ce pantin-là ? s'écria Henri Massey, étonné de ces manifestations.

— Il n'a pas cessé une seconde, pendant toute la durée du colloque, de se livrer à cette gymnastique, dit Gérard qui avait coutume de voir ce qui se passait derrière sa tête aussi bien que ce qu'il avait sous les yeux.

— A qui en a-t-il ? fit M. Massey ; est-ce qu'il perd la tête ? »

S'apercevant qu'on l'observait, M. Brandevin redoublait de sourires, de clignements d'yeux, de hochements de tête, d'airs d'intelligence ; sa figure habituellement morose avait revêtu une expression joviale, ses vastes joues couleur de groseille étaient traversées de petites secousses satisfaites.

« Vous paraissez tout heureux, M. Brandevin, dit le commandant avec aménité. Le fait est que nous venons d'avoir là un joli spectacle. Fort bien agencé, hein ? ce *Lily*, et fait pour réjouir l'œil d'un marin. Mais je ne vous savais pas si connaisseur ! Seriez-vous de la partie ?

— Moi ! Peuh ! En aucune façon... Quoique, à vrai dire, j'aie plus d'une fois songé à avoir mon yacht à moi, et à le commander...

— Vraiment ? ne put s'empêcher de dire un peu surpris M. Massey qui, se rappelait les convulsions effroyables du pauvre homme toutes les fois que la mer faisait mine de devenir tant soit peu houleuse.

— Il y a des choses plus impossibles ! reprit

l'autre en se redressant. Quand on a *de quoi*, monsieur, pourquoi se refuserait-on ce luxe ?

— Pourquoi, en effet ? répliqua poliment M. Massey, amusé par la vantardise du Marseillais. Alors, c'est l'image de votre futur yacht qu'on vous voyait saluer si énergiquement ?

— Non, monsieur, répondit Brandevin avec dignité ; je saluais des connaissances !

— Ah ! dit le commandant, faisant à part soi la réflexion que ces saluts étaient restés complètement sans réponse. Vous connaissez lord Fairfield ?

— Oui, monsieur. Et aussi madame sa mère, la douairière lady Fairfield ; et, de même sa sœur, lady Théodora, cette jeune dame que vous avez remarquée, sans doute, tout en blanc avec une grande ombrelle rouge : les demoiselles que vous avez vues près de lord Fairfield sont ses cousines germaines, deux jumelles, miss Amabel et miss Millicent Mowbray ; ce petit monsieur un peu gros, un peu court, un peu roux, avec une fleur à la boutonnière, c'est M. Algernon Higgins, le beau-frère de lord Fairfield. Voici tantôt dix ans qu'il a épousé lady Théodora. Elle était alors la *beauté* reconnue de la saison ; tout Londres était à ses pieds, et chacun pensait qu'elle ne quitterait le nom de Mowbray que pour une couronne de marquise ou de duchesse. Eh bien ! elle a préféré un simple brasseur ; oui, monsieur, un commerçant comme moi.

— On ne risque pas beaucoup de supposer que le commerçant était amplement pourvu des biens de ce monde ? dit le commandant avec un bon rire.

— Fortune colossale, sans doute, monsieur. Croyez-vous qu'une personne comme lady Théodora aurait accepté le premier venu ?

— Vous paraissez, en effet, bien renseigné sur ces personnes, observa M. Massey étonné.

— On le serait à moins, répartit Brandevin, jovial. J'ai vécu six ans sous le toit de cette famille ; j'ai connu le feu lord, un personnage bien remarquable, grand, fort, coloré, bel homme comme moi, — tout autre chose que son gringalet de fils, — et qui aimait bien les fins morceaux, vous pouvez m'en croire...

— Mais enfin, s'écria le commandant, qui, en vrai loup de mer, avait son franc parler, qu'est-ce que vous faisiez donc dans ce pays, et... dans ce milieu ?

— J'étais chez lord Fairfield en qualité de cuisinier, dit Brandevin non sans un certain orgueil. Et laissez-moi vous apprendre, si vous l'ignorez, messieurs et mesdames, que, dans une maison anglaise, il n'est pas de dignitaire plus considéré. Pour le valet, la camériste, la femme de charge, le sommelier, on n'a que paroles brèves, accents impérieux, un ton que, j'ose le dire, nul serviteur français ne tolérerait. Je ne parle pas, bien entendu, du menu fretin à qui on ne daigne jamais adresser le moindre mot. Mais, pour le cuisinier, c'est tout autre chose ! On devient tout sucre et miel. Jamais mylord ne me rencontra dans le parc ou dans les couloirs qu'il ne me dit d'un ton affable :

« *Fine morning ! Brandevin !* »

« Ou bien :

« *Miserable day !* »

« (C'était plus souvent *miserable day*) ; et pour qui connaît ces gens-là, je puis vous assurer que ce n'était pas une mince faveur. Quant à milady, lorsqu'elle me faisait appeler pour quelque consultation d'importance, elle m'invitait à m'asseoir près d'elle, — oui, près d'elle, — cette grande et grosse dame que vous avez vue là, parée et pavoisée comme... la reine de Saba !... »

« — Mettez-vous là, M. Brandevin, me disait-elle d'une voix flûtée, et dites-moi si vous êtes tout à fait « confortable » chez nous ! »

« Et nous n'entamions jamais la question du dîner sans qu'elle m'eût adressé ainsi quelques menues politesses. »

On sentait que le brave cuisinier disait l'exacte vérité ; et ce trait de mœurs parfaitement authentique, d'ailleurs, ne fut pas sans amuser beaucoup ses auditeurs.

« Oui, oui, fit le commandant, j'ai remarqué la dame : une personne d'âge mûr qui n'a pas quitté la table à thé, et n'a pas daigné nous donner un regard. Dommage qu'elle n'ait pas aperçu vos saluts !

— Elle les a fort bien vus, mais elle les « a

ignorés », soupira Brandevin, non sans amertume. Milady m'a « coupé », comme ils disent là-bas. Et pourtant, je puis vous assurer que ce n'est pas une fois, mais vingt fois que je l'ai entendue me répéter : « M. Brandevin, vous êtes un véritable artiste ! » Un jour, je m'en souviens, un prince souverain devait honorer Fairfield-Park de sa présence, et mylord en personne vint me prier de donner tout ce dont j'étais capable. Je fis appel à mes souvenirs, à mon imagination ; je ruminai, je combinai mes plans jour et nuit : mais aussi, quelle table !

« — Vous vous êtes surpassé, M. Brandevin, me déclarait madame ; c'est à vous, en grande partie, que nous sommes redevables de la satisfaction témoignée par Son Altesse au courant de sa visite!... Et maintenant elle me « coupe ».

— Peut-être cette dame ne vous a-t-elle pas reconnu? suggéra le docteur Lhomond, touché de l'honnête fierté que paraissait éprouver pour son art le peu sympathique Brandevin.

— Non, non, monsieur ; je les connais bien, allez, ces *Englisch*. Tant qu'ils espéraient de fins morceaux, ils n'avaient pas assez de flagorneries à mon adresse ; aujourd'hui, qu'ils ne peuvent plus compter sur moi, ils ne veulent plus rien savoir. Voilà la vie ! conclut Brandevin d'un air fatal.

— S'ils pensent ainsi, tant pis pour eux ! répliqua le docteur ; mais je dois dire que je trouve ce jugement sévère, et qu'il me paraît reposer sur une base fragile.

— Monsieur le docteur, vous avez, sans aucun doute, des talents extraordinaires, mais vous n'avez pas vu ces gens-là de près comme moi. Oui, oui, on peut sourire et railler : « Brandevin croit connaître l'Angleterre, parce qu'il en a habité six ans les cuisines... » Et moi, j'affirme qu'il n'y a pas de meilleur poste d'observation, et je conseillerais à ceux qui viennent, la plume en main, étudier les mœurs du pays, de faire un tour dans ces régions !

« Oui, messieurs, continua l'ex-maitre-queux, s'animant sur son sujet, j'en ai connu de ces journalistes, de ces reporters, de ces « interviewers », qui se chargent d'étudier et

de décrire une nation entre l'arrivée et le départ d'un train de plaisir : total, deux jours et demi ! J'ai un neveu dans la partie ; un coquin de gribouilleur de papier que j'ai vu à l'œuvre. Il arrive, débarque à Leicester-square, où il ne rencontre que des Français, se fait conduire dans les faubourgs de Londres, — il paraît que c'est là le nœud de l'affaire, — vient ensuite m'embrasser en courant, reprend le bateau sans avoir échangé avec quiconque un traître mot d'anglais (et pour cause !), après quoi, il se fait fort d'enseigner à ses lecteurs comment on se comporte de l'autre côté de la Manche !...

« — Donne-moi plutôt ta plume, lui disais-je, ton article ne sera peut-être pas bien troussé, mais, au moins, on y lira des choses vraies.

« — Merci ! me disait mon neveu, cela ne ferait pas du tout l'affaire. Je me moque un peu que mes descriptions soient vraies ou non, pourvu que je serve à mes lecteurs le plat qu'ils attendent. Vous qui êtes cuisinier, mon oncle, vous devriez pourtant savoir que c'est là l'important. Aussi, en garçon de tête, ai-je écrit mes impressions de voyage avant même de partir ; comme cela, j'étais bien sûr de produire l'article demandé, de ne pas sortir inutilement de la note !...

« Et c'est ainsi qu'il faut croire ce qu'on lit sur les journaux, conclut Brandevin en s'éloignant pour aller reprendre sa partie de dominos.

— Cet homme ne manque ni de finesse ni d'esprit d'observation, dit M^{me} Massey.

— Du diable si on se serait attendu à trouver sous cette ingrate enveloppe un philosophe et un moraliste ! ajouta son mari en riant.

— Un diamant dans sa gangue ! s'écria Henri Massey.

— Conclusion : il ne faut pas trop se hâter de juger, ajouta le docteur. Voilà un homme qui, à ses débuts sur le théâtre flottant de la *Durance*, a produit le plus piteux effet. Eh bien ! à tout prendre, il n'est pas démontré que, si nous nous trouvions soudain réduits à nos propres ressources, Brandevin ne serait pas un des premiers parmi nous...

— Oh! monsieur le docteur! protesta Gérard, comment pouvez-vous parler ainsi?...

— Supposez, Gérard, que nous soyons, comme Robinson, jetés sur une île déserte;

que tous les talents artificiels, tout le vernis, toutes les grâces acquises, soient soudain devenus des valeurs mortes; que toutes les conquêtes que nous ont léguées nos ancêtres soient à refaire? Les qualités intrinsèques de chacun apparaîtraient sous leur vrai jour, et celles de Brandevin se montreraient alors, comme disent les Anglais, des qualités « sterling ».

— C'est très juste, dit M. Massey.

Avec son gros bon sens, son bras d'Hercule, et l'art d'accommoder les herbes et les coquillages qu'on pourrait ramasser sur cette île déserte, Brandevin ne serait pas un compagnon de naufrage à dédaigner.

— Une île déserte! s'écria Colette. Il n'y a pas bien longtemps que j'ai cessé d'en rêver nuit et jour. Ce serait curieux, n'est-ce pas, de voir ainsi comment notre humeur se dé-

velopperait et à quoi nous serions spécialement propres les uns et les autres.

— Henri se mettrait tout de suite, j'en suis sûr, à étudier la formation géologique du

pays, à chercher des gisements de charbon et des minerais métalliques, reprit Gérard.

— Maman se dévouerait pour tout le monde et n'en laisserait rien paraître, ajouta Colette, en passant son bras autour du cou de M^{me} Massey.

— Papa maintiendrait la discipline, le bon espoir et la bonne humeur, continua Gérard avec entrain; M. Francœur dirigerait la construction d'un canot pour nous

évasion; le docteur commanderait comme Prospero aux vents et à la tempête...

— Et Martine demanderait plus que jamais ce qu'elle est venue faire dans cette galère! ajouta M. Massey. Espérons, mon cher enfant, que la partie de plaisir que tu rêves demeurera toujours irréalisée!»

A. LAURIE.

(La suite prochainement.)





LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

V

Le roman d'Edgar Poë.

Voici, très succinctement, l'analyse du célèbre ouvrage de notre romancier américain, qui avait été publié à Richmond sous ce titre :

Aventures d'Arthur Gordon Pym.

Il est indispensable que je le résume en ce chapitre. On verra s'il y avait lieu de douter que les aventures de ce héros de roman fussent imaginaires. Et, d'ailleurs, parmi les nombreux lecteurs de cet ouvrage, en est-il un seul qui ait jamais cru à sa réalité, — si ce n'est le capitaine Len Guy?...

Edgard Poë a mis le récit dans la bouche de son principal personnage. Dès la préface du livre, Arthur Pym raconte qu'à son retour de ce voyage aux mers antarctiques, il rencontra, parmi les gentlemen de la Virginie qui prenaient intérêt aux découvertes géographiques, Edgar Poë, alors éditeur du *Southern Literary Messenger*, à Richmond. A l'entendre, Edgard Poë aurait reçu de lui l'autorisation de publier dans son journal, « sous

le manteau de la fiction », la première partie de ses aventures. Cette publication ayant été favorablement accueillie du public, un volume suivit, qui comprenait la totalité du voyage et qui fut lancé sous la signature d'Edgar Poë.

Ainsi qu'il ressortait de mon entretien avec le capitaine Len Guy, Arthur Gordon Pym naquit à Nantucket, où il fréquenta l'école de New-Bedford jusqu'à l'âge de seize ans.

Ayant quitté cette école pour l'Académie de M. E. Ronald, ce fut là qu'il se lia avec le fils d'un capitaine de navire, Auguste Barnard, de deux ans plus âgé que lui. Ce jeune homme avait déjà accompagné son père, sur un baleinier, dans les mers du sud et ne cessait d'enflammer l'imagination d'Arthur Pym par le narré de sa campagne.

C'est donc de cette intimité des deux jeunes gens que seraient nés l'irrésistible vocation d'Arthur Pym pour les voyages aventureux, et cet instinct qui l'attirait plus spécialement vers les hautes zones de l'Antarctide.

La première équipée d'Auguste Barnard et

d'Arthur Pym, ce fut une excursion à bord d'un petit sloop, l'*Ariel*, canot à demi ponté, qui appartenait à la famille du dernier. Un soir, tous deux très gris, par un temps assez froid du mois d'octobre, ils s'embarquèrent furtivement, hissèrent le foc et la grande voile, et, portant plein, s'élancèrent vers le large, avec une brise fraîche du sud-ouest.

Survint une violente tempête, alors qu'aïdè du jusant, l'*Ariel* avait déjà perdu la terre de vue. Les deux imprudents étaient toujours ivres. Personne à la barre, pas un ris dans la toile. Aussi, sous le coup de furieuses rafales, la mâture du canot fut-elle emportée. Puis, un peu plus tard, apparut un grand navire qui passa sur l'*Ariel*, comme l'*Ariel* aurait passé sur une plume flottante !

A la suite de cette collision, Arthur Pym donne les plus précis détails sur le sauvetage de son compagnon et de lui, — sauvetage qui fut opéré dans des conditions très difficiles. Enfin, grâce au second du *Pingouin*, de New-London, qui arriva sur le lieu de la catastrophe, les deux camarades furent recueillis à moitié morts et ramenés à Nantucket.

Que cette aventure ait les caractères de la véracité, que même elle soit vraie, je n'y contredis point. C'était une habile préparation aux chapitres qui allaient suivre. Également, dans ceux-ci et jusqu'au jour où Arthur Pym franchit le cercle polaire, le récit peut, à la rigueur, être tenu pour véridique. Il s'opère là une succession de faits dont l'admissibilité n'est point en désaccord avec la vraisemblance. Mais... au delà du cercle polaire, au-dessus de la banquise australe, c'est tout autre chose, et, si l'auteur n'a pas fait œuvre de pure imagination, je veux être... Continuons.

Cette première aventure n'avait point refroidi les deux jeunes gens. Arthur Pym s'enthousiasmait de plus en plus aux histoires de mer que lui racontait Auguste Barnard, bien qu'il ait soupçonné, depuis, qu'elles étaient « pleines d'exagération ».

Huit mois après l'affaire de l'*Ariel*, — juin 1827, — le brick *Grampus* fut équipé, par la maison Lloyd et Vredenburg, pour la pêche de la baleine dans les mers du sud. Ce

n'était qu'une vieille carcasse, mal réparée, ce brick, dont M. Barnard, le père d'Auguste, eut le commandement. Son fils, qui devait l'accompagner dans ce voyage, engagea vivement Arthur Pym à le suivre. Celui-ci n'eût pas mieux demandé; mais sa famille, sa mère surtout, ne se fussent jamais décidées à le laisser partir.

Cela n'était pas pour arrêter un garçon entreprenant, peu soucieux de se soumettre aux volontés paternelles. Les instances d'Auguste lui brûlaient le cerveau. Aussi résolut-il d'embarquer secrètement sur le *Grampus*, car M. Barnard ne l'aurait point autorisé à braver la défense de sa famille. Se disant invité par un ami à passer quelques jours dans sa maison de New-Bedfort, il prit congé de ses parents et se mit en route. Quarante-huit heures avant le départ du brick, s'étant glissé à bord, il occupait une cachette qui lui avait été préparée, par les soins d'Auguste, à l'insu de M. Barnard comme de tout l'équipage.

La cabine d'Auguste Barnard communiquait par une trappe avec la cale du *Grampus*, encombrée de barils, de balles, des mille objets divers d'une cargaison. C'est par cette trappe qu'Arthur Pym avait gagné sa cachette, — une simple caisse dont une des parois glissait latéralement. Cette caisse contenait un matelas, des couvertures, une cruche d'eau, et, en fait de vivres, biscuits, saucissons, quartier de mouton rôti, quelques bouteilles de cordiaux et de liqueurs, — de quoi écrire aussi.

Arthur Pym, muni d'une lanterne, d'une provision de bougies et de phosphore, resta trois jours et trois nuits dans sa cachette. Auguste Barnard ne put venir le visiter qu'au moment où le *Grampus* allait appareiller.

Une heure après, Arthur Pym commença à sentir le roulis et le tangage du brick. Mal à son aise au fond de cette caisse étroite, il en sortit, et, se guidant dans l'obscurité au moyen d'une corde tendue, à travers la cale, jusqu'à la trappe de la cabine de son camarade, il parvint à se débrouiller au milieu de ce chaos. Puis, ayant regagné sa caisse, il mangea et s'endormit

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Auguste Barnard eût reparu. Ou il n'avait pas pu redescendre dans la cale, ou il ne l'avait pas osé, craignant de trahir la présence d'Arthur Pym, et ne pensant pas que le moment fût venu de tout dire à son père.

Arthur Pym, cependant, en cette atmosphère chaude et viciée, commençait à souffrir. Des cauchemars intenses troublaient son cerveau. Il se sentait délirer. En vain cherchait-il, à travers l'encombrement de la cale, quelque endroit où il aurait pu respirer plus à l'aise. Ce fut dans un de ces cauchemars qu'il crut se voir entre les griffes d'un lion des Tropiques, et, au paroxysme de l'épouvante, il allait se trahir par des cris, lorsqu'il perdit connaissance.

La vérité est qu'il ne rêvait pas. Ce n'était point un lion qu'Arthur Pym sentait sur sa poitrine, c'était un jeune chien, Tigre, son terre-neuve, qui avait été introduit à bord par Auguste Barnard, sans avoir été aperçu de personne, — circonstance assez invraisemblable, il faut en convenir. En ce moment, le fidèle animal, qui avait pu rejoindre son maître, lui léchait le visage et les mains avec toutes les marques d'une joie extravagante.

Le prisonnier avait donc un compagnon. Par malheur, pendant son évanouissement, ledit compagnon avait bu toute l'eau de la cruche, et, lorsque Pym voulut se désaltérer, elle n'en contenait plus une seule goutte. Sa lanterne éteinte, — car l'évanouissement avait duré plusieurs jours, — ne trouvant plus ni le phosphore, ni les bougies, il résolut de reprendre contact avec Auguste Barnard. Sorti de sa cachette, la corde le conduisit vers la trappe, bien qu'il fût d'une extrême faiblesse par suffocation et inanition. Mais, au cours de son trajet, une des caisses de la cale, déséquilibrée par le roulis, vint à tomber et lui ferma tout passage. Que d'efforts il employa à franchir cet obstacle, et, en pure perte, puisque, parvenu à la trappe, placée sous la cabine d'Auguste Barnard, il ne put la soulever. En effet, avec son couteau introduit à travers l'un des joints, il sentit qu'une pesante masse de fer reposait sur la

trappe, comme si l'on avait voulu la condamner... Aussi dut-il renoncer à son projet, et, se traînant à peine, retourner vers la caisse, où il tomba épuisé, tandis que Tigre le comblait de ses caresses.

Le maître et le chien mouraient de soif, et, lorsque Arthur Pym étendait sa main, il trouvait Tigre couché sur le dos, ses pattes en l'air, avec une légère érection du poil. Ce fut, en le tâtant de la sorte, que sa main sentit une ficelle roulée autour du corps du chien. A cette ficelle était attachée une bande de papier, précisément sous l'épaule gauche de l'animal.

Arthur Pym se sentait au dernier degré de la faiblesse. Sa vie intellectuelle était presque anéantie. Cependant, après plusieurs tentatives infructueuses pour se procurer de la lumière, il parvint à frotter le papier d'un peu de phosphore, et, alors, — on ne saurait se figurer quels minutieux détails se succèdent dans ce récit d'Edgar Poë, — ces mots effrayants apparurent... les sept derniers mots d'une phrase, qu'une légère lueur éclaira pendant un quart de seconde : ... *sang... restez caché... votre vie en dépend...*

Que l'on imagine la situation d'Arthur Pym, à fond de cale, entre les parois de cette caisse, sans lumière, sans eau, n'ayant plus que d'ardentes liqueurs pour étancher sa soif!... Et cette recommandation qui lui arrivait de rester caché, précédée du mot sang, — ce mot suprême, ce roi des mots, si riche de mystère, de souffrance, de terreur! Y a-t-il donc eu lutte à bord du *Grampus*?... Le brick a-t-il été attaqué par des pirates?... Est-ce une révolte de l'équipage?... Depuis combien de temps dure cet état de choses?...

On pourrait croire que, dans l'effroyable de cette situation, le prodigieux poète a épuisé les ressources de ses facultés imaginatives?... Il n'en est rien... Sa génialité débordante l'a entraîné plus loin encore!...

En effet, voici que Arthur Pym, étendu sur son matelas, en proie à une sorte de léthargie, entend un sifflement singulier, un souffle continu... C'est Tigre qui halète... c'est Tigre dont les yeux étincellent au milieu de l'ombre...

c'est Tigre dont les dents grincent... c'est Tigre qui est enragé...

Au comble de l'épouvante, Arthur Pym reprit assez de force pour échapper aux morsures de l'animal qui s'était précipité sur lui. Après s'être enveloppé d'une couverture que déchirèrent les crocs blancs du chien, il s'élança hors de la caisse dont la porte se referma sur Tigre, qui se débattait entre les panneaux...

Arthur Pym parvint à se glisser à travers l'arrimage de la cale. Mais, la tête lui tournant, il tomba contre une malle, tandis que son couteau lui échappait de la main.

Au moment où il allait peut-être exhaler son dernier soupir, il entendit prononcer son nom... Une bouteille d'eau, portée à sa bouche, se vidait entre ses lèvres... Il revenait à la vie, après avoir aspiré longuement, tout d'une haleine, cette boisson exquise, — volupté la plus parfaite de toutes...

A quelques instants de là, en un coin de la cale, aux clartés d'une lanterne sourde, Auguste Barnard faisait à son camarade le récit de ce qui s'était passé à bord depuis le départ du brick.

Jusqu'ici, je le répète, cette histoire est absolument admissible; mais nous ne sommes pas encore aux événements dont « l'extraordinaire » défie toute vraisemblance.

L'équipage du *Grampus* se montait à trente-six hommes, compris Barnard père et fils. Après que le brick eut mis à la voile, le 20 juin, plusieurs tentatives avaient été faites par Auguste Barnard pour rejoindre Arthur Pym dans la cachette, — tentatives vaines. A trois ou quatre jours de là, une révolte éclatait à bord. C'était le maître-coq qui la dirigeait, — un nègre comme notre Endicott de l'*Halbrane*, lequel, je me hâte de le dire, n'est pas homme à jamais se rebeller.

De nombreux incidents sont rapportés dans le roman, massacres qui coûtèrent la vie à la plupart des matelots restés fidèles au capitaine Barnard; puis, par le travers des Bermudes, abandon, dans une des petites balcinières, dudit capitaine et de quatre hommes, dont on ne devait plus avoir aucune nouvelle.

Auguste Barnard n'eût point été épargné, sans l'intervention du maître-cordier du *Grampus*. C'était un certain Dirk Peters, de la tribu des Upsarokas, fils d'une Indienne des Montagnes-Noires, — celui-là même dont il a été déjà question, et que le capitaine Len Guy avait eu la prétention de retrouver dans l'Illinois!...

Le *Grampus* fit route au sud-ouest, sous le commandement du second, dont l'intention était de se livrer à la piraterie en courant les mers du sud.

A la suite de ces événements, Auguste Barnard aurait bien voulu rejoindre Arthur Pym. Mais on l'avait enfermé dans la chambre de l'équipage, les fers aux pieds et aux mains, et le maître-coq lui affirma qu'il n'en sortirait que « quand le brick ne serait plus un brick ». Cependant, quelques jours après, Auguste Barnard parvint à se délivrer de ses menottes, à découper la mince cloison qui le séparait de la cale, et, suivi de Tigre, il essaya d'arriver jusqu'à la cachette de son camarade. Il ne put y réussir; mais, par bonheur, le chien avait « senti » Arthur Pym, ce qui donna à Auguste Barnard l'idée d'attacher au cou de Tigre un billet contenant ces mots : « *Je griffonne ceci avec du sang... restez caché... votre vie en dépend...* »

Ce billet, on le sait, Arthur Pym l'avait reçu. Ce fut alors que, mourant de faim et de soif, il se glissa dans la cale, où le bruit du couteau, qui lui échappa des mains, attira l'attention de son camarade, lequel put enfin arriver jusqu'à lui.

Après avoir raconté ces choses à Arthur Pym, Auguste Barnard ajouta que la division régnait parmi les révoltés. Les uns voulaient conduire le *Grampus* vers les îles du Cap-Vert; les autres, — et Dirk Peters se prononçait dans ce sens, — étaient décidés à faire voile vers les îles du Pacifique.

Quant au chien Tigre que son maître avait cru enragé, il ne l'était pas. C'était une soif dévorante qui l'avait mis en cet état de surexcitation, et, finalement, peut-être aurait-il été atteint d'hydrophobie, si Auguste Barnard ne l'avait ramené au gaillard d'avant.

Vient alors une importante digression sur l'arrimage des marchandises dans les navires de commerce, — arrimage d'où dépend en grande partie la sécurité du bord. Or, celui du *Grampus* ayant été très négligemment établi, le matériel se déplaçant à chaque oscillation, Arthur Pym ne pouvait sans danger demeurer dans la cale. Heureusement, avec l'aide d'Auguste Barnard, il parvint à gagner un coin de l'entrepont près du poste de l'équipage.

Cependant Dirk Peters ne cessait de témoigner grande amitié au fils du capitaine Barnard. Aussi ce dernier se demandait-il si l'on ne pourrait compter sur le maître-cordier pour essayer de reprendre possession du navire...

Treize jours s'étaient écoulés depuis le départ de Nantucket, lorsque, le 4 juillet, une violente discussion éclata entre les révoltés, à propos d'un petit brick signalé au large, que les uns voulaient poursuivre, et les autres laisser échapper. Il s'ensuivit la mort d'un matelot appartenant au parti du maître-coq, auquel s'était rallié Dirk Peters, — parti opposé à celui du second.

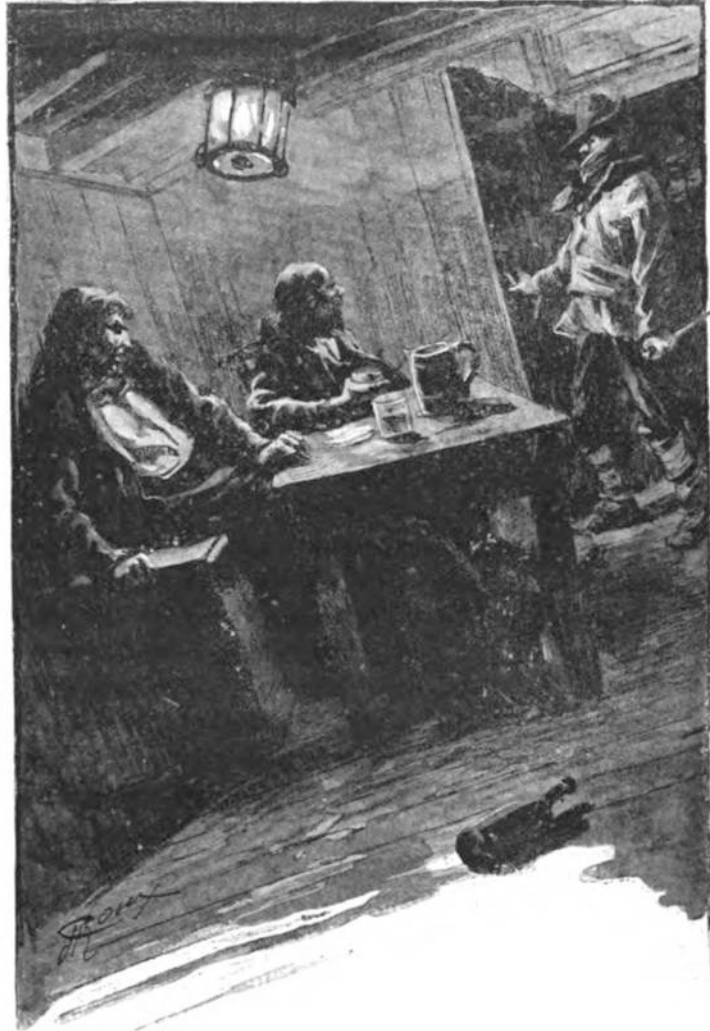
Il n'y avait plus que treize hommes à bord, en comptant Arthur Pym.

Ce fut dans ces circonstances qu'une effroyable tempête vint bouleverser ces parages. Le *Grampus*, horriblement secoué, faisait de l'eau par ses coutures. Il fallut constamment manœuvrer la pompe et même appliquer une voile sous l'avant de la coque pour éviter de remplir et de couler.

Cette tempête prit fin le 9 juillet, et, ce jour-là, Dirk Peters ayant manifesté l'intention de se débarrasser du second, Auguste Barnard l'assura de son concours, sans lui

révéler, toutefois, la présence d'Arthur Pym à bord.

Le lendemain, un des matelots fidèles au maître-coq, le nommé Roger, mourut dans des



spasmes, et l'on ne mit pas en doute que le second l'eût empoisonné. Le maître-coq ne comptait plus alors que quatre hommes, — dont Dirk Peters. Le second en avait cinq, et probablement finirait par l'emporter sur le parti du maître-coq.

Il n'y avait pas une heure à perdre. Aussi Dirk ayant déclaré à Auguste Barnard que le moment était venu d'agir, celui-ci lui apprit alors tout ce qui concernait Arthur Pym.

Mais, tandis que tous deux s'entretenaient des moyens à employer pour rentrer en possession du navire, une irrésistible rafale le

coucha sur le flanc. Le *Grampus* ne se releva pas sans avoir embarqué une énorme masse d'eau; puis, après avoir essuyé d'autres rafales, il prit la cape sous la misaine au bas ris.

L'occasion parut favorable pour commencer la lutte, bien que les révoltés eussent fait la paix entre eux. Et, pourtant, le poste ne contenait que trois hommes, Dirk Peters, Auguste Barnard et Arthur Pym, alors que la chambre en renfermait neuf. Seul, le maître-cordier possédait deux pistolets et un couteau marin. De là, nécessité d'agir avec prudence.

Arthur Pym, dont les révoltés ne pouvaient soupçonner la présence à bord, eut alors l'idée d'une supercherie qui avait quelque chance de réussir. Comme le cadavre du matelot empoisonné gisait encore sur le pont, il se dit que si, ayant revêtu ses habits, il apparaissait au milieu de ces matelots superstitieux, peut-être l'épouvante les mettrait-elle à la merci de Dirk Peters...

Il faisait nuit noire, lorsque Dirk Peters se dirigea vers l'arrière. Doué d'une force prodigieuse, il se précipita sur l'homme de barre et, d'un seul coup, l'envoya par dessus le bastingage.

Auguste Barnard et Arthur Pym le rejoignirent aussitôt, tous deux armés d'une brinquebale de pompe. Laissant Dirk Peters à la place du timonier, Arthur Pym, déguisé de manière à avoir l'apparence du mort, et son camarade allèrent se poster près du capot d'échelle de la chambre. Le second, le maître-coq, tous étaient là, les uns dormant, les autres buvant ou causant, pistolets et fusils à portée de leur main.

La tempête faisait rage et il était impossible de se tenir debout sur le pont.

A ce moment, le second donna ordre d'aller chercher Auguste Barnard et Dirk Peters, — ordre qui fut transmis à l'homme de barre, lequel n'était autre que le maître-cordier. Celui-ci et le fils Barnard descendirent dans la chambre, où Arthur Pym ne tarda pas à apparaître.

L'effet de cette apparition fut prodigieux! Épouvanté à la vue du matelot ressuscité, le second se releva, battit l'air des mains, et

retomba raide mort. Alors Dirk Peters se précipita sur les autres, secondé d'Auguste Barnard, d'Arthur Pym et du chien Tigre. En quelques instants, tous furent assommés ou étranglés, — sauf le matelot Richard Parker auquel on fit grâce de la vie.

Et maintenant, au plus fort de la tourmente, ils n'étaient plus que quatre hommes pour diriger le brick, qui fatiguait horriblement avec sept pieds d'eau dans sa cale. Il fallut couper le grand mât, et, le matin venu, abattre le mât de misaine. Journée épouvantable et une nuit plus épouvantable encore! Si Dirk Peters et ses trois compagnons ne se fussent solidement attachés aux débris du guindeau, ils auraient été emportés par un coup de mer qui enfonça les écoutilles du *Grampus*.

Suit alors, dans le roman, la minutieuse série d'incidents que devait engendrer cette situation, depuis le 14 juillet jusqu'au 7 août: pêche aux vivres dans la cale noyée d'eau; arrivée d'un brick mystérieux, qui, chargé de cadavres, empeste l'atmosphère et passe comme un énorme cercueil au gré d'un vent de mort; tortures de la faim et de la soif; impossibilité de parvenir à la soute aux provisions; tirage à la courte-paille où le sort décide que Richard Parker sera sacrifié pour sauver la vie aux trois autres; mort de ce malheureux frappé par Dirk Peters, puis dévoré!... Enfin, quelques aliments, un jambon, une jarre d'olives sont retirés de la cale, puis une petite tortue... Sous le déplacement de sa cargaison, le *Grampus* donne une gîte de plus en plus prononcée.... Par l'effroyable chaleur qui embrase ces parages, les tortures de la soif arrivent au dernier degré de ce qu'un homme peut souffrir... Auguste Barnard meurt le 1^{er} août... Le brick chavire dans la nuit du 3 au 4... Arthur Pym et Dirk Peters, réfugiés sur la carène renversée, en sont réduits à se nourrir des cyrrhopes dont la coque est couverte, au milieu des bandes de requins qui les guettent... Finalement arrive la goélette *Jane*, de Liverpool, capitaine William Guy, alors que les naufragés du *Grampus* n'avaient pas dérivé de moins de vingt-cinq degrés du nord au sud.

Évidemment, il ne répugne pas à la raison d'admettre la réalité de ces faits, bien que l'outrance des situations soit portée aux dernières limites, — ce qui ne saurait surprendre sous la plume prestigieuse du poète américain. Mais, à partir de ce moment, on va voir si la moindre vraisemblance est observée dans la succession des incidents qui suivent.

Arthur Pym et Dirk Peters, recueillis à bord de la goélette anglaise, furent bien traités. Quinze jours après, remis de leurs souffrances, ils ne s'en souvenaient plus, — « tant la puissance d'oubli est proportionnée à l'énergie du contraste ». Avec des alternatives de beau et de mauvais temps, la *Jane* arriva le 13 octobre en vue de l'île du Prince-Édouard, puis aux îles Crozet par une direction opposée à celle de l'*Halbrane*, puis aux îles Kerguelen que je venais de quitter onze jours avant.

Trois semaines furent employées à la chasse des veaux marins, dont la goélette fit bonne cargaison. Ce fut pendant cette relâche que le capitaine de la *Jane* déposa cette bouteille dans laquelle son homonyme de l'*Halbrane* prétendait avoir retrouvé une lettre où William Guy annonçait son intention de visiter les mers australes.

Le 12 novembre, la goélette quitta les Kerguelen et remonta à l'ouest vers Tristan d'Acunha, ainsi que nous le faisons en ce moment. Elle atteignit l'île quinze jours plus tard, y stationna une semaine, et, à la date du 5 décembre, partit pour reconnaître les Auroras par 53° 15' de latitude sud et 47° 38' de longitude ouest, — îles introuvables qu'elle ne put trouver.

Le 12 décembre, pointe de la *Jane* vers le pôle antarctique. Le 26, relèvement des premiers ice-bergs au delà du soixante-treizième degré, et reconnaissance de la banquise.

Du 1^{er} janvier 1828 au 14 janvier, évolutions difficiles, passage du cercle polaire au milieu des glaces, puis doublement de la banquise, et navigation à la surface d'une mer libre, — la fameuse mer libre, découverte par 81° 21' de latitude sud et 42° de longitude ouest, la température étant de 47° Farhen-

heit (8° 33 C. sur zéro), et celle de l'eau étant à 34° (1° 11 C. sur zéro).

Edgar Poë, on en conviendra, est là en pleine fantaisie. Jamais navigateur ne s'était élevé à de telles latitudes, — pas même le capitaine James Weddell, de la marine britannique, qui ne dépassa guère le soixante-quatorzième parallèle en 1822.

Mais, si cette pointe de la *Jane* est déjà difficile à admettre, combien davantage le sont les incidents qui allaient suivre ! Et, ces incidents extraordinaires, Arthur Pym, — autrement dit Edgar Poë, — les raconte avec une inconsciente naïveté, à laquelle personne ne pouvait se méprendre. En vérité, il ne doutait pas de s'élever jusqu'au pôle!...

Et d'abord, on ne voit plus un seul ice-berg sur cette mer fantastique. D'innombrables bandes d'oiseaux volent à sa surface, — entre autres un pélican qui est abattu d'un coup de fusil. On rencontre sur un glaçon, — il y en avait donc encore ? — un ours de l'espèce arctique, et d'une dimension ultra-gigantesque. Enfin la terre est signalée par tribord devant... C'est un îlot d'une lieue de circonférence, auquel fut donné le nom d'îlot Bennet, en l'honneur de l'associé du capitaine dans la propriété de la *Jane*...

Cet îlot est situé par 82° 50' de latitude sud et 42° 20' de longitude ouest, dit Arthur Pym dans son journal; mais j'engage les hydrographes à ne point établir une carte des parages antarctiques sur de si fantaisistes données !

Naturellement, à mesure que la goélette gagnait au sud, la variation de la boussole diminuait, tandis que la température de l'air et de l'eau s'adoucissait, avec un ciel toujours clair et une brise constante de quelques points du nord.

Par malheur, des symptômes de scorbut s'étaient déclarés parmi l'équipage, et peut-être, sans l'insistance d'Arthur Pym, le capitaine William Guy eût-il viré cap pour cap.

Il va de soi que, sous cette latitude et au mois de janvier, on jouissait d'un jour perpétuel, et, en somme, la *Jane* fit bien de continuer son aventureuse campagne, puisque, le

18 janvier, par 83° 20' de latitude et 43° 51' de longitude, une terre fut aperçue.

C'était une île appartenant à un groupe nombreux, éparpillé dans l'ouest.

La goélette, s'en étant rapprochée, mouilla par six brasses. Les embarcations furent armées. Arthur Pym et Dirk Peters descendirent dans l'une d'elles, et elle ne s'arrêta que devant quatre canots, chargés d'hommes armés, — des « hommes nouveaux » ! dit le récit.

Nouveaux, en effet, ces indigènes d'un noir de jais, vêtus de la peau d'un animal noir, et n'ayant pas connaissance de la « couleur blanche ». Il faut alors croire que, pendant l'hiver, quand il tombait de la neige, — s'il en tombait, — quand se formaient des glaçons, — s'il s'en formait, — les glaçons étaient noirs comme de l'ébène, la neige aussi !... Tout cela, pure imagination !...

Bref, ces insulaires, sans manifester de dispositions hostiles, ne cessaient de crier ces deux mots : *anamoo-moo*, et *lama-lama*. Lorsque leurs canots eurent accosté, le chef Too-Wit obtint de monter à bord de la *Jane* avec une vingtaine de ses compagnons. De leur part, il y eut un prodigieux étonnement, car ils prenaient la goélette pour une créature vivante dont ils caressaient les agrès et les bastingages. Dirigée par eux, entre les récifs, à travers une baie dont le fond était de sable noir, elle jeta l'ancre à un mille de la grève, et le capitaine William Guy, ayant retenu des otages à bord, débarqua sur le rivage.

Quelle île, à en croire Arthur Pym, que cette île Tsalal ! Les arbres n'y ressemblaient à aucune des espèces connues de notre globe. Les roches présentaient, dans leur composition, une stratification inconnue des minéralogistes modernes. Dans les rios coulait une substance liquide sans apparence de la limpidité, striée de veines distinctes, lesquelles ne se réunissaient point par une cohésion immédiate, quand on les séparait avec la lame d'un couteau !...

Il y eut trois milles à faire pour atteindre Klock-Klock, principale bourgade de l'île. Là, rien que des habitations misérables, uniquement formées de peaux noires, des animaux

domestiques ressemblant au cochon vulgaire, une sorte de mouton à toison noire, des volailles de vingt espèces, des albatros apprivoisés, des canards, des tortues galapagos en grand nombre.

En arrivant à Klock-Klock, le capitaine William Guy et ses compagnons trouvèrent une population qu'Arthur Pym évalue à dix mille âmes, hommes, femmes, enfants, sinon à craindre, du moins à tenir à l'écart, tant ils étaient bruyants et démonstratifs. Enfin, après une assez longue halte à la maison de Too-Wit, on revint au rivage, où la biche de mer, — ce mollusque si recherché des Chinois, — plus abondante qu'en aucune autre portion des régions australes, devait fournir d'énormes cargaisons.

Ce fut à ce propos qu'on essaya de s'entendre avec Too-Wit. Le capitaine William Guy lui demanda d'autoriser la construction de hangars, où quelques-uns des hommes de la *Jane* prépareraient la biche de mer, tandis que la goélette continuerait sa route vers le pôle. Too-Wit accepta volontiers cette proposition, et conclut un marché d'après lequel les indigènes prêteraient leur concours pour la récolte du précieux mollusque.

Au bout d'un mois, les aménagements étaient achevés. Trois hommes furent désignés pour séjourner à Tsalal. Il n'y avait jamais eu lieu de concevoir le plus léger soupçon à l'égard des naturels. Avant de prendre congé, le capitaine William Guy voulut retourner une dernière fois au village de Klock-Klock, après avoir, par prudence, laissé six hommes à bord, les canons chargés, les filets de bastingages en place, l'ancre à pic, et qui devaient s'opposer à toute approche des indigènes.

Too-Wit, escorté d'une centaine de guerriers vêtus de peaux noires, vint au devant des visiteurs. On remonta une étroite gorge, entre des collines formées de pierre savonneuse, une sorte de stéatite, comme Arthur Pym n'en avait jamais vu nulle part. Il fallut suivre mille sinuosités le long de talus hauts de soixante à quatre-vingts pieds sur une largeur de quarante.

Le capitaine William Guy et les siens, sans trop de crainte, bien que l'endroit fût propice à une embuscade, marchaient serrés les uns contre les autres.

A droite, un peu en avant, se tenaient Arthur Pym, Dirk Peters et un matelot nommé Allen.

Arrivé devant une fissure qui s'ouvrait dans le flanc de la colline, Arthur Pym eut l'idée d'y pénétrer, afin de cueillir quelques noisettes qui pendaient en grappes à des coudrriers rabougris. Cela fait, il allait revenir sur ses pas, quand il s'aperçut que Dirk Peters et Allen l'avaient accompagné. Tous trois se disposaient à regagner l'entrée de la fissure, lorsqu'une soudaine et violente secousse les jeta à terre. Au même moment, les masses savonneuses de la colline s'effondrèrent, et la pensée leur vint qu'ils allaient être enterrés vivants...

Vivants..... tous trois?..... Non!... Allen avait été si profondément enseveli sous les décombres qu'il ne respirait plus.

En se traînant sur les genoux, en s'ouvrant un chemin au couteau, en maniant leur bowie-knife, Arthur Pym et Dirk Peters parvinrent à atteindre certaines saillies d'argile schisteuse un peu plus résistante, puis une plate-forme naturelle à l'extrémité d'une ravine solidement boisée, au-dessus de laquelle plafonnait une tranche de ciel bleu. De là, leurs regards purent embrasser toute la contrée environnante.

Un éboulement venait de se produire, — éboulement artificiel, oui! artificiel, qui avait été provoqué par ces indigènes. Le capitaine William Guy et ses vingt-huit compagnons, écrasés sous plus d'un million de tonnes de terre et de pierre, avaient disparu...

Le pays fourmillait d'insulaires, venus des îles voisines, sans doute, et attirés par le désir de piller la *Jane*. Soixante-dix bateaux à balanciers se dirigeaient alors vers la goélette. Les six hommes restés à bord leur en-



voyèrent une première bordée mal ajustée, puis une seconde bordée de mitraille et de boulets ramés, dont l'effet fut terrible. Néanmoins, la *Jane* ayant été envahie, puis incendiée, ses défenseurs furent massacrés. Enfin se produisit une formidable explosion, lorsque les poudres prirent feu, — explosion qui détruisit un millier d'indigènes et en mutila autant, tandis que les autres s'enfuyaient, poussant ce cri : *Tékéli-li!... Tékéli-li!*

Pendant la semaine suivante, Arthur Pym et Dirk Peters, vivant de noisettes, de chair de

butors, de cochléarias, échappèrent aux naturels qui ne soupçonnaient pas leur présence. Ils se trouvaient au fond d'une sorte d'abîme noir, sans issue, creusé dans la stéatite et une sorte de marne à grains métalliques. En le parcourant, ils descendirent à travers une succession de gouffres. Edgar Poë en donne le croquis suivant leur plan géométral, dont l'ensemble reproduisait un mot de racine arabe qui signifie « être blanc », et le mot égyptien ΠΦΥΓΗC qui signifie « région du sud ».

On le voit, l'auteur américain est ici dans l'in vraisemblable poussé jusqu'aux dernières limites. Du reste, non seulement j'avais lu et relu ce roman d'Arthur Gordon Pym, mais je connaissais aussi les autres ouvrages d'Edgar Poë. Je savais ce qu'il fallait penser de ce génie plus sensitif qu'intellectuel. Le plus original de ses critiques n'a-t-il pas dit et eu raison de dire : L'imagination, chez lui, est la reine des facultés, ... une faculté quasi-divine, qui perçoit tous les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies?...

Ce qui est certain, c'est que jamais personne n'avait vu dans ces livres autre chose que des œuvres d'imagination ! Comment donc, à moins d'être fou, un homme tel que le capitaine Len Guy avait-il pu croire à la réalité de faits purement irréels?...

Je continue :

Arthur Pym et Dirk Peters ne pouvaient demeurer au milieu de ces abîmes, et, après nombre de tentatives, ils parvinrent à se laisser glisser sur une des pentes de la colline. Aussitôt cinq sauvages s'élançèrent sur eux ; mais, grâce à leurs pistolets, grâce à la vigueur extraordinaire de Dirk Peters, quatre des insulaires furent tués. Le cinquième fut entraîné par les fugitifs, qui gagnèrent une embarcation amarrée au rivage et chargée de trois grosses tortues. Une vingtaine d'insulaires, lancés à leur poursuite, essayèrent vainement de les arrêter. Ils furent repoussés, et le canot, muni de ses pagaies, prit la mer en se dirigeant vers le sud.

Arthur Pym naviguait alors au delà du quatre-vingt-quatrième degré de latitude aus-

trale. On était au début de mars, c'est-à-dire à l'approche de l'hiver antarctique. Cinq ou six îles se montraient vers l'ouest, qu'il importait d'éviter par prudence. L'opinion d'Arthur Pym était que la température s'adoucirait graduellement aux approches du pôle. A l'extrémité de deux pagaies, dressées en abord de l'embarcation, fut installée une voile faite avec les chemises liées ensemble de Dirk Peters et de son compagnon, — chemises blanches dont la couleur affecta d'épouvante l'indigène prisonnier, qui répondait au nom de Nu-Nu.

Durant huit jours, se continua cette étrange navigation favorisée par une brise douce du nord, avec un jour permanent, sur une mer sans un morceau de glace, et, d'ailleurs, grâce à la température unie, élevée de l'eau, on n'en avait pas aperçu un seul depuis le parallèle de l'îlot Bennet...

C'est alors qu'Arthur Pym et Dirk Peters entrèrent dans une région de nouveauté et d'étonnement. A l'horizon se dressait une large barrière de vapeur grise et légère, empanachée de longues raies lumineuses, telles qu'en projettent les aurores boréales. Un courant de grande force venait en aide à la brise. L'embarcation filait sur une surface liquide excessivement chaude et d'apparence laiteuse, qui semblait être agitée par en dessous. Une cendre blanchâtre vint à tomber, — ce qui redoubla les terreurs de Nu-Nu, dont les lèvres se relevaient sur une denture noire...

Le 9 mars, il y eut redoublement de cette pluie et accroissement de la température de l'eau, que la main ne pouvait même plus supporter. L'immense rideau de vapeur, tendu sur tout le périmètre de l'horizon méridional, ressemblait à une cataracte sans limites, roulant en silence du haut de quelque immense rempart perdu dans les hauteurs du ciel...

Douze jours après, ce sont les ténèbres qui planent sur ces parages, ténèbres sillonnées par les effluves lumineux qui s'échappent des profondeurs laiteuses de l'océan antarctique, où venait se fondre l'incessante averse cendreuse...

L'embarcation s'approchait de la cataracte avec une impétueuse vélocité, dont la raison n'est point indiquée dans le récit d'Arthur Pym. Parfois la nappe se fendait, laissant apercevoir en arrière un chaos d'images flottantes et indistinctes, secouées par de puissants courants d'air...

Au milieu de cet enténébrement effroyable passaient des bandes d'oiseaux gigantesques, d'une blancheur livide, poussant leur éternel *Tékéli-li*, et c'est alors que le sauvage, aux suprêmes affres de l'épouvante, exhala son dernier soupir.

Et soudain, pris d'une folie de vitesse, le canot se précipite dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entr'ouvre comme pour l'y aspirer... Mais voici qu'en travers se dresse une figure humaine voilée, de propor-

tion beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la Terre... Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige...

Tel est ce bizarre roman, enfanté par le génie ultra-humain du plus grand poète du Nouveau Monde. C'est ainsi qu'il se termine... ou plutôt qu'il ne se termine pas. A mon avis, dans l'impuissance d'imaginer un dénouement à de si extraordinaires aventures, on comprend qu'Edgar Poë ait interrompu leur récit par la mort « soudaine et déplorable de son héros », tout en laissant espérer que si l'on retrouve jamais les deux ou trois chapitres qui manquent, ils seront livrés au public.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

LES PHILIPPINES

On appelle ainsi un groupe d'îles de l'Océanie, situé entre les archipels de la Sonde et Formose, et composé de treize grandes îles et de près de douze cents îlots. Les grandes îles se nomment Luçon, Mindanao, Palaouan, Mindoro, Panay, Masbate, Negros, Cebu, Marinduque, Bohol, Leyte, Calamianes et Soulou. La principale, Luçon, a plus de cent mille kilomètres carrés à elle seule, et l'ensemble de tout le groupe en représente environ 300,000.

Les Philippines appartiennent à l'Espagne.

C'est le 8 avril 1521 (ou le 31 mars, suivant d'autres) que le navigateur Magellan, venant des îles Mariannes, aborda à la baie de Butuan, à l'embouchure du fleuve Agusan, au nord-est de Mindanao.

Un monument commémoratif, édifié sur un îlot qui fait face au rio Agusan, rappelle cet événement.

Le 26 avril, Magellan était assassiné par les habitants de la petite île de Mactan, voisine de celle de Cebu. Son lieutenant, El Cano, rentra en Espagne avec la *Victoria*, le premier navire qui ait fait le tour du monde.

Ce fut seulement en 1542 qu'un autre amiral espagnol, Villalobos, revint dans ces parages, à la tête d'une nouvelle expédition, et donna aux Philippines ce nom qu'elles portent encore, en l'honneur du prince des Asturies, futur Philippe II; et ce ne fut que sous le règne de ce souverain que l'Espagne en prit possession.

En 1564, Miguel de Legaspi s'établit à Bohol, grande île citée plus haut; et, en 1571, il fonda dans l'île de Luçon la ville de Manille, qui est encore aujourd'hui la capitale de toutes les Philippines.

Plusieurs fois, dès cette époque, les Espagnols eurent à défendre cette partie de leur domaine colonial contre les Hollandais et les Anglais. Ces derniers furent même un instant maîtres de Manille, en 1762, mais ne purent s'y maintenir, grâce à l'énergie du gouverneur général, don Simon de Anda y Salazar.

En plus des attaques de la part des Européens, des soulèvements fréquents se produisirent parmi les indigènes. On cite, comme ayant mis la colonie en péril, celui de Bohol, en 1624; celui de 1639, attribué aux Chinois;

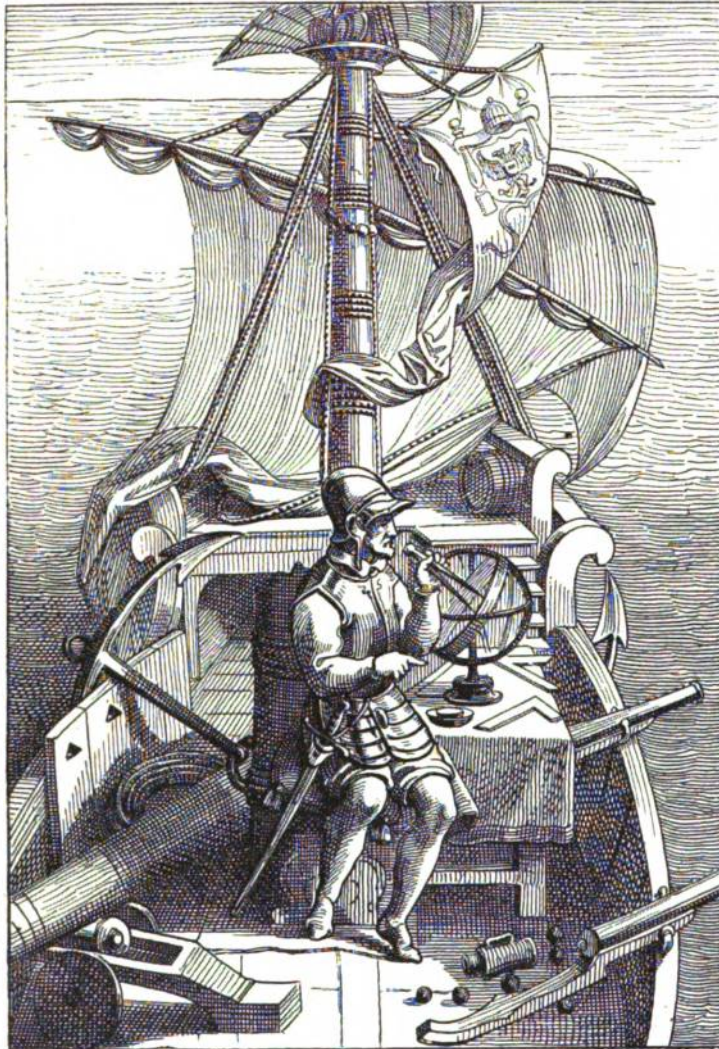
celui des Pampangos et des Ilocanos, dans l'île de Luçon, en 1813.

Les adversaires les plus redoutables des Espagnols ont été les Mahométans, déjà fort

généralement dénommées Tagalocs (des mots *taga ilog*, habitants des rivières), appartiennent à la race malaise, de même que tous les indigènes des terres océaniques désignées

géographiquement sous le nom de Malaisie, mais sont surtout composées de métis, c'est-à-dire d'individus dont le sang est un mélange de toutes les races qui ont peuplé la Malaisie. Or, les Malais, qui sont des hommes de race jaune, sont les derniers venus en Malaisie, alors que les Negritos, qui sont de race noire, passent pour en être les premiers habitants.

Toutefois, entre les Malais proprement dits et les Negritos, il y a les Indonésiens, qui sont originaires de la Polynésie; les Tagalocs plus ou moins purs, qui forment la majeure partie de la population de Manille; les Bicolos et les Bisayas, qui peuplent bon nombre de provinces; les Manobos, robustes et fiers montagnards; les Mandayas féroces, qui sont considérés comme les plus anciens et les plus illustres habitants de l'île Mindanao; les Chinois, qui envahissent de plus en plus; et, enfin, des groupes assez considérables d'indigènes demeurés à l'état sauvage et que les Espagnols



MAGELLAN SUR SA CARAVELLE.
(Fac-similé d'une gravure ancienne.)

nombreux au moment de la prise de possession, surtout à Mindanao et dans l'archipel de Soulou.

Les Moros (ou Maures), comme les appelèrent les Espagnols en mémoire des musulmans qui envahirent jadis leur patrie, ont été des ennemis de tous les instants; et, à l'heure actuelle, on ne peut pas dire qu'ils sont complètement soumis.

Pourtant, l'Espagne a fait d'incontestables progrès parmi les populations. Celles-ci,

désignent sous le nom d'*infieles* : Bagobos, Bilâns, Guiangas, etc.

Quant aux Espagnols, ils ne sont pas 15,000 dans toutes les Philippines.

Les Tagalocs, convertis au catholicisme depuis la conquête, sont bons cultivateurs et fournissent d'excellents marins et soldats. Ils ont de grandes aptitudes pour la mécanique, le dessin et la musique. Les Bicolos, également convertis, ressemblent beaucoup aux Tagalocs. Les Negritos, montagnards d'un caractère

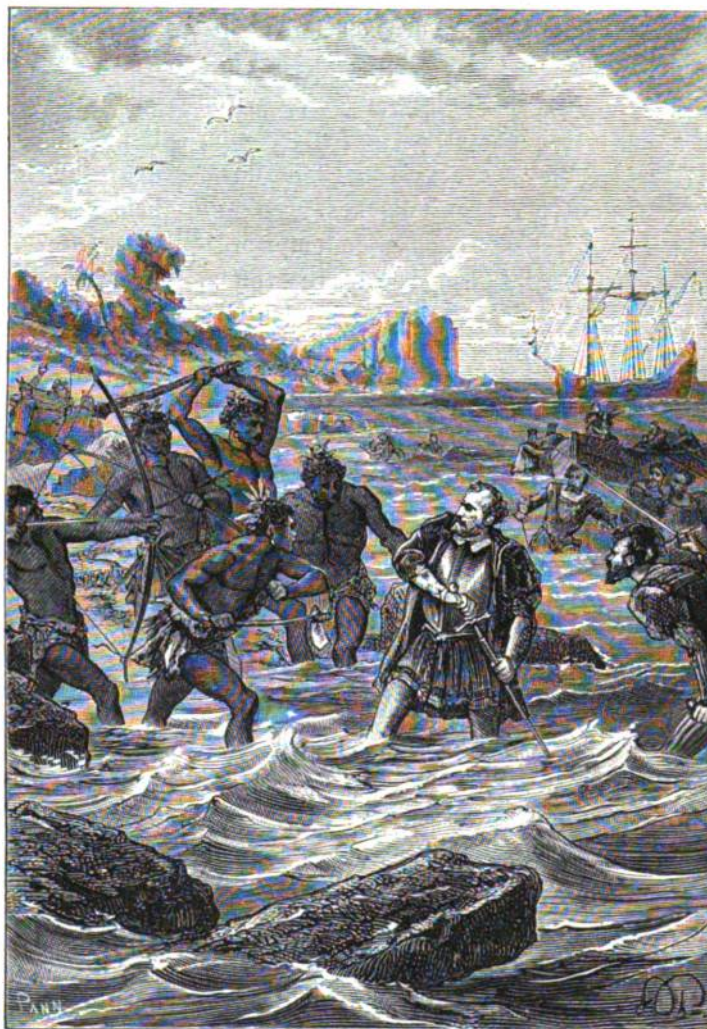
doux, petits et d'apparence chétive, vivent indépendants et se distinguent par cette particularité intéressante qu'ils ne connaissent point l'esclavage dans un pays où celui-ci a subsisté. Les Chinois, qui exercent, là comme ailleurs, tous les métiers, ne retournent pas dans leur pays, mais se font baptiser aux Philippines, s'y marient et y meurent. Les Malais musulmans, turbulents et fanatiques, se tiennent à peu près tranquilles. Leurs marabouts se bornent, de loin en loin, à rappeler leur existence aux Espagnols en lançant sur des villages chrétiens quelques malheureux hallucinés, qui tuent à coups de poignard tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à ce qu'eux-mêmes succombent sous les baïonnettes des soldats. On appelle ces assassins pour la foi de l'Islam des *juramentados*, parce qu'ils ont juré sur le Coran de tuer et de mourir. Beaucoup parmi eux sont tout simplement des débiteurs insolubles. Or, comme, dans les coutumes malaises, le débiteur insolvable devient la propriété de son créancier, on lui offre de se racheter en tuant le plus possible de chrétiens (s'il est musulman, bien entendu), et c'est ainsi qu'il

devient parfois *juramentado*. Cette coutume existe particulièrement dans l'archipel de Soulou, refuge par excellence des Malais mahométans.

D'une manière générale, l'Espagne a organisé sa colonie des Philippines en prenant pour base le maintien de la hiérarchie indigène.

Dans tous les pays soumis depuis longtemps, les sultans ont disparu. C'est le gouverneur général qui les remplace. Seuls, les anciens seigneurs féodaux, appelés *datos*, ont

été maintenus, à titre de simples gouverneurs, à la tête de leurs villages. Encore, les fonctions de ces *datos* deviennent-elles électives au fur et à mesure que ceux-ci meurent sans



MORT DE MAGELLAN.

héritiers. Il n'y a plus d'arbitraire, et l'impôt est le même pour tous.

A la tête des provinces sont des *alcades*, et à la tête des territoires militaires, des officiers.

Plusieurs villages forment un *pueblo*, administré par un *gobernadorcillo* (maire), des *tenientes* (adjoints), des notables ou *cabezas* et le *padre cura* (curé).

L'autorité suprême est dévolue au gouverneur général, qui a sous ses ordres un général de division, commandant l'armée de terre, et

un contre-amiral, commandant les forces navales.

L'armée de terre se compose d'environ 1,500 Européens, formant un régiment d'artillerie; de sept régiments d'infanterie indigène, commandés par des officiers européens; de deux escadrons de cavalerie et de quelques troupes du génie; en tout, environ 5,000 hommes, auxquels il faut ajouter 3,500 gendarmes (guardia civil) et 2,000 douaniers (carabineros), tous indigènes.

L'armée navale se compose, en temps ordinaire, d'une escadre formée de deux corvettes, six avisos et seize canonnières, dont les équipages et les soldats de marine se montent à environ deux mille hommes, en partie européens.

C'est avec ces forces que l'Espagne tient en respect près de neuf millions de sujets.

Les Philippines sont en communication avec l'Europe par des lignes directes de paquebots, qui vont à Singapore, et de cette escale à Manille.

De Singapore à Manille, il y a cinq à six jours de traversée.

D'autres services de bateaux relient Manille aux chefs-lieux des différentes provinces de la colonie.

Manille, capitale des Philippines, est située par 14° 35' 26" de latitude nord, et 118° 38' 38" de longitude est de Paris; ce qui établit une différence d'heures entre Paris et Manille de 7 heures, 4 minutes, 35 secondes; ceci soit dit pour le cas où vous auriez l'intention de soutenir un pari comme celui de sir Archibald, du *Tour du monde en quatre-vingts jours*.

Manille (Manila en espagnol)¹ apparaît au fond d'une des plus vastes et des plus belles baies du monde, à l'embouchure du Pasig, un fleuve de moyenne importance, qui sort d'un très beau lac, appelé lac de Bay. Elle se compose de deux parties bien distinctes. La *ciudad*, ou ville par excellence, très ancienne, sur la rive gauche du Pasig, est entourée presque entièrement de hautes murailles,

1. De deux mots Tagals ou Tagalocs : *mayron* (il y a) et *nila* (du nila). Le nila est une plante arborescente, abondante dans la région.

avec un fossé rempli d'eau à marée montante. C'est la Manille murée (Manila murada), occupée par les bâtiments du gouvernement, les casernes, les couvents et les églises. La physionomie en est sévère et manque de gaieté. Quelques centaines de vieilles familles espagnoles y habitent de grands hôtels de construction massive, bordés de trottoirs aux larges dalles; ou des maisons uniformes, avec des rez-de-chaussée en pierre, un étage en bois et un toit en tuiles, ou plus souvent en zinc et fer, à cause des tremblements de terre. Ce dernier type d'habitation est commun à toute la ville. L'étage unique est seul habité. Le rez-de-chaussée sert aux voitures et aux remises. Sur la façade, court une galerie couverte, « fermée, nous dit M. Alfred Marche¹, par des châssis à coulisses, garnis, en guise de vitres, de petites lames de coquillage d'un blanc d'opale, à demi transparentes, qu'on nomme conchas (coquille de l'huître perlière) ».

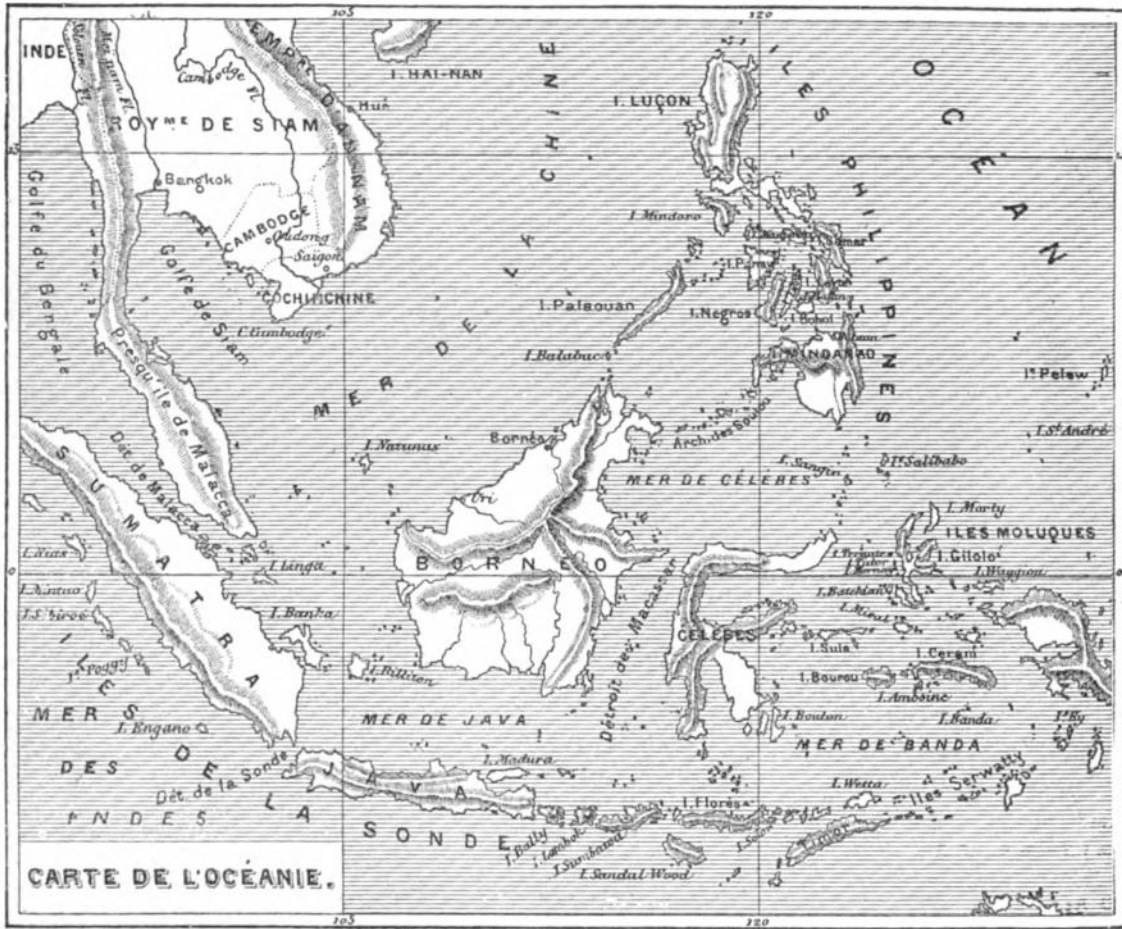
Il ya à Manille trois hôpitaux et deux grands collèges dirigés par les dominicains et les jésuites. Plusieurs ordres religieux se partagent, d'ailleurs, les Philippines au point de vue scolaire. Ce sont les dominicains, les jésuites, les récollets, les franciscains et les augustins chaussés. Ces derniers sont les plus nombreux.

Pour trouver la Manille commerçante, active, animée, il faut franchir le Pasig et gagner la rive droite, où s'étendent les faubourgs, dont beaucoup sont bâtis sur de petits îlots, formés par les alluvions du fleuve, ce qui fait ressembler à Venise certaines parties de Manille.

Pendant que les grands steamers mouillent sur rade, les autres bateaux accostent les quais de la rive droite. C'est là que règne une activité fiévreuse, qui rappelle Londres ou Marseille.

Les faubourgs s'étendent au loin et s'appellent : Binondo san Jose, Santa Cruz et Tondo, Quiapo, Sampaloc, San Miguel et San Sebastian; ces deux derniers où habitent les fonctionnaires et le high-life. Quelques villages, comme Malate, Hermita, Pandacan, San Fer-

1. *Luçon et Palawan*. — Hachette.



nando de Dilao et Santa Ana viennent s'ajouter à ces faubourgs et se confondront bientôt avec eux, comme nos localités de la banlieue de Paris.

Le commerce a plus particulièrement pour centre les rues de Binondo et d'Escolta. « L'Escolta représente à Manille le boulevard des Italiens. C'est là que se trouvent les cafés, les bazars, les modes, les photographes et les pharmaciens. » Le docteur Montano¹, à qui nous empruntons ce dernier renseignement, ajoute : « Pas plus en Europe qu'en Asie, je n'ai vu de pharmacies qui approchent, comme nombre et comme luxe, de celles de Manille. Tout en admirant leur excellente installation, le nouvel arrivant ne peut réprimer une certaine appréhension en songeant à l'immense quantité de maladies qui nécessitent une pareille profusion de médicaments. Qu'il se

1. Voyage aux Philippines et en Malaisie. — Hachette.

rassurer : la plupart des *bodegas* débitent infiniment plus de légers purgatifs, d'articles de toilette, de sodas et de limonades, que d'opium et de quinine; les pharmacies font une rude concurrence aux cafés; vers l'heure de l'Angelus, à la nuit tombante, les clients, assis à la porte de l'officine et fumant leur puro, témoignent qu'ils sont venus chercher des distractions, et non pas des médicaments. »

C'est vers la même heure que les rues ci-dessus sont sillonnées par les *cabsas* et les *carromattas*, cabriolets dont se servent les indigènes, et par les landaus et les calèches des Européens, les uns et les autres se pressant, sous la sollicitude des gendarmes (*veterana*) qui font la police, vers les promenades de Sampaloc et de la Luneta. Celle-ci est une prairie située sur la plage, entre la vieille ville et le faubourg de l'Ermita. On y donne des concerts militaires.

C'est aussi le moment où « les manufactures de tabac ferment leurs portes, et où des milliers de *cigareras* (ouvrières en cigares), débouchant par le pont d'Espagne, jeté sur le Pasig, inondent les faubourgs d'une foule bigarrée ». La seule manufacture de Meisic occupe 4,200 ouvrières.

Or, tout ce monde s'arrête « volontiers devant les étalages de mercerie, d'étoffes et d'objets de dévotion des boutiques chinoises », mais « plus volontiers encore devant les magasins d'orfèvrerie des marchands Européens. Ce que les Philippines en général, et Manille en particulier, absorbent de bracelets, de boucles d'oreilles et de bijouterie de toute espèce, confond l'imagination. Les Européens ne figurent dans ces acquisitions que pour une bien faible part; ce sont les femmes du pays, indigènes et surtout métisses, qui, enflammées d'une passion héréditaire, épuisent chaque année un stock formidable de bijoux, toujours vrais, car l'usage a affiné leur flair, et la plus pauvre *cigarera* sait parfaitement reconnaître le plaqué. »

On se visite beaucoup à Manille, et la proverbiale courtoisie des Espagnols s'y épanouit dans tout son charme. On peut dire que les loisirs de la vie sociale s'y résument en ces deux termes : religion et danse. Les cérémonies religieuses y sont fréquentes et très assidûment suivies. De même, et toujours comme en Espagne, la danse et la musique sont la distraction nationale, pour l'indigène comme pour l'Européen. Il y a bal sous le moindre prétexte.

Dans toutes les cérémonies, les indigènes civilisés sont généralement vêtus de la manière suivante : souliers vernis, sans bas ni chaussettes, pantalon de drap noir ou de toile

blanche; chemise de toile, dont les pans très courts passent par-dessus le pantalon, et une veste de garçon de café; puis, un petit chapeau rond, ou un salako¹, garni d'or ou d'argent, ou un chapeau en paille très fine. Mais la passion dominante des habitants des Philippines est la *gallera*, ou combat de coqs.

« Tous les individus de race malaise, dit le docteur Montano, ont pour ce divertissement une véritable frénésie. Dans toutes les cases pauvres, et dans toutes les embarcations du pays, on trouve des coqs de combat soumis à un entraînement méthodique, comme nos chevaux de course. A chaque pas, dans les rues, on rencontre des indigènes portant sous le bras gauche leur champion favori; si c'est un *matanda* (vieux coq déjà plusieurs fois victorieux), il est entouré d'égards tout particuliers. »

Ce sport est une cause de ruine pour les Indiens qui, « les jours de *gallera*, n'hésitent pas à se passer de manger plutôt que de ne pas parier sur un champion dont la performance leur paraît réussie. Certainement, cette funeste passion produit plus de désastres que les cyclones et les tremblements de terre. »

« Si un village brûle, dit M. Alfred Marche, les Indiens commencent par sauver leurs coqs, et s'occupent ensuite des femmes et des enfants, s'il en est encore temps. »

Ajoutons que les coqs réputés les meilleurs pour le combat sont ceux de Soulou, « dont la taille et la férocité sont vraiment extraordinaires ».

L. SEVIN-DESPLACES.

(La suite prochainement.)

1. Coiffure qui est aussi celle de nos Annamites.

N. B. — Les illustrations et la carte qui accompagnent cet article sont empruntés à *l'Histoire des Grands voyages et des Grands voyageurs*, de Jules Verne.





L'HIVER EN RUSSIE



Les plus terribles froids de nos régions tempérées ne sauraient donner une idée de la rigueur de l'hiver en Russie, et qui n'a vu de ses yeux les mornes steppes, s'étendant à l'infini sous un linceul de neige, ne peut en pressentir la désolation.

Là, où se montraient naguère des champs bleus de délicates fleurs de lin, où s'effondraient les fossés fleuris, s'étale maintenant la large nappe blanche à peine ondulée... Disparue la route où passaient, il y a à peine quelques semaines, les convois de lourds chariots aux poutres enchevêtrées!... Enfoui le sentier qui menait au village! rien n'indique plus, ne respire plus la vie, le travail, et pour de longs mois.

Pourtant, le paysan russe ne redoute pas l'hiver, et cette solitude n'est pas pour l'effrayer; chaque saison a ses plaisirs, et la rude existence qu'il mène, en général, lui fait trouver une saveur aux plus périlleux exercices.

Dès les premières neiges, le traineau a remplacé le « tarantass » pour les classes pauvres, la « troïka » pour les bourgeois aisés ou les riches fermiers.

C'est, du reste, toujours un fait émouvant que le départ d'un traineau, l'hiver; que de précautions à prendre.

L'attelage est visité avec soin, des provisions sont enfouies dans les coffres, et d'autres sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, car le point capital est l'habileté du cocher, sa connaissance de la route, son expérience du terrain.

La neige, jeune encore, non durcie, est pleine d'embûches, le paysan intrépide, le moujik, lorsqu'il part seul sur son léger traineau, frappant, avec ses guides nouées (le cocher russe n'a jamais de fouet), son noir coursier, ne s'inquiète guère de la route légale et va droit devant lui, vers le prochain village; cahoté violemment, il ne perd ni l'équilibre ni le sang-froid et parcourt en peu de temps de grands espaces.

Il ne peut en être de même pour le cocher de noble maison; la vie de plusieurs personnes est entre ses mains, et son itinéraire est arrêté autant que le permet l'état du pays.

Jetons, avant que ne soit donné le signal du départ, un coup d'œil sur l'accoutrement de

cet important et fidèle serviteur : sur sa tête, l'épais bonnet de loutre a remplacé le toquet de feutre, garni, tout autour, de plumes de paon, qu'il a porté jusqu'aux derniers beaux jours ; ses cheveux longs, arrêtés derrière la tête par un brusque coup de



ciseau, sa barbe large et touffue, lui donneraient l'air un peu féroce, n'était le bleu doux de ses yeux calmes et naïfs ; une épaisse toulouque serrée à la taille par une solide cordelière de soie de couleur, l'enveloppe de haut en bas, en même temps qu'elle maintient au-dessous divers plastrons de peaux de bêtes qui donnent à l'homme une corpulence bizarre et exagérée, presque comique ; les inévitables bottes terminent le tout.

Quant aux mains, elles disparaissent dans des gants de fourrure, le pouce, seul indiqué, se détache sur la guide de soie bleue tenue haute comme dans l'exercice d'un sacerdoce.

Il n'est pas rare qu'une famille se rende en visite à cinquante ou soixante verstes de son habitation (la verste étant de 1000^m,66).

Il y a à faire la part de l'imprévu ; comment reviendront ceux qui se mettent en route ? C'est un vrai voyage et dans des conditions parfois dangereuses. Le froid, dont on se garantit facilement avec de lourdes pelisses, n'est pas le pire ennemi !

Il faut, surtout dans le nord, et lorsque l'on doit traverser une des nombreuses forêts qui couvrent la Russie, compter avec les loups.

Pour les loups russes, un traîneau qui passe c'est le repas tant attendu, c'est le ravitaillement ; timides d'abord, ils s'enhardissent vite, et le groupe, grossissant de minute en minute, devient masse compacte et noire, et les voilà, filant sous le vent du traîneau et fermant l'espace en arrière d'un demi-cercle menaçant. Malheur aux voyageurs dont le cocher maladroit ne prévoit pas l'obstacle ou perd son sang-froid, la situation est poignante ; animant de la voix ses chevaux, et tout à son attelage et à la route à suivre, le moujik ne tourne même pas la tête, ses bêtes affolées volent, le cou tendu, les narines en feu ; autour d'elles la neige rapidement fouettée éclabousse les larges garde-crotte, tandis qu'au-dessus du cheval du milieu, suspendue au cercle de bois peint, la clochette tinte et mêle son carillon aux hurlements des loups qu'elle semble bien plutôt avertir qu'effrayer.

On raconte, sur ces derniers et leurs méfaits, les plus sombres histoires ; il est de fait qu'ils ont dévoré, dans les profondes forêts, quantité de malheureux voyageurs. Combien de traîneaux partis ne sont jamais revenus, et à quel chiffre énorme pourrait-on fixer les victimes de ces dangereux hôtes du pays !

Cependant, la chasse acharnée qu'on leur fait, depuis déjà plusieurs années, tout en n'amoindrisant pas peut-être sensiblement leur

nombre, les a, quand même, forcés à céder le terrain et à se réfugier toujours plus au nord. Cette chasse constitue, d'ailleurs, un des sports favoris du gentilhomme russe. En dehors des grandes battues, pour lesquelles on fut obligé parfois d'employer la troupe, il y a diverses manières de chasser le loup.

Lorsqu'un district est par trop infesté, le châtelain ou le plus riche propriétaire de l'endroit fait appel au concours de ses amis des régions voisines; un rendez-vous est choisi en un carrefour d'où l'on peut apercevoir l'ennemi de loin, et l'on s'installe dans une sorte de tour offrant un rempart, habilement disposé pour pouvoir tirer de tous côtés, tandis qu'un appât, chèvre ou brebis, est attaché à un piquet à quelques mètres de là.

Les cris de la pauvre bête ont vite fait d'attirer les voraces animaux, et c'est alors, dans cette masse hurlante, une grêle de balles dont pas une n'est perdue! Sitôt tombée la victime est dévorée, encore vivante, par les autres loups.

A la nuit, la masse s'éloigne, grondante et menaçante, et forme au loin, dans l'obscurité, une immense barrière mouvante de prunelles de feu qui indique que la lutte n'est pas terminée; en effet, ce n'est souvent qu'après plusieurs journées de bataille que les patients et terribles animaux abandonnent la lutte.

Mais la chasse la plus usitée se fait à l'aide du traîneau; rien de plus passionnant, lorsque la route est bonne, le cocher adroit, les chevaux nerveux.

Les chasseurs, bien enveloppés de fourrures, prennent place dans un traîneau (okota) léger;

les deux coursiers attelés en flèche partent à fond de train et, sitôt les loups en vue, les chasseurs, faisant un demi-tour sur eux-mêmes, visent et tirent tout



leur aise, ne s'interrompant que pour avaler une gorgée d'eau-de-vie russe (vood-hi). Que ne donneraient-ils pour se réchauffer d'une tasse de thé, cette boisson nationale, au même degré qu'en Angleterre, et qui fait le fond de toutes les réunions et de toutes les relations de la vie, pour le riche aussi bien que pour le simple moujik.

Voyez cet homme au lourd bonnet de fourrure enfoncé sur les yeux, il porte le samovar fumant que quelques braises entretiendront en l'état; c'est le marchand de thé! il s'en va par les rues, offrant le souverain bien; à

son côté, enfilés à une cordelette, pendent des colifichets, petits gâteaux secs, d'une pâte légère de laquelle sont faits, d'ailleurs, divers biscuits que l'on vend, aux gares et partout, été comme hiver, et qui, trempés dans le thé, gonflent et forment une nourriture d'une grande ressource.

Les bottes du marchand sont de feutre brun, ce feutre, bien plus chaud que toute espèce de cuir, résiste à l'humidité, et ses pieds enveloppés au dedans de larges bandelettes de toile, bravent le froid, la boue et la neige.

On peut supposer qu'il doit s'offrir, à l'occasion, une tasse bouillante de sa précieuse marchandise, et le voilà, insouciant de gros gains, parcourant les rues de Moscou sous l'œil paternel des autorités!

Ces sévères gardiens des lois et de la paix publique sont de deux sortes : le « gorodavoï » sergent de ville relevant du service municipal, et le gendarme qui ne s'occupe guère que de l'élément militaire et du service des gares. Ce corps d'élite est très restreint et l'on ne compte pas plus de trois mille gendarmes pour toute la Russie.

Le gendarme russe est un soldat superbe, et, qui le contemple, dans sa longue capote de drap gris rosé, son grand sabre montant sous

le bras, le revolver au côté, tandis que, sur sa tête, complétant le bonnet d'astrakan et de drap rouge, l'aigrette blanche se dresse fièrement, est saisi d'un respect pour l'autorité, qui est, en Russie surtout, le commencement de la sagesse!

Un de nos dessins représente ces braves militaires recueillant, sous la conduite d'un officier, de malheureux petits enfants égarés ou abandonnés. Ce n'est pas là leur service, et ces fonctions de parcourir les villages et de venir en aide à la misère sur l'avis du chef de district, concernant, d'habitude, une police spéciale; mais l'hiver a été si rude que l'on est débordé. Va-t-on, pour des raisons de principe, laisser mourir de froid et de faim de pauvres bébés auxquels le père malade ne peut plus assurer la vie? Sûrement non. Ne comptant ni leurs fatigues ni leurs efforts, ces gendarmes, tout à l'heure si imposants, se sont transformés en anges gardiens, et les voilà, prenant dans leurs rudes mains les pauvres petits tout transis et les ramenant à la ville où les attendent les soins de dames charitables, car, dans ce grand et bon pays, les terribles neiges en glaçant les membres, n'ont jamais refroidi les cœurs.

H. LANOS.



DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE IV

Nouvelles connaissances (Suite).

M^{me} Cazaban et sa fille, toutes deux agréables de figure, gracieuses, mises avec goût, et de manières simples et cordiales, auraient probablement produit une bonne impression sur M^{lle} Mercier, partout ailleurs que dans la salle à manger de M^{me} Latapie. Mais on aurait dit vraiment que du plafond noirci, des verdures fanées du papier de tenture, de la vieille pendule et des chandeliers jaunés se dégageaient comme des ombres bizarres qui défigureraient tout le monde. Tout à l'heure, elle n'avait su voir, chez M. Lacoste, que le côté légèrement comique de l'excellent homme ; à présent, elle déclarait, en son for intérieur, que la mère et la fille étaient aussi prétentieuses et aussi vulgaires l'une que l'autre. Les deux dames parlaient très correctement, n'avalant pas une seule négative, employant scrupuleusement l'imparfait du subjonctif, voire même quelques pluriels du passé défini : pédanterie insupportable ; avec cela, l'accent méridional : vulgarité odieuse. Aussi Marianne fit-elle à ses visiteuses un accueil très indifférent et répondit-elle avec froideur aux avances polies de M^{me} Cazaban, qui avait évidemment compté sur la jeune Parisienne pour mettre une heureuse diversion dans la vie de sa fille.

Aussitôt après le départ des visiteuses, Marianne prétextait un commencement de migraine pour regagner sa chambre ; mais elle n'y trouva pas la tranquillité qu'elle souhaitait, Caroline ayant jugé à propos de venir se décharger le cœur des nombreux griefs qui s'y étaient amassés pendant les vingt-huit ou trente heures de son séjour à Orthez.

« Je tiens à prévenir mademoiselle qu'il me sera très difficile d'entretenir ses effets et

ceux de M. Roger en bon état. On n'a pas l'habitude ici de donner le linge à une blanchisseuse, la lessive se fait je ne sais quand ni comment ; je voulais laver les cols de M. Roger : impossible de mettre la main sur un baquet propre ou de se procurer une planche à repasser convenable. M^{me} Latapie a laissé cette petite sauvage seule maîtresse de tout le ménage, et c'est un désordre, une saleté incroyables. »

Marianne essaya d'apaiser la femme de chambre en lui disant qu'on trouverait certainement au dehors quelque bonne ouvrière, mais Caroline n'en continua pas moins ses récriminations :

« Et cette manière de faire la cuisine ! La petite passe la moitié de son temps à la fontaine, et quand elle rentre, elle attrape une poêle à frire pour y fricasser je ne sais quelles horreurs. M. Roger tombera malade à ce régime-là et mademoiselle aussi. Je lui ai offert de l'aider : il faut l'avoir entendue pour se faire une idée de l'impertinence de cette petite : « Nous n'avons pas besoin que les « belles demoiselles de Paris viennent nous « empoisonner avec leur cuisine au beurre. » De nous deux, je voudrais bien qu'on me dise qui est l'empoisonneuse ! »

Marianne, contrariée de ce conflit, qu'elle jugeait de mauvais augure pour l'avenir, ne trouva d'autre moyen de calmer Caroline que de l'envoyer à la promenade avec Roger ; celui-ci, agacé des exhibitions dont il avait fait les frais et du départ précipité de son tuteur, entraîna joyeusement sa fidèle Caroline au dehors pour un nouveau voyage de découverte, et Marianne put écrire en paix de longues lettres à M^{lles} Coulon et Guilbois.

CHAPITRE V. — Premières expériences.

Marianne et Roger ne tardèrent pas à prendre quelques habitudes régulières dans leur existence nouvelle, malgré l'opposition sourde de M^{me} Latapie, qui n'aurait pas demandé mieux que d'avoir constamment son petit-fils auprès d'elle. Pendant les premiers jours, le charme de la nouveauté aidant, le petit garçon s'était assez bien accommodé des grandes conversations dans la salle à manger, des promenades autour de la cour, les seules que s'accordât la vieille dame, et des visites aux poules et aux canards chez la voisine d'en face. Bientôt pourtant, les journées parurent très longues à l'enfant, et sa sœur jugea qu'il était nécessaire de les raccourcir par des occupations à heure fixe.

Roger la supplia de l'envoyer au collège; mais Marianne ne se souciait pas de voir son petit frère se mêler aux gamins qui remplissaient, deux fois par jour, de leur tapage les rues tranquilles de la ville; leur exubérance méridionale se traduisant au dehors par des conversations ultra-animées et des gesticulations exagérées, elle les croyait toujours engagés dans quelque querelle, et par-dessus tout elle redoutait l'influence de leur accent, de cet accent qu'elle trouvait de plus en plus déplaisant. Il fallut donc que Roger se résignât à travailler avec sa sœur. Habitué à l'excellente méthode de M^{lle} Élisabeth, qui avait une patience à toute épreuve, Roger ne prit aucun intérêt à un enseignement sans suite. Marianne laissait beaucoup trop voir à son frère que ses leçons n'étaient qu'un pis-aller.

« A quoi bon se donner du mal pour une chose qui ne durera pas? » semblait dire toute l'attitude du professeur, et l'élève ne tarda pas à faire un raisonnement semblable.

Une étude qui aurait intéressé l'enfant, c'eût été celle du dessin; mais Marianne n'avait rien déballé malheureusement, et si Roger la tourmentait pour qu'elle sortît ses pinceaux, elle ne manquait pas de répondre : « Peindre? et quoi? depuis que je suis ici, je ne comprends plus que les peintres en bâtiments!

Tu veux donc que je me mette à badigeonner les portes et les volets? »

Il était une chose, cependant, pour laquelle la jeune fille avait établi une règle invariable : c'était la sortie quotidienne de Roger. Faute de connaître les chemins, le frère et la sœur, escortés de Caroline, faisaient à peu près tous les jours la même promenade; ils traversaient le même pont, puis suivaient la route de Sainte-Suzanne, et, sur la colline, au grand air, le long des délicieuses haies béarnaises toutes garnies de fleurs et de fougères, Marianne reprenait un peu d'animation :

« Qu'il fait bon ici! s'écriait-elle. Quelles belles choses que le soleil, le ciel bleu et l'herbe verte! Comme on respire bien quand ça ne sent ni le chou ni la graisse rance! »

Et elle cueillait avec délices des églantines, des orchis et de grandes marguerites blanches, dont elle composait, en véritable artiste, des bouquets admirables; au moment de rentrer en ville, elle les jetait dans le Gave. Chaque fois, Roger s'apitoyait sur les pauvres fleurs gaspillées et demandait pourquoi sa sœur ne les rapportait pas à la maison pour les arranger comme à Paris, où il y avait toujours des bouquets partout.

« Mon pauvre petit, répondait-elle, à Paris j'avais des jardinières, des corbeilles, des vases de toute sorte. Ici, il n'y a que les vases de la cheminée, et ils sont sous globe! Et puis, on me demanderait pourquoi j'ai ramassé des *herbes*, comme la mère de Donine, l'autre jour, quand j'avais cueilli ces délicieux myosotis. Non, non, la maison de ta grand'mère n'est pas une maison à fleurs; elles s'ennuieraient dans ces tristes chambres dont les volets sont constamment fermés!

— Pourquoi ne les fais-tu pas ouvrir par Donine? Je n'ai qu'un mot à lui dire, et tout de suite elle m'ouvre les volets de la chambre à repasser, qui donne du côté de la rue. Elle est très drôle, Donine. Elle me chante des chansons auxquelles je ne comprends pas grand'chose, mais qui sont jolies, et elle sait

un tas d'histoires qui me font bien rire, surtout quand elle essaye d'imiter les *Francimans*, comme elle appelle les gens qui parlent le français à notre manière. »

Marianne avait essayé, à diverses reprises, de tirer quelques paroles de la petite servante, qui l'examinait si curieusement de ses grands yeux noirs, mais elle n'avait pas réussi, et s'était figuré que cette fillette ne devait son air éveillé qu'à sa physionomie méridionale, et que, sous ce piquant minois, il n'y avait aucune intelligence. Si elle avait entendu les conversations de Donine et de ses amies à la fontaine, elle aurait appris que ce silence était la suite d'un parti pris, d'un système raisonné.

« Ces demoiselles de Paris, disait la petite Béarnaise, elles sont bonnes à regarder, avec leurs robes qui vont si bien et leurs petits chapeaux si coquets, mais il ne faut rien leur dire : elles sont si fières ! Si vous entendiez cet accent pointu de M^{lle} Marianne pour parler à sa femme de chambre ! « Auriez-vous la bonté de me donner un peu d'eau chaude?... Vous driez-vous me broser ma robe, s'il vous plaît?... » Moi, ça m'ennuierait, toutes ces simagrées. Quand on me dit :

« Allons, Donine, dépêche-toi vite de me monter de l'eau ! » ou bien : « Mes bottines, tout de suite ! » ça se comprend, au moins, et on fait son ouvrage avec plus de plaisir. Et la femme de chambre, en voilà une qui fait ses embarras, dix fois plus que la demoiselle !... »

Et à la grande joie de toute la jeunesse assemblée à la fontaine, Donine contrefaisait les airs dégoûtés et les exclamations de Caroline, tandis que l'eau débordait de la cruche trop remplie.

M^{me} Latapie, sans exprimer ses sentiments

avec la même énergie, trouvait gênante la politesse de la jeune fille ; à table, elle aurait préféré des plaintes aux refus si corrects sous lesquels Marianne déguisait ses antipathies : « Je n'ai pas très faim, aujourd'hui, ma-



dame. » Ou : « Je préfère m'en tenir à mon œuf et à mes radis. » — « Je demanderais un peu de beurre, si vous le permettez. »

L'attitude réservée de la Parisienne, pendant les récits que la vieille dame aimait à faire sur ses parents et ses voisines, était aussi une cause de mécontentement ; elle aurait souhaité une auditrice qui se fit expliquer les sous-entendus et les allusions, et qui excitât ainsi la verve de la conteuse.

« Pas pour un liard de curiosité, disait M^{me} Latapie à sa cousine préférée, M^{me} Bon-

nemason. Avec elle, il n'y a aucun plaisir à causer. On la disait si intelligente... Je vous assure qu'il n'y paraît pas. Si c'est ça, la belle instruction de Paris, parlez-moi de l'éducation de province! »

Cependant, malgré ses plaintes, M^{me} Latapie était plutôt satisfaite de la présence de M^{lle} Mercier. Elle devait reconnaître que, si Roger était venu sans sa sœur à Orthez, elle aurait eu grand-peine à l'occuper et à le distraire, et encore bien plus à le maintenir dans l'obéissance et le respect. Et puis, le fait seul d'avoir sous la main et sous les yeux une personne à observer et à critiquer était un puissant dérivatif à son chagrin.

Marianne avait des habitudes et des idées tellement différentes de celles que la vieille dame avait tenues en un saint respect toute sa vie, qu'il était nécessaire d'expliquer et de vanter les us et coutumes du lieu à cette étrangère dévoyée.

Élevée à Paris par une femme élégante et frivole, occupée de lectures inutiles, d'ouvrages de fantaisie, que pouvait-elle savoir des quatre grandes lessives annuelles, de la *grasse cuisine* en décembre¹, des confitures, des conserves de tomates en septembre, des commandes au tisserand, quels que fussent les monceaux de linge entassés dans les armoires, de tous ces devoirs, enfin, auxquels aucune ménagère ne pouvait se soustraire, et dont l'accomplissement régulier était la sauvegarde des familles? Et à ces longs discours M^{me} Latapie ajoutait une foule d'anecdotes sur sa mère, ses tantes, ses grand-mères, qui toutes avaient été actives et économes, et dont elle se faisait gloire de suivre scrupuleusement les préceptes. Puis, pour prêcher d'exemple, la pauvre vieille quittait en gémissant son antique fauteuil de paille, le seul que contint la maison, et se remettait à étager savamment les piles de draps, de nappes et de serviettes, ou à secouer et à brosser des montagnes de couvertures de laine menacées par les mites. Parfois, aussi, elle s'en allait à la cuisine rabrouer la petite

1. Préparation des jambons, des saucisses, des diverses conserves d'oie et de canard.

servante, après une inspection des placards et des tiroirs qui amenait toujours des scènes pénibles; mais ces visites ne se prolongeaient guère, Donine ayant la riposte trop prompte pour sa vieille maîtresse.

Les parents et les amis se réjouissaient fort de ce retour à la vie active; mais Marianne et Roger, quoiqu'ils fussent les auteurs du changement, ne pouvaient guère partager cette satisfaction. Pour eux, pour la jeune fille surtout, cette existence monotone était tout à fait dépourvue d'agrément. D'autres parents ou amis de M^{me} Latapie étaient venus, et, comme les Bonnemason, tous avaient insisté pour que M^{lle} Mercier leur rendit visite le plus tôt possible. Mais M^{lle} Mercier ne se pressait pas: elle se disait qu'en retardant encore un peu cette petite cérémonie, deux visites suffiraient pour la durée de son séjour. Qu'y avait-il de commun entre elle et toutes ces personnes? Rien, évidemment. Ce qui l'intéressait, ce qui occupait son esprit, charmait ses yeux ou faisait battre son cœur n'était même pas soupçonné par ces gens confinés dans leur milieu étroit et mesquin. Son costume, sa coiffure, minutieusement analysés par des yeux fureteurs, ses moindres paroles recueillies pour alimenter ensuite les conversations... A la seule pensée de ces examens et de ces critiques, elle se sentait prise d'une espèce de rage et se fortifiait dans sa résolution de se montrer le moins possible. Elle ne se doutait pas que, tous les jours, elle se donnait en spectacle à trois ou quatre des curieuses les plus avides, en partant pour la promenade avec son frère et Caroline. Derrière les volets mi-clos, derrière les rideaux tombants, quelque tricoteuse ou quelque couseuse guettait les rares passants de la rue, et la mousseline discrètement baissée se relevait un instant, tout juste assez pour permettre une bonne inspection du dos des trois promeneurs.

« Toujours dehors, les Parisiennes! » soupirait l'une des Minvielle à ses sœurs qui levaient vers le ciel des regards scandalisés.

« Elle n'a pas le temps de venir me voir, pensait M^{me} Bonnemason, mais elle n'est pas

trop occupée pour courir on ne sait où. La cousine Latapie devrait l'avertir que nos jeunes filles ne se montrent pas comme cela dans les rues ; si elles sortent, c'est par les *darrerous*. »

M^{me} Bonnemason ne se disait pas qu'il était probable que Marianne ne connaissait pas l'existence des *darrerous*, petites ruelles sur lesquelles donnent tous les jardins et que prennent les habitants qui possèdent les clefs des portes de derrière de leurs voisins et amis, et l'idée ne lui était pas venue d'en apprendre l'antique usage à la jeune étrangère. M^{lle} Mercier passait donc paisiblement dans les rues, comme aussi elle allait elle-même acheter des épingles ou des boutons, à la grande surprise des boutiquiers de la rue Marchande, qui se demandaient pourquoi elle n'envoyait pas sa femme de chambre, selon la coutume des dames de la ville.

Tout à coup, ces courses quotidiennes se trouvèrent supprimées. Caroline, après avoir supporté héroïquement pendant quinze jours l'ennui, le manque de confortable, la mauvaise nourriture et l'impertinence de Donine, avait perdu patience, et elle était venue, tout en larmes, déclarer à Marianne qu'elle n'y pouvait plus tenir et qu'elle demandait à retourner à Paris.

« J'irai chez ma mère, et du jour où Mademoiselle aura besoin de moi, je reviendrai près d'elle ; cette petite sauvage me ferait devenir folle avec son désordre et son babil enragé ! »

Marianne vit bien qu'il n'y avait pas à lutter contre cette détermination, qu'elle était la première à comprendre, et Caroline partit en essayant inutilement de cacher sous un maintien grave son intime satisfaction.

Caroline absente, la dernière ressource, la promenade dans la campagne, échappait à la jeune fille, M^{me} Latapie lui ayant fait entendre qu'elle ne pouvait pas songer à sortir seule avec son frère.

« A Paris, en effet, répliquait Marianne, ce n'est pas l'usage ; cependant, il m'est arrivé bien des fois de faire une course avec Roger ; il n'était pas écrit sur mon visage que je

n'étais pas mariée, et je n'ai jamais eu le moindre ennui ; on me connaît ici, qu'est-ce que cela pourrait faire ?

— Ça ne s'est jamais vu ! » Et M^{me} Latapie ne voulait pas sortir de là.

Marianne se résigna donc à passer d'interminables journées sous le figuier de la cour, à tricoter des bas pour Roger, tandis que celui-ci jouait près d'elle aux divers jeux que lui suggérait sa vive imagination. Ce travail machinal, Marianne ne l'aimait en aucune façon ; elle l'avait choisi à cause de l'enfant qui réclamait à chaque instant, si ce n'est le secours, au moins l'intérêt de sa sœur.

« Marianne, regarde comme mon bateau avance ; je vais pouvoir débarquer ! » criait Roger de la vieille caisse qui représentait sa barque et où il ramait énergiquement à l'aide d'un manche à balai.

« Marianne ! ne bouge pas ! Je tiens mon pélican ! » La rame était devenue un fusil avec lequel Roger couchait en joue l'un des canards qui barbottait dans une flaque faite par Donine qui venait de tirer de l'eau du puits.

La jeune fille essayait d'entrer dans le jeu, de prendre un air effaré, de donner gravement un conseil au marin, mais le plus souvent elle tricotait en silence, et maille après maille passait d'une aiguille sur l'autre, à moins que, trop lasse de son ouvrage, ou agacée par la chaleur de la laine, Marianne ne posât le tricot sur ses genoux, pour renverser la tête en arrière et plonger ses regards dans le ciel qui apparaissait bleu et profond entre les larges feuilles du figuier. Alors elle rêvait : ses pensées s'enfuyaient vers l'atelier idéal, — son petit château en Espagne, — elle le voyait arrangé par elle, avec les deux grands fauteuils anciens tant admirés par le vieil artiste, les escabeaux de chêne, le bahut Henri II, la peau d'ours blanc de Sibérie, les landiers de fer forgé provenant d'un petit castel breton ; puis, dans le coin de droite, bien à l'abri des vents coulis, l'installation particulière de M^{lle} Julie, un bon fauteuil bas, une table-étagère bien solide où le plateau du café, la corbeille des recommandages, le

livre de piété, la plante fleurie trouveraient place commodément tous à la fois; on n'aurait plus à faire ces petits déménagements continuels qui ennuyaient tant la vieille demoiselle. Elle se voyait elle-même devant son chevalet. Son premier travail sérieux serait un portrait de M. Guilbois... il y avait si longtemps qu'elle avait envie de le faire! Suivrait-elle le conseil de son amie Jeanne Vincent, qui la tourmentait pour qu'elle lui mit une fraise et un pourpoint?

Le caractère de la tête du peintre semblait

imposer ce costume. Non décidément, elle aimait encore mieux son vieil ami avec sa vareuse de tous les jours, et sa cravate longue nouée un peu lâche... la vérité avant tout.

C'est ainsi que Marianne s'efforçait de s'isoler de son milieu actuel, de vivre ailleurs que dans le moment présent, sans se douter que, tout près d'elle, des sympathies méconnues ne demandaient qu'à éclore et à l'entourer doucement de liens nouveaux.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

IV

Collision.

Le lendemain de ce jour, le commandant Francœur examinait à la lorgnette, vers le sud-est, une sorte d'épaississement singulier de l'atmosphère qui se manifestait sur la longueur de sept à huit degrés et rongeaient, en quelque sorte, une partie de la ligne d'horizon.

A diverses reprises, il renouvela cet examen.

M. Massey finit par lui demander ce qu'il voyait au large.

« Un brouillard, chose rare dans ces parages! répondit le commandant. Nous en sommes encore loin, mais il blanchit à vue d'œil et gagne sur nous d'une prodigieuse rapidité. »

De fait, la ligne d'horizon semblait se rapprocher de la *Durance* et prenait graduellement l'aspect d'une longue côte couverte de neige, barrant le sud-est.

Peu à peu, la brume envahit le ciel, le ferma, entoura le navire d'une muraille circulaire qui, se contractant rapidement sur elle-même, finit par arriver à ses flancs. Aussitôt, tout disparut, confondu, étouffé sous le blanc nuage. Une nuit d'orage n'eût pas été plus

impénétrable. Il était à peine six heures de l'après-midi. On alluma tous les feux; mais l'obscurité demeura aussi complète.

Lorsque la véritable nuit tomba, le brouillard ne se leva point. Dès le premier instant, les mesures de prudence habituelles avaient été prises, les vigies doublées; la cloche sonnait à l'avant sans interruption, et c'est à peine si sa note aiguë, amortie sous le brouillard, envoyait des vibrations perceptibles à l'arrière. Un profond ennui envahit tout le navire et, comme il arrive à bord en pareil cas, chacun, gagnant sa cabine, se réfugia dans le sommeil.

A mesure que la nuit avançait, la brume devenait plus épaisse. Pas une étoile n'était visible au ciel; autour de chaque feu réglementaire, un halo rougeâtre s'arrondissait sans éclairer plus d'un mètre de rayon. A trois pas de distance, le plus éclatant de ces feux était comme non existant. A plus forte raison il n'éclairait aucun objet, même voisin. Le commandant remarqua qu'au contact d'un fanal, il lui était impossible de voir sa propre

main à six centimètres de ses yeux ; il descendit dans sa cabine pour noter le fait sur son journal de bord.

Il était environ deux heures du matin. Cette fraîcheur, qui précède l'aube en mer, s'élevait, pénétrante et presque glaciale, sans dissiper toutefois la brume qui enveloppait de son rempart d'ouate les flancs du navire.

Soudain, tout le monde à bord fut réveillé en sursaut par un choc formidable, — un choc si profond, si rude, si décisif, que, d'un mouvement simultané, tous les passagers sautèrent à bas de leur couchette, en chemise, pieds nus, et, saisissant à tâtons quelques vêtements, émergèrent des cabines, pâles et effarés, sous la lueur voilée des veilleuses électriques qui brillaient à demi baissées dans le grand salon.

Au loin, vers l'avant, où se tiennent les passagers de troisième classe, des cris, des hurlements éclataient, des appels désespérés se faisaient entendre...

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, toute la population du navire se répandait sur le pont comme un fleuve qui a brisé ses digues.

Le spectre d'une catastrophe se dressait devant tous les esprits ; mais quelle en était la nature ? C'est ce qu'on se demandait.

Le brouillard toujours opaque rendait plus angoissante la sensation de péril mortel. On s'appelait, on se heurtait sans se reconnaître ; on interrogeait inutilement les ombres qui s'agitaient dans la brume et qui ignoraient, les unes comme les autres, ce qui s'était passé. On entendait retentir la voix du commandant, haute et brève ; tel était l'affolement général, que personne ne comprenait au juste ce qui arrivait. Ce que chacun sentait, pourtant, dans une indicible terreur, c'est que la *Durance* s'était arrêtée ; ses hélices semblaient battre le vide ; le pont présentait une inclinaison singulière et inquiétante.

« Colette!... Henri!... Gérard!... Alexandre!... répétait M^{me} Massey d'une voix pleine d'angoisse. Ne nous séparons pas, pour l'amour du ciel!... Colette, où es-tu?...

— Je suis ici, maman, près de vous!...

où sont les autres?... où est papa?... où sont mes frères?...

— Appelle-les!... Appelons-les toutes deux!... Martine, où êtes-vous?

— Je suis là, madame... *Chès*, pauvre monsieur, *pauvre de nous!*... Hé! monsieur!... monsieur!... Gérard!... Henri!... »

Mille cris pareils se croisaient autour des malheureuses femmes, et, comme les leurs, restaient sans réponse. Des gémissements, des pleurs d'enfants retentissaient de toutes parts. Rapides et affairés, les matelots couraient, indifférents aux supplications qu'on leur adressait et sans qu'un seul trouvât le temps d'expliquer la catastrophe.

Puis, tout à coup, une explosion effroyable. La chaudière éclatait avec un vacarme infernal, un bouillonnement sinistre d'eau et d'écume, de gerbes d'étincelles qui frappèrent les nuages et retombèrent en semant le pont de débris de fer, de bois, de cuivre, — horreur! de membres humains qui vinrent rouler sanglants aux pieds des passagers épouvantés, se serrant comme des moutons à l'arrière...

Par suite de l'éclatement de la chaudière une partie du pont avait sauté. A la clameur inouïe qui salua l'explosion succéda pour un instant le silence de la stupeur ; des femmes s'évanouissaient, d'autres hurlaient ainsi que des bêtes affolées. Et, soudain, les survivants éprouvèrent comme une effroyable sensation d'arrachement de corps étranger pris dans le flanc du navire et s'en dégageant... Un murmure d'angoisse étouffé plana sur la foule anonyme. Puis une accalmie se fit. On entendit alors une voix rauque donner cette explication :

« Nous avons été abordés par un autre navire!... Et les lâches nous abandonnent!... »

L'hypothèse fut confirmée par le halètement, à tribord, d'un steamer faisant machine en arrière, se remettant en marche, s'éloignant par degrés dans la brume... Un cri d'exécration retentit sur le pont de la *Durance*. Comme une vague furieuse, la masse des passagers se rua à tribord, appelant, conjurant, maudissant le vaisseau fantôme, qui s'éloignait sans qu'on pût seulement distinguer sa silhouette

meurtrière, dans l'horreur de la nuit... Au même instant, un cri plus terrible vint porter au comble l'effroi des misérables :

« Nous coulons !... Toutes les embarcations à la mer !... »

Et le porte-voix du commandant tonnait du haut de la passerelle :

« Les hommes de cœur à la coupée de bâbord !... Les femmes et les enfants s'embarqueront les premiers... qu'on brûle la cervelle à quiconque tenterait de passer avant son tour !... »

Au milieu des gémissements et des cris d'épouvante, de la poussée furieuse de la foule qui se portait à bâbord, la triste opération commença. Les officiers, le docteur Lhomond, M. Massey, Henri, d'autres passagers de bonne volonté, défendaient de leurs corps l'approche de la coupée. Quelques falots, qu'on avait allumés à la hâte, éclairaient d'une morne lueur rouge cette foule ivre de terreur ; tous auraient voulu descendre à la fois. C'est avec des peines inouïes qu'on réussit à transporter d'abord les femmes et les enfants dans les embarcations qu'on avait mises à la mer au premier ordre du commandant, et qui se balançaient maintenant, — si bas, si loin, presque invisibles — au flanc du navire. Des appels désespérés retentissaient : le sifflement de la vapeur qui achevait de s'exhaler des tubes engorgés, le bruit lugubre des agrès qui prenaient feu et tombaient sur le pont, faisaient un accompagnement sinistre aux pleurs et aux gémissements...

De rudes mains saisissent M^{me} Massey : on va la descendre dans une des chaloupes ; une seule place y reste. Elle pousse un cri déchirant :

« Colette !... ma fille !... Ne nous séparez pas !... implore la pauvre mère. Au secours !... Mon enfant !... »

Sa voix s'éteint : on l'emporte sans prendre garde à ses supplications... Colette en larmes est restée sur le pont... A son tour elle se sent saisie, brusquement emportée, déposée comme un léger ballot dans une embarcation à demi pleine... Oh ! si seulement c'était celle où l'on a déjà mis sa mère !... Elle appelle,

elle supplie ceux qui sont autour d'elle ; la malheureuse enfant n'obtient pour réponse que des larmes et des supplications semblables... On continue à embarquer des passagers dans la chaloupe. Là-haut, en levant ses yeux noyés de pleurs, elle entrevoit, un instant, à la lueur d'un falot, le visage d'Henri, pâle et résolu ; il tient un revolver. Le lugubre défilé continue ; toutes les femmes, tous les enfants vont être en sûreté, lorsqu'un homme affolé se précipite ; il veut, malgré la défense, se placer au premier rang ; il explique en écumant qu'il *faut* qu'il passe, que sa vie en dépend... et il veut repousser une pauvre femme, deux petits enfants sur les bras, dont le tour est arrivé... Une détonation retentit : le misérable lâche prise, tombe, la tête fracassée par le commandant... Cet exemple rétablit l'ordre.

Enfin les premières embarcations sont pleines à couler ; elles s'éloignent lourdement. Colette a cru voir — avec quel cri de joie indicible ! — qu'on descendait malgré lui Gérard dans celle qui l'emporte ; car le brave enfant voulait rester auprès de son frère aîné et de son père... Ah ! pourvu qu'elle ne se soit pas trompée !... pourvu qu'elle ait bien vu !... Si les deux autres pouvaient y prendre place aussi, par miracle !... Et, au milieu de son angoisse, elle sent tout à coup une main se glisser dans la sienne...

« Colette !... Colette !... Est-ce vous ?... demande une voix tremblante qu'elle reconnaît pour celle de Lina Veber.

— Vous, pauvre petite ! s'écrie la jeune fille. Oh ! que je suis heureuse que vous soyez là !... Dites, c'est bien Gérard qu'on a descendu ?... Je ne me suis pas trompée ?...

— Hélas !... j'y vois à peine, même en plein jour !...

— C'est vrai, pauvre enfant !...

— Papa... papa... murmure Lina en sanglotant. Colette !... Croyez-vous qu'il soit dans notre canot ?

— Ma pauvre mignonne, la nuit est si noire que je ne puis rien distinguer... » répond Colette en faisant un grand effort pour surmonter l'angoisse qui l'étreint et tenter de

donner du courage à l'enfant si faible, si peureuse, qui serre son bras avec une force désespérée. Elle le sent, sa présence rassure un peu la fillette, et cette pensée même est réconfortante ; il faut qu'elle ait du courage pour deux, pour elle et pour la pauvre petite, à demi folle d'épouvante, qui murmure à travers ses sanglots :

— Oh ! que j'ai peur !... Oh ! Colette, où est papa ?... Où va-t-on ?... Comme il fait froid !... Comme il fait noir !... Nous allons nous noyer, dites ?... Oh ! j'ai peur !... »

Colette attire l'enfant sur ses genoux ; elle s'aperçoit qu'elle n'est vêtue que de sa chemise de nuit, trempée déjà par l'eau de mer. La jeune fille, elle, avait dormi tout habillée, suivant le conseil et l'exemple de sa mère ; en outre, à la première alerte, elle a machinalement saisi un ulster de voyage roulé dans sa courroie, qu'elle a gardé à la main ; elle défait vivement le paquet, entoure du manteau le petit corps grelottant et transi. Une douce chaleur ranime un peu les forces de l'enfant naufragée.

« Vous êtes bonne !... murmure-t-elle en pressant ses lèvres sur la main de la jeune fille. Et M^{me} Massey ?... Elle est là, n'est-ce pas ?... »

— Non, Lina !... répond Colette avec un grand sanglot, je ne crois pas !... Elle doit être dans un autre canot... Ah ! ma pauvre maman... ma chère maman !... »

Elle ne peut retenir ses larmes. Serrées l'une contre l'autre, les deux infortunées mêlent leurs pleurs. Combien d'autres cœurs sont torturés d'angoisses semblables, dans cette embarcation trop pleine qui les emporte à l'aventure dans la nuit !... Sous l'impulsion des bras robustes des matelots, le canot manœuvre, s'éloigne à force de rames du navire condamné. On ne distingue plus au loin, dans le brouillard, qu'une tache rougeoyante indiquant la masse du paquebot.

Et tout à coup cette tache elle-même s'efface, s'abîme dans les eaux. Le navire a disparu pour toujours sous un remous qui s'étend au loin sur la mer et dont les canots ressentent la secousse.

Les rameurs poussent un cri :

« Adieu, la *Durance* ! »

Le cœur des naufragés se serre davantage. Ils se sentent plus seuls, plus perdus sur l'immensité, maintenant qu'a sombré le bon navire qui les a portés si loin... Une autre angoisse vient étreindre leurs cœurs : tous les passagers, tout l'équipage, l'excellent commandant, les officiers, ont-ils eu le temps d'échapper à cette mort affreuse ?... Leur propre sort est bien précaire, leur salut bien incertain ; mais ces quatre planches qui les séparent de l'abîme, que ne donneraient-ils pas pour en partager l'abri avec ceux qui sont restés là-bas !...

Est-il possible que ce soit seulement hier qu'on s'amusait de si bon cœur à bord de la *Durance* ?... Le jour n'est pas encore venu, quelques heures à peine se sont écoulées et, au lieu de la gaieté, du sentiment de sécurité, de l'assurance d'un heureux voyage, le désastre, la mort, l'abandon les entourent... Peut-être chacun d'eux a-t-il perdu à jamais tout ce qui fait la vie bonne en ce monde ; sans parler des biens matériels, dont ils sont absolument dénués, qui les assure qu'ils reverront ceux qu'ils aimaient, ceux qui, quelques instants plus tôt, partageaient avec eux ces détails journaliers de la vie de famille, qui semblent si peu de chose quand on les possède, et dont la perte est si poignante quand on n'a plus que leur souvenir ?...

Les naufragés attendaient le jour avec une impatience fébrile. Une longue houle, au balancement monotone, secouait la chaloupe, soulevant le cœur des passagers, habitués au roulis à peine sensible de la gigantesque *Durance*. Parfois le canot, lourdement chargé, embarquait une lame, qui arrachait des cris aux femmes, persuadées qu'on sombrait.

Enfin, à travers le brouillard toujours épais, une faible lueur parut... et tout à coup, comme un voile qui se déchire, le brouillard fatal se fondit, roula, s'évanouit devant les rayons du soleil levant.

A perte de vue, la mer, d'un gris terne, s'étendait autour de l'embarcation ; et, sur toute l'immensité, pas un point, pas le plus

petit accident n'indiquait la place où la *Durance* avait sombré. Quant aux autres canots, ils avaient disparu aussi, comme volatilisés avec la brume.

Les naufragés, un instant soulevés par l'espoir, retombèrent sur eux-mêmes. Ils étaient bien seuls. Situation effroyable, dont aucune imagination ne peut rendre la poignante réalité!... L'eau commençait à clapoter, plus brillante et plus bleue. Cette minute d'une indicible tristesse, qui est celle de l'aube en mer, se changeait rapidement en la fraîcheur pénétrante d'une belle matinée. Dans le ciel d'un azur tendre, de petits nuages rosés s'amassaient, légers et floconneux comme des plumes; le soleil gagnait à chaque instant une chaleur plus vive, et ses rayons bienfaisants, en venant sécher les vêtements trempés des naufragés, leur donnèrent la première sensation douce qu'ils eussent éprouvée depuis la catastrophe.

Aux naissantes lueurs du jour, Colette avait promené un regard de fiévreuse angoisse sur toute la longueur du canot. Lequel des siens aurait-elle l'écrasante joie de reconnaître parmi ces visages qui l'entouraient?... Sa mère?... Son père?... Gérard?... Henri?... Martine?... Et s'il n'y avait personne!... A cette pensée, elle sentit son cœur serré comme dans un étau, ses yeux se voilèrent de larmes aveuglantes... Elle les essuya, elle regarda... Presque tous lui étaient inconnus : c'étaient, pour la plupart, des passagers de l'avant qu'elle n'avait même jamais entrevus... M^{me} Massey, hélas! n'était pas là... Et bien qu'elle en eût déjà pour ainsi dire la certitude, sa douleur fut si cruelle qu'elle ne put réprimer un douloureux sanglot... En passant rapidement en revue les visages, elle reconnut Le Guen, qui tenait le gouvernail. Ce lui fut une joie, dans sa détresse, de voir le brave homme auquel bien souvent, en compagnie de Gérard, elle avait donné quelque menue monnaie pour la *chique* indispensable à son bonheur. Et là, à l'autre bout du canot, ce madras aux teintes vives, cette bonne figure brune qui lui sourit au milieu de ses larmes, c'est Martine!... Elles

se tendent les bras de loin; les yeux de la jeune fille reviennent auprès d'elle et, à quelques pas, au fond du canot, elle distingue une silhouette élancée, un front blanc... C'est Gérard!... mort?... endormi?... Avec un cri d'épouvante, elle s'élance, malgré les protestations de ses voisins. Elle vient tomber à genoux auprès de son jeune frère. Hélas! qu'il est pâle!... Et sur son front une large meurtrissure livide semble indiquer une chute grave. Elle le presse dans ses bras, le supplie de sortir de sa torpeur; bientôt elle a la joie de voir s'ouvrir ses yeux encore languissants.

« Gérard, mon frère chéri, qu'as-tu?... Es-tu blessé?... demanda Colette avec angoisse.

— Je me suis heurté au plat-bord, murmure Gérard, le regard vague, la parole embarrassée. Mais... ce ne sera rien... Où sont les autres?... Ah! oui, je me rappelle... On m'a descendu de force... Oh! Colette!... la *Durance*?... C'est fini?... c'est fini?...

Sans pouvoir parler, elle fait un signe affirmatif.

« Et papa, maman, Henri?... s'écrie Gérard en se soulevant.

— Ils ne sont pas ici! dit Colette fondant en larmes. Oh! quelle joie, du moins, d'être ensemble, toi et moi!...

— Mais les autres... les chaloupes?...

— Je ne sais où ils sont... le jour vient de se lever, et vois!... Nous sommes seuls... Aussi loin que puisse porter le regard, on ne découvre rien... rien... personne!...

— Mais ils ne peuvent être loin!... C'est trop étrange!... Oh! pourvu qu'ils n'aient pas coulé!...

— Non!... non!... s'écrie Colette, secouée d'un affreux frisson. Rappelle-toi ce que nous a conté souvent Le Guen (il est là, au bout du canot, et aussi Martine!). Tu sais, il dit qu'en mer les choses prennent les aspects les plus extraordinaires, les plus décevants... Que dix minutes suffisent à produire des changements inouïs, en bien ou en mal... Qu'une vague, une brume légère peuvent vous cacher des objets qui sont à quelques cents mètres

de distance seulement... Oh! puisse-t-il dire vrai!... Puissent-ils être près de nous, nos bien-aimés parents, notre Henri, nos pauvres amis... »

Vaincue par son émotion, elle cache en sanglotant son visage dans ses mains; le pauvre Gérard, essayant lui-même ses yeux, s'efforce de calmer le tremblement qui agite ses lèvres, essaye à son tour d'inspirer à sa sœur l'assurance qu'il est si loin de ressentir.

« Tu as raison, ma Colette, dit-il bravement, ils doivent suivre la même route que nous... Un courant les aura entraînés... Mais nous nous retrouverons à terre... »

— Lina est dans le canot, dit Colette après quelques instants. Chère petite!... Plus infortunée que nous encore, elle n'a personne, elle... Maman l'aimait bien... » ajoute-t-elle d'une voix qui se brise; et laissant de nouveau tomber sa tête sur l'épaule de Gérard, elle donne un libre cours à sa douleur.

Le malheureux enfant se mord les lèvres pour retenir ses larmes. Allons, c'est à lui de consoler, de soutenir sa sœur, de remplacer auprès d'elle les protecteurs qu'elle a perdus. Il l'entoure de son bras :

« Ne nous abandonnons pas, petite sœur, lui dit-il tendrement, mais avec résolution. Nous avons cet immense bonheur de n'être point séparés; espérons que nos chers absents sont, eux aussi, soit dans le même canot, soit assez près de nous pour que nous puissions les retrouver bientôt... Comme dit Le Guen, une heure suffit parfois à tout changer en mer... Qui sait! ce soir, peut-être, nous les reverrons tous sur quelque bon navire qui les a recueillis déjà et qui va nous arriver à l'improviste!... Il est impossible que nous n'en rencontrions pas un sans trop tarder... Cette mer est si passante qu'il est même étonnant que nous n'ayons encore rien vu... Ah! les gredins, les lâches, cette nuit!... ajoute-t-il en frémissant. Nous abandonner de la sorte!... C'est infâme!... »

— Oh! oui! bien infâme!... s'écrie Colette. Ce ne peut pas être un navire français, j'en suis sûre!...

— Pour cela, nous pouvons en être certains! s'écrie Gérard avec orgueil. Les annales de notre marine en font foi! Nos marins risquent leur vie plus allégrement que n'importe quels autres pour secourir ceux qui se perdent... Se sauver comme cela, après nous avoir coulés... c'est indigne... révoltant...

— Pauvre commandant Francœur! s'écria Colette. Il aimait tant son navire!...

— Et ce cher docteur Lhomond!... soupira le jeune garçon. Oh! que je voudrais les savoir sains et saufs!... Et Henri... l'as-tu vu défendant la coupée?... Ah! si j'avais pu rester auprès de lui et de mon père!... Mais, bon gré, mal gré, il a fallu trotter... on ne m'a pas demandé mon avis, je t'assure!... Pan, pan, emballé!... Avant de pouvoir me retourner, je me suis trouvé embarqué...

— Grâce au ciel! s'écrie Colette frissonnante. Oh! Gérard, quelle consolation, dans notre malheur, d'être l'un près de l'autre!...

— C'est vrai, pourtant!... Et sois tranquille, va, ma Colette, je te garderai bien!... dit Gérard en se redressant. Et cette pauvre petite, aussi, qui cligne ses yeux de hibou... Il va falloir la protéger... ajouta-t-il en prenant un air grave.

— Ta tête te fait-elle toujours bien mal? interroge Colette avec sollicitude.

— Bah! ce ne sera rien! A la guerre comme à la guerre!... Je me sens un peu étourdi, mais cela va passer...

— Et rien pour te panser, brave petit frère!... Ah! que j'ai eu peur quand je t'ai vu là, si pâle et sans mouvement!...

— Évanoui, ni plus ni moins qu'une femmelette! s'écrie Gérard un peu honteux. Je crois, ma parole, que c'est de dépit qu'on m'ait descendu comme un paquet!... »

Colette se tourna vers Lina, qui s'éveillait d'un sommeil fiévreux. Frissonnant sous la bise du matin, elle promenait autour d'elle ses yeux myopes, s'efforçant de reconnaître les objets qui l'entouraient. Elle fut toute joyeuse de revoir Gérard, dont elle avait si grand peur à bord, et d'apprendre que Martine et Le Guen étaient présents. Les trois

enfants reprirent, comme leurs compagnons d'infortune, la monotone investigation de l'horizon, tout en regardant comment les uns et les autres se trouvaient accoutrés.

Gérard avait ses vêtements comme sa sœur, mais était nu-tête. Lina n'avait pas de chaussures, et le grand ulster qui l'enveloppait toute, traînait autour d'elle. Quant à Colette, elle avait eu la présence d'esprit de se chausser en sautant à bas du lit et de saisir son chapeau; vêtue de son costume de serge bleue, avec sa petite jaquette à capuchon, elle était fort présentable pour

une naufragée. Par un heureux hasard, Lina, en explorant les poches de son vêtement d'emprunt, trouva dans l'une un béret de laine blanche plié en quatre, dans l'autre un grand fichu de soie bleue, dont Colette lui fabriqua sur-le-champ un capuchon qui la protégea contre les rayons du soleil, déjà beaucoup trop ardents. Quant au béret, elle le décerna aussitôt à Gérard, qui ne fut pas fâché non plus de se couvrir la tête, car le coup qu'il avait reçu et la chaleur grandissante lui donnaient une forte migraine.

Les autres naufragés, moins prévoyants que la famille Massey, se trouvaient, pour la plupart, à demi vêtus et presque tous nu-pieds.

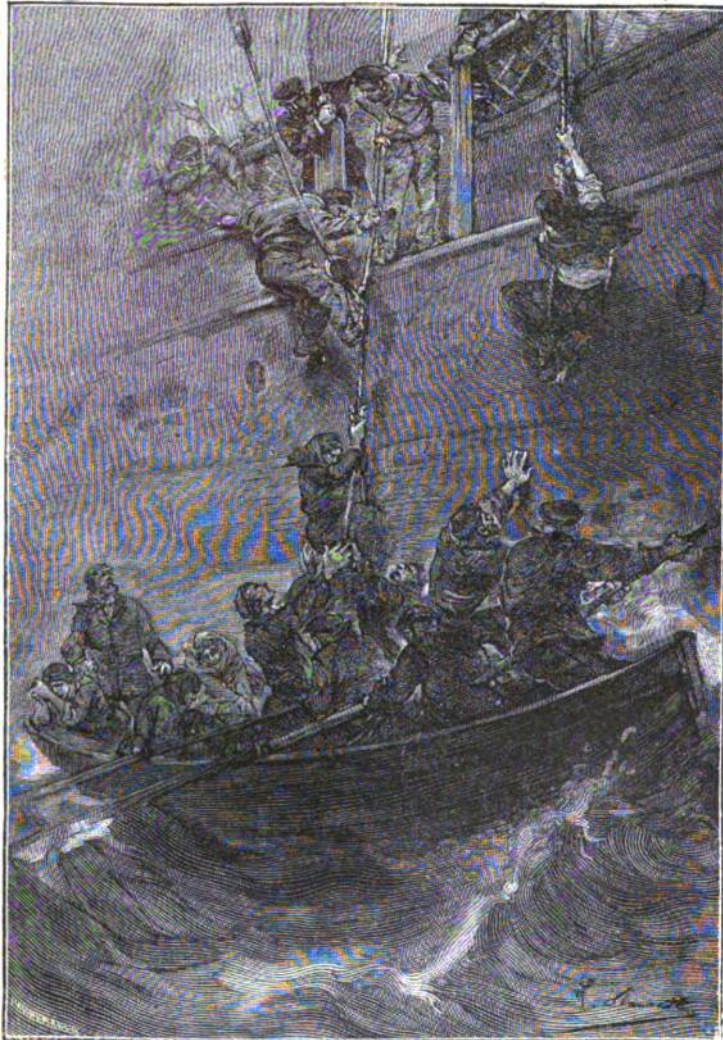
Martine, qui était, elle, à peu près habillée, et qui regardait de loin « ses enfants » ne put tenir plus longtemps séparée d'eux; malgré les bruyantes protestations de ses voisins, elle s'élança à travers l'embarcation et, non sans lui imprimer de droite et de gauche de violentes oscillations, elle vint tomber auprès des jeunes Massey qu'elle serra avec transport sur son cœur en versant d'abondantes larmes.

On lui fit place d'assez mauvaise

grâce, car l'adversité, loin de rapprocher, ne fait trop souvent qu'aigrir ceux qu'elle touche; mais sans s'inquiéter des murmures de ses conaufragés, l'excellente fille se carra en bonne place et, un bras autour de Colette, l'autre autour de Lina, adressant à Gérard un large sourire et à Le Guen un signe de tête amical, elle attendit avec un calme relatif la suite des événements.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

VI

« Comme un linceul qui s'entr'ouvre! »

La navigation de l'*Halbrane* ne cessait de s'opérer dans les conditions les plus favorables de la mer et du vent. En quinze jours, si elles persistaient, la distance qui sépare l'île du Prince-Édouard de Tristan d'Acunha — deux mille trois cents milles environ — serait franchie, et, comme l'avait annoncé le bosseman, il n'aurait pas été nécessaire de changer les amures. L'invariable brise du sud-est bien établie, quelquefois au grand frais, n'exigeant qu'une diminution de voiles hautes.

Du reste, le capitaine Len Guy laissait à Jem West le soin de manœuvrer, et l'audacieux porte-toile — que l'on me passe cette expression — ne se décidait à prendre des ris qu'à l'instant où la mâture menaçait de venir en bas. Mais je ne craignais rien, et il n'y avait aucune avarie à redouter avec un tel marin... Il avait trop l'œil à son affaire.

« Notre lieutenant n'a pas son pareil, me dit un jour Hurliguerly, et il mériterait de commander un vaisseau amiral!

— En effet, ai-je répondu, Jem West me paraît être un véritable homme de mer.

— Et aussi, quelle goëlette, notre *Halbrane*! Félicitez-vous, monsieur Jeorling, et félicitez-moi, puisque j'ai pu amener le capitaine Len Guy à changer d'avis à votre sujet!

— Si c'est vous qui avez obtenu ce résultat, bosseman, je vous en remercie.

— Et il y a de quoi, car il hésitait diantrement, notre capitaine, malgré les instances du compère Atkins! Mais je suis parvenu à lui faire entendre raison...

— Je ne l'oublierai pas, bosseman, je ne l'oublierai pas, puisque, grâce à votre intervention, au lieu de me morfondre aux Kerguelen, je ne tarderai pas à être en vue de Tristan d'Acunha...

— Dans quelques jours, monsieur Jeorling. Voyez-vous, d'après ce que j'ai ouï dire, on s'occupe maintenant en Angleterre et en Amérique de bateaux qui ont une machine dans le ventre et des roues dont ils se servent comme un canard de ses pattes!... C'est bien, et l'on saura ce que ça vaut à l'usage. M'est avis, pourtant, que ces bateaux-là ne pourront lutter avec une belle frégate de soixante, filant

au plus près par fraîche brise. Le vent, monsieur Jeorling, même quand il faut le pincer à cinq quarts, cela suffit, et un marin n'a pas besoin de roulettes à sa coque! »

Je n'avais point à contrarier les idées du bosseman relativement à l'emploi de la vapeur en navigation. On en était encore aux tâtonnements, et l'hélice n'avait pas remplacé les aubes... Quant à l'avenir... qui eût pu le prévoir?...

Et, en ce moment, il me revint à la mémoire que la *Jane* — cette *Jane* dont le capitaine Len Guy m'avait parlé comme si elle eût existé, comme s'il l'eût vue de ses propres yeux — s'était rendue précisément en quinze jours de l'île du Prince-Édouard à Tristan d'Acunha. Il est vrai, Edgar Poë disposait à son gré des vents et de la mer.

Au surplus, pendant la quinzaine qui suivit, le capitaine Len Guy ne m'entretint plus d'Arthur Pym. Il ne semblait même pas qu'il m'eût jamais rien dit des aventures de ce héros des mers australes. S'il avait espéré, d'ailleurs, me convaincre de leur authenticité, il aurait fait preuve de médiocre intelligence. Je le répète, comment un homme de bon sens aurait-il consenti à discuter sérieusement sur cette matière? A moins d'avoir perdu la raison, d'être tout au moins un monomane sur ce cas spécial, comme l'était Len Guy, personne — je le répète pour la dixième fois — personne ne pouvait voir autre chose qu'une œuvre d'imagination dans le récit d'Edgar Poë.

Qu'on y songe! D'après ledit récit, une goélette anglaise se serait avancée jusqu'au quatre-vingt-quatrième degré de latitude sud, et ce voyage n'aurait pas pris l'importance d'un grand fait géographique?... Arthur Pym, revenu des profondeurs de l'Antarctide, n'eût pas été mis au-dessus des Cook, des Weddell, des Biscoë?... A lui, comme à Dirk Peters, les deux passagers de la *Jane*, qui se seraient même élevés plus haut que ledit parallèle, on n'aurait pas rendu des honneurs publics?... Et que penser de cette mer libre découverte par eux... de cette vitesse extraordinaire des courants qui les entraînait vers le pôle... de

la température anormale de ces eaux, chauffées en dessous, que la main ne pouvait supporter... de ce rideau de vapeurs tendu à l'horizon... de cette cataracte gazeuse, qui s'entr'ouvre, et derrière laquelle apparaissent des figures de grandeur surhumaine?...

Et puis, sans parler de ces invraisemblances, comment Arthur Pym et Dirk Peters étaient revenus de si loin, comment leur embarcation tsalalienne les avait ramenés par delà le cercle polaire, comment, en fin de compte, ils furent recueillis et rapatriés, j'eusse été curieux de le savoir! Avec un fragile canot à pagaies, franchir une vingtaine de degrés, repasser la banquise, gagner les terres les plus proches, comment le journal d'Arthur Pym n'a-t-il pas mentionné les incidents de ce retour?... Mais, dira-t-on, Arthur Pym est mort avant d'avoir pu livrer les derniers chapitres de son récit... Soit! Est-il donc vraisemblable qu'il n'en ait dit mot à l'éditeur du *Southern Literary Messenger*?... Et pourquoi Dirk Peters, qui pendant plusieurs années aurait résidé dans l'Illinois, se serait-il tu sur le dénouement de ces aventures?... Est-ce qu'il aurait eu quelque intérêt à ne point parler?...

Il est vrai, le capitaine Len Guy, à l'entendre, s'était rendu à Vandalia, où, disait le roman, demeurait ce Dirk Peters, et il ne l'avait point rencontré... Je le crois bien! Pas plus qu'Arthur Pym il n'avait existé, je le répète, que dans la troublante imagination du poète américain... Et, on en conviendra, cela ne témoigne-t-il pas de l'extraordinaire puissance de ce génie, puisqu'il a pu imposer à quelques esprits comme réel ce qui n'était que fictif?...

Toutefois, je le comprenais, j'eusse été mal venu à discuter de nouveau avec le capitaine Len Guy, obsédé de cette idée fixe, et à reprendre une argumentation qui n'aurait pu le convaincre. Plus sombre, plus renfermé, il ne paraissait jamais sur le pont de la goélette, à moins que cela ne fût nécessaire... Et alors ses regards parcouraient obstinément l'horizon méridional, qu'ils cherchaient à percer... Et peut-être croyait-il voir cette nappe

de vapeurs, zébrée de larges fentes, et les hauteurs du ciel épaissies d'insondables ténèbres, et des éclats lumineux jaillissant des profondeurs laiteuses de la mer, et le géant blanc lui montrant la route à travers les gouffres de la cataracte...

Singulier monomane que notre capitaine! Heureusement, sur tout autre sujet que celui-ci son intelligence gardait sa lucidité. Quant à ses qualités de marin, elles restaient intactes, et les craintes que j'avais pu concevoir ne menaçaient pas de se réaliser.

Je dois le dire, ce qui me paraissait plus intéressant, c'était de découvrir la raison pour laquelle le capitaine Len Guy portait tant d'intérêt aux prétendus naufragés de la *Jane*. Même en tenant pour véridique le récit d'Arthur Pym, en admettant que la goélette anglaise eût traversé ces infranchissables parages, à quoi bon de si inutiles regrets? Que quelques-uns des matelots de la *Jane*, son chef ou ses officiers eussent survécu à l'explosion et à l'engloutissement provoqué par les naturels de l'île Tsalal, pouvait-on raisonnablement espérer qu'ils fussent encore vivants? Il y avait onze ans que les faits se seraient passés, d'après les dates indiquées par Arthur Pym, et dès lors, en admettant que ces malheureux eussent échappé aux insulaires, comment auraient-ils subvenu à leurs besoins dans de telles conditions, et ne devaient-ils pas avoir péri jusqu'au dernier?...

Allons! voici que je me mets à discuter sérieusement de semblables hypothèses, bien qu'elles ne reposent sur aucun fondement!... Un peu plus, j'allais croire à l'existence d'Arthur Pym, de Dirk Peters, de leurs compagnons, de la *Jane* perdue derrière les banquises de la mer australe!... Est-ce que la folie du capitaine Len Guy m'aurait gagné?... Et, de fait, tout à l'heure, est-ce que je ne me suis pas surpris à établir une comparaison entre la route qu'avait suivie la *Jane* en remontant vers l'ouest et celle que suivait l'*Halbrane* en ralliant les parages de Tristan d'Acunha?...

Nous étions au 3 septembre. Si aucun re-

tard ne se produisait, — et il n'aurait pu provenir que d'un incident de mer, — notre goélette serait dans trois jours en vue du port. D'ailleurs, telle est l'altitude de la principale île du groupe que, par beau temps, on l'aperçoit d'une grande distance.

Ce jour-là, entre dix et onze heures du matin, je me promenais de l'avant à l'arrière, du côté du vent. Nous glissions légèrement à la surface d'une mer ondulée, un peu clapoteuse. Il semblait que l'*Halbrane* fût un grand oiseau, — un de ces gigantesques albatros signalés par Arthur Pym, — qui déployait sa large envergure et emportait tout un équipage à travers l'espace. Oui! Pour un esprit imaginaire, ce n'était plus de la navigation, c'était du vol, et le battement des voiles, c'était le battement des ailes!

Jem West, debout près du guindeau, abrité de la trinquette, sa longue-vue aux yeux, regardait sous le vent, par bâbord, un objet flottant à deux ou trois milles, que plusieurs matelots penchés au-dessus des bastingages montraient du doigt.

C'était une masse de dix à douze yards superficiels, irrégulièrement formée, relevée dans sa partie centrale par une tumescence d'un vif éclat. Cette masse montait et descendait au gré des lames, qui se déplaçaient dans la direction du nord-ouest.

Je me portai vers la lisse de l'avant et j'observai attentivement cet objet.

A mon oreille arrivaient les propos des marins, toujours intéressés par les moindres apports de la mer.

« Ce n'est point une baleine, déclara le maître-voilier Martin Holt. Elle aurait déjà soufflé une ou deux fois depuis le temps que nous l'examinons!

— Bien sûr, il ne s'agit pas d'une baleine, affirma Hardie, le maître-calfat. Peut-être est-ce quelque carcasse de navire abandonné...

— Le diable l'envoie par le fond! s'écria Rogers. Allez donc vous jeter là-dessus pendant la nuit! Il y aurait de quoi se crever les joues et couler sans avoir eu le temps de se reconnaître!

— Je te crois, ajouta Drap, et ces épaves-là, c'est plus dangereux qu'une roche, car elles sont un jour ici, un autre jour là-bas, et comment les parer?... »

Hurliguerly venait de s'approcher.

« Qu'en pensez-vous, bosseman? » lui demandai-je, lorsqu'il se fut accoudé près de moi.

Hurliguerly regarda avec attention, et comme la goélette, servie par une fraîche brise, gagnait rapidement vers la masse, il devenait plus facile de se prononcer.

« A mon avis, monsieur Jeorling, répliqua le bosseman, ce que nous voyons là n'est ni un souffleur, ni une épave, mais tout simplement un glaçon... »

— Un glaçon!... m'écriai-je.

— Hurliguerly ne se trompe pas, affirma Jem West. Il s'agit bien d'un glaçon, un morceau d'ice-berg, que les courants ont entraîné...

— Comment, ai-je repris, entraîné jusqu'au quarante-cinquième parallèle!...

— Cela se voit, monsieur, répondit le lieutenant, et les glaces remontent parfois jusque par le travers du Cap, à en croire un navigateur français, le capitaine Blossville, qui en aurait rencontré à cette hauteur en 1828.

— Alors celui-là ne peut tarder à se fondre... déclarai-je, assez étonné que le lieutenant West m'eût honoré d'une aussi longue réponse.

— Il doit même s'être dissous en grande partie, affirma le lieutenant, et ce que nous voyons est certainement ce qui reste d'une montagne de glace, qui devait peser des milliers de tonnes. »

Le capitaine Len Guy venait de sortir du rouf. Lorsqu'il aperçut le groupe de matelots rangés autour de Jem West, il se dirigea vers l'avant.

Après quelques mots échangés à voix basse, le lieutenant lui passa sa longue-vue.

Len Guy la braqua sur l'objet flottant dont la goélette s'était rapprochée d'un mille environ, et après l'avoir observé près d'une minute :

« C'est un glaçon, dit-il, et il est heureux

qu'il se dissolve!... *L'Halbrane* aurait pu se faire de graves avaries en se jetant dessus pendant la nuit... »

Je fus frappé du soin que le capitaine Len Guy mettait à son observation. Il semblait que ses regards ne pussent quitter l'oculaire de la longue-vue, devenu pour ainsi dire la pupille de son œil. Il demeurait immobile, comme s'il eût été cloué au pont. Insensible au roulis et au tangage, les deux bras rigides, grâce à sa grande habitude, il maintenait imperturbablement le glaçon dans le champ de l'objectif. Son visage hâlé présentait çà et là des plaques hectiques, des taches de pâleur, et de ses lèvres s'échappaient de vagues paroles...

Quelques minutes s'écoulèrent. *L'Halbrane*, sous rapide allure, était sur le point de dépasser le glaçon en dérive.

« Laissez porter d'un quart, » dit le capitaine Len Guy, sans abaisser sa longue-vue.

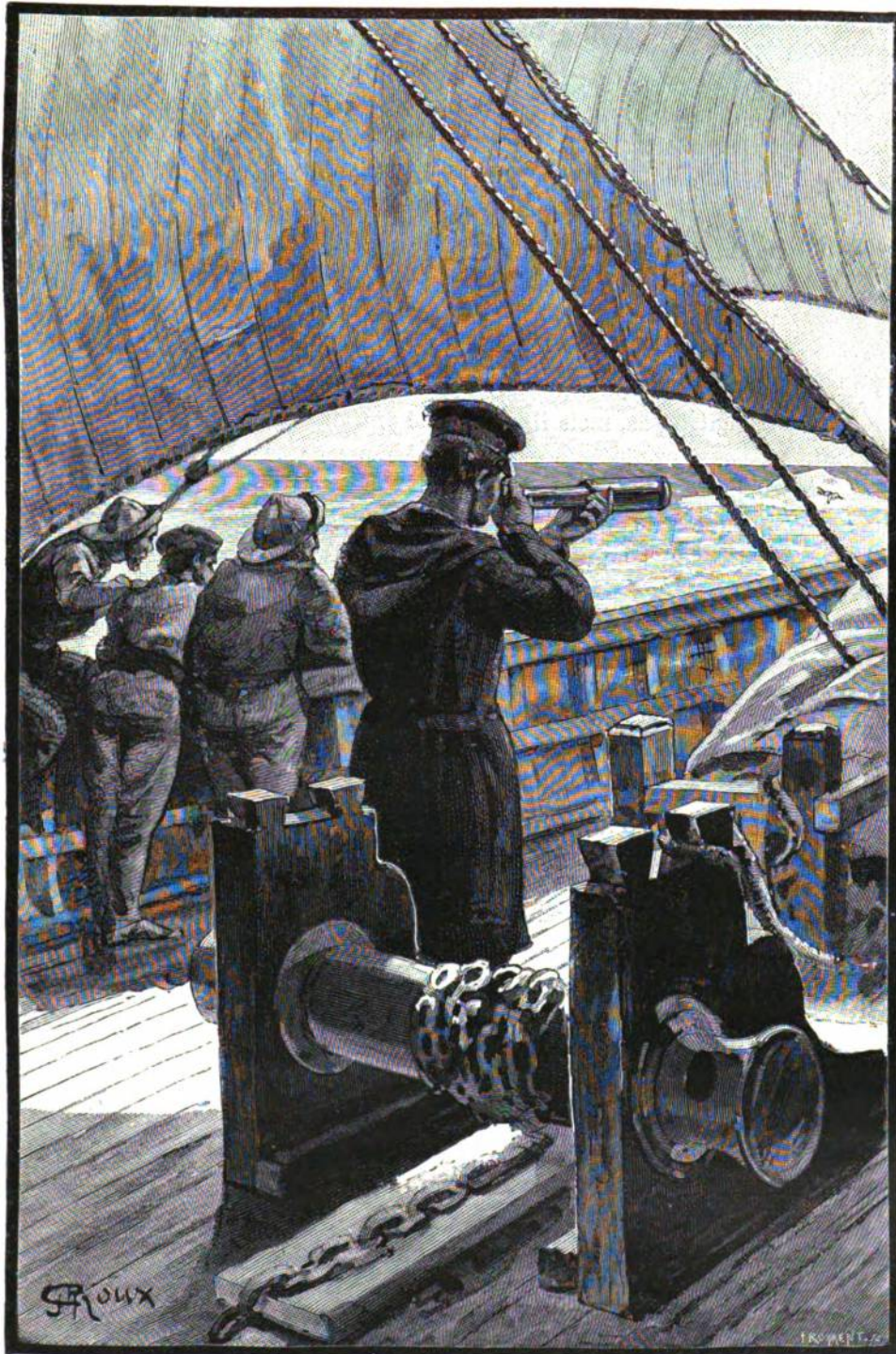
Je devinai ce qui se passait dans l'esprit de cet homme, sous l'obsession d'une idée fixe. Ce morceau de glace venait de ces parages où sa pensée l'entraînait sans cesse... Il voulait le voir de plus près... peut-être l'accoster... peut-être en recueillir quelque débris...

Cependant, sur l'ordre transmis par Jem West, le bosseman avait légèrement fait mollir les écoutes, et la goélette, arrivant d'un quart, se dirigea vers le glaçon.

Nous n'en fûmes bientôt qu'à deux encablures, et je pus l'examiner.

Ainsi que cela avait été remarqué, la tumescence centrale fondait de toutes parts. Des filets liquides s'égouttaient le long de ses parois. Au mois de septembre de cette année si précoce, le soleil possédait assez de force pour provoquer la dissolution, l'activer, la précipiter même. Assurément, avant la fin de la journée, il ne resterait plus rien de ce glaçon, entraîné par les courants jusqu'à la hauteur du quarante-cinquième parallèle.

Le capitaine Len Guy l'observait toujours et sans qu'il eût besoin de recourir à sa longue-vue. On commençait même à distinguer un corps étranger qui peu à peu se dé-



JEM WEST, SA LONGUE-VUE AUX YEUX...

(Page 139.)

gageait à mesure que s'opérait la fusion — une forme, de couleur noirâtre, étendue sur la couche blanche.

Et quelle fut notre surprise, mêlée d'horreur, lorsqu'on vit un bras apparaître, puis une jambe, puis un torse, puis une tête, non point dans l'état de nudité, mais recouverts de vêtements sombres...

Un instant je crus même que ces membres remuaient... que ces mains se tendaient vers nous...

L'équipage ne put retenir un cri qui dut porter jusqu'au glaçon...

Non! ce corps ne s'agitait pas, mais il glissait doucement sur la surface glacée...

Je regardai le capitaine Len Guy. Son visage était aussi livide que celui de ce cadavre, venu en dérive des lointaines latitudes de la zone australe!

Ce qu'il y avait à faire, on le fit à l'instant pour recueillir ce malheureux, — et qui sait si quelque souffle ne l'animait pas encore!... Dans tous les cas, ses poches contenaient peut-être quelque document qui permettrait d'établir son identité!... Puis, en les accompagnant d'une dernière prière, on abandonnerait ces restes humains aux profondeurs de l'Océan, ce cimetière des marins morts à la mer!...

Le canot fut descendu. Le bosseman y prit place avec les matelots Gratian et Francis, placés chacun à un des avirons. Par la disposition contrariée de sa voilure, ses focs et sa trinquette traversés, sa brigantine bordée à bloc, Jem West avait cassé l'erre de la goélette, presque immobile, s'élevant ou s'abaissant sur les longues lames.

Je suivais des yeux le canot, qui accosta la marge latérale du glaçon, rongée par les eaux.

Hurliguerly prit pied à un endroit qui présentait encore quelque résistance. Gratian débarqua après lui, tandis que Francis maintenait le canot par la chaîne du grappin.

Tous deux rampèrent alors jusqu'au cadavre, le tirèrent l'un par les jambes, l'autre par les bras, le firent glisser et l'embarquèrent

En quelques coups d'aviron le bosseman eut rejoint la goélette.

Le cadavre, congelé de la tête aux pieds, fut déposé à l'emplanture du mât de misaine.

Aussitôt le capitaine Len Guy alla vers lui et le considéra longuement, comme s'il eût cherché à le reconnaître.

Ce corps était celui d'un marin, vêtu d'une grossière étoffe, pantalon de laine, vareuse rapiécée, chemise d'épais molleton, ceinture entourant deux fois sa taille. Nul doute que sa mort remontât à plusieurs mois déjà, — peu après, probablement, que cet infortuné eût été entraîné par la dérive...

L'homme que nous avions ramené à bord ne devait pas avoir plus d'une quarantaine d'années, bien que ses cheveux fussent grisonnants. Sa maigreur était effrayante, — un squelette dont l'ossature saillait sous la peau. Il avait dû subir les affreuses tortures de la faim pendant ce trajet d'au moins vingt degrés depuis le cercle antarctique.

Le capitaine Len Guy venait de relever les cheveux du cadavre. Il lui redressa la tête, il chercha son regard sous les paupières collées par le froid, et enfin ce nom lui échappa avec un déchirement de sanglot :

« Patterson... Patterson!

— Patterson!... » m'écriai-je.

Et il me sembla que ce nom, si commun qu'il fût, tenait par quelque lien à ma mémoire!... Quand l'avais-je entendu prononcer — ou bien ne l'avais-je pas lu quelque part?...

Alors le capitaine Len Guy, debout, parcourut lentement l'horizon des yeux, comme s'il allait donner l'ordre de mettre le cap au sud...

En ce moment, sur un mot de Jem West, le bosseman plongea sa main dans les poches du cadavre. Il en retira un couteau, un bout de fil de caret, une boîte à tabac vide, puis un carnet de cuir, muni d'un crayon métallique.

Le capitaine Len Guy se retourna, et, au moment où Hurliguerly tendait le carnet à Jem West :

« Donne, » dit-il

Quelques feuillets étaient couverts d'une écriture que l'humidité avait presque entièrement effacée. Mais sur la dernière page se trouvaient des mots déchiffrables encore, et peut-on imaginer de quelle émotion je fus saisi lorsque j'entendis le capitaine Len Guy lire d'une voix tremblante :

La Jane... île Tsalal... par quatre-vingt-trois... Là... depuis onze ans... Capitaine... cinq matelots survivants... Qu'on se hâte de leur porter secours...

Et sous ces lignes un nom... une signature... le nom de Patterson...

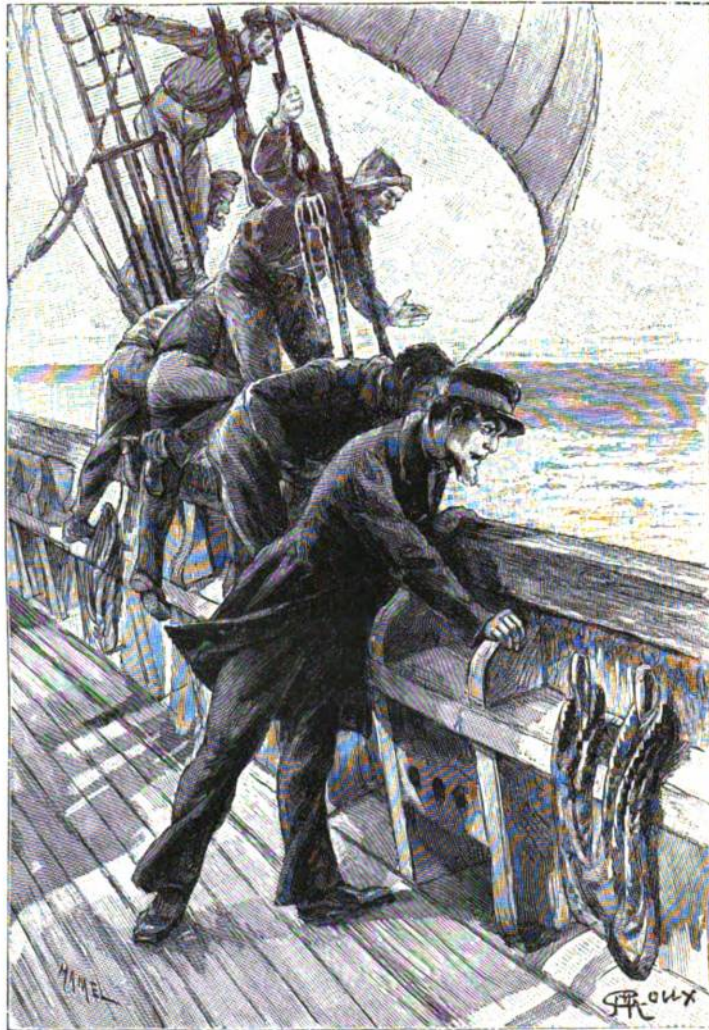
Patterson!... Je me souvins alors!... C'était le second de la *Jane*... le second de cette goélette qui avait recueilli Arthur Pym et Dirk Peters sur l'épave du *Grampus*... la *Jane*, conduite jusqu'à cette latitude de l'île Tsalal... la *Jane*, attaquée par les insulaires, et dont l'explosion avait dispersé les débris au milieu de ces parages...

Mais tout cela était donc vrai?... Edgar Poë avait donc fait œuvre d'historien, non de romancier?... Il avait donc eu communication du journal d'Arthur Gordon Pym?... Des relations directes s'étaient donc établies entre eux?... Arthur Pym existait ou plutôt il avait existé... lui... un être réel!... Et il était mort — d'une mort soudaine et déplorable, dans des circonstances non révélées, avant qu'il eût complété le récit de son extraordinaire voyage!... Et jusqu'à quel parallèle s'était-il élevé en quittant l'île Tsalal avec son compagnon Dirk Peters... et comment tous deux avaient-ils pu être rapatriés en Amérique?...

Je crus que ma tête allait éclater, que je devenais fou, moi qui accusais le capitaine Len Guy de l'être!... Non! j'avais mal en-

tendu... j'avais mal compris!... Cela n'était que pure extravagance de mon cerveau!...

Et pourtant, comment récuser ce témoignage trouvé sur le cadavre du second de la



Jane, de ce Patterson, dont le dire si affirmatif s'appuyait de dates certaines?... Et surtout, comment conserver un doute, après que Jem West, plus calme, fût parvenu à déchiffrer ces autres lambeaux de phrases :

« Entraîné depuis le 3 juin dans le nord de l'île Tsalal!... Là... sont encore... capitaine William Guy et cinq des hommes de la Jane... mon glaçon dérive à travers la banquise... Nourriture va me manquer... Depuis le 13 juin... épuisé mes dernières ressources... Aujourd'hui... 16 juin... je vais mourir... »

Ainsi, il y avait près de trois mois que gisait

le corps de Patterson à la surface de ce glaçon rencontré sur la route des Kerguelen à Tristan d'Acunha!... Ah! que n'avions-nous sauvé le second de la *Jane*!... Il eût pu dire ce qu'on ne savait pas, ce qu'on ne saurait jamais peut-être, — le secret de cette effrayante aventure!...

Enfin, il fallait me rendre à l'évidence. Le capitaine Len Guy, qui connaissait Patterson, venait de le retrouver dans ce cadavre glacé!... C'était bien lui qui accompagnait le capitaine de la *Jane*, lorsque, pendant une relâche, il avait enterré cette bouteille aux Kerguelen, et dans cette bouteille enfermé cette lettre, à l'authenticité de laquelle je refusais de croire!... Et, depuis onze années, les survivants de la goélette anglaise étaient là-bas dans ces parages, sans espoir d'être jamais secourus!...

Ainsi s'opéra dans mon esprit surexcité le rapprochement de deux noms, qui allait m'expliquer cet intérêt que portait notre capitaine à tout ce qui rappelait l'affaire Arthur Pym.

Len Guy se retourna vers moi, et, me regardant, ne prononça que ces mots :

« Y croyez-vous, maintenant?...

— Oui... oui!... balbutiai-je. Mais le capitaine William Guy de la *Jane*...

— Et le capitaine Len Guy de l'*Halbrane* sont frères! » s'écria-t-il d'une voix tonnante, qui fut entendue de tout l'équipage.

Puis, lorsque nos yeux se reportèrent vers la place où flottait le glaçon, la double influence des rayons solaires et des eaux de cette latitude avait produit son effet, et il ne restait plus trace de ses débris à la surface de la mer.

VII

Tristan d'Acunha.

Quatre jours après, l'*Halbrane* relevait cette curieuse île de Tristan d'Acunha, dont on a pu dire qu'elle est comme la chaudière des mers africaines.

Certes, c'était un fait bien extraordinaire, cette rencontre à plus de cinq cents lieues du cercle antarctique, cette apparition du cadavre de Patterson! A présent, voici que le capitaine de l'*Halbrane* et son frère le capitaine de la *Jane* étaient rattachés l'un à l'autre par ce revenant de l'expédition d'Arthur Pym!... Oui, cela doit sembler invraisemblable... Et qu'est-ce donc, pourtant, auprès de ce que j'ai à raconter encore?...

Au surplus, ce qui me paraissait, à moi, aller jusqu'aux limites de l'invraisemblance, c'était que le roman du poète américain fût une réalité. Mon esprit se révolta d'abord... Je voulus fermer les yeux à l'évidence!...

Finalement, il fallut se rendre, et mes derniers doutes s'ensevelirent avec le corps de Patterson dans les profondeurs de l'Océan.

Et, non seulement le capitaine Len Guy s'enchaînait par les liens du sang à cette dramatique et véridique histoire, mais, — comme je l'appris bientôt, — notre maître-voilier s'y

reliait aussi. En effet, Martin Holt était le frère de l'un des meilleurs matelots du *Grampus*, l'un de ceux qui avaient dû périr avant le sauvetage d'Arthur Pym et de Dirk Peters opéré par la *Jane*.

Ainsi donc, entre le quatre-vingt-troisième et le quatre-vingt-quatrième parallèles sud, des marins anglais, actuellement au nombre de six, avaient vécu depuis onze ans sur l'île Tsalal... le capitaine William Guy, le second Patterson et les cinq matelots de la *Jane* qui avaient échappé — par quel miracle? — aux indigènes de Klock-Klock!...

Et maintenant, qu'allait faire le capitaine Len Guy?... Y avait-il l'ombre d'un doute à ce sujet, il ferait tout pour sauver les survivants de la *Jane*... Il lancerait l'*Halbrane* vers le méridien désigné par Arthur Pym... Il la conduirait jusqu'à l'île Tsalal, indiquée sur le carnet de Patterson... Son lieutenant Jem West irait où il lui ordonnerait d'aller... Son équipage n'hésiterait pas à le suivre, et la crainte des dangers que comporterait une expédition, peut-être au delà des limites assignées aux forces humaines, ne saurait l'arrêter... L'âme de leur capitaine serait en eux,

le bras de leur lieutenant dirigerait leurs bras...

Voilà donc pourquoi le capitaine Len Guy refusait d'accepter des passagers à son bord, pourquoi il m'avait dit que ses itinéraires n'étaient jamais assurés, espérant toujours qu'une occasion s'offrirait à lui de s'aventurer vers la mer glaciale !...

Et même, j'ai lieu de croire que si l'*Halbrane* eût été prête d'ores et déjà à entreprendre cette campagne, le capitaine Len Guy aurait donné l'ordre de mettre le cap au sud... Et, d'après ce que j'avais dit en embarquant, je n'eusse pu l'obliger à continuer sa route pour me débarquer à Tristan d'Acunha?...

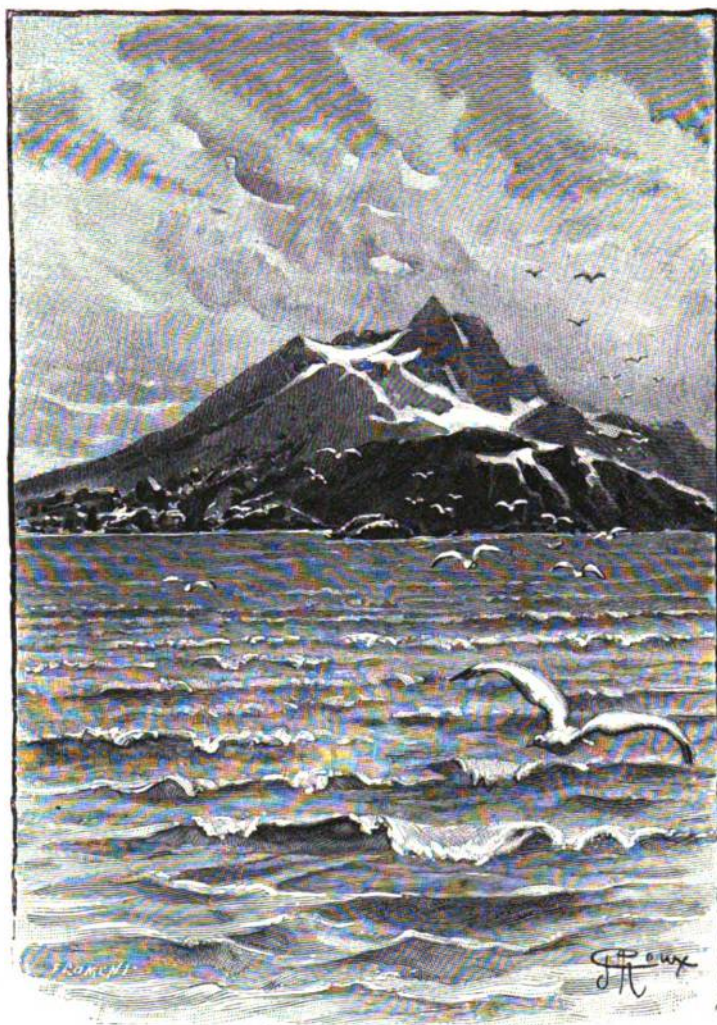
Du reste, la nécessité s'imposait de refaire de l'eau dans cette île, dont trois jours nous séparaient seulement. Là, peut-être, pourrait-on mettre la goélette en état de lutter contre les icebergs, d'atteindre la mer libre, puisque libre elle était, au delà du quarante-deuxième parallèle, de s'engager plus loin que ne l'avaient fait les Cook, les Weddell, les Biscoë, les Kemp, pour tenter enfin ce que tentait alors

le lieutenant Wilkes de la marine américaine !

Eh bien, une fois débarqué à Tristan d'Acunha, j'attendrais le passage d'un autre navire. D'ailleurs, lors même que l'*Halbrane* eût été prête pour une telle expédition, la saison ne lui eût pas encore permis de franchir le cercle polaire. En effet, la première semaine de septembre n'était pas achevée, et deux mois au moins devaient s'écouler avant que l'été austral eût rompu la banquise et provoqué la débâcle des glaces.

A cette époque, — les navigateurs le savaient déjà — c'est depuis la mi-novembre jusqu'au

commencement de mars que ces audacieuses tentatives peuvent être suivies de quelque succès. La température est alors plus supportable, les tempêtes sont moins fréquentes, les



icebergs se détachent de la masse, la barrière se troue, et un jour perpétuel baigne ce lointain domaine. Il y avait là des règles de prudence dont l'*Halbrane* ferait sagement de ne point s'écarter. Aussi, en cas que cela fût nécessaire, notre goélette, après avoir renouvelé sa provision d'eau aux aiguades de Tristan d'Acunha, après avoir embarqué des vivres frais, aurait le temps de rallier, soit aux Falklands, soit à la côte américaine, un port mieux outillé, au point de vue des réparations, que ceux de ce groupe isolé sur le désert du Sud-Atlantique

La grande île, lorsque l'atmosphère est pure, est visible de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix milles. Ces divers renseignements sur Tristan d'Acunha, je les obtins du bosseman. Comme il l'avait visitée à diverses reprises, il pouvait s'exprimer en connaissance de cause.

Tristan d'Acunha gît au sud de la zone des vents réguliers du sud-ouest. Son climat, doux et humide, comporte une température modérée, qui ne s'abaisse pas au-dessous de vingt-cinq degrés Fahrenheit (environ 4° C. sous zéro) et ne s'élève pas au-dessus de soixante-huit (20° C. sur zéro). Les vents dominants sont ceux de l'ouest et du nord-ouest, et, pendant l'hiver, — août et septembre, — ceux du sud.

L'île fut habitée, dès 1811, par l'Américain Lambert et plusieurs autres de même origine, équipés pour la pêche des mammifères marins. Après eux, vinrent s'y installer des soldats anglais, chargés de surveiller les mers de Sainte-Hélène, et ils ne partirent que postérieurement à la mort de Napoléon, en 1821.

Que, quelque trente ou quarante ans plus tard, Tristan d'Acunha ait compté une centaine d'habitants d'un assez beau type, issus d'Européens, d'Américains et de Hollandais du Cap, que la république y ait été établie avec un patriarche pour chef, — celui des pères de famille qui possédait le plus d'enfants, — qu'enfin le groupe ait fini par reconnaître la suzeraineté de la Grande-Bretagne, il n'en était pas encore là, dans cette année 1839, pendant laquelle l'*Halbrane* se préparait à y relâcher.

Du reste, je devais bientôt constater, par mes observations personnelles, que la possession de Tristan d'Acunha ne valait pas d'être disputée. Pourtant, « Terre de vie » avait été son nom au xvi^e siècle. Si elle jouit d'une flore spéciale, cette flore est uniquement représentée par les fougères, les lycopes, une graminée piquante, la spartine, qui tapisse la pente inférieure des montagnes. Quant à la faune domestique, les bœufs, les brebis, les porcs, composent sa seule richesse et sont l'objet d'un commerce peu

important avec Sainte-Hélène. Il est vrai, pas un reptile, pas un insecte, et les forêts n'abritent qu'une sorte de félin peu dangereux, — un chat retourné à l'état sauvage.

Le seul arbre que possède l'île est un nerprun de dix-huit à vingt pieds. Du reste, les courants apportent assez de bois flotté pour suffire au chauffage. Je ne devais trouver, en fait de légumes, que des choux, des betteraves, des oignons, des navets, des citrouilles, et, en fait de fruits, poires, pêches et raisins de médiocre qualité. J'ajoute que l'amateur d'oiseaux serait réduit à ne chasser que la mouette, le pétrel, le pingouin et l'albatros. L'ornithologie de Tristan d'Acunha n'aurait pas d'autre échantillon à lui offrir.

C'est dans la matinée du 5 septembre que fut signalé le haut volcan de l'île principale, — un massif neigeux de douze cents toises, dont le cratère éteint forme la cuvette d'un petit lac. Le lendemain, en s'approchant, on put distinguer un vaste éboulis d'anciennes laves, disposé comme un champ de moraines.

A cette distance, de gigantesques fucus zébraient la surface de la mer, véritables câbles végétaux d'une longueur qui varie de six cents à douze cents pieds, et dont la grosseur égale celle d'une barrique.

Je dois mentionner ici que, pendant les trois jours qui avaient suivi la rencontre du glaçon, le capitaine Len Guy ne s'était montré sur le pont que pour prendre hauteur. Rentré dans sa cabine après l'opération terminée, je n'avais plus eu l'occasion de le revoir, sauf aux heures des repas. D'une taciturnité que l'on peut comparer au mutisme, il n'avait pas été possible de l'en tirer. Jem West lui-même n'y eût point réussi. Aussi m'étais-je tenu sur une absolue réserve. A mon avis, l'heure viendrait où Len Guy me reparlerait de son frère William, des tentatives qu'il comptait faire pour sauver ses compagnons et lui. Or, je le répète, étant donnée la saison, cette heure n'était pas arrivée, lorsque la goélette, le 6 septembre, vint jeter l'ancre par dix-huit brasses de profondeur près de la grande île, sur la côte nord-ouest, à Ansiedlung, au fond de Falmouth-bay, — précisé-

ment à la place indiquée, dans le récit d'Arthur Pym, pour le mouillage de la *Jane*.

J'ai dit la grande île, parce que le groupe de Tristan d'Acunha en comprend deux autres de moindre importance. A une huitaine de lieues dans le sud-ouest, git l'île Inaccessible, et au sud-est, à cinq lieues de celle-ci, l'île Nightingale. L'ensemble de cet archipel se trouve par 37°8' de latitude méridionale et 12°8' de longitude occidentale.

Ces îles sont circulaires. Projetée en plan, Tristan d'Acunha ressemble à une ombrelle déployée, d'une circonférence de quinze milles, et dont l'armature, rayonnant vers le centre, est figurée par les crêtes régulières qui aboutissent au volcan central.

Ce groupe forme un domaine océanique à peu près indépendant. Il fut découvert par le Portugais qui lui a donné son nom, après l'exploration des Hollandais en 1643 et celle des Français en 1767; quelques Américains vinrent s'y installer pour la pêche des veaux marins, qui abondent sur ces parages. Enfin des Anglais ne tardèrent pas à leur succéder.

A l'époque où la *Jane* y avait relâché, un ex-caporal de l'artillerie anglaise, nommé Glass, régnait sur une petite colonie de vingt-six individus, qui commerçaient avec le Cap, n'ayant pour tout bâtiment qu'une goélette de médiocre tonnage. A notre arrivée, ledit Glass comptait bien une cinquantaine de sujets, et, ainsi que l'avait marqué Arthur Pym, « en dehors de tout concours du gouvernement britannique ».

Une mer dont la profondeur est comprise entre douze cents et quinze cents brasses baigne ce groupe, longé par le courant équatorial qui se dirige vers l'ouest. Il est soumis au régime des vents réguliers du sud-ouest. Les tempêtes y sévissent rarement. Pendant l'hiver, les glaces en dérive dépassent souvent son parallèle d'une dizaine de degrés, mais ne descendent jamais par le travers de Sainte Hélène, — non plus que les grands souffleurs, peu enclins à rechercher des eaux si chaudes.

Les trois îles, disposées en triangle, sont séparées les unes des autres par diverses passes larges d'une dizaine de milles, aisé-

ment navigables. Leurs côtes sont franches, et, autour de Tristan d'Acunha, la mer mesure cent brasses de profondeur.

Ce fut avec l'ex-caporal que les relations s'établirent dès l'arrivée de l'*Halbrane*. Il y mit beaucoup de bienveillance. Jem West, auquel le capitaine Len Guy laissa le soin de remplir les caisses à eau, de s'approvisionner de viande fraîche et de légumes variés, n'eut qu'à se louer de l'obligeance de Glass, qui, d'ailleurs, s'attendait à être payé d'un bon prix et le fut.

Du reste, on reconnut, du premier jour, que l'*Halbrane* ne trouverait pas à Tristan d'Acunha les ressources nécessaires pour se mettre en état d'entreprendre la campagne projetée dans l'océan antarctique. Mais, au point de vue des ressources alimentaires, il est certain que Tristan d'Acunha peut être utilement fréquentée par les navigateurs. Leurs prédécesseurs ont enrichi ce groupe de toutes les espèces domestiques, moutons, porcs, bœufs, volailles, alors que le capitaine américain Patten, commandant l'*Industry*, n'y avait aperçu que quelques chèvres sauvages, vers la fin du dernier siècle. Après lui, le capitaine Colquhoun, du brick américain *Betsey*, y fit des plantations d'oignons, de pommes de terre, et autres sortes de légumes dont un sol fertile assure la prospérité. C'est du moins ce que raconte Arthur Pym dans son récit, et il n'y a pas lieu de lui refuser créance.

On l'aura remarqué, voici que je parle maintenant du héros d'Edgar Poë comme d'un homme dont je n'ai plus à mettre en doute l'existence. Aussi m'étonnais-je que le capitaine Len Guy ne m'eût pas encore interpellé à ce sujet. Il est évident que les renseignements si formels, déchiffrés sur le carnet de Patterson, n'avaient point été fabriqués pour la circonstance, et j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas reconnaître mon erreur.

Au surplus, si quelque hésitation me fût demeurée, un nouveau et irrécusable témoignage vint s'ajouter aux dires du second de la *Jane*.

Le lendemain du mouillage, j'avais débarqué à Ansiedlung, sur une belle plage de sable

noirâtre. Je fis même cette réflexion qu'une telle plage n'eût point été déplacée à l'île Tsalal, où se rencontrait cette couleur de deuil, à l'exclusion de la couleur blanche qui causait aux insulaires de si violentes convulsions, suivies de prostration et de stupeur. Mais, en donnant pour certains ces effets extraordinaires, Arthur Pym avait-il été peut-être le jouet de quelque illusion?... D'ailleurs, on saurait à quoi s'en tenir, si l'*Halbrane* arrivait jamais en vue de l'île Tsalal...

Je rencontrai l'ex-caporal Glass, — un homme vigoureux, bien conservé, de physionomie assez rusée, je dois en convenir, et dont les soixante ans n'avaient point amoindri l'intelligente vivacité. Indépendamment du commerce avec le Cap et les Falklands, il faisait un important trafic de peaux de phoques, d'huile d'éléphants marins, et ses affaires prospéraient.

Comme il paraissait très enclin à bavarder, ce gouverneur nommé par lui-même et reconnu par la petite colonie, j'entamai sans peine, dès notre première entrevue, une conversation qui devait être intéressante par plus d'un côté.

« Avez-vous souvent des navires en relâche à Tristan d'Acunha? lui demandai-je.

— Tout autant qu'il nous en faut, monsieur, me répondit-il en se frottant les mains derrière le dos, — une habitude invétérée, paraît-il.

— Dans la belle saison?... ajoutai-je.

— Oui... dans la belle saison, si tant est que nous en ayons une mauvaise en ces parages!

— Je vous en félicite, monsieur Glass, mais ce qui est regrettable, c'est que Tristan d'Acunha n'ait pas un seul port, et quand un navire est obligé de mouiller au large...

— Au large, monsieur?... Qu'entendez-vous par le large? s'écria l'ex-caporal avec une animation qui indiquait un grand fond d'amour-propre.

— J'entends, monsieur Glass, que si vous possédiez des quais de débarquement...

— Et à quoi bon, monsieur, lorsque la nature nous a dessiné une baie comme celle-ci,

où l'on est à l'abri des rafales, et lorsqu'il est facile d'accoster le nez contre les roches?... Non! Tristan n'a point de port, et Tristan peut s'en passer! »

Pourquoi aurais-je contrarié ce brave homme? Il était fier de son île comme le prince de Monaco a le droit d'être fier de sa principauté minuscule...

Je n'insistai point, et nous causâmes de choses et d'autres. Il m'offrit d'organiser une excursion au milieu des forêts épaisses qui montent jusqu'à mi-flanc du cône central.

Je le remerciai et m'excusai de ne point accepter son offre. Je saurais bien employer les heures de la relâche à quelques études minéralogiques de l'île. Et puis, l'*Halbrane* devait dérapper dès que son ravitaillement serait achevé.

« Il est singulièrement pressé, votre capitaine! me dit le gouverneur Glass.

— Vous trouvez?...

— Et si pressé que son lieutenant ne parle même pas de m'acheter des peaux ou de l'huile...

— Nous n'avons besoin que de vivres frais et d'eau douce, monsieur Glass.

— Eh bien, monsieur, répondit le gouverneur un peu dépité, ce que l'*Halbrane* n'emportera pas, d'autres navires l'emporteront!... Et où va votre goélette en nous quittant?...

— Aux Falklands, sans doute, où elle pourra se réparer.

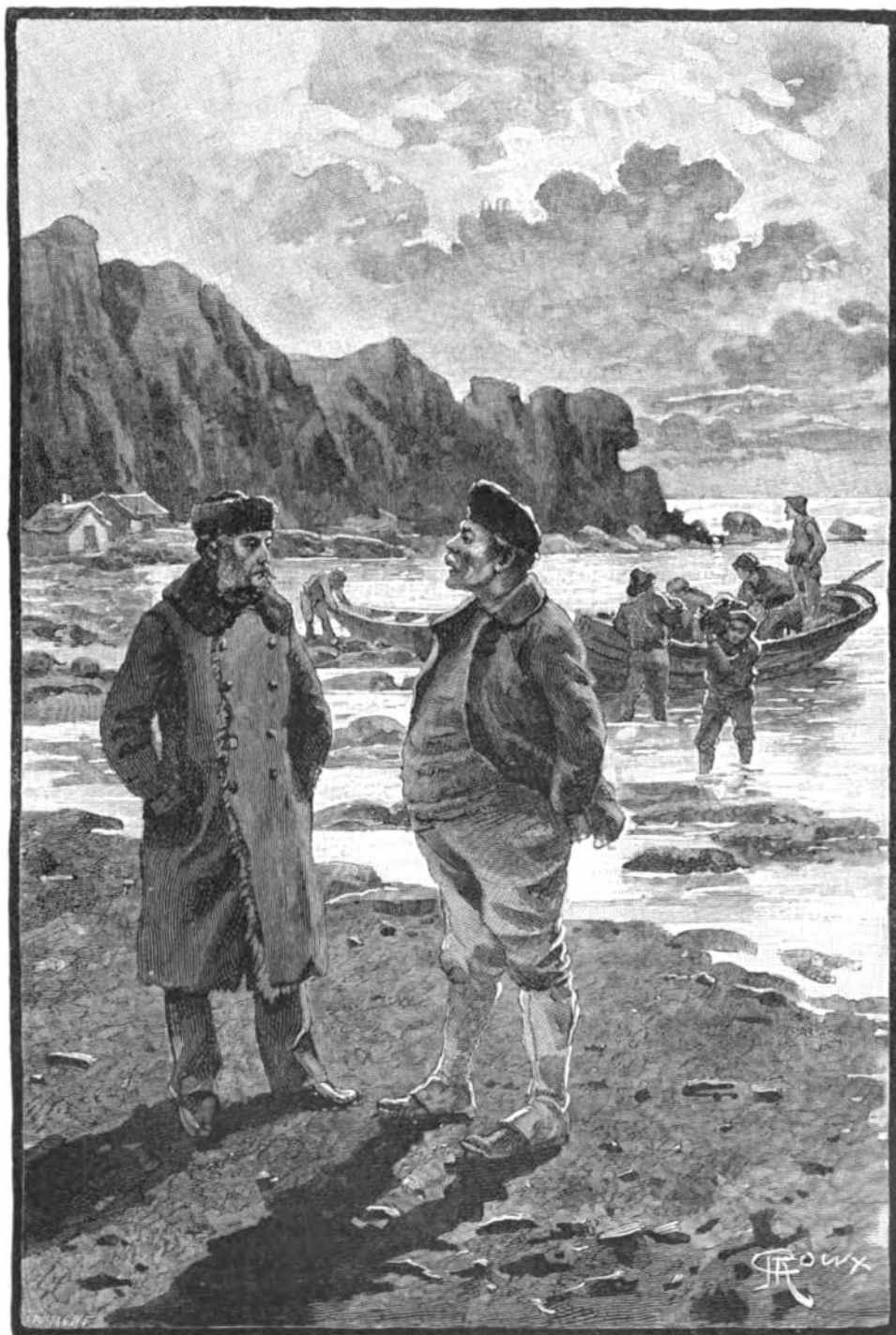
— Et vous, monsieur, vous n'êtes que passager à son bord, je suppose?...

— Comme vous le dites, monsieur Glass. J'avais même l'intention de séjourner à Tristan d'Acunha pendant quelques semaines... Mais j'ai dû modifier ce projet...

— Je le regrette, monsieur, je le regrette!... déclara le gouverneur. Nous aurions été heureux de vous offrir l'hospitalité, en attendant l'arrivée d'un autre navire...

— Hospitalité qui m'eût été très précieuse, répondis-je. Malheureusement, je ne pourrai profiter... »

En effet, ma résolution définitive était prise de ne point quitter la goélette. Dès que sa relâche serait terminée, elle mettrait le cap



NOUS CAUSAMES DE CHOSES ET D'AUTRES.

(Page 148.)

sur les Falklands, où s'effectueraient les préparatifs nécessités par une expédition dans les mers antarctiques. J'irais donc jusqu'aux Falklands, où je trouverais, sans éprouver trop de retard, à m'embarquer pour l'Amérique, et, assurément, le capitaine Len Guy ne refuserait point de m'y conduire.

Et alors, l'ex-caporal de me dire, en manifestant quelque contrariété :

« Au fait, je n'ai pas vu la couleur de ses cheveux ni le teint de son visage... à votre capitaine?...

— Je ne pense pas que son intention soit de venir à terre, monsieur Glass.

— Est-ce qu'il est malade?...

— Pas que je sache! Mais peu vous importe, puisqu'il s'est fait remplacer par son lieutenant...

— Oh! guère causeur, celui-là!... Deux mots qu'on lui arrache de temps en temps!... Par bonheur, les piastres sortent plus facilement de sa bourse que les paroles de sa bouche!

— C'est l'important, monsieur Glass.

— Comme vous dites, monsieur?...

— Monsieur Jeorling, du Connecticut.

— Bon... voici que je sais votre nom... tandis que j'en suis encore à connaître celui du capitaine de l'*Halbrane*...

— Il se nomme Guy... Len Guy...

— Un Anglais?...

— Oui... un Anglais.

— Il aurait bien pu se déranger pour rendre visite à un compatriote, monsieur Jeorling!... Mais... attendez donc... j'ai déjà eu des relations avec un capitaine de ce nom... Guy... Guy...

— William Guy?... demandai-je assez vivement.

— Précisément... William Guy...

— Lequel commandait la *Jane*?...

— La *Jane*, en effet.

— Une goélette anglaise venue en relâche à Tristan d'Acunha, il y a onze ans?...

— Onze ans, monsieur Jeorling. Il y en avait déjà sept que j'étais installé sur l'île, où m'avait trouvé le capitaine Jeffrey, du *Berwick* de Londres, en l'année 1824. Je me rap-

pelle parfaitement ce William Guy... comme si je le voyais... un brave homme, très ouvert, lui, et auquel je livrai un chargement de peaux de phoques. Il avait l'air d'un gentleman... un peu fier... mais bonne nature.

— Et la *Jane*?... interrogeai-je.

— Je la vois encore, à la place même où est mouillée l'*Halbrane*... au fond de la baie... un joli bâtiment de cent quatre-vingts tonnes... avec un avant effilé... effilé... Elle avait Liverpool pour port d'attache...

— Oui... cela est vrai... tout cela est vrai! répétai-je.

— Et la *Jane* continue-t-elle à naviguer, monsieur Jeorling?...

— Non, monsieur Glass.

— Est-ce qu'elle aurait péri?...

— Le fait n'est que trop certain, et la plus grande partie de son équipage a disparu avec elle!

— Me direz-vous comment ce malheur est arrivé, monsieur Jeorling?...

— Volontiers, monsieur Glass. Partie de Tristan d'Acunha, la *Jane* fit voile vers le gisement des îles Auroras et autres, que William Guy espérait reconnaître d'après les renseignements...

— Qui venaient de moi-même, monsieur Jeorling! répliqua l'ex-caporal. Et ces autres îles, puis-je savoir si la *Jane* les a découvertes?...

— Non... pas plus que les Auroras, bien que William Guy fût resté pendant plusieurs semaines sur ces parages, courant de l'est à l'ouest, et ayant toujours une vigie en tête de mât...

— Il faut donc que ce gisement lui ait échappé, monsieur Jeorling, car, à en croire plusieurs baleiniers qui ne peuvent être suspects, ces îles existent, et il était même question de leur donner mon nom!...

— Ce qui eût été justice, répondis-je avec politesse.

— Et si on n'arrive pas à les découvrir un jour, ce sera vraiment fâcheux, ajouta le gouverneur, d'un ton qui dénotait une bonne dose de vanité.

— C'est alors, ai-je repris, que le capitaine

William Guy voulut réaliser un projet mûri depuis longtemps déjà, et auquel le poussait un certain passager qui se trouvait à bord de la *Jane*...

— Arthur Gordon Pym, s'écria Glass, et son compagnon, un certain Dirk Peters... qui avaient été tous deux recueillis en mer par la goélette...

— Vous les avez connus, monsieur Glass ? demandai-je vivement.

— Si je les ai connus, monsieur Jeorling!... Oh! c'était un personnage singulier, cet Arthur Pym, toujours avide de se lancer dans les aventures, — un audacieux Américain... capable de partir pour la lune!... Il n'y serait point allé, par hasard?...

— Non, monsieur Glass, mais, pendant son voyage, la goélette de William Guy, paraît-il, a franchi le cercle polaire, elle a dépassé la banquise, elle s'est avancée plus loin que ne l'avait fait aucun navire avant elle!...

— Voilà une campagne prodigieuse ! s'écria Glass.

— Oui... mais par malheur, la *Jane* n'est jamais revenue...

— Ainsi, monsieur Jeorling, Arthur Pym et Dirk Peters, — une sorte de métis indien d'une force terrible que six hommes n'auraient pu terrasser, — auraient péri?...

— Non, monsieur Glass, Arthur Pym et Dirk Peters ont pu échapper à la catastrophe dont la *Jane* et la plupart de ses hommes furent les victimes, et ils sont revenus en Amérique... De quelle façon, je l'ignore. Depuis son retour, Arthur Pym est mort dans je ne sais quelles circonstances. Quant à Dirk Peters, après s'être retiré au fond de l'Illinois, il est parti un jour sans prévenir personne, et sa trace n'a pu être retrouvée.

— Et William Guy?... » demanda M. Glass.

Je racontai comment le cadavre de Patterson, le second de la *Jane*, venait d'être recueilli par nous sur un glaçon en dérive, et j'ajoutai que tout portait à croire que le capitaine de la *Jane* et cinq de ses compagnons existaient encore sur une île des régions australes, à moins de huit degrés du pôle.

« Ah! monsieur Jeorling, s'écria Glass,

peut-on sauver un jour William Guy et ses matelots qui m'ont paru être de braves gens!

— C'est ce que l'*Halbrane* va certainement tenter, dès qu'elle aura été remise en état, car son capitaine Len Guy est le propre frère de William Guy...

— Pas possible, monsieur Jeorling ! s'écria M. Glass. Eh bien, quoique je ne connaisse pas le capitaine Len Guy, j'ose affirmer que les deux frères ne se ressemblent point, — du moins dans la façon dont ils se sont comportés envers le gouverneur de Tristan d'Acunha! »

Je vis que l'ex-caporal était très mortifié de l'indifférence de Len Guy, qui ne lui avait pas même rendu visite. Que l'on y songe, le souverain de cette île indépendante, dont le pouvoir s'étendait jusqu'aux deux îles voisines, Inaccessible et Nightingale ! Mais il se consolait, sans doute, à la pensée de vendre sa marchandise vingt-cinq pour cent plus cher qu'elle ne valait.

Ce qui est certain, c'est que le capitaine Len Guy ne manifesta, à aucun instant, l'intention de débarquer. Cela était d'autant plus singulier qu'il ne devait pas ignorer que la *Jane* avait relâché sur cette côte nord-ouest de Tristan d'Acunha, avant de partir pour les mers australes... Et de se mettre en relation avec le dernier Européen qui eût serré la main de son frère, cela paraissait assez indiqué...

Néanmoins, Jem West et ses hommes furent seuls à descendre à terre. Là, c'est avec la plus grande hâte qu'ils s'occupèrent de décharger le minerai d'étain et de cuivre qui formait la cargaison de la goélette, et, ensuite, d'embarquer des provisions, de remplir les caisses à eau, etc.

Tout le temps, le capitaine Len Guy demeura à bord, sans même monter sur le pont, et, par le châssis vitré de sa cabine, je le voyais incessamment courbé sur sa table.

Des cartes étaient déployées, des livres étaient ouverts. Il n'y avait pas à douter que ces cartes fussent celles des régions australes, et ces livres, ceux qui racontaient les voyages des précurseurs de la *Jane* dans

ces mystérieuses régions de l'Antarctide.

Sur cette table s'étalait aussi un volume, cent fois lu et relu, dont la plupart des pages étaient cornées, dont les marges portaient de multiples notes au crayon...

Et, sur la couverture, brillait ce titre comme s'il eût été imprimé en lettres de feu : *Aventures d'Arthur Gordon Pym*.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

LA BERRICHONNE

Près du Thorp, en Caux, il y avait, de mon temps, une vieille métairie faite avec les restes d'un manoir. Dans cette métairie vivaient en bonne intelligence un fermier, nommé France Sannier, et une vache qui s'appelait la Berrichonne parce qu'on l'avait achetée d'un marchand de bestiaux né dans le Berry.

C'était la plus belle du troupeau composé de cinq bêtes à cornes; un petit vacher de dix ans, Jean Dorival, en avait la garde. Cet intéressant personnage possédait un fouet, insigne de sa fonction, qu'il portait ordinairement à cheval sur le cou, manche de ci, lanière de là, à la façon des charretiers normands. Quand il le faisait claquer, ce fouet réveillant les échos des alentours imitait à merveille les détonations d'un feu d'artifice, et, si les taures avaient eu quelque velléité de s'aventurer hors des limites de l'herbage, au tapage assourdissant produit par l'instrument « à corde » de leur gardien, les pauvres bêtes se rassemblaient avec docilité.

Jean les aimait toutes, mais il éprouvait une affection particulière pour la Berrichonne qui avait appartenu à sa mère, la veuve Dorival, et que celle-ci, réduite à toute extrémité par une longue maladie, avait dû vendre à France Sannier pour payer l'apothicaire.

La carrière de vacher n'est pas précisément de celles que les parents, soucieux de leur assurer un brillant avenir, rêvent pour leurs enfants. Certes, M^{me} Dorival aurait mieux aimé voir son cher petit aller en classe comme ses camarades que de perdre le temps le plus précieux de sa vie en compagnie de ruminants, à manger les baies sauvages des haies au lieu d'étudier son *ba-bé-bi-bo-bu*. Mais que faire?... Ce métier, si humble fût-il,

assurait au garçonnet le vivre et le couvert, de bons sabots, des vêtements de futaine et de toile, chauds en hiver, légers en été : toutes choses que la veuve n'eût pu lui procurer elle-même, car, depuis plusieurs années, une sorte de fatalité s'appesantissait sur cette malheureuse femme.

Cela avait commencé à la mort de l'oncle Bruman, dont elle était l'héritière au même titre que sa sœur, Madeleine Carouge. Mais son mari ayant eu des démêlés avec ce vieil et avare célibataire, qui l'accusait de prodigalité, l'oncle Bruman avait déshérité M^{me} Dorival, et laissé tout son bien à son autre nièce dont il connaissait les instincts rapaces :

« J'ai dans ma cave un pot à beurre plein de louis, disait-il souvent vers la fin de sa vie, je veux le léguer à Madelon qui saura le conserver. »

Sa prédiction s'était-elle accomplie? Je ne puis le dire quant à présent. Si Madeleine Carouge avait dissipé l'héritage en question, ce n'avait été ni en bonnes œuvres pour les pauvres, ni en marques de générosité envers sa sœur que Dorival, son mari, laissa seule au monde avec Jean son unique enfant, quand il succomba deux ans plus tard à une attaque de fièvre typhoïde. — Non. Après avoir reçu tout son bien, la légataire universelle de l'oncle Bruman continua de vivre comme par le passé, selon les principes de la plus stricte économie. Elle n'accrut point ses possessions territoriales, se contentant d'habiter la chaumière dont elle était dame souveraine, et de cultiver un bout de champ d'où elle tirait les fèves, les pommes de terre qui composaient sa nourriture ordinaire depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. Cepen-

dant, quand cette personne économe mourut à son tour, la maman du petit Jean, à qui revenait tout l'avoir de sa sœur, ne trouva nulle trace du trésor de l'oncle Bruman.

En vain ouvrit-elle les tiroirs, vérifia-t-elle l'intérieur des meubles boiteux. Ni la cave ni le grenier ne révélèrent leur secret s'ils en gardaient un, et l'opinion s'établit, dans le village, que Madeleine Carouge avait, par malice, caché son or en un endroit sûr où nul ne pouvait l'atteindre.

Ce fut une amère déconvenue pour la veuve Dorival. Elle s'installa dans la mesure à peu près vide et plaça son fils chez un fermier voisin qui le chargea de mener ses bêtes aux champs.

Insouciant comme on l'est à son âge, petit Jean trouvait le métier de son goût. Il étudiait par passe-temps la flore des prés, se fabriquait des flûtes avec de l'écorce de sureau, et paressait tout le jour, couché comme ses vaches dans l'herbe fraîche. La Berrichonne, qui venait manger dans sa main quand il l'appelait par son nom, était sa favorite. Au temps où elle appartenait à sa mère, la brave bête l'avait nourri de son lait. Jean l'aimait beaucoup, et de cet attachement même résultait son grand chagrin.

A tondre les herbages, de l'aurore au soleil couchant, la Berrichonne avait acquis le plus merveilleux embonpoint du monde. Elle offrait l'aspect d'une masse informe d'où émergeaient un bout de mufle d'un côté, et un bout de queue de l'autre, le tout porté sur quatre jambes grêles. Il paraît que, pour les vaches, c'est leur manière d'être belles. Jean suivait d'un œil inquiet l'engraissement rapide de son amie, car il savait bien que le fermier, fier de son « élève », s'était promis de la vendre un bon prix à la foire de Bacqueville.

Placé entre son devoir, qui consistait à faire prospérer les animaux confiés à ses soins, et la certitude que, aussitôt à point, ils devaient fatalement terminer leur paisible existence sous le coup de masse du boucher, le petit vacher se livrait aux plus amères réflexions.

Il aurait voulu pouvoir racheter au moins la Berrichonne pour lui épargner ce sort pénible.

Malheureusement, il n'y fallait point songer ; on l'estimait sur pied à trente-cinq pistoles, et, en réunissant toutes ses économies, M^{me} Dorival n'aurait pu réaliser le quart de cette somme importante.

Enfin, après bien des heures de mélancolie, bien des soupirs, le jour tant redouté arriva. Désireux d'accompagner la malheureuse bête jusqu'aux portes du tombeau, Jean, qui n'avait jamais vu un grand marché, demanda à son maître la permission de se joindre au cortège, et France Sannier la lui accorda d'autant plus volontiers qu'il avait besoin d'un gardien pour surveiller le bétail, tandis qu'il en bâclait la vente dans les cabarets.

Les voilà donc partis par une nuit sans lune, précédés d'un grand chien en guise d'avant-garde. Le centre était formé de trois vaches, la réserve se composait de Jean et de l'éleveur, dont la courte pipe semblait, dans les ténèbres, un fanal mouvant.

Ils suivirent d'abord la route bordée de hauts talus. Plus loin, le grand chemin qui s'allongeait à travers plaines apparut tout blanc sous la clarté diffuse du ciel. On dépassa la mesure où dame Dorival dormait sans doute en paix, et bientôt l'on atteignit le petit champ de luzerne qui représentait toute la fortune de l'excellente femme.

« Je veux que la Berrichonne fasse encore un bon repas avant de nous quitter, s'écria Jean, le cœur gros. Cette luzerne est à moi. Avec votre permission, maître Sannier, je vais l'y laisser paître un moment.

— A ton aise, l'ami, répondit France Sannier, elle n'aura que meilleure mine, après s'être régalée d'herbe fraîche. »

Jean poussa les ruminants dans son pâturage où ils eurent de la verdure jusqu'au poitrail, et s'assit au bord du fossé pour faire un brin de causette avec le fermier.

« *Par ainsi*, commença ce dernier, jetant autour de lui un regard de pitié, voilà tout ce que vous avez recueilli du bien de cette vieille avare que l'on croyait si riche !

— On se trompait, répondit tristement le petit pâtre, nous n'avons trouvé chez tante Madeleine que les quatre murs...

— Cependant, elle avait capté la fortune de feu Bruman au détriment de ta bonne femme de mère, reprit France Sannier. Elle était tellement intéressée qu'elle se refusait même l'assistance du médecin... et Dieu sait si elle en avait besoin, car ça la tenait là... dans la poitrine. Elle toussait, toussait... Ça vous remuait le sang de l'entendre ! »

A ce moment, une toux étrange et profonde retentit à quelque distance. De surprise, Sannier laissa tomber sa pipe.

« *Quelqu'un* nous a écoutés et se moque de nous, murmura-t-il... *Quelqu'un* dans les champs, à pareille heure?... Qui cela peut-il être ? »

Pour se rassurer, il cria très haut :

« Qui va là ? »

Nul ne répondit, rien ne remua, mais la même toux étrange se fit entendre de nouveau ; elle semblait sortir de terre !

Les paysans normands sont superstitieux. Il court toujours par le pays des histoires de loups-garous. Sannier, pris de terreur, se leva brusquement.

« Saprelotte ! s'écria-t-il, que veut dire ceci?... Rappelons les bêtes ! »

Jean ne se sentait pas plus hardi que son patron. Il lança le chien qui fit une ronde furieuse, les vaches blanches gambadèrent à travers champs comme des fantômes cornus, essoufflant le fermier à leur poursuite, ce fut un vrai sabbat de minuit.

Enfin, la caravane se reforma plus loin, et tous reprirent la route, à peu près en ordre, seulement, de temps en temps, les deux conducteurs sentaient leurs cheveux se dresser d'épouvante en entendant très distinctement cette toux profonde qui semblait gémir en tête du cortège, sans qu'ils pussent distinguer âme qui vive.

Arrivés à Bacqueville, ce fut dès l'aurore un tohu-bohu indescriptible de villageoises caquetant, de paysans se *topant* dans les mains, d'animaux divers piaillant, grognant, bêlant, mugissant. Jean, pour qui ce spectacle était nouveau, s'émerveillait de voir comme quoi les acheteurs savaient distinguer le mouton de Pierre du mouton de Paul ; lui n'y dé-

couvrait pas plus de différence qu'entre deux gouttes de pluie...

Très animé par les petits verres, maître Sannier, ayant presque oublié les terreurs de la nuit, vendit toutes ses bêtes à l'exception de la Berrichonne qu'il réservait pour son meilleur chaland.

Enfin, ce dernier, — un gros boucher jovial, — parut. Il tourna autour de l'animal, l'examinant en fin connaisseur, puis il en demanda le prix.

Au moment où Sannier ouvrait la bouche pour répondre, la toux étrange et profonde éclata de nouveau, tout près de lui.

Cette fois, l'éleveur perdit la tête.

« Ah ! ça, s'écria-t-il en pâlisant, est-ce que le diable est à nos trousses ? »

— Elle tousse, ta vache, observa le boucher.

— Tu mens ! » fit France Sannier.

Mais au même instant, un nouvel accès de toux secoua les flancs de la Berrichonne, le doute n'était plus permis.

« Elle est poussive, reprit le client, je n'en veux point.

— Elle l'est moins que toi ! répondit Sannier en colère.

— Je n'achète point d'animaux malades, » conclut l'autre.

Il fut impossible de vendre la Berrichonne. Jean s'en réjouissait à part lui, mais il n'osait manifester son contentement en présence de son maître, qui, fixé désormais sur la cause de cette toux singulière, se sentait de fort mauvaise humeur.

« Saprelotte ! Qu'a-t-elle bien pu manger dans ta luzerne ? » s'écriait-il à chaque instant.

Ils reprirent, au soleil couchant, le chemin par lequel ils étaient venus, ils revirent le carré de verdure suspect près de la cabane qui se mirait dans une mare stagnante et comme figée.

« J'en aurai le cœur net ! » déclara l'éleveur s'élançant d'un bond au beau milieu de la luzerne, à l'endroit même où s'était arrêtée la Berrichonne.

« C'est trop fort, cria-t-il, elle a brouté un plant de géranium !... Qui diable l'a jeté en

cet endroit?... D'ordinaire, ça ne pousse pas en plein champ! »

Jean s'approcha pour vérifier le fait. Les débris du géranium, fraîchement coupés et arrachés, témoignaient que cette plante avait, en effet, servi de pâture à sa bête favorite... Il se rappela l'avoir lancée au hasard, la croyant morte dans son pot de terre, à l'époque où sa mère fouillait la mesure de fond en comble à la recherche du fameux héritage problématique. Les pluies, en imbibant sa racine, lui avaient rendu la vie, et, depuis lors, elle avait poussé à l'endroit où elle était tombée, étendant ses feuilles veloutées, ouvrant ses pétales écarlates parmi les folles herbes, jusqu'à ce que la Berrichonne, par un inexplicable caprice, ait eu l'idée de s'en régaler. Probablement, la forte saveur de cette fleur, aromatique et résineuse, avait indisposé la gourmande.

« A-t-on jamais eu des imaginations pareilles? s'écria Sannier, manger du *géranion!*... Une vache superbe! Elle est perdue! »

Dans sa rage, il donna un grand coup de sabot au pot de terre qui contenait la racine, et le fit voler en éclats.

Soudain sa voix se tut. Jean le vit se pencher, s'accroupir. Comme Sannier restait dans cette attitude, Jean prit le parti de le rejoindre, et il eut alors l'explication de sa stupeur. Au fond du pot, caché sous la racine naguère desséchée qu'on avait dû en retirer pour l'y dissimuler, et qu'on avait replacée ensuite, Sannier venait de découvrir un volumineux

portefeuille en fâcheux état, mais dont les poches de parchemin étaient gonflées de billets de banque. Quelques rouleaux d'or accompagnaient les précieux papiers.

« Eh bien, murmura-t-il enfin d'une voix frémissante d'émotion, la cachette est découverte. Grâce à la Berrichonne, nous l'avons trouvé le fameux trésor de l'oncle Bruman! Tends ta blouse, petiot... te voilà riche! »

Ne pouvant en croire ses yeux, Jean tendit sa blouse, et ce fut un ruissellement de pièces d'or que recouvrirent bientôt quantité de billets de banque.

« Allons réveiller ta mère, ajouta le paysan, si elle dort, elle n'a jamais fait un si beau rêve! »

L'excellente dame se crut, en effet, le jouet d'un songe, quand elle apprit ce qui venait d'arriver. Elle confondit ses larmes avec celles de son fils, et la cause involontaire de tant de bonheur, la Berrichonne, rachetée incontinent à beaux deniers comptant, fut embrassée de grand cœur par ses nouveaux propriétaires.

Là ne s'arrêta pas leur reconnaissance. Guérie, grâce aux soins d'un vétérinaire, elle vécut paisiblement dans la ferme que la mère du petit Jean fit construire avec une partie de son héritage, et qui, à son tour, reçut le nom de « *La Berrichonne* ». M^{me} Dorival y vécut de longues années, en plein bonheur, d'abord avec son fils, puis, plus tard, au milieu d'une nombreuse et bruyante nichée de marmots qui l'appelaient grand'mère et se disputaient ses caresses.

ACHILLE MÉLANDRI.

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE VI — Menus tracés.

Le départ de Caroline eut tout de suite des conséquences diverses. La petite Donine, ravie d'être délivrée d'un censeur incommode, put donner libre cours à son amour du bavardage et à toutes ses incohérences culinaires. La maison, où l'industrielle femme de chambre

avait réussi à maintenir un peu d'ordre et de propreté, serait devenue inhabitable si Marianne ne s'était occupée d'une foule de détails. Malheureusement, par une discrétion mal entendue, la jeune fille ne se livrait à ses petits rangements que tout à fait en

cache; elle craignait que la vieille dame ne prit pour une critique indirecte l'intervention d'une étrangère dans le ménage, et se hâtait de dissimuler le plumeau ou de remettre furtivement en place les objets qui auraient exigé des nettoyages un peu moins sommaires que ceux de Donine; elle pensa plusieurs fois à demander à M^{me} Latapie s'il ne serait pas possible de trouver dans la petite ville une personne capable de remplacer Caroline, mais la même crainte la retint encore : elle ne voulait pas avoir l'air de se plaindre du régime intérieur.

Quant à M^{me} Latapie, elle ne vit, tout d'abord, qu'une chose : privée de sa femme de chambre, M^{lle} Mercier ne sortirait plus. Et les visites à la parenté, ce devoir essentiel, ce rite sacré, comment allait-il s'accomplir? Elle fut sur le point de convoquer une sorte de conseil de famille, afin d'examiner la matière et de faire rendre un arrêt aux matrones assemblées. M^{me} Casaban survint fort à propos pour la tirer de peine.

« Pourquoi, dit celle-ci, n'accompagneriez-vous, vous-même, M^{lle} Mercier? Ce n'est pas comme s'il s'agissait de visites de cérémonie à des étrangers. Qui donc vous blâmerait d'aller chez vos parents, chez vos amis intimes... par les *darrerous*, si vous voulez, ajouta l'aimable femme en réprimant un léger sourire.

— Oui, oui, par les *darrerous*, c'est cela! » Et M^{me} Latapie se sentit soulagée d'un pesant fardeau.

La grave question ainsi réglée, la visiteuse, avec mille précautions, aborda le sujet traité avant l'arrivée de Marianne, celui des arrangements intérieurs.

« Il est fâcheux que vous n'ayez pas été avertie un peu plus tôt de la venue de M^{lle} Mercier...

— Ah! oui! ma chère! oui, vous pouvez bien le dire! Quand je me rappelle, j'en frémis malgré moi. Lorsque ce pauvre Lacoste m'est venu tout à coup un soir et que j'ai vu ce papier bleu sortir de sa poche, j'ai bien manqué avoir une attaque. Oh! ces dépêches! c'est la pire de vos inventions, la plus diabolique de toutes!

Mon malheureux Gaston en avait la manie; il envoyait et il recevait au moins une dépêche par jour et, chaque fois, j'en étais toute tremblante. »

M^{me} Casaban avait écouté très patiemment ce discours, contre lequel, une autre fois, elle aurait peut-être protesté. Elle lança une phrase timide : « L'idée ne vous est pas venue d'examiner vos caisses de là-haut? de donner un coup d'œil aux meubles de la pièce d'à côté? »

— Ma foi, non, répondit négligemment M^{me} Latapie; c'est bon pour les Minvielle, le trafic des antiquités.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire : je pensais au salon pour M^{lle} Marianne.

— Quand M^{lle} Marianne voudra un salon, elle retournera à Paris, dans le sien. Jusquelà, je demande qu'on me laisse tranquille. »

A peu de jours de là, M^{me} Latapie eut à subir un nouvel assaut. Ce fut M. Lacoste qui le livra. Il était revenu, à maintes reprises, dans la vieille maison de la rue Moncade pour chercher son pupille, et Marianne, par ses jolis sourires et ses façons courtoises, avait entièrement conquis le vieillard. Pendant ses visites, il avait remarqué tout ce qui clochait et il était en souci pour le bien-être de la jeune fille.

« Tè, il me semble qu'il faudrait donner une aide à votre Doninette, dit-il à sa parente en apprenant le départ de Caroline; la sœur de Gracieuse est sans place en ce moment...

— C'est une faiseuse d'embarras, et je n'en veux pas chez moi. Qu'est-ce que vous avez donc tous à me donner des conseils pour mon ménage? Si j'ai besoin d'une femme de journée, je saurai bien la trouver. » Et la vieille dame se dirigea d'un air résolu vers certaine grande armoire où elle fit semblant de fourrager avec activité. Le cousin Lacoste comprit l'avertissement et, murmurant tout bas une série de *tè* désolés, il se sauva prestement.

Marianne elle-même se résignait beaucoup mieux que ses partisans aux désagréments matériels de la situation; elle faisait comme les écoliers et tenait un compte exact des jours écoulés et de ceux qui lui restaient à traverser :

« Faire mon lit et celui de Roger encore quarante fois, aller chercher quarante cruches d'eau, manger une vingtaine d'omelettes manquées, à peu près autant de rôtis brûlés, avaler d'atroces légumes à la graisse, ça n'est pas une infortune au-dessus de mes forces, se disait-elle. Entendre quarante fois lire le *Mémorial des Pyrénées* par cette pauvre M^{me} Latapie, qui n'a jamais appris la ponctuation, est pire ; je me résignerais joyeusement à cette épreuve de patience, si je voyais le moindre résultat, si j'obtenais un progrès quelconque ; mais, non, rien : je suis toujours l'étrangère, presque l'ennemie. »

Ce qui la touchait aussi, c'était de voir Roger reprendre la petite mine pâle que l'exercice au grand air avait fait disparaître. Elle eut le courage de déclarer que le système actuel ne pouvait pas continuer, qu'il fallait absolument remettre l'enfant au régime des promenades journalières. La grand-mère, alarmée, fit comparaître Roger, constata qu'il avait en effet perdu de ses jolies couleurs, que ses yeux étaient cernés, ses joues amaigries, et elle décida, sur l'heure, qu'il recommencerait à sortir tous les jours.

« Donine le mènera à Camplong de deux heures à six heures ; l'air est excellent là-haut, et le fils du métayer jouera avec lui. On s'arrangera bien pour le souper... je le ferai, moi. »

Marianne protesta : « Madame, il ne faut pas que vous vous fatigiez à faire la cuisine... »

— Et qu'est-ce que c'est donc que la cuisine, pour vous qui mangez comme un oiseau et pour moi qui n'ai jamais faim ? Ne vous tourmentez pas, allez, ça ira parfaitement. »

Mais les projets culinaires de la vieille dame ne reçurent pas d'exécution. Tandis que Roger courait la campagne sous l'escorte de Donine, M^{me} Latapie entreprit de faire con-



sciencieusement avec Marianne le tour de la parenté, ce qu'elle appelait « une bonne visite à chacun » ; cela signifiait une ou deux heures passées dans chaque maison et constituait une entreprise sérieuse, la famille se ramifiant à l'infini. Au début, M^{lle} Mercier, assez satisfaite de voir autre chose que les murs de la cour, le puits et le figuier, ne fit pas trop mauvaise contenance ; mais, peu à peu, une lassitude extrême, un ennui mortel s'emparèrent d'elle en entendant répéter à satiété les mêmes phrases banales, les mêmes remarques, les mêmes anecdotes. Trop absorbée

par la comparaison, constamment poursuivie dans son esprit, entre les personnes qu'elle avait eu l'habitude de voir et celles que sa mauvaise étoile lui faisait rencontrer à présent, elle ne savait pas profiter d'une foule de traits caractéristiques, de mots cocasses qui eussent amusé un moraliste ou un observateur. Les enfantillages pompeux de M. Bonnemason, les prétentions à l'élégance de sa solennelle épouse, les petites jalousies féroces des trois sœurs Minvielle, les naïvetés et les admirations bêtes des petites Cazassus, tout lui paraissait également sot et plat. Bien plus, avec l'intolérance de la jeunesse, elle ne voulait faire d'exception pour personne, et persistait à juger M^{me} Casaban et sa fille, M^{me} Sempé, la jeune femme d'un architecte, et M. Labaste, le juge de paix, avec la même sévérité injuste. Elle s'obstinait à maintenir la conversation dans les platitudes et les banalités et paraissait ne pas entendre les allusions de ses interlocuteurs à des sujets intéressants. Une seule per-

sonne ne put la recevoir : M^{lle} Amanda, très souffrante pendant la semaine de la grande tournée, était incapable de voir qui que ce fût en dehors de son médecin. Marianne en ressentit du regret : Roger avait été admis quelque temps auparavant auprès de celle que la jeune fille avait surnommée « la célèbre cousine », et il en était revenu enchanté :

« C'est la plus gentille demoiselle que j'aie jamais vue; ses yeux rient tout le temps, et elle m'a raconté une histoire très amusante; et puis, chez elle, ça sent bon, et il y a du thé et des gâteaux comme chez nous à Paris. »

A cette description naïve, Marianne s'était demandé si elle n'avait pas été un peu vite en besogne en décrétant que M^{lle} Amanda devait être assommante, et elle se promit de faire, sans trop tarder, une nouvelle tentative pour pénétrer dans une maison « où ça sentait bon ».

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

LES PHILIPPINES *(Suite et fin)*

Nous avons fait allusion aux cyclones et aux tremblements de terre. C'est qu'en effet les Philippines sont la terre classique de ces fléaux.

Deux dates ne seront jamais oubliées aux Philippines, 1863 et 1880, deux années au cours desquelles les ruines s'accumulèrent, laissant des deuils innombrables. Luçon fut particulièrement éprouvée. C'est une île privilégiée pour les volcans. Voici, d'abord, près Manille, le volcan de Taal, très redouté, au milieu du petit lac de Bombo, situé lui-même entre le grand lac de Bay et la mer de Chine. Voici celui d'Albay ou Mayon (2,734 mètres d'altitude), au-dessus de l'isthme montagneux de Sorsogon; et son voisin, le Bulusan, heureusement éteint. La province d'Albay, où se dressent ces deux foyers volcaniques a, de tout temps, été la plus sujette aux troubles souterrains. A l'extrême nord de Luçon, c'est le volcan de Babuyanes, dans la petite île de ce nom. Dans la province de Camarines sud,

voisine de celle d'Albay, c'est encore le volcan d'Ysarog (1,966 mètres); puis celui de la Camiguin, dans la petite île de ce nom, au nord de Mindanao, et, dans cette dernière île, ceux d'Apo et de Matutun. Celui d'Apo (3,133 mètres) a été gravi, pour la première fois, par un européen, le docteur Montano, le 10 octobre 1880. Ses flancs sont couverts de forêts profondes où poussent des fougères arborescentes de 10 à 20 mètres de haut, et son cratère a 500 mètres de diamètre. L'Apo est un lieu sacré pour les indigènes Bagobos, qui habitent la région.

L'archipel de Soulou est aussi très volcanique. Le docteur Montano caractérise, d'ailleurs, dans les termes suivants la nature géologique des Philippines :

« Les gisements de roches volcaniques, si nombreux dans presque toutes les îles, montrent que les éruptions ont été, dans les temps passés, beaucoup plus importantes que de nos jours. Actuellement, plusieurs volcans

sont éteints, mais ceux dont l'activité persiste sont encore en assez grand nombre pour faire de l'archipel une des régions les plus volcaniques du globe. »

Les côtes d'un pareil pays, hérissé de montagnes, offrent pourtant quantité de refuges à la navigation. Telle est la baie de Manille d'abord, admirablement protégée, dans laquelle se trouve aussi, au-dessous de la capitale, le port militaire de Cavite, qui sert d'arsenal aux Philippines. C'est, plus au sud, la baie de Laguimanoc; puis, celle de Sorsogon, une des plus sûres.

Dans l'île Palawan, la capitale, Puerto-Princesa, possède un port naturel magnifique, large de deux kilomètres et demi, avec un fond de dix à vingt mètres. Dans l'île de Balabac, à la pointe sud de Palawan, le port de Balabac est un excellent refuge, qui réalise les conditions que lui impose son rôle de surveillance sur les eaux de Bornéo.

Zamboanga, sur le détroit de Basilan, qui sépare l'île de ce nom de celle de Mindanao, domine une rade magnifique, formée précisément par l'île de Basilan et l'île Malamani. Il y a encore à Mindanao les baies de Sibugay, d'Illana, de Sarangani, de Butuan; puis le golfe de Davao, avec sa baie de Malabac. Enfin, sur la côte orientale, c'est-à-dire sur le Pacifique, la rade de Bislig n'est pas sans valeur.

La navigation intérieure des Philippines est presque nulle. Les cours d'eau ne se prêtent pas à un transit autre que celui permis à des pirogues. Le plus grand fleuve de Luçon, le Rio Grande de Cayagan, qui débouche à Aparri, au nord de Luçon, n'est pas navigable sur tout son parcours; pas plus que le Rio Agno-Grande, une autre belle rivière, qui se jette dans le golfe de Lingayen. Il en est de même du Rio Grande de la Pampanga, qui se jette dans la baie de Manille; de la rivière Bicol, qui tombe dans la baie de San Miguel; de l'Agusan, fleuve de Mindanao, qui déverse ses eaux dans la baie de Butuan; du Tagum et de son affluent le Sahug. Seul, peut-être, le Pasig a un cours correct, de Manille au lac de Bay. Il n'a même point de *barre*, cet obs-

tacle commun à la plupart des autres. A ce propos, disons que les pirogues du pays, ou *praws* (*parao* en tagalog), ou *bancas*, consistent en des embarcations longues et étroites, creusées chacune dans un seul tronc d'arbre. Cette pirogue est, d'ordinaire, pourvue de balanciers qui assurent son équilibre. Le plus souvent, ce n'est qu'avec le secours de la *banca* qu'il est possible d'établir communication entre une rade et la terre.

Nous allons maintenant résumer l'importance économique des Philippines.

L'île de Luçon, la plus considérable de l'archipel, et la plus connue, est celle où existe l'organisation administrative la plus complète. Manille, la capitale, dont la population ne dépasse guère 280,000 âmes, est une ville entièrement espagnole, malgré que les Européens y soient noyés parmi les indigènes; mais ceux-ci sont des métis de toutes races, qui, sous la dénomination de Tagals ou Tagalocs, forment un groupe singulièrement intelligent, dont le rôle dans les destinées de la colonie espagnole s'accroît de plus en plus. Tous sont actifs et beaucoup sont riches. C'est chez eux que les Espagnols ont trouvé leurs auxiliaires les plus précieux, et si les Tagals ont des répugnances, qui vont parfois jusqu'à la haine, c'est contre les Chinois, ces envahisseurs de plus en plus redoutables, et non contre les Espagnols.

Luçon est riche par ses mines et par ses cultures. Comme dans tout l'archipel, le riz abonde. Pendant les plus mauvaises années, les Philippines ont récolté assez de riz pour en fournir à la Chine.

Le sol est couvert de forêts, où se rencontrent les bois les plus variés et les meilleurs pour les constructions navales, pour l'ébénisterie et pour la teinture.

Le tabac, de qualité excellente, y vient à profusion; et des compagnies espagnoles, suisses, belges et allemandes en tirent grands profits. Le plus renommé est celui de la province de Cagayan. Le café, l'indigo, la canne à sucre et le bananier y sont prospères et forment, avec le tabac, les principaux éléments d'exportation.

Le bétail est abondant. Le buffle, à l'état sauvage dans tout l'archipel, y est dressé au point de se laisser conduire par la main des enfants et on peut même l'atteler.

Le cheval, introduit par les Espagnols, y a prospéré. La race en est petite (1^m,15 à 1^m,45), mais nerveuse, agile et résistante. Dans la région d'Ilocos, où il y a beaucoup de chevaux, on en achète de 80 à 120 francs la pièce. Ceux des Camarines, plus beaux et plus grands, se vendent à raison de 250 à 500 francs la pièce, et un attelage assorti vaut de 1,000 à 1,500 francs.

Un élément d'exportation également important est l'abaca, ou chanvre de Manille, qu'on extrait des feuilles d'une espèce de bananier. L'abaca, qui résiste à l'humidité, sert à fabriquer de solides étoffes imperméables et des cordages de navires. Il est l'objet d'un grand commerce avec l'Angleterre et l'Amérique du Nord.

Les Philippines exportent aussi les nids d'hirondelles (salanganes), ce produit si recherché des Chinois, et qu'on trouve aux parois des grottes ou dans les anfractuosités des rochers. Il y en a de deux qualités : l'une, très blanche, qui se vend à Manille, 5 francs l'once, ou 60 piastres (300 fr.) les vingt-deux onces ; l'autre, mélangée d'herbes et de fibres de palmier, qui se vend 2 fr. 50 l'once. C'est aux îles Calamianes (île Culion, île Busuanga, île Penon de Coron) qu'on récolte le plus de nids d'hirondelles. C'est, d'ailleurs, à peu près tout ce qu'on rencontre d'intéressant aux Calamianes, où il y a peu d'habitants, mais beaucoup de crocodiles et de boas.

Enfin, les Philippines produisent encore le cogon et le bambou. Le cogon est une graminée qui couvre parfois des espaces immenses. On l'utilise pour fabriquer des toitures de maisons indigènes, ou on l'ajoute à la nourriture des chevaux et des buffles. Le bambou, dont certaines espèces ont jusqu'à trente mètres de hauteur, est, dit M. Marche « l'arbre merveilleux qui sert à tout, dont on fait tout et qu'on ne peut assez louer ».

« On en construit des maisons entières ; parfois le toit lui-même est formé de bam-

bous fendus en guise de tuiles ; il forme les conduits destinés à amener l'eau. Soir et matin, on voit les jeunes gens, surtout les enfants, partir avec leur seau de bambou de deux mètres de long, se rendant à la rivière ou au ruisseau voisin pour y puiser l'eau nécessaire aux besoins de la maison. Au moment de la sécheresse, le bambou conserve entre chacun de ses nœuds l'eau des pluies qui s'y infiltre et que le voyageur trouve saine et fraîche en incisant la plante.

« Pour se procurer du feu, il suffit de deux morceaux de bambou sec, dont l'un est légèrement fendu au milieu dans le sens de la longueur ; dans cette fente et par-dessous, on introduit des copeaux de la même plante, et, on frotte le second morceau contre le premier transversalement, jusqu'à ce que les copeaux s'enflamment.

« On fait, avec le bambou, des voitures, des traîneaux, des radeaux, des échelles, des échafaudages, des ponts pour les petits cours d'eau, des nattes-grossières que, dans la saison des pluies, on étend sur les chemins devenus impraticables. Il sert à la fabrication des salakos de bas prix, et des ustensiles de ménage et de cuisine.

« On en tresse des paniers et des nattes de toute sorte ; il fournit jusqu'à des lances et des pointes de flèches. »

Une autre espèce de bambou, de taille bien moindre, puisqu'elle ne dépasse pas un mètre cinquante de hauteur, sert à la confection des chapeaux dits de Manille, de portecigares fins et souples, et de nattes très recherchées.

Malheureusement, Manille a beau posséder un réseau de tramways, et les différentes îles qui constituent l'archipel des Philippines ont beau être reliées par trois lignes bi mensuelles de navigation, les communications intérieures n'existent pas. De loin en loin, sur le littoral, on rencontre quelques tronçons de belles routes, mais ce sont là des moyens tout à fait insuffisants. On trouve bien, par hasard, un Decauville qui dessert une plantation de canne à sucre ; mais telle voie qui serait nécessaire pour faciliter une exploitation du pays inté-

rieur manque totalement. On va en voiture dans les villes et à cheval dans la campagne. Il résulte de cet état de choses que les Philippines n'ont pas la valeur qu'elles devraient avoir. Là où n'existe pas la circulation, la production est amoindrie.

Les grandes villes ou, du moins, les localités les plus importantes des Philippines, après Manille, sont :

Binangouan de Lampon, sur la côte est de Luçon, chef-lieu du district de l'Infanta, au milieu de belles rizières (12,000 habitants). En face, est l'île de Polillo.

Santa-Cruz, au bord du lac de Bay, capitale de la province de la Laguna. Au nord du même lac se dressent les monts d'Angat, d'où l'on extrait du minerai de fer. Lugban, sur le versant nord du mont Mahaijay (2,233 mètres), à 240 mètres d'altitude; Lingayen, capitale de la province de Pangasinan, la plus fertile en riz de tout Luçon, et où se fabriquent les fameux chapeaux dits de Manille;

Sual, port d'exportation de cette même province; San Fernando, chef-lieu de celle de la Union, riche en tabac; Candon, centre du pays des Igorrotes, où l'on exploite d'importants gisements de cuivre et des filons aurifères; Vigan, chef-lieu de la province d'Ilocos du sud, au nord-ouest de Luçon, et Loag, dans la province d'Ilocos du nord. La région produit d'excellent tabac, et ses habitants, les Ilocanos, ont la réputation d'être fiers, industriels et laborieux.

Bacolor, chef-lieu de la Pampanga, la pro-

vince la plus riche de Luçon; on y rencontre de grandes plantations, des pâturages magnifiques et de grosses fortunes, qui appartiennent surtout à des métis. Au centre du



pays se dresse un ancien volcan, l'Arayat. Bulacan, capitale de la province du même nom, et Balinag, ville riche. Presque tout ce pays appartient à des congrégations religieuses.

Taal, ville riche, à l'embouchure du rio de la Laguna de Bombou.

Elle est dominée par le Taal, volcan très redouté, dont le cratère a environ 200 mètres de profondeur; un diamètre nord-sud de 500 mètres et un diamètre est-ouest de plus de mille mètres.

Batangas, à l'embouchure du rio de Calampán, est le chef-lieu de la province du même nom. C'est un port bien abrité, au fond d'une baie, et la première escale des vapeurs qui desservent le sud de Luçon. C'est un pays très fertile.

Nueva-Cacerès (ou Naga), chef-lieu de la province Camarines sud, est aussi la capitale de Luçon méridionale. Elle est reliée à Pasacao, dans la baie de ce nom, par une belle route, qui court à travers un magnifique pays. Une autre route conduit à Daët, chef-lieu de la Camarines nord.

C'est près de Nueva-Cacerès que se trouvent des grottes fameuses, dites de Limanan, sises au sommet d'une colline, à 70 mètres d'altitude. Les voûtes y ont jusqu'à 80 mètres de hauteur.

Viennent ensuite, et toujours à Luçon, la ville d'Albay, chef-lieu de la province de ce nom; Legaspy, à deux kilomètres sur la baie d'Albay, et qui sert de port à cette localité. C'est le centre du commerce de l'Abaca, c'est-à-dire de la culture du bananier. Daraga, au pied d'une falaise, à deux kilomètres et demi d'Albay. Tabaco, sur un beau golfe, avec des sources thermales dans le voisinage; Balanga, chef-lieu de la province de Bataan, à l'entrée du rio de Orani et sur la côte occidentale de la baie de Manille; et Laguimanoc, dans la baie de ce nom.

Toutes les provinces de Luçon sont reliées à Manille par le télégraphe.

Dans les autres îles, quelques centres méritent d'être signalés.

A Palawan, le beau port de Puerto-Princesa (ou Puerto-Yguahit) sert de lieu de déportation pour les indigènes. Ce n'est qu'une colonie militaire, avec un arsenal, et c'est à peu près tout ce qu'occupent les Espagnols sur cette grande île, longue de 520 kilomètres et large de 42. Pourtant Palawan jouit d'une faveur appréciable. On n'y éprouve jamais de tremblements de terre et on n'y connaît pas les cyclones.

Dans la petite île de Balabac (20 milles de long, 4 milles et demi de large), au sud de Palawan, est le port de Balabac, position mili-

taire malsaine, qui surveille la côte de Bornéo.

Aux îles Calamianes, au nord de Palawan, le chef-lieu est Cuyo, dans la baie de ce nom. Si nous laissons de côté l'île Mindoro, qui est encore à civiliser, depuis qu'elle a été razzinée par les Malais, après avoir été colonisée par les jésuites, nous trouvons, tout près de Luçon, l'île Marinduque, avec un port, Boac, où fréquente déjà beaucoup le commerce étranger; car Marinduque est riche en canne à sucre, en bois de construction, en bestiaux, en riz et en abaca, qui passe pour le plus beau des Philippines.

L'archipel des Soulou a pour chef-lieu Jolo ou la Cota (fort), dans l'île Soulou (Jolo en malais, Joloo en anglais), qui donne son nom à une série de petites îles dont font partie les Tawi-Tawi, acquises à l'Espagne en vertu d'une convention du 11 mars 1877 entre elle, l'Angleterre et l'Allemagne. La principale des Tawi-Tawi est Bongao, où a lieu pour le compte de la Chine un commerce de nacre assez considérable. La nacre se vend 3 fr. 50 le kilo brut.

Soulou est le centre religieux mahométan des Philippines, quelque chose comme la Mecque de l'extrême Orient.

Dans l'île Panay, le port l'Ilo-Ilo fait un commerce considérable de sucre.

A Mindanao, nous avons déjà signalé Zamboanga, citadelle avancée au sud des Philippines depuis 1635, qui surveille les Soulou et le nord de Bornéo, foyers de pirates fanatiques. C'est une ville bien bâtie et très saine, où les habitants ne parlent que le castillan. Après elle, vient le port de Pollok, d'où on exporte un café très recherché.

A côté de Mindanao, le groupe des îles Basilan, qui fut un moment occupé par la France en 1845, a pour capitale Isabela, sur une belle rade déjà mentionnée, avec un arsenal important.

Enfin, dans l'île de Catanduanes, à l'est de Luçon, le petit port de Birac mérite aussi d'être cité. Les navires y vont chercher un peu de riz, de cuivre et d'or, du bois et de l'abaca.

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

V

Premières impressions africaines.

Bien décidément le canot était isolé sur l'immensité des mers. Aussi loin que portait la vue des naufragés, le cercle d'azur s'arrondissait sans que le moindre accident vint en couper la ligne inexorable.

« Hé! hé!... fit Le Guen, après quelques minutes passées à essayer de s'orienter, cela ne promet pas d'être drôle!... Impossible de savoir tant seulement où nous sommes!... Il y a bien le soleil qui nous montre l'Est... Mais faudrait tout de même décider où l'on va!... »

— J'ai une petite carte de l'Afrique, et aussi une boussole de poche, qui ne me quitte jamais! s'écria Gérard. Sans être grosse, ma boussole, elle donne les points cardinaux tout comme une autre!...

— Ah! monsieur Gérard, voilà ce qui s'appelle une fière idée!... Eh bien, nous pourrions mettre le cap sur la côte d'Afrique, qui doit être pas trop loin d'ici, dans l'Ouest... Si je pouvais savoir où nous nous trouvions hier, quand ce maudit brouillard s'est abattu sur nous!...

— C'est connu! reprit Gérard. J'ai suivi le commandant lorsqu'il a pris le point à midi, comme je l'ai fait chaque jour depuis notre départ de Marseille. Nous nous trouvions par 19° 15' 3" de latitude Nord et 34° 5' de longitude Est.

— Bien, cela!... Un bon point pour vous, jeunesse!... Il n'est pas toujours mauvais d'être curieux, paraît... Et alors, à votre estime, à combien de lieues... approchant... serions-nous de l'Afrique?

— Dame!... à quarante ou cinquante lieues marines au moins... à la hauteur de la côte d'Ajan, m'a dit le docteur.

— Hum... savoir quels particuliers on peut

s'attendre à rencontrer dans ces parages?...

— Oh! des particuliers pas chics du tout... des Somalis, si je ne me trompe...

— Quant à cela, interrompit Colette, je crois malheureusement qu'aucune de ces peuplades n'est bien disposée envers les Européens : que ce soient des Somalis, des Massaïs, des Mandaras, des Njimps, des Zoulous ou des Makalolo, des Souakélis, des Cafres ou des Hottentots...

— Mâtin, mademoiselle Colette!... vous en connaissez de ces païens-là, s'écria Le Guen, stupéfait.

— C'est que j'ai lu des livres de voyage à bord, répondit la jeune fille en soupirant, et j'y ai vu que ce sont de bien vilaines gens, mon pauvre Le Guen!...

— *Pécaïré!*... s'écria Martine en joignant les mains. Des cannibales, peut-être?...

— Non, je l'espère, ma bonne Martine! Je crois que le cannibalisme est à peu près disparu de nos jours, au moins sur le littoral, et je ne pense pas que ces noirs soient mangeurs de chair humaine... mais ils sont féroces, cruels, avides... Puissions-nous ne pas tomber entre leurs mains...

— Hein! Martine!... si un cannibale t'attrapait, s'écria Gérard emporté par sa gaieté naturelle et éclatant de rire malgré lui... quels bons biftecks il découperait sur toi!... Tu lui ferais venir l'eau à la bouche, rien qu'à te regarder...

— Voulez-vous vous taire!... *Chès!*... j'en ai la « petite mort »...

— Oh!... interrompit tout à coup Colette en poussant un cri d'effroi, vois Gérard, vois!... là!... »

Elle désignait un point dans l'eau azurée,



transparente comme du cristal. Se penchant par-dessus bord, Gérard aperçut, à un mètre ou deux au-dessous de la surface, la longue silhouette sombre d'un requin au nez carré, à la gueule formidable; la queue déployée en éventail, il paraissait suspendu, immobile, ainsi qu'une image peinte entre deux eaux. Le canot marchait à une vitesse de cinq kilomètres à l'heure environ et le monstre le suivait comme une ombre d'embarcation, dont sa longueur et sa forme lui donnaient véritablement l'apparence... Gérard ne put s'empêcher de reculer. Tous les naufragés regardaient en frémissant l'horrible monstre... Qui pouvait savoir s'ils n'étaient pas destinés à périr déchirés par cette mâchoire hideuse... Le Guen cracha dans l'eau en signe de mépris :

« Mauvais gredin ! cria-t-il en lui montrant le poing, tu as ton idée en nous suivant, hein?... Tu te dis que tu voudrais bien en tâter... mais on tâchera que tu n'y goûtes pas, mon vieux !... »

Et, saisissant un aviron, il en frappa violemment la bête comme d'un harpon; la palette glissa sur le dos luisant, mais le coup effaroucha le requin, car, agitant soudain sa queue d'un mouvement rapide, il plongea droit devant lui, avec une violence qui envoya mourir à la surface une gerbe de bulles diamentées.

Quand l'eau reprit sa transparence, il avait disparu.

« *Chès !* mon Dieu !... répétait Martine en se signant. Quel *mostre...* *Chès !*... qu'il me tarde d'être sur la terre ferme !... En voilà des choses à rencontrer en se promenant !... Il me semble que j'ai vu le *diaple...* »

— On ne peut pourtant pas se promener dans ces parages-ci sans en voir, mademoiselle Martine, dit Le Guen. Ils sont natis de ces mers, après tout, et vous comprenez, c'est naturel qu'ils s'y balladent...

— Ah ! bon Dieu !... Je vous demande un peu à quoi ça sert, des créatures pareilles...

— Est-ce qu'il y en a beaucoup, Le Guen ? demanda Colette, dont le charmant visage était encore pâle d'épouvante. Est-ce qu'ils attaquent jamais un bateau ?...

— Ah ! ça, non, par exemple, mademoiselle Colette ! Il ne faut pas vous faire du *mauvais sang* pour si peu... quand on est dans l'eau, oui, ils s'en viennent derrière vous, et crac !... ils ont tôt fait de vous emporter un bras ou une jambe... Mais un bateau, qu'est-ce qu'ils gagneraient à s'user les dents dessus ?...

— Pourtant ils les suivent volontiers; le docteur Lhomond m'en a déjà montré, à bord, dans le sillage du navire...

— C'est parce qu'ils savent qu'on jette des os, des déchets de viande, des légumes, par le sabord de la cuisine, et comme il n'y a pas plus vorace que ces gredins-là, ils suivent, dans l'idée d'attraper quelque bon morceau... Quant à celui-ci, parlant par respect, c'est la chair fraîche qui l'attire...

— Oh ! quelle horreur !... s'écria Colette en frissonnant.

— Oui, c'est des vilaines bêtes, fit Le Guen, secouant la tête. Pas moins, n'avez crainte : on tâchera moyen de leur échapper...

— Oh ! qu'il me tarde que nous arrivions à terre, ne put s'empêcher de murmurer la pauvre Colette; mais rencontrant le regard terrifié de Lina qui se serrait contre elle, toute pâle, elle s'efforça de sourire :

— Nous y arriverons, va !... Grâce à tous ces braves gens qui rament de si bon cœur, nous sommes sûrs d'y arriver... Pense donc ! quelle chance que Gérard ait sa boussole !... impossible de nous perdre : n'est-il pas vrai, Le Guen ?

— Comme vous dites, mademoiselle Colette ; avec cet outil-là, on ne peut s'égarer, — à condition de n'être pas aveugle... »

Le soleil était déjà haut sur le ciel et sa chaleur devenait accablante. Le petit vent du matin mourut comme si cet œil de feu l'avait dévoré. La surface de la mer prit l'éclat aveuglant d'un miroir métallique. Les vagues allaient droit vers l'ouest, ce qui était une chance, puisque la terre devait se trouver dans cette direction; l'ondulation qui les agitait et qu'on n'eût pas même remarquée du pont d'un navire, semblait redoutable de si près; tantôt la houle voilait la ligne d'horizon aux yeux des naufragés, tantôt elle la leur révélait comme du haut d'une colline. Même à

bord d'un grand navire, l'impression qu'on ressent à se voir au centre du cercle immense est parfois écrasante. Qu'est-ce donc lorsqu'on se trouve jeté sur le sein géant de l'abîme dans un bateau, frêle autant qu'une coquille de noix?... On est bercé par son haleine même, on compte les pulsations de son cœur puissant, on plonge pour ainsi dire dans les redoutables mystères que cache sa surface éblouissante; rien ne peut rendre le sentiment de crainte auguste qui oppresse la poitrine de ceux qui le voient de si près. Alors on comprend avec Horace de quel *æs triplex* devait, en effet, être cuirassé le cœur de cet audacieux qui le premier osa confier aux flots redoutables sa barque fragile. On reste confondu devant l'héroïsme du pauvre barbare inconnu des temps préhistoriques qui ne craignit pas de se lancer à l'aventure sur cette immensité.

La chaleur devenait si forte que la sueur ruisselait sur le front des naufragés. La brise était complètement tombée, et la réverbération des eaux était plus cruelle encore que le soleil même; on eût dit un miroir de feu, aveuglant pour les yeux qui s'y posaient. Il était d'autant plus urgent d'atterrir le plus tôt possible que, outre le danger de se trouver en mer dans un bateau non ponté, on ne possédait, en fait de provisions, qu'un sac de biscuits et un petit tonneau d'eau fraîche jetés à la hâte dans le canot, au moment de la descente. Parmi les rameurs, au nombre d'une dizaine, on ne comptait que deux matelots de l'équipage, outre Le Guen. Les autres étaient des passagers de l'avant, et parmi la misérable petite troupe une ou deux personnes seulement étaient de la même famille. Aussi une morne inquiétude, un amer désespoir se lisaient-ils sur tous ces visages.

Colette fut admirable : sans qu'une plainte s'échappât de ses lèvres, elle s'efforçait de reconforter ses malheureuses voisines, Lina, que la fatigue et la terreur paralysaient; Martine, elle-même, que la vue du requin avait achevé de démoraliser et qui se lamentait à haute voix sur les conséquences désastreuses du voyage. Cette délicate enfant de seize ans

révéla, dès ce premier jour d'infortune, les trésors de vaillance et de résignation que recérait son jeune cœur; au lieu de se laisser accabler par l'impression formidable de solitude qui pesait sur le canot, ce point perdu dans l'immensité, au lieu de se cacher la tête dans ses mains comme la plupart de ses compagnes, ses yeux ne cessaient de fouiller l'horizon en tous sens, et parmi les expressions rapides qui s'y reflétaient, nul n'eût pu lire celle de la crainte. Le charme héroïque de son charmant visage était une leçon pour tous.

Bientôt Martine, gagnée par son exemple, cessa de se plaindre. Elle prit sur ses genoux Lina, dont la tête alourdie pesait sur le bras de Colette, et relevant sa jupe autour de ses épaules, elle lui en fit un abri, et se mit à bercer comme un bébé la pauvre petite, qui ne tarda pas à s'endormir, oubliant ses transes et ses maux.

La journée parut interminable, au milieu de souffrances déjà vives, causées autant par l'immobilité que par la faim, la soif et la chaleur. D'un commun accord, on avait chargé Le Guen de rationner tout le monde. Craignant qu'il ne fallût peut-être quatre ou cinq jours de mer avant d'atteindre une terre quelconque, — si tant est qu'on dût y arriver, — il le fit avec une parcimonie nécessaire, autant que cruelle.

La soif surtout tourmentait les naufragés, et la vue de l'eau scintillant sous leurs yeux l'accroissait encore.

Enfin le coucher du soleil arriva; bientôt le ciel s'illumina de myriades d'étoiles, la lune argentée jeta sur les malheureux une lumière qui leur parut rafraîchissante, par comparaison avec le brûlant éclat du soleil.

La nuit fut relativement douce après la chaleur du jour. Les hommes se relayaient pour ramer, et Gérard, très fort à l'aviron, fit son devoir comme les autres.

La seconde journée fut aussi pénible que la première et se passa sans incident, sauf que, vers midi, tous distinguèrent à l'horizon le panache de fumée d'un grand steamer qui glissa et disparut, ignorant ou insoucieux des malheureux qui tendaient les bras vers lui.

Ce soir-là, vers neuf heures, on consomma la dernière goutte d'eau...

La nuit qui suivit s'écoula lentement, avec un redoublement de plaintes et de gémissements. Dès que l'aube blanchit à l'Est, Colette, qui n'avait pas fermé l'œil, promena un regard rapide sur l'horizon. O joie !... elle crut distinguer, vers l'Ouest, comme un banc de nuées sombres... Déjà trop habituée à la mer pour confondre cette masse avec un nuage, elle poussa un cri d'espoir :

« Gérard !... Martine !... Le Guen !... Terre !... terre !... »

Tous se levèrent en sursaut. Oui, là-bas, cette longue bande obscure, c'était bien la terre... Pendant quelques instants, ce fut un tumulte joyeux, des exclamations, des cris, des rires... On se remit à ramer d'une ardeur nouvelle. Bientôt les détails se précisèrent et prirent corps. On reconnut une île, reposant comme un bijou d'émail serti dans des brillants sur les flots bleus de la mer. Le centre de l'île, richement boisé, s'élevait en pente douce au-dessus d'une grève de sable fin, entourée d'une frange d'écume argentée formée par les vagues qui venaient mourir à sa base.

Gérard et Colette, au milieu de leur joie de voir la terre, ne purent se défendre d'un sentiment d'amer regret que ce ne fût qu'une île, car, ce qu'ils désiraient par-dessus tout était d'arriver en Afrique, où, sans doute, tendraient tous les efforts de leurs parents et où ils pouvaient conserver l'espoir de les retrouver. Cependant ils partageaient le bonheur de leurs compagnons, et quand, enfin, la quille du canot glissa sur la grève, quand leurs pieds foulèrent ce sol si ardemment souhaité, le frère et la sœur s'embrassèrent avec un profond sentiment d'allégresse.

Le premier soin des naufragés fut de courir à un groupe de cocotiers qui se dressait à peu de distance. Un jeune matelot eut tôt fait d'y grimper et de jeter une abondance de noix à ses compagnons. On but le lait frais et parfumé, on se partagea la pulpe savoureuse ; à cent pas de là, un ruisseau coulait vers la rive, tout bordé de plantes vertes ; l'eau était douce, quelle indicible joie pour

chacun de s'y désaltérer. L'île paraissait inhabitée. Les fruits sauvages y croissaient à profusion ; sur la grève, d'énormes tortues avaient déposé des œufs, que la plupart des nouveaux débarqués se mirent à gober crus, sans plus de cérémonie. D'innombrables oiseaux aux vives couleurs voletaient de tous côtés, ne témoignant aucune frayeur, ce qui semblait prouver qu'ils n'avaient jamais vu d'êtres humains. Un des naufragés, en les attaquant à coups de pierres, allait bientôt leur apprendre à redouter la présence de l'homme...

Après qu'on se fut suffisamment reposé et restauré, Le Guen, Gérard et quelques autres partirent pour un voyage de découverte autour de l'île. Ils ne revinrent que vers le coucher du soleil et déclarèrent que décidément l'île était déserte, qu'elle devait avoir une vingtaine de kilomètres de tour, que le centre était occupé par une forêt impénétrable, mais qu'une ceinture habitable et facile à cultiver s'étendait sur toute la côte.

En gravissant une petite hauteur, on avait vu se dessiner à l'horizon, vers l'Ouest, une immense ligne sombre et continue. De l'avis unanime des explorateurs, c'était l'Afrique.

Et tout aussitôt la question se posa de savoir si l'on chercherait à s'y rendre.

« Par ma foi, ce serait bien tôt ! s'écria un des matelots, nommé Pierre Denver, en se jetant à plat ventre sur le sable. On n'est pas trop mal ici !... Pas de cuivres à fourbir, pas de pont à laver !... Rien à faire que boire, manger et dormir... le pays de Cocagne, quoi !... »

— Aussi ai-je l'intention d'y rester jusqu'à nouvel ordre ! ajouta un autre.

— Cette bêtise !... Est-ce que tu as le choix d'y rester ou de t'en aller, grand nigaud ?

— C'est vrai, cela !

— Comment ! objecta Gérard. Ne pouvons-nous au moins tenter d'arriver en Afrique !... Nous condamner à rester ici, sans communications possibles avec le monde civilisé et sans espoir d'être jamais recueillis par personne ?... Ce serait insensé. Quoi de plus simple que de gagner la côte, puisque nous avons un bon canot ?... Dès lors, en longeant les côtes comme faisaient les navigateurs

d'autrefois, nous rencontrerions une rade habitée... Si nous le jugeons à propos, nous n'accosterons que pour renouveler nos provisions de vivres et d'eau... Pensez donc que nous ne sommes pas à plus de douze ou quinze heures de la grande terre!...

— Merci! fit rudement Pierre Denver. Nous *esquinter* à aller chercher la grande terre?... Est-ce que nous ne l'avons pas ici, la terre, grande ou petite? En trouverons-nous une meilleure, avec plus de fruits, plus d'arbres, plus de poissons et d'oiseaux?... Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras...

— Mais nos parents! plaïda Colette en joignant les mains. C'est en Afrique qu'ils se rendront, s'ils n'ont pas péri. Et c'est là seulement que nous aurons chance de les retrouver...

— Que vous les retrouviez ou non, voilà le cadet de mes soucis! répliqua Denver. Si vous comptez sur moi pour vous trimballer, vous vous trompez fort, je vous en avertis...

— Eh bien, rien ne vous empêche de rester ici, si vous vous y plaisez davantage, dit Colette avec résolution; mais ceux qui désirent arriver en Afrique peuvent essayer!

— Ta, ta, ta!... ma jolie fauvette... vous parlez bien haut pour un si petit oiseau... Demandez un peu aux autres, pour savoir ce qu'ils pensent...

— Eh bien, soit! s'écria Colette. Quels sont ceux d'entre vous qui préfèrent rester ici?...

— Moi! moi! moi!... Et moi aussi!... Moi!... cria-t-on de toutes parts.

— Ah! ah! voyez-vous?... dit Denver en ricanant.

— Et quels veulent essayer d'atterrir en Afrique?

— Moi, s'écria Gérard.

— Et moi, mademoiselle Colette. C'est peut-être imprudent, mais je ne vous lâche pas... je reste avec vous, dit Le Guen.

— Moi, ça va sans dire, fit Martine.

— Et moi, murmura Lina en se serrant contre la jeune fille.

— Cinq sur vingt-trois!... s'écria Denver. Battue, ma pauvre *gosseline!*...

— Mais ceux qui veulent rester ne nous empêcheront pas de partir? s'écria Colette en

dissimulant son anxiété. Cela ne peut rien vous faire que nous tentions le voyage?...

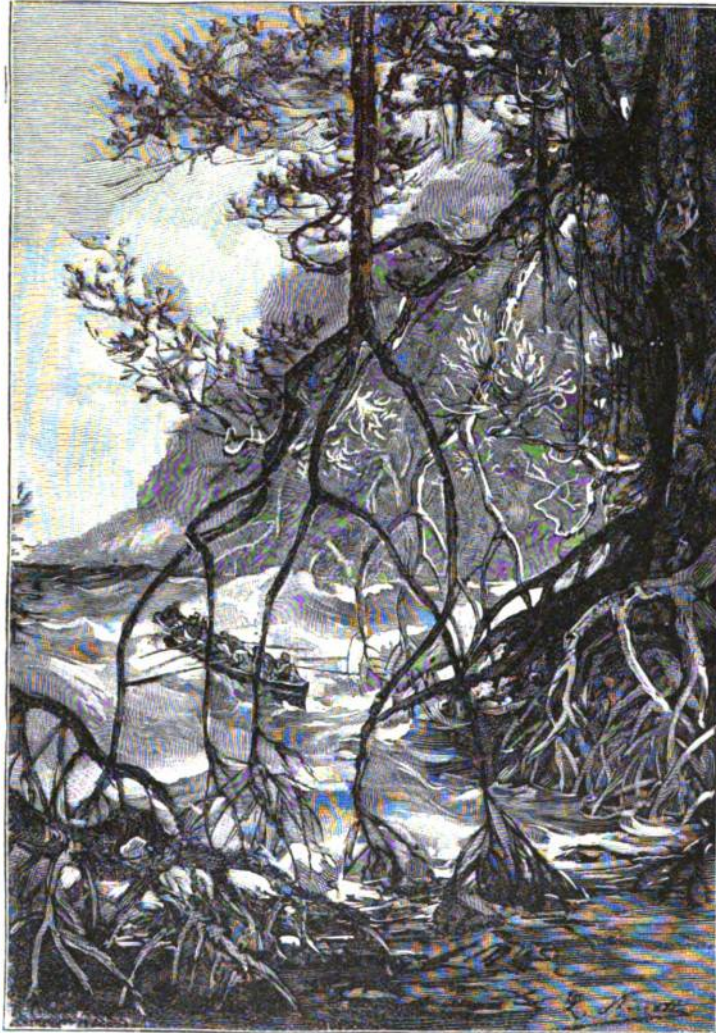
— Hum... Et le bateau?... Ce n'est pas juste de vous le laisser prendre, au cas où nous aurions fantaisie de nous en aller, nous aussi... Mais enfin!... moi, les bateaux, ce n'est pas mon fort!... Je n'aime guère embarquer dans de pareilles conditions; j'en ai assez de rôtir au soleil et de mourir de soif au milieu de l'eau... Foi de Denver, je reste ici jusqu'à ce qu'un bon navire vienne m'y cueillir... Faites comme il vous plaira, les autres!... Moi, je m'en moque, — mais je ne démarre pas de cette île!... »

Une discussion assez vive s'ensuivit : les uns voulaient garder l'embarcation, les autres consentaient à ce que les voyageurs la prissent. Enfin quelques braves gens, touchés par l'anxiété de Colette, tranchèrent la question en proposant de conduire à la côte ceux qui voulaient y aller, de les y laisser et de ramener le bateau à leurs compagnons. Cet avis prévalut. Colette et Gérard avaient une telle hâte de quitter l'île et si grand'peur que leurs camarades d'infortune ne changeassent d'avis, qu'ils décidèrent Le Guen à s'embarquer au milieu de la nuit. Entassant à la hâte une provision de bananes, d'œufs et d'eau fraîche dans le canot, ils s'y installèrent de nouveau, et, Le Guen, Gérard et deux autres saisissant les avirons, ils s'éloignèrent de l'île, poursuivis par les railleries de l'impitoyable Denver.

A l'aube, ils se trouvèrent à quelques kilomètres de la côte entrevue la veille. Basse, longue, boisée, couverte d'une végétation luxuriante, elle frappa leurs yeux aux premiers rayons du soleil levant. Sa masse imposante le prouvait, cette fois, ce n'était plus une île, c'était bien l'Afrique, — l'énorme continent noir, bordé d'une mince frange de civilisation, mais dont la vaste étendue est livrée à la barbarie, à la férocité, à l'ignorance, et dans lequel ces pauvres enfants osaient former le projet de chercher leurs parents!...

Vers dix heures du matin, ils arrivaient à terre. La houle les jetait à la côte avec une extrême violence. Sur le conseil de Le Guen,

ils se cramponnèrent aux bords de la chaloupe pour ne pas être enlevés... une lame les porta dans une petite crique bordée d'arbres géants, dont les racines en arceaux venaient baigner dans l'eau. Une odeur étrange, épicée, chargée de lourds parfums, qui les avait salués à plusieurs kilomètres au large, et que Le Guen et les matelots avaient appelée « l'odeur d'Afrique », s'exhalait si fortement de la côte qu'ils en furent d'abord étourdis... Enfin ils abordent, ils sautent de la barque. Ils sont sur la grande terre ! La première étape de leur voyage est accomplie. Mais dans quelle région de la côte africaine ? . . . C'est ce que



tous ignoraient et ce que rien ne pouvait leur apprendre. Autour d'eux, les arbres gigantesques enchevêtraient leurs racines colossales ; une végétation d'une luxuriance inouïe foisonnait de toutes parts ; des palmiers chargés de fruits, des buissons de girofliers à l'odeur poivrée, des manguiers en masses puissantes se reliaient entre eux par des lianes qui formaient un rideau mouvant entre les grands troncs. Presque partout, la côte était bordée d'aloès monstres dont les pointes formidables

semblaient défier l'invasion des étrangers ; des buissons armés de véritables dards, des euphorbes vénéneux, des cycades, une infinité d'arbustes étranges formaient une barrière épaisse, et donnaient à cette côte un

aspect peu hospitalier... Mais c'était la terre, c'était l'Afrique !..... C'était le premier pas vers le Transvaal, où, sans doute, tous ceux de la famille qui auraient survécu au désastre feraient des efforts surhumains pour arriver...

Aussi le frère et la sœur éprouvèrent-ils une joie profonde en mettant le pied sur ce sol inconnu. Ils remercièrent simplement, mais en quelques mots partis du cœur,

les hommes qui les y avaient amenés. Ceux-ci commencèrent par faire une sieste, dont ils avaient grand besoin ; et après s'être rafraîchis et reposés, échangeant une dernière poignée de main avec ceux qu'ils quittaient, ils se rembarquèrent et reprirent la direction de l'île, qu'on distinguait vaguement sur l'horizon comme une grande tache, couleur d'ardoise.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

VIII

En direction vers les Falklands.

Le 8 septembre, dans la soirée, j'avais pris congé de Son Excellence le gouverneur général de l'archipel de Tristan d'Acunha, — c'est le titre officiel que se donnait ce brave Glass, ex-caporal d'artillerie britannique. Le lendemain, avant le lever du jour, l'*Halbrane* mit à la voile.

Il va sans dire que j'avais obtenu du capitaine Len Guy de rester son passager jusqu'aux îles Falklands. C'était une traversée de deux mille milles, qui n'exigerait qu'une quinzaine de jours, pour peu qu'elle fût favorisée comme notre navigation venait de l'être entre les Kerguelen et Tristan d'Acunha. Le capitaine Len Guy n'avait point même paru surpris de ma demande : on eût dit qu'il l'attendait. Mais, à quoi je m'attendais de mon côté, c'était qu'il reprit la question Arthur Pym, dont il affectait de ne pas me reparler depuis que l'infortuné Patterson lui avait donné raison contre moi relativement au livre d'Edgar Poe.

Cependant, bien qu'il ne l'eût pas essayé jusqu'alors, peut-être se réservait-il de le

faire en temps et lieu. Au surplus, cela ne pouvait en aucune façon influencer sur ses projets ultérieurs, et il était résolu à conduire l'*Halbrane* dans les lointains parages où avait péri la *Jane*.

Après avoir contourné Herald-Point, les quelques maisonnettes d'Ansiedlung disparurent derrière l'extrémité de Falmouth-bay. Le cap au sud-ouest, une belle brise de l'est permit alors de porter bon plein.

Pendant la matinée, la baie Elephanten, Hardy-Rock, West-Point, Cotton-bay et le promontoire de Daley furent successivement laissés en arrière. Toutefois, il ne fallut pas moins de la journée entière pour perdre de vue le volcan de Tristan d'Acunha, d'une altitude de huit mille pieds, et dont les ombres du soir voilèrent enfin la neigeuse extrémité.

Au cours de cette semaine, la navigation s'accomplit dans des conditions très heureuses et, si elle se maintenait, le mois de septembre ne s'achèverait pas avant que nous eussions connaissance des premières hauteurs

du groupe des Falklands. Cette traversée devait nous ramener notablement au sud, la goélette ayant à descendre du trente-huitième parallèle jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude.

Or, puisque le capitaine Len Guy a l'intention de s'engager dans les profondeurs antarctiques, il est utile, je crois, indispensable même, de rappeler sommairement les tentatives faites pour atteindre le pôle sud, ou tout au moins le vaste continent dont il se pourrait qu'il fût le point central. Il m'est d'autant plus aisé de résumer ces voyages que le capitaine Len Guy avait mis à ma disposition des livres où ils sont racontés avec grande abondance de détails, — et aussi l'œuvre intime d'Edgar Poe, ces *Histoires extraordinaires* que, sous l'influence de tous ces événements étranges, je relisais, en proie à une véritable passion.

Il va de soi que si Arthur Pym a cru, lui aussi, devoir citer les principales découvertes des premiers navigateurs, il a dû s'arrêter à celles qui étaient postérieures à 1828. Or, comme j'écris douze ans après lui, il m'incombe de dire ce qu'avaient fait ses successeurs jusqu'au présent voyage de l'*Halbrane*, 1839-1840.

La zone qui, géographiquement, peut être comprise sous la dénomination générale d'Antarctide, semble être circonscrite par le soixantième parallèle austral.

En 1772, la *Resolution*, capitaine Cook, et l'*Adventure*, capitaine Furneaux, rencontrèrent les glaces sur le cinquante-huitième degré, étendues du nord-ouest au sud-est. En se glissant, non sans de très sérieux dangers, à travers un labyrinthe d'énormes blocs, ces deux navires atteignirent, à la mi-décembre, le soixante-quatrième parallèle, franchirent le cercle polaire en janvier, et furent arrêtés devant des masses de huit à vingt pieds d'épaisseur, par 67° 15' de latitude, — ce qui est, à quelques minutes près, la limite du cercle antarctique¹.

L'année suivante, au mois de novembre, la

tentative fut reprise par le capitaine Cook. Cette fois, profitant d'un fort courant, bravant les brouillards, les rafales et un froid très rigoureux encore, il dépassa d'un demi-degré environ le soixante-dixième parallèle, et vit sa route définitivement barrée par d'infranchissables packs, glaçons de deux cent cinquante à trois cents pieds, qui se touchaient par leurs bords que dominaient de monstrueux icebergs, au croisement de 71° 10' de latitude et 106° 54' de longitude ouest.

Le hardi capitaine anglais ne devait pas pénétrer plus avant au milieu des mers de l'Antarctide.

Trente ans après lui, en 1803, l'expédition russe des capitaines Krusenstern et Lisianski, repoussée par les vents du sud, ne put s'élever au delà de 59° 52' de latitude par 70° 15' de longitude ouest, bien que le voyage fût fait en mars et qu'aucune glace n'eût fermé le passage.

En 1818, William Smith, puis Barnesfield, découvrirent les South-Shetlands; Botwell, en 1820, reconnut les South-Orkneys; Palmer et autres chasseurs de phoques aperçurent les terres de la Trinité, mais ne s'aventurèrent pas au delà.

En 1819, le *Vostok* et le *Mirni*, de la marine russe, sous les ordres du capitaine Bellingshausen et du lieutenant Lazarew, après avoir pris connaissance de l'île Georgia, et contourné la terre Sandwich, s'avancèrent de six cents milles au sud jusqu'au soixante-dixième parallèle. Une seconde tentative, par 160° de longitude est, ne leur permit pas de s'avancer plus près du pôle. Toutefois, ils relevèrent les îles de Pierre I^{er} et d'Alexandre I^{er}, qui rejoignent peut-être la terre signalée par l'Américain Palmer.

Ce fut en 1822 que le capitaine James Weddell, de la marine anglaise, atteignit, si son récit n'est point exagéré, par 74° 15' de latitude, une mer dégagée de glaces — ce qui lui a fait nier l'existence d'un continent polaire. Je ferai remarquer, d'ailleurs, que la route de ce navigateur est celle que, six ans après lui, devait suivre la *Jane* d'Arthur Pym.

En 1823, l'Américain Benjamin Morrell, sur

1. Soit 66° 22' 3".

la goélette *Wash*, entreprit, au mois de mars, une première campagne qui le porta, par 69° 15' de latitude, puis par 70° 14', à la surface d'une mer libre, avec la température de l'air à quarante-sept degrés (8° 33 C. sur zéro) et celle de l'eau à quarante-quatre degrés (6° 67 C. sur zéro), — observations qui concordent manifestement avec celles faites à bord de la *Jane* dans les parages de l'île Tsalal. Si les provisions ne lui eussent pas manqué, le capitaine Morrell affirme qu'il aurait atteint, sinon le pôle austral, du moins le quatre-vingt-cinquième parallèle. En 1829 et 1830, une seconde expédition sur l'*Antarctique* le conduisit, par 116° de longitude, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à 70° 30', et il découvrit la terre Sud-Groënland.

Précisément à l'époque où Arthur Pym et William Guy remontaient plus avant que leurs devanciers, les Anglais Foster et Kendal, chargés par l'Amirauté de déterminer la figure de la Terre par les oscillations du pendule en différents lieux, ne dépassèrent pas 64° 45' de latitude méridionale.

En 1830, John Biscoe, commandant le *Tuba* et le *Lively*, appartenant aux frères Enderby, fut chargé d'explorer les régions australes en chassant la baleine et le phoque. En janvier 1831, il coupa le soixantième parallèle, atteignit 68° 51' par 10° de longitude est, s'arrêta devant d'infranchissables glaces, découvrit, par 65° 57' de latitude et 45° de longitude est, une terre considérable à laquelle il donna le nom d'Enderby, et qu'il ne put accoster. En 1832, une seconde campagne ne lui permit pas de franchir le soixante-sixième degré de plus de vingt-sept minutes; mais il trouva et dénomma l'île Adélaïde, en avant d'une terre haute et continue qui fut appelée Terre de Graham. De cette campagne, la Société royale géographique de Londres tira la conclusion qu'entre les quarante-septième et soixante-neuvième degrés de longitude est se prolongeait un continent par les soixante-sixième et soixante-septième degrés de latitude. Toutefois, Arthur Pym a eu raison de soutenir que cette conclusion ne saurait être rationnelle, puisque Weddell avait navigué à travers

ces prétendues terres, et que la *Jane* avait suivi cette direction, bien au delà du soixante-quatorzième parallèle.

En 1835, le lieutenant anglais Kemp quitta les Kerguelen. Après avoir relevé des apparences de terre, par 70° de longitude est, il rejoignit le soixante-sixième degré, reconnut une côte qui probablement se rattachait à la terre d'Enderby et ne poussa pas plus loin sa pointe vers le sud.

Enfin, au début de cette année 1839, le capitaine Balleny, sur le navire *Elisabeth-Scott*, le 7 février, dépassait 67° 7' de latitude par 104° 25' de longitude ouest, et découvrait le chapelet d'îles qui porte son nom; puis, en mars, par 65° 10' de latitude et 116° 10' de longitude est, il relevait la terre à laquelle on donna le nom de Sabrina. Ce marin, un simple baleinier, — cela, je l'appris plus tard, — avait ainsi ajouté des indications précises qui, tout au moins en cette partie de l'océan austral, laissaient pressentir l'existence d'un continent polaire.

Et puis, comme je l'ai marqué déjà au commencement de ce récit, alors que l'*Halbrane* méditait une tentative qui devait l'entraîner plus loin que les navigateurs pendant la période de 1772 à 1839, le lieutenant Charles Wilkes de la marine des États-Unis, commandant une division de quatre bâtiments, le *Vincennes*, le *Peacock*, le *Purpoise*, le *Flying-Fish* et plusieurs conserves, cherchait à se frayer passage vers le pôle, par la longitude orientale du cent-deuxième degré. Bref, à cette époque, il restait encore à découvrir près de cinq millions de milles carrés de l'Antarctide.

Telles sont les campagnes qui ont précédé, dans les mers de l'Antarctide, celle de la goélette l'*Halbrane* sous les ordres du capitaine Len Guy. En résumé, les plus audacieux de ces découvreurs, ou les plus favorisés, si l'on veut, n'avaient dépassé, — Kemp que le soixante-sixième parallèle, Balleny que le soixante-septième, Biscoe que le soixante-huitième, Bellingshausen et Morrell que le soixante-dixième, Cook que le soixante et onzième, Weddell que le soixante-quator-

zième... Et c'était au delà du quatre-vingt-troisième, à près de trois cents lieues plus loin qu'il fallait aller au secours des survivants de la *Jane!*...

Je dois l'avouer, depuis la rencontre du glaçon de Patterson, si homme pratique que je fusse et de tempérament si peu imaginaire, je me sentais étrangement surexcité. Une nervosité singulière ne me laissait plus aucun repos. J'étais hanté par ces figures d'Arthur Pym et de ses compagnons abandonnés au milieu des déserts de l'Antarctide. En moi s'ébauchait le désir de prendre part à la campagne projetée par le capitaine Len Guy. J'y songeais sans cesse. En somme, rien ne me rappelait en Amérique. Que mon absence se prolongeât de six mois ou d'un an, peu importait. Il est vrai, restait à obtenir l'assentiment du commandant de l'*Halbrane*. Mais, après tout, pourquoi se refuserait-il à me garder comme passager?... Est-ce que, de me prouver « matériellement » qu'il avait eu raison contre moi de m'entraîner sur le théâtre d'une catastrophe que j'avais considérée comme fictive, de me montrer les débris de la *Jane* sur le théâtre de la catastrophe, de me débarquer sur cette île Tsalal dont j'avais nié l'existence, de me placer en présence de son frère William, enfin, de me mettre face à face avec l'éclatante vérité, est-ce que cela ne serait pas une satisfaction bien humaine?...

Cependant, je me réservais d'attendre, avant d'arrêter une résolution définitive, que l'occasion se fût présentée de parler au capitaine Len Guy.

Il n'y avait pas lieu de se presser, d'ailleurs. Après un temps à souhait pendant les dix jours qui suivirent notre départ de Tristan d'Acunha, survinrent vingt-quatre heures de calme. Puis la brise hâla le sud. L'*Halbrane*, marchant au plus près, dut réduire sa voilure, car il ventait grand frais. Impossible de compter, désormais, sur la centaine de milles que nous couvrions en moyenne d'un lever de soleil à l'autre. De ce fait, la durée de la traversée allait s'allonger au moins du double, et encore ne fallait-il pas qu'il éclatât une de

ces tempêtes qui obligent un navire à prendre la cape pour faire tête au vent, ou à fuir vent arrière.

Par bonheur, — et j'ai pu le constater, — la goélette tenait admirablement la mer. Rien à craindre pour sa solide mâture, même quand elle portait toute sa toile. Du reste, si audacieux qu'il fût, et manœuvrier de premier ordre, le lieutenant fit prendre des ris toutes les fois que la violence des rafales risquait de compromettre son navire. Il n'y avait point à redouter quelque imprudence ou quelque inhabileté de Jem West.

Du 22 septembre au 3 octobre, pendant douze jours, on fit évidemment peu de route. La dérive fut si sensible vers la côte américaine que, sans un courant, qui, la dressant en dessous, maintint la goélette contre le vent, nous aurions probablement eu connaissance des terres de la Patagonie.

Durant cette période de mauvais temps, je cherchai vainement l'occasion de m'entretenir seul à seul avec le capitaine Len Guy. En dehors des repas, il restait confiné dans sa cabine, laissant, comme d'habitude, la direction du navire à son lieutenant, et ne paraissant sur le pont que pour faire le point, lorsque le soleil se montrait au milieu d'une éclaircie. J'ajoute que Jem West était admirablement secondé par son équipage, le bosseman en tête, et il eût été difficile de rencontrer une dizaine d'hommes plus habiles, plus hardis, plus résolus.

Dans la matinée du 4 octobre, l'état du ciel et de la mer se modifia d'une manière assez marquée. Le vent calmit, la grosse lame tomba peu à peu, et, le lendemain, la brise accusait une tendance à s'établir au nord-ouest.

Nous ne pouvions espérer un changement plus heureux. Les ris furent largués, et les hautes voiles hissées, hunier, perroquet, flèche, bien que le vent commençât à fraîchir. S'il tenait bon, la vigie, avant une dizaine de jours, signalerait les premières hauteurs des Falklands.

Du 5 au 10 octobre, la brise souffla avec la constance et la régularité d'un alizé. Il n'y eut ni à raidir ni à mollir une seule écoute.



COOK VIT SA ROUTE BARRÉE PAR D'INFRANCHISSABLES PACKS.

(Page 170.)

Bien que sa force eût diminué graduellement, sa direction ne cessa pas d'être favorable.

L'occasion que je cherchais de pressentir le capitaine Len Guy se présenta l'après-midi du 11. Ce fut lui-même qui me la fournit en m'interpellant dans les circonstances suivantes :

J'étais assis sous le vent du rouf, en abord de la coursive, lorsque le capitaine Len Guy sortit de sa cabine, tourna ses regards vers l'arrière, et s'avança pour prendre place auprès de moi.

Évidemment, il désirait me parler, et de quoi, si ce n'est de ce qui l'absorbait tout entier. Aussi, d'une voix moins chuchotante que d'ordinaire, débuta-t-il en disant :

« Je n'ai pas encore eu le plaisir de causer avec vous, monsieur Jeorling, depuis notre départ de Tristan d'Acunha... »

— Je l'ai regretté, capitaine, répondis-je, en demeurant sur la réserve, de façon à le voir venir.

— Je vous prie de m'excuser, reprit-il. Tant de préoccupations me tourmentent!... Un plan de campagne à organiser... ne rien laisser à l'imprévu... Je vous prie de ne pas m'en vouloir...

— Je ne vous en veux pas, croyez-le bien...

— C'est entendu, monsieur Jeorling, et aujourd'hui que je vous connais, que j'ai pu vous apprécier, je me félicite de vous avoir comme passager jusqu'à notre arrivée aux Falklands.

— Je suis fort reconnaissant, capitaine, de ce que vous avez fait pour moi, et cela m'encourage à... »

Le moment me semblait propice pour émettre ma proposition, lorsque le capitaine Len Guy m'interrompit :

« Eh bien, monsieur Jeorling, me demandait-il, êtes-vous maintenant fixé sur la réalité du voyage de la *Jane*, et considérez-vous toujours le livre d'Edgar Poe comme une œuvre de pure imagination?... »

— Non, capitaine.

— Vous ne mettez plus en doute que Arthur Pym et Dirk Peters, aient existé, ni que William

Guy, mon frère, et cinq de ses compagnons soient vivants...

— Il faudrait que je fusse le plus incrédule des hommes, capitaine, et je ne fais qu'un vœu : c'est que le ciel vous favorise et assure le salut des naufragés de la *Jane*!

— J'y emploierai tout mon zèle, monsieur Jeorling, et, par le Dieu puissant, j'y réussirai!

— Je l'espère, capitaine... j'en ai même la certitude... et si vous consentez...

— Est-ce que vous n'avez pas eu l'occasion de parler de tout cela avec un certain Glass, cet ex-caporal anglais qui se prétend le gouverneur de Tristan d'Acunha?... s'informa le capitaine Len Guy, sans me laisser achever

— En effet, répliquai-je, et ce que m'a dit cet homme n'a pas peu contribué à changer mes doutes en certitudes...

— Ah! il vous a affirmé?...

— Oui... Il se souvient parfaitement d'avoir vu la *Jane*, lorsqu'elle était en relâche, il y a onze ans...

— La *Jane*... et mon frère?...

— Je tiens de lui qu'il a connu personnellement le capitaine William Guy...

— Et il a trafiqué avec la *Jane*?...

— Oui... comme il vient de trafiquer avec l'*Halbrane*...

— Elle était mouillée dans cette baie?...

— Au même endroit que votre goélette, capitaine.

— Et... Arthur Pym... Dirk Peters?...

— Il avait eu avec eux des rapports fréquents.

— A-t-il demandé ce qu'ils étaient devenus?...

— Sans doute, et je lui ai appris la mort d'Arthur Pym, qu'il considérait comme un audacieux... un téméraire... capable des plus aventureuses folies...

— Dites un fou, et un fou dangereux, monsieur Jeorling. N'est-ce pas lui qui a entraîné mon malheureux frère dans cette funeste campagne?...

— Il y a en effet lieu de le croire d'après son récit...

— Et de ne jamais l'oublier! ajouta vivement le capitaine Len Guy.

— Ce Glass, repris-je, avait aussi connu le second de la *Jane*... Patterson...

— C'était un excellent marin, monsieur Jeorling, un cœur chaud... d'un courage à toute épreuve!... Patterson n'avait que des amis... Il était dévoué corps et âme à mon frère...

— Comme Jem West l'est pour vous, capitaine!...

— Ah! pourquoi faut-il que nous ayons retrouvé le malheureux Patterson mort sur ce glaçon... mort depuis plusieurs semaines déjà!...

— Sa présence vous eût été bien utile pour vos futures recherches! observai-je.

— Oui, monsieur Jeorling, dit le capitaine Len Guy. Mais Glass sait-il où sont actuellement les naufragés de la *Jane*?...

— Je le lui ai appris, capitaine, ainsi que tout ce que vous avez résolu de faire pour les sauver! »

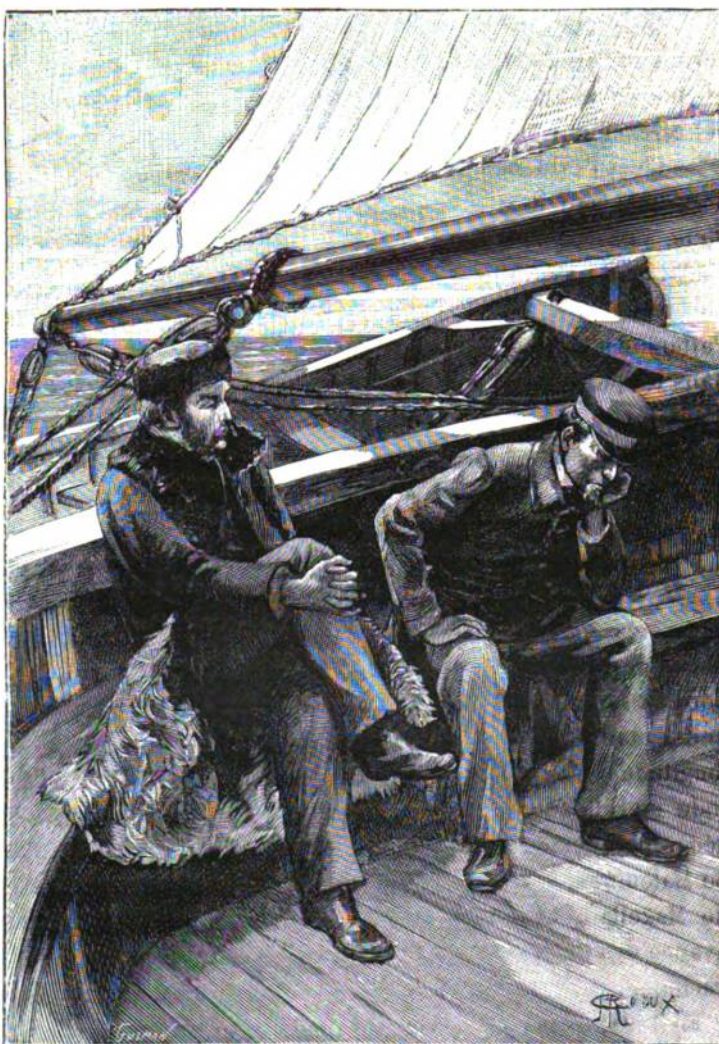
Je crus inutile d'ajouter que Glass avait été très surpris de ne pas avoir reçu la visite du capitaine Len Guy, que l'explorateur, confit dans sa prétentieuse vanité, attendait cette visite, et qu'il ne pensait pas que ce fût à lui, gouverneur de Tristan d'Acunha, de commencer...

D'ailleurs, changeant alors le cours de la conversation, le capitaine Len Guy me dit :

« Je voulais vous demander, monsieur Jeorling, si vous pensez que tout soit exact dans le journal d'Arthur Pym, qui a été publié par Edgar Poe...

— Il y a, je crois, nombre de réserves à faire, répondis-je, — étant donnée la singularité du héros de ces aventures, — tout au moins sur l'étrangeté de certains phénomènes dans ces parages qu'il signale au delà de l'île Tsalal. Et, précisément, pour ce qui concerne

William Guy et plusieurs de ses compagnons, vous voyez qu'Arthur Pym s'est, à coup sûr, trompé en affirmant qu'ils avaient péri dans l'éboulement de la colline de Klock-Klock...



— Oh!... il ne l'affirme pas, monsieur Jeorling! répliqua le capitaine Len Guy. Il dit simplement que, lorsque Dirk Peters et lui eurent atteint l'ouverture à travers laquelle ils pouvaient apercevoir la campagne environnante, le secret du tremblement de terre artificiel leur fut révélé. Or, comme toute la paroi de la colline avait été précipitée dans le fond du ravin, le sort de mon frère et de vingt-neuf de ses hommes ne pouvait plus être l'objet d'un doute dans son esprit. C'est pour ce motif qu'il fut conduit à penser que Dirk Peters et lui étaient les seuls hommes blancs restés

vivants sur l'île Tsalal... Il ne dit que cela... rien de plus!... Ce n'étaient que des suppositions... très admissibles, vous en conviendrez... de simples suppositions!...

— Je le reconnais, capitaine.

— Mais nous avons, maintenant, grâce au carnet de Patterson, la certitude que mon frère et cinq de ses compagnons avaient échappé à cet écrasement préparé par les naturels.

— C'est l'évidence même, capitaine. Quant à ce que sont devenus les survivants de la *Jane*, s'ils ont été repris par les indigènes de Tsalal dont ils seraient encore les prisonniers, ou bien s'ils sont restés libres, les notes de Patterson n'en disent rien, ni des circonstances dans lesquelles lui-même a été entraîné loin d'eux...

— Cela... nous le saurons, monsieur Jeor-

ling... Oui, nous le saurons... L'essentiel, c'est que nous ayons assurance que mon frère et cinq des matelots de la *Jane* étaient vivants, il y a moins de quatre mois, sur une partie quelconque de l'île Tsalal. Il ne s'agit plus, à présent, d'un roman signé Edgar Poe, mais d'un récit véridique signé Patterson...

— Capitaine, dis-je alors, voulez-vous que je sois des vôtres jusqu'à la fin de cette campagne de l'*Halbrane* à travers les mers antarctiques?... »

Le capitaine Len Guy me regarda, — d'un regard pénétrant comme une lame effilée. Il ne parut point autrement surpris de la proposition que je venais de lui faire, qu'il attendait peut-être... et il ne prononça que ce seul mot :

« Volontiers. »

IX

Mise en état de l' « Halbrane ».

Formez un rectangle long de soixante-cinq lieues de l'est à l'ouest, large de quarante du nord au sud, enfermez-y deux grandes îles et une centaine d'ilots entre 60° 10' et 64° 36' de longitude occidentale, et 51° et 52° 45' de latitude méridionale, — vous aurez le groupe géographiquement dénommé Iles Falklands ou Malouines, à trois cents milles du détroit de Magellan, et qui forme comme le poste avancé des deux grands océans Atlantique et Pacifique.

En 1592, c'est John Davis qui découvrit cet archipel, c'est le pirate Hawkins qui le visita en 1593, c'est Strong qui le baptisa en 1689, — tous Anglais.

Près d'un siècle plus tard, les Français, expulsés de leurs établissements du Canada, cherchèrent à fonder, dans ledit archipel, une colonie de ravitaillement pour les navires du Pacifique, et, comme la plupart étaient des corsaires de Saint-Malo, ils baptisèrent ces îles du nom de Malouines qu'elles portent avec celui de Falklands. Leur compatriote Bougainville vint poser les premières assises de la colonie en 1763, amenant d'abord vingt-sept individus, — dont cinq femmes, — et,

dix mois après, les colons étaient au nombre de cent cinquante.

Cette prospérité ne manqua pas de provoquer les réclamations de la Grande-Bretagne. L'Amirauté expédia le *Tamar* et le *Dauphin*, sous les ordres du commandant Byron. En 1766, à la fin d'une campagne dans le détroit de Magellan, les Anglais mirent le cap sur les Falklands, se contentèrent de reconnaître à l'ouest l'île de Port-Egmont, et continuèrent leur voyage vers les mers du sud.

La colonie française ne devait pas réussir et, d'ailleurs, les Espagnols firent valoir leurs droits en vertu d'une concession papale antérieure. Aussi le gouvernement de Louis XV se décida-t-il à reconnaître ces droits, moyennant indemnité pécuniaire, et Bougainville, en 1767, vint remettre les îles Falklands aux représentants du roi d'Espagne.

Tous ces échanges, ces « passes » de main en main, amenèrent ce résultat inévitable en matière d'entreprises coloniales : c'est que les Espagnols furent chassés par les Anglais. Donc, depuis 1833, ces étonnants accapareurs sont les maîtres des Falklands.

Or, il y avait six ans que le groupe comp-

tait parmi les possessions britanniques de l'Atlantique méridional, lorsque notre goélette rallia Port-Egmont, à la date du 16 octobre.

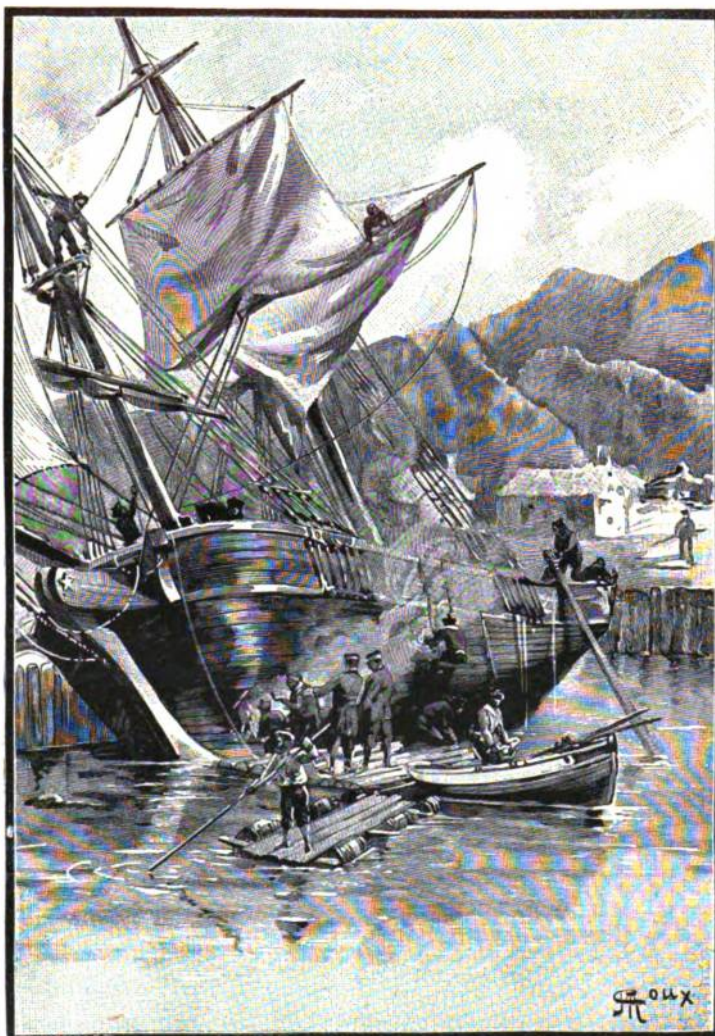
Les deux grandes îles, selon la position qu'elles occupent l'une par rapport à l'autre, se nomment East-Falkland ou Soledad, et West-Falkland. C'est au nord de la seconde que s'ouvre Port-Egmont.

Lorsque l'*Halbrane* fut mouillée au fond de ce port, le capitaine Len Guy donna congé à tout l'équipage pour une douzaine d'heures. Dès le lendemain, on commencerait la besogne par une visite minutieuse et indispensable de la coque et du gréement, en vue d'une navigation prolongée à travers les mers antarctiques.

Le capitaine Len Guy descendit à terre ce jour-là, afin de conférer avec le gouverneur du groupe, — dont la nomination appartient à la Reine, — au sujet d'un prompt ravitaillement de la goélette. Il entendait ne point regarder à la dépense, car, d'une économie faite mal à propos peut dépendre l'insuccès d'une si difficile campagne. Prêt, d'ailleurs, à l'aider de ma bourse, — je ne le lui laissai pas ignorer, — je comptais m'associer pour une part dans les frais de cette expédition. Oui, j'étais pris maintenant... pris par l'étrange imprévu, le bizarre enchaînement de tous ces faits. Il me semblait, comme au héros du *Domaine d'Arnheim*, « qu'un voyage aux mers du sud convient à tout être auquel l'isolement complet, la réclusion absolue, la difficulté d'entrer et de sortir seraient le charme des charmes » ! A force de lire ces œuvres fantastiques d'Edgar Poe, voilà où j'en étais arrivé !... Et puis, il s'agissait de porter secours à de malheureux

abandonnés, et j'eusse été désireux de contribuer personnellement à leur salut...

Si, ce jour-là, le capitaine Len Guy se rendit à terre, Jem West, suivant son habitude, ne



quitta point le bord. Tandis que l'équipage se reposait, le second ne s'accordait aucun repos, et c'est à visiter la cale qu'il s'occupa jusqu'au soir.

Pour moi, je ne voulus débarquer que le lendemain. Durant la relâche, j'aurai tout le temps d'explorer les alentours de Port-Egmont et de m'y livrer à des recherches relatives à la minéralogie et à la géologie de l'île.

Il y avait donc là, pour Hurliguerly, une excellente occasion de renouer conversation avec moi, et il ne négligea point d'en profiter.

« Mes très sincères et très vifs compliments,

monsieur Jeorling, me dit-il en m'accostant.

— Et à quel propos, bosseman ?...

— A propos de ce que j'ai appris, c'est-à-dire que vous alliez nous suivre jusqu'au fin fond des mers antarctiques !...

— Oh... pas si loin, j'imagine, et il ne s'agit point de dépasser le quatre-vingt-quatrième parallèle...

— Que sait-on ! répondit le bosseman. Dans tous les cas, l'*Halbrane* va gagner plus de degrés en latitude qu'elle n'a de garcettes de ris à sa brigantine ou d'enfléchures à ses haubans !...

— Nous le verrons bien !

— Et cela ne vous effraye pas ?...

— En aucune façon.

— Nous, pas davantage, croyez-le, monsieur Jeorling !... Hé ! hé ! Vous voyez que notre capitaine, s'il n'est pas causeur, a du bon !... Le tout est de savoir le prendre !... Après vous avoir donné, jusqu'à Tristan d'Acunha, le passage qu'il vous refusait d'abord, voilà qu'il vous l'accorde jusqu'au pôle...

— Il ne s'agit aucunement du pôle, bosseman !

— Bon ! on finira bien par l'atteindre un jour !...

— Le pôle sud ?... Je n'en crois rien. Cela n'est pas de grand intérêt, et je n'ambitionne pas de le conquérir !... D'ailleurs, il s'agit seulement de l'île Tsalal !...

— De l'île Tsalal... c'est entendu ! répliqua Hurliguerly. Mais notre capitaine ne s'en est pas moins montré fort accommodant à votre égard...

— Aussi lui en suis-je reconnaissant, bosseman, — et à vous, me hâtai-je d'ajouter, puisque c'est à votre influence que je dois d'avoir fait cette traversée...

— Et celle que vous allez faire encore...

— Je n'en doute pas, bosseman. »

Il est possible que ce brave Hurliguerly, un peu vantard, ait senti une pointe d'ironie dans ma réponse. Toutefois, il n'en laissa rien paraître, résolu à continuer envers moi son rôle de protecteur. Au total, sa conversation ne pouvait que m'être profitable, car il connaissait à fond les Falklands comme toutes

ces îles du Sud-Atlantique qu'il parcourait depuis tant d'années.

Il en résulta que j'étais suffisamment préparé et documenté, lorsque, le lendemain, le canot qui me transportait à terre vint accoster ce rivage, dont l'épais matelas d'herbes semble posé là pour amortir le choc des embarcations.

A cette époque, les Falklands n'étaient pas utilisées comme elles l'ont été depuis. C'est plus tard, à la Soledad, que l'on a découvert le port Stanley, — ce port que le géographe français Élisée Reclus a traité « d'idéal », car il est abrité sur toutes les aires du compas et pourrait contenir les flottes de la Grande-Bretagne. Mais c'était sur la côte nord de West-Falkland, ou Falkland proprement dite, que l'*Halbrane* était allée chercher Port-Egmont.

Eh bien, si, depuis deux mois, j'eusse navigué, un bandeau aux yeux, sans avoir le sentiment de la direction suivie par la goélette, au cas que l'on m'eût demandé, dès les premières heures de cette relâche : Êtes-vous aux Falklands ou en Norvège ?... ma réponse aurait témoigné de quelque embarras.

Et assurément, devant ces côtes découpées en criques profondes, devant ces montagnes escarpées, aux flancs à pic, devant ces falaises où s'étagent les roches grisâtres, l'hésitation est permise. Il n'y a pas jusqu'à ce climat maritime, exempt des grands écarts de la chaleur et du froid, qui ne soit commun aux deux pays. En outre, les pluies fréquentes du ciel scandinave sont versées avec la même abondance par le ciel magellanique. Puis, ce sont des brouillards intenses au printemps et à l'automne, des vents d'une telle violence qu'ils arrachent les légumes des potagers.

Il est vrai, quelques promenades m'eussent suffi pour reconnaître que l'Équateur me séparait toujours des parages de l'Europe septentrionale.

En effet, aux environs de Port-Egmont, que j'explorai pendant les premiers jours, que me fut-il donné d'observer ? Rien que les indices d'une végétation maladive, nulle part arborescente. Ça et là ne poussaient que de rares

arbustes, au lieu de ces admirables sapinières des montagnes norvégiennes, — tels le bolax, une sorte de glaïeul, étroit comme un jonc, de six à sept pieds, qui distille une gomme aromatique, des valérianes, des bomarées, des usnées, des fétuques, des cénomyces, des azorelles, des cytises rampants, des bionies, des stipas, des calcéolaires, des hépathiques, des violettes, des vinaigrettes, et des plants de ce céleri rouge et blanc si bienfaisant contre les affections scorbutiques. Puis, à la surface d'un sol tourbeux, qui fléchit et se relève sous le pied, s'étendait un tapis bariolé de mousses, de sphaignes, d'againes, de lichens... Non ! ce n'était pas cette contrée si attrayante, si mythologique, où retentissent les échos des sagas, ce n'était pas ce poétique domaine d'Odin, des Erses et des Valkyries !

Sur les eaux profondes du détroit de Falkland, qui sépare les deux principales îles, s'étaient d'extraordinaires végétations aquatiques, ces baudeux, que soutient un chapelet de petites ampoules gonflées d'air, et qui appartiennent uniquement à la flore falklandaise.

Reconnaissons aussi que les baies de cet archipel, où les baleines se raréfiaient déjà, étaient fréquentées par d'autres mammifères marins de taille énorme, — des phoques otaries à crinière de chèvre, longs de vingt-cinq pieds sur une vingtaine de circonférence, et, par bandes, de ces éléphants, loups ou lions de mer, de proportions non moins gigantesques. On ne saurait se figurer la violence des cris que poussent ces amphibiens, — particulièrement les femelles et les jeunes. C'est à croire que des troupeaux de bœufs mugissent sur ces plages. Mais la capture, ou tout au moins l'abatage de ces animaux, n'offre ni difficultés, ni périls. Les pêcheurs les tuent d'un coup de bâton lorsqu'ils sont blottis sous le sable des grèves.

Voilà donc les particularités qui différencient la Scandinavie des Falklands, sans parler du nombre infini d'oiseaux qui se levaient à mon approche, des outardes, des cormorans, des grèbes, des cygnes à tête noire, et surtout ces tribus de manchots ou de pingouins,

dont on massacre annuellement plusieurs centaines de mille.

Et, un jour, tandis que l'air était rempli de braiements à vous rendre sourd, comme je demandais à un vieux marin de Port-Egmont :

« Est-ce qu'il y a des ânes dans les environs?... »

— Monsieur, me répondit-il, ce ne sont point des ânes... que vous entendez, cè sont des pingouins... »

Soit, mais à entendre braire ces stupides volatiles, les ânes eux-mêmes s'y tromperaient !

Pendant les journées des 17, 18 et 19 octobre, Jem West fit procéder à un examen très attentif de la coque. Il fut constaté qu'elle n'avait aucunement souffert. L'étrave parut assez solide pour briser les jeunes glaces aux abords de la banquise. On fit à l'étambot plusieurs réparations confortatives, de manière à assurer le jeu du gouvernail sans qu'il risquât d'être démonté par les chocs. La goélette étant gîtée sur tribord et sur bâbord, plusieurs coutures furent étouppées et brayées très soigneusement. Ainsi que la plupart des navires destinés à naviguer dans les mers froides, l'*Halbrane* n'était point doublée en cuivre, — ce qui est préférable lorsqu'on doit frôler des icebergs dont les arêtes aiguës détériorent facilement un carénage. On remplaça un certain nombre des gournables qui liaient le bordé à la membrure, et, sous la direction de Hardie, notre maître-calfat, les maillets « chantèrent » avec un ensemble et une sonorité de bon augure.

Dans l'après-midi du 20, en compagnie de ce vieux marin dont j'ai parlé, — un brave homme très sensible à l'appât d'une piastre arrosée d'un verre de gin, — je poussai plus avant ma promenade à l'ouest de la baie. Cette île de West-Falkland dépasse en étendue sa voisine la Soledad, et possède un autre port, à l'extrémité de la pointe méridionale de Byron's Sound, — mais trop éloigné pour que je pusse m'y rendre.

Je ne saurais, — même approximativement, — évaluer la population de cet archipel. Peut-être ne comptait-il alors que deux à trois cen-

taines d'individus, Anglais la plupart, puis quelques Indiens, Portugais, Espagnols, Gauchos des Pampas argentines, Fuégiens de la Terre de Feu ; d'autre part, c'était par milliers et milliers de têtes qu'il fallait chiffrer les représentants de la race ovine disséminés à sa surface. Plus de cinq cent mille moutons fournissent, chaque année, pour plus de quatre cent mille dollars de laine. On élève aussi, sur ces îles, des bœufs dont la taille semble s'être accrue, alors qu'elle diminuait chez les autres quadrupèdes, chevaux, porcs, lapins, — tous, d'ailleurs, vivant à l'état sauvage. Quant au chien-renard, d'une espèce particulière à la faune falklandaise, il est seul à rappeler dans ce pays la gent carnassière.

Ce n'est pas sans raison que ce groupe a été qualifié de « ferme à bestiaux ». Quels inépuisables pâturages, quelle abondance de cette herbe savoureuse, le tussock, que la nature réserve aux animaux avec une prodigalité inépuisable ! L'Australie, si riche sous ce rapport, n'offre pas une table mieux servie à ses convives des espèces ovine et bovine.

Les Falklands doivent donc être recherchées, lorsqu'il s'agit du ravitaillement des navires. Ce groupe est, à coup sûr, d'une réelle importance pour les navigateurs, ceux qui se dirigent vers le détroit de Magellan comme ceux qui vont pêcher dans le voisinage des terres polaires...

Les travaux de la coque terminés, le lieutenant s'occupa de la mâture et du grément avec l'aide de notre maître-voilier Martin Holt qui était très entendu à ce genre de travail.

« Monsieur Jeorling, me dit, ce jour-là, — 21 octobre, — le capitaine Len Guy, vous le voyez, rien ne sera négligé pour assurer le succès de notre campagne. Tout ce qui était à prévoir est prévu. Et si l'*Halbrane* doit périr en quelque catastrophe, c'est qu'il n'appartient pas à des êtres humains d'aller contre les desseins de Dieu !... »

— Je vous le répète, j'ai bon espoir, capitaine, ai-je répondu. Votre goélette et votre équipage méritent toute confiance.

— Vous avez raison, monsieur Jeorling, et nous serons dans de bonnes conditions pour

pénétrer à travers les glaces. J'ignore ce que la vapeur donnera un jour ; mais je doute que des bâtiments, avec leurs roues encombrantes et fragiles, puissent valoir un voilier pour la navigation australe... Et puis, il y aura toujours la nécessité de refaire du charbon... Non ! il est plus sage d'être à bord d'un navire gouvernant bien, de se servir du vent qui, après tout, est utilisable sur les trois cinquièmes du compas, de se fier à la voilure d'une goélette qui peut porter à près de cinq quarts...

— Je suis de votre avis, capitaine, et, au point de vue marin, on ne saurait trouver un meilleur navire !... Mais, dans le cas où la campagne se prolongerait, peut-être les vivres...

— Nous en emporterons pour deux ans, monsieur Jeorling, ils seront de bonne qualité. Port-Egmont a pu nous fournir tout ce qui nous était nécessaire...

— Une autre question, si vous permettez !...

— Laquelle ?...

— N'aurez-vous pas besoin d'un équipage plus important à bord de l'*Halbrane* ?... Ses hommes sont en nombre suffisant pour la manœuvrer, mais peut-être y aura-t-il lieu d'attaquer ou de se défendre dans ces parages de la mer antarctique ?... N'oublions pas que, d'après le récit d'Arthur Pym, les indigènes de l'île Tsalal se comptaient par milliers !... Et si votre frère William Guy... si ses compagnons sont prisonniers...

— J'espère, monsieur Jeorling, que notre artillerie protégerait mieux l'*Halbrane* que la *Jane* ne l'a été par la sienne. A dire vrai, l'équipage actuel, je le sais, ne saurait suffire pour notre expédition. Aussi me suis-je préoccupé de recruter un supplément de matelots...

— Sera-ce difficile ?...

— Oui et non, car j'ai la promesse du gouverneur de m'aider à ce recrutement :

— J'estime, capitaine, qu'il faudra s'attacher ces recrues par une haute paye...

— Une paye double, monsieur Jeorling, telle qu'elle le sera, d'ailleurs, pour tout l'équipage.

— Vous le savez, capitaine, je suis disposé... je désire même contribuer aux frais de cette

expédition... Veuillez me considérer comme votre associé...

— Tout cela s'arrangera, monsieur Jeorling, et je vous suis fort reconnaissant. L'essentiel, c'est que notre armement se complète à court délai. Il faut que dans huit jours nous soyons prêts pour l'appareillage. »

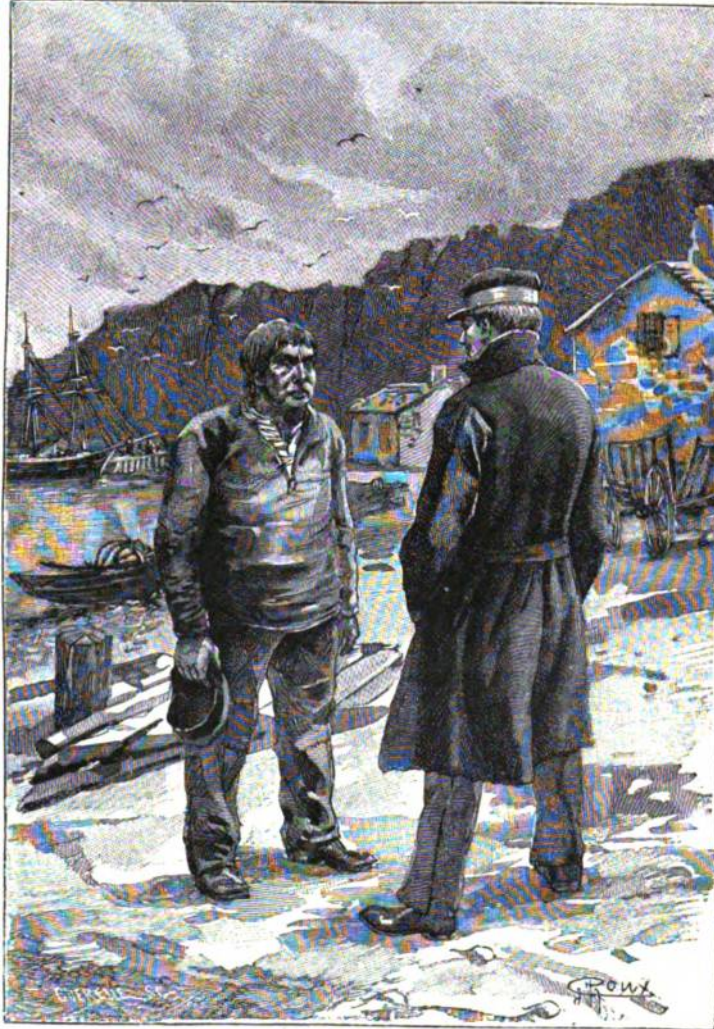
La nouvelle que la goélette devait faire route à travers les mers de l'Antarctique avait produit une certaine sensation dans les Falklands, à Port-Egmont comme aux divers ports de la Soledad. Il s'y trouvait, à cette époque, nombre de marins inoccupés, — de ceux qui attendent le passage des baleiniers pour offrir leurs services, bien rétribués d'habitude. S'il ne se fût agi que d'une campagne de pêche sur les limites du cercle polaire, entre les parages des Sandwich et de la Nouvelle-Géorgie, le capitaine Len Guy n'aurait eu que l'embarras du choix. Mais, de s'enfoncer au delà de la banquise, de pénétrer plus avant qu'aucun autre navigateur n'y avait réussi jusqu'alors, et bien que ce fût dans le but d'aller au secours de naufragés, cela pouvait donner à réfléchir, faire hésiter la plupart. Il fallait

être des anciens marins de l'*Halbrane* pour ne point s'inquiéter des dangers d'une pareille navigation, et consentir à suivre leur chef aussi loin qu'il lui plairait de s'avancer.

En réalité, il était question de rien moins que de tripler l'équipage de la goélette. En comptant le capitaine, le lieutenant, le bosseman, le cuisinier et moi, nous étions treize à bord. Or, de trente-deux à trente-quatre hommes, ce ne serait point trop, et ne pas oublier qu'ils étaient trente-huit à bord de la *Jane*.

Ce recrutement ne se fit pas sans soulever

certaines appréhensions. Il y avait lieu de s'adjoindre le double des matelots qui formaient actuellement l'équipage. Ces marins des Falklands, à la disposition des baleiniers



en relâche, offraient-ils toutes les garanties désirables ? Si, d'en introduire quatre ou cinq à bord d'un navire dont le personnel est déjà nombreux, ne comporte pas de graves inconvénients, il n'en serait pas ainsi en ce qui concernait la goélette.

Cependant, le capitaine Len Guy espérait qu'il n'aurait point à se repentir de ses choix, du moment que les autorités de l'archipel y prêtaient les mains.

Le gouverneur déploya un véritable zèle en cette affaire, à laquelle il s'intéressait de tout cœur.

Au surplus, grâce à la haute paye qui fut promise, les demandes affluèrent.

Aussi, la veille du départ, fixé au 27 octobre, l'équipage était-il au complet.

Il est inutile de faire connaître chacun des nouveaux embarqués par leur nom et par leurs qualités individuelles. On les verra, on les jugera à l'œuvre. Il y en avait de bons, il y en avait de mauvais. La vérité est qu'il eût été impossible de trouver mieux — ou moins mal, comme on voudra.

Je me bornerai donc à noter que, parmi ces recrues, on comptait six hommes d'origine anglaise, — et parmi eux le quartier-maître Hearne, de Glasgow. Cinq étaient d'origine américaine (États-Unis), et huit de nationalité plus douteuse, — les uns appartenant à la population hollandaise, les autres mi-Espagnols et mi-Fuégiens de la Terre de Feu. Le plus jeune avait dix-neuf ans, le plus âgé en avait quarante. La plupart n'étaient point étrangers au métier de marin, ayant déjà navigué, soit au commerce, soit à la pêche des baleines, phoques et autres amphibiens des parages antarctiques. L'engagement de ceux qui n'étaient point des gens de mer n'avait eu pour but que d'accroître le personnel défensif de la goélette.

Cela faisait donc un total de dix-neuf recrues, enrôlées pour la durée de la campagne, qui ne pouvait être fixée d'avance, mais qui ne devait pas les entraîner au delà de l'île Tsalal. Quant aux gages, ils étaient tels qu'aucun de ces matelots n'en avait jamais eu même la moitié au cours de leur navigation antérieure. Tout compte fait, sans parler de moi, l'équipage, compris le capitaine et le lieutenant de l'*Halbrane*, se montait à trente et un hommes, — plus un certain trente-deuxième, sur lequel il convient d'attirer l'attention d'une façon spéciale.

La veille du départ, le capitaine Len Guy fut accosté, à l'angle du port, par un individu, — assurément un marin, ce qui se reconnaissait à ses vêtements, à sa démarche, à son langage

Cet individu, d'une voix rude et peu compréhensible, dit :

« Capitaine... j'ai à vous faire une proposition... »

— Laquelle?...

— Comprenez-moi... Avez-vous encore une place à bord?...

— Pour un matelot? ..

— Pour un matelot.

— Oui et non, répliqua le capitaine Len Guy.

— Est-ce oui?... demanda l'homme.

— C'est oui, si celui qui se propose me convient.

— Voulez-vous de moi?...

— Tu es marin?...

— J'ai navigué pendant vingt-cinq ans.

— Où?...

— Dans les mers du sud.

— Loin?...

— Oui... comprenez-moi... loin!...

— Ton âge?...

— Quarante-quatre ans...

— Et tu es à Port-Egmont?...

— Depuis trois années... vienne le prochain Christmas.

— Comptais-tu embarquer à bord d'un baleinier de passage?...

— Non.

— Alors que faisais-tu ici?...

— Rien... Comprenez-moi... et je ne songeais plus à naviguer...

— Alors pourquoi te proposes-tu?...

— Une idée... La nouvelle de l'expédition que va faire votre goélette s'est répandue... Je désire... oui... je désire en faire partie... avec votre aveu, s'entend!

— Tu es connu à Port-Egmont?...

— Connu... et jamais je n'ai encouru aucun reproche depuis que j'y suis.

— Soit, répondit le capitaine Len Guy. Je demanderai des renseignements...

— Demandez, capitaine, et si vous dites oui... mon sac sera ce soir à bord.

— Comment t'appelles-tu?...

— Hunt.

— Et tu es?...

— Américain. »

Ce Hunt était un homme de petite taille, le teint fortement hâlé, d'une coloration de

brique, la peau jaunâtre comme celle d'un Indien, le torse énorme, la tête volumineuse, les jambes très arquées. Ses membres attestaient une vigueur exceptionnelle, — les bras, surtout, que terminaient des mains d'une largeur!... Sa chevelure grisonnait, semblable à une sorte de fourrure, poil en dehors.

Ce qui imprimait à la physionomie de cet individu un caractère particulier, — cela ne prévenait guère en sa faveur, — c'était la superacuité du regard de ses petits yeux, sa bouche presque sans lèvres, fendue d'une oreille à l'autre, et dont les dents longues, à l'émail intact, n'avaient jamais été attaquées du scorbut, si commun chez les marins des hautes latitudes.

Il y avait trois ans que Hunt habitait les Falklands, d'abord un des ports de la Soledad, à la baie des Français, puis, en dernier lieu, Port-Egmont. Peu communicatif, il vivait seul à l'écart, d'une pension de retraite, — à quel titre, on l'ignorait. N'étant à la charge ni de l'un ni de l'autre, il s'occupait de pêche, et ce métier aurait suffi à lui assurer l'existence, soit qu'il se fût nourri de son produit, soit qu'il en eût fait le commerce.

Les renseignements que rapporta le capitaine Len Guy sur le compte de Hunt ne pouvaient être que très incomplets, sauf en ce qui concernait sa conduite depuis qu'il résidait à Port-Egmont. Cet homme ne se battait pas, il ne buvait pas, on ne le voyait point avec un coup de trop, et maintes fois il avait donné des preuves d'une force herculéenne. Quant à son passé, on ne savait, mais certainement c'était celui d'un marin. Il en avait dit là-dessus au capitaine Len Guy plus qu'il n'en eût jamais dit à personne. Pour le reste, silence obstiné, aussi bien sur la famille à laquelle il appartenait que sur le lieu précis de sa naissance. Peu importait, d'ailleurs, si l'on pouvait tirer de bons services de ce matelot.

En somme, des renseignements recueillis, il ne résulta rien qui fût de nature à faire re-

pousser la proposition de Hunt. Au vrai, il était à désirer que les autres recrues de Port-Egmont n'eussent point mérité plus de reproches.

Donc Hunt obtint une réponse favorable, et, dès le soir, il s'installa à bord.

Tout était prêt pour le départ. L'*Halbrane* avait embarqué deux années de vivres, viande préparée au demi-sel, légumes de diverses sortes, quantité de vinaigrettes, de céleris et de cochléarias, propres à prévenir ou à combattre les affections scorbutiques. La cale renfermait des fûts de brandevin et de gin, destinés à la consommation quotidienne, et un large approvisionnement de farines et de biscuits achetés aux magasins du port.

Ajoutons qu'en fait de munitions, poudre, boulets, balles pour fusils et pierriers, avaient été fournis par ordre du gouverneur. Le capitaine Len Guy s'était même procuré les filets d'abordage d'un navire qui avait récemment fait côte sur les roches en dehors de la baie.

Le 27, au matin, en présence des autorités de l'archipel, les préparatifs de l'appareillage s'achevèrent avec une remarquable célérité. On échangea les derniers souhaits et les derniers adieux. Puis, l'ancre remonta du fond, et la goélette prit de l'erre.

Le vent soufflait du nord-ouest, en petite brise, et sous ses hautes et basses voiles l'*Halbrane* se dirigea vers les passes. Une fois au large, elle mit le cap à l'est, afin de doubler la pointe de Tamar-Hart, à l'extrémité du détroit qui sépare les deux îles. Dans l'après-midi, la Soledad fut contournée et laissée sur bâbord. Enfin, le soir venu, les caps Dolphin et Pembroke disparurent derrière les brumes de l'horizon.

La campagne était commencée. A Dieu seul appartenait de savoir si le succès attendait ces hommes courageux qu'un sentiment d'humanité poussait vers les plus effrayantes régions de l'Antarctique!

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE VII — *Pauvre de vous !*

Roger, qui avait passé quelques journées assez pénibles dans l'atmosphère pénétrée d'ennui de la vieille maison, ne se plaignait plus, maintenant qu'il sortait avec Donine.

La petite Béarnaise était vive, gaie et bavarde, et l'enfant s'amusait en sa compagnie bien plus qu'en celle de Marianne, devenue si sérieuse depuis le départ de Paris. Cependant, il avait le sentiment que cette société n'était pas tout à fait du genre que sa sœur souhaitait pour lui, et il se croyait obligé, au retour de chaque promenade, de soumettre les histoires et les plaisanteries de la petite servante au jugement de Marianne. La jeune fille expliquait, rectifiait, corrigeait de son mieux, mais elle voyait bien que, malgré tous ses efforts pour réagir contre les bavardages, qui souvent n'étaient que puérils, l'esprit de l'enfant s'arrêtait parfois à des idées qui auraient dû lui rester absolument étrangères. Cela donna du souci à cette vigilante gardienne, et elle se dit qu'elle serait obligée de couper court à ces sorties.

Donine, elle-même, fournit le prétexte qui manquait. Un jour, Roger raconta qu'au lieu de le mener à la métairie de sa grand'mère, où il trouvait de l'ombre et un camarade de jeu dans la personne de Bernatou, le fils du métayer, la jeune fille l'avait conduit chez une de ses tantes qui demeurait en ville.

C'était une double désobéissance, car on avait formellement interdit à Donine de mener l'enfant chez ses connaissances et de le tenir enfermé dans une maison.

« Je me suis assez bien amusé, dit Roger, les deux petits garçons de la femme étaient là ; il y en avait un qui était dans son lit, il a tout de même joué à la main chaude avec son frère et moi.

— Dans son lit, fit Marianne, il est donc malade ?

— Il a été malade, mais il est presque guéri, seulement il a encore une très drôle de toux : quand il tousse, il étouffe, et puis, à la fin, ça fait comme un coq qui chante. »

Marianne tressaillit : « La coqueluche ! » se dit-elle tout effrayée. C'était la maladie que le docteur Arnal avait le plus redoutée pour Roger, si délicat de la poitrine, la maladie contre laquelle elle avait pris les précautions les plus minutieuses. Elle courut à la cuisine pour interroger la petite servante. Dès les premiers mots, Donine avoua qu'en effet l'un de ses cousins avait la coqueluche et que l'autre en était à peine remis.

La petite Béarnaise s'était plainte des manières cérémonieuses de M^{lle} Mercier ; ce jour-là, elle fut traitée avec la brusquerie qu'elle disait préférer à la politesse.

A sa question : « Qu'est-ce que cela peut faire ? » dite d'un air niais, Marianne répondit d'une voix sévère :

« Ce que cela peut faire ? Petite sotte, cela fera que mon frère prendra peut-être la coqueluche, et, pour lui justement, cette maladie est la pire de toutes. S'il tombe malade, s'il est en danger, ce sera la faute de votre bêtise et de votre désobéissance. »

Donine raconta, le lendemain, à la fontaine, que, lorsque les demoiselles de Paris se mettaient à gronder, elles s'y entendaient bien, et que leurs yeux bleus vous faisaient passer dans le dos de tels frissons « qu'on dirait que l'on vous vide votre cruche entre les deux épaules ».

Cet incident troubla beaucoup la jeune fille. Ce n'était pas la première fois qu'elle était inquiète pour son petit frère, mais jusqu'à présent la responsabilité avait été partagée avec le père de l'enfant, et le docteur Arnal s'était montré le plus prévoyant et le plus vigilant des médecins. Que ferait-elle si Roger

tombait malade dans cette maison où manquaient les premiers éléments du confort, même pour les bien portants, et privée de son excellent conseiller? Elle se le demandait avec une vive appréhension.

Ce qui était certain, c'est qu'elle ne confierait plus l'enfant à cette petite étourdie, qui l'avait exposé au danger de la contagion; elle accompagnerait Roger elle-même tous les jours. M^{me} Latapie la blâmerait, les demoiselles Minvielle jaserait, M^{me} Bonnemason invoquerait le dieu des convenances auquel elle rendait un culte si fervent... Peu lui importait : la santé de Roger avant tout!

Contrairement aux prévisions de la jeune fille, la grand'mère approuva cette détermination, et elle administra à Donine une gronderie vigoureuse dans le plus pur béarnais, de sorte que chaque mot, chaque syllabe porta.

Le lendemain de la visite à l'enfant malade, la sœur et le frère sortirent vers trois heures de l'après-midi, et à la demande de Roger, qui était un peu blasé sur les plaisirs de la métairie, ils prirent la route de Bayonne.

Le petit garçon espérait bien arriver à l'*Oustaiü escounut*¹, l'habitation de M. Lacoste, où il avait passé quelques heures très agréables et où il rêvait de retourner.

Il s'aperçut bientôt que la promenade sur ce chemin poudreux et en plein soleil n'offrait aucun des agréments qu'il lui avait trouvés dans la bonne victoria de son tuteur, et il ne tarda pas à crier grâce.

On rebroussa donc chemin. Roger gravissait assez languissamment la rue montueuse; tout à coup il poussa une exclamation : « Tiens!

1. Ces deux mots béarnais signifient : la maison cachée.

regarde, Marianne, voici Gracieuse¹ qui entre chez nous. Nous aurons de bonnes choses à manger ce soir, elle porte son panier! Bravo! bravo!» Et en quelques bonds il eut



rejoint la respectable servante de M. Lacoste. Celle-ci se retourna et, avec sa courtoisie de vraie Béarnaise, elle vint au-devant de Marianne.

« Bon Dieu! dit-elle, comme mademoiselle Mercier a l'air fatigué aujourd'hui; elle a choisi une journée bien chaude pour recommencer ses petites promenades. Et mademoiselle a été sur la grande route... Je vois cela à ses chaussures, qui sont aussi blanches que les miennes.

1. Diminutif du nom d'Engrace.

— Nous avons voulu aller chez vous, interrompit Roger, mais c'était trop loin, et nous sommes rentrés.

— Oh! dit Gracieuse, quel dommage! Si monsieur avait pu deviner que mademoiselle Mercier pensait à lui faire cet honneur, il serait venu avec la voiture ou il aurait envoyé Pierre. Mademoiselle voudra-t-elle avoir la bonté de vider le panier que monsieur lui envoie? »

Ce n'était pas la première fois que « monsieur » faisait porter chez M^{me} Latapie de délicates provisions destinées à la jeune Parisienne. Gracieuse, en sa qualité de ménagère modèle, avait dû remarquer bien des choses dans la maison abandonnée aux soins de Donine, et la conversation de Roger était probablement plus suggestive que ne pouvait le croire sa sœur. Toujours est-il que, sans les paniers de M. Lacoste, Marianne n'aurait jamais vu figurer sur la table certains mets qui réveillaient son appétit et dont la provenance restait souvent un mystère pour elle. Jusqu'à présent, c'était Roger qui avait reçu les envois de son tuteur; il avait mainte fois promis d'avertir fidèlement sa sœur, mais il ne s'était jamais acquitté de la commission.

Marianne ne fut pas longue à se débarrasser de son chapeau et de son voile, et elle suivit Gracieuse à la cuisine avec un empressement qui ne lui était pas habituel : la politesse caressante de Gracieuse, la bien nommée, lui avait plu, et maintenant il lui tardait de voir ce qui lui était destiné. Sa vie était si dépourvue de choses agréables, que l'attention de M. Lacoste prenait pour elle une grande importance.

Gracieuse, debout, près de la porte, son panier au bras, n'était pas contente; elle regardait Donine d'un air sévère, et les quelques phrases courtes qu'elle adressait en béarnais à la jeune bonne n'avaient rien de flatteur.

Quant à Donine, elle courait de-ci de-là, le visage assez penaud, essayant de remettre un peu d'ordre dans la grande cuisine. Lorsqu'il y eut enfin une place libre sur la table encombrée de mille choses, Gracieuse posa

son fardeau, et Marianne s'avança, curieuse et souriante. Elle enleva la fine serviette dont les liteaux bleu foncé relevaient l'éclatante blancheur, et elle aperçut un bouquet de roses délicates d'une fraîcheur ravissante, une motte de beurre d'un jaune doux dans sa grande feuille verte, un beau pigeon tout prêt pour la broche, une botte de cresson, et d'appétissants gâteaux de ménage.

« Oh! fit Marianne, des roses, mes fleurs favorites! Et toutes ces friandises! On dirait vraiment que M. Lacoste a deviné tous mes goûts!

— Nous faisons quelquefois causer le petit monsieur, dit Gracieuse avec un joli sourire qui éclaira sa figure pâle et fine; monsieur n'a pas de peine à deviner bien des choses, et comme il n'a pas de grandes occupations, il prend plaisir à préparer quelques petites surprises. Hier, c'était le tour de M^{lle} Amanda; il paraît qu'elle aime assez mes beignets soufflés, et elle prétend que sa vieille Mariette réussit le *breuil*¹ moins bien que moi. Mais M^{lle} Amanda a toujours quelqu'un pour penser à elle. Ce n'est pas comme mademoiselle Mercier, qui est toute seule et étrangère dans le pays. »

Ces derniers mots, dits d'une voix grave et douce, avec la lenteur qu'imposait le français peu familier, firent à Marianne l'effet d'une caresse inattendue, et des larmes se montrèrent à ses cils. Puis, soudain, se ravisant, elle sortit son porte-monnaie de sa poche et voulut l'ouvrir. Gracieuse vit le geste.

« Mademoiselle ne va pas gâter le plaisir que j'ai eu à faire la commission de mon maître! » dit-elle en plaçant la serviette repliée dans son panier; puis elle adressa encore une recommandation à Donine et se remit en route si promptement que la jeune fille eut à peine le temps de la charger de tous ses remerciements pour M. Lacoste.

Là ne devaient pas s'arrêter les amabilités du vieux cousin; le lendemain, de bonne heure, on vit arriver, à cheval, Pierre, le mari de Gracieuse, qui était cocher chez M. La-

1. Espèce de fromage frais.

coste; il était porteur d'un billet qui annonçait qu'à dix heures M. Lacoste viendrait chercher M^{lle} Mercier et M. Roger, et les emmènerait déjeuner à l'*Oustaü escounut*. Marianne voulut refuser : la perspective de longues heures passées dans la société d'un homme qui n'ouvrait la bouche que pour dire *tè* ne lui souriait guère. Mais Roger lui fit une description si séduisante des ombrages de l'*Oustaü escounut*, il avait un tel désir de revoir ses amis Pierre et Gracieuse et les très remarquables chiens de M. Lacoste, M^{me} Latapie approuvait si complètement le projet, que ce fut une réponse affirmative que le domestique remporta.

Lorsque la jeune fille se trouva installée dans la voiture, à côté du vieux cousin, elle se dit que le moment était venu de reconnaître par quelques paroles de gratitude les bons soins donnés à Roger, les friandises envoyées, et enfin cette journée de vacances dont l'enfant était si heureux. Elle commença bravement son petit discours... Mais M. Lacoste ne devait pas aimer les remerciements à bout portant.

« *Tè, tè,* » fit-il d'un air ennuyé; puis, posant sa main sur celle de Marianne, il ajouta : « Allons, ne dites rien, *pauvre de vous*¹. Je vous comprends, et cela suffit. »

Il répéta deux ou trois fois d'un ton de grande sympathie : « Non, ne dites rien, *pauvre de vous, pauvre de vous.* » Puis il se tourna vers Roger : « *Tè,* vois ce petit chevreau dans la prairie, tout à l'heure, tu pourras sauter comme lui. *Tè, tè,* il recommence ! *Tè, tè.* » Et ce *tè, tè* était si joyeux qu'on aurait dit que M. Lacoste voulait sauter, lui aussi.

Marianne se mit à rire. C'était la première fois depuis des semaines, et Roger, tout heureux, en fit la remarque. La course, ainsi commencée, se continua très agréablement, et lorsque Marianne descendit de voiture, elle était si gaie qu'il lui sembla qu'elle était revenue à ses quinze ans. L'habitation de M. Lacoste était fort bien nommée. Placée au bout

d'une longue avenue de chênes épais, elle était complètement cachée aux gens qui passaient sur la route, et, vue de près, sous les glycines et les rosiers grimpants qui l'enguirlandaient de leurs rameaux flexibles et touffus, elle avait plutôt l'aspect d'une grande tonnelle que celui d'une maison.

Gracieuse, accourue au-devant des arrivants, conduisit Marianne dans une chambre garnie de rideaux roses et de meubles de frêne d'un aspect si riant, que la jeune fille poussa une exclamation de plaisir : « Oh ! la délicieuse chambre ! »

— Une chambre de campagne bien simple, répondit Gracieuse, trop simple pour une demoiselle de Paris. C'était autrefois celle de M^{lle} Élise, la fille unique de M. Lacoste, morte depuis vingt ans, et à présent, quand M^{me} et M^{lle} Casaban viennent nous voir, c'est ici que loge M^{lle} Anna. Monsieur a pensé que mademoiselle aimerait peut-être s'y reposer pendant que le petit monsieur se promènerait avec lui. »

Marianne avait ôté son chapeau et ses gants, elle s'était assise dans un fauteuil placé à côté de la fenêtre encadrée de verdure, et, d'un geste presque machinal, elle avait pris sur une petite table, au milieu de livres et de *magazines*, un numéro de la *Revue Bleue*, et elle en examinait le sommaire. Cette installation ressemblait tant à ce qu'elle avait toujours vu autour d'elle, qu'il lui parut d'abord tout naturel de retrouver ces volumes à l'air engageant, ces journaux, ces revues. Tout à coup, elle se rappela qu'elle était à Orthez, chez le cousin Lacoste, un homme qui lui avait fait l'effet d'un petit propriétaire campagnard des plus rustiques et parfaitement nul; elle posa le numéro qu'elle tenait à la main et regarda un à un les livres et les périodiques.

Gracieuse, qui était restée près de la fenêtre, dut voir l'étonnement croissant de la jeune fille se refléter sur son visage, car elle dit : « Quand on demeure toute l'année à la campagne et qu'on vit presque toujours seul, il faut bien quelque chose pour se distraire un peu. Et puis, il y a des personnes qui ne

1. En béarnais « *praubo de bous* ». Cette locution et celle de *pauvre de moi* « *praubo de iou* » s'emploient continuellement.

peuvent pas se procurer tout ce qu'elles ont envie de lire; on tâche de leur faire plaisir. M^{lle} Amanda et M^{me} Casaban sont pressées d'avoir leur tour. Cette fois-ci, elles attendront un jour de plus. Monsieur a pensé que mademoiselle Mercier serait contente d'avoir quelque chose de nouveau à lire. »

Marianne s'était levée, mais sa main, posée sur la *Revue Bleue*, semblait indiquer le désir de ne pas quitter ces trésors. « M. Lacoste m'attend probablement en bas, je vais aller le rejoindre. » Et, réprimant un petit soupir, elle quitta la table si bien garnie. Elle trouva M. Lacoste installé sous une véranda fraîche et ombreuse.

« *Tê!* fit-il en la voyant paraître, la petite chambre ne vous plaît donc pas?

— Elle est charmante, répliqua Marianne, et les provisions qui m'y attendaient sont encore meilleures que celles du grand panier de Gracieuse.

— Il fallait rester là-haut! Ah! pauvre de vous, chez ma brave cousine Latapie, vous n'avez pas un grand choix; l'almanach, peut-être? C'est très utile, l'almanach, je ne dis pas le contraire, et je le lis toujours, mais *tê*, il me faut quelques petites choses à côté... quand ce ne serait que pour me faire mieux apprécier l'almanach. »

Marianne rencontra le regard malin de M. Lacoste, et elle se demanda comment elle avait pu trouver un visage insignifiant à cet aimable vieillard.

« *Les petites choses* sont joliment bien choisies. Melchior de Vogüé, Leroy-Beaulieu, Gaston Deschamps, René Bazin, la *Revue Bleue*, les *Annales*, et cette charmante revue américaine de Harper. Vous savez donc l'anglais, monsieur Lacoste?

— *Tê, tê*, comme ça. Un peu d'anglais, un peu d'espagnol, il faut ça quand on voyage. Alors, mes livres vous plaisent? Nous aurions les mêmes goûts? Eh bien, remontez là-haut, mademoiselle Marianne, après l'*Indépendant des Basses-Pyrénées*, on a besoin de se retremper un brin.

— C'est le *Mémorial*.

— Ça revient au même. Allez, allez, et je

vais mener Roger voir les petits chiens de Mirza. »

Marianne remonta lestement l'escalier et reprit sa revue. Bientôt elle fut absorbée par la lecture d'un article sur le Salon. En retrouvant des noms connus, en lisant les descriptions habilement faites, il lui sembla qu'elle parcourait les salles familières; elle crut entendre son maître juger une peinture en deux ou trois petites phrases bien frappantes qui tombaient toujours juste.

De la critique elle passa à une amusante fantaisie pleine de verve, et, en entendant la voix de Roger retentir sous la fenêtre, il lui fallut un nouvel effort pour se rappeler dans quelle maison elle était.

Lorsque, peu d'instants après, le frère et la sœur se rencontrèrent à la porte de la salle à manger, le petit garçon s'écria joyeusement : « Marianne qui a sa figure de Paris! » Et c'était vrai. La lecture paisible dans la chambre rose avait été une véritable jouissance, et, maintenant, la physionomie générale de la pièce où elle entra, les rayons chargés de livres, les photographies et les gravures intéressantes garnissant les parois, l'aspect de la table, si engageante avec sa nappe blanche, ses porcelaines anciennes et ses fruits artistement disposés; tout cet ensemble indiquait chez le maître de céans des goûts relevés et des habitudes civilisées. Marianne se sentit tout de suite à l'aise; sa raideur, née de la gêne que lui causait un milieu différent du sien, s'évanouit, et elle causa comme elle avait toujours causé avec les amis de son père, sûre d'être comprise et jugée de façon bienveillante. Elle exprima gentiment le plaisir et la reconnaissance qu'elle ressentait à voir autre chose que le figuier de la cour et les murs laids et nus de la maison Latapie. Elle voulut avoir l'avis de son hôte sur un livre de Melchior de Vogüé, trouvé sur la petite table et qu'elle connaissait déjà; enfin elle s'enquit de M^{me} Casaban et de sa fille, qui l'intéressaient depuis les révélations de Gracieuse.

M. Lacoste, charmé par l'air de déférence et le confiant abandon de la jeune fille, très

flatté de voir qu'elle le jugeait capable d'avoir une opinion sur un sujet littéraire, touché enfin de l'intérêt manifesté pour ses plus proches parentes, répondit d'un ton assuré et n'eut presque pas recours à son exclamation favorite.

L'entretien si bien commencé ne languit pas un instant et effleura tant de sujets divers que le petit Roger fit cette remarque naïve : « Vous savez donc tout, vous deux ? »

L'après-midi, partagée entre une seconde lecture sous la charmille et une promenade en voiture qui précéda le retour, s'envola si rapidement que Marianne eut un instant d'effarement en consultant sa montre au moment où la voiture atteignit les premières maisons de la ville.

« Sept heures ! fit-elle. Moi qui croyais qu'il en était quatre tout au plus ! »

— Il faudra recommencer bientôt, mademoiselle Mercier, » répondit M. Lacoste.

Ici Roger intervint de nouveau : « C'est dommage que l'oncle Lacoste ne soit pas aussi

l'oncle de Marianne, et c'est bien drôle qu'il me dise *tu et Roger*, et qu'il lui dise, à elle, *mademoiselle Mercier* en grande cérémonie.

— Aimerais-tu mieux si je disais mademoiselle Marianne ? ce serait très facile.

— Pourquoi *mademoiselle* ? dit Marianne en souriant. Du reste, ce matin, vous m'avez trouvé, sans vous en douter probablement, un nom qui me plairait tout à fait.

— Un nom ? *tê*, et lequel ?

— *Pauvre de vous !* Je n'aime guère qu'on me plaigne. Mais *pauvre de vous* est gentil. Appelez-moi *pauvre de vous !*

— Non, non. C'est trop triste, et aujourd'hui, avec votre figure plus gaie, il en faudrait un autre.

— C'est celui-là qui me plaît. Jamais je ne l'avais entendu, et puis, vous verrez, il m'ira encore longtemps !

— Alors vous m'appellerez « oncle Lacoste ! »

Et ce pacte fut conclu entre les deux nouveaux amis.

CHAPITRE VIII

Par monts et par vaux.

Marianne avait fait à l'*Oustaï escounut* une si bonne provision de courage qu'elle supporta presque gaiement, pendant les premiers jours qui suivirent sa visite, les divers petits désagréments de sa vie quotidienne. Pourtant, elle n'était pas satisfaite de la santé de Roger. L'enfant était harcelé, surtout la nuit, par une ennuyeuse toux qui résistait aux remèdes usuels. La grand'mère ne voyait là aucun sujet d'inquiétude.

« Ce n'est qu'un simple rhume, disait-elle lorsqu'elle remarquait le regard préoccupé dont la jeune fille suivait constamment son petit frère. Avec la chaleur que nous avons, cette toux ne résistera pas. Vous avez trop dorloté cet enfant ; c'est ce qui l'a rendu si délicat. »

Cependant, les accès devenant de plus en plus fréquents, Marianne insista pour faire venir un médecin, et M. Lacoste, inquiet de la

pâleur de son petit ami, approuva pleinement cette idée.

Le docteur Perrier, Marianne s'en aperçut dès les premiers mots qu'il prononça, était un homme jeune, très intelligent et au courant des méthodes modernes. Il examina et ausculta Roger, multiplia les questions et déclara qu'on n'avait pas affaire à un simple rhume ; on se trouvait en présence d'un commencement de coqueluche.

Marianne, au mot de coqueluche, était devenue toute pâle. L'œil observateur du médecin remarqua ce changement.

« Cette maladie vous fait donc bien peur, mademoiselle ? dit-il dès que l'enfant eut quitté la chambre.

— Notre médecin de Paris la redoutait particulièrement pour mon frère, qui a une fâcheuse prédisposition aux bronchites. Et puis, que faire de ce pauvre petit, enfermé dans une

maison où il n'a ni ses jouets ni ses livres? L'ennui aggravera sa maladie. »

Le docteur Perrier ne voyait aucune nécessité d'emprisonner le patient. Au contraire, il recommanda les sorties quotidiennes, l'air pur des collines et des bois, puis il ordonna quelques remèdes très simples et un régime fortifiant, et il ne se retira que lorsqu'il eut vu la jeune fille reprendre sa physionomie ordinaire.

M. Lacoste, qui était resté aux aguets dans la rue Moncade, se fit répéter par le jeune médecin toute la consultation, et il rentra dans la salle à manger la figure rayonnante et en se frottant les mains.

« Tè! ce Perrier! voilà un médecin à mon idée. Pas de drogues et beaucoup de promenades. Pauvre de vous, vous ne pourrez plus faire de cérémonies et refuser ma voiture. Il faudra la prendre le plus souvent possible, par ordre du médecin, et monter à l'*Oustaï escounut*, au moins trois fois par semaine; l'air y est excellent pour la coqueluche, Perrier me l'a dit en me quittant! »

A partir de la visite du médecin, on vit la victoria de M. Lacoste gravir tous les jours la rue montueuse et s'arrêter devant le vieux portail, tantôt le matin, tantôt l'après-midi.

Quelquefois, c'était Pierre qui venait se mettre à la disposition de M^{lle} Mercier pour la mener où elle voudrait; mais le plus souvent c'était M. Lacoste lui-même qui conduisait et qui emmenait le frère et la sœur de côté et d'autre. Le vieillard, qui adorait son pays natal, voulait le faire connaître à Marianne, persuadé qu'elle apprendrait vite à l'aimer elle-même. Si elle ne l'aimait pas encore, elle commençait du moins à l'admirer. Comment aurait-elle pu résister au charme de ce paysage où se combinaient en une harmonie délicieuse les éléments les plus divers? Les eaux limpides et les fraîches prairies, les rocs dénudés et les landes à la végétation maigre et sèche, les champs aux riches moissons de maïs et de froment, les collines, claires sous les draperies des vignes exubérantes, ou sombres avec leurs grands chênes touffus, et puis, en arrière des coteaux étagés, les mon-

tagnes tantôt pâles, souriantes et lointaines, tantôt étrangement voisines et étalant leurs grandes croupes foncées sous un ciel d'orage: cet ensemble, à la fois gracieux et grandiose, la jeune fille l'appréciait de jour en jour davantage. M. Lacoste recueillait avidement les petits cris d'admiration, les mots enthousiastes qu'elle laissait échapper; on aurait dit, à voir le sourire satisfait qui éclairait son bon visage ridé, que le paysage lui appartenait et que ces exclamations louangeuses flattaient son amour-propre de propriétaire. Mais le brave homme avait une autre ambition que celle de faire aimer le Béarn à Marianne: il rêvait de le lui faire peindre!

Le jour où elle reprendrait sa palette et ses pinceaux abandonnés serait pour lui un jour de triomphe. Par malheur, comme tant d'autres non initiés, il ne comprenait que les *points de vue*, et, hanté par cette préoccupation constante, il pressait sa grosse jument pour arriver plus vite au sommet d'une colline ou au tournant d'un chemin d'où l'on voyait se dérouler un vaste morceau de plaine ou se dresser un bout de la chaîne des Pyrénées. De sorte que Marianne voyait fuir la mesure enguirlandée de vignes, le puits si pittoresque avec son long levier de bois, le bouquet d'arbres dominant une mare verte, les vaches fauves et les bœufs rougeâtres s'acheminant vers l'abreuvoir, et elle n'osait pas réclamer le petit moment d'arrêt qui lui aurait permis de se pénétrer du charme de ces tableaux à peine entrevus.

Un jour, cependant, M. Lacoste fournit à la jeune fille une occasion de dire sa pensée. Il l'avait menée dans une campagne inhabitée pour l'instant et dont il connaissait les propriétaires; laissant la voiture et le cheval aux soins de Pierre, il avait conduit la jeune fille jusqu'à la maison, tout juste au point où l'on avait sur les montagnes une vue unique dans le pays.

Les Pyrénées se présentaient dans toute leur longueur et de telle façon qu'il semblait qu'en s'élançant sur la pente gazonnée qui descendait doucement sous vos pieds on allait toucher les premiers contreforts.

« Eh bien, cela ne vous tente pas? Vous ne voudriez pas avoir une toile et des couleurs? fit le vieillard en étendant la main.

— C'est merveilleux! répondit Marianne, qui était restée muette en face de cet imposant spectacle. C'est trop grand! Je me sens écrasée. Que l'on essaye de reproduire cela pour un panorama, à la bonne heure, mais il n'y a pas là un sujet de tableau, la montagne envahit tout... Des choses à peindre! le pays en est rempli! Tous ces jours-ci, j'ai vu des endroits charmants, et il n'est pas nécessaire de venir loin comme aujourd'hui. Tenez, avant-hier, dans votre métairie de Pédébosq¹, j'ai aperçu le coin que mon père m'avait décrit un jour, et je vous confesserai qu'aussitôt de retour à la maison j'ai déballé mon *bloc* et ma boîte à aquarelle... »

M. Lacoste, ravi, voulut partir tout de suite. Mais Marianne lui fit remarquer qu'il fallait laisser souffler Poule avant d'attaquer les nombreuses côtes qui les séparaient d'Orthez, et que, d'ailleurs, il était bien trop tard pour qu'on pût s'arrêter à la métairie ce jour-là.

Le vieillard se rendit à ces bonnes raisons et entreprit de faire à petits pas, avec Roger, le tour de la propriété, tandis que la jeune fille, assise sous des pins au doux et mystérieux murmure, se perdait dans la contemplation des collines innombrables et des cimes bleues où brillaient encore quelques blancheurs neigeuses. Sa rêverie solitaire devint bientôt une méditation.

En présence de ce spectacle où tout était grand, calme et beau, où l'œuvre de l'homme disparaissait devant celle du Créateur, Marianne sentit une émotion grave envahir son cœur et son esprit. Ses mécontentements lui apparurent mesquins et misérables, et quelque chose de la quiétude de ce ciel d'été, de la paix des hauts sommets, passa en elle. « Je serai patiente! » se dit-elle. Puis, un regret lui vint, à la pensée des beautés répandues à profusion tout autour d'elle et qu'elle n'avait pas su apprécier dans son désir immo-

déré de se retrouver en un endroit déterminé et en des circonstances particulières. « Je travaillerai! » ajouta-t-elle, et sa paresse lui apparut comme une chose monstrueuse qu'il fallait combattre sans délai.

Le lendemain, dès neuf heures, Marianne partait avec M. Lacoste et Roger pour Pédébosq, et le vieillard eut la joie de voir la jeune artiste, installée sous un grand chêne, commencer une esquisse en étendant des couches légères sur son papier. Roger fut vite fatigué du rôle de spectateur et il se lança dans le bois, avec l'espoir d'apercevoir des écureuils, des ramiers ou des piverts.

M. Lacoste avait apporté un livre et il faisait semblant de lire, mais, en réalité, il ne quittait pas Marianne des yeux. Tantôt, il suivait sa main, cette main si souple qui caressait le papier d'un mouvement doux, et puis qui, soudain énergique, secouait le pinceau dans l'eau, d'un petit geste vif et saccadé; tantôt, c'était sa physionomie qu'il étudiait afin d'y lire les sentiments qui venaient s'y refléter: admiration pour cette nature aimable, baignée d'une lumière merveilleuse; désir passionné de reproduire avec tout son charme ce coin privilégié; fierté joyeuse de la force qui s'affirme, du talent qui se retrouve semblable à lui-même...

Le soleil montait à l'horizon, les ombres devenaient plus courtes, la lumière plus intense, la chaleur plus forte, et toujours la petite main blanche allait et venait, et le vieillard la contemplait du même regard charmé. Tout à coup, un appel joyeux retentit. C'est Roger qui sort du bois et qui crie famine. On ouvre les paniers de provisions, on s'installe, on déjeune. Ah! la bonne journée, et comme elle passe vite, et qu'il tarde à chacun de recommencer le lendemain!

A la même heure, le jour suivant, le trio des amis reprit le chemin de Pédébosq, et Marianne, impatiente de terminer son aquarelle, déballa son attirail. Mais Roger avait assez exploré le bois, la veille, et il aspirait à un changement de scène; il entama à demi-voix un entretien confidentiel avec son tuteur, tandis que Marianne s'absorbait dans les détails

1. Au pied du bois.

des fougères qui mettaient des franges et des dentelles à l'entour de son rocher. Tout à sa besogne, elle ne s'aperçut de la disparition de son frère que lorsque M. Lacoste se réinstalla seul à côté d'elle.

« J'ai laissé Roger chez mes métayers du bord de l'eau, les Casteraa. Roger me tracassait depuis quelques jours pour visiter cette propriété-là. Les Casteraa sont les meilleures gens du monde, ils seront ravis de lui donner à dîner, et la mère Casteraa le soignera fort bien. Après le repas, Dominique, un grand garçon de dix-huit ans, mènera notre petit homme à la pêche, — ce sera une surprise, — il s'amusera beaucoup. »

Marianne posa son pinceau et sa boîte, et regarda M. Lacoste d'un air inquiet : « Le bord du Gave, la pêche, c'est bien humide tout cela ! Est-ce prudent ? Il me semble que, ces jours-ci, j'ai trop lâché la bride. Il est pourtant malade, cet enfant.

— Pauvre de vous ! Que voulez-vous qu'il lui arrive par un temps pareil ? Ce serait plutôt le soleil qui serait à craindre ! Mais Roger a son grand chapeau de paille ; il est parfaitement à l'abri. »

Marianne se laissa convaincre, et bientôt elle fut, de nouveau, tout entière aux tons dorés des rochers, aux nuances rougeâtres des taillis et au vert foncé des vieux chênes.

Un repas semblable à celui de la veille fut lestement expédié, et la jeune fille, après un court repos, reprit ses pinceaux ; mais elle était préoccupée et ne s'absorba plus dans son travail.

A chaque instant, elle s'interrompait pour

poser une question à son vieux compagnon : « Vous êtes bien sûr de ces gens, de ces Casteraa ? Et ce Dominique, ce n'est pas un étourdi, un garçon imprudent ? »

M. Lacoste vit que sa jeune amie se tourmentait sérieusement et il proposa de rejoindre Roger ; en une minute les pinceaux furent rangés, la boîte refermée, le bloc remis dans le sac destiné à le contenir, et Marianne prenait les devants pour faire atteler. La bonne jument de M. Lacoste eut vite franchi les quelques kilomètres qui séparaient Pédébosq de la métairie du bord de l'eau.

La mère Casteraa accourut au-devant de son maître et s'empressa autour de Marianne ; elle aurait voulu faire asseoir la jeune fille dans sa belle grande cuisine où resplendissaient des cuivres soigneusement fourbis, où jambons, saucissons et morceaux de lard s'alignaient au plafond en d'imposantes rangées. Mais Marianne n'avait qu'une idée : rejoindre tout de suite son petit frère et constater qu'elle s'était inquiétée à tort.

Elle s'engagea, dans le sentier qui menait au Gave, d'un pas si rapide que M. Lacoste eut de la peine à la suivre et que, plusieurs fois, il la vit disparaître complètement au milieu des maïs hauts et touffus. Tout à coup, arrivée à un coude du chemin, elle poussa une exclamation sourde et pressa le pas.

M. Lacoste, parvenu au même tournant, comprit ce qui avait mis la jeune fille en émoi.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

LES SAISONS

Un soir d'hiver, Valdemar rentra à la maison, les joues très colorées. Sa petite sœur Pétra, qui l'accompagnait, avait, elle aussi, le teint animé.

« Papa, s'écria Valdemar, c'est la plus belle neige de l'année ! »

Tandis que Pétra faisait sécher ses moufles

de laine devant le feu, il raconta la délicieuse promenade qu'ils venaient de faire. Ils avaient descendu la colline en traîneau, puis s'étaient amusés, jusqu'à la nuit, à secouer les branches poudrées de blanc des hauts sapins et à essayer leur adresse contre le bonhomme de neige que les enfants du meunier avaient

construit près de leur maison. Valdemar était tout fier d'avoir abattu le nez du bonhomme, une énorme carotte qu'il rapportait comme un trophée.

« Je veux me lever de bonne heure demain, ajouta le petit garçon, j'irai encore en traîneau, c'est si amusant!

— Cela dépendra du temps, mon garçon, répondit son père; si le dégel survient cette nuit, il n'y aura plus de neige demain. L'hiver touche à sa fin.

— Plût à Dieu que ce fût toujours l'hiver! dit Valdemar.

— Oui, plût à Dieu! » répéta Pétra. •

Leur père, assis à son bureau, prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit : « Valdemar et Pétra voudraient que ce fût toujours l'hiver. »

Et il enferma cette feuille de papier dans un tiroir.

* * *

Bientôt le printemps commença. Un jour où il était tombé plusieurs ondées, Valdemar et Pétra profitèrent d'un rayon de soleil pour venir au jardin. Le garçon avait sa brouette, sa pelle et son rateau, il était plein d'ardeur. De tous côtés le clair gazon sortait de la terre noire; les groseilliers étaient verts; les feuilles des châtaigniers s'ouvraient; les saules se couvraient de fleurs autour desquelles des abeilles bourdonnaient.

Le père avait rejoint ses enfants.

« Écoutez le sansonnet, leur dit-il, écoutez-le chanter sa joie. Et voyez ce merle qui sautille, et, dans son bec, cette menue branche qu'il va porter à son nid.... Tenez, là-haut volent deux cigognes. Elles nous reviennent! Elles sont si haut qu'elles paraissent très petites... Mais regardez comme tout verdit!

— Oui, dit Valdemar, tout est un peu plus vert que ce matin lorsque je suis parti pour l'école.

— Valdemar a trouvé six violettes, ajouta la petite Pétra dont le chapeau s'ornait d'une blanche fleurette.

— Que pensez-vous du printemps, reprit leur père, la saison où la nature se réveille,

où l'on peut rester dehors à respirer le bon air pur?

— Oh! dit Valdemar, je voudrais que ce fût toujours le printemps!

— Moi aussi! » fit la petite sœur.

Leur père, rentré dans son cabinet de travail, reprit la feuille de papier et y écrivit : « Valdemar et Pétra voudraient que ce fût toujours le printemps. »

* * *

Insensiblement le printemps fit place à l'été. A la fin d'une belle journée, toute la famille était installée au jardin. Sur une table était posée une lampe, et, dans le silence de cette fin de journée, des phalènes volaient, attirées par la lumière. Valdemar, habillé d'un léger costume, regardait vers la forêt qu'ils avaient tous visitée dans l'après-midi. En quittant la route poussiéreuse, où l'atmosphère était étouffante, ils s'étaient trouvés sous de grands arbres. La forêt leur avait paru bienfaisante avec ses frais ombrages. Ils s'étaient étendus sur la mousse, avaient mangé des framboises et bu l'eau claire d'une source. Des daims avaient passé en courant, ils en avaient compté une vingtaine, puis ils avaient entendu roucouler des ramiers. Enfin, ils avaient joué dans les hautes herbes.

Au retour, ils avaient regardé travailler des moissonneurs, et ceux-ci avaient offert à Pétra une couronne de bleuets.

« La belle soirée! dit leur mère en montrant aux deux enfants les prés au-dessus desquels tremblotait une vapeur légère. Une étoile filante traversa au même instant la voûte céleste dont le bleu sombre s'illumina.

— Comme cela sent bon ici, dit à son tour le père, ce sont les fleurs du tilleul sous lequel nous sommes assis qui nous envoient leur parfum.

— Si nous pouvions toujours avoir l'été! ne put s'empêcher de dire Valdemar.

— Oui, si nous pouvions! » s'écria la petite sœur.

Lorsque les deux enfants furent endormis, leur père écrivit sur la feuille de papier :

« Valdemar et Pétra voudraient que ce fût toujours l'été. »

* * *

L'été passa et fut remplacé par l'automne. Un matin, Valdemar et Pétra allèrent en voiture avec leur père à cette même forêt qu'ils avaient parcourue aux jours d'été.

« Vous rappelez-vous la forêt à l'été? demanda leur père. Regardez-la maintenant. »

Ils contemplèrent avec étonnement le nouvel aspect de la forêt. Les feuilles avaient pris des teintes diverses : jaunes, rouges, brunes; mais les chênes étaient restés verts, et quant aux vulgaires orties, elles avaient la même fraîcheur et la même verdure qu'en été. Les tilleuls portaient des baies noires, les églantiers, des fruits d'un rouge vif. L'air était admirablement léger; le soleil, très doux, donnait un éclat étrange à la parure multicolore des arbres; le feuillage jauni des hêtres scintillait comme de l'or. Et la forêt était solennelle et calme; les voix d'oiseaux s'étaient tues. Tout à coup, le silence fut coupé par un vol de bruyants sansonnets au-dessus des hautes cimes.

« Hier, Valdemar, dit le père, tu t'amusas beaucoup de ton cerf-volant que le vent d'automne emportait presque jusqu'aux nuages. Aujourd'hui, tu sens bien tout le charme de ce beau temps calme d'arrière-saison. Nous allons rentrer et faire la récolte de nos pommes; nous cueillerons les dernières fleurs de notre jardin pour orner la chambre de votre mère. N'est-il pas vrai, Valdemar, que tu aimes bien l'automne? »

— Certainement! Va-t-il durer longtemps?

— Quelques jours à peine. Vois ces feuilles qui tombent à terre l'une après l'autre. Bientôt les arbres seront complètement dépouillés.

— Je voudrais que l'automne ne finit jamais! dit Valdemar en contemplant d'un

air de regret la forêt richement nuancée.

— Moi aussi, je le voudrais! » dit Pétra.

Lorsqu'ils furent de retour à la maison, leur père prit note de ce nouveau désir qu'ils venaient d'exprimer.

* * *

Peu après le mauvais temps survint, et dura plusieurs jours sans interruption. Le vent faisait rage, la pluie tombait à torrents. Enfin elle cessa.

Un matin, le père appela ses deux enfants, puis, ouvrant la porte du jardin :

« Voyez, dit-il, comme le jardin est nu! Plus une feuille aux arbres ni aux buissons. L'air est froid. Et regardez, là-bas, ces nuages noirs. Ils annoncent la neige, c'est l'hiver qui revient. »

— Encore l'hiver! soupira Valdemar. Que c'est ennuyeux! »

Son père le regarda en souriant. Il alla prendre la grande feuille de papier enfermée dans son secrétaire et la mit sous les yeux de Valdemar. Celui-ci lut à haute voix les désirs formulés par lui. Il vit qu'il avait souhaité successivement que l'hiver, le printemps, l'été, puis l'automne, ne cessassent jamais.

« Eh bien, mon garçon, dit son père, te souviens-tu d'avoir souhaité tout cela? »

— Oui, papa.

— Je ne m'en souviens pas, s'écria la petite Pétra.

— Mais, moi, je m'en souviens pour toi, reprit Valdemar.

— Et que vous apprend tout cela?

— Oui, qu'est-ce que cela nous apprend, papa?

— Cela vous apprend que chaque saison nous apporte ses joies et ses bienfaits, et que nous devons remercier Dieu de nous les avoir données toutes quatre. »

R. RÉMUSAT.

(D'après le danois.)



ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

VI

Sur le continent noir.

« Et, maintenant, qu'allons-nous faire? demanda Gérard, rompant le silence qui était tombé sur les naufragés après la disparition du canot dans le lointain.

— Tenir conseil, d'abord, répondit Le Guen en s'asseyant commodément sur le sable et pelant avec soin une banane, qu'il se mit en devoir de déguster. Votre idée, si j'ai bien compris, mademoiselle Colette, et vous, monsieur Gérard, c'est de descendre vers le Transvaal, vu que vous comptez y retrouver vos honorés parents?

— Oui, mon bon Le Guen, répondit M^{lle} Massey. Puisque c'était là le but de notre voyage, il est naturel que nous essayions tous d'y arriver, n'est-ce pas?... Ceux, du moins, qui ont survécu à cette affreuse nuit... ajouta-t-elle plus bas en se voilant soudain le visage de ses deux mains.

— Bien sûr que les autres ont survécu, tout comme nous! s'écria Le Guen avec une brusquerie amicale. Pourquoi pas, s'il vous plaît?... Un courant les aura entraînés, ils auront peut-être été recueillis au large par le navire que nous avons entrevu; on ne sait pas. — Mais n'ayez crainte, allez! Ils sont sains et saufs, eux aussi!...

— Espérons-le, et ne négligeons quoi que ce soit pour les rejoindre, si tel est le cas! ajouta Colette en soupirant. M. Veber se dirigeait également vers le Transvaal, donc il essaiera d'y parvenir. Tout notre effort doit tendre vers ce but, qui est notre point de ralliement indiqué à tous, puisque vous ne nous avez suivis ici que par pure générosité, bon ami, et que rien ne vous appelle ailleurs!

— Bien dit, mamzelle Colette!... Où vous allez, je vous suis, foi de Le Guen!

— La question est donc de savoir comment nous y arriverons, reprit M^{lle} Massey en remerciant par un sourire le marin de ses bonnes paroles. Pour ne pas nous égarer, — et aussi pour avoir une chance d'attirer l'attention de quelque navire et ne pas risquer de manquer les autres naufragés qui pourraient atterrir comme nous, — ne vous semble-t-il pas que le mieux serait de suivre la côte?

— Certes, oui, répliqua Le Guen. D'abord, pénétrer dans l'intérieur du pays, où nous ne connaissons un chat ni les uns ni les autres, ce serait, à mon avis, nous jeter dans la gueule du loup... Nous nous perdriions pour sûr, ni plus ni moins qu'une bande de petits Poucets...

— Ça, c'est archi-certain, en dépit de ma boussole, dit Gérard; donc, nous suivons la côte...

— Et tous les soirs, en nous arrêtant pour dormir, nous pourrions allumer un feu qui serve de fanal au large... Si un vaisseau nous apercevait et que par bonheur il se dirigeât vers le Sud...

— Ce serait simple comme bonjour!... interrompit Gérard en jetant son béret en l'air. Allons, c'est dit!... Nous atteindrons le Transvaal avant longtemps, crois-moi, ma Colette!...

— Mais... Est-ce qu'il faudra pénétrer sous ces arbres?... demanda Lina, dont le regard restait fixé avec une inquiétude non dissimulée sur le fourré inextricable qui les entourait.

— Dame! ma mignonne, je ne pense pas que nous trouvions une route comme celles de France pour nous conduire au but! dit Le Guen en riant.

— Mais... les lions... les serpents... les

tigres... murmura Lina en ouvrant des yeux comme des portes cochères.

— Hé! hé! on pourrait bien en rencontrer quelques-uns par-ci, par-là, dit Gérard, sauf pourtant les tigres, qui ne sont pas communs en Afrique, n'est-ce pas, Colette?

— Non; c'est surtout aux Indes qu'ils abondent, je crois, répondit la jeune fille. Mais que veux-tu, Lina, il faut nous risquer. Les lions viendraient aussi bien nous chercher ici, si cela leur plaisait.

— C'est sûr! dit Martine. Nous n'avons pas de portes pour nous garder!...

— Et on fera attention en marchant, voilà tout, reprit Le Guen. A ce propos, voyons un peu ce que nous possédons en fait d'armes, les uns et les autres. Moi, j'ai d'abord mon couteau, continua-t-il, en montrant une sorte de coutelas à lame triangulaire dont la gaine de cuir était passée sous sa ceinture de flanelle rouge. J'ai encore ma hachette en bandoulière, que j'ai saisie quand le commandant a donné l'ordre d'embarquer... Et mes poches... voyons ce qu'elles contiennent... un tire-bouchon, un mouchoir, ma trousse avec un dé, du fil et des aiguilles (hein! ça vous fait rire, cela, petiotte, le matelot Le Guen cousant ni plus ni moins qu'une bonne femme!... mais, en mer, faut pas y regarder de si près)... Je disais donc du fil, des aiguilles, des épingles... un, deux, trois, quatre gros sous... une pièce de cinq francs... une de deux (dommage que ça ne soit pas des louis d'or), un paquet de tabac... ma tresse d'amadou... ma lentille... Ah! mille sabords!... j'ai oublié ma pipe!... Mille tonnerres!... voilà qui me fait vraiment de la peine!... Une pipe que je gardais depuis plus de cinq ans... Ça, il n'y a pas à dire, c'est du *guignon!*...

— Peut-être Gérard pourra-t-il vous en fabriquer une autre; il est si adroit de ses doigts, suggéra Colette, touchée du chagrin du brave homme.

— Ah! mamzelle Colette, si vous croyez qu'une pipe comme celle-là se remplace si facilement, ça prouve bien que vous n'y connaissez rien, sans reproche!... s'écria Le Guen en secouant tristement la tête. Enfin, tâchons de

n'y plus penser... Mais dire que c'est un requin qui la fume à cette heure, ma vieille pipe!... Ah! mille canons à culasse, faut-il être bête!... Faut-il que j'aie perdu la boule pour laisser ma pipe derrière moi!...

— Eh bien, j'essayerai tout de même de vous en fabriquer une, dit Gérard. En attendant, voyons ce que je possède, moi. *Imprimis*, ma boussole. Mon joli petit revolver à six coups qu'Henri m'a donné le jour du départ; ma montre, une pièce de dix francs en or, une boîte d'allumettes, mon mouchoir, mon couteau norvégien à six lames... un point, c'est tout!... Pas même un paquet de cartouches pour remplacer celles de mon revolver! ajouta-t-il, navré.

— Moi, j'ai mes ciseaux, suspendus à la ceinture de mon tablier, dit Martine, un couteau de poche, une pelote à épingles, tout ce qu'il faut pour coudre, comme M. Le Guen, ma bourse, un, deux, trois mouchoirs (j'en prends toujours plusieurs par précaution), c'est fini.

— Moi, dit Colette, j'ai ma montre, ma petite bourse en or, qui contient tout juste une pièce de vingt francs, mon nécessaire de poche... Par exemple, ce que je considère comme la plus précieuse de nos possessions, c'est un petit peigne, une mignonne brosse et une lime à ongles!... Avec cela, nous ne risquons pas de prendre *tout à fait* l'air de sauvages!... Ajoutez mon mouchoir et mes gants : c'est tout ce que je possède.

— Et moi, je n'ai rien du tout que votre manteau, mademoiselle Colette, dit Lina, très honteuse de son dénuement.

— Il faudrait même aviser à le relever, ce manteau, car une queue royale ne serait pas commode pour marcher dans les broussailles, s'écria Gérard, éclatant de rire. Hein, Lina, si un de ces lézards se mettait à grimper après! »

Il désignait du doigt un magnifique lézard couleur d'émeraude, long de vingt centimètres au moins, qui regardait les intrus de ses yeux de rubis en dardant sa langue fourchue pareille à une flamme. Lina poussa un cri perçant et recula, mais ce fut pour mettre le pied sur une gigantesque araignée, au corps

tigré de taches jaunes, comme celui d'un léopard, qui s'enfuit au triple galop, pendant que Colette, non moins épouvantée, sautait en arrière, poussant, elle aussi, des cris de terreur. Gérard et Le Guen riaient de bon cœur ; Martine, égrenant un chapelet de « *Chès!... pécaïré!.. Et non pas, peut-être!..* » attira Lina à elle et, enfilant une longue aiguille, se disposait à coudre à grands points, tout autour du manteau, un ourlet qui le rendit de dimensions plus commodes pour la petite fille, lorsque Colette l'interrompit :

« Mais elle est nu-pieds ! s'écria-t-elle avec compassion. Comment fera-t-elle pour marcher à travers ces broussailles!... »

— Le fait est que ce ne serait guère commode ! dit Le Guen. Sans compter qu'une bête pourrait la piquer...

— Je vais lui donner mes guêtres ! s'écria Gérard, qui portait des *leggings* de cuir lacés par-dessus son pantalon et ses fortes bottines.

— Non, elles lui seraient trop grandes et ne protégeraient pas ses pieds, répondit Le Guen. Laissez-moi faire... »

Il se mit à ramasser de grandes feuilles à demi séchées, épaisses et résistantes, qui jonchaient le sol, et en confectionna des sortes de semelles, qu'il attacha aux pieds de l'enfant au moyen de longues et souples herbes semblables à des rubans verts rayés de blanc. Pendant ce temps, Martine s'était décidée à couper la longueur superflue du manteau et taillait dans l'épaisse étoffe de hautes guêtres qu'on attacha de même autour des chevilles de Lina, que ce nouveau mode de chaussures amusait au dernier point.

« Là ! fit Le Guen, très satisfait, maintenant elle marchera comme un homme... Pas vrai, p'tiote ? »

— Oh ! certainement. Et quelle commodité ! Au moins, mes souliers ne me gênent pas...

— Et quand ils seront usés, nous en achèterons d'autres à peu de frais, dit Le Guen. Allons, tout le monde est-il prêt ? »

— Oui.

— En route, alors ! »

Avant de s'enfoncer sous la ténébreuse

voûte d'arbres qui s'élevait autour d'eux, les naufragés, se retournant, jetèrent un dernier et long regard sur l'Océan radieux s'étendant à perte de vue, pareil à un mouvant amas de saphirs. Que cachait cette forêt ? Que recélaient ces profondeurs mystérieuses ? Ils ne pouvaient s'empêcher d'imaginer des yeux ardents, luisant derrière ces puissantes piques d'aloès ; autour de ces lourdes branches, le long corps visqueux d'un serpent enroulé, dardant sa féroce petite tête. L'étrange parfum tropical qui rendait la chaleur plus accablante, le murmure des innombrables insectes inconnus, et jusqu'aux oiseaux au brillant plumage, qui traversaient l'air comme des flammes animées en faisant entendre une note monotone et triste, qui ne rappelait en rien le doux gazouillement des oiseaux d'Europe, tout avait un aspect bizarre, sauvage, qui eût suffi à attrister des voyageurs placés dans de bien autres conditions de sécurité.

On s'orienta, et Le Guen, prenant sa hache à la main, s'engagea résolument le premier sous les arbres ; une étroite grève sablée longeait la côte par endroits, mais, la plupart du temps, les fourrés sortaient abrupts du sein même des eaux, quelquefois la végétation était si dense, si inextricable, qu'il fallait obliquer à droite et perdre de vue les flots bleus de la mer, qu'on voyait étinceler de loin au soleil par échappées. On eût dit qu'aucun pied humain n'avait foulé ces solitudes avant celui des voyageurs. L'obscurité leur parut profonde d'abord, au sortir de la crique vivement éclairée, et la fraîcheur leur aurait semblé agréable, si l'appréhension involontaire que leur inspirait le redoutable inconnu où ils s'enfonçaient n'eût opprimé leur cœur de tristesse et de crainte.

Où allaient-ils ? Où les mènerait ce chemin qu'ils tentaient de se tracer avec tant de peine à travers cette noire forêt ? L'espoir de retrouver leurs parents, qui portait Gérard et Colette, était-il assez fondé pour justifier leur audacieuse entreprise ?... Serait-il possible à cinq personnes sans défense, dénuées de tout, d'accomplir la distance formidable qui les séparait du but ? Et s'ils échappaient à la dent

des bêtes féroces, à la morsure des serpents, à la fatigue, aux privations, à la maladie, ne pouvaient-ils tomber entre les mains de tribus sauvages, plus redoutables à elles seules que les autres dangers combinés?...

Ces tristes pensées roulaient dans la tête de tous les naufragés, et quoiqu'ils eussent soin de ne pas se les communiquer, chacun espérant que les autres ne ressentaient pas les mêmes craintes, elles rendaient le chemin plus ardu.

On n'avancait qu'au prix des plus grandes difficultés, il fallait se frayer un passage à coups de hache et de couteau à travers les broussailles, les ronces, les hautes herbes, enchevêtrées avec une luxuriance folle, et qui pouvaient cacher des hôtes dangereux, depuis des serpents jusqu'à des léopards ou des chats sauvages. Autour des voyageurs, mille bruits mystérieux résonnaient, les faisant tressaillir : cri d'oiseau brusquement dérangé, murmure des innombrables insectes qui tournoyaient par milliers dans l'air, coassement rauque des grenouilles, et parfois un rugissement lointain, plus fort, plus effrayant, qui faisait se serrer l'une contre l'autre Colette et Lina épouvantées.

La côte montait, ce qui rendait la marche plus difficile encore ; vers le soir on atteignit une sorte de clairière surplombant la mer d'une assez grande élévation.

Tous s'arrêtèrent d'un commun accord, heureux d'être enfin sortis de l'atmosphère étouffante de la forêt.

« On pourrait peut-être se reposer un brin, suggéra Le Guen.

— Nous reposer ! s'écria Martine. Sans vous commander, monsieur Le Guen, il me semble qu'il en est joliment temps !... Je me demandais si vous nous preniez pour des Juifs errants... Moi, les jambes me rentrent dans le corps, et voyez un peu ces mignonnes... Elles n'ont plus la force de mettre un pied devant l'autre, on peut le dire !... Nous reposer !... Dites nous coucher, dormir, si vous le voulez bien !...

— Tout ce qui vous plaira, mamzelle Martine, répondit Le Guen avec empressement (car déjà, sur le steamer, le brave homme

avait conçu une vive admiration pour la robuste Toulousaine, et sa présence n'était peut-être pas étrangère à la décision qu'il avait prise de s'attacher aux jeunes Massey), nous pouvons passer la nuit ici, si c'est votre idée ; mais, avant de nous endormir, m'est avis que nous devrions amasser les matériaux d'un feu de signal, comme disait M^{lle} Colette ce matin... vu que la hauteur d'ici nous fera un véritable phare, qu'on pourra apercevoir de plusieurs lieues en mer...

— C'est cela, dit Gérard, mais, d'abord, asseyons-nous un peu. Nous avons bien le temps de ramasser du bois mort, — il ne manque pas autour de nous, — et pour le moment, je n'en puis plus... »

En parlant ainsi, le jeune garçon se jetait tout de son long au pied d'un grand arbre, et étendant les jambes, croisant ses bras derrière sa tête, il ouvrait la bouche pour se livrer à un bâillement incoercible, lorsque la racine jaunâtre sur laquelle il s'était couché se redressa soudain avec un sifflement aigu, horrible à entendre. Terrifiés, ses compagnons s'aperçurent que ce qu'ils avaient tous pris pour les racines noueuses du manguiier était un énorme python, le corps long de sept à huit mètres, la tête plate, triangulaire, horrible à voir. Gérard s'était relevé d'un bond en sentant se mouvoir sa couche improvisée. Par un hasard qui le sauva, son pied se planta sur le cou du reptile, dont la tête, à la gueule démesurément ouverte, se trouva appliquée sur le sol et, par suite, incapable de se retourner pour mordre. Mais le corps du monstre, gros comme le biceps d'un hercule, se redressa soudain et s'enroulant autour de la jambe du jeune garçon, resserrant ses anneaux par un mouvement spasmodique d'une puissance irrésistible, monta jusqu'au haut de sa cuisse. Gérard, heureusement, eut la présence d'esprit de ne pas mouvoir son pied, qui immobilisait la tête du serpent, et malgré les efforts du python, qui contractait de plus en plus ses anneaux, lui causant une intolérable douleur à la jambe, il resta immuable comme une statue, cramponné des deux bras au tronc de l'arbre.

Le Guen était déjà auprès de lui. D'un coup de hachette, asséné avec une admirable précision, il trancha la tête venimeuse, si près du pied de Gérard que la semelle de son soulier en fut entamée... Le corps du serpent s'agita de soubresauts convulsifs, puis se détendit et s'affaissa comme une masse, relâchant la jambe de sa victime, qui perdit l'équilibre et vint tomber à son tour à deux pas de la tête hideuse, encore menaçante... Tout cela s'était passé si rapidement que les spectateurs épouvantés avaient à peine eu le temps de pousser un cri. Colette, voyant son frère délivré, se précipita vers lui.

« Mon Gérard, tu es blessé!... Quel malheur, mon Dieu! s'écriait-elle en le relevant, le serrant dans ses bras, tout en larmes.

— Non... ce ne sera rien, dit Gérard encore très pâle de l'effroyable étreinte. Pourvu que cette brute ne m'ait pas cassé la jambe...

— Vous fait-elle beaucoup de mal? demanda Le Guen.

— Non... C'est-à-dire oui... Peut-être n'est-elle qu'engourdie.

— Voyons, levez-vous et posez le pied à terre... »

Gérard obéit et eut la joie de constater que, sauf une sensation de lourdeur et de froid, sa jambe n'avait pas grand mal.

« Sans vous, mon bon Le Guen, s'écria-t-il en tendant les deux mains au matelot, j'étais bien flambé, je crois!... Hein! est-il assez laid?... » continua-t-il en repoussant du pied le long corps brun au ventre jaunâtre du reptile.

Tous se pressaient autour de lui, le regardant avec effroi. Lina avait éprouvé une frayeur si grande qu'elle avait peine à se soutenir. Quant à Martine, le péril encouru par « le petit », comme elle nommait tendrement Gérard, lui avait presque enlevé l'usage de ses sens...

« Voilà qui prouve qu'il ne faut pas tarder à nous occuper de notre feu! dit Le Guen. La nuit va tomber, et en avant la musique, alors! Les lions, les léopards, les chats sauvages, les serpents, tout ce joli monde-là va sortir se promener, et si la lumière du feu ne

les tient pas à distance, nous passerons un mauvais quart d'heure.

— Les lions... le ciel nous en préserve!... s'écria Martine.

— Croyez-vous qu'il y en ait dans cette brousse, Le Guen? demanda Colette.

— Dame! mademoiselle Colette!... J'incline à penser qu'il y en a des flottes...

— Mais je croyais qu'ils habitaient le désert? dit Lina, les yeux dilatés par l'épouvante.

— Eh bien, ma p'tiote, c'est-il pas le désert ici? Un désert d'herbages et d'arbres, sinon de sable!... Mais ils n'y regardent pas de si près... Un de mes copains en a tué plus de vingt sur la côte d'Afrique... A preuve qu'il vendait les peaux cent francs pièce!...

— Qui sait si j'en tuerais bien un avec mon revolver? s'écria Gérard, tout ragaillardisé par cette perspective.

— Les lions ne se tuent point au revolver, monsieur Gérard. Il vous faudrait un fusil de gros calibre, et encore!... C'est des bêtes bien malignes, disait mon camarade.

— Mais alors, il aurait mieux valu rester dans la forêt!... s'écria Lina.

— Et qu'est-ce qui les empêcherait de venir nous y chercher, si le cœur leur en disait?... Non, non... ramassons du bois pour notre feu, allez!... C'est le plus sûr... »

Tous se mirent à l'œuvre avec ardeur, malgré la fatigue qui les accablait. En peu de temps ils eurent amassé un énorme tas de branches et de broussailles sèches qu'on sépara en deux parties : l'une destinée à être allumée dès que la nuit tomberait; l'autre, réservée à l'alimentation du brasier. On choisit pour l'établir un énorme quartier de roche plate qui affleurait le sol, afin d'éviter d'incendier la végétation environnante; on soupa sobrement de fruits sauvages et d'eau claire; enfin, le soleil couché, on alluma le feu, qui éleva bientôt dans l'air calme une flamme éclatante, éclairant d'une vive lueur un signal que Le Guen avait fabriqué en suspendant au faite d'un immense arbre sec, dénué de feuilles, les trois ou quatre mouchoirs de Martine, noués par les coins et formant une sorte de drapeau.

Voyant ses compagnons accablés de fatigue, Le Guen déclara qu'il prenait le premier « quart », et ceux-ci, s'allongeant autour du brasier, s'endormirent bientôt, sans s'occuper du rugissement lointain des fauves ou du glapissement des chacals, que le veilleur entrevoyait rôdant dans l'ombre, leurs yeux phosphorescents fixés avec surprise sur le foyer. Après deux heures de garde, Le Guen réveilla Martine et s'endormit à son tour. Deux heures plus tard, l'excellente fille appelait à regret Gérard, qui se redressa tout effaré, les yeux gros de sommeil, croyant que la cloche

du lycée d'Alembert sonnait pour le faire descendre « en étude ».

Il prit la garde, ranima le feu ; puis, sentant le sommeil appesantir ses yeux malgré lui, il se leva, se mit à marcher de long en large, battant la semelle, sifflant, chantant même pour se tenir éveillé...

Peine perdue... le sommeil de quinze ans fut plus fort. Au moment même où Gérard se répétait : « Il ne faut pas que je dorme... C'est à moi de veiller... Notre sécurité à tous

dépend de ma vigilance,... » un sommeil de plomb fermait ses paupières ; ses jambes cédaient sous lui, et, s'affaissant doucement à terre, il s'endormit plus profondément que jamais.

Le soleil brillait déjà haut sur l'horizon, faisant étinceler comme des diamants les gouttelettes de rosée qui pesaient sur les hautes herbes. Les voyageurs reposaient toujours, lorsqu'une clameur sauvage les réveilla en sursaut. Ils se relevèrent, ne comprenant pas ce qui leur arrivait.

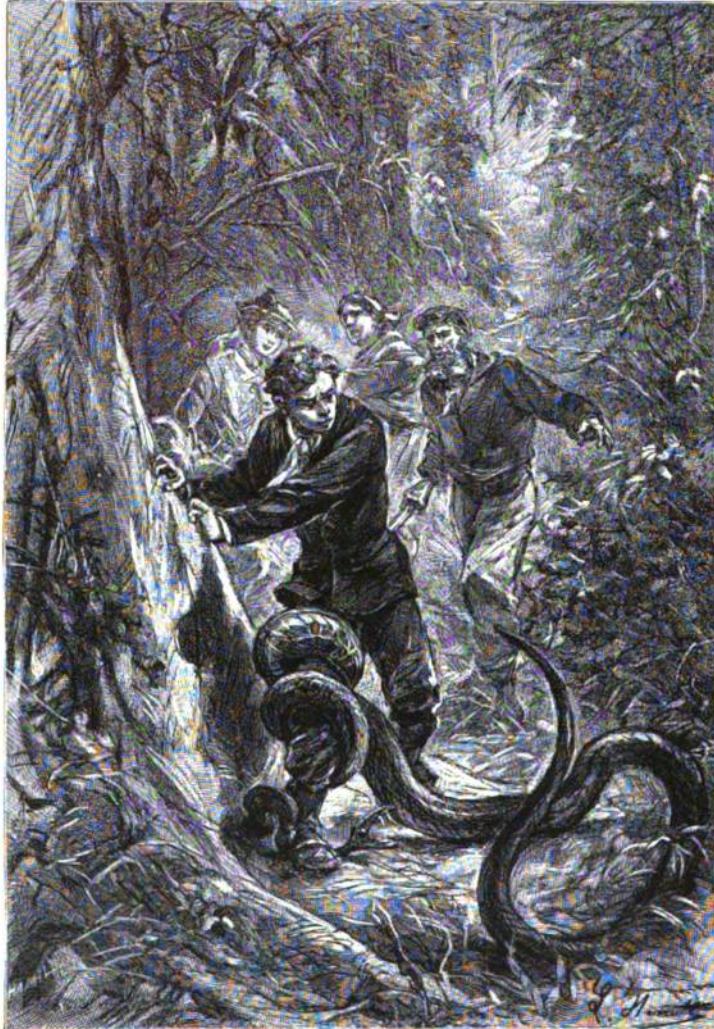
Autour d'eux se serrait un cercle de visages noirs et grimaçants. Une trentaine

d'hommes demi-nus, armés de longues lances, les considéraient avec une curiosité avide, se bousculant pour mieux voir, poussant des exclamations rauques et gutturales, gesticulant, criant, parlant tous à la fois dans un idiome incompréhensible.

Le Guen et Gérard voulurent saisir leurs armes, qu'ils avaient posées à côté d'eux. Ils s'aperçurent, à leur grand désespoir, qu'on les leur avait déjà enlevées.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.





LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

X

Au début de la campagne.

C'est du groupe des Falklands que le *Tuba* et le *Lively*, sous le commandement du capitaine Biscoe, étaient partis le 27 septembre 1830, en ralliant la terre des Sandwichs, dont, le 1^{er} janvier suivant, ils doubleraient la pointe septentrionale. Il est vrai, six semaines après, le *Lively* venait malheureusement se perdre sur les Falklands, et — il fallait l'espérer — tel n'était pas le sort réservé à notre goélette.

Le capitaine Len Guy partait donc du même point que Biscoe, qui avait employé trente-six jours pour gagner les Sandwichs. Mais, dès les premiers jours, très contrarié par les glaces au delà du cercle polaire, le navigateur anglais avait dû se déhaler, vers le sud-est, jusqu'au quarante-cinquième degré de longitude orientale. C'est même à cette circonstance que fut due la découverte de la Terre Enderby.

Cet itinéraire de Biscoe, le capitaine Len Guy le montra, sur sa carte, à Jem West et à moi, ajoutant :

« Ce n'est point, d'ailleurs, sur les traces

v — 2^e série.

de Biscoe que nous devons nous lancer, mais sur celles de Weddell, dont le voyage à la zone australe eut lieu en 1822 avec le *Beaufoy* et la *Jane*... La *Jane*!... un nom prédestiné, monsieur Jeorling ! Mais cette *Jane* de Biscoe fut plus heureuse que celle de mon frère et ne se perdit pas au delà de la banquise¹.

— Allons de l'avant, capitaine, ai-je répondu, et, si nous ne suivons pas Biscoe, suivons Weddell. Simple pêcheur de phoques, cet habile marin a pu s'élever vers le pôle

1. C'est également aux Falklands, en 1838, que Dumont d'Urville, commandant l'*Astrolabe*, donnait rendez-vous à sa conserve la *Zélée*, pour le cas où les deux corvettes seraient séparées soit par le mauvais temps, soit par les glaces, — et précisément à la baie Soledad. Cette expédition de 1837, 1838, 1839, 1840, au cours d'une navigation des plus périlleuses, amena le relèvement de cent vingt milles de côtes inconnues entre les soixante-troisième et soixante-quatrième parallèles sud, et entre les cinquante-huitième et soixante-deuxième méridiens à l'ouest de Paris, sous les dénominations de Terres de Louis-Philippe et de Joinville. De l'expédition de 1840, conduite en janvier à l'extrémité opposée du continent polaire, — si tant est qu'il y ait un continent polaire, — résulta la découverte de la Terre Adélie, puis

plus près que ses prédécesseurs, et il nous indique la direction à prendre...

— Et nous la prendrons, monsieur Jeorling. Mais si nous n'éprouvons aucun retard, si l'*Halbrane* rencontrait la banquise vers la mi-décembre, ce serait arriver trop tôt. En effet, les premiers jours de février étaient déjà écoulés, lorsque Weddell atteignit le soixante-douzième parallèle, et alors, comme il le constate dans son récit, « pas une parcelle de glace n'était visible ». Puis, le 20 février, il arrêta, par soixante-quatorze degrés trente-six minutes, sa pointe extrême vers le sud. Aucun navire n'est allé au delà, — aucun, sauf la *Jane*, qui n'est pas revenue... Il existe donc, de ce côté, dans les terres antarctiques, une profonde entaille entre les trentième et quarantième méridiens, puisque, après Weddell, William Guy a pu s'approcher à moins de six degrés du pôle austral. »

Conformément à son habitude, Jem West écoutait sans parler. Il mesurait du regard les espaces que le capitaine Len Guy renfermait entre les pointes de son compas. Toujours l'homme qui reçoit un ordre, l'exécute, ne le discute jamais, il irait où on lui commanderait d'aller.

« Capitaine, ai-je repris, votre intention, sans doute, est de vous conformer à l'itinéraire de la *Jane*?... »

— Aussi exactement que possible.

— Eh bien, votre frère William s'est dirigé au sud de Tristan d'Acunha pour chercher le gisement des îles Auroras, qu'il n'a pas trouvé, pas plus que celui de ces îles aux-

celle de la côte Clarie. Mais, à l'époque où il quittait les Falklands, M. Jeorling ne pouvait avoir connaissance de ces faits géographiques d'une si grande importance. Nous ajouterons que, depuis cette époque, quelques autres tentatives furent faites pour atteindre les hautes latitudes de la mer antarctique. Il y a lieu de citer, en dehors de James Ross, un jeune marin norvégien, M. Borchgrevinch, qui s'éleva plus haut que ne l'avait fait le navigateur anglais, et le capitaine Larsen, commandant la baleinière norvégienne *Jason*, lequel, en 1893, trouva la mer libre au sud des terres de Joinville et de Louis-Philippe, et s'avança jusqu'au delà du soixante-huitième parallèle.

J. V.

quelles l'ex-caporal gouverneur Glass eût été si fier de donner son nom! C'est alors qu'il a voulu mettre à exécution le projet dont Arthur Pym l'avait fréquemment entretenu, et c'est entre le quarante et unième et le quarante-deuxième degré de longitude qu'il a coupé le cercle polaire, à la date du 1^{er} janvier...

— Je le sais, répliqua le capitaine Len Guy, et c'est ce que fera l'*Halbrane* afin d'atteindre l'ilot Bennet, puis l'île Tsalal... Et le ciel permette que, comme la *Jane*, comme les navires de Weddell, elle rencontre devant elle la mer libre!

— Si les glaces l'encombrent encore, à l'époque où notre goélette sera sur la limite de la banquise, dis-je, nous n'aurons qu'à attendre au large...

— C'est ce que nous ferons, monsieur Jeorling, et il est préférable d'être en avancé. La banquise, c'est une muraille dans laquelle une porte s'ouvre soudain et se referme aussitôt... Il faut être là... prêt à passer... et sans s'inquiéter du retour! »

Du retour, il n'était personne qui y songeât, à bord de l'*Halbrane*.

« Forward!... » En avant! eût été le seul cri qui se fût échappé de toutes les bouches.

Jem West émit alors cette réflexion :

« Grâce aux renseignements contenus dans le récit d'Arthur Pym, nous n'aurons pas à regretter l'absence de son compagnon Dirk Peters.

— C'est fort heureux, répondit le capitaine Len Guy, puisque je n'ai pu rejoindre le métis, qui avait disparu de l'Illinois. Les indications, fournies par le journal d'Arthur Pym, sur le gisement de l'île Tsalal, doivent nous suffire...

— A moins qu'il ne soit nécessaire de pousser les recherches au delà du quatre-vingt-quatrième degré... fis-je observer.

— Et pourquoi le faudrait-il, monsieur Jeorling, du moment que les naufragés de la *Jane* n'ont pas quitté l'île Tsalal!... Est-ce que ce n'est pas écrit en toutes lettres dans les notes de Patterson?... »

Enfin, bien que Dirk Peters ne fût pas à

bord, — personne n'en doutait, — l'*Halbrane* saura atteindre son but. Mais qu'elle n'oublie pas de mettre en pratique les trois vertus théologiques du marin : vigilance, audace, persévérance !

Me voici donc lancé dans les aléas d'une aventure qui, selon toute probabilité, dépasserait en imprévu mes voyages antérieurs. Qui aurait cru cela de moi?... Mais j'étais pris dans un engrenage qui me tirait vers l'inconnu, cet inconnu des contrées polaires, cet inconnu dont tant d'audacieux pionniers avaient en vain tenté de pénétrer les secrets!... Et, cette fois, qui sait si le sphinx des régions antarctiques ne parlerait pas, pour la première fois, à des oreilles humaines!...

Je n'oubliais pas, cependant, qu'il s'agissait uniquement d'une œuvre d'humanité. La tâche que s'imposait l'*Halbrane*, c'était de recueillir le capitaine William Guy et ses cinq compagnons. C'était pour les retrouver que notre goélette allait suivre l'itinéraire de la *Jane*. Et cela fait, l'*Halbrane* n'aurait qu'à regagner les mers de l'ancien continent, puisqu'il n'y avait plus à rechercher ni Arthur Pym, ni Dirk Peters, revenus, on ne sait comment, mais revenus de leur extraordinaire voyage!...

Pendant les premiers jours, l'équipage nouveau a dû s'habituer au service, et les anciens, — braves gens, en vérité, — lui ont facilité la besogne. Bien que le capitaine Len Guy n'ait pas eu un grand choix, il semble avoir eu la main assez heureuse. Ces matelots, de nationalités différentes, montrent du zèle et de la bonne volonté. Ils savaient, d'ailleurs, que le lieutenant ne plaisantait pas. Hurliguerly leur avait fait entendre que Jem West casserait la tête à quiconque ne marcherait pas droit... Le capitaine lui laissait toute latitude à cet égard.

« Une latitude, ajoutait-il, qui s'obtient en prenant la hauteur de l'œil avec le poing fermé! »

A cette manière d'avertir les intéressés, je reconnaissais bien là mon bosseman!

Les nouveaux se le tinrent donc pour dit, et il n'y eut pas lieu d'en punir aucun. Quant

à ce Hunt, s'il apportait dans ses fonctions la docilité d'un vrai marin, il se tenait toujours à l'écart, ne parlant à personne, couchant même sur le pont, en quelque coin, sans vouloir occuper sa place dans le poste de l'équipage.

La température était encore froide. Les hommes avaient gardé les vareuses et chemises de laine, les caleçons de même étoffe, les pantalons de gros drap, la capote imperméable à capuchon en épaisse toile peinte, très propre à garantir contre la neige, la pluie et les coups de mer.

L'intention du capitaine Len Guy était de prendre les îles Sandwichs pour point de départ vers le sud, après avoir eu connaissance de la Nouvelle-Georgie, située à huit cents milles des Falklands. La goélette se trouverait alors en longitude sur la route de la *Jane*, et elle n'aurait qu'à la suivre pour pénétrer jusqu'au quatre-vingt-quatrième parallèle.

Cette navigation nous amena, le 2 novembre, sur le gisement que certains navigateurs ont assigné aux îles Auroras, par 53° 15' de latitude et 47° 33' de longitude occidentale.

Eh bien, malgré les affirmations — suspectes à mon avis — des capitaines de l'*Aurora*, en 1762, du *San Miguel*, en 1769, du *Pearl*, en 1779, du *Prinicus* et du *Dolorès*, en 1790, de l'*Atrevida*, en 1794, qui donnèrent le relèvement des trois îles du groupe, nous n'avons pas aperçu un indice de terre sur tout l'espace parcouru. Ainsi en avait-il été lors des recherches de Weddell, en 1820, et de William Guy en 1827.

Ajoutons qu'il en fut de même des prétendues îles du vaniteux Glass. Nous n'en avons pas reconnu un seul petit îlot sur la position indiquée, bien que le service des vigies eût été fait avec soin. Il est donc à craindre que Son Excellence le gouverneur de Tristan d'A-cunha ne voie jamais figurer son nom dans la nomenclature géographique.

On était alors au 6 novembre. Le temps continuait à être favorable. Cette traversée promettait de s'opérer plus brièvement que

celle de la *Jane*. Nous n'avions pas à nous hâter, d'ailleurs. Ainsi que je l'ai fait observer, notre goélette arriverait avant que les portes de la banquise fussent ouvertes.

Pendant deux jours, l'*Halbrane* essaya plusieurs grains qui obligèrent Jem West à haler bas hunier, perroquet, flèche et grand foc. Débarrassée de ses hautes voiles, elle se comporta remarquablement, mouillant à peine, tant elle s'élevait avec aisance à la lame. A l'occasion de ces manœuvres, le nouvel équipage fit preuve d'adresse, — ce qui lui valut les félicitations du bosseman. Hurliguerly dut constater que Hunt, si gauchement bâti qu'il fût, valait trois hommes à lui seul.

« Une fameuse recrue!... me dit-il.

— En effet, répondis-je, et elle est arrivée tout juste à la dernière heure.

— Tout juste, monsieur Jeorling!... Mais quelle tête il vous a, ce Hunt!

— J'ai souvent rencontré des Américains de ce genre dans la région du Far-West, répondis-je, et je ne serais pas surpris que celui-là eût du sang indien dans les veines.

— Bon! fit le bosseman, il y a de nos compatriotes qui le valent dans le Lancashire ou le comté de Kent!

— Je vous crois volontiers, bosseman... vous entre autres... j'imagine...

— Eh! Eh!... On vaut ce qu'on vaut, monsieur Jeorling!

— Causez-vous quelquefois avec Hunt?... demandai-je.

— Peu, monsieur Jeorling. Et que tirer d'un marsouin qui se tient à l'écart et ne dit mot à personne!... Pourtant, ce n'est pas faute de bouche!... Jamais je n'en ai vu de pareille!... Elle va de tribord à bâbord, comme le grand panneau de l'avant... Si, avec pareil outil, Hunt est gêné pour fabriquer des phrases!... Et ses mains!... Avez-vous vu ses mains!... Se défier, monsieur Jeorling, s'il voulait serrer les vôtres!... Je suis sûr que vous y laisseriez cinq doigts sur dix!...

— Heureusement, bosseman, Hunt ne paraît pas querelleur... Tout indique en lui un homme tranquille, qui ne cherche pas à abuser de sa force.

— Non... excepté quand il pèse sur une drisse, monsieur Jeorling. Vrai Dieu!... J'ai toujours peur que la poulie vienne en bas et la vergue avec! »

Ledit Hunt, à le bien considérer, était un être bizarre, qui méritait d'attirer l'attention. Lorsqu'il s'accotait contre les montants du guindeau, ou debout à l'arrière, sa main posée sur les poignées de la roue du gouvernail, je le dévisageais non sans une réelle curiosité. D'autre part, il me semblait que ses regards honoraient les miens d'une certaine insistance... Il ne devait pas ignorer ma qualité de passager à bord de la goélette, et dans quelles conditions je m'étais associé aux risques de cette campagne. Quant à penser qu'il voulût atteindre un autre but que nous, au delà de l'île Tsalal, après que nous aurions sauvé les naufragés de la *Jane*... cela n'était guère admissible. Le capitaine Len Guy, du reste, ne cessait de le répéter :

« Notre mission, c'est de sauver nos compatriotes!... L'île Tsalal est le seul point qui nous attire, et, Dieu aidant, puissions-nous ne pas nous engager au delà dans les régions australes!... »

Le 10 novembre, vers deux heures de l'après-midi, un cri de la vigie se fit entendre :

« Terre par tribord devant!... »

Une bonne observation avait donné 55° 7' de latitude et 41° 13' de longitude ouest.

Cette terre ne pouvait être que l'île Saint-Pierre, — de ses noms britanniques, Georgie-Australe, Nouvelle-Georgie, île du Roi-George, — qui par son gisement appartient aux régions circumpolaires.

Dès 1675, avant Cook, elle fut découverte par le Français Barbe. Mais, sans tenir compte de ce qu'il n'était plus que le second en date, le célèbre navigateur anglais lui imposa la série des noms qu'elle porte aujourd'hui.

La goélette prit direction sur cette île dont les hauteurs neigeuses, — des masses formidables de roches anciennes, gneiss et schiste argileux, — montent à douze cents toises à travers les brouillards jaunâtres de l'espace.

Le capitaine Len Guy avait l'intention de relâcher vingt-quatre heures dans la baie

Royale, afin de renouveler sa provision d'eau, car les caisses s'échauffent facilement à fond de cale. Plus tard, lorsque l'*Halbrane* naviguerait au milieu des glaces, l'eau douce, fraîche et limpide, serait à discrétion.

Pendant l'après-midi, la goélette doubla le cap Buller, au nord de l'île, laissa la baie Possession et la baie Cumberland par tribord, et vint attaquer la baie Royale, évoluant entre les débris tombés du glacier de Ross. A six heures du soir, l'ancre fut envoyée par six brasses de fond, et, comme la nuit approchait, on remit le débarquement au lendemain.

La Nouvelle-Georgie mesure, en longueur, une quarantaine de lieues, sur une vingtaine en largeur. Située à cinq cents lieues du détroit de Magellan, elle appartient au domaine administratif des Falklands; mais l'administration britannique n'y est représentée par personne, puisque l'île n'est point habitée, bien qu'elle soit habitable, au moins pendant la saison d'été.

Le lendemain, alors que les hommes allaient à la recherche d'une aiguade, j'allai me promener seul aux alentours de la baie Royale. Ces lieux étaient déserts, car nous n'étions pas à l'époque où les pêcheurs s'occupent de chasser le phoque, et il s'en fallait d'un bon mois. Exposée à l'action directe du courant polaire antarctique, la Nouvelle-Georgie est volontiers fréquentée par les mammifères marins. J'en vis plusieurs troupes s'ébattre sur les grèves, le long des roches, jusqu'au fond des grottes du littoral. Des smalas de pingouins, immobiles en rangées interminables, protestaient par leurs braiements contre cet envahissement d'un intrus, — c'est moi que je veux dire.

A la surface des eaux et des sables volaient des nuées d'alouettes dont le chant évoquait dans mon esprit le souvenir de pays plus favorisés de la nature. Il est heureux que ces



oiseaux n'aient pas besoin de branches pour nicher, puisqu'on chercherait vainement un arbre sur la Nouvelle-Georgie. Ça et là végètent quelques phanérogames, des mousses à demi décolorées, et surtout cette herbe si abondante, ce tussock, qui tapisse les pentes jusqu'à la hauteur de cent cinquante toises, et dont la récolte suffirait à nourrir de nombreux troupeaux.

Le 12 novembre, l'*Halbrane* appareilla sous ses basses voiles. Après avoir doublé la pointe Charlotte, à l'extrémité de la baie Royale, elle mit le cap au sud-sud-est, dans la direc-

tion des îles Sandwichs, situées à quatre cents milles de là.

Jusqu'ici nous n'avions rencontré aucune glace flottante. Cela tenait à ce que le soleil de l'été ne les avait pas détachées soit de la banquise, soit des terres australes. Plus tard, le courant les entraînerait à la hauteur de ce cinquantième parallèle, qui, dans l'hémisphère septentrional, est celui de Paris ou de Québec.

Le ciel, dont la pureté commençait à s'al-térer, menaçait de se charger vers le levant. Un vent froid, mêlé de pluie et de grenasses, soufflait avec une certaine force. Comme il nous favorisait, il n'y eut pas lieu de se plaindre. On en fut quitte pour s'abriter plus étroitement sous le capuchon des capotes.

Ce qu'il y avait de gênant, c'étaient les larges bancs de brumes qui masquaient fréquemment l'horizon. Toutefois, comme ces parages ne présentaient aucun danger et qu'il n'y avait point à redouter la rencontre de packs ou d'icebergs en dérive, l'*Halbrane*, sans grandes préoccupations, put continuer sa route au sud-est, vers le gisement des Sandwichs.

Au milieu de ces brouillards passaient des bandes d'oiseaux au cri strident, au vol plané contre le vent et presque sans mouvement des ailes, des pétrels, des plongeurs, des alcyons, des sternes, des albatros, qui fuyaient du côté de la terre comme pour nous en indiquer le chemin.

Ce furent sans doute ces épaisses brumailles qui empêchèrent le capitaine Len Guy de relever dans le sud-ouest, entre la Nouvelle-Georgie et les Sandwichs, cette île Traversey découverte par Bellingshausen, ainsi que les quatre petites îles Welley, Polker, Prince's Island et Christmas, dont l'Américain James Brown, du schooner *Pacific*, avait, d'après Fanning, reconnu la position. L'essentiel, d'ailleurs, était de ne point se jeter sur leurs accores, lorsque la vue ne s'étendait qu'à deux ou trois encâblures. Aussi la surveillance fut-elle sévèrement établie à bord, et les vigies observaient-elles le large, dès qu'une subite éclaircie permettait au champ de vision de s'agrandir

Dans la nuit du 14 au 15, de vagues lueurs vacillantes illuminèrent l'espace vers l'ouest. Le capitaine Len Guy pensa que ces lueurs devaient provenir d'un volcan, — peut-être celui de l'île Traversey, dont le cratère est souvent couronné de flammes.

Comme l'oreille ne put saisir aucune de ces longues détonations qui accompagnent les éruptions volcaniques, nous en conclûmes que la goélette se tenait à une distance rassurante des écueils de cette île. Il n'y eut donc pas lieu de modifier la route, et le cap fut maintenu sur les Sandwichs.

La pluie cessa dans la matinée du 16, et le vent hala d'un quart le nord-ouest. Il n'y avait qu'à s'en réjouir, puisque les brouillards ne tardèrent pas à se dissiper.

A ce moment, le matelot Stern, qui était en observation dans les barres, crut apercevoir un grand trois-mâts, dont le phare de voilure se dessinait vers le nord-est. A notre vif regret, ce bâtiment disparut avant qu'il eût été possible de reconnaître sa nationalité. Peut-être était-ce un des navires de l'expédition Wilkes, ou quelque baleinier qui se rendait sur les lieux de pêche, car les souffleurs se montraient en assez grand nombre.

Le 17 novembre, dès dix heures du matin, la goélette releva l'archipel auquel Cook avait d'abord donné le nom de Southern-Thulé, la terre la plus méridionale qui eût été découverte à cette époque et qu'il baptisa ensuite Terre des Sandwichs, nom que ce groupe d'îles a gardé sur les cartes géographiques et qu'il portait déjà en 1830, lorsque Biscoe s'en éloigna afin de chercher dans l'est le passage du pôle.

Bien d'autres navigateurs, depuis lors, ont visité les Sandwichs, et les pêcheurs chassent les baleines, les cachalots, les phoques aux abords de leurs parages.

En 1820, le capitaine Morrell y avait atterri dans l'espoir de trouver du bois de chauffage dont il manquait. Fort heureusement, le capitaine Len Guy ne s'y arrêta point dans ce but, car il en eût été pour sa peine, le climat de ces îles ne permettant pas à l'arborescence de s'y développer.

Si la goélette venait relâcher aux Sandwichs



RIEN N'ATTESTAIT LE PASSAGE D'UN ÊTRE HUMAIN.

(Page 208.)

durant quarante-huit heures, c'est qu'il était prudent de visiter toutes ces terres des régions australes rencontrées sur notre itinéraire. Un document, un indice, une empreinte, pouvaient s'y trouver. Patterson ayant été entraîné sur un glaçon, cela n'avait-il pu arriver à l'un ou l'autre de ses compagnons, qui aurait été jeté sur les îles de ce groupe? Il convenait donc de ne rien négliger, puisque le temps ne pressait pas. Après la Nouvelle-Georgie, l'*Halbrane* irait aux Sandwichs. Après les Sandwichs, elle irait aux New-South-Orkneys, puis porterait droit sur la banquise.

On put débarquer le jour même, à l'abri des roches de l'île Bristol, au fond d'une sorte de petit port naturel de la côte orientale.

Cet archipel, situé par 59° de latitude et 30° de longitude occidentale, se compose de plusieurs îles dont les principales sont Bristol et Thulé. Nombre d'autres ne méritent que la qualification plus modeste d'îlots.

Ce fut à Jem West que revint la mission de se rendre à Thulé, à bord du grand canot, afin d'explorer les points abordables de cette île, tandis que le capitaine Len Guy et moi, nous descendions à terre.

En somme, quel pays désolé, n'ayant pour habitants que les tristes oiseaux des espèces antarctiques! La rare végétation est celle de la Nouvelle-Georgie. Mousses et lichens recouvrent la nudité d'un sol improductif. En arrière des grèves, s'élèvent quelques maigres pins à une hauteur considérable sur le flanc de collines décharnées, d'où des masses pierreuses s'éboulaient parfois avec un fracas retentissant. Partout, l'affreuse solitude. Rien n'attestait le passage d'un être humain ni la présence de naufragés sur cette île Bristol. Les excursions que nous avons faites ce jour-là et le lendemain ne donnèrent aucun résultat.

Il en fut ainsi en ce qui concerne l'exploration du lieutenant West à Thulé, dont il avait inutilement longé la côte si effroyablement déchiquetée. Quelques coups de canon, tirés par notre goélette, n'eurent d'autre effet que de chasser au loin des bandes de pétrels

et de sternes, et d'effaroucher les stupides manchots rangés sur les grèves.

En me promenant avec le capitaine Len Guy, je fus amené à lui dire :

« Vous n'ignorez pas, sans doute, quelle fut l'opinion de Cook au sujet du groupe des Sandwichs, lorsqu'il l'eut découvert. Tout d'abord, il crut avoir mis le pied sur un continent. A son avis, c'était de là que se détachaient les montagnes de glace que la dérive entraîne hors de la mer antarctique. Il reconnut plus tard que les Sandwichs ne formaient qu'un archipel. Toutefois, son opinion relative à l'existence d'un continent polaire plus au sud n'en est pas moins formelle.

— Je le sais, monsieur Jeorling, répondit le capitaine Len Guy, mais si ce continent existe, il faut en conclure qu'il présente une large échancrure, — celle par laquelle Weddell et mon frère ont pu pénétrer, à six ans de distance. Que notre grand navigateur n'ait pas eu la chance de découvrir ce passage, puisqu'il s'est arrêté au soixante-quatorzième parallèle, soit! D'autres l'ont fait après lui, d'autres vont le faire...

— Et nous serons de ceux-là, capitaine...

— Oui... avec l'aide de Dieu! Si Cook n'a pas craint d'affirmer que personne ne se hasarderait jamais plus loin que lui, et que les terres, s'il en existait, ne seraient jamais reconnues, l'avenir prouvera qu'il s'est trompé... Elles l'ont été jusqu'au quatre-vingt-quatrième degré de latitude...

— Et qui sait, dis-je, peut-être au delà, par cet extraordinaire Arthur Pym...

— Peut-être, monsieur Jeorling, mais nous n'avons pas à nous préoccuper d'Arthur Pym, puisque, lui, du moins, et Dirk Peters sont revenus en Amérique...

— Et... s'il ne fût pas revenu...

— J'estime que nous n'avons pas à envisager cette éventualité, » répondit simplement le capitaine Len Guy.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



UNE BONNE IDÉE DE PETIT-JEAN

« Non, maman, non, je t'en supplie, je ne veux pas que tu sortes aujourd'hui; tu es encore trop malade!... s'écria Petit-Jean, voyant sa mère s'envelopper d'un châle. Justement, je viens de faire un tour pour me rendre compte du temps; » — Jean rentrait, en effet, son bonnet fourré enfoncé jusqu'aux yeux, — « eh bien, il fait un froid de loup, ce matin. Et quelle neige, quel verglas, quelle bise, si tu savais, petite mère chérie!... On a l'onglée tout de suite et l'on glisse, on manque de tomber à chaque pas. Le docteur serait joliment fâché s'il savait que tu veux sortir, continua-t-il d'un ton de reproche, ponctuant ses phrases de gros soupirs. — « Surtout pas d'imprudences! a-t-il dit, j'ai peur d'une rechute. » Oh! j'ai bien entendu, va!... Et je sais aussi combien tu as toussé toute la nuit. Non, tu n'es pas guérie, petite mère et tu voudrais sortir!... S'il faisait beau, je ne dis pas; mais c'est un temps, aujourd'hui, à ne pas mettre un chien à la porte. N'est-ce pas, Couhy, mon brave! ajouta-t-il plus gaiement, s'adressant au petit chien noir qui venait de rentrer avec lui et s'était couché aussitôt près du poêle, n'est-ce pas que tu ne voudrais pas être mis à la porte par un temps pareil?... »

Maitre Couhy, ainsi interpellé, releva la tête, fit entendre un murmure plaintif et se rapprocha davantage du feu, en s'étirant paresseusement. Ce chien-là trouvait sa place bonne et n'entendait pas en changer.

« Mon pauvre enfant, dit la mère avec un sourire triste, comme Couhy je préférerais certainement le coin du feu, car je me sens bien faible. Cette mauvaise fièvre m'a coupé bras et jambes. Mais voici trois semaines que je ne suis pas allée à l'atelier; les médicaments et les visites du docteur coûtent cher, et si je ne me remets pas au travail, la gêne ne tardera pas à entrer au logis, et je souffrirais trop de te voir manquer des choses les plus essentielles.

— Bah! ne crains rien pour moi, la mau-

vaise herbe croît et prospère toujours! » dit, en riant, le petit garçon qui se promenait de long en large dans la chambre, les mains derrière le dos. Il ajouta d'un ton grave : « Et si tu allais retomber malade, petite mère, et plus malade que la première fois?... Voilà qui serait de la vraie misère!... Tu sais bien que je n'ai que toi au monde. Ah! pourquoi ne suis-je déjà grand et fort et n'ai-je un bon métier au bout des bras? Cela viendra un jour, et quelle bonne vie je te ferai! D'abord, tu ne travailleras plus, mais plus du tout... »

— Oh! comme je m'ennuierai! interrompit la maman, en essayant de sourire.

— Quand je dis : plus du tout, je m'entends; tu ne travailleras plus que pour ton plaisir. Tu auras une servante qui fera les gros ouvrages, tu porteras de jolies robes et je ne te laisserai plus sortir qu'en pelisse...

— Même au cœur de l'été?... Bien merci!

— C'est bon, c'est bon, tu te moques de moi, dit Petit-Jean en embrassant sa mère; mais patience! j'aurai dix ans l'été prochain. Encore quatre ou cinq ans d'école, puis j'entre en apprentissage. Oh! je me donnerai de la peine, je bûcherai ferme, je te le promets et je ferai vite mon chemin. La bonne vie que nous allons mener à nous deux!... A nous trois plutôt, reprit-il, car Couhy en sera, lui aussi. Ce cher Couhy!... Ne trouves-tu pas, comme moi, qu'il devient, de jour en jour, plus joli et plus intelligent? Quand M^{me} Keller nous l'a apporté, l'hiver passé, c'était vraiment un drôle de petit animal, tout rond, tout ébouriffé, il avait plutôt l'air d'un chat que d'un honnête toutou. C'est à peine s'il savait marcher. Et à présent, quel poil long et luisant! Ses yeux brillent comme des escarboucles. Et il faut le voir gambader! Est-il assez agile et gracieux! Il défie tous les autres chiens à la course et file aussi vite qu'un lièvre. On se retourne pour le regarder courir, je t'assure; hier même, un monsieur

m'en a offert vingt francs, mais je lui ai dit que mon chien n'était pas à vendre, et j'ai eu raison, n'est-ce pas, maman?... »

M^{me} Albert ne répondit pas. Assise dans son grand vieux fauteuil, la tête renversée en arrière, elle s'était endormie.

Petit-Jean, debout devant elle, la contempla longuement.

« Pauvre maman! pensa-t-il, comme elle est toujours faible, et pâle, et maigre!... Oh! l'affreuse fluxion de poitrine qui a failli l'emporter! Mais elle va mieux aujourd'hui, c'est certain; ses yeux sont moins cernés et les vilaines taches rouges sur ses joues ont disparu. Seulement, elle ne doit encore ni sortir ni travailler. Il lui faudrait de bons bouillons et du vin vieux pour se refaire; peut-être un petit poulet rôti pour l'engager à manger?... » Puis, il répéta lentement, à mi-voix : « On m'en offrait vingt francs, mais j'ai dit qu'il n'était pas à vendre et j'ai bien fait... Qui sait pourtant?... Et si je devais acheter, au prix de ce sacrifice, la santé de maman, est-ce que j'hésiterais une seconde? Vingt francs, c'est une grosse somme; je pourrais lui procurer bien des petites douceurs avec cela. D'abord, elle n'aurait pas besoin de retourner à son atelier si tôt et ne se ferait plus tant de soucis... Mais vendre Couhy, mon chien, y pense-t-on!... »

Deux grosses larmes brillèrent dans les yeux bleus de l'enfant et roulèrent lentement le long de ses bonnes joues fraîches. Il s'assit ou plutôt se jeta désespérément à terre, près du poêle, attirant à lui le petit animal.

« Te vendre, toi!... dit-il tout bas, en le caressant doucement. Toi, mon bijou, mon trésor!... Et s'il le faut, pourtant, s'il le faut absolument, tu me pardonneras, n'est-ce pas, Couhy?... »

Le chien, entendant son nom, se redressa d'un bond, fixa sur Petit-Jean ses grands yeux bruns, intelligents et, penchant la tête de côté d'un mouvement qui lui était familier, il eut l'air de dire : Hé! quoi donc?... que puis-je faire pour te servir?... Est-ce bien à moi que tu parles, mon maître?...

« Ne crains rien, mon bon chien, poursuivit

Jean, tu ne seras pas malheureux, tu ne seras pas maltraité; ce monsieur-là n'est point méchant et il habite une jolie maison, sais-tu. Tu seras logé comme un prince, bien nourri; on te mettra un beau collier, avec un nœud de ruban peut-être. Tu auras du dessert tous les jours, et de fameux os à ronger, et de gros morceaux de sucre aussi!... »

A ce mot de « sucre », Couhy dressa les oreilles et promena voluptueusement sa jolie langue rose tout autour de son museau.

« On te dira, tout comme moi là-bas : Si tu veux avoir du sucre, eh bien, demande avec la patte! »

Le chien aussitôt leva la patte droite à la hauteur de son nez, comme pour faire le salut militaire, en poussant un petit aboiement de convoitise.

« Oui, tu comprends bien, toutou; mais ce que je te dis là, c'est pour plus tard. Hélas! depuis longtemps, je ne peux plus t'en donner, moi, du sucre! Ça coûte cher, le sucre, et il s'agit de garder celui que nous avons pour les tisanes de ma pauvre maman. Mais n'est-ce pas que je t'ai toujours bien soigné, mon chien? Jusqu'à présent, tu n'as manqué de rien; je t'ai fait un bon lit douillet et tu as eu toujours ta part de tout ce que j'ai mangé; pas une friandise que je n'aie partagée avec toi. Ah! c'est que je t'aime bien, va!... Ton nouveau maître t'aimera-t-il autant?... Et toi, lui feras-tu des caresses tout comme à moi?... Est-ce que tu vas m'oublier, mon beau chien?... Tu ne te souviendras plus de nos promenades et de nos parties de balle?... »

Mais le petit chien frétillait autour de Jean, lui léchant le visage et les mains comme pour lui témoigner son attachement.

« Non, s'écria soudain l'enfant, essuyant résolument ses yeux, non, tu ne m'oublieras pas, tu ne pourrais te passer de moi et je le sais si bien, Couhy, qu'en conscience, je ne puis te vendre. On aurait beau t'enfermer, t'attacher, tu trouverais moyen de t'enfuir et de revenir à moi! Ce serait un marché de fripon, voyons! j'aurais touché l'argent et j'aurais le chien quand même, ce ne serait pas juste, ce ne serait pas loyal!... Oh!

tu comprends tout ce que je te dis, toi, tu es mon ami, mon seul ami. Est-ce qu'on vend ses amis à présent?... Allons donc!... Et dire que j'ai huit jours de vacances; de Noël au nouvel an, aucun travail, pas un devoir à préparer! Ne pourrais-je trouver à m'occuper pour venir en aide à maman et gagner quelque argent?... Si je m'engageais dans une maison de commerce pour faire des commissions? Mais à qui m'adresser?... Mettre une annonce dans un journal?... Ça doit coûter cher, les annonces, et je risquerais fort de ne trouver un emploi qu'au bout d'une semaine, c'est-à-dire au moment de rentrer à l'école. Et que pourrais-je bien tenter d'autre?... En huit jours, gagner quelques francs! Comment résoudre ce problème?... Si je demandais à notre cousin Samuel, le marchand de bois, peut-être?...

Il en était là de ses réflexions, quand M^{me} Albert, toujours endormie, eut un léger accès de toux.

Petit-Jean se releva vivement, regardant sa mère avec inquiétude.

« Bon! voilà que j'ai oublié de surveiller le poêle et la chambre s'est refroidie. Si maman tousse c'est ma faute!... Vite, rattisons le feu?... »

Sitôt dit, sitôt fait. Une crépitation joyeuse retentit, la chambre s'emplit d'une clarté rose et l'enfant pensa, en regardant danser la flamme.

« C'est curieux pourtant, le bois que nous a fourni notre cousin Samuel, comme il s'allume facilement. Je trouve même qu'il brûle trop vite et sans laisser de braise; tout s'en va en flammes presque sans fumée. Il n'y a pas longtemps, c'était tout une histoire que d'allumer le feu; j'avais beau faire, ça ne voulait pas prendre; je soufflais, je soufflais... peine perdue. Au bout d'un quart-d'heure, j'avais usé un paquet d'allumettes et j'avais des cendres plein les yeux!... Maintenant, cela va tout seul. Tiens, une idée! .. Oh! mais, quelle excellente idée! pensa Jean, sautant de joie. C'est le bon Dieu qui me l'envoie!... »

Sans perdre de temps, il courut à la cuisine, s'arma d'une hachette et prit une brassée de bois

C'étaient de longs éclats de sapin, d'une espèce particulière en effet, très gras, comme imbibé de résine. Il se mit à les fendre, à les couper en petits morceaux. Il travaillait avec ardeur, rouge de plaisir, tout enchanté de son idée.

Quand il eut un bon tas de ce bois, il en forma de menus fagots, — oh! très menus, par exemple, longs de vingt centimètres à peu près et gros comme le poing. — Chacun fut entouré d'un brin de ficelle et solidement attaché. Il en avait déjà lié une vingtaine comme cela, quand sa mère s'éveilla.

« Tiens, que fais-tu donc là?... demanda-t-elle. Une provision de bois pour un ménage de poupées ou pour les petits gnomes, tes amis des contes de fées? Tu t'amuses, Petit-Jean.

— Oh! non, maman, je travaille! répondit Jean fièrement. C'est une idée, une bonne idée, qui m'est venue tout à l'heure en ratisant le feu. Nous avons là de si fameux bois qui flambe tout de suite! Je fais des petits fagots, vois-tu; j'irai les offrir dans les maisons et les vendrai un sou la pièce. Comme je serai très poli, on m'en achètera des masses, tu verras, et je réaliserai de beaux bénéfices. Ce bois-là ne nous coûte pas cher et il n'en entre pas lourd dans un fagot, c'est tout juste de quoi allumer une fois le feu et en s'y prenant bien encore; aux ménagères maladroites, il en faudra au moins deux, ce sera tout profit pour moi. Et je crierai : *Mam'zelle, du bois, du joli bois!... Des fagots, des petits fagots!...*

Ach'tez m'en donc un peu
Pour allumer vot' feu!

Tiens! ça rime! s'écria-t-il battant des mains, au comble de la joie. Oh! mon commerce marchera, c'est certain; je vais me mettre en route avec Couhy, dès que j'aurai mangé ma soupe.

— Par ce temps!... soupira la mère. Par cette neige!

— Est-ce qu'on a peur de la neige à mon âge, maman chérie! Plus il en tombe et mieux ça vaut! Ah! par exemple, je couvrirai bien mes petits fagots; il ne s'agit pas de les pré-

senter tout mouillés aux clients. Je vais donc les empiler dans la hotte et mettre une serpillière dessus. »

Il le fit comme il l'avait dit; une demi-heure après, il était en route.

La hotte au dos, les mains dans les poches, une écharpe en cache-nez, son bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, Jean cheminait d'un pas allègre, suivi du chien qui gambadait follement.

La température s'était un peu radoucie; il neigeait maintenant à gros flocons. Le vent faisait tourbillonner cette neige, vous la cinglait en plein visage. On ne voyait pas à vingt pas devant soi.

Mais qu'importait à Jean! Il avait le soleil dans l'âme, il était heureux comme un roi.

Il dépassa le quartier pauvre, ne pensant pas y trouver d'amateurs pour sa marchandise. Plus loin, il n'osa pas sonner à la grille des villas aristocratiques, plus imposantes encore aujourd'hui sous la neige qui les coiffait d'hermine, au sein de leur grand parc dénudé qui, sous ce blanc manteau, semblait s'étendre à l'infini. Voyez-vous Petit-Jean traversant cette vaste étendue pour s'en aller offrir de minuscules fagots de bois résineux à quelque superbe valet de pied ou quelque majestueux cordon-bleu.

« Non, ce qu'il me faut, pensait-il, ce sont de bonnes petites maisons bourgeoises, où règnent l'ordre et l'économie; des ménagères accortes, des servantes simplettes, un peu rustaudes, de gentilles jeunes filles en tablier blanc. *Des fagots! de bons petits fagots!... Du bois, mesdames, du joli bois!...*

Ach'tez-m'en donc un peu
Pour allumer vot' feu!

Hélas! personne ne se montrait aux fenêtres, personne ne passait dans la rue. Petit-Jean avait beau crier; le vent hurlait plus fort.

Il prit son parti tout d'un coup: il avait déniché la maison de ses rêves.

Très petite, très modeste, un seul étage, deux fenêtres en façade; bâtie en briques rouges et en pierres blanches, ce qui lui donnait un aspect des plus rians. Un étroit jar-

dinet la séparait seul de la rue, et même la grille en était entr'ouverte. Ce cottage avait vraiment un air engageant et des façons hospitalières.

Le petit garçon, qui, pour l'instant, ressemblait plus à un homme de neige ambulante qu'à un honnête marchand de fagots, et Couhy, tellement poudré à blanc, lui aussi, qu'il avait l'air d'un chien de sucre, se blottirent tous deux sur le perron.

Jean sonna, — un petit coup timide, discret, — et attendit. Le cœur lui battait bien un peu; c'était sa première affaire, son début. Dans un instant, la porte allait s'ouvrir; déjà il préparait sa harangue et soulevait poliment son bonnet.

Mais la porte resta close. Une des fenêtres s'entre-bâilla, et une voix rauque demanda brusquement:

« Qui est là?... »

— C'est moi!... répondit Petit-Jean pris ainsi à l'improviste.

— En voilà une réponse!... reprit la voix plus rudement encore. C'est moi!... Qui, toi?...

— Jean Albert, s'empressa de dire l'enfant. Je venais seulement...

— Est-ce que je te demande tes nom, prénom et profession!... Tu venais mendier, petit vagabond, passe ton chemin...

— Mendier?... Oh! non! protesta Jean. Je vends des fagots, de jolis petits fagots de bois gras... »

Il n'eut pas la force d'ajouter :

Ach'tez-m'en donc un peu
Pour allumer vot' feu!

: Cette personne rébarbative ne devait pas être très sensible au charme des vers. Du reste, la fenêtre s'était déjà refermée. Jean ne sut même jamais s'il avait eu à faire à un monsieur ou à une dame.

« Ah! bien, en voilà une de mésaventure, mon pauvre chien! soupira-t-il. Il faut avouer que nous avons du nez!... Fiez-vous donc aux apparences, aux grilles hospitalières, aux maisons toutes roses et blanches!... Or, à présent, je puis bien sonner n'importe où; je

serai difficilement plus mal reçu qu'ici. Voilà une réception bien faite pour m'aguerrir; courage, et allons-y gaiement! Dans le commerce comme dans la vie, on a des hauts et des bas, et qui ne tente rien n'a rien! »

Petit-Jean était philosophe.

Et voyez! Dans la maison d'en face, déjà, il eut le bonheur de placer quatre fagots.

« Et s'ils sont aussi bons que tu le dis, mon garçon, on t'en achètera davantage une autre fois, » lui assura la vieille cuisinière.

Oh! ses premiers quatre sous!... Il les cacha bien vite au plus profond de son gousset. Tout le long du chemin, il avait si grand peur de les perdre!... De l'argent gagné par lui, par lui Petit-Jean, songez donc!...

« Ça marche, ça roule, le commerce des petits fagots! Nous commençons à nous faire connaître, Couhy, mon beau chien, je ne te vendrai point, je pourrai te garder, quelle joie! tu es à moi pour toujours!... » disait Jean dans son enthousiasme.

Il sortait alors d'une maison où on lui avait acheté six fagots et où on lui en avait commandé six autres plus gros, des fagots de deux sous. Oui, il en était là, il allait fabriquer des fagots de deux sous à présent! — Et, dans cette même maison, une jolie petite fille, vrai chérubin tout blond, tout rose, s'était écriée en voyant Couhy : « Oh! le beau chien! » et avait couru lui chercher un morceau de sucre. Du sucre! Pauvre Couhy, lui qui en était sevré depuis si longtemps!

Ce soir-là, Jean s'en revint à la maison avec un franc vingt en poche et des commandes pour un franc.

Son petit commerce prospéra de jour en jour; il se fit tout une clientèle. Il y avait la vieille cuisinière qui ne lui achetait jamais que quatre fagots à la fois, mais en lui promettant toujours d'en prendre plus le surlendemain. Il y avait la famille aux fagots de deux sous, où la fillette ne manquait pas de donner du sucre à Couhy, pour le plaisir de le voir « demander avec la patte »; aussi le gourmand s'arrêtait-il de lui-même devant cette maison-là. Le vieux garçon de la rue Saint-Jacques, un savant qui passait les nuits

à écrire; vingt fois par jour il laissait éteindre son feu, oubliant de l'alimenter de charbon; les petits fagots s'en allaient bon train, je vous assure. Et encore le grand étudiant donc, place Saint-André, qui faisait des expériences de chimie dans son fourneau, à l'insu de sa propriétaire, et n'osait brûler d'autre bois que celui fourni par Petit-Jean. Les grosses bûches l'eussent trahi; les petits fagots entraient en contrebande. Et la jolie jeune dame du second qui faisait son ménage elle-même! « Un peu inexpérimentée, pensait Jean, car cela sent bien souvent le rôti brûlé chez elle. » C'était aussi une fort bonne pratique.

Le petit garçon était généralement bien reçu partout. Sa figure honnête, ses grands yeux bleus, intelligents, plaidaient en sa faveur. D'aucuns savaient que sa mère avait été malade et était pauvre; quoique très proprement vêtu, on voyait tout de suite qu'il était bien élevé, rien qu'à sa manière de se présenter, de dire : « Je vous remercie, madame. » Et consciencieux avec cela! Il pesait tous ses fagots, l'un après l'autre, afin d'être sûr de ne frustrer personne. Un jour, n'avait-il pas fait près d'une lieue pour rapporter une pièce de deux sous qu'on lui avait donnée en trop!...

« Et comme il parle gentiment à son chien!... déclarait la vieille cuisinière aux quatre fagots, c'est un bon garçon, ni grossier, ni brutal, et c'est plaisir de lui venir en aide. »

Le jour de la Saint-Sylvestre, il faisait un temps détestable : brouillard épais et glacial, margouillis de neige fondue. Petit-Jean, le matin, avait vendu toute une hottée de fagots.

Rentré en hâte au logis pour manger une soupe et se sécher un peu, il était ressorti vers deux heures avec une nouvelle charge, plus forte que la première, toujours suivi de son fidèle Couhy. Mais, soit qu'il eût vu ses principaux clients dans la matinée, soit que chacun fût affairé en cette après-midi de fin d'année, les petits fagots ne se vendaient plus. Jean errait de rue en rue, allait de maison en maison, sans parvenir à traiter une



affaire. Il se sentait singulièrement fatigué, tout mouillé, tout engourdi par le froid; la hotte pesait lourd sur son dos et il avait le cœur bien gros, le pauvre Jean. Il s'était promis de faire une journée extraordinairement fructueuse, afin de pouvoir rapporter, le soir, quelque petite surprise à sa mère, un poulet, par exemple, et une bouteille de malaga. La pauvre femme restait si faible, hélas! depuis sa maladie.

« Malheur! mon chien, soupirait-il, nous rentrerons bredouille. Rien dans les mains, rien dans les poches et la hotte pleine! Voici la nuit et je n'ai pas vendu pour un sou. »

Couhy, piteux, crotté, la queue et l'oreille basses, avait bien l'air de penser, lui aussi : « Rien ne va plus. » Il regardait Jean de côté, comme pour lui dire : « Allons-nous-en chez nous, mon maître, quitte à rentrer bredouille; on y sera toujours mieux que dans la rue. »

Mais en débouchant sur la grande place du Marché, Jean vit un attroupement. Il crut à un accident.

« Hé! non, bêta, c'est pas un accident, lui répondit un gamin auprès duquel il s'informait; c'est un cortège aux flambeaux que les étudiants organisent en l'honneur de je ne sais plus lequel de leurs professeurs¹. Mais faut croire que ça n'veut pas marcher; v'là une heure qu'ils nous font « poser », sans arriver à se mettre en branle. Y a pas à dire, faut que j'aïlle voir, de près, ce qu'il en est! »

Jouant des coudes, le gamin se fraya un passage dans la foule; Petit-Jean le suivit machinalement, et Couhy suivit Jean. Notre trio ne tarda pas à se trouver au premier rang des curieux.

Les étudiants étaient là, en effet, porteurs de grosses torches assez primitives : des bâtons de sapin, tout simplement, trempés dans la résine et dans le suif.

Lesdites torches avaient souffert de l'humidité; les allumettes aussi refusaient leur ser-

vice; comme l'avait dit le gamin, « ça ne voulait pas marcher. » Le brouillard se transformait en pluie et le cortège aux flambeaux risquait fort de tomber « dans l'eau ».

Jean s'avança timidement. Il venait de distinguer, au milieu de ces jeunes gens, et les dépassant tous de la tête, le grand étudiant en chimie, son client.

« M'sieur, lui dit-il, en le tirant doucement par le bras, m'sieur, si vous preniez un ou deux petits fagots de bois gras, — j'en ai là qui sont bien secs, tout enveloppés de serpillière, — vous arriveriez peut-être à allumer votre torche?... Les allumettes, ça s'éteint trop vite; il souffle un mauvais courant d'air sur cette place.

— Voilà ce que j'appelle raisonner *ex professo*, en homme qui possède parfaitement son sujet et arriver *in tempore opportuno*, comme marée en carême! s'écria gaiement le grand étudiant. Tu étais donc là, gamin; que ne le disais-tu plus tôt! Tu nous aurais épargné une belle perte de temps et bon nombre de boîtes d'allumettes. » Puis il ajouta d'un ton de baladin : « Avancez, Petit-Jean, que je vous présente à l'honorable société; tout le monde sera enchanté de faire votre connaissance. Ah! messieurs, n'allez pas confondre, surtout, mon Petit-Jean à moi avec certain personnage des *Plaideurs*, de Racine, partie adverse de l'Intimé, l'avocat du chien Citron! Notre chien à nous s'appelle Couhy et pourrait s'appeler Charbon tout aussi bien. Pour l'instant, ne le regardez pas, messieurs, il est trop crotté, cela le gênerait; je vous le présenterai un autre jour. Mais je recommande Petit-Jean à votre attention, un garçon qui ira loin. Ce bonhomme a inventé le petit fagot à un sou, un bijou, messieurs, une merveille! Cela se cache dans une poche, se faufile dans une pile de livres, s'introduit dans un portefeuille. Et il faut voir comme ça brûle, comme ça flambe, comme ça vous fait ronfler un poêle! Petit-Jean est mon seul fournisseur; je n'emploie d'autre bois que celui qu'il m'apporte pour toutes mes expériences de chimie, et ma propriétaire, la digne femme! n'y a jamais vu... que du feu!... Donc, si je trouve,

1. La scène se passe en Suisse, où il est d'usage que les étudiants fassent des démonstrations de ce genre à l'occasion de la nomination ou du décès d'un professeur de l'Université.

un jour, la pierre philosophale qui transformera tout vil métal en or pur, si j'invente quelque autre grande chose qui, à jamais, illustrera mon nom, c'est à Petit-Jean, ici présent, que je le devrai!... *Dixi!* j'ai dit. — Et maintenant au plus pressé! » ajouta-t-il, se tournant vers Jean qui l'écoutait, tortillant son bonnet et fort embarrassé de sa personne. « Tu vois, mon ami, que je ne m'entends pas mal non plus, moi, à « débiter des fagots ». Gamin, passe-moi ta hotte; combien en avons-nous, aujourd'hui?...

— M'sieur, il y en a quarante à un sou et six à deux.

— Très bien, je les prends tous. Quel est ton prix de gros?...

— Au lieu de deux francs soixante, ça fera deux cinquante, si vous voulez, dit Jean, tout joyeux.

— Tu es un bon diable, toi, reprit l'étudiant. Mettons cinq francs et n'en parlons plus. »

Il prit la hotte, en renversa le contenu sur le pavé humide et y mit le feu. Le petit bois sec se prit à flamber, à crépiter joyeusement. Toutes les torches s'inclinèrent, vinrent se sécher et s'allumer l'une après l'autre à ce brasier; puis, se relevant, majestueuses, défilèrent sur deux rangs, grandes flammes rougeâtres qui semaient des étincelles et laissaient après elles une odeur de résine, une fumée âcre et noire.

La foule les suivit, tumultueuse. Petit-Jean, la hotte vide, mais une pièce de cinq francs dans la main, resta seul en arrière, près du feu qui achevait de mourir. Il la palpait, la tournait et la retournait, comme s'il n'en pouvait croire ses yeux.

« Ici, Couhy, ici! cria-t-il au chien qui faisait mine de suivre le cortège, lui aussi. Nous allons à la maison, nous autres! C'est maman qui va être contente!... »

Oh! ce retour, l'entrée triomphale de Petit-Jean, portant une grosse bouteille et un poulet rôti! Et la maman fut bien contente, en effet!... Quelle mère n'eût été heureuse d'avoir un si bon fils?...

« Tu sais, dit le petit garçon, après-demain, je vais rentrer en classe; mais je continuerai mon petit commerce quand même; je trouverai bien, par-ci par-là, le temps de fabriquer des fagots et d'aller les offrir aux clients. Oh! je ne garderai que mes meilleures pratiques, va! je m'en vais faire le difficile à présent! Mais c'est tout de même une bien bonne idée que j'ai eue là, maman, conviens-en!... »

— Excellente! répondit sa mère en l'embrassant tendrement. Et, vois-tu, mon Jean, c'est quand on a bon cœur, qu'on a de bonnes idées comme cela! Et c'est pourquoi je suis fière de toi, mon garçon! »

E. VICARINO.

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE VIII

Par monts et par vaux. (Suite.)

Dominique Casteraa, dans l'eau jusqu'aux épaules, au beau milieu du Gave, fouettait de sa ligne la surface miroitante, et le petit Roger, les pieds nus, barbotait sur le bord en singeant de son mieux, avec un roseau,

les mouvements de son compagnon. Marianne, désolée, fut assez maîtresse d'elle-même pour descendre sans bruit sur la grève; elle appela l'enfant très doucement, afin de ne pas risquer de l'effrayer, mais le fort

bruissement du torrent couvrit sa voix. Le petit garçon, absorbé dans la contemplation du jeune pêcheur, ne vit et n'entendit rien.

« Roger, mon petit Roger, remonte bien

dure glaciale des hauts sommets. Marianne, avait perdu tout son calme.

« Roger, mon petit Roger, si seulement je ne l'avais pas quitté! Que faire? que faire? Il faudrait lui ôter ces vêtements trempés, l'envelopper... Dominique ne pourrait-il pas aller chercher quelque chose? Ou bien, lui qui est fort, pourrait le porter jusqu'à la maison... Mais! Dominique lui-même est trempé... Si j'essayais, moi, de l'emporter dans mes bras... »

M. Lacoste, qui avait enfin rejoint le frère et la sœur, intervint alors : « La première chose à faire, c'est de remettre à cet enfant ses bas et ses souliers; la seconde, c'est de l'emmener le plus promptement possible; la marche le réchauffera. Toi, Dominique, cours chez toi, allume un grand feu de sarments et prie ta mère de préparer un lit bien chaud. »

Dominique, sorti du torrent à quelques mètres de l'endroit où la chute s'était produite, se secouait comme un terre-neuve et prenait sa course à toutes jambes vers la maison, tandis que le trio avançait lentement, trop lentement au gré de Marianne. Roger, sous ses vête-



vite! supplia Marianne. Roger ne tourna même pas la tête.

— Monsieur Roger, cria Dominique de sa voix de stentor, voilà mademoiselle qui vous appelle. »

Le petit garçon, à cet avertissement, tressaillit, trébucha, glissa sur une pierre et tomba tout de son long dans le Gave. L'eau n'était pas très profonde, elle l'était assez, toutefois, pour que le bain fût complet; d'ailleurs, les torrents pyrénéens ne sont jamais attiédés par le soleil; ils gardent, même au milieu de l'été, quelque chose de la froi-

ments alourdis par l'eau, marchait avec peine; mais, en revanche, sa langue n'avait rien perdu de sa souplesse, et le petit garçon aurait voulu que sa sœur s'intéressât à ses exploits (il avait capturé quatre goujons et cinq ablettes), et surtout il souhaitait de lui faire partager sa vive admiration pour la grande habileté de son compagnon.

« Pense un peu, Marianne, un quart d'heure après qu'un monsieur de la ville était venu lui demander une friture de *toquants*¹, Domi-

1. On donne, en Béarn, le nom de *toquant* au tout petit saumon qui a la taille d'une sardine.

nique en avait déjà attrapé dix ! Que c'était donc drôle de le voir faire !... La mouche de sa ligne avait si bien l'air de voler sur l'eau ; tous les petits saumons s'y trompaient, ils croyaient que c'était une vraie mouche qui volait pour de bon... Quand je serai grand, j'apprendrai... Il paraît que papa était le plus habile pêcheur de tout le pays, encore plus habile que Dominique, c'est le père Casteraa qui me l'a raconté. Tu ne dis rien, Marianne ; ça t'ennuie donc que je te parle ? »

Marianne, qui ne perdait pas de vue son frère, voyait avec inquiétude la pâleur crois-

sante de son visage et les cercles bleuâtres qui se dessinaient sous les yeux trop brillants ; tout à coup, la voix grêle s'arrêta dans une sorte de hoquet ; un tremblement violent secouait tout ce pauvre petit corps transi de froid.

Alors Marianne saisit Roger, et l'angoisse lui donna la force de courir presque jusqu'à la maison où la mère Casteraa attendait, postée sur le seuil de sa porte. Mais l'effort avait été trop considérable pour la jeune fille, et à peine eut-elle déposé l'enfant dans les bras de Dominique accouru au devant d'elle qu'elle tomba à terre, complètement évanouie.

CHAPITRE IX

Sérieux tourments.

Les craintes de Marianne n'étaient que trop justifiées. Le pauvre petit Roger, ramené chez sa grand'mère dès qu'il eut été bien séché et réchauffé, avait passé une nuit détestable, et, le lendemain matin, le docteur Perrier constatait un commencement de bronchite. Sa sœur, très promptement remise de son évanouissement, déclarait n'avoir gardé de cet accident qu'une grande indignation contre elle-même et affirmait qu'elle était la personne la plus vigoureuse de la terre. Son teint, pâli par l'émotion et l'insomnie, démentait cette assertion ; mais l'expression calme et résolue du visage montrait que la jeune fille était toute prête pour la lutte, quelque chaude qu'elle pût être.

Elle entama l'action en chargeant Gracieuse, que son maître avait envoyée en ville dès l'aurore, de faire divers achats importants pour la chambre de Roger. L'enfant avait en horreur le grand lit, placé dans une alcôve, qu'il occupait, et il n'avait jamais cessé de se plaindre de l'odeur de moisi des vieux rideaux, du traversin trop dur et de l'abominable paille tout en creux et en bosses sur laquelle il était impossible de dormir. Cette impossibilité se réduisait à cinq minutes pendant lesquelles il se retournait deux ou trois fois en geignant avant de succomber à un profond sommeil, et Marianne, qui n'était pas mieux

partagée que son frère, avait toujours prêché la patience.

A présent qu'il était malade et vraisemblablement condamné à rester couché bien des jours, un changement s'imposait, et Marianne recommanda à Gracieuse de choisir un lit facile à déplacer et muni d'une literie de premier choix. Un grand paravent recouvert d'une cretonne claire à ramages, des stores verts qui garantissaient du soleil et des mouches, tout en laissant entrer l'air, une table recouverte d'un tapis, quelques chaises en paille de couleur, transformèrent la chambre de Roger.

Quand le petit garçon se trouva commodément installé dans son lit moelleux, bien appuyé sur ses bons oreillers, avec une ample provision de découpures et de *décalcomanies*, il sourit d'un air heureux et dit à sa sœur :
« A présent, je pourrai être malade délicieusement bien. »

Cette expression fit monter des larmes aux yeux de Marianne, qui craignait que les deux adjectifs ne fussent pas longtemps appropriés à la situation ; pourtant elle appréciait, pour la première fois de sa vie, l'avantage qu'il peut y avoir à posséder une bourse bien garnie.

Le lendemain, Roger avait tant de fièvre qu'il dut renoncer à ses petits amusements

de la veille, et la seule occupation qu'il put se permettre fut l'étude des bouquets du paravent que Marianne avait disposé de façon à couper la chambre en deux et à intercepter les vents coulis qui se glissaient par les portes mal fermées. Un violent orage survenu pendant la nuit avait amené un refroidissement de la température, et des précautions minutieuses étaient devenues nécessaires.

« Il est assez joli, ce paravent, dit Roger, et il m'amuse, mais ces grandes murailles blanches sont bien ennuyeuses. Est-ce que tu n'aurais rien à y mettre? A Paris, quand j'étais malade, tu m'arrangeais toujours un *petit musée*, et cela faisait passer le temps, de regarder les tableaux. »

Marianne n'avait que l'aquarelle peinte à Pédébosq; elle l'épingla de telle sorte que son frère pût la voir aisément; mais elle se dit que ce paysage n'aurait pas grand attrait pour lui, et elle rédigea, séance tenante, une dépêche à M. Guilbois, le priant de lui envoyer, le plus tôt possible, quelques toiles particulièrement chères à Roger.

La fièvre augmenta pendant les jours qui suivirent, et le malade ne regarda ni le paravent, ni l'aquarelle; mais, lorsque la caisse de Paris arriva, un léger mieux s'était produit, et ce fut avec ravissement qu'il surveilla l'installation du « petit musée » sur la maussade paroi.

« Quel bonheur! voilà le *Ramoneur* et le *Marmiton*, et l'*Égyptienne*, et puis le *Marchand de Marrons*, et *Miss Mabel*. Oh! le portrait de papa, aussi! Tu es bonne, Marianne! »

Un visage manquait, pourtant: le plus doux, le plus aimé de tous, celui que Roger avait eu l'habitude de regarder tous les soirs au moment de s'endormir.

« Le portrait de maman, mon chéri, je ne peux pas te le procurer; c'est ta grand'mère qui l'a serré; elle ne savait pas qu'il était à moi.

— Mais il me le faut, et puis je voudrais aussi ta petite table pliante, pour la mettre à côté de mon lit; tu me l'as toujours prêtée.

— Elle est enfermée avec le portrait.

— Eh bien, va chercher grand'mère; elle me donnera ce que je lui demanderai. »

Marianne, d'habitude si prompte à satisfaire les désirs de son petit malade, ne bougea pas de sa chaise.

« Tu parleras à ta grand'mère quand elle viendra te voir à midi; il ne faut pas la déranger en ce moment. »

La vraie raison, c'est que Marianne se sentait en disgrâce depuis l'arrivée des meubles de Roger. M^{me} Latapie était venue plusieurs fois chaque jour dans la chambre profanée, mais en affectant de ne pas voir les nouveautés qu'on y avait introduites; elle avait eu soin d'aller prendre une des vieilles chaises reléguées sur le palier, et, enfin, pour bien marquer son déplaisir, elle n'avait pas adressé la parole à la jeune fille.

Roger, déraisonnable comme tous les enfants malades, se mit à pleurer, et une violente quinte de toux accompagna cette manifestation. Marianne, vaincue, courut chercher M^{me} Latapie.

Les choses se passèrent tout à rebours des prévisions de la jeune fille. M^{me} Latapie, très flattée de ce que son petit-fils la mandait auprès de lui, s'empressa de monter, et elle ouvrit vivement la porte.

« Grand'mère, j'ai à te parler, gémit la petite voix encore mal assurée.

— J'arrive, mon enfant, j'arr... »

M^{me} Latapie s'était arrêtée, toute saisie; elle avait aperçu le portrait de son fils.

Quoique la peinture ne fût pas achevée, la ressemblance était frappante; la bouche, souffreteuse, légèrement entr'ouverte, comme pour laisser passer plus aisément le souffle court; la rougeur fébrile des pommettes; le regard inquiet des yeux trop brillants... « Oui, c'était bien son malheureux Gaston, avec sa pauvre figure de poitrinaire. »

La vieille dame traversa la chambre et vint s'asseoir près du lit, droit en face du portrait.

« Pourquoi ne me l'a-t-on pas montré plus tôt? A qui est ce tableau? fit-elle.

— A Marianne, bien sûr, répliqua Roger, puisque c'est elle qui l'a peint et qu'elle l'a fait venir de Paris pour moi. Tout ça, c'est

elle qui l'a fait, oui, oui, elle-même, » insista l'enfant, à qui n'échappait pas l'expression d'admiration et de surprise de sa grand'mère, tandis qu'elle s'absorbait dans la contemplation des toiles pendues au mur.

« C'est que c'est une artiste, Marianne, une vraie, reprit Roger, qui était très fier du talent de sa sœur. Tu vois, cette jolie petite fille, je l'appelle miss Mabel, parce qu'elle me fait penser, avec ses beaux cheveux, à une petite Américaine que je rencontre souvent au Luxembourg; et puis, le vieux bonhomme, je l'ai nommé le père Antoine, parce qu'il ressemble à notre concierge de Paris. Pourtant, ce n'est pas son portrait tout à fait, parce que notre concierge, lui, est facteur, et que ce vieux-là est un vrai marchand de marrons; c'est cet air-là qu'ils ont tous à Paris. Tu vois, il fait un petit sourire à la demoiselle, et semble lui dire : « Approchez et goûtez mes « marrons, ils sont meilleurs que ceux des « autres. »

M^{me} Latapie écoutait son petit-fils et regardait, comme fascinée, tous ces visages qui animaient de leur vie la grande muraille blanche, et l'éclairaient de leur sourire, puis elle revenait à la figure douloureuse de son fils, et enfin examinait cette Marianne, qu'elle avait jugée un peu sottie, et qui lui apparaissait en cet instant une créature tout à fait extraordinaire.

Roger, ravi d'avoir un auditeur attentif, continuait ses explications, racontait les histoires qu'il s'était forgées à lui-même et, sans un mot de Marianne, il aurait oublié de présenter sa requête.

« Grand'mère, dit-il, il paraît que tu as enfermé le portrait de maman.

— Oui, mon petit, je l'ai mis à l'abri pour qu'il ne s'abîmât pas; tu seras content de le retrouver encore tout neuf quand tu seras grand. »

Roger se mit à rire :

« Grand'mère, c'est une photographie, de celles qui ne s'abîment pas; et puis, d'ailleurs, ce portrait-là, il faut que je puisse le regarder pendant que je suis petit pour ne pas oublier maman. Marianne veut bien me le prêter; il

est à elle, tu sais. Sois gentille, grand'mère, et va me le chercher tout de suite. Et apporte-moi aussi la petite table qui se replie; il n'aurait pas fallu l'enfermer, elle est à Marianne; c'était un cadeau de maman. »

M^{me} Latapie se leva en toute hâte, très confuse; avec ses idées si arrêtées sur la propriété, il lui semblait qu'elle s'était rendue coupable d'un véritable méfait.

« Excusez-moi, mademoiselle Marianne; je ne savais pas que ces choses fussent à vous. Y en aurait-il peut-être d'autres? Venez donc avec moi, vous m'expliquerez.

— Il y en a beaucoup d'autres, dit Roger, tout ce qui était à papa est à elle, même les assiettes et les casseroles de notre cuisine. »

Roger, fatigué d'avoir trop parlé, fit asseoir sa sœur sur le bord du lit et s'appuya contre elle; de ses deux petites mains fluettes, il retenait la jeune fille.

« Non, non, ne t'en va pas; je respire mieux quand tu es près de moi.

— Ne vous tourmentez pas, madame, dit Marianne, cela n'a pas la moindre importance; si Roger n'avait pas été malade, je ne lui aurais pas permis de vous ennuyer ainsi, et je regrette qu'il m'empêche de vous aider. »

M^{me} Latapie quitta la chambre, tout à fait ahurie; décidément cette jeune Parisienne ne ressemblait à personne. Lorsqu'elle revint, au bout de quelques instants, Roger s'était endormi; mais il eut, au réveil, un moment de bonheur en revoyant le portrait tant aimé, qui lui souriait de la petite table où Marianne l'avait installé sur un chevalet. La vieille dame était repartie tout de suite, et on avait entendu, peu après, un grand remue-ménage dans la chambre qui restait toujours fermée, celle qui avait été habitée par M. Latapie à son dernier voyage, et où se trouvaient enfermés les objets apportés par lui. M^{me} Latapie ne recouvra un peu de calme que lorsqu'elle eut réussi à décider Marianne à l'accompagner et qu'elle lui eut montré tout ce qu'elle avait retiré des caisses.

« Ce que m'a dit l'enfant m'a tracassée. J'ai relu le testament; j'ai reconnu que j'avais eu

tort de serrer toutes ces affaires. Mais je vous affirme que je n'avais pas compris... Je croyais que tout ça était au petit. Mademoiselle Marianne, il ne faut pas m'en vouloir. Ah! si vous saviez ce que j'ai eu à supporter! Apprendre subitement, comme par un coup de foudre, par cette dépêche des Eaux-Bonnes, que mon fils était mort, que je ne pourrais même pas prier près de son lit, que je ne suivrais pas son convoi, que Paris me le reprenait mort, après me l'avoir pris vivant!... Tenez, je ne sais pas comment j'ai survécu à cette épreuve! Et à présent, cet enfant, ce charmant enfant, le voir si malade! Ah! que la vie est amère pour les vieilles gens! Mieux vaut s'en aller de bonne heure comme mon Gaston! »

Les mains maigres de la vieille femme se crispèrent l'une sur l'autre, des larmes coulaient une à une sur ses joues ridées. Marianne sentit passer en elle comme une grande vague de pitié. La compassion qui lui avait fait quitter Paris si brusquement la reprenait, puissante, impérieuse; elle entourait de ses bras les épaules chétives et très respectueusement baisa le visage amaigri en murmurant des paroles d'espoir et de consolation.

Ce court épanchement, ces larmes versées en commun firent plus pour rapprocher les deux femmes que des semaines et des mois de cohabitation. Mais on n'avait pas le temps de se livrer aux émotions; le petit malade, devenu, de par sa faiblesse, un vrai despote, réclamait son esclave.

Esclave, c'était le mot. Jour et nuit, Marianne était aux ordres de son frère. M^{me} Latapie n'aurait pas demandé mieux que de se rendre utile; mais la pauvre femme s'agitait, perdait la tête, heurtait les fioles aux médicaments les uns contre les autres, renversait les tasses, accrochait les chaises avec sa jupe, et Roger tressautait à chacun de ces accidents. Elle s'en apercevait, s'écriait : « Mon Dieu! que je suis maladroite! » et finissait par se sauver en frappant la porte de désespoir. L'excellent M. Lacoste, au contraire, faisait un infirmier modèle. Pendant les premiers jours

de la maladie, alors que le docteur Perrier interdisait la chambre de Roger à tout le monde, excepté à M^{lle} Mercier et à M^{me} Latapie, il avait dû rôder continuellement autour de la maison, car il avait toujours surgi d'une façon inexplicable lorsqu'il s'était agi de courir chez le médecin ou à la pharmacie.

Plus tard, admis auprès de son pupille, il avait fait preuve d'un talent particulier pour arranger les oreillers à la convenance du malade, préparer des boissons rafraîchissantes et deviner les moindres désirs de l'enfant, le tout avec de petits mouvements de souris, adroits et silencieux. Et puis, très doucement, presque à voix basse, il racontait de gentilles histoires appropriées à la faiblesse du malade, ou bien lui adressait, sans en avoir l'air, une petite exhortation à la patience.

« Tè, la pauvre sœur, elle n'en peut plus ce matin. Nous ne dirons pas un mot, ni l'un ni l'autre, nous ne lui demanderons rien pendant un grand moment, et peut-être qu'elle dormira un peu. Tè, vois, ses yeux qui se ferment! »

Ce tuteur modèle n'était plus à Orthez. Quinze jours environ après l'accident de Roger, il avait reçu, de Montevideo, de la maison de banque fondée par lui au temps de son activité, et dirigée actuellement par un de ses neveux, des nouvelles très alarmantes. Partagé entre le désir de se rendre utile à Roger et l'inquiétude que lui inspirait la situation de la banque, il hésita pendant plusieurs jours à prendre un parti. Mais, lorsque le docteur eut déclaré Roger hors de danger, il s'était décidé au voyage d'Amérique avec l'espoir d'empêcher une catastrophe.

Comme précédemment, il aurait voulu faire seul la traversée; Gracieuse, qui constatait une certaine altération dans la santé de son maître, avait réussi, à force de supplications, à lui faire accepter l'escorte du fidèle Pierre.

Ce double départ obligeait Gracieuse à garder la maison, et ce n'était que de loin en loin qu'elle pouvait quitter l'Oustaü-Escounut et mettre son expérience et son habileté au service de Marianne. Du reste, sa présence

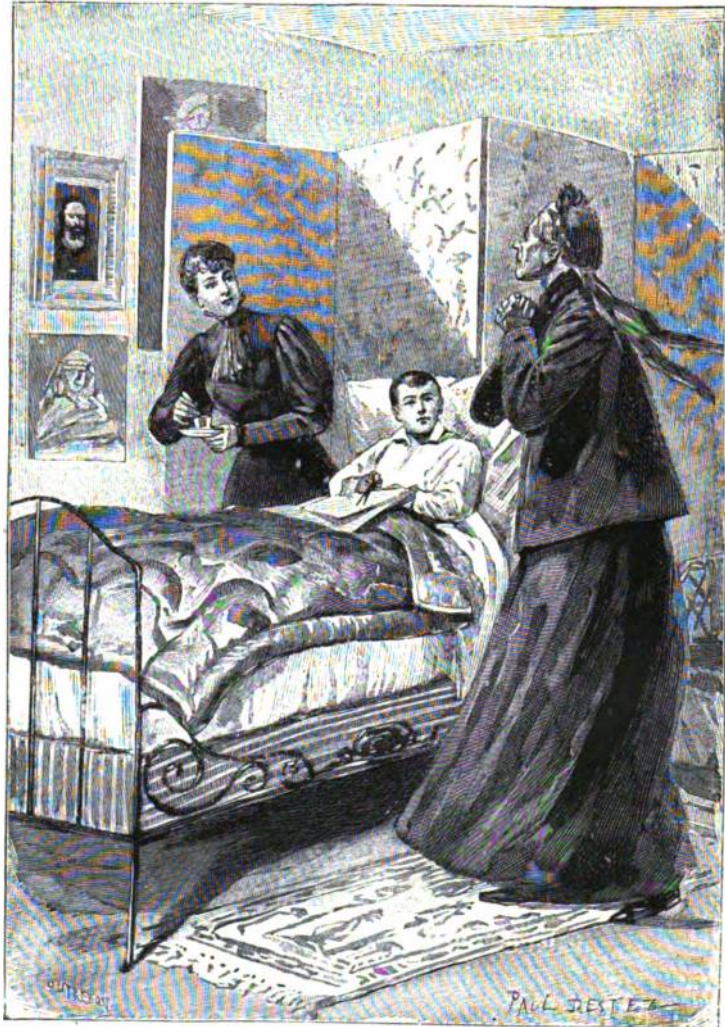
était moins utile rue Mocande qu'au début de la maladie ; M^{me} Latapie, qui, depuis la scène du portrait, cherchait continuellement à faciliter à M^{lle} Mercier l'accomplissement de sa tâche, avait pris chez elle la mère de Donine, et la jeune fille pouvait confier à celle-ci le soin de préparer les potages et les bouillies destinés au malade.

M^{me} Bonnemason s'était offerte pour aider à soigner son jeune parent ; mais sa voix forte, ses mouvements brusques et une façon particulière de souffler bruyamment en marchant par la chambre, avaient beaucoup fatigué le petit Roger. « Je t'en prie, Marianne, ne laisse pas revenir la cousine *Locomotive*, » avait-il dit, et il avait fallu trouver des prétextes pour éloigner la bonne dame et l'amener à se faire remplacer par une ou deux des fameuses boîtes à musique de son époux.

La seule ressource qui restait à Marianne, c'était le docteur Perrier. Intelligent, savant, dévoué, très aimable avec Roger qui l'avait pris en amitié, le jeune médecin avait inspiré pleine confiance à Marianne. Dans les jours de découragement, elle avait retrouvé de l'espoir en sentant sa main serrée dans celle du docteur. Cette étreinte franche et énergique lui disait dans son langage muet : « Courage ; je suis là. Je lutte avec vous. Nous serons vainqueurs. »

D'ailleurs, cette visite quotidienne était pour le frère et la sœur le meilleur moment de la journée. Roger, ranimé par la présence de son grand ami, écoutait avec ravissement le récit des prouesses de Milianah et de Negro, le cheval et le chien du docteur. Quant à Marianne elle-même, il lui semblait qu'une bouffée d'air vivifiant entraînait dans la chambre

avec le jeune homme alerte et dispos qui parlait des événements du jour, des découvertes récentes, du livre nouveau, et qui semblait ne pas avoir autre chose à faire



que d'égayer son petit malade et la fidèle gardienne de celui-ci. Comme M^{me} Latapie, il avait beaucoup étudié le musée de Roger ; les deux *M* entrelacés n'étaient pas restés longtemps un mystère pour lui, et la jeune artiste avait eu le plaisir de voir ses œuvres comprises et appréciées par un amateur plus éclairé que la grand'mère.

Marianne jouissait sans arrière-pensée de ces relations simples et amicales nouées au chevet du petit malade. Une parole de M^{me} Latapie vint tout gâter.

« Quelle bonne aubaine pour le docteur

Perrier que la maladie de notre pauvre enfant ! dit-elle un jour. Lui qui n'aime pas les vieilles coutumes françaises, qui a refusé de se mettre sur les rangs pour nos demoiselles d'Orthez, parce qu'il avait la prétention de faire la connaissance des jeunes filles avant de se poser en prétendant, il doit être content maintenant. Son occasion tant cherchée, il l'a trouvée, et il en profite, Dieu sait ! On ne pouvait pas le garder cinq minutes auprès d'un malade, et le voilà qui s'installe, qui laisse son cheval aux mouches pendant des demi-heures... »

Marianne devint pâle, puis toute rouge. L'idée de considérer le docteur Perrier comme un mari possible ne lui était jamais venue à l'esprit. Elle avait apprécié sa sollicitude pour Roger et joui de sa conversation, mais sans se demander s'il était marié ou célibataire. La remarque de M^{me} Latapie fit subitement naître chez elle tout une série de réflexions pénibles. Ces causeries innocentes, le seul agrément de sa vie de recluse, allaient être mal interprétées. On l'aurait jugée hardie, elle, Marianne, que l'on avait regardée partout comme trop sérieuse pour son âge, elle qui avait exagéré la réserve que lui imposait cette situation, toujours si pénible, de fille ayant perdu sa mère !

Elle ne répondit rien à M^{me} Latapie, se disant que mieux valait ne pas paraître attacher d'importance à un propos peut-être irréfléchi. Mais la vieille dame tenait à préciser son idée. Le docteur Perrier avait tort de donner dans les nouveautés, d'adopter les idées de ces originaux d'Anglais et d'Américains. Il n'en était pas moins un fils du vieil Orthez et, comme tel, il devait être soutenu. Marianne elle-même, quoique Parisienne, avait du bon, et ce qu'on pouvait lui souhaiter, c'était de trouver un brave provincial pour mari.

« Vous savez, mademoiselle Marianne, vous pourriez rencontrer plus mal. Élie Perrier est un bon garçon, un excellent garçon. Sa famille est une des meilleures de la contrée, tant dans le pays basque que par ici ; elle a du bien, quatre ou cinq grosses métairies et de

belles rentes avec cela. Élie n'aurait eu aucun besoin de travailler, mais il n'y a pas eu moyen de le détourner de cette idée de se faire médecin... »

— Oh ! madame, je vous en prie ! dit Marianne d'une voix suppliante. Je n'ai jamais pensé au mariage comme tant de jeunes filles pour qui c'est le but unique de la vie, et, en ce moment, je suis absolument éloignée de toute idée de ce genre. Si vous voulez être bonne, vous ne me parlerez plus comme vous venez de le faire ! »

M^{me} Latapie reconnut que l'émoi de la jeune fille était sincère et elle eut le bon goût d'éviter toute allusion nouvelle. Mais le mal était fait, et Marianne, rendue attentive aux allures du jeune docteur, fut bien obligée, malgré toute sa modestie, de constater que M. Arnel, et un autre médecin qu'elle avait eu l'occasion de voir pour Roger, entendaient très différemment la visite médicale : le pouls, la langue, la température du corps y tenaient une place beaucoup plus importante, et jamais elle n'avait vu à ces deux praticiens cet empressement, ce vif intérêt pour tous les goûts, toutes les opinions de la sœur du malade. Du coup, la jeune fille modifia sa manière de recevoir M. Perrier ; elle s'efforça de ne le traiter qu'en médecin, laissant à M^{me} Latapie le soin de faire la conversation, et se renfermant strictement elle-même dans les détails techniques.

Elle n'y gagna pas grand'chose ; le jeune docteur ne prenait pas son parti de ces airs indifférents, de ces gestes marquant la froideur, et redoublait d'amitié pour Roger et de verve dans ses brillantes causeries.

« Vous n'allez pourtant pas vous mettre à faire la coquette ? » dit un jour M^{me} Latapie qui s'amusait fort des airs navrés que prenait parfois le jeune médecin. Marianne ne répondit rien, mais passa dans sa chambre ; lorsqu'elle en revint, elle avait les yeux rouges ; n'arriverait-elle donc pas à trouver une attitude qui ne donnât prise à aucune de ces critiques ultra-blessantes pour elle ?

CHAPITRE X

Secours inattendus.

M. Lacoste, en partant, avait instamment recommandé Marianne à M^{lle} Amanda et à M^{mes} Casaban.

« Ne faites pas attention à son air un peu froid. Il n'y a qu'à suivre mon exemple; traitez-la en amie, et vous verrez, c'est une charmante nature. »

Fortes de ce conseil, M^{me} Casaban et sa fille pénétrèrent hardiment au cœur de la place, c'est-à-dire dans la chambre même de Roger, et la première, prenant un ton d'autorité maternelle, s'installa près du petit lit et envoya Marianne respirer un instant l'air de la cour avec Anna. Les deux jeunes filles s'assirent sous le figuier, et bientôt elles furent engagées en une causerie animée au sujet de certaine nouvelle lue dans une des Revues américaines de l'oncle Lacoste. Il se trouvait qu'Anna était d'un avis opposé à celui de Marianne sur le caractère d'une jeune femme, l'héroïne du récit, et très tranquillement, mais avec fermeté, la petite provinciale exposa ses arguments, blâmant l'exaltation sentimentale et fausse qui aboutissait presque à un crime. Marianne fut toute surprise de l'accent personnel, de l'argumentation de M^{lle} Casaban.

« Comme vous avez dû réfléchir à tout cela! s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous qu'on fasse à Orthez, si ce n'est réfléchir? répliqua la jeune fille. Nous avons tant de temps ici pour la lecture, la musique et la méditation, que maman prétend que nous risquons de devenir des pédantes et des prêchuses, et elle s'ingénie toujours à me trouver des amusements. Il n'y a qu'un malheur : ce qu'on est convenu d'appeler des amusements, m'ennuie. Ainsi, il y a quatre ou cinq ans, M^{me} Bonnemason a insisté pour me conduire au carnaval de Pau; j'ai vu là des fous qui se jetaient des grains de maïs à la figure; on criait, on se bousculait; j'en ai rapporté une grosse migraine et un œil à moitié crevé... On ne m'y a plus reprise. »

Cette déclaration de principes causa une vraie joie à M^{lle} Mercier.

« C'est délicieux de rencontrer une personne qui pense comme vous! s'écria-t-elle. Les jeunes filles sérieuses sont si rares. Il faudra essayer de nous voir de temps en temps... »

— Malheureusement, répondit Anna Casaban, nous allons bientôt quitter Orthez pour passer une partie de l'été chez mon grand-père, comme tous les ans; d'ici à notre départ, je reviendrai le plus souvent possible. »

Marianne, rafraîchie au moral et au physique par cette diversion à ses devoirs si absorbants, retourna auprès de son frère avec un courage tout nouveau, et regrettant, au fond du cœur, l'étrange aveuglement qui l'avait privée d'un plaisir véritable.

« Il est probable, se dit-elle en suivant le cours des réflexions provoquées par la visite d'Anna Casaban, que je ferais la même découverte si je rencontrais M^{lle} Amanda. Mais comment la voir maintenant, et quel prétexte invoquer après m'être tenue systématiquement à l'écart? »

Deux ou trois jours plus tard, comme Marianne et M^{me} Latapie travaillaient près du lit de Roger, Donine, toujours hostile et impertinente, vint jeter une lettre sur la table.

La petite enveloppe gris clair, satinée, parfumée et marquée d'un chiffre, avait un aspect engageant, mais l'écriture de l'adresse, irrégulière et tremblée, formait un contraste bizarre avec cette élégance.

« Une lettre d'Amanda! » fit M^{me} Latapie d'un air surpris.

Voici ce que contenait le billet :

« Mademoiselle,

« Permettez à une parente de votre beau-père, que votre si charmante mère avait bien voulu traiter en amie, de vous dire toute sa sympathie. »

« A l'âge où d'autres ne pensent qu'à leurs plaisirs, vous avez tous les soucis d'une mère de famille, aggravés par l'isolement, par l'exil, pour dire le mot. On me dit que vous êtes lasse, découragée, qu'on ne vous voit plus sourire.

« Combien je voudrais vous aider à porter un fardeau que je devine accablant! Mais je ne puis que griffonner ces quelques mots qui vous diront bien mal ma pensée.

« Si vous pouviez revenir frapper à ma porte, on ne vous renverrait pas comme la dernière fois. Tâchez donc de vous échapper, ne fût-ce que pour deux minutes! J'ai si grande envie de vous voir autrement que par les descriptions qu'on me fait de vous. Et surtout, je souhaite de vous embrasser — c'est la seule chose que je sois restée capable de faire à peu près bien.

« Votre dévouée,

« Amanda TARDIEU. »

Au ton de cette lettre, à son allure alerte et dégagée, Marianne se dit tout de suite que sa dernière impression au sujet de M^{lle} Amanda était la vraie, qu'évidemment « la célèbre cousine » ne ressemblait point à la sermonneuse affectée qu'elle s'était figurée d'après les éloges de M^{me} Latapie et aussi, faut-il le dire, d'après ce nom bourgeoisement prétentieux d'Amanda.

A une seconde lecture, le billet lui plut encore davantage, et elle remarqua alors la signature complète. Le nom de Tardieu fut une révélation.

Soudain, elle se rappela que, lorsqu'elle était enfant, sa mère recevait souvent une cousine Tardieu, et lui avait donné à lire, dans un journal pour la jeunesse, de fort jolis contes signés de ce même nom; divers autres souvenirs épars et assez confus lui revinrent en même temps à la mémoire.

« M^{lle} Tardieu n'a-t-elle pas fait une terrible maladie il y a quelques années? »

M^{me} Latapie, qui avait suivi avec intérêt les

changements de physionomie de Marianne, fut ravie de cette question, qui lui fournissait enfin l'occasion tant désirée de parler en détail de sa chère Amanda. Elle se lança aussitôt dans une biographie complète.

M^{lle} Tardieu, restée orpheline à dix-huit ans, était entrée, après de très brillantes études faites à Paris, dans une famille de l'aristocratie russe, où elle avait entrepris l'éducation de trois ou quatre jeunes filles. Secondée par des professeurs venus du dehors, elle avait eu assez de loisirs pour écrire, et les parents de ses élèves, enchantés d'un talent dont leurs enfants étaient les premières à profiter, avaient encouragé ses débuts de tout leur pouvoir. M^{lle} Tardieu était bientôt devenue la collaboratrice assidue et très appréciée d'un *magazine* illustré.

Mais, brusquement, cette vie active et utile avait été interrompue. Pendant une promenade que M^{lle} Amanda faisait avec la plus jeune de ses élèves, les chevaux très fringants du prince Wolkonski avaient eu peur d'un tramway à vapeur; ils s'étaient emportés, la voiture avait été brisée, et les deux promeneuses jetées au loin; l'enfant avait miraculeusement échappé au danger; quant à l'institutrice, on l'avait relevée sans connaissance et horriblement mutilée. On la crut perdue, d'abord; mais, au bout de quelques semaines, le grand chirurgien qui l'avait soignée déclara à M^{lle} Tardieu qu'elle pouvait espérer de vivre bien longtemps encore. Pressé, harcelé de questions par sa cliente, il finit par ajouter que très vraisemblablement elle passerait le reste de son existence dans la gouttière où il l'avait enfermée. Et voilà comment, à trente-deux ans, elle était revenue à Orthez, où elle possédait une petite maison et où elle vivait, avec sa vieille nourrice, de la pension que lui faisait le prince Wolkonski.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)



ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

VII

Chez les Somalis.

Les noirs qui cernaient les voyageurs appartenaient à l'un des types les moins avenants de la race Somali. La tête allongée, le front bas et déprimé, le nez épaté, le *prognathisme*¹ très accentué, ils étaient d'assez haute taille, mais d'une maigreur qui faisait ressembler leurs bras et leurs jambes à des fuseaux, bien que plusieurs d'entre eux fussent affligés d'un abdomen des plus proéminents. Cette particularité tenait sans doute au régime alimentaire qui leur était commun avec beaucoup de leurs compatriotes : un jeûne à peu près complet, les jours ordinaires, et de véritables orgies de boire et de manger, s'ils en trouvent l'occasion ; ou bien encore, à ce que leur nourriture se composait principalement d'herbes crues, qui ont pour résultat d'enfler sans mesure cette partie de l'individu... En outre, la plupart de ces hommes avaient cherché à s'embellir en traçant des cercles et des losanges sur leur visage ; et non contents de les peindre, ils les avaient profondément entaillés ; ces cicatrices ajoutaient au caractère repoussant de leur physionomie. Les uns étaient vêtus d'un simple pagne, les autres d'une draperie passant sur l'épaule gauche et sous le bras droit, faite d'une étoffe assez souple, ornée, dans le bas, d'une bande de couleurs vives, qui, comme on l'apprit plus tard, est tissée par les femmes indigènes. Leur toilette était complétée par des anneaux de fer aux bras et aux chevilles.

Le plus surprenant d'entre eux était un jeune homme d'une vingtaine d'années qu'on aurait pu croire, au premier abord, revêtu d'un maillot collant ; c'était, en y regardant de

1. Disposition de la face qui porte la mâchoire en avant.

plus près, tout simplement un bariolage de couleurs posées sur la peau avec beaucoup de caprice par le fantasque propriétaire. Renouvelant, sans s'en douter, les fantaisies des élégants du moyen âge, ce garçon, grand, robuste et d'une figure plus douce que ses compagnons, avait peint une de ses jambes en raies longitudinales, alternant du jaune d'ocre au rouge vif ; l'autre d'un bleu d'azur ; le torse à raies blanches et noires horizontales, un bras en rouge et l'autre en jaune. Cet ensemble, couronné d'une face grimaçante et d'une tignasse d'une invraisemblable épaisseur, tressée en une multitude de petites queues, était si grotesque, que, malgré la gravité de la situation, Gérard ne put retenir un éclat de rire à l'aspect de cette boule... Le jeune nègre ne parut pas offensé de cet accès de gaieté, et riant aussi, il se mit à baragouiner, tout en tirant Gérard par le bras. Mais les autres, le repoussant sans cérémonie, continuèrent à discuter, ou plutôt à parler tous à la fois sur un ton de plus en plus véhément, désignant tantôt les voyageurs, tantôt l'horizon. Leur mimique était si claire que, sans comprendre un mot de ce qui se disait, les naufragés devinèrent facilement qu'il s'agissait de les emmener vers un but indéterminé. Dans quelle intention ? C'est ce qu'il était plus ardu de décider. La laideur extrême de ces gens ne prévenait guère en leur faveur, et l'idée du cannibalisme avait traversé l'esprit de tous à l'aspect de ces faces patibulaires... Mais enfin, puisqu'ils n'avaient pas commencé par égorger les voyageurs endormis, on pouvait concevoir quelque espérance et supposer qu'ils ne nourrissaient aucun projet sanguinaire.

« Et dire, ... s'écria Gérard désespéré et se

frappant le front, que c'est à moi qu'est dû ce beau résultat!... J'étais chargé de veiller!... et, au lieu de cela, je me suis endormi comme une bûche!... Ah! comment jamais me pardonner cette négligence?...

— Quant à cela, interrompit vivement Le Guen, il n'y a point du tout de votre faute!... Nous pouvions, grâce à notre feu, tenir éloignées les bêtes féroces à quatre pattes... mais les brutes à deux pattes!... cela n'y faisait ni froid ni chaud... Je savais bien, pour ma part, qu'il n'y avait pas moyen de se garer de ces gaillards-là...

— On aurait pu, du moins, leur échapper, si l'on avait remarqué leur approche...

— Ah bien, oui!... Ces moricauds-là, voyez-vous, ça rampe comme des serpents, ça grimpe comme des singes, ça ne fait pas plus de bruit qu'un chat avec ces diables de pieds nus... sans compter qu'ils connaissent ces parages aussi bien que vous connaissez le jardin de votre père, monsieur Gérard... Non, non, il n'y avait point de chance de leur échapper... ne vous faites pas de reproches... Cela devait arriver tôt ou tard, et, ma foi, il sera peut-être plus sûr d'être en compagnie que seuls, après tout... Tout ce pays-ci ne me dit rien qui vaille!...

— Ah! si seulement j'avais mon revolver!... murmura Gérard.

— Ma foi, j'aime autant que vous ne l'avez point, répliqua Le Guen, car vous auriez certainement voulu vous en servir, et voilà déjà un bout de temps que nous serions massacrés... Au lieu que, tant que nous sommes en vie, il y a de l'espoir... Pour ces moricauds-là, croyez-moi, ne les fâchons pas, voyons-les venir... ils sont plus de dix contre un, et vous savez, ces lances, des *zagaies* ils appellent ça, — faut s'en méfier!... *des fois*, elles sont empoisonnées du bout!... Vous n'aimeriez pas beaucoup voir mamzelle Colette en recevoir un coup, n'est-ce pas?... »

Gérard pâlit d'horreur.

« Eh bien donc, tâchons de ne pas nous les mettre à dos, reprit Le Guen. A leur mine, il me semble qu'ils n'ont pas de mauvaises intentions... Et s'ils veulent absolument nous

emmener — dame! je ne vois pas trop moyen d'y résister...

— Où croyez-vous qu'ils veulent nous conduire, Le Guen? demanda Colette, qui, le visage blanc comme un linge, se serrait contre Martine qui tenait Lina dans ses bras.

— Qui diable sait?... s'écria le matelot. Dans leur village, sans doute, pour nous montrer ainsi que des bêtes curieuses, quoi!...

— Est-ce qu'ils vont nous manger?... demanda Lina ne pouvant plus cacher son épouvante.

— Nous manger!... s'écria Martine en frissonnant, *tant vaudrait-il!*... *Chès...* les païens!...

— Je te l'avais bien dit, Martine! murmura Gérard souriant malgré lui; tu es un trop fin morceau! comment veux-tu qu'ils résistent à l'envie d'y porter la dent?... »

Mais s'apercevant que Lina était à demi folle de terreur, il reprit plus sérieusement :

« Non, Lina, n'aie pas peur! vois comme ce bonhomme-là a l'air gentil avec son bonnet à poil et son costume de perroquet... Impossible de manger les gens après leur avoir fait tant de salamalecs... ce serait odieux... Oui, oui, mon garçon, ouvre la bouche, va, décroche-toi la mâchoire à sourire... prends garde seulement que, si tu continues, elle risque de se fendre jusqu'à tes oreilles... et alors qui est-ce qui te la recoudra?... Pas moi, je te le garantis!... »

Un peu rassurée par le ton de Gérard, Lina se risqua à jeter un regard dans la direction du jeune homme bariolé, qui, en se livrant à mille contorsions et grimaces amicales, leur offrait un régime de magnifiques bananes fraîches. Gérard accepta et partagea les fruits avec ses compagnons qui en mangèrent non sans plaisir. Le jeune noir parut enchanté du succès de son attention.

Enfin, après un palabre interminable, les noirs parurent tomber d'accord de se remettre en route. Faisant signe aux naufragés de se lever, ils les entourèrent et leur donnèrent clairement à comprendre qu'il fallait marcher. Il n'y avait pas moyen de résister. Avant de partir, toutefois, le jeune homme bariolé, qui

répondait au doux nom de Mréko, grimpa avec l'agilité d'un chimpanzé à l'arbre mort et en rapporta les mouchoirs de Martine, qu'il remit à Le Guen. Décidément ses intentions étaient bienveillantes. Il semblait s'être pris d'une grande affection pour Gérard, car il vint se placer à ses côtés, et, passant son bras sous celui du jeune garçon, qui ne crut pas devoir repousser ses avances, il emboîta le pas et s'enhardit bientôt jusqu'à promener des mains indiscretes sur les vêtements de son nouvel ami, lesquels paraissaient l'intriguer beaucoup. Ses guêtres en particulier lui causaient un étonnement sans mélange et il articula un mot qui signifiait « pieds d'éléphant », comme on le comprit plus tard. Gérard ne perdait pas une occasion de s'instruire; il se mit donc en devoir de catéchiser son nouvel ami et de tirer de lui quelques notions de langue nègre. Prenant la patte noire du jeune homme, il lui dit plusieurs fois « main? main?... » d'un ton si interrogatif que l'indigène finit par comprendre et se mit à crier : « *M'ta!* » d'une voix de stentor. Gérard répéta le mot, et procédant de la même façon se fit enseigner successivement le nom de sa tête, de ses traits, de ses membres, d'un animal traversant le sentier, des arbres, du ciel, de la terre, en un mot, de tout ce qui les entourait. Mréko prit bien vite goût au rôle de professeur; il acceptait, en riant aux éclats, les efforts de son élève pour prononcer correctement, et quand Gérard cessait de questionner, offrait spontanément des informations.

C'est ainsi que, désignant tout à coup Colette, il articula non sans un respect évident le mot « *Nyenyési* ». Les autres noirs, tournant vivement les yeux vers la jeune fille, parurent approuver cette inspiration; agitant la tête d'un air satisfait, ils répétèrent tous : « *Nyenyési! Nyenyési!* ».

Les prisonniers comprirent que c'était là le nom qu'ils conféraient à M^{lle} Massey, mais ils n'en saisirent le sens qu'à l'heure du crépuscule, quand l'étoile du soir parut dans le ciel clair, solitaire et brillante comme un diamant près de la lune montante. Désignant alors alternativement l'astre et la jeune fille, Mréko

s'arrangea pour qu'on ne pût conserver de doute sur ce qu'il voulait dire : il comparait Colette à Vénus, la plus belle des étoiles; et la jeune fille ne put s'empêcher de sourire, tant l'éloge était naïf et spontané...

« Peste! il est galant, notre ami l'arlequin!... fit Gérard en hochant la tête. Je ne lui aurais jamais cru tant de goût!... et, dès aujourd'hui, je lui donne mon estime, puisqu'il est capable de t'admirer... »

— Ces moricauds-là, fit Le Guen philosophe, sont eux-mêmes vilains comme des singes; cela ne les empêche pas de connaître ce qui est beau. Voyez-vous, si on leur donnait le choix, ils préféreraient de beaucoup être blancs... Mais dame! on est ce qu'on est... Dire qu'on ne peut pas seulement ajouter un centimètre à sa taille, ou changer la forme de son nez!... Quand j'étais un jeune homme de votre âge, monsieur Gérard, je me désolais d'avoir les cheveux roux... cela ne m'allait pas... oh! mais pas du tout!... Il a bien fallu le supporter pourtant... et, ma foi, j'ai fini par trouver que ma couleur en valait une autre!...

— *Té!*... pour sûr!... fit poliment Martine, qui n'en pensait pas un mot.

— Ah! vous trouvez, mamzelle Martine? s'écria Le Guen ravi. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, j'étais assez bête, étant gosse, pour geindre là-dessus... j'aurais donné n'importe quoi pour changer... Gageons que ce moricaud ne serait pas fâché de muer sa peau noire... à preuve qu'il la barbouille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel...

— Il vous appelle *Mlijù*, Le Guen, interrompit Gérard; je voudrais bien comprendre.

— Qui sait? fit le matelot en se rengorgeant; pas quelque chose de si gentil que le nom de mamzelle Colette, sans nul doute!...

— Ils appellent Lina *Njerkuk*; j'ai cru deviner que ce mot signifie *enfant*, tout simplement. Quant à toi, Martine, ils t'ont baptisée *Kouési*, et, vrai, je suis presque sûr que ça veut dire *la lune*... Vois-tu quel coup d'œil ils ont!... ils ont tout de suite saisi la forme de ta chère figure...

— Et qu'est-ce qu'elle a, ma figure?

— Elle est parfaite à mes yeux — mais

comme elle est très arrondie, ils te comparent à la lune!

— Les malappris!... s'écria Martine. Et vous, comment vous nomment-ils?

— Moi, ils m'appellent *Vaghian*... Qui diable sait encore ce que cela signifie?...

— *Un qui n'a pas froid aux yeux*, je parie!... s'écria la brave fille. Ils ont bien vu qu'il ne fallait pas vous marcher sur le pied... Allons, ils ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air... Mais *la lune*!... je voudrais bien savoir de quel droit ils se permettent de m'appeler ainsi!...

— Tu sauras, ma chère Martine, dit Colette en souriant, que, pour tous les orientaux, c'est faire un grand compliment à une femme que de comparer son visage à la lune. Les Persans, par exemple, n'ont pas de louange plus haute; et les *houris* du paradis de Mahomet ont toutes la *face de lune*... Ne prends donc pas ce surnom en mauvaise part. »

On arrivait, à ce moment, au sommet d'une petite colline où les noirs parurent disposés à passer la nuit.

Toute la journée, on avait marché sans se presser à travers des plaines immenses, couvertes d'herbes hautes et drues qui atteignaient jusqu'aux épaules des grandes personnes et dissimulaient complètement Lina. Des fondrières, d'énormes trous causés par le passage des éléphants, accidentaient le sol çà et là; certaines parties devaient être très marécageuses dans la saison des pluies, mais l'extrême sécheresse qui régnait alors avait solidifié le sol. Parfois, quittant la prairie à l'horizon sans bornes, on s'enfonçait dans des bois d'acacias, de grandes forêts obscures rappelant celle qu'on avait traversée en débarquant. Depuis longtemps les voyageurs avaient laissé la mer derrière eux; ils avançaient en droite ligne vers l'ouest, guidés par les noirs qui suivaient un chemin qui leur était évidemment familier. Malgré la grande difficulté qu'il y avait à se frayer un passage sous bois, en pleine végétation tropicale, les voyageurs acceptaient sans regret de s'engager sous ces voûtes majestueuses, où l'ardeur du soleil, tempérée par les magnifiques

frondaisons, était moins cruelle que dans la brousse. Des fruits délicieux abondaient; et, de tous côtés, des arbustes fleuris, magnolias, jasmins, acacias, mimosas jaunes et blancs, orchidées féeriques, embaumaient l'air sans que les noirs parussent leur accorder la moindre attention.

Ces gens continuèrent, tout ce jour-là, à se montrer convenables et même attentifs pour les prisonniers, leur offrant des figues, des bananes, s'arrêtant lorsque Colette ou Lina donnaient des signes de fatigue, en un mot, sauf qu'ils ne les perdaient pas de vue, semblant animés à leur égard d'intentions bienveillantes.

À la nuit on fit halte. On s'endormit, comme la veille, bercé par le rugissement des fauves et le glapisement des hyènes. Mais telle était la fatigue des voyageurs que Lina elle-même s'endormit, à peine couchée sur l'herbe, la tête sur les genoux de Martine, sans donner une seconde pensée à ces voix du désert.

Le voyage reprit, le lendemain, dans les mêmes conditions; Mréko ne se séparait pas de Gérard, et, quoique l'enduit fortement odoriférant, qui recouvrait tout le corps du jeune noir, rendit son voisinage assez désagréable, Gérard, décidé à faire contre fortune bon cœur, le supporta sans broncher et en profita pour faire en langue nègre de tels progrès que, le second soir, il pouvait déjà s'entretenir avec son nouvel ami. Celui-ci, émerveillé de la facilité du jeune blanc, se mettait corps et âme à son rôle de professeur, et bientôt ils s'entendirent à merveille.

Gérard apprit que le surnom de *Mlijù* donné à Le Guen signifiait l'*homme à la barbe*; les noirs éprouvent un grand respect pour une barbe abondante, et celle de Le Guen, qui entourait son visage d'un buisson ardent, avait produit sur eux une vive impression. Le surnom de *Vaghian* signifiait, comme l'avait fort bien pensé Martine, *le Hardi*; Gérard ne fut pas fâché, il faut l'avouer, qu'on lui eût reconnu cette qualité.

D'après ce qu'il comprit des explications de Mréko, Gérard conclut que les noirs, en voyage le long de la côte, s'étaient interrompus dans

leur trajet pour emmener leurs prisonniers à leur chef, Abruko, propre père de Mréko, qui serait assurément fort aise de recevoir des hôtes aussi distingués. Il vivait dans un village éloigné de cinq jours de marche à peine. Comme la présence des jeunes filles ralentissait le voyage, ce ne fut, toutefois, qu'au bout de onze jours qu'on arriva en vue du domaine du chef, composé de huttes d'aspect misérable, et dont Mréko paraissait s'exagérer considérablement la splendeur.

Du plus loin que l'approche des voyageurs eut été signalée, ils furent salués par des cris assourdissants et, bien avant d'entrer dans le village, ils se virent entourés d'une bande d'hommes, de femmes et d'enfants de tout âge, qui, se bousculant, se poussant, piaillant et criant à qui mieux mieux, les entraîna, au milieu d'un vacarme fou, jusqu'à la hutte principale, qui était celle d'Abruko.

Onze jours de relations continues avec les noirs avaient suffi pour que tous les prisonniers, — spécialement Gérard et Colette, — pussent s'exprimer en langue moéri, avec une facilité relative.

Quand ils furent introduits dans la case du chef, — que sa grandeur retenait au rivage et qui s'était abstenu de venir à leur rencontre, bien qu'il en grillât d'envie, — ils purent donc exprimer clairement leurs volontés ou plutôt leurs désirs, puisqu'ils étaient malheureusement au pouvoir absolu de ces gens.

Prenant un air assuré, Gérard déclara cependant qu'ils *consentiraient* à rester au village à condition qu'ils eussent une case à part; celles des noirs fourmillant d'habitants de tout ordre que les Européens ne supportent pas, depuis un porc et des poules jusqu'à des insectes qu'on n'a pas coutume de nommer dans la bonne société. Abruko, nègre d'une cinquantaine d'années qui possédait la petite paire d'yeux les plus rusés du monde, demanda à Gérard ce qu'il lui donnerait en retour.

« Je te donnerai ce *tic-tac*, répliqua Gérard qui avait remarqué la vénération voisine de la terreur que sa montre avait inspirée à Mréko; mais prends garde que, si tu ne m'accordes pas en échange ce que je te demande, le *tic-tac*

mourra et tu n'en pourras plus rien faire. Si tu me fais une case comme je la veux, nous resterons au milieu de vous, et « l'Étoile » ainsi que Kouési ne dédaigneront pas d'enseigner à vos filles quelques-uns des arts des femmes civilisées, à moins que tu ne préfères nous laisser partir tout de suite, puisque nous ne pouvons t'être d'aucune utilité...

— Ouais! fit Abruko en son langage. Vous laissez partir!... Je n'aurais garde. Ne sais-tu pas que c'est par une faveur spéciale du ciel que mon fils a fait une capture aussi extraordinaire à son premier voyage?... Non, non, ce que les Massékés tiennent, ils le gardent!... Je veux bien consentir à vous faire édifier une case, mais c'est à condition que tu me donnes ta parole que vous ne chercherez pas à vous évader... sans cela on vous gardera à vue, et vous ne quitterez pas ma demeure... »

Aucune proposition ne pouvait être plus désagréable à Gérard qui était incapable de songer à manquer à sa parole, fût-elle donnée à un sauvage de l'Afrique équatoriale. Mais, comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, il consentit, se réservant d'agir plus tard par la persuasion, pour qu'Abruko se laissât convaincre de leur rendre leur liberté. Après tout, puisque le malheur avait voulu qu'ils fussent faits prisonniers, il fallait se réjouir d'être tombés aux mains de sauvages de mœurs relativement douces, qui ne leur faisaient subir aucun mauvais traitement. Gérard remit donc solennellement le *tic-tac* aux mains d'Abruko, qui ne chercha pas à dissimuler sa satisfaction et donna incontinent l'ordre à ses esclaves d'édifier une grande case pour ses amis, qui eurent soin d'en choisir l'emplacement un peu en dehors du village, afin d'éviter une proximité peu désirable à tous égards. Ils reconnurent avec joie que ces gens avaient le sentiment de l'honneur, car Gérard n'eut pas plus tôt donné sa parole qu'Abruko ordonna qu'on les laissât libres, et la surveillance gênante dont ils avaient été l'objet pendant le voyage cessa complètement. Les ouvriers nègres eurent bientôt fait de leur construire une hutte, aux murs de boue, au toit de paille assez adroite-

ment établi, séparée en deux pièces par une cloison de joncs tressés, et dans lesquelles ils pourraient au moins dormir en paix en attendant qu'un hasard quelconque vint les tirer de leur fâcheuse situation.

Cependant, après leur entrevue avec le chef, les prisonniers s'étaient hâtés de sortir de la hutte dont l'atmosphère était étouffante. Ils se trouvèrent immédiatement entourés de toute la population du village; pas un habitant, du plus décrépît au plus jeune, qui n'accourût, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, et ne considérât bouche bée ces gens aussi étranges pour eux que le seraient pour nous des naturels de la lune. Beaucoup, à leur vue, tombaient à la renverse en poussant des cris d'effroi. Des négrillons épouvantés se cachaient tout en pleurs derrière leurs noires mamans, convaincus, bien à tort, que les blancs allaient les manger; des femmes se prosternaient en balbutiant des supplications; d'autres jetaient des cris perçants; en un mot, jamais on ne vit pareille sensation.

Colette, riant de bon cœur, saisit au passage un petit moricaud de deux ou trois ans, tout nu, sauf une amulette au col, la peau semblable à du satin noir, sa petite caboche à peu près rasée et parsemée de touffes de laine du plus comique aspect, et le trouvant gentil à croquer, elle ne craignit pas de poser ses lèvres roses sur la joue rebondie du petit bonhomme. Celui-ci s'arrêta court au milieu d'un sanglot formidable, et, consolé soudain, il lui sourit le plus amicalement du monde, tandis que de grosses larmes roulaient encore sur ses joues, en balbutiant « *Caboo, caboo!*... » ce qui est un grand signe d'admiration en langue nègre. Comme la jeune fille le posait à terre, elle se trouva étroitement entourée de toute la population féminine du lieu, qui, enhardi par sa bonté envers le négrillon, avait renoncé soudain à avoir peur, et la considérait avec une ardente curiosité. Toutes ces jeunes personnes chuchotaient, riaient, se poussaient le coude, ainsi que font parfois leurs sœurs blanches au village. Elles étaient de petite taille et de physionomie plus avenante que celle des hommes; cependant,

comme cela se pratique chez presque toutes les peuplades de l'Afrique, elles s'étaient, — dans le but de s'embellir, — arraché les quatre dents de devant, ce qui n'augmentait pas le charme de leur sourire.

Certaines de ces pauvres filles, drapées dans un morceau de rokko, ou toile d'écorce, leurs cheveux crépus couronnés de fleurs ou de feuillage, n'étaient pas tout à fait sans grâce. Colette leur sourit amicalement et, leur adressant dans leur langue quelques douces paroles, permit qu'on se rapprochât un peu. Mal lui en prit; car une des noires beautés s'enhardissant jusqu'à porter la main sur la magnifique natte soyeuse qui tombait plus bas que sa taille svelte, toutes voulurent en faire autant; et se disputant à qui aurait le privilège de caresser cette belle chevelure, elles commençaient à incommoder Colette, lorsque Mréko, observant ce qui se passait, tomba sur les indiscrètes à bras raccourci et eut tôt fait de les refouler à l'arrière-plan et de leur inculquer, par des arguments irrésistibles, des manières un peu plus réservées. Colette, excédée par la chaleur, enleva sa jaquette; une action si simple eut le privilège d'amuser énormément les jeunes filles, qui ne paraissaient pas le moins du monde choquées de la façon sommaire dont Mréko les avait traitées, et qui commençaient déjà à se rapprocher; l'annonce que le repas était prêt vint les disperser.

A la première nouvelle de l'arrivée de son fils et en compagnie de ces étrangers de distinction, Abruko avait ordonné qu'on préparât un grand festin. Deux chevreaux étaient déjà enfouis tout entiers dans la braise d'un four souterrain, flanqués d'une demi-douzaine de poules, de plusieurs perroquets et de quelques petits ouistitis, mets favori de ces nègres. Pendant que le rôti cuisait, on avait préparé des amoncellements de bananes, de pommes de terre, de yams, des piles de gâteaux de manioc, de riz au safran, et surtout un nombre effrayant de calebasses pleines de *mvenghé*, liqueur alcoolique, moussant comme du champagne, que les noirs tirent du jus de banane fermenté. Colette eut la sur-

prise de voir de tout petits bébés saisir les Calebasses au passage et boire avec avidité cette liqueur capiteuse. Elle devait plus tard entendre Abruko déclarer fièrement qu'une goutte d'eau pure n'avait *jamaï*s passé ses lèvres. Il considérait cette boisson comme très peu aristocratique et bonne seulement pour des gens du commun.

Enfin, au bruit monotone des *tams-tams*, Abruko sortit majestueusement de sa case et invita les étrangers à venir prendre place à côté de lui au banquet. Par une faveur toute spéciale et due à la supériorité qu'il leur reconnaissait sans le vouloir, Abruko pria Colette, Martine et Lina de s'asseoir à côté de lui contrairement à l'habitude indigène qui ne reconnaît pas aux femmes le droit de manger à la table des chefs. Il est vrai que les pauvres *Mra* avaient si peu d'analogie avec les Européennes qu'il n'est pas surprenant qu'Abruko lui-même sentit la différence.

Quoi qu'il en soit, le repas était d'une véritable magnificence. Les femmes, les jeunes filles et les enfants servaient les hommes faits, qui mangeaient d'abord et ne leur laissaient que les reliefs du festin.

Abruko, se servant le premier à pleines mains, mangeait sans façon en s'aidant de ses doigts; lorsqu'il avait fini de ronger un os, il le jetait derrière lui; une nuée d'enfants se le disputaient aussitôt comme auraient pu faire des petits chiens. De temps en temps, se léchant les babines et poussant un gloussement de satisfaction, il prenait un morceau qui lui paraissait plus délicat qu'un autre et le déposait sur la large feuille de figuier qui tenait lieu d'assiette devant ses hôtes. Malgré le désir qu'elle éprouvait de ne pas blesser son hôte, Colette aurait été fort embarrassée de disposer de ces dons, si, par chance, Mréko n'eût été non loin d'elle, roulant des yeux ravis de se revoir à la table de son père en une occasion où elle était servie de si royale façon. Colette lui passait dextrement le bon morceau, et le jeune homme en avait tôt fait justice. Elle put ainsi arriver à la fin du repas sans trop de difficulté. Ce fut pendant ce banquet que Colette et Martine eurent la joyeuse

surprise de remarquer le changement que ces quelques jours de vie au grand air avaient déjà produit chez Lina; non seulement elle mangeait d'un bel appétit, elle qui, à la table de la *Durance*, ne pouvait même supporter la vue des aliments, mais on eût dit qu'elle avait grandi; ses joues pâles s'étaient hâlées, prenaient une teinte rose; ses épaules resserrées d'oiseau frileux semblaient vouloir se redresser; et son caractère même paraissait modifié; pas une seule fois, pendant ce dur trajet, elle n'avait boudé, ou repoussé d'un air maussade les attentions de ses compagnons; on eût dit que l'adversité avait ouvert ce petit cœur, et qu'elle reportait sur eux toute l'affection qu'elle ne pouvait plus témoigner à son père.

« Pauvre *chou*, va!... s'écria Martine tout émue. Peut-être ce voyage lui fera-t-il du bien!... »

— Maman serait contente de lui voir une si bonne mine, soupira Colette, ses doux yeux arrêtés sur le visage de Lina; c'est singulier, Martine, toutes les fois que je regarde cette enfant, je me rappelle encore plus vivement maman... Elle ne la quittait pas, à bord...

— Ah! chère madame!... Je crois bien, que la petite ne la quittait pas!... une dame si bonne, si douce... *Chès!*... mais il ne faut pas perdre courage, ma chérie!... Je les ai « rêvés », cette nuit... tous... Madame, monsieur, Henri... tous étaient en bonne santé!... proclama Martine avec autant d'assurance que si elle eût possédé le don de seconde vue. Soyez tranquille!... nous les reverrons!... Et nous en aurons à leur conter... *Boun Diou!* si, dans mon pays, on savait où je suis!... Ils ne voudraient pas le croire, les pauvres!... Moi-même je ne sais pas si je rêve ou si je suis éveillée...

— Un triste rêve, ma bonne Martine, dit Colette en secouant la tête. Puissions-nous en sortir bientôt, pour nous retrouver auprès de nos chers absents!... »

Cependant, le banquet fini, on s'était mis à danser, exercice pour lequel la race noire est passionnée. Les convives, ayant fait de trop copieuses libations, titubaient bien un peu, mais personne n'y prenait garde et ils

bondissaient en mesure, au son monotone des *tam-tams* que les vieilles femmes, accroupies sur leurs talons, frappaient à coups redoublés, scandant cette musique de glapissements déchirants. Les danseurs, fatigués de sauter sur place, se mettaient parfois à tourner comme des toupies; ces girations se terminaient le plus souvent par une chute, et le malheureux, étourdi par les fumées du *mvenghé*, restait étendu à terre en proie à un sommeil lourd, tandis que ses camarades continuaient leurs gambades en lui décochant force coups de pied. D'autres, se précipitant vers les Calebasses, buvaient de longues gorgées de vin de banane, puis s'élançaient derechef au milieu du ballet. Des cris rauques s'échappaient de toutes les poitrines, les bonds devenaient enragés, le bourdonnement des *tam-tams* plus pressé, plus frémissant. Ces figures noires, cabriolant avec frénésie à la lueur d'un grand feu qui éclairait la place et laissait dans l'ombre le reste du village, avaient quelque chose de fantastique, effrayant au dernier point pour Lina : Colette elle-même avait peine à garder son sang-froid. Mais la

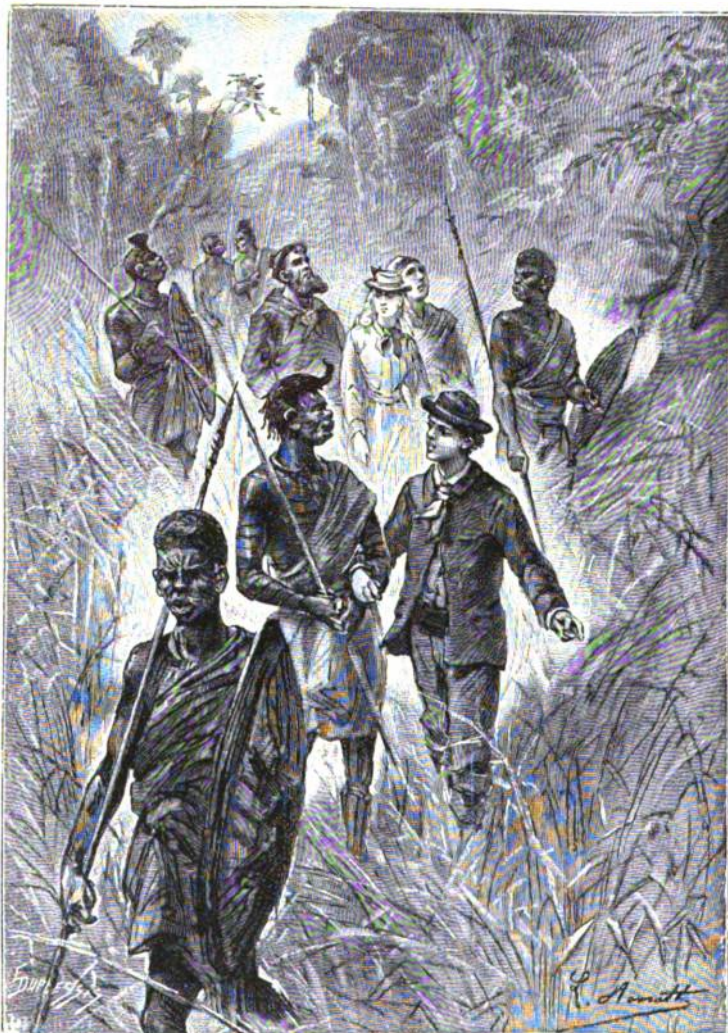
nécessité de rassurer l'enfant, qui se pressait contre elle en pleurant tout bas, la força de se dominer.

— N'aie pas peur, chère mignonne, ils ne sont pas méchants, ils ne nous veulent pas de mal... c'est leur manière de s'amuser... murmura-t-elle.

— Oh ! mais ils sont si vilains, Colette !... ils me font peur !...

— Le fait est qu'ils ne sont guère beaux ! dit Gérard. Attends, Lina, nous allons rentrer chez nous et les laisser à leur sabbat... »

S'approchant aussitôt du chef qui considérait d'un œil bienveillant les farouches ébats



de ses sujets, Gérard lui fit comprendre que sa sœur désirait se retirer. Abruco, bien qu'un peu surpris qu'on voulût quitter la fête de si bonne heure, n'éleva pas d'objections, et les prisonniers — car on ne pouvait les appeler autrement, — allèrent s'enfermer de leur mieux dans leur case, heureux de se trouver enfin séparés de leurs noirs gardiens. Jusqu'au petit jour le bruit des danses et le bourdonnement des *tam-tams* vint troubler leur sommeil.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XI

Des Sandwichs au Cercle polaire.

Six jours après son appareillage, la goélette, cap au sud-ouest, toujours favorisée par le temps, arrivait en vue du groupe des New-South-Orkneys.

Deux îles principales le composent : à l'ouest, la plus étendue, l'île Coronation, dont la cime géante ne se dresse pas à moins de deux mille cinq cents pieds; à l'est, l'île Laurie, terminée par le cap Dundas projeté vers le couchant. Autour émergent des îles moindres, Saddle, Powell, et nombre d'ilots en pains de sucre. Enfin, dans l'ouest, gisent l'île Inaccessible et l'île du Désespoir, ainsi baptisées, sans doute, parce qu'un navigateur n'avait pu accoster l'une et avait désespéré d'atteindre l'autre.

Cet archipel fut découvert conjointement par l'Américain Palmer et l'Anglais Botwell (1821-1822). Traversé par le soixante et unième parallèle, il est compris entre le quarante-quatrième et le quarante-septième méridien.

En s'approchant, l'*Halbrane* nous permit d'observer, du côté nord, des masses convulsionnées, des mornes abrupts, dont les pentes,

plus particulièrement à l'île Coronation, s'adouçissaient en descendant vers le littoral. Au pied s'entassaient de monstrueuses glaces dans un pêle-mêle formidable, lesquelles, avant deux mois, iraient en dérive vers les eaux tempérées.

Ce serait alors la saison où les baleiniers apparaîtraient pour s'adonner à la pêche des souffleurs, tandis que quelques-uns de leurs hommes resteraient sur ces îles afin d'y poursuivre les phoques et les éléphants de mer.

Oh! qu'elles sont les bien nommées, ces terres de deuil et de frimas, lorsque leur linceul d'hiver n'est pas encore troué par les premiers rayons de l'été austral?

Désireux de ne point s'engager à travers le détroit, encombré d'ilots et de glaçons, qui sépare le groupe en deux lots distincts, le capitaine Len Guy rallia d'abord l'extrémité sud-est de l'île Laurie, où il passa la journée du 24; puis, après l'avoir contournée par le cap Dundas, il rangea la côte méridionale de l'île Coronation, près de laquelle la goélette stationna le 25. Le résultat de nos recherches

fut nul en ce qui concernait les marins de la *Jane*.

Si, en 1822, — au mois de septembre, il est vrai, — Weddell, dans l'intention de se procurer des phoques à fourrure sur ce groupe, perdit son temps et ses peines, c'est que l'hiver était encore trop rigoureux. L'*Halbrane*, cette fois, aurait pu faire cargaison de ces amphibiens.

Les volatiles occupaient îles et îlots par milliers. Sans parler des pingouins, sur ces roches tapissées d'une couche de fientes, il y avait un grand nombre de ces pigeons blancs dont j'avais déjà vu quelques échantillons. Ce sont des échassiers, non des palmipèdes, au bec conique peu allongé, aux paupières cerclées de rouge, et l'on peut les abattre sans se donner grand mal.

Quant au règne végétal des New-South-Orkneys, où dominant les schistes quartzeux, d'origine non volcanique, il est uniquement représenté par des lichens grisâtres et quelques rares fucus, de l'espèce laminaire. En quantité foisonnent des patelles sur les grèves, et le long des roches, des moules, dont on fit ample provision.

Je dois dire que le bosseman et ses hommes ne laissèrent point échapper cette occasion d'exterminer à coups de bâton plusieurs douzaines de pingouins. En cela, ils n'obéissaient pas à un blâmable instinct de destruction, mais au désir très légitime de se procurer de la nourriture fraîche.

« Cela vaut le poulet, monsieur Jeorling, m'affirma ce brave Hurliguerly. Est-ce que vous n'en avez pas mangé aux Kerguelen !

— Si, bosseman, mais c'était Atkins qui le préparait.

— Eh bien, ici, c'est Endicott, et vous n'y verrez pas de différence. »

Et, en effet, dans le carré comme dans le poste de l'équipage, on se régala de ces pingouins, qui témoignaient des talents culinaires de notre maître-coq.

L'*Halbrane* mit à la voile le 26 novembre, dès six heures du matin, cap au sud. Elle remonta le quarante-troisième méridien, qu'une bonne observation avait permis d'établir très

exactement. C'était celui que Weddell, puis William Guy avaient suivi, et, si la goélette ne s'en écartait ni à l'est ni à l'ouest, elle tomberait inévitablement sur l'île Tsalal. Toutefois, il fallait compter avec les difficultés de la navigation.

Les vents d'est, très fixés, nous favorisaient. La goélette portait sa voilure au complet, même les bonnettes de hunier, le foc volant et les voiles d'étai. Sous cette large envergure, elle filait avec une vitesse qui devait se maintenir entre onze et douze milles. Que cette vitesse continuât et la traversée serait courte des New-South-Orkneys au cercle polaire.

Au delà, je le sais, il s'agirait de forcer la porte de l'épaisse banquise, ou, — ce qui est plus pratique, — de découvrir une brèche à travers cette courtine de glace.

Et, comme le capitaine Len Guy et moi nous nous entretenions à ce sujet :

« Jusqu'ici, dis-je, l'*Halbrane* a toujours eu vent sous vergue, et, pour peu que cela persiste, nous devons atteindre la banquise avant la débâcle...

— Peut-être oui... peut-être non... monsieur Jeorling, car la saison est extraordinairement précoce, cette année. A l'île Coronation, je l'ai constaté, les blocs se détachaient déjà du littoral, et six semaines plus tôt que d'habitude.

— Heureuse circonstance, capitaine, et il est possible que notre goélette puisse franchir la banquise dès les premières semaines de décembre, alors que la plupart des navires n'y parviennent qu'à la fin de janvier.

— En effet, nous sommes servis par la douceur de la température, répondit le capitaine Len Guy.

— J'ajoute, repris-je, que, lors de sa deuxième expédition, Biscoe n'accosta qu'au milieu de février cette terre que dominant le mont William et le mont Stowerby sur le soixante-quatrième degré de longitude. Les livres de voyage que vous m'avez communiqués l'attestent...

— D'une façon précise, monsieur Jeorling.

— Dès lors, avant un mois, capitaine...

— Avant un mois, j'espère avoir retrouvé, au delà de la banquise, la mer libre, signalée avec tant d'insistance par Weddell et Arthur Pym, et nous n'aurons plus qu'à naviguer dans les conditions ordinaires, jusqu'à l'île Bennet d'abord, jusqu'à l'île Tsalal ensuite. Sur cette mer largement dégagée, quel obstacle pourrait nous arrêter, ou même nous occasionner des retards?...

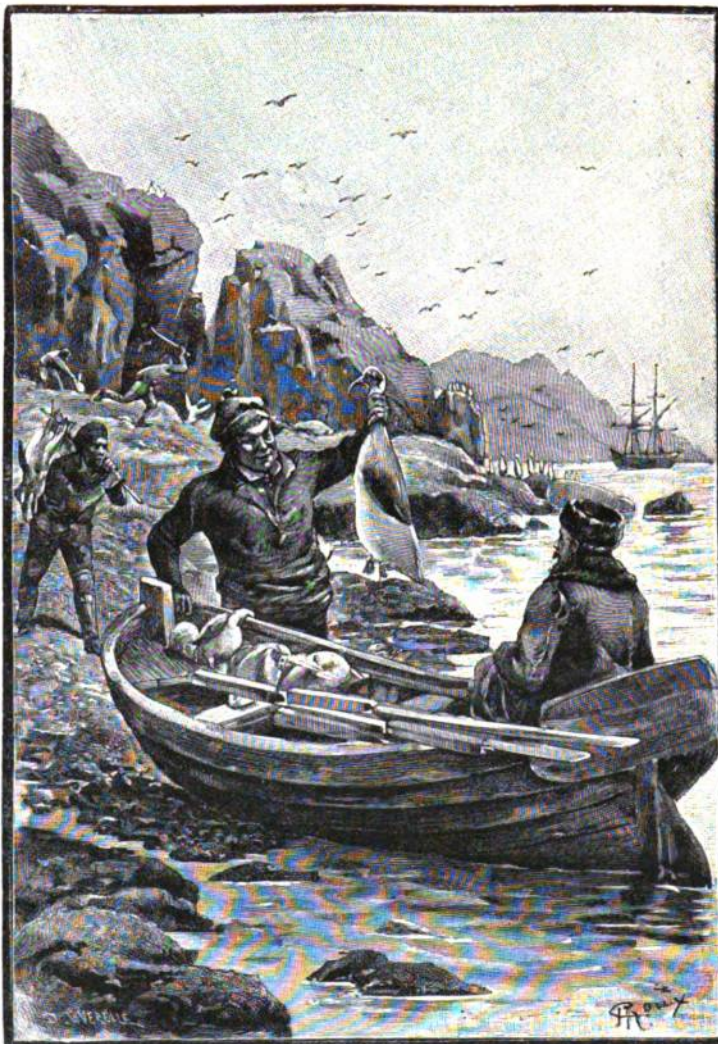
— Je n'en prévois aucun, capitaine, dès que nous serons au revers de la banquise, ce passage est le point difficile, c'est ce qui doit être l'objet de nos constantes préoccupations, et pour peu que les vents d'est tiennent...

— Ils tiendront, monsieur Jeorling, et tous les navigateurs des mers australes ont pu constater, comme je l'ai fait moi-même, la permanence de ces vents. Je sais bien qu'entre le trentième et le soixantième parallèle, les rafales viennent le plus communément de la partie ouest. Mais, au delà, par suite d'un renversement très marqué, les vents opposés prennent le dessus, et, vous ne l'ignorez pas, depuis que nous avons dépassé cette limite, ils soufflent régulièrement dans cette direction...

— Cela est vrai, et je m'en réjouis, capitaine. D'ailleurs, je l'avoue — et cet aveu ne me gêne en rien, — je commence à devenir superstitieux...

— Et pourquoi ne point l'être, monsieur Jeorling?... Qu'y a-t-il de déraisonnable à admettre l'intervention d'une puissance surnaturelle dans les plus ordinaires circonstances de la vie?... Et nous, marins de l'*Halbrane*, nous serait-il permis d'en douter?... Souvenez-vous donc... cette rencontre de l'infortuné Patterson sur la route de notre goé-

lette... ce glaçon emporté jusqu'aux parages que nous traversons, et qui se dissout presque aussitôt... Réfléchissez, monsieur Jeorling, est-ce que ces faits ne sont pas d'ordre provi-



dentiel?... Je vais plus loin, et j'affirme qu'après avoir tant fait pour nous guider vers nos compatriotes de la *Jane*, Dieu ne voudra pas nous abandonner...

— Je le pense comme vous, capitaine. Non ! son intervention n'est pas niable, et, à mon avis, il est faux que le hasard joue sur la scène humaine le rôle que des esprits superficiels lui attribuent!... Tous les faits sont rattachés par un lien mystérieux... une chaîne...

— Une chaîne, monsieur Jeorling, dont, en ce qui nous regarde, le premier maillon est le glaçon de Patterson, et dont le dernier sera

l'île Tsalal!... Ah! mon frère, mon pauvre frère!... Délaissé là-bas depuis onze ans... avec ses compagnons de misère... sans qu'ils aient même pu conserver l'espoir d'être secourus!... Et Patterson, entraîné loin d'eux... dans quelles conditions, nous l'ignorons, comme ils ignorent ce qu'il est devenu!... Si mon cœur se serre, lorsque je songe à ces catastrophes, du moins il ne faiblira pas, monsieur Jeorling, si ce n'est peut-être au moment où mon frère se jettera dans mes bras!... »

Le capitaine Len Guy était en proie à une émotion si pénétrante que mes yeux se mouillaient. Non! je n'aurais pas eu le courage de lui répondre que ce sauvetage comportait bien des malchances! Certes, à n'en point douter, il y a moins de six mois, William Guy et cinq des matelots de la *Jane* se trouvaient encore à l'île Tsalal, puisque le carnet de Patterson l'affirmait... Mais quelle était leur situation?... Étaient-ils au pouvoir de ces insulaires dont Arthur Pym estimait le nombre à plusieurs milliers, sans parler des habitants des îles situées à l'ouest?... Dès lors, ne devons-nous pas attendre du chef de l'île Tsalal, de ce sauvage Too-Wit, quelque attaque à laquelle l'*Halbrane* ne résisterait pas plus que la *Jane*?...

Oui!... mieux valait s'en rapporter à la Providence!... Son intervention s'était déjà manifestée d'une manière éclatante, et cette mission que Dieu nous avait confiée, nous ferions tout ce qu'il est humainement possible de faire pour l'accomplir!

Je dois le mentionner, l'équipage de la goélette, animé des mêmes sentiments, partageait les mêmes espérances, — j'entends les anciens du bord, si dévoués à leur capitaine. Quant aux nouveaux, il se pouvait qu'ils fussent indifférents, ou à peu près, au résultat de la campagne, du moment qu'ils en rapporteraient les profits assurés par leur engagement.

C'est, du moins, ce que prétendait le bosseman, — en exceptant Hunt, toutefois. Il ne semblait pas que cet homme eût été poussé à prendre du service par l'appât des gages ou

des primes. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en parlait pas, et, du reste, ne parlait jamais de rien à personne.

« Et j'imagine qu'il n'en pense pas davantage! me dit Hurliguerly. Je suis encore à connaître la couleur de ses paroles!... En fait de conversation, il ne va pas plus de l'avant qu'un navire mouillé sur sa maîtresse ancre!

— S'il ne vous parle pas, bosseman, il ne me parle pas davantage!

— A mon idée, savez-vous ce qu'il a dû faire, monsieur Jeorling, ce particulier?...

— Dites!

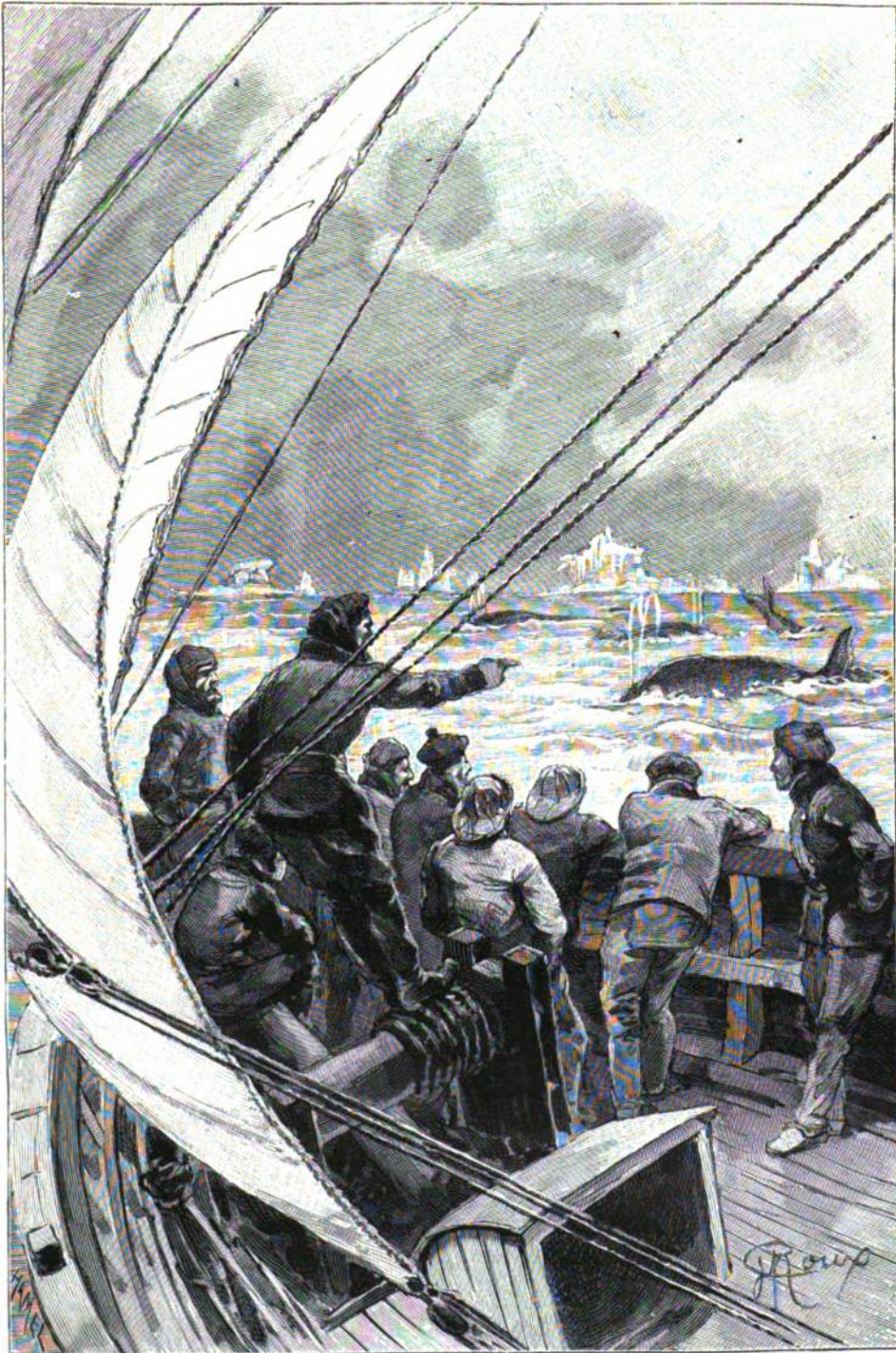
— Eh bien, être allé loin dans les mers australes... oui... loin... bien qu'il soit muet là-dessus comme une carpe dans la friture!... Pourquoi se tait-il, cela le regarde! Mais si ce marsouin-là n'a pas franchi le cercle antarctique et même la banquise d'une bonne dizaine de degrés, je veux que le premier coup de mer m'élingue par-dessus le bord...

— A quoi avez-vous vu cela, bosseman?...

— A ses yeux, monsieur Jeorling, à ses yeux!... N'importe à quel moment, que la goélette ait le cap ici ou là, ils sont toujours braqués vers le sud... des yeux qui ne brasilent jamais... fixes comme des feux de position... »

Hurliguerly n'exagérait pas, et je l'avais déjà remarqué. Pour employer une expression d'Edgar Poe, Hunt avait des yeux de faucon étincelants...

« Lorsqu'il n'est pas de bordée, reprit le bosseman, ce sauvage-là reste tout le temps accoudé sur le bastingage, aussi immobile que muet!... En vérité, sa véritable place serait au bout de notre étrave, où il servirait de figure de proue à l'*Halbrane*!... Une vilaine figure, par exemple!... Et puis, lorsqu'il est à la barre, monsieur Jeorling, observez-le... Ses énormes mains en tiennent les poignées comme si elles étaient rivées à la roue!... Son œil regarde l'habitacle comme si l'aimant du compas l'attirait!... Je me vante d'être bon timonier, mais pour être de la force de Hunt, point!... Avec lui, pas un instant l'aiguille ne s'écarte de la ligne de foi, quelque rude que soit l'embarquée!... Tenez... la nuit... si la lampe de l'habitacle venait à s'éteindre, je



« LA... LA... C'EST UN FIN-BACK... »

(Page 238.)

suis sûr que Hunt n'aurait pas besoin de la rallumer!... Rien qu'avec le feu de ses prunelles, il éclairerait le cadran et se maintiendrait en bonne direction! »

Décidément, le bosseman aimait à se rattraper, en ma compagnie, de l'inattention que le capitaine Len Guy ou Jem West prêtaient d'ordinaire à ses interminables bavardages. En somme, si Hurliguerly s'était fait de Hunt une opinion qui paraîtra quelque peu excessive, je dois avouer que l'attitude de ce singulier personnage l'y autorisait. Positivement, il était permis de le ranger dans la catégorie des êtres semi-fantastiques. Et, pour tout dire, si Edgar Poe l'avait connu, il l'eût pu prendre comme type de l'un de ses plus étranges héros.

Durant plusieurs jours, sans un seul incident, sans que rien vint en rompre la monotonie, notre navigation se continua dans des conditions excellentes. Avec le vent d'est, bon frais, la goélette obtenait son maximum de vitesse, — ce qu'indiquait un long sillage, plat et régulier, traînant à plusieurs milles en arrière.

D'autre part, la saison printanière progressait. Les baleines commençaient à se montrer en troupe. Sur ces parages, une semaine eût suffi à des bâtiments de fort tonnage pour remplir leurs cuves de la précieuse huile. Aussi, les nouveaux matelots du bord, — surtout les Américains, — ne se cachaient-ils point leurs regrets à voir l'indifférence du capitaine en présence de tant d'animaux qui valaient leur pesant d'or, et plus abondants qu'ils ne les eussent jamais aperçus à cette époque de l'année.

De tout l'équipage, celui qui marquait surtout son désappointement, c'était Hearne, un maître de pêche que ses compagnons écoutaient volontiers. Avec ses manières brutales, l'audace farouche que révélait toute sa personne, il avait su s'imposer aux autres matelots. Ce sealing-master, âgé de quarante-quatre ans, était de nationalité américaine. Adroit et vigoureux, je me le figurais, lorsque, debout sur sa balcinière à double pointe, il brandissait le harpon, le lançait dans le flanc

d'une baleine et lui filait de la corde! Il devait être superbe! Or, étant donnée sa violente passion pour ce métier, je ne m'étonnais pas que son mécontentement se fit jour à l'occasion.

Somme toute, notre goélette n'était pas armée pour la pêche, et les engins que cette besogne nécessite ne se trouvaient point à bord. Depuis qu'il naviguait avec l'*Halbrane*, le capitaine Len Guy s'était uniquement borné à trafiquer entre les îles méridionales de l'Atlantique et du Pacifique.

Quoi qu'il en soit, la quantité des souffleurs que nous apercevions dans un rayon de quelques encablures devait être considérée comme extraordinaire.

Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, j'étais venu m'appuyer sur la lisse de l'avant, afin de suivre les ébats de plusieurs couples de ces énormes animaux. Hearne les montrait de la main à ses compagnons, en même temps que de sa bouche s'échappaient ces phrases entrecoupées :

« Là... là... c'est un fin-back... et même, en voici deux... trois... avec leur nageoire dorsale de cinq à six pieds!... Les voyez-vous nager entre deux eaux... tranquillement... sans faire aucun bond!... Ah! si j'avais un harpon, je parie ma tête que je l'enverrais dans l'une des quatre taches jaunâtres qu'ils ont sur le corps!... Mais rien à faire dans cette boîte à trafic... et pas moyen de se dégourdir le bras!... Mille noms du diable! quand on navigue sur ces mers, c'est pour pêcher et non pour... »

Puis, s'interrompant, après un juron de colère :

« Et cette autre baleine!... s'écria-t-il.

— Celle qui vous a une bosse comme un dromadaire?... demanda un des matelots.

— Oui... c'est un hump-back, répondit Hearne. Distingues-tu son ventre plissé, et aussi sa longue nageoire dorsale?... Une capture pas commode, ces hump-backs, car ils coulent à de grandes profondeurs, et vous mangent des brassées de lignes!... Vrai! nous mériterions qu'il nous envoie un coup de queue dans le flanc, celui-là, puisque nous ne lui

envoyons pas un coup de harpon dans le sien !...

— Attention... attention ! » cria le bosseman.

Ce n'était point qu'il y eût à craindre de recevoir ce formidable coup de queue souhaité par le sealing-master. Non ! un énorme souffleur venait d'élonger la goélette, et, presque aussitôt, une trombe d'eau infecte s'échappa de ses événements avec un bruit comparable à une lointaine détonation d'artillerie. Tout l'avant fut inondé jusqu'au grand panneau.

« C'est bien fait ! » grogna Hearne en haussant les épaules, tandis que ses compagnons se secouaient en pestant contre les asperglements du hump-back.

En outre de ces deux espèces de cétacés, on apercevait aussi des baleines franches, — les right-whales, — et ce sont celles que l'on rencontre plus communément dans les mers australes. Dépourvues d'ailerons, elles portent une épaisse couche de lard. Les poursuivre n'offre pas de grands dangers. Aussi les baleines franches sont-elles recherchées au milieu de ces eaux antarctiques, où fourmillent par milliards les petits crustacés, — ce qu'on appelle le « manger de la baleine », — dont elles forment leur unique nourriture.

Précisément, à moins de trois encablures de la goélette, flottait un de ces right-whales, mesurant soixante pieds de longueur, c'est-à-dire de quoi fournir cent barils d'huile. Tel est le rendement de ces monstrueux animaux que trois suffisent à compléter le chargement d'un navire de moyen tonnage.

« Oui !... c'est une baleine franche ! s'écriait Hearne. On la reconnaîtrait rien qu'à son jet gros et court !... Tenez... celui que vous voyez là-bas, par bâbord... comme une colonne de fumée... ça vient d'un right-whale !... Et tout cela nous passe devant le nez... en pure perte !... Vingt dieux !... ne pas remplir ses cuves, quand on le peut, autant vider des sacs de piastres à la mer !... Capitaine de malheur, qui laisse perdre toute cette marchandise, et quel tort il fait à son équipage... »

— Hearne, dit une voix impérieuse, monte

dans les barres !... Tu y seras plus à l'aise pour compter les baleines ! »

C'était la voix de Jem West.

« Lieutenant... »

— Pas de réplique, ou je te tiendrai là-haut jusqu'à demain !... Allons... déhale-toi en double ! »

Et, comme il eût été mal venu à résister, le sealing-master obéit sans mot dire.

En somme, je le répète, l'*Halbrane* ne s'est pas engagée sous ces hautes latitudes pour se livrer à la pêche des mammifères marins, et les matelots n'ont point été recrutés aux Falklands comme pêcheurs. Le seul but de notre campagne, on le connaît, et rien ne devait nous en détourner.

La goélette cinglait alors à la surface d'une eau rougeâtre, colorée par des bans de crustacés, ces sortes de crevettes qui appartiennent au genre des thysanopodes. On voyait les baleines, nonchalamment couchées sur le flanc, les rassembler avec les barbes de leurs fanons, tendues comme un filet entre les deux mâchoires, et les engloutir par myriades dans leur énorme estomac.

Au total, puisque dans ce mois de novembre, en cette portion de l'Atlantique méridional, il y avait un tel nombre de cétacés de diverses espèces, c'est que, je ne saurais trop le répéter, la saison était d'une précocité vraiment anormale. Cependant pas un baleinier ne se montrait sur ces lieux de pêche.

Observons, en passant, que, dès cette première moitié du siècle, les pêcheurs de baleines avaient à peu près abandonné les mers de l'hémisphère boréal, où ne se rencontraient plus que de rares baleinoptères, par suite d'une destruction immodérée. Ce sont actuellement les parages sud de l'Atlantique et du Pacifique que recherchent les Français, les Anglais et les Américains pour cette pêche, qui ne pourra plus s'exercer qu'au prix d'extrêmes fatigues. Il est même probable que cette industrie, si prospère autrefois, finira par prendre fin.

Voici ce qu'il y avait lieu de déduire de cet extraordinaire rassemblement de cétacés.

Depuis que le capitaine Len Guy avait eu

avec moi cette conversation au sujet du roman d'Edgar Poe, je dois noter qu'il était devenu moins réservé. Nous causions assez souvent de choses et d'autres, et, ce jour-là, il me dit :

« La présence de ces baleines indique généralement que la côte se trouve à courte distance, et cela pour deux raisons. La première, c'est que les crustacés qui leur servent de nourriture ne s'écartent jamais très au large des terres. La seconde, c'est que les eaux peu profondes sont nécessaires aux femelles pour déposer leurs petits.

— S'il en est ainsi, capitaine, répondis-je, comment se fait-il que nous ne relevions aucun groupe d'îles entre les New-South-Orkneys et le cercle polaire?...

— Votre observation est juste, répliqua le capitaine Len Guy, et, pour avoir connaissance d'une côte, il faudrait nous écarter d'une quinzaine de degrés dans l'ouest, où gisent les New-South-Shetlands de Bellingshausen, les îles Alexandre et Pierre, enfin la Terre de Graham, qui fut découverte par Biscoe.

— C'est donc, repris-je, que la présence des baleines n'indique pas nécessairement la proximité d'une terre?...

— Je ne sais trop que vous répondre, monsieur Jeorling, et il est possible que la remarque dont je vous ai parlé ne soit pas fondée. Aussi est-il plus raisonnable d'attribuer le nombre de ces animaux aux conditions climatiques de cette année...

— Je ne vois pas d'autre explication, déclarai-je, et elle concorde avec nos propres constatations.

— Eh bien, nous nous hâterons de profiter de ces circonstances... répondit le capitaine Len Guy.

— Et sans tenir compte, ai-je ajouté, des récriminations d'une partie de l'équipage...

— Et pourquoi récrimineraient-ils, ces gens-là?... s'écria le capitaine Len Guy. Ils n'ont pas été recrutés en vue de la pêche, que je sache!... Ils n'ignorent pas pour quel service ils ont été embarqués, et Jem West a bien fait de couper court à ces mauvaises dispositions!... Ce ne sont pas mes vieux

compagnons qui se seraient permis!... Voyez-vous, monsieur Jeorling, il est regrettable que je n'aie pas pu me contenter de mes hommes!... Par malheur, ce n'était pas possible, eu égard à la population indigène de l'île Tsalal! »

Je m'empresse de dire que si l'on ne chassait pas la baleine, aucune autre pêche n'était interdite à bord de l'*Halbrane*. Étant donnée sa vitesse, il eût été difficile d'employer la seine ou le trémail. Mais le bosseman avait fait mettre des lignes à la traîne, et le menu quotidien en profitait, à l'extrême satisfaction des estomacs un peu fatigués de la viande au demi-sel. Ce que ramenaient nos lignes, c'étaient des gobies, des saumons, des morues, des maquereaux, des congres, des mulets, des scares. Quant aux harpons, ils frappaient soit des dauphins, soit des marsouins de chair noirâtre, laquelle ne déplaçait point à l'équipage, et dont le filet et le foie sont des morceaux excellents.

En ce qui concerne les oiseaux, toujours les mêmes, qui venaient de tous les points de l'horizon, des pétrels d'espèces variées, — les uns blancs, les autres bleus, d'une remarquable élégance de formes, — des alcyons, des plongeurs, des damiers, par troupes innombrables.

Je vis également — hors de portée — un pétrel géant, dont les dimensions étaient bien pour causer quelque étonnement. C'était un de ces quebrantahuesos, ainsi dénommés par les Espagnols. Très remarquable, cet oiseau des parages magellaniens, avec l'arquement et l'effilement de ses larges ailes, son envergure de treize à quatorze pieds, équivalente à celle des grands albatros. Ces derniers ne manquaient pas non plus, — entre autres, parmi ces puissants volateurs, l'albatros au plumage fuligineux, l'hôte des froides latitudes, qui regagnait la zone glaciale.

A noter, pour mémoire, que si Hearne et ceux de ses compatriotes que nous avons parmi les recrues montraient tant d'envie et de regrets à la vue de ces troupeaux de cétacés, c'est que ce sont les Américains dont les

campagnes se poursuivent plus spécialement au milieu des mers australes. Il m'est revenu à la mémoire que, vers 1827, une enquête ordonnée par les États-Unis démontrait que le nombre des navires armés pour la pêche de la baleine dans ces mers s'élevait à deux cents, d'un total de cinquante mille tonnes, rapportant chacun dix-sept cents barriques d'huile qui provenait du dépeçage de huit mille baleines, sans compter deux mille autres perdues. Il y a quatre ans, d'après une seconde enquête, ce nombre montait à quatre cent soixante, et le tonnage à cent soixante-douze mille cinq cents, — soit le dixième de toute la marine marchande de l'Union, — valant près de dix-huit cent mille dollars, et quarante millions étaient engagés dans ces affaires.

On comprendra que le sealing-master et quelques autres fussent passionnés pour ce

rude et fructueux métier. Mais que les Américains prennent garde de se livrer à une destruction exagérée!... Peu à peu les baleines deviendront rares sur ces mers du sud, et il faudra les pourchasser jusqu'au delà des banquises.

A cette observation que je fis au capitaine Len Guy, il me répondit que les Anglais se sont toujours montrés plus réservés, — ce qui mériterait confirmation.

Le 30 novembre après un angle horaire pris à dix heures, la hauteur fut très exactement obtenue à midi.

De ces calculs il résulta que nous étions à cette date par 66° 23' 3" de latitude.

L'*Halbrane* venait donc de franchir le cercle polaire, qui circonscrit l'aire de la zone antarctique.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

L'ŒIL-DE-CHAT

NOUVELLE TUNISIENNE

I

LES SOUKS DE TUNIS.

Le vieil *oukil* (avocat) leva les bras au ciel.

« Des vers! — Ah! cette fois, mon pauvre Ismaïl, la mesure est comble! — *O jeune fille aux yeux d'antilope, au visage de lune!*... Voilà ce que je lis dans la requête au cadî Maléki que vous venez de minuter! Décidément, vous êtes fou! Et vos divagations me coûtent trop cher! Il faut en finir. Je me vois dans la nécessité de vous régler votre compte. »

Le clerc que tançait le verbe irrité de maître Kaddour était un jeune homme à la physionomie intelligente, douce et triste. Il baissa la tête, résigné.

« Comme vous voudrez, maître. Vous avez raison. Je ne puis plus travailler.

— Je regrette, en vérité, d'en arriver là, ajouta l'*oukil*, — un bon homme dans le fond. Pendant longtemps j'ai été très satisfait de vos services. — Enfin! — Il vous revient soixante piastres : les voici. Allez avec le salut! »

Les larmes aux yeux, le clerc congédié demanda à son maître la permission de lui serrer une dernière fois la main. Puis il décrocha son burnous pendu au mur et sortit de l'étude.

Ismaïl marcha d'abord devant lui au hasard, inconsciemment. Il traversa les rues si propres et si fraîches du quartier des Andalous, le plus joli quartier de Tunis. Le soleil encore matinal éclairait gaiement les façades blanches, les moucharabis (balcons fermés) verts, les sveltes colonnettes aux cannelures en

spirales, les lourdes portes cintrées, constellées de têtes de clous disposées en dessins gracieux. Derrière les murs élevés, dans les jardins des harems, de grands arbres balançaient leur cime fleurie peuplée de myriades d'oiseaux qui chantaient le printemps. Ismaïl n'entendait rien, ne voyait rien : il cheminait perdu dans sa rêverie.

Reprenant enfin le sentiment de lui-même, il s'arrêta ; il regarda le lieu où il était, et une vive émotion mouilla ses yeux.

« Je m'étais juré de ne plus revenir ici ! » murmura-t-il.

Comme les tubes d'un télescope, se développait une succession de voûtes ombreuses, éclairées, en haut, de distance en distance, par de petites ouvertures qui encadraient des carrés de ciel bleu. Au pied de ces voûtes, pareilles à des grottes de fées, se creusaient d'étroites échoppes où l'argent et l'or luisaient mystérieusement. Ismaïl se trouvait à quelques pas d'une de ces loges, à la fois boutique et atelier. Penché sur une forge en miniature dont le feu intermittent faisait apparaître un vieux visage ridé, une barbe blanche pointue, l'orfèvre, avec des outils minuscules, ouvraigeait délicatement des bijoux. Tout en le regardant travailler, Ismaïl écoutait comme une musique à peine perceptible le chant lointain d'un rêve...

Oui, ce qui était sa joie et sa torture, sa folie a commencé ici !

... Bien que son haïk la voilât de la tête aux pieds, dès qu'il l'avait vue, il s'était senti ému étrangement, — oui, dès qu'il l'avait aperçue là-bas, toute blanche, à l'extrémité du souk. C'était un jour pareil à celui-ci et précisément à la même heure. Elle venait à pas lents, suivie d'une esclave. Quand elle passait sous les ouvertures de la voûte, un rayon se posait sur sa tête comme une bénédiction divine.

On ne voyait de sa personne que deux choses : ses mains délicates, roses de henné, qui tenaient le voile, et la cambrure de ses petits pieds dans les mules de velours vert sur les hauts patins. Et pourtant sa beauté éclatait ! Les coins d'ombre en étaient illu-

minés ; les bijoux des vitrines resplendissaient ; toutes choses semblaient s'ennoblir, devenir plus belles à l'approche de cette jeune reine.

Elle avançait toujours ; près de lui elle s'arrêta.

Elle entra dans la boutique de l'orfèvre.

Il la vit remettre à l'artiste un bracelet d'or ; il entendit sa voix. Oh ! toutes ses paroles les plus insignifiantes, toutes ses intonations les plus fugitives, il les a gardées en son oreille ; il les entend à tout moment ; il les entendra toujours.

Son nom a été dit ; il possède ce trésor, son nom : Khemidja !

Elle se tourne ; son voile s'est écarté. O seconde inoubliable ! Dans un éclair, il a entrevu son visage !

Que se succèdent les jours, que les mille incidents de l'existence s'accumulent, — vienne la vieillesse ! — lorsque décrépité, cassé, il balayera le pavé de sa barbe blanche, — vienne la mort ! — aussi distinctement, aussi vivement qu'il l'a vue en cet instant unique, jusqu'à son dernier moment, il aura toujours dans les yeux ce visage adoré !

Elle est sortie de la boutique. Il la suit à quelque distance. Les deux femmes ont descendu le souk ; elles se dirigent vers la place du Dar-el-Bey. Un carrosse les attendait, aux portières masquées de satin cramoisi ; elles y montent, le carrosse part comme une flèche et disparaît.

Que de fois Ismaïl est revenu devant la forge du vieil orfèvre. Il n'a jamais revu Khemidja !...

Il s'arracha enfin à ces souvenirs. Il descendit le souk de la Laine, celui des Femmes, puis pénétra dans un dédale de petites rues en boyau, où, parfois, la voûte en maçonnerie était remplacée par une toiture de planches ; le soleil, par les interstices, tombait en fine pluie sur la soie brillante des habillements féminins exposés aux étalages : vestes brodées, écharpes onduleuses, pantoufles lilliputiennes, calottes cerise scintillantes de petits croissants d'or.

Ismaïl hâtaït le pas, mordu soudain par une pensée aiguë, désespérée.

Le voici dans le souk aux Parfums.

En des boutiques plus étroites encore que celles des orfèvres, de véritables niches, sont assis des hommes graves, majestueux, ornés de barbes noires très soignées, — des Andalous, — les descendants des Maures de Grenade, des princes authentiques, — ils semblent trôner parmi les marchandises qu'ils détaillent : flacons d'essences précieuses, koheul, henné, chapelets d'ambre, cierges multicolores de toute dimension.

Plus âpre, plus douloureuse, la même pensée fait de nouveau saigner le cœur d'Ismaïl. Hélas ! ces parures, ces objets charmants destinés à la toilette d'une épouse, il n'en fera jamais la joyeuse emplette ; ces cierges qui éclaireront les fêtes nuptiales, il ne les allumera jamais !

Il s'arrêta à un étalage d'objets de dévotion.

Des coupes d'argent portant gravées à l'intérieur des sonates coraniques ; des flacons remplis d'eau du *zemzem* (puits sacré de la Mecque), de grands plateaux de cuivre destinés à servir de table à manger : sur l'un se lisent les noms des sept Dormants et de leurs chiens ; sur cet autre, la désignation des objets laissés en héritage par Mahomet, avec les noms de sa mule et de son chameau ; des gâteaux pétris de la poussière de sa tombe estampés de caractères sacrés ; un rosaire qui compte quatre-vingt-dix-neuf grains, sur chacun d'eux est inscrit l'un des noms de Dieu.

Ismaïl demeura songeur devant ce rosaire. Dieu a un centième nom que les hommes ignorent. Qui saurait le découvrir commanderait à tous les esprits de la terre et des airs.

Ismaïl était né à Tunis, mais il avait voyagé au loin ; il était allé à la Mecque ; il avait habité l'Égypte quelques années. Il se rappelait un taleb du Caire qui avait voué sa vie à la recherche du centième nom.

Au Caire, Ismaïl avait étudié les sciences occultes, la magie, non la diabolique (*chitani*), mais celle que pratiquèrent les pro-

phètes et les sages. Bien qu'il n'eût pas poussé très loin ses études, il possédait des notions ignorées du vulgaire.

Oh ! s'il le connaissait, le centième nom ! Que d'injustices il réparerait ! Comme la face de ce triste monde serait changée, d'un soleil à l'autre !

Ses pas errants, influencés comme par un aimant, l'avaient, de nouveau, porté du côté du souk des orfèvres. Il s'arrêta dans la galerie où se font les ventes aux enchères, galerie qu'on appelle le souk aux Diamants. C'était précisément le jour et l'heure de la criée.

Dans la foule de plus en plus nombreuse, on voyait aller et venir les *dellal* (crieurs), répétant incessamment les mises à prix. Des sacoches de cuir suspendues à leur cou s'étaient étalées sur leur poitrine, contenant les bijoux à vendre. A chaque instant, leurs mains s'y plongeaient et en sortaient rayonnantes de bagues, de bracelets, de khalkhals, de colliers pareils à des grappes d'étoiles.

L'esprit toujours tourné aux idées mystiques, Ismaïl examinait, non la richesse des montures, mais les gemmes dont il connaissait les vertus secrètes.

Ce rubis couleur de feu détourne la foudre. Cet autre, plus pâle, vinaigre rosé, est d'un prix inestimable pour le voyageur au désert : il prévient la soif.

Voici la sanguine, qui rend inoffensive la morsure des chiens enragés. Pareille à l'azur céleste que voile une légère vapeur, la turquoise apaise la colère. La topaze fait découvrir l'or enfoui. L'émeraude est un bouclier contre les serpents et les scorpions ; il suffit de faire luire à leurs yeux cette flamme verte pour les aveugler.

Salut au souverain des pierres précieuses ! Le diamant est fils du soleil. Les ténèbres se dissipent, spectres et démons fuient à son aspect. Il assure la gloire au brave ; il fait asseoir la beauté sur le trône.

Mais les gemmes ne sont dotées de ces propriétés mystérieuses qu'après certaines invocations, certaines cérémonies connues des seuls initiés

L'attention d'Ismail s'était fixée sur l'un des bijoux, une bague. Il la demanda au dellal pour l'examiner.

En or, mais d'un travail grossier, cette bague était ornée d'une pierre taillée en cabochon, dont le reflet verdâtre et nacré paraissait être dans un état de mobilité perpétuelle — un œil-de-chat.

Ismail savait quels puissants talismans les magiciens fabriquent avec cette pierre. Il trouva, gravés sur l'anneau, certains signes cabalistiques qui lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé : cette bague avait la puissance de rendre invisible.

Il en demanda le prix : deux cents piastres.

Le clerc n'avait pas cette somme sur lui.

Il s'éloigna, entra dans une boutique et vendit sa montre d'or. Il alla ensuite chez un marchand d'habits du souk voisin et vendit son burnous. Il avait réuni la somme demandée.

Il rejoignit le dellal et lui versa le prix de l'anneau.

Puis il courut chez lui, le cœur bondissant.

II

LE TITRE VOLÉ.

Parmi les clients de Foukil Kaddour, il en était un qui, depuis quelque temps, venait presque tous les jours à l'étude, le front chargé de soucis, — un vieillard dont la physionomie franche et bonne, un peu naïve, appelait les sympathies; d'une distinction de manières qui annonçait la noblesse. Le colonel Si Habib bou Hadjeb appartenait en effet à une très ancienne famille tunisienne; son aïeul et son père avaient occupé de hautes fonctions gouvernementales; lui-même avait brillamment débuté dans la carrière des armes; de glorieuses blessures, reçues pendant une expédition contre les tribus pillardes de la frontière, l'avaient obligé de quitter prématurément le service; il vivait à Tunis dans une assez belle aisance, lorsque sa situation fut troublée par un procès inattendu.

Un vaste *henchir* (propriété rurale) qu'il

possédait près de Grombalia, Ksar-el-Ogab (le château de l'Aigle), — la principale source de ses revenus, — avait été revendiqué par un individu venu de l'extrême sud de la Régence, — un certain Taieb ben Amor, dont ni à Grombalia, ni à Tunis, nul n'avait jamais ouï parler.

Ce Taieb ben Amor produisait un titre remontant à un siècle et demi et d'où il résultait qu'à cette époque le *henchir* était la propriété de sa famille.

Au reçu de l'assignation en justice, le digne colonel fut stupéfait, il n'en pouvait croire ses yeux. Jamais, en effet, sa jouissance n'avait été l'objet d'aucun trouble; il tenait Ksar-el-Ogab, par voie d'héritage, de ses ascendants; l'origine bien connue de ses droits était une donation faite par le bey à son aïeul pour le récompenser de longs et loyaux services.

Taieb somma Si Habib de produire, devant le *charâ* (tribunal), le titre en vertu duquel il possédait.

Alors les difficultés apparurent.

Ce titre, Si Habib était dans l'impossibilité de le représenter.

Un an auparavant, des voleurs de nuit avaient pénétré dans la maison où il résidait l'été, à la Manouba. Ils avaient enlevé un coffre qui renfermait son argent et ce titre de propriété.

Des spahis lancés à leur poursuite les avaient rejoints; les bandits, au nombre de trois, avaient été tués. Le coffre avait été retrouvé fracturé; on avait saisi sur les cadavres une minime partie de la somme volée; quant au titre, il avait disparu.

Tel, du moins, fut le récit que le *cadi el bats* (juge d'instruction) fit à Si Habib en lui remettant une vingtaine de pièces d'or.

« *Rebbi!* Dieu l'a voulu! » — Le bon colonel s'était résigné à la perte de son argent. Celle de son titre ne l'inquiétait point. Une longue possession paisible et publique ne constituait-elle pas une base plus que suffisante de ses droits?

Mais l'exhibition imprévue des anciens titres de la famille Taieb ben Amor avait singulièrement modifié l'état des choses.

Le colonel obtint que des recherches fussent faites dans les archives : par malheur, les registres beylicaux étaient très mal tenus : omissions, pages disparues, il fut impossible de retrouver trace de la donation invoquée.

L'avocat du colonel était l'oukil Kaddour. L'honnête praticien s'était vivement intéressé à cette cause, qu'il savait juste; il y avait attaché spécialement son meilleur clerc, et Ismaïl avait fait des prodiges. Le mémoire qu'il rédigea fut proclamé par tous les connaisseurs un chef-d'œuvre de science et de dialectique.

Les sentiments de vénération qu'il professait pour le colonel Si Habib n'avaient pas été la seule cause du zèle déployé par le jeune homme.

Un jour que, comme d'habitude, le vieux client était venu conférer avec lui, Ismaïl, tout en lisant une pièce du dossier, avait vu Si Habib, qui attendait la fin de cette lecture, ouvrir un petit écrin et s'amuser à considérer un joyau qu'il renfermait.

Le jeune homme sursauta. Un coup d'œil lui avait fait reconnaître cet objet, — le bracelet de Khemidja.

Sur un ton indifférent, il questionna le seigneur Habib, lequel raconta que ce bracelet, qui appartenait à sa fille, avait été remis, quelque temps auparavant, pour une réparation, à l'un des orfèvres du souk, — il dit le nom; — la réparation étant faite, il venait de reprendre le bijou.

Ainsi, point de doute : le colonel Si Habib était le père de Khemidja !

Ainsi, de son travail à lui allait dépendre, dans une certaine mesure, le bien-être, l'existence de celle qu'il aimait !

Avec quelle passion, avec quel soin minutieux Ismaïl avait élaboré son œuvre ! Il avait emporté le dossier dans sa chambre; il passait la nuit à compulsier, à faire des extraits, à dresser des arguments. Quelquefois, quand il se sentait à bout de forces, il allait, par les rues endormies, jusqu'à la demeure du seigneur Habib; il restait là des heures entières à contempler cette maison où elle reposait.

Son courage se retrepait ainsi; il revenait avec une ardeur décuplée.

Plusieurs fois il éprouva une impression singulière; il lui sembla que je ne sais quels effluves sympathiques venaient à lui; à travers les petites ouvertures du moucharabi son regard avait, pour ainsi dire, le sentiment qu'il se croisait avec un autre regard.

Était-il bien dans son bon sens? Il s'était déjà posé cette question, au cours de son travail, à propos de certaines idées qui lui étaient venues, idées étranges qui l'effrayaient.

Dans sa mémoire ressuscitaient des impressions confuses, des faits minuscules depuis longtemps oubliés; tout cela se coordonnait, s'éclairait : une conclusion extraordinaire s'imposait à lui.

Il faut savoir qu'Ismaïl avait été précédemment, pendant plusieurs mois, le *khodja* (secrétaire) du cheik Djafer, *cadi el bats* (juge d'instruction) de Tunis.

Le cheik Djafer était un haut personnage, très honoré, mais peu digne de l'être : telle était l'appréciation d'Ismaïl, qui plusieurs fois l'avait saisi en flagrant délit de bassesse et de corruption.

Honteux d'être associé à cette besogne, écœuré de son contact avec un magistrat prévaricateur, Ismaïl avait, sans faire d'esclandre, très discrètement trouvé un prétexte pour quitter cet emploi.

Or, de ses réminiscences et de ses réflexions se dégageait ceci :

C'était le juge Djafer qui détenait indûment et criminellement le titre de propriété de Si Habib !

Les spahis s'étaient approprié l'argent trouvé sur les bandits, mais ils avaient apporté le parchemin au juge d'instruction. Celui-ci les avait convaincus du vol; il les avait menacés; puis un marché infâme intervint entre eux : ils garderaient l'argent, à condition qu'ils nieraient avoir retrouvé le titre de propriété. Ceci bien convenu, Djafer fit venir de Tozeur un sien ami, Taieb ben Amor, qu'il savait être en possession des titres anciens.

Ainsi avait été machinée la spoliation dont

Djafer et Taieb devaient se partager le bénéfice.

Quelques mots échappés aux spahis, des visites furtives de Taieb ben Amor chez le juge, un rouleau de parchemin déposé dans certain tiroir du bureau, c'est sur ces observations que s'était édifiée la conviction du jeune clerc. Ce rouleau, c'était le titre du colonel!

Ismaïl en était sûr!

Et cette idée lui était toujours présente; elle l'obsédait.

Ce titre, il le voyait à travers le bois du bureau; il le lisait; il en eût récité la teneur!

Enfin, le charà rendit son jugement. En dépit du chef-d'œuvre d'Ismaïl, en dépit de l'habileté et de l'éloquence du vieil avocat, la décision était entièrement défavorable. Le château de l'Aigle était déclaré appartenir à Taieb ben Amor.

La famille Si Habib était ruinée.

Les meilleurs avocats ont des illusions, précieux adjouvants qui les soutiennent pendant la lutte; celles de l'oukil Kaddour se dissipèrent à l'audition de ce jugement remarquablement motivé: toute autre décision eût été impossible.

Cependant, à tout hasard, par acquit de conscience, il tenta la dernière voie de recours: le pourvoi devant le prince.

Ismaïl qui avait cru à un triomphe et qui, dans le secret de son âme, avait fondé sur ce succès d'orgueilleuses espérances, le pauvre Ismaïl fut écrasé.

On devine maintenant la pensée qui avait lui dans son cerveau à la vue de l'anneau magique, — la pensée de pénétrer dans la maison du magistrat prévaricateur et de reprendre le titre volé!

III

L'HOMME INVISIBLE

S'étant enfermé à double tour dans sa chambre, Ismaïl retira d'un coffre plusieurs

objets mystérieux, notamment un petit livre très ancien, à la reliure en maroquin rouge constellée de signes cabalistiques, un rituel de magie. Il chercha le chapitre relatif aux talismans et se convainquit de nouveau qu'il était bien en possession de l'anneau qui rend invisible.

Mais, comme l'acte qu'il méditait était des plus graves, Ismaïl voulut, avant de l'entreprendre, demander conseil à Dieu.

Il récita une formule de prière: si son dessein méritait l'approbation, un rêve devait lui faire voir du blanc, du vert et de l'eau; dans le cas contraire, du noir, du rouge et du feu.

Il se coucha et répéta cette prière, à voix basse, indéfiniment, jusqu'à ce que son attention fût lassée, et que ses paupières alourdies se fussent closes.

Il dormit une demi-heure et se réveilla radieux.

Il avait rêvé de Khemidja. Il l'avait vue traverser une prairie et s'asseoir sur l'herbe près d'une fontaine.

Son projet était donc approuvé là-haut.

Une réflexion le fit douter cependant.

Le teint de Khemidja était d'une blancheur de lait, mais ses cils, ses cheveux étaient noirs; sa bouche était vermeille; ses joues étaient roses; ses yeux avaient l'éclat de la flamme.

Il voulut faire une seconde expérience.

Après avoir récité à haute voix la *fateha* (premier chapitre du Coran), il ouvrit le livre sacré au hasard, puis il le laissa tomber tout ouvert sur son tapis de prière.

Il examina ensuite les deux pages sur lesquelles le livre était tombé.

Il compta combien de fois elles contenaient la lettre *kha* et la lettre *chin*. La première est l'initiale du mot *kheir* (bien), la seconde celle de *cherr* (mal). Si la première l'emporte en nombre, l'acte médité est bon; si c'est la seconde, Dieu désapprouve.

Il y avait vingt et un *kha* contre six *chin*.

Dès lors, rempli de confiance, Ismaïl commença ses préparatifs.

La principale épreuve consiste à demeurer

enfermé sept jours et sept heures, sans voir la lumière, sans manger ni boire. Il faut ensuite revêtir un habillement simple que vous n'avez jamais porté, mais qui ait été porté plusieurs fois par d'autres.

Ismaïl alla d'abord chez un fripier choisir des vêtements de ce genre. Il se munit aussi de souliers à semelle de feutre, comme l'indiquait aussi le rituel.

Puis il se rendit à son café habituel; il dit adieu à ses amis : des affaires l'appelaient à Soussé; son absence durerait deux ou trois semaines.

A nuit close, il retourna à sa chambre où il avait tout mis en état : les fenêtres fermées, les miroirs enlevés.

Il fit les prières prescrites.

Les sept jours s'écoulèrent. Ismaïl calculait le temps à l'aide de l'horloge.

Le matin du huitième jour, il brûla, sur un réchaud, de l'encens et des grains de coriandre. Il attendit sept heures, fit de nouvelles prières, brûla encore certaines substances.

Le moment était venu.

Ismaïl se vêtit des habits achetés chez le fripier; il chaussa les souliers à semelles de feutre et plaça sous sa langue la bague magique.

C'était le jeudi, un jour heureux, d'après les croyances musulmanes.

Il était un peu plus de midi. Le soleil éblouissait. Ismaïl resta quelques instants sur le pas de la porte. Un jeune garçon passait en chantonnant : c'était Ahmed, un des clercs de l'étude Kaddour : ses yeux ne s'arrêtèrent point sur son camarade et Ismaïl n'en fut nullement surpris, puisqu'il était invisible.

Les pavés, les murs étaient calcinés de lumière; les rues désertes, les boutiques fermées; c'était l'heure de la sieste.

Ismaïl marchait d'un pas rapide, regardant à droite et à gauche, ayant bien soin d'éviter les vitrines, car un reflet eût à l'instant détruit le charme.

Il arriva au logis du juge Djafer.

Une première difficulté se présenta : la maison n'avait pas de gardien, mais la porte était fermée à clef.

Très adroit de ses mains, il n'y avait là qu'un jeu pour Ismaïl. Il chercha à terre, entre les pavés, trouva un clou, tordit ce clou, l'introduisit dans la serrure; la porte s'ouvrit.

Un corridor traversé, puis une cour; il était devant le cabinet, de lui bien connu, où le juge travaillait.

Un ronflement sonore emplissait la chambre. Près du bureau, allongé sur un divan, le juge Djafer, un gros homme barbu, sommeillait.

Ismaïl alla droit au bureau, résolu à crocheter le tiroir. Il n'en eut pas la peine, la clef était à la serrure. Tout de suite il trouva le parchemin; sa main frémissante le déroula; il avait vu juste; c'était bien le titre de propriété du château de l'Aigle.

Ismaïl allait s'enfuir avec sa proie lorsqu'il lui vint une idée bizarre : Djafer dormait toujours profondément. S'armant d'une paire de ciseaux, le jeune homme, d'une main hardie, coupa les moustaches du dormeur.

Après quoi, il alluma une bougie, fit chauffer un bâton de cire et procéda à une petite opération que le lecteur connaîtra plus tard. Pendant qu'il était occupé ainsi, un serviteur traversa le cabinet, mais cet homme ne se préoccupa point de ce que faisait Ismaïl, il le connaissait; il pensa que l'ancien khodja agissait d'après les ordres du maître.

Ismaïl sortit du cabinet, puis de la maison, exultant de joie et d'orgueil.

Si Habib était sauvé!

Le jeune homme courut à la maison du digne colonel.

Il poussa la porte : couché en travers du seuil, l'*assas* (gardien) était à son poste, mais il dormait. Ismaïl l'enjamba; il arriva au patio (cour intérieure); d'un rapide coup d'œil il se rendit compte de la disposition des appartements; il monta au premier étage, sans rencontrer âme qui vive, et entra dans une chambre à coucher qu'il avait jugé devoir être celle du colonel et qui l'était en effet.

Il plaça le parchemin sur la couverture du lit, bien en vue.

En revenant, il s'arrêta quelques instants sur la galerie. L'appartement des femmes, le harem était là, à sa droite. Rien ne l'empê-

chait d'y pénétrer, puisqu'il était invisible. Mais, nous l'avons dit, Ismaïl était un vrai croyant et un homme délicat. Il descendit l'escalier, sauta de nouveau par-dessus le gardien et s'éloigna.

Il regagnait son logis, lesté et la conscience tranquille.

« Comment, c'est toi !... Quelle tête ! »

Ismaïl entendit ces mots et se retourna, terrifié. Son camarade Ahmed était là, immobile, écarquillant les yeux sur lui.

« Quelle tête ! Ah ! ça, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi es-tu habillé comme ça ? Je te croyais à Sousse. Je t'ai vu, il y a une heure, je ne pouvais croire que c'était toi.

— Tu m'as vu ? bégaya Ismaïl.

— Vrai, je ne te reconnaissais pas. Est-ce que tu es malade ? »

Ismaïl balbutia vaguement, puis s'enfuit éperdu, pendant qu'Ahmed, toujours planté là, le regardait répétant :

« Quelle tête ! »

Non loin, au tournant d'une rue, Ismaïl se rencontra nez à nez avec deux autres bazochards qui poussèrent, en le voyant, les mêmes exclamations moqueuses.

Il rentra chez lui dans un état à faire pitié.

Raisonner, avoir une idée quelconque, il n'en était pas capable ; la tête lui tournait comme un moulin. Il se jeta sur son divan et presque aussitôt s'endormit.

Il eut des rêves affreux.

Le juge Djafer l'avait envoyé au bagne. Un boulet au pied, il balayait les rues de La Goulette. Et tous ses camarades des diverses études de Tunis, rassemblés autour de lui, criaient :

« Nous te voyons ! nous te voyons ! »

Dans l'anneau rivé à sa cheville il reconnaissait en frémissant la bague prétendue magique.

Il se vit aussi au champ des supplices, près du Bardo, debout sur l'échafaud. L'horrible *tahan* lui passait une corde au cou. Une foule immense était là ; on ricanait :

« Quelle tête ! »

Et tous ces gens-là — le bourreau lui-même — étaient borgnes ; tous le regardaient fixement de leur œil unique — horreur ! — l'œil de chat !

Il se réveilla, sauta sur ses pieds et éclata de rire.

D'un bond il fut à la fenêtre qu'il ouvrit toute grande.

Un flot d'or entra dans la chambre.

Une matinée superbe ; un ciel éclatant. Les hirondelles se poursuivaient joyeuses ; dans les jardins voisins, c'était un épanouissement de floraisons embaumées. Autour des dômes blancs de la grande mosquée, un vol de ramiers tournoyait dans l'azur. Ismaïl se sentit le cœur plein de jeunesse, d'espoir et de force.

Le talisman avait menti, mais il lui avait donné le courage d'accomplir un acte périlleux et nécessaire. Béni soit donc la petite bague et béni son heureux mensonge ! Et louange à Celui par qui tout arrive, louange à Dieu qui conduit ses fidèles croyants, par des voies cachées, au triomphe de la vérité et du bon droit !

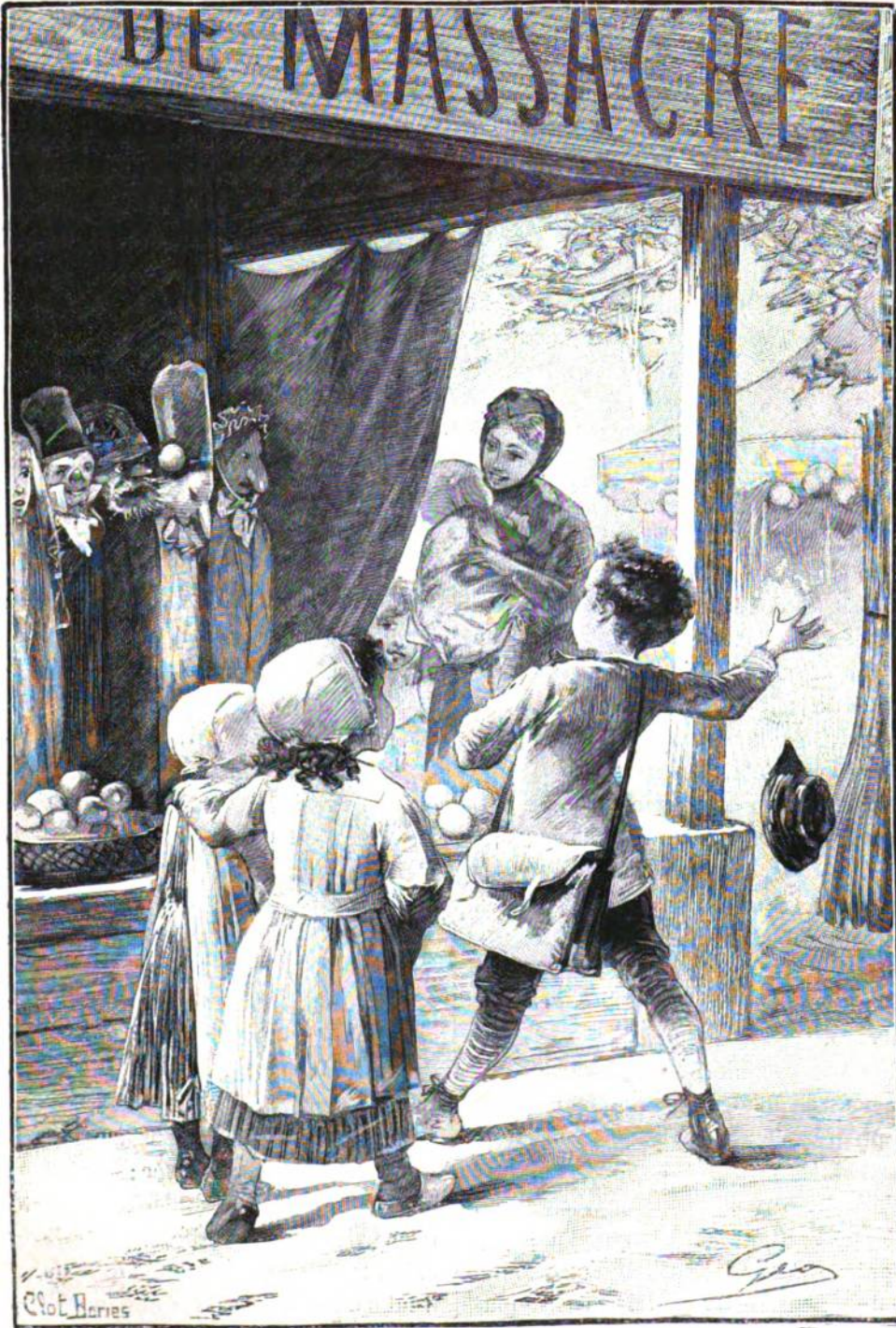
ALBERT FERMÉ.

(La fin prochainement.)



AU JEU DE MASSACRE

Tableau de J. GEOFFROY



A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE X

Secours inattendus. (Suite.)

« Jamais je n'oublierai le retour de cette pauvre Amanda, dit M^{me} Latapie. La moitié de la ville s'était rendue à la gare pour la recevoir; toute la parenté, tous les amis de son père et de sa mère avaient voulu venir: elle avait toujours été si gentille avec tout le monde chaque fois qu'elle était revenue au pays! Quand nous l'avons vue paraître, la pauvre chère enfant, couchée sur une espèce de petit lit et portée par deux hommes d'équipe, avec la religieuse qui l'avait accompagnée et qui marchait à côté, nous avons senti comme un grand frisson qui nous a glacés. Elle a dit à Lacoste, qui avait été à sa rencontre à Bordeaux, de faire arrêter les hommes, et nous l'avons tous entourée. Elle était un peu pâle, mais bien jolie avec sa petite capote de paille garnie de bluets et sa robe bleue (elle a toujours aimé la toilette; que voulez-vous? c'était son seul défaut); elle nous a souri à tous et nous a dit: « Merci, merci beaucoup, chers amis; vous me rendez bien heureuse. » Alors, cela a été plus fort que nous, nous avons tous pleuré, et Bonnemason, qui n'est pourtant pas tendre, Bonnemason a tiré son mouchoir comme les autres. Il y a huit ans de cela, et il me semble y être encore.

— Elle ne va pas mieux?

— Au bout de quatre ou cinq ans il y a eu un petit progrès. Je ne suis pas au courant de ces choses et je ne peux pas vous expliquer ce qui s'est passé: tout ce que je vous dirai, c'est que Élie Perrier a perfectionné l'appareil et qu'à présent Amanda, au lieu d'être tout à fait étendue, peut rester à moitié assise plusieurs heures de suite. Elle fait un peu de tricot ou de crochet, et, comme vous le voyez, elle écrit quelques mots. Ce qui est incroyable,

c'est qu'elle n'est pas triste; elle a toujours quelque chose de gentil à vous dire pour vous désennuyer. Et pourtant, mon Dieu! il me semble que, dans sa situation, elle devrait plutôt pleurer et se lamenter.

— Je voudrais faire sa connaissance, dit Marianne.

— Ah! vous y venez enfin! Combien de fois vous ai-je dit qu'elle vous plairait?

— C'est sa lettre qui m'a donné cette envie, une lettre si bonne! Mais justement la chose est impossible maintenant.

— Et pourquoi donc? » s'écria M^{me} Latapie.

Puis, baissant la voix, pour ne pas être entendue de Roger, elle ajouta :

« Croyez-moi, mademoiselle Marianne, vous êtes beaucoup trop l'esclave de cet enfant. Quand il avait la fièvre, je ne disais rien, et, en effet, personne n'aurait pu le soigner comme vous. Mais vous le quitteriez de temps en temps qu'il ne s'en trouverait pas plus mal; au contraire: il serait tellement content de vous revoir qu'il se montrerait plus gentil. »

Les petites oreilles de Roger n'avaient pas perdu un mot de cette exhortation.

« Oui, oui, Marianne, va chez cette demoiselle, et si elle te raconte une histoire, tu l'écouteras bien, pour me la dire en rentrant. »

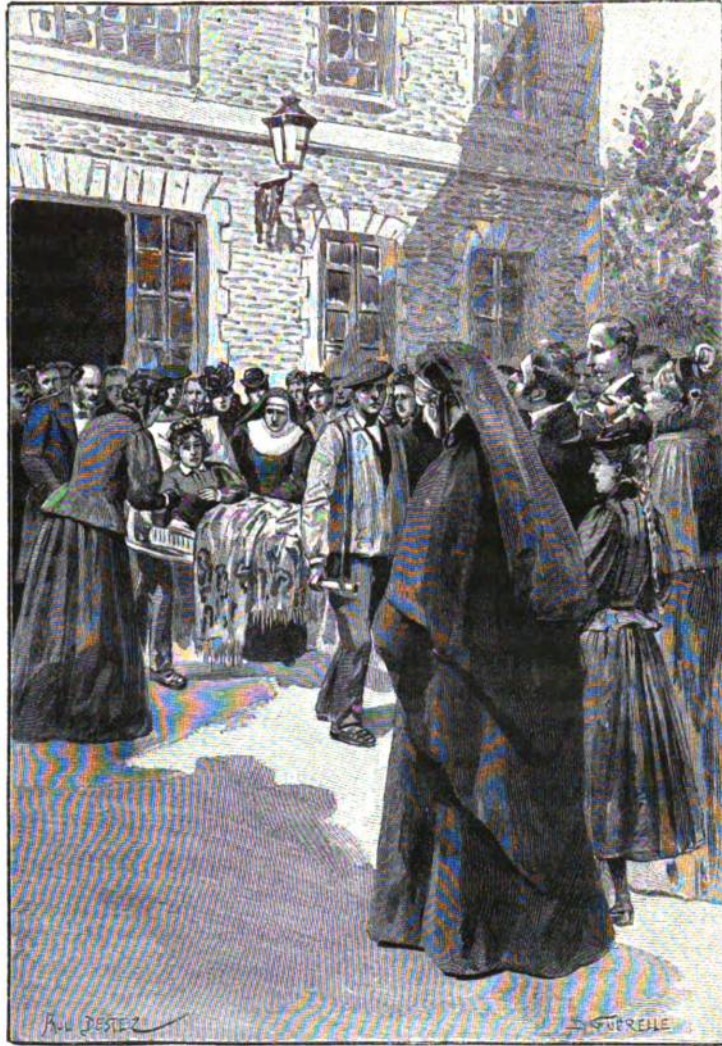
Marianne ne profita pas sur l'heure de la permission ainsi octroyée; mais, quelques jours plus tard, elle se décida à faire sa première visite à M^{lle} Tardieu. Sa réclusion avait été si longue et si complète que, dans la rue, il lui sembla que c'était elle qui relevait de maladie; les pavés lui blessaient les pieds, le grand soleil de juillet l'aveuglait. Aussi, ce fut avec délices qu'elle s'assit dans l'ombre

fraîche d'un petit salon qui embaumait la rose et l'héliotrope; elle avait été guidée, à travers la demi-obscurité, par une voix très douce qui lui souhaitait la bienvenue en un français irréprochable, nouvelle et pure jouissance après deux mois et demi d'accent béarnais. Elle réussit bientôt à distinguer la personne à qui appartenait la voix.

M^{lle} Tardieu avait des joues arrondies, des yeux bleus souriants, un luxe de bouclettes folles, enfin un de ces visages sur lesquels les années ne laissent pas de traces bien visibles; son peignoir de percale bleu pâle, et la dentelle blanche qui lui entourait le cou de ses plis légers, la rajeunissaient encore; on lui aurait donné facilement vingt-huit ans, et pourtant elle venait d'atteindre la quarantaine.

Marianne, qui s'était attendue à un spectacle navrant, éprouva d'abord une telle surprise qu'elle ne sut trop que dire, mais cet embarras se dissipa vite et la conversation s'engagea vive, facile et pas trop personnelle. Après cinq minutes, les idées de Marianne étaient complètement renouvelées; les misères de Roger, ses potions, ses sirops et ses caprices, les méfaits de Donine, les manies de M^{me} Latapie se trouvaient relégués au troisième plan; Orthez n'était plus ni le centre du monde, ni le plus affreux des trous, mais une bonne petite ville paisible où l'on avait le loisir de lire et de réfléchir beaucoup; elle-même, Marianne, était redevenue une jeune fille qui écoutait, avec déférence, les opinions d'une amie expérimentée sur une foule de sujets et les avis que celle-ci voulait bien lui donner. Elle était venue pour dix ou quinze minutes; elle resta plus d'une heure, et si elle

n'eut pas d'histoire à raconter au retour, elle rapportait, ce qui valait encore mieux pour son frère et pour elle, une grande provision de patience et de bonne humeur.



En repassant, un peu plus tard, le souvenir de cette visite, la jeune fille fut saisie d'une sorte de remords: elle, la personne jeune, riche et bien portante, n'avait rien su donner à l'infirmes isolée et pauvre, captive pour le reste de ses jours, mais, au contraire, avait tout reçu d'elle.

« La prochaine fois, se dit Marianne, les choses ne se passeront pas de même. » Elle arriva, les mains pleines des fleurs et des fruits qu'elle avait dénichés non sans peine chez un jardinier; elle apportait un gracieux vase de cristal destiné à remplacer une assez

laide porcelaine que M^{lle} Tardieu gardait sur une petite table à portée de la main. Ses offrandes furent reçues avec la plus vive et la plus charmante reconnaissance; mais, au départ, Marianne se sentit, plus que jamais, l'obligée de la recluse.

C'est qu'Amanda possédait, au plus haut degré, le don de la sympathie. Une imagination des plus actives, au service d'un cœur chaud et aimant, lui permettait de deviner ce que les autres sentaient, comment et pourquoi ils souffraient. Il lui avait suffi de se rappeler ses propres impressions en se retrouvant dans un milieu qui avait été le sien, mais dont elle s'était éloignée moralement en quelque sorte, pour pressentir les dégoûts et les révoltes d'une jeune fille élevée en une tout autre atmosphère. Mais, en même temps qu'elle avait plaint Marianne, M^{lle} Tardieu avait deviné les sentiments amers de sa vieille parente et les froissements inévitables qui s'étaient produits entre elle et la jeune étrangère; elle était toute contente à présent de constater que les poignantes inquiétudes traversées ensemble avaient déjà rapproché ces deux natures si opposées, et elle travaillait discrètement à détruire, chez l'une comme chez l'autre, les préjugés ou les jugements trop sévères.

Elle exposait à M^{lle} Mercier ce qu'elle appelait « la psychologie de la vieille dame d'Orthez » et expliquait les diverses petites manies, inhérentes à ce type particulier, par l'exagération des qualités natives et des habitudes acquises : l'amour du travail et de la simplicité, un esprit d'économie, le respect du passé et de ses usages, même incommodes... Puis elle s'écriait avec vivacité :

« Mais, nous aussi, nous, les modernes, nous avons nos manies! Et je me demande si, avec notre passion du progrès et du perfectionnement à outrance, notre horreur de la maladie et du microbe, nous aurons jamais l'énergie et l'endurance des vieilles gens? »

Marianne laissait dire l'infirmes sans protester; elle n'en pensait pas moins au dedans d'elle qu'entre la résignation farouche de M^{me} Latapie, qui n'avait jamais tenté un effort

pour améliorer une situation qui lui était pénible, et la résignation de M^{lle} Tardieu, qui savait tirer parti de la moindre parcelle de bonheur pour elle-même et les autres, il n'y avait pas d'hésitation possible. Et quelquefois elle essayait de formuler cette pensée. Alors M^{lle} Amanda protestait :

« Je n'ai pas grand mérite, allez! Je suis née avec cette disposition à ne voir que le bon côté des choses. Cela m'a fait faire plus de bêtises que vous ne sauriez croire. »

Mais, aux lignes douloureuses que M^{lle} Mercier découvrait parfois entre les sourcils de l'infirmes, aux profondeurs de ses yeux obscurcis par des larmes non versées, on devinait des luttes secrètes, des angoisses intimes, et souvent elle se disait : « Ce sourire, ces jolies paroles enjouées, c'est le dévouement qui les a fait naître, et si je n'étais pas venue, elle aurait continué sa lecture dans ce petit livre qu'elle cache si soigneusement quand j'arrive. »

Un jour, lorsque déjà la connaissance datait de plusieurs semaines, le petit livre tomba de dessous le coussin, et Marianne, en le ramassant, put en lire le titre : c'était *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Si M^{lle} Tardieu se plaisait parfois à expliquer le présent de M^{me} Latapie par le passé, elle aimait encore mieux s'entretenir de l'avenir.

« Vous verrez, disait-elle, à votre prochaine visite, tout ira bien; M^{me} Latapie aura de plus en plus confiance en vous, et, pour garder Roger plus longtemps, elle vous laissera faire des réformes dans sa maison, elle s'accommodera à vos usages tout doucement. Vous aimerez un jour notre pauvre Orthez! »

Ce que la cousine Amanda ne disait pas, c'est qu'elle avait fait de beaux projets où la jeune fille tenait une très grande place. Elle était passablement romanesque, la bonne M^{lle} Tardieu, et elle n'aimait rien tant que collaborer peu ou prou à un mariage, et surtout à un mariage d'inclination. Il y avait, de par la ville, deux ou trois jeunes ménages qui disaient que leur union avait été préparée dans certain petit salon toujours garni de fleurs.

Bien avant M^{me} Latapie, M^{lle} Amanda avait deviné la vive admiration de son ami le docteur pour une jeune fille qui réalisait, presque de point en point, l'idéal que, si souvent, Élie Perrier s'était amusé à décrire en d'intimes causeries. Cette découverte avait causé une joie véritable à M^{lle} Tardieu. Là était le bonheur pour Marianne, pour M^{me} Latapie, pour Roger ! Elle ne mettait pas en doute que le docteur Elie, ce jeune homme si loyal et si aimable, ne réussit à gagner l'affection de M^{lle} Mercier. Elle voyait déjà le charmant couple installé près d'elle, la grand'mère adoucie, rassérénée par l'influence de Roger, Marianne, réconciliée avec le Midi, devenant une grande

artiste et couvrant de gloire sa ville adoptive !

Il est vrai que, jusqu'à présent, rien, pas le plus léger symptôme n'annonçait que le docteur eût fait la moindre impression sur la jeune fille. « Mais, se disait Amanda, le temps amène les choses les plus inattendues. » Et tout en prêtant une oreille attentive aux projets de Marianne, où Paris, M. Guilbois et le bel atelier tenaient toute la place, elle ne renonçait pas à son joli rêve. Opportuniste au premier chef, elle se disait que, pour l'instant, l'essentiel était d'aider la jeune fille dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne, et elle s'efforçait d'entretenir chez elle, par tous les moyens possibles, le courage et la gaieté.

CHAPITRE XI

Ciboure.

La convalescence de Roger s'accroissait jour en jour, et Marianne en suivait les progrès avec un vrai bonheur. C'était si délicieux de voir de nouveau l'enfant mettre en ordre de bataille ses armées de soldats de plomb, de l'entendre causer gaiement et rire aux éclats ! Il était encore très pâle et très maigre, ses jambes paraissaient mal assurées quand il essayait de marcher un peu dans la chambre, mais son entrain faisait illusion à Marianne ; elle le croyait plus fort qu'il ne l'était en réalité, et elle s'imaginait hâter son rétablissement complet en l'encourageant à prendre progressivement de l'exercice.

Ce n'était pas seulement pour Roger, c'était, comme elle se le disait quelquefois tout bas, « bien égoïstement pour elle-même ». La pauvre enfant s'était imposé une si rude discipline : un sommeil continuellement troublé, des repas insuffisants et pris au hasard, une dépense continue de force nerveuse pour supporter patiemment les plaintes et les gémissements, de perpétuels efforts d'imagination pour amuser l'enfant, — jamais la supérieure d'un ordre de garde-malades n'aurait permis la prolongation d'un pareil régime, à plus forte raison une mère dévouée et vigilante. Le docteur Perrier s'était ému de

ces fatigues exagérées ; il avait supplié la jeune fille de s'accorder un peu de répit, il lui avait proposé une garde dont il répondait ; ses instances étaient demeurées inutiles. Il n'avait pu obtenir qu'une chose, qu'elle voulût bien prendre un de ces remèdes précieux qui méritent d'être à la mode, puisqu'ils réparent les pertes de l'organisme aussi bien que des aliments. Marianne s'était soumise gaiement :

« Donnez-moi ce que vous voudrez : cacao, coca, kola. Cela sera toujours meilleur que la cuisine de Donine. »

A présent que Roger pouvait se passer d'elle, positivement elle était à bout de forces ; il lui semblait que, si elle restait plus longtemps enfermée, elle étoufferait ; elle avait soif de grand air et de liberté. Cependant, il n'était plus question du petit trou près de Dieppe, d'où M^{lle} Coulon avait envoyé des descriptions séduisantes et de pressants appels. Marianne s'était dit que, la grand'mère ayant plus souffert que joui de la présence de son petit-fils, il fallait prolonger le séjour dans le Midi de quelques semaines, et elle parlait maintenant de ne rentrer à Paris qu'en septembre ; et puis, elle se disait que la Normandie, avec son air humide et ses fréquents

coups de vent, ne vaudrait rien pour un enfant à peine convalescent. Aussi avait-elle décidé de se transporter dans le petit coin qu'elle avait si vite appris à aimer : l'Oustaü-Escounut. M. Lacoste, à peine arrivé à Montevideo, lui avait écrit la plus paternelle des lettres pour mettre sa maison, son jardin et Gracieuse à son entière disposition :

« Dès qu'on vous permettra de faire sortir Roger, il faudra vous installer chez moi. Pauvre de vous ! que vous aurez besoin d'être soignée à votre tour ! Je vous recommande expressément de manger autant de fruits et surtout autant de raisins que vous le pourrez sans compromettre votre santé. Je vais écrire à Gracieuse pour lui défendre d'en conserver une seule grappe. C'est une de ses manies. Moins on en mange de bons, plus elle en met à sécher ou à moisir, plus elle est contente. Qui sait, d'ailleurs, s'il me sera possible de revenir avant le printemps ? »

M. Lacoste expliquait ensuite qu'il chargeait une vieille demoiselle anglaise à laquelle il s'intéressait, de s'installer chez lui, afin de tenir compagnie à Marianne lorsque celle-ci se sentirait trop seule :

« Elle vient chez moi tous les étés se reposer un peu, et Gracieuse est habituée à elle. Vous n'aurez donc aucun désagrément de ce côté-là ! »

M^{me} Latapie, dont l'attitude vis-à-vis de Marianne se modifiait de jour en jour, jugea le projet très convenable ; elle trouva que Lacoste se conduisait en bon parent et déclara que miss Simpson était exactement la personne voulue, qu'elle avait un agréable caractère et qu'elle amuserait Roger avec toutes sortes de petites inventions comiques.

Elle eut aussi un mot au sujet de Gracieuse :

« Va-t-elle être fière de vous étaler ses talents de cuisinière ? Oh ! elle vous en fera goûter des petits plats raffinés. Lacoste l'a bien dressée. Il est très brave homme, mais un peu porté sur sa bouche... »

— Nous ne laisserons Gracieuse se distinguer que les jours où vous viendrez déjeuner avec Roger, dit Marianne très gentiment. Le

reste du temps, je ne lui demanderai que des choses toutes simples.

— Vous êtes bien aimable, mademoiselle Marianne, mais comment mes pauvres jambes me porteraient-elles si loin ?

— Oh ! nous arrangerons cela ! » répondit la jeune fille.

Elle comptait arranger bien d'autres choses encore, mais décidément elle n'avait pas de chance pour ses projets. Celui-ci rencontra une opposition tout à fait imprévue au moment où Marianne prenait ses dernières dispositions pour l'exécuter.

Depuis les malencontreuses observations de M^{me} Latapie, les visites du docteur Perrier étaient devenues sensiblement plus courtes, et cela par la faute de la jeune fille. Malgré les efforts du médecin pour la maintenir dans le même courant, la conversation déviait bien vite et allait se perdre dans d'ennuyeuses banalités. Puis, l'état de Roger ne réclamant plus des soins assidus, le docteur avait dû espacer ses visites ; Marianne avait chargé M^{me} Latapie de le recevoir seule et enfin de régler avec lui.

« De la sorte, se disait la jeune fille, je serai débarrassée de ces entrevues si gênantes, et *il comprendra.* »

Le docteur était probablement résolu à ne pas comprendre, car, le surlendemain du jour où M^{me} Latapie lui avait remis ses honoraires, il se présenta rue Moncade et fit prier M^{lle} Mercier de lui accorder quelques instants d'entretien.

Marianne fut sur le point de refuser. Mais elle réfléchit, se dit qu'elle n'avait pas le droit de faire un affront à un homme qu'elle avait traité presque en intime pendant plusieurs semaines et dont, en définitive, elle n'avait qu'à se louer. Elle descendit donc à la salle à manger.

M. Perrier ne la laissa pas longtemps dans l'incertitude sur l'objet de sa visite.

« J'ai pris la liberté, lui dit-il avec le ton de franchise aimable qui était un de ses charmes, de venir en ami vous donner un conseil que vous n'avez pas demandé au médecin. On me dit que vous pensez emmener Roger chez M. Lacoste.

— Vous m'avez toujours parlé d'un changement d'air.

— Précisément, et voilà pourquoi je me permets de vous dire : Allez ailleurs. La maison de M. Lacoste est fort agréable; l'air y est bon, je n'en disconviens pas, mais ce n'est pas là ce qu'il faut à votre frère. Il est très affaibli; il a besoin d'un air plus vivifiant pour combattre l'anémie qui le menace. Le bord de la mer est absolument indiqué dans son cas. La saison est favorable. Juillet et août sont des mois agréables sur nos côtes, qui, vous le savez, sont très belles. A cette époque de l'année, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz n'ont pas trop de monde encore, on y est bien mieux que plus tard.

— Biarritz! fit Marianne. Je ne me soucie nullement d'une station aussi élégante.

— Aussi n'ai-je jamais pensé à vous conseiller Biarritz. Vous avez bien voulu me laisser deviner vos goûts. Je connais un petit coin qui vous plaira : la tranquillité, le confort, le pittoresque, tout y est réuni.

— Cet endroit se nomme?...

— Ciboure. C'est en quelque sorte un faubourg de Saint-Jean-de-Luz, mais un faubourg qui a son caractère bien à lui et qui possède une petite plage parfaitement abritée; le fort du Socoa est à côté; mon ami Roger, qui a la passion des choses militaires, pourra y aller tous les jours si le cœur lui en dit. Je peux même vous indiquer des maisons (il y en a deux charmantes qui sont libres en ce moment); par-dessus le marché j'ai à vous offrir une bonne cuisinière, Josefa Etcheparre. Mes parents vont à Ciboure tous les ans, et ils en sont arrivés hier, voilà pourquoi je suis si bien au courant, ajouta M. Perrier en riant de l'air stupéfait de Marianne. Ma mère vous donnera tous les détails que vous pourrez désirer. Je le répète, mademoiselle, c'est l'air marin qu'il faut à Roger. Il passera deux bons mois à Ciboure, puis il reviendra s'installer tranquillement à Orthez pour son hiver. »

« Je veux bien le conduire à présent au bord de la mer, dit Marianne, mais en septembre je retournerai à Paris.

— Ah! vous comptez laisser l'enfant à M^{me} Latapie?

— Pas du tout. Je n'y ai jamais songé. Mon frère et moi nous sommes inséparables. Roger reprendra ses études à l'École alsacienne. Il n'a que trop perdu de temps. »

Le docteur Perrier était devenu très sérieux :

« Mademoiselle Marianne, je ne voudrais pas vous alarmer inutilement, mais il est impossible que Roger retourne à Paris pour l'hiver. Il lui faut le Midi pendant deux ans au moins, peut-être davantage. Si notre pauvre Orthez vous déplaît trop, il y a Pau, ou bien Nice, Cannes, Menton; pourtant, selon moi, c'est cette région-ci qui lui conviendrait le mieux. Si vous persistiez à vouloir l'emmener à Paris, je ne répondrais de rien... »

Marianne avait eu un peu de peine à accepter l'idée de Ciboure; elle y était venue cependant. Mais ceci était autrement grave; elle ne voulut pas même envisager la possibilité de renoncer à son retour à Paris, et encore bien moins la discuter avec le jeune médecin. Elle se borna à lui demander quand elle pourrait voir sa mère. Le jeune homme se sentit congédié, salua et gagna la porte, mais sur le seuil il s'arrêta et revint vers la jeune fille :

« J'oubliais de vous dire que la maison située près de la mer a été construite par un peintre et qu'elle contient un bel atelier. Elle est comme faite exprès pour vous; nichée contre la falaise, meublée avec goût, et puis cet atelier! Mademoiselle Marianne, je vous en prie, laissez-moi espérer que vous vous en servirez! »

Cette insistance fit sourire Marianne, et le docteur partit, heureux de la demi-promesse qu'il venait d'obtenir. La jeune fille resta d'abord ahurie de cette intervention qui bouleversait tous ses plans et de la facilité avec laquelle elle s'était soumise. Cependant, à la réflexion, ni la perspective d'un séjour à la mer, ni la sollicitude du docteur ne lui déplurent. Mais comment exécuter ce projet? Elle ne pouvait pourtant pas s'installer toute seule avec Roger dans cette maison tant vantée!

Heureusement, elle savait où aller chercher

des conseils. Elle s'assura que son petit frère n'avait pas besoin d'elle et courut chez M^{lle} Amanda. En route, une idée lui vint, une idée charmante. Pourquoi M^{lle} Tardieu ne l'accompagnerait-elle pas? Ce serait un peu compliqué de la mettre en wagon, mais, une fois arrivée à Ciboure, elle mènerait la même existence paisible que chez elle, avec la société constante d'une amie dévouée en plus. Dès les premiers mots, Marianne vit qu'elle ne pourrait décider l'infirmes à quitter sa petite maison. Les appréhensions que lui inspiraient des déplacements successifs, le souci de laisser sa vieille servante seule, la persuasion que sa présence serait une entrave perpétuelle, bien d'autres raisons encore furent invoquées par M^{lle} Tardieu.

« Mais j'ai quelqu'un à vous proposer. Devinez!... M^{me} Latapie! »

Le visage de Marianne exprima la plus vive surprise et un amer désappointement.

« A quoi bon m'en aller, si je dois retrouver là-bas tous les mêmes ennuis? » semblaient dire ses yeux agrandis par l'étonnement et ses lèvres au pli découragé.

« Ne dites rien! s'écria M^{lle} Tardieu. Laissez-moi vous expliquer mon idée; vous parlerez ensuite. »

Et avec la vivacité originale qui la rendait si attrayante, elle se mit en devoir de démontrer à la jeune fille que M^{me} Latapie hors de chez elle, M^{me} Latapie traitée en invitée de distinction, initiée aux progrès de la civilisation, jouissant de toutes sortes de petites distractions inconnues, et cela sans bourse délier, n'aurait aucun rapport avec la vieille dame maussade et ennuyée qui trônait dans la maison de la rue Moncade entre une marmite de soupe aux choux et des montagnes de linge dont personne ne se servait jamais.

« Si cela ne marche pas entre elle et vous, je vous promets de prendre le train et d'arriver... »

— Alors je ferai des vœux pour que les choses aillent de travers.

— Non, non, petite méchante, tout ira bien. Vous serez si gentille! Et puis, vous allez louer la maison du peintre et travailler.

Heureuse enfant qui a ses mains pour agir, pour créer quelque chose! Voilà le bonheur, le seul que je vous envie. Ma pauvre plume que je ne puis plus tenir, vous savez, c'est elle que je regrette; avec elle je pourrais encore servir à quelque chose, faire un peu de bien à un enfant, donner une bonne idée à une petite étourdie... »

C'était la première fois que Marianne entendait M^{lle} Tardieu exprimer un regret; elle en fut profondément touchée et se promit à elle-même de regagner le temps perdu en rêveries inutiles.

Et voilà comment, presque malgré elle, Marianne prit les informations nécessaires auprès de M^{me} Perrier, qui lui fit un accueil infiniment trop maternel à son gré, comment elle réfuta, les unes après les autres, toutes les objections de M^{me} Latapie, et comment enfin elle débarqua dans la gare de Saint-Jean-de-Luz avant même d'avoir bien compris pourquoi elle avait fait tout juste le contraire de ce qu'elle avait projeté. Lorsque, une demi-heure plus tard, elle se trouva installée dans une charmante maison d'où elle apercevait, droit devant elle, la curieuse silhouette presque algérienne de la vieille ville de Saint-Jean-de-Luz, avec les Pyrénées à sa droite et la mer bleue à sa gauche, elle ne chercha plus à comprendre; elle se dit tout simplement qu'elle avait eu raison de venir.

Saint-Jean-de-Luz et Ciboure, sa petite sœur, ne sont point béarnaises; elles appartiennent à ce pays basque qui se distingue si nettement par le type de ses habitants et par sa langue, unique au monde, de la région avoisinante. Les maisons elles-mêmes ont une apparence très particulière avec leurs poutrelles noires, rouges ou brunes, entrecroisées sur la maçonnerie éclatante de blancheur; tous les villages basques ont la même physionomie, et le touriste arrive très vite à les distinguer des villages béarnais. A la ville, on rencontre plus de diversité dans les constructions. Saint-Jean-de-Luz, autrefois port important d'où partaient de nombreux bateaux de commerce, possède encore quelques

majestueuses maisons d'apparence très vénitienne sur une place carrée; non loin de ces édifices, qui parlent d'un passé opulent, des commerçants modestes ont ouvert des boutiques assez banales où les étrangers peuvent acheter des costumes de bains, des bérets et des ceintures rouges; quelques maisons aux pignons pointus, aux poutres de couleur, surgissent dans la rue principale parmi les bâtisses insignifiantes, hôtels et maisons destinés aux baigneurs; enfin quelques rues étroites où l'on entrevoit çà et là un cep de vigne se tordant sous un toit rouge, un figuier dépassant une muraille, où le moindre cri éveille d'étranges résonances, ont cet aspect indéfinissable et pourtant si facile à reconnaître qui vous dit que la mer est au bout.

Ciboure est séparée de sa voisine par la Nivelle, qui, emprisonnée entre deux quais, sert d'ouverture au port; elle aussi garde d'un passé prospère quelques solides maisons qui entourent la place de l'église; à présent des écriteaux portant les mots à louer s'y étalent, mais ce n'est pas là que les étrangers aiment à s'établir; ils recherchent le voisinage de la mer et se portent vers la rue qui borde le chenal où les vagues moutonnantes luttent contre le courant de la rivière. C'est là que Marianne était venue s'installer.

M^{lle} Tardieu avait prophétisé juste : M^{me} Latapie, d'abord étourdie par le voyage en chemin de fer et la nouveauté de tout ce qui l'entourait, avait maintenant l'air de se faire très bien à son existence actuelle. Flattée de l'invitation de M^{lle} Mercier, elle s'était plu à entretenir longuement de son prochain séjour aux bains de mer les demoiselles Minvielle,

qui n'avaient jamais été plus loin que Puyoo, d'un côté, et Artix, de l'autre. Une fois arrivée, d'autres sentiments que celui de la vanité satisfaite s'étaient mis de la partie. Il lui



paraissait fort agréable d'être libre comme l'air, de n'avoir plus Donine à surveiller ou à quereller, de se laisser emmener de côté et d'autre par *le petit*, qui avait toujours tant de choses à lui faire voir; elle trouvait très amusant d'aller par l'omnibus à la grande plage de Saint-Jean-de-Luz et de s'asseoir, près de l'établissement des bains, au milieu des dames si bien mises et des beaux petits enfants qui jouaient sur le sable; enfin il y avait les promenades en voiture découverte, cela, c'était le luxe par excellence; la première fois, il avait semblé à M^{me} Latapie qu'elle était

du coup transformée en princesse du sang, et elle avait à peine osé remuer, puis, l'habitude aidant, elle s'était beaucoup amusée de toutes ces excursions dans les villages avoisinants : Guethary, Ascain, Urugne. Et, au retour, elle appréciait d'une façon surprenante les succulents repas servis par Josefa sur une table gentiment arrangée; les excellents fauteuils du salon n'avaient pas l'air de lui trop déplaire; il y en avait un, entre autres, qu'elle choisissait de préférence, et que les enfants appelaient le fauteuil de grand'mère, où l'on faisait la sieste presque malgré soi.

« Si ces pauvres demoiselles Minvielle me voyaient, pensait quelquefois la vieille dame toute confuse, qu'est-ce qu'elles diraient de moi? »

Mais les demoiselles Minvielle étaient bien loin, personne ne leur raconterait que leur vieille voisine et amie succombait peu à peu à toutes les tentations du confort moderne, et elle se rendormait, paisible, après avoir grignoté un biscuit et siroté un petit verre de malaga.

Quant à Roger, chaque jour lui apportait des forces nouvelles, et Marianne, en le regardant creuser vigoureusement des ports dans le sable ou courir avec des camarades, se disait que le docteur Perrier devait être un médecin *Tant-pis* et qu'il s'exagérait sans doute les dangers auxquels sa constitution exposait l'enfant. Cette exagération, elle se demanda s'il ne fallait pas l'attribuer à un certain désir de retenir dans le pays une personne qui lui plaisait. Elle ne pouvait pas se le dissimuler, le jugement du jeune médecin était suspect. Décider de l'emploi des deux ou trois années qui allaient suivre, et de tout son avenir peut-être, sur cette appréciation unique, lui paraissait une folie.

D'un autre côté, elle avait une grande responsabilité vis-à-vis de son petit frère. Il ne fallait pas, pour suivre ses goûts personnels,

risquer de compromettre cette précieuse santé. Dans sa perplexité, Marianne pensa tout à coup au docteur Arnal. Il était aux Eaux-Bonnes tout l'été. La jeune fille le connaissait assez pour savoir qu'il ne refuserait pas, soit de s'arrêter à Orthez, soit de pousser jusqu'à Saint-Jean-de-Luz afin de lui rendre service. Elle lui écrivit donc et le pria de venir examiner sérieusement son petit frère, lui racontant en même temps le conseil donné par le médecin d'Orthez. Ce conseil, elle ne le lui cachait pas, lui inspirait une certaine méfiance; en même temps, elle se déclarait bien résolue à se conformer aveuglément au jugement d'un homme qui avait soigné Roger depuis sa naissance.

Mais, instruite par de récentes expériences, elle ne voulait plus, comme précédemment, passer dans l'inaction les jours qui la sépareraient de la décision définitive. Dès le lendemain de l'arrivée, elle avait déballé sa boîte à couleurs, ses brosses, sa palette, posé un châssis sur son chevalet préféré, pour donner à l'atelier un aspect habité. Peu après, les circonstances lui faisaient rencontrer son premier modèle, et aussitôt elle chargeait Josefa d'entamer les négociations nécessaires pour amener l'intéressante personne à poser devant elle.

« Ils vont être contents, se dit-elle. Ils m'accableront de bons points, me proposeront pour un accessit Montyon, mais je vais être encore cent fois plus contente moi-même! »

M. Guilbois et sa sœur s'étaient toujours vivement intéressés aux travaux de Marianne; le premier n'avait cessé de lui dire qu'il attendait beaucoup de son talent. Ce n'était pourtant pas au vénérable couple que pensait la jeune fille dans son atelier de Ciboire.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)



ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

VIII

Hôtes ou prisonniers?

Les Moéris n'étaient pas au plus bas degré de l'échelle des races noires. Ils connaissaient jusqu'à un certain point la culture, élevaient quelque bétail, savaient fouler au battoir des pagnes d'écorce et montraient un goût assez fin dans l'ornementation de leurs poteries. Ils cisaient aussi avec un certain art les anneaux de fer qu'ils portaient aux bras et aux jambes. Curieux, nonchalants, gais comme des enfants, ils ne montraient de passion déterminée que pour la danse et le chant et ne semblaient pas avoir des instincts féroces.

Dans ses longues conversations avec Mréko, Gérard avait appris que le cannibalisme n'a nullement disparu du continent noir, — contrairement à la consolante opinion exprimée au début par Colette, — et que la plupart des peuplades de l'Afrique équatoriale le pratiquent encore peu ou prou.

Les noirs ont un mot pour désigner ceux qui font leurs délices de la chair humaine. Ils les appellent *valiabantù* (mangeurs d'hommes). Souvent Mréko, en parlant de tel ou tel personnage de sa connaissance, ajoutait d'un air détaché : « Il est *valiabantù*. »

Cependant, il affirmait avec véhémence qu'on n'avait jamais vu de cannibales dans sa tribu, et Abruko confirmait ce dire. Mais les petits yeux du chef avaient un regard si fourbe qu'on ne pouvait sans difficulté ajouter foi à ses discours, et ce n'était pas uniquement pour taquiner Martine que Gérard affirmait voir luire parfois des éclairs de férocité dans les petits yeux susdits.

Mréko, lui, était le meilleur garçon de la terre. En offrant, dès les premiers jours, à Le Guen une pipe composée d'une gourde

minuscule emmanchée d'un fin roseau, il s'était acquis du coup toutes les sympathies du brave matelot. Il est vrai que le jeune Somali avait d'abord présenté son chef-d'œuvre à Colette; il était même resté fort déconfit de voir « l'Étoile » décliner en riant ce singulier cadeau. Mais son obligeance n'en restait pas moins inépuisable. Ayant entendu ses amis exprimer le désir de se procurer des étoffes pour renouveler ou compléter leur garde-robe, il n'eut de cesse qu'après avoir persuadé à son père d'envoyer des messagers à une tribu voisine, où l'art du tissage était en honneur de temps immémorial; Abruko finit par consentir à cette démarche, et son fils eut bientôt la joie de se présenter un matin chargé d'un fort ballot de cotonnade bleue, qu'il déposa aux pieds de M^{lle} Massey.

Quelle joie pour Martine et pour Colette! Elles se mirent à l'ouvrage, coupant et cousant sans relâche, si bien que la troupe fut bientôt en possession de linge de rechange.

Saisies d'émulation, les jeunes filles moéris supplièrent qu'on leur enseignât à coudre. Sous la direction de Martine, elles apprirent tant bien que mal à tirer l'aiguille et à se bâtir quelques simples vêtements.

Les prisonniers avaient peu à peu aménagé leur case avec un goût qui faisait l'admiration de toute la tribu. Le Guen, aidé de Gérard, fabriquait des sièges de bambou rudimentaires, mais commodes, une table, des hamacs. Tout le village accourait comme au feu quand le bruit se répandait que les blancs avaient créé quelque nouvelle merveille de ce genre.

A condition que le chef lui rendit ses armes, Le Guen promit de lui constituer un mobilier

analogue; si bien qu'en mesurant ses dons avec une sage parcimonie, il arriva bientôt à obtenir tout ce qu'il voulait.

Colette était devenue d'emblée l'idole et le modèle de toutes les jeunes filles de la tribu, qui lui formaient en tous lieux une garde du corps parfois importune, répétant avec une fidélité simiesque ses moindres mouvements.

On menait une vie étrange dans ce village africain. La nécessité du travail ne s'imposant pas sous cet heureux climat tropical, les hommes passaient leur temps à ne rien faire, allongés à l'ombre et fumant d'énormes pipes, — car le tabac sauvage croissait abondamment aux alentours. Les femmes seules se donnaient quelque peine, fabriquant au battoir et teignant la toile d'écorce, ou grattant la terre pour y planter au hasard quelques racines de manioc, ou bien faisant la récolte, écrasant des graines de millet entre deux pierres, accroupies sur leurs talons et jacassant comme des pies.

Leurs seigneurs et maîtres récompensaient trop souvent ces valeureux efforts par des bourrades; mais les pauvres créatures n'avaient pas conscience de l'abjection de leur sort, et elles étaient en général d'une humeur très douce. Les travaux domestiques se compliquaient pourtant de l'habitude immuable pour les mamans de trimbaler leurs bébés en toute occasion dans une bande d'écorce qui les tenait suspendus soit au dos, soit à la hanche de la bonne nourrice. Ce rite ayant force de loi jusqu'à ce que l'enfant fût âgé de deux ou trois ans, la fonction de ménagère était loin d'être une sinécure.

Martine s'extasiait sur la prodigieuse fertilité du sol qu'elle comparait au « coteau » si jalousement cultivé de son pays natal. *Chès!*... ce que son père, le vieux Delboy, aurait tiré de là, lui qui savait faire rendre à sa petite vigne pierreuse, grande comme un mouchoir, jusqu'à trois barriques de vin! Lui qui, après avoir récolté du maïs dans son champ d'un hectare, y semait du lin ou du sainfoin, sans jamais le laisser en repos! *Boun Diou!* s'il avait vu cette terre luxuriante!... La brave fille en pleurait d'attendrissement, avec cet amour

touchant du paysan pour la grande nourricière.

Le Guen, se rappelant sa « lande » stérile fleurie d'ajoncs, partageait l'admiration de Martine. Devisant tous deux de longues heures, ils se représentaient ce qu'on ferait si, par un coup de baguette, on pouvait transporter en France un coin de cette terre admirable dont les naturels ne savaient pas tirer parti. Il ne put pas résister à la tentation de se tracer un champ, qu'il planta avec une symétrie admirable; le tabac, le blé noir, le manioc formaient des carrés parfaits; une bordure de gourdes pesantes, à la couleur orangée, entourait le petit enclos; les noirs admiraient à tel point cette belle ordonnance que, sans avoir l'idée de l'imiter, ils passaient de longues heures en contemplation devant un éden où ils croyaient voir le dernier mot de la culture.

Colette et Lina s'étaient, elles aussi, aménagé un jardin autour de leur case; il leur avait suffi pour cela d'y transplanter quelques pieds de fleurs qui embaumaient la forêt voisine et que les noirs considéraient avec la plus complète indifférence, par la raison qu'elles n'étaient pas bonnes à manger. Du reste ils montraient une apathie complète pour tout ce qui touchait aux merveilles de la nature; les animaux ne les intéressaient qu'au point de vue de la cuisine, ils n'avaient pas l'idée d'appivoiser une seule des charmantes bêtes qui abondaient aux alentours, et sauf quelques chiens à demi sauvages qui erraient dans le village, on ne connaissait pas d'animaux domestiques chez les Moéris.

Très surpris de l'intérêt que les blancs montraient pour toute cette faune et cette flore nouvelle, Mréko se mettait parfois en campagne et apportait à Colette tout ce qu'il pouvait trouver de curieux.

Un jour, il s'approcha en souriant de la jeune fille, qui était assise sur l'herbe en compagnie de Gérard et Lina, et déposa sur le bord de sa jupe un objet qu'elle prit d'abord pour un brin de foin séché. Comme elle ne semblait pas s'en occuper, le sourire de Mréko s'accentua, et il se mit à crier : « *Chi-*

rombo! Chirombo!... » en gambadant de joie comme un forcené.

« *Chirombo?* » répéta Colette en regardant autour d'elle, car elle savait que ce mot sert à désigner tout être vivant, et elle s'attendait à voir quelque bestiole extraordinaire. Se jetant alors à genoux et saisissant délicatement le soi-disant brin de foin entre ses doigts, Mréko, répétant : « *Chirombo... chirombo... moïo!* (c'est vivant!), lui fit voir qu'en réalité ce qu'elle croyait n'être qu'un brin d'herbe était un insecte. Il appartenait à la famille des *Phasmidæ*, qui ont tous le pouvoir extraordinaire de simuler la mort et de prendre si bien l'apparence des herbes sèches au milieu desquelles ils vivent, que l'évidence même a peine à convaincre l'observateur qu'il tient entre ses doigts un insecte vivant et non pas une chose inanimée. Cette espèce vit dans les grandes herbes des forêts équatoriales. Pendant sept à huit mois de l'année, ces herbes séchées par le soleil sont de couleur jaune, et les insectes revêtent la même nuance; les herbes se marbrent-elles de petites taches rouges et brunes en pourrissant sur pied, des taches identiques apparaissent sur le corselet et les membres du parasite; enfin, quand les jeunes pousses montent dans leur livrée d'émeraude, elles sont couvertes d'une population de couleur identique.

Colette et Gérard, guidés par Mréko, observèrent bien d'autres exemples de cette imitation singulière. Le jeune noir leur apprit notamment à reconnaître une terrible espèce de serpent venimeux dont la robe est si exactement pareille aux troncs d'arbres et aux feuilles sèches sur lesquels il s'enroule, qu'à première vue, il est presque impossible de le distinguer, au repos, de son habitat.

Une autre fois il accourut, un doigt sur les lèvres, et les conduisit à pas de loup dans une clairière striée d'ombre et de lumière par les rayons du soleil. Quand il eut amené ses amis au beau milieu du sentier, il éclata bruyamment de rire et frappa dans ses mains. Aussitôt le sol parut s'animer, de tous côtés partirent des zèbres qui détalèrent dans toutes les directions. L'illusion avait été complète,

sans l'évidence de cette galopade éperdue, jamais les jeunes Parisiens n'auraient pu croire qu'ils s'étaient trouvés au milieu d'un troupeau de ces jolies bêtes, tant leur pelage se confondait exactement avec les raies d'ombre et de lumière dessinées sur le sol.

« C'est peut-être parce qu'ils habitent au désert que les lions sont fauves! suggéra Lina, que ces choses intéressaient vivement.

— Sans doute! Ils s'identifient de la sorte aux sables où ils vivent et peuvent approcher de leur proie sans être vus ou échapper eux-mêmes au danger.

— De même qu'en Sibérie les ours revêtent en hiver une fourrure couleur de neige, dit Gérard.

— Chez nous, les lièvres qui se cachent dans les sillons ont à peu près la teinte des chaumes et des terres labourées, remarqua Colette.

— Et les crocodiles que nous avons vus au bord de cette grande rivière, en venant ici, s'écria Lina. N'aurait-on pas dit de simples troncs d'arbres?... »

Ainsi devisaient innocemment les jeunes prisonniers, s'intéressant à toutes les choses nouvelles que la forêt prochaine faisait défiler devant eux : et les jaguars tachetés de jaune, et les papillons monstrueux, et le criquet, redouté des Africains à l'égal des pires fléaux, et l'insecte-feuille, et les merveilles d'une flore éblouissante, admirant, étudiant, réfléchissant, mais n'oubliant, en dépit de tout, ni le passé encore saignant, ni les êtres chéris dont ils se trouvaient séparés par une infortune tragique, — et se demandant souvent avec épouvante comment finirait cette singulière captivité.

Un jour, ils étaient allés en excursion sur une haute colline voisine du village et d'où la vue s'étendait au loin. « De là on voyait *tout l'univers*, » d'après Abruco, qui n'avait pas dédaigné de se joindre aux promeneurs.

Après deux ou trois heures de flânerie on se disposait à rentrer au village, lorsque le calme de cette belle fin de jour fut troublé par des cris perçants, aigus, prolongés, qui faisaient retentir les échos et se rapprochaient

rapidement. Chacun s'arrêta, épouvanté, et à travers les hautes herbes, les froissant de son énorme corps, on vit accourir un éléphant colossal, furieux, les oreilles soulevées, la trompe relevée, la queue droite, poussant sans relâche son étrange cri de douleur ou de colère.

Les touristes s'écartèrent, voulurent fuir; mais le mastodonte semblait vouloir se rapprocher d'eux, baritant toujours, et tout à coup Colette remarqua qu'il marchait sur trois pieds seulement et tenait en l'air une de ses énormes pattes, comme s'il ne pouvait endurer de lui faire porter son formidable poids.

« Cet animal souffre!... s'écria la jeune fille en s'arrêtant. Voyez... il ne peut poser son pied!... La pauvre bête!... On dirait qu'elle nous demande de lui porter secours... »

— Ce serait difficile, dit Gérard. Et voici Mréko qui veut la guérir à sa façon, » ajouta-t-il en désignant le jeune homme qui, le bras replié en arrière, visait l'éléphant de sa zagaie.

Le trait partit en sifflant et vint se planter dans l'épaule du colosse.

Aussitôt, avec un cri de rage, l'éléphant fondit sur le noir. Mais son pied posant à terre, il s'arrêta court, en rugissant.

« Cette bête souffre cruellement! répéta Colette tout émue. Gérard, ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à Goliath, l'éléphant du Jardin d'Acclimatation, que nous aimions tant?... Je veux essayer de l'approcher... »

— Colette, es-tu folle?... A quoi penses-tu? s'écria son frère en s'efforçant de la retenir.

— Non, laisse-moi faire!... répliqua la jeune fille, ne pouvant tolérer de voir souffrir un animal. Vois comme il nous regarde!... Je suis sûre qu'il nous demande du secours... Et, après tout, autant être foulée aux pieds d'un éléphant que rester prisonnière d'Abruko! » ajouta-t-elle à demi-voix.

Sur quoi, malgré les supplications de Gérard, elle se dégagea et s'avança, intrépide, vers le pachyderme, qui s'était arrêté et continuait à remplir l'air de ses cris.

Les noirs, immobiles de stupeur, la regardaient faire. Elle s'approcha sans trembler du colosse et, l'appelant de sa douce voix, lui parlant comme à un être raisonnable, elle

finit par se trouver tout près de lui. Peut-être y avait-il dans le ton de Colette, dans son regard affectueux une sorte de puissance magnétique, car l'éléphant, interrompant ses hurlements, fixa sur elle un œil sagace et se mettant à gémir faiblement souleva son énorme pied comme pour le lui montrer.

« Oui, mon bon Goliath, tu as un gros bobo, dit Colette, le flattant de la main. Montre-moi cette *pa-patte*... Viens!... Je ne te ferai pas de mal!... »

Elle s'agenouilla à côté du mastodonte et vit alors qu'une énorme épine, longue de plus de dix centimètres, était profondément entrée dans la semelle de l'animal. Rassemblant tout son courage, Colette prit le pied entre ses mains, et sans se laisser rebuter ou effrayer, elle se mit à tirer, presser, pousser adroitement, jusqu'à ce qu'elle eût la joie de faire sortir l'épine entière. La blessure était profonde et déjà fort enflammée. La nettoyer, l'entourer de feuilles fraîches fut l'ouvrage d'un instant pour la courageuse jeune fille. Se relevant alors, elle saisit la zagaie qui était restée dans l'épaule de l'éléphant et, tirant de toute ses forces, elle l'arracha et la jeta loin d'elle...

Il est impossible de décrire l'étonnement des noirs et la joie de l'éléphant pendant cette scène. L'animal, échangeant ses cris de rage pour un petit murmure joyeux, promenait sa trompe rugueuse tout autour de la jeune fille, flairant tantôt sa tête charmante, tantôt ses fines et adroites mains. Il agitait d'un air ravi ses longues oreilles, faisait frémir sa petite queue; ses yeux, pétillant d'intelligence, marquaient la satisfaction et la reconnaissance aussi clairement qu'un regard humain. Colette, toute heureuse de son succès, flattait son blessé de la main, riait de ses comiques manifestations d'amitié, sans paraître plus effrayée que si elle avait eu affaire à un petit chien...

Revenant de leur stupeur, les assistants se rapprochèrent de l'étrange groupe et purent admirer à leur aise le nouvel ami de Colette, — les blancs, du moins, car il parut prendre plaisir à leur présence, tandis qu'il témoignait

envers les nègres un mélange de terreur et de haine et dressait sa trompe avec un cri de colère dès que l'un d'eux faisait mine de s'avancer de trop près.

Chose curieuse, et que les explorateurs ont remarquée dans toutes les régions de l'Afrique, cette prédilection des animaux envers les blancs est positive. Alors qu'ils se ruent sur les nègres pour les fouler aux pieds, les déchirer, et cherchant à les encorner, selon les moyens de défense dont la nature les a pourvus, ils sont beaucoup plus doux pour les Européens. Les plus farouches, les éléphants, les buffles, les élans se montrent sensibles aux bons traitements; on a vu des exemples singuliers de leur docilité et de leur affection pour les blancs qui ont pris la peine de les apprivoiser.

Colette et ses compagnons ignoraient ce détail. Mais la conduite de Goliath — comme tous l'appelèrent bientôt — en fut un exemple mémorable. Posant avec précaution son pied à terre, quand les promeneurs se remirent en route, il emboîta le pas derrière Colette et parut avoir décidé, dans sa sagesse, qu'il la suivrait partout où elle irait. Les noirs, peu satisfaits de cet acolyte, essayèrent de le chasser, mais il se retourna sur eux d'un air si menaçant qu'ils durent vite renoncer à se débarrasser de lui.

Il accompagna donc en boitant la petite troupe jusqu'au village. A peine arrivée, Colette courut lui chercher des bananes et des oranges, qu'il accepta de ses mains avec une visible reconnaissance. Il se mit ensuite à boire à longs traits l'eau du ruisseau qui coulait devant la case des prisonniers, puis il s'enfonça dans la forêt et on le crut parti.

Mais le lendemain, à la première heure, Colette le trouva au poste, attendant, immobile, près de la hutte. Elle visita le pied blessé, baigna la plaie, qui avait déjà meilleure mine, changea le pansement de feuillage et, comme la veille, régala son ami de fruits savoureux. L'éléphant parut très sensible à ces bons procédés; toute la journée, il erra dans les environs du village, venant parfois tout près de la jeune fille et flairant ses mains et son visage. Colette lui parlait, le caressait

doucement, lui offrait des fruits, qu'il gobait sans se faire prier; le second soir venu, ils étaient les meilleurs amis du monde.

A dater de ce jour, Goliath devint pour ainsi dire un habitant du village; il restait souvent caché de longues heures dans quelque fourré, mais dès qu'il entendait la voix de Colette l'appeler, il accourait à toutes jambes, non seulement tant que son pied eut besoin de soins, mais encore quand la blessure fut guérie et qu'on put raisonnablement supposer qu'il en avait même perdu le souvenir.

Sur la demande de Colette, Mréko obtint de son père la promesse que personne ne ferait de mal à l'éléphant; Abruco avait été si frappé de l'influence de la jeune fille sur cet animal, réputé indomptable par les noirs, qu'il consentit, sans trop se faire prier, à protéger par un ordre formel « *le père des oreilles* », comme les noirs nommaient l'animal, suivant leur habitude de désigner les gens ou les bêtes par le trait qui les frappe le plus en eux. C'est ainsi qu'ils appelaient un homme chauve « *le père du crâne* »; un bossu, « *le père des épaules* »; un boiteux, « *le père des jambes* »; un gros homme, « *le père du ventre* », et ainsi de suite, sans se gêner le moins du monde pour faire allusion à des particularités physiques, que les gens civilisés ont coutume de laisser dans l'ombre.

Abruco exerçait sur ses sujets le pouvoir le plus absolu, et nul ne songea à lui désobéir. Goliath devint donc un membre éminent de la tribu. C'était du reste un superbe spécimen de sa race: gigantesque, les yeux brillants, le front large, intelligent et doux, la physiologie gaie et sympathique, si on peut ainsi parler de la face d'un pachyderme. Il paraissait âgé d'une trentaine d'ans, le printemps de la vie pour les éléphants. Le pauvre animal avait certainement le cœur bien placé, car jamais il n'oublia une minute le service que lui avait rendu Colette. En toute occasion, il s'efforçait de lui en témoigner sa reconnaissance. Sa prédilection pour la jeune fille était même si marquée qu'elle lui faisait souvent commettre des actes arbitraires qui amusaient beaucoup Gérard, mais fâchaient

parfois ceux qui en étaient victimes. S'il voyait aux mains d'une autre personne un beau fruit, une jolie fleur, une large feuille pouvant servir d'ombrelle, il s'avancait sans bruit et cueillant délicatement l'objet du bout de sa trompe, il venait le déposer, comme son dû, aux pieds de la jeune fille. Voulait-elle le rendre au propriétaire spolié, l'éléphant faisait entendre un petit murmure irrité et reprenant le brandon de discorde, il le lui rendait d'un air qui semblait dire : « C'est pour toi, puisque c'est bon!... » En toute occasion, il manifestait clairement son avis

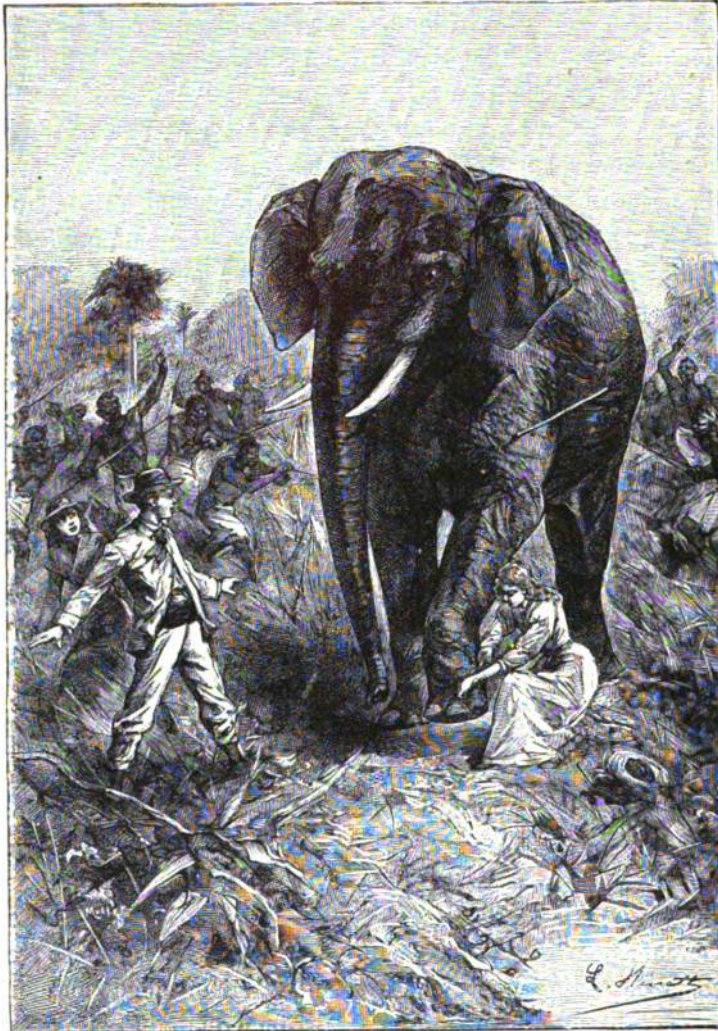
que Colette devait occuper la première place, et malheur à qui lui eût manqué en rien!...

Un jour il enroula sa trompe autour de la taille de la jeune fille et l'enlevant doucement il la posa sur ses épaules. Effrayée d'abord, Colette se cramponna à son cou en poussant des cris; mais bientôt rassurée, elle sentit son goût se réveiller, son goût d'autrefois, pour ce genre de locomotion et permit à l'éléphant de l'emporter pour une longue promenade.

De ce jour, elle prit l'habitude de le monter tous les matins. Mréko, sans cesse à l'affût de ce qui pouvait être agréable à l'Étoile, tressa

une sorte de harnais de jonc qui permit à la jeune fille de se tenir commodément sur l'animal. Bientôt Lina, gagnée par l'émulation, voulut être de la partie; Goliath accepta, sans

se faire prier, cette nouvelle écuyère, et chaque jour c'étaient d'interminables promenades; Gérard le montait aussi, et parfois, dans des moments de gaieté, l'énorme bête, prenant tour à tour Colette et Lina par la taille, les campait chacune sur une de ses défenses, qu'il avait superbes, et les promenait ainsi, au grand étonnement des noirs, mais c'était là un poste d'honneur qu'il réservait



aux deux jeunes filles, et qu'elles-mêmes ne prenaient que lorsqu'il les y engageait.

A force de lui prodiguer les bananes et les attentions de tout genre, Mréko finit par triompher du préjugé de Goliath contre les noirs. Le jeune indigène devint alors le *groom* attitré du pesant coursier; chaque matin il l'étrillait, le brossait, le pomponnait avec un soin jaloux, et lorsque Goliath daignait le soulever dans les airs, le traiter, en un mot, presque comme un blanc, — le bon Mréko lui en savait un gré infini.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XII

Entre le cercle polaire et la banquise.



Depuis que l'*Halbrane* a dépassé cette courbe imaginaire, tracée à vingt-trois degrés et demi du pôle, il semble qu'elle soit entrée en une contrée nouvelle, « cette contrée de la Désolation et du Silence, comme le dit Edgar Poe, cette magique prison de splendeur et de gloire dans laquelle le chantre d'*Éléonora* souhaite d'être enfermé comme pour l'éternité, cet immense Océan de lumière ineffable... ».

A mon avis, pour demeurer dans des hypothèses moins fantaisistes, cette région de l'Antarctide, d'une superficialité qui dépasse cinq millions de milles carrés, est restée ce qu'était notre sphéroïde pendant la période glaciaire...

Durant l'été, l'Antarctide, on le sait, jouit du jour perpétuel, dû aux rayons que l'astre radieux, dans sa spirale ascendante, projette au-dessus de son horizon. Puis, dès qu'il a disparu, c'est la longue nuit qui commence, nuit souvent illuminée par les irradiations des aurores polaires...

C'était donc en pleine saison de lumière que

notre goélette allait parcourir ces redoutables régions. La clarté permanente ne lui ferait pas défaut jusqu'au gisement de l'île Tsalal, où nous ne doutions pas de retrouver les hommes de la *Jane*.

Un esprit plus imaginaire eût sans doute éprouvé de singulières surexcitations lors des premières heures passées sur cette limite de la nouvelle zone, — des visions, des cauchemars, des hallucinations d'hypnotisme... Il se fût senti comme transporté au milieu du surnaturel... A l'approche de ces contrées antarctiques, il se serait demandé ce que cachait le voile nébuleux qui en dérobaient la plus grande étendue... Y découvrirait-il des éléments nouveaux dans le champ des trois règnes minéral, végétal, animal, des êtres d'une « humanité » spéciale, tels qu'affirme les avoir vus Arthur Pym?... Que lui offrirait ce théâtre des météores, sur lequel est encore baissé le rideau des brumes?... Sous l'intense oppression de ses rêves, lorsqu'il songerait au retour, ne perdrait-il pas tout espoir? N'entendrait-il pas, à travers les

stances du plus étrange des poèmes, le corbeau du poète lui crier de sa voix croassante :

« *Never more!*... jamais plus!... jamais plus! »

Il est vrai, cet état mental n'était pas le mien, et, quoique je fusse très surexcité depuis quelque temps, je parvenais à me maintenir dans les limites du réel. Je ne formais plus qu'un seul vœu : c'était que la mer et le vent restassent aussi propices au delà qu'en deçà du cercle antarctique.

En ce qui concerne le capitaine Len Guy, le lieutenant, les anciens matelots de l'équipage, une évidente satisfaction se peignit sur leurs traits rudes, leurs figures bronzées par le hâle, lorsqu'ils apprirent que le soixante-sixième parallèle venait d'être franchi par la goélette.

Le lendemain, d'un ton guilleret, la face épanouie, Hurliguerly m'accosta sur le pont.

« Hé! hé! monsieur Jeorling, s'exclama-t-il, voilà derrière nous le fameux cercle!... »

— Pas assez, bosseman, pas assez!

— Ça viendra!... Ça viendra!... Mais j'ai un désappointement...

— Lequel?...

— C'est que nous ne fassions pas ce qui se fait à bord des navires au passage de la ligne!

— Vous le regrettez?... demandai-je.

— Sans doute, et l'*Halbrane* aurait pu s'accorder la cérémonie d'un baptême austral!...

— D'un baptême?... Et qui auriez-vous baptisé, bosseman, puisque nos hommes, tout comme vous, ont déjà navigué au delà de ce parallèle?...

— Nous... oui!... Vous... non, monsieur Jeorling!... Et pourquoi, s'il vous plaît, cette cérémonie ne se serait-elle pas faite en votre honneur?...

— Il est vrai, bosseman, c'est la première fois, au cours de mes voyages, que je me serai élevé si haut en latitude...

— Ce qui eût mérité un baptême, monsieur Jeorling... Oh! sans grand fracas... sans tambours ni trompettes... et, sans faire intervenir le père Antarctique avec sa mascarade habituelle!... Si vous vouliez me permettre de vous bénir...

— Soit, Hurliguerly, répondis-je en portant

la main à la poche. Bénissez et baptisez à votre aise!... Voici une piastre pour boire à ma santé au plus prochain cabaret...

— Alors, ce ne sera que sur l'îlot Bennet ou sur l'île Tsalal, s'il y a toutefois des auberges dans ces îles sauvages, et s'il s'est trouvé des Atkins pour s'y établir!...

— Dites-moi, bosseman, j'en reviens à Hunt... Paraît-il aussi satisfait que les anciens matelots de l'*Halbrane* d'avoir dépassé le cercle polaire?...

— Le sait-on?... me répondit Hurliguerly. Il navigue toujours à sec de toile, celui-là, et on n'en peut rien tirer d'un bord ou de l'autre... Mais, comme je vous l'ai dit, s'il n'a pas déjà tâté des glaces et de la banquise...

— Qui vous le donne à penser?...

— Tout et rien, monsieur Jeorling!... Ces choses-là se sentent!... Hunt est un vieux loup de mer, qui a trainé son sac dans tous les coins du monde!... »

L'opinion du bosseman était la mienne, et, par je ne sais quel pressentiment, je ne cessais d'observer Hunt, qui occupait très particulièrement ma pensée.

Pendant les premiers jours de décembre, du 1^{er} au 4, à la suite de quelques accalmies, le vent montra une certaine tendance à hâler le nord-ouest. Or, il en est du nord de ces hautes régions comme du sud de l'hémisphère boréal — rien de bon à attendre. Des mauvais temps, voilà le plus ordinairement ce qu'on y attrape, sous forme de rafales et de bourrasques. Cependant il n'y aurait pas lieu de trop se plaindre si le vent ne retombait pas jusqu'au sud-ouest. En ce dernier cas, la goélette aurait été rejetée hors de sa route ou, du moins, elle eût dû lutter pour s'y maintenir, et mieux valait en définitive ne point s'écarter du méridien suivi depuis notre départ des New-South-Orkneys.

Cette modification présumable de l'état atmosphérique ne laissait pas de causer une inquiétude au capitaine Len Guy. En outre, la vitesse de l'*Halbrane* subit une sensible diminution, car la brise commença à mollir pendant la journée du 4, et même, au milieu de la nuit du 4 au 5, elle refusa.

Le matin, les voiles pendaient, inertes et dégonflées, le long des mâts, ou battaient d'un bord à l'autre. Bien qu'aucun souffle n'arrivât jusqu'à nous et que la surface de l'Océan fût sans rides, les longues oscillations de la houle, qui venait de l'ouest, imprimaient de rudes balancements à la goélette.

« La mer sent quelque chose, me dit le capitaine Len Guy, et il doit y avoir du gros temps de ce côté, ajouta-t-il en étendant la main dans la direction du couchant.

— L'horizon est brumeux, en effet, répondis-je. Peut-être que le soleil, vers midi...

— Il n'a plus grande force à cette latitude, même en été, monsieur Jeorling! — Jem! »

Le lieutenant s'approcha.

« Que penses-tu du ciel?...

— Je ne suis pas rassuré... Aussi faut-il être prêt à tout, capitaine. Je vais amener les voiles hautes, rentrer le grand foc, et parer le tourmentin. Il est possible que l'horizon se dégage dans l'après-midi... Si le coup de chien tombe à bord, nous serons en mesure de le recevoir.

— Ce qui est essentiel, Jem, c'est de conserver notre direction en longitude...

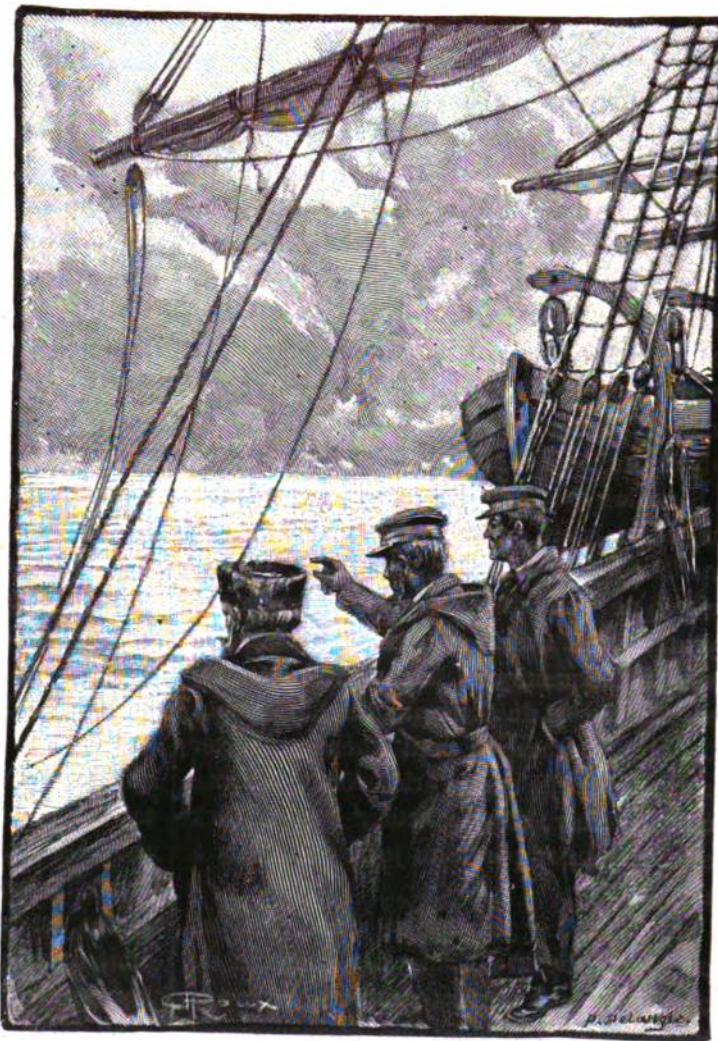
— Autant que faire se pourra, capitaine, car nous sommes en bonne route.

— Est-ce que la vigie n'a pas signalé les premières glaces en dérive?... demandai-je.

— Oui, répondit le capitaine Len Guy, et dans un abordage avec les icebergs, le dommage ne serait pas pour eux. Si donc la prudence exige que l'on s'écarte à l'est ou à l'ouest, nous nous y résignerons, mais en cas de force majeure seulement. »

La vigie n'avait point fait erreur. Dans l'après-midi, on vit des masses se déplacer avec lenteur au sud. Quelques îles de glace,

qui n'étaient encore considérables ni par leur étendue ni par leur hauteur, par exemple, en assez grande quantité, surnageaient des débris d'ice-fields. C'étaient ce que les Anglais appellent des packs, pièces longues de trois



cents à quatre cents pieds, dont les bords se touchent; des palchs, quand elles ont la forme circulaire; des streams, quand elles sont de forme allongée. Ces débris, faciles à éviter, ne pouvaient gêner la navigation de l'*Halbrane*. Il est vrai, si le vent lui avait permis de conserver sa direction jusqu'alors, elle n'allait guère de l'avant à cette heure, et, faute de vitesse, ne gouvernait pas sans peine. Et, ce qu'il y avait de plus désagréable, c'est qu'une mer creuse et dure nous affligeait de contre-coups insupportables.

Vers deux heures, de grands courants atmosphériques se précipitèrent en tourbillons, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le vent soufflait de toutes les aires du compas.

La goélette fut horriblement secouée, et le bosseman dut faire saisir sur le pont les objets susceptibles de se déralinguer au roulis ou au tangage.

Vers trois heures, des rafales d'une force extraordinaire se déchaînèrent décidément à l'ouest-nord-ouest. Le lieutenant mit au bas ris la brigantine, la misaine-goélette et la trinquette. Il espérait ainsi se maintenir contre la bourrasque et ne pas être rejeté à l'est, en dehors de l'itinéraire de Weddell. Il est vrai, les drifts ou glaces flottantes tendaient à se masser de ce côté, et rien de dangereux pour un navire comme de s'engager à travers ce labyrinthe mouvant.

Sous les coups de l'ouragan, accompagné de grosse houle, la goélette donnait parfois une bande excessive. Heureusement, sa cargaison ne pouvait se déplacer, l'arrimage ayant été fait avec une parfaite entente des éventualités nautiques. Nous n'avions point à redouter le sort du *Grampus*, ce chavirement dû à la négligence qui avait amené sa perte. On n'a pas oublié que ce brick s'était retourné quille en l'air, et que Arthur Pym et Dirk Peters restèrent plusieurs jours accrochés à sa coque.

Du reste, les pompes ne donnèrent pas une goutte d'eau. Aucune des coutures du bordé et du pont ne s'était ouverte, grâce aux réparations qui avaient été soigneusement faites pendant notre relâche des Falklands.

Ce que durerait cette tempête, le meilleur « weather-wise », le plus habile pronostiqueur ne l'aurait pu dire. Vingt-quatre heures, deux jours, trois jours de mauvais temps, on ne sait jamais ce que vous réservent ces mers australes.

Une heure après que la bourrasque fut tombée à bord, les grains se succédèrent presque sans interruption, avec pluie, grasse et neige, ou plutôt averses neigeuses. Cela tenait à ce que la température avait notablement baissé. Le thermomètre ne mar-

quait plus que trente-six degrés Fahrenheit (2° 22 C. sur zéro), et la colonne barométrique vingt-six pouces huit lignes (721 millimètres).

Il était dix heures du soir — force m'est d'employer ce mot, bien que le soleil se maintint toujours au-dessus de l'horizon. En effet, il s'en fallait d'une quinzaine de jours qu'il atteignit le point culminant de son orbite, et, à vingt-trois degrés du pôle, il ne cessait de lancer à la surface de l'Antarctide ses pâles et obliques rayons.

A dix heures trente-cinq se produisit un redoublement de la bourrasque.

Je ne pus me décider à regagner ma cabine et je m'abritai derrière le rouf.

Le capitaine Len Guy et le lieutenant discutaient à quelques pas de moi. Au milieu de ce fracas des éléments, c'est à peine s'ils devaient s'entendre; mais entre marins on se comprend rien qu'au geste.

Il était visible alors que la goélette dérivait du côté des glaces vers le sud-est, et qu'elle ne tarderait pas à les rencontrer, puisque ces masses marchaient moins vite qu'elle. Double malchance qui nous repoussait hors de notre route et nous menaçait de quelque redoutable collision. Le roulis était maintenant si dur qu'il y avait lieu de craindre pour les mâts, dont la pointe décrivait des arcs d'une amplitude effrayante. Pendant les grains, on aurait pu se figurer que l'*Halbrane* était coupée en deux. De l'avant à l'arrière, impossible de se voir.

Au large, quelques vagues éclaircies laissaient apparaître une mer démontée, qui se brisait avec rage sur l'accro des icebergs, comme sur les roches d'un littoral, et les couvrait d'embruns pulvérisés par le vent.

Le nombre des blocs errants s'étant accru, cela donnait à espérer que cette tempête hâterait la débâcle et rendrait plus accessibles les abords de la banquise.

Toutefois, il importait de tenir tête au vent. De là, nécessité de se mettre à la cape. La goélette fatiguait horriblement, prise par le travers des lames, piquant dans leurs profondeurs entre-deux, et ne se relevant pas sans

subir de violentes secousses. Fuir, il n'y fallait point songer, car, sous cette allure, un bâtiment s'expose au très grave péril d'embarquer des paquets de mer par son couronnement.

Tout d'abord, en fait de première manœuvre, il s'agissait de venir au plus près. Puis, la cape prise sous le hunier au bas ris, le petit foc à l'avant, le tourmentin à l'arrière, l'*Halbrane* se trouverait dans des conditions favorables pour résister à la bourrasque et à la dérive, quitte à diminuer encore cette voilure, si le mauvais temps empirait.

Le matelot Drap vint se poster à la barre. Le capitaine Len Guy, près de lui, veillait aux emardées.

A l'avant, l'équipage se tint prêt à exécuter les ordres de Jem West, tandis que six hommes, dirigés par le bosseman, s'occupaient d'installer un tourmentin à la place de la brigantine. Ce tourmentin est un morceau triangulaire de forte toile, taillé comme un foc, qui se hisse au capelage du bas mât, s'amure au pied et se borde à l'arrière.

Pour prendre les ris du hunier, il fallait grimper aux barres du mât de misaine, et quatre hommes y devaient suffire.

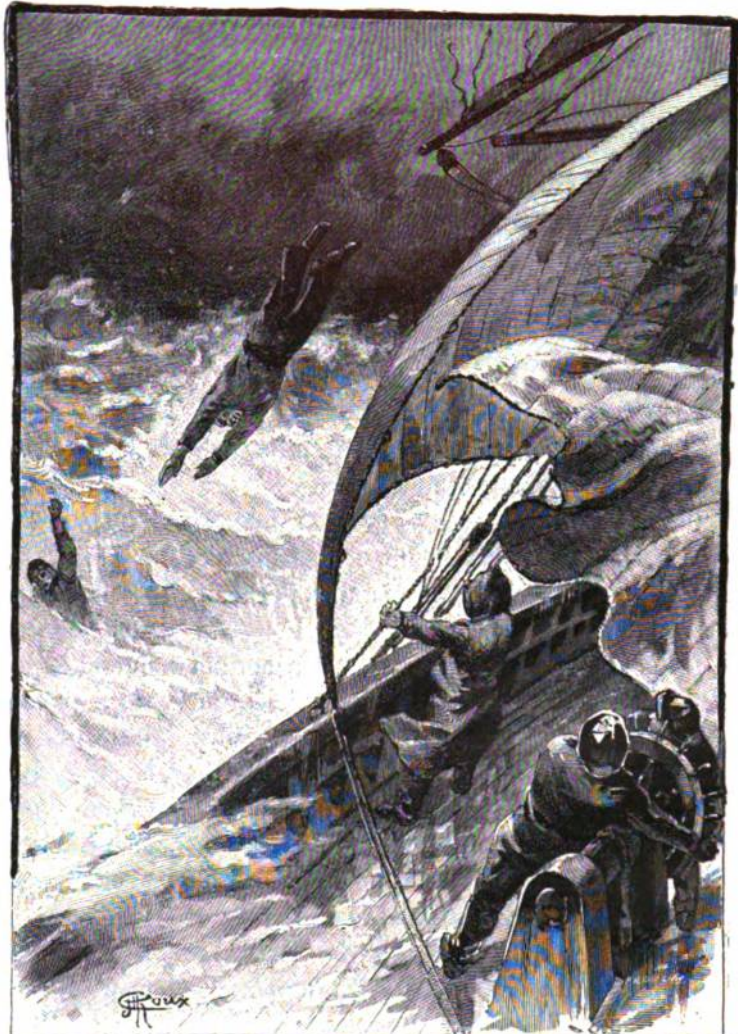
Le premier, qui s'élança sur les enfléchures, fut Hunt. Le deuxième, fut Martin Holt, notre maître-voilier. Le matelot Burry et l'une des recrues les suivirent aussitôt.

Jamais je n'aurais cru qu'un homme pût déployer autant d'agilité et d'adresse que le fit Hunt. C'est à peine si ses mains et ses pieds saisissaient les enfléchures. Arrivé à la hauteur des barres, il s'élongea sur les marchepieds jusqu'à l'un des bouts de la vergue, afin de larguer les rabans du hunier.

Martin Holt se porta à l'autre bout, tandis

que les deux autres hommes restaient au milieu.

Dès que la voile serait amenée, il n'y au-



rait plus qu'à la réduire au bas ris. Puis, après que Hunt, Martin Holt et les matelots seraient redescendus, on l'étarquerait d'en bas.

Le capitaine Len Guy et le lieutenant savaient que sous cette voilure l'*Halbrane* tenait convenablement la cape.

Tandis que Hunt et les autres travaillaient, le bosseman avait paré le tourmentin, et il attendait du lieutenant l'ordre de le hisser à bloc.

La bourrasque se déchainait alors avec une incomparable furie. Haubans et galhaubans, tendus à se rompre, vibraient comme des

cordes métalliques. C'était à se demander si les voiles, même diminuées, ne seraient pas déchirées en mille pièces...

Soudain un effroyable coup de roulis chavira tout sur le pont. Quelques barils, cassant leurs saisines, roulèrent jusqu'aux bastingages. La goélette donna une bande si prononcée sur tribord que la mer entra par les dallots.

Renversé du coup contre le rouf, je fus quelques instants sans pouvoir me relever...

Telle avait été l'inclinaison de la goélette que le bout de la vergue du hunier s'était plongé de trois à quatre pieds dans la crête d'une lame...

Lorsque la vergue sortit de l'eau, Martin Holt, qui s'était achevalé à l'extrémité pour terminer son travail, avait disparu.

Un cri se fit entendre — le cri du maître-voilier, entraîné par la houle, et dont les bras s'agitaient désespérément au milieu des blancheurs de l'écume.

Les matelots se précipitèrent à tribord et lancèrent, qui un cordage, qui un baril, qui un espar — n'importe quel objet susceptible de flotter et auquel pourrait s'accrocher Martin Holt.

Au moment où j'empoignais un taquet afin de me maintenir, j'entrevis une masse qui fendait l'air et disparut dans le déferlement des lames...

Était-ce un second accident?... Non!... c'était un acte volontaire... un acte de dévouement.

Ayant fini d'amarrer la dernière garcette de ris, Hunt, après s'être pomoyé le long de la vergue, venait de se jeter au secours du maître-voilier.

« Deux hommes à la mer! » cria-t-on du bord.

Oui, deux... l'un pour sauver l'autre... et n'allaient-ils pas périr ensemble?...

Jem West courut à la barre et d'un tour de roue fit lofer la goélette d'un quart — tout ce qu'elle pouvait donner sans dépasser le lit du vent. Puis, son foc traversé, son tourmentin bordé à plat, elle resta à peu près immobile.

D'abord, à la surface écumante des eaux,

on aperçut Martin Holt et Hunt, dont les têtes émergeaient...

Hunt nageait d'un bras rapide, piquant à travers les lames, et se rapprochait du maître-voilier.

Celui-ci, éloigné déjà d'une encablure, paraissait et disparaissait tour à tour — un point noirâtre, difficile à distinguer au milieu des rafales.

Après avoir jeté espars et barils, l'équipage attendait, ayant fait tout ce qui était à faire. Quant à lancer une embarcation au milieu de cette furieuse houle qui couvrait le gaillard d'avant, y pouvait-on songer?... Ou elle eût chaviré, ou elle se fût brisée contre les flancs de la goélette.

« Ils sont perdus tous deux... tous deux! » murmura le capitaine Len Guy.

Puis, au lieutenant :

« Jem... le canot... le canot... cria-t-il.

— Si vous donnez l'ordre de le mettre à la mer, répondit le lieutenant, je m'y embarquerai le premier, quoique ce soit risquer sa vie... Mais il me faut l'ordre! »

Il y eut quelques minutes d'inexprimables angoisses pour les témoins de cette scène. On ne songeait plus à la situation de l'*Halbrane*, si compromise qu'elle fût.

Bientôt une clameur éclata, lorsque Hunt fut aperçu une dernière fois entre deux lames. Il s'enfonça de nouveau, puis, comme si son pied eût rencontré un point d'appui solide, on le vit s'élancer avec une surhumaine vigueur vers Martin Holt, ou plutôt vers l'endroit où le malheureux venait de s'engloutir...

Cependant, en gagnant un peu au plus près, dès que Jem West eut fait mollir les écoutes du petit foc et du tourmentin, la goélette s'était rapprochée d'une demi-encablure.

C'est alors que de nouveaux cris dominèrent le bruit des éléments déchainés.

« Hurrah!... hurrah!... hurrah!... » poussa tout l'équipage.

De son bras gauche Hunt soutenait Martin Holt, incapable d'aucun mouvement, ballotté comme une épave. De l'autre, il nageait vigoureusement et gagnait vers la goélette.

« Serre le vent!... serre le vent!... » commanda Jem West au timonier.

La barre mise dessous, les voiles ralin-guèrent avec des détonations d'armes à feu...

L'*Halbrane* bondit sous les lames, semblable au cheval qui se cabre lorsque le mors le retient à lui briser la bouche. Livrée aux plus terribles secousses de roulis et de tangage, on eût dit, pour continuer la comparaison dont je me suis servi, qu'elle piaffait sur place...

Une interminable minute s'écoula. C'est à peine si l'on pouvait distinguer, au milieu des eaux tourbillonnantes, ces deux hommes dont l'un trainait l'autre...

Enfin Hunt rejoignit la goélette et saisit une des amarres qui pendaient du bord...

« Arrive!... arrive!... » s'écria le lieutenant en faisant un geste au matelot du gouvernail.

La goélette évolua juste de ce qu'il fallait pour que le hunier, le petit foc et le tourmentin pussent porter, et elle prit l'allure de la cape courante.

En un tour de main Hunt et Martin Holt avaient été hissés sur le pont, l'un déposé au pied du mât de misaine, l'autre prêt à donner la main à la manœuvre.

Le maître-voilier reçut les soins que nécessitait son état.

La respiration lui revint peu à peu, après un commencement d'asphyxie. Quelques frottements énergiques achevèrent de le rappeler à lui et ses yeux s'ouvrirent.

« Martin Holt, lui dit le capitaine Len Guy, qui s'était penché sur le maître-voilier, te voilà revenu de loin...

— Oui... oui... capitaine! répondit Martin Holt en cherchant du regard... Mais... qui est venu à moi?...

— C'est Hunt... s'écria le bosseman, Hunt qui a risqué sa vie pour te tirer de là!... »

Martin Holt se releva à demi, s'appuya sur le coude et se tourna du côté de Hunt.

Comme celui-ci se tenait en arrière, Hurli-guerly vint le pousser vers Martin Holt, dont les yeux exprimaient la plus vive reconnaissance.

« Hunt, dit-il, tu m'as sauvé... Sans toi, j'étais perdu... Je te remercie... »

Hunt ne répondit pas.

« Eh bien... Hunt... reprit le capitaine Len Guy, est-ce que tu n'entends pas?... »

Hunt ne semblait point avoir entendu.

« Hunt, redit Martin Holt, approche... Je te remercie... Je voudrais te serrer la main!... »

Et il lui tendit la sienne...

Hunt recula de quelques pas, secouant la tête, dans l'attitude d'un homme qui n'a pas besoin de tant de compliments pour une chose si simple...

Puis, se dirigeant vers l'avant, il s'occupa de remplacer une des écouteurs du petit foc, qui venait de casser à la suite d'un tel coup de mer que la goélette en avait été ébranlée de la quille à la pomme des mâts.

Décidément, c'est un héros de dévouement et de courage, ce Hunt!... Décidément, aussi, c'est un être fermé à toutes les impressions, et ce ne fut pas encore ce jour-là que le bosseman connut « la couleur de ses pa-roles »!

Il n'y eut aucun répit dans la violence de cette tempête et, à plusieurs reprises, elle nous donna de sérieuses inquiétudes. Au milieu des fureurs de la tourmente, on put cent fois craindre que, malgré sa voilure réduite, la mâture ne vînt à bas. Oui!... cent fois, bien que Hunt tint la barre d'une main habile et vigoureuse, la goélette, emportée dans des embardées inévitables, donna la bande et fut sur le point d'engager. Il fallut même amener le hunier, et se borner au tourmentin et au petit foc pour garder la cape.

« Jem, dit le capitaine Len Guy, — il était alors cinq heures du matin — s'il est nécessaire de fuir...

— Nous fuirons, capitaine, mais c'est risquer d'être mangés par la mer! »

En effet, rien de plus dangereux que cette allure du vent arrière, quand on ne peut plus devancer les lames, et on ne la prend que lorsqu'il est impossible de garder la cape. D'ailleurs, à courir vers l'est, l'*Halbrane* se fût éloignée de sa route, au milieu du dédale

des glaces accumulées dans cette direction.

Trois jours durant, 6, 7 et 8 décembre, la tempête se déchaîna sur ces parages avec accompagnement de rafales neigeuses qui provoquèrent un sensible abaissement de la température. Cependant la cape put être maintenue, après que le petit foc, déchiré dans une rafale, eût été remplacé par un autre de toile plus résistante.

Inutile de dire que le capitaine Len Guy se montra un vrai marin, que Jem West eut l'œil à tout, que l'équipage les seconda résolument, que Hunt fut toujours le premier à la besogne, lorsqu'il y eut manœuvre à faire ou danger à courir.

En vérité, ce qu'était cet homme, on ne saurait en donner une idée ! Quelle différence entre lui et la plupart des matelots recrutés aux Falklands, — surtout le sealing-master Hearne. De ceux-ci, il était bien difficile d'obtenir ce qu'on avait le droit d'attendre et d'exiger. Sans doute, ils obéissaient, car, bon gré mal gré, il faut obéir à un officier tel que Jem West. Mais, par derrière, que de plaintes, que de récriminations ! Cela, je le craignais, ne présageait rien de bon dans l'avenir.

Il va sans dire que Martin Holt n'avait pas tardé à reprendre ses occupations, et qu'il n'y boudait point. Très entendu à son métier, il était le seul qui, pour l'adresse et le zèle, pouvait rivaliser avec Hunt.

« Eh bien, Holt, lui demandai-je un jour qu'il se trouvait en conversation avec le bosseman, en quels termes êtes-vous maintenant avec ce diable de Hunt?... Depuis le sauvetage, s'est-il montré un peu plus communicatif?...

— Non, monsieur Jeorling, répondit le maître-voilier, et il semble même qu'il cherche à m'éviter.

— A vous éviter?... répliquai-je.

— Comme il le faisait auparavant, du reste...

— Voilà qui est singulier...

— Et qui est vrai, ajouta Hurliguerly. J'en ai fait la remarque plus d'une fois.

— Alors il vous fuit comme les autres?...

— Moi... plus que les autres...

— Mais à quoi cela tient-il?...

— Je ne sais, monsieur Jeorling!

— N'empêche, Holt, que tu lui dois une fameuse chandelle!... déclara le bosseman. Mais n'essaye pas d'en allumer en son honneur!... Je le connais... il soufflerait dessus! »

Je fus surpris de ce que je venais d'apprendre. Toutefois, en y prêtant attention, je pus m'assurer, en effet, que Hunt refusait toutes les occasions d'être en contact avec notre maître-voilier. Ne croyait-il donc pas avoir droit à sa reconnaissance, bien que celui-ci lui dût la vie?... Assurément, la conduite de cet homme était au moins bizarre.

Dans l'après-midi du 8 au 9, le vent indiqua une certaine tendance à remonter vers l'est, ce qui devait rendre le temps plus maniable.

L'*Halbrane*, si cette circonstance se produisait, pourrait donc regagner ce qu'elle avait perdu par la dérive, et reprendre son itinéraire sur le quarante-troisième méridien.

Cependant, quoique la mer restât dure, la surface de voile put être augmentée sans risques vers deux heures du matin. Aussi, sous la misaine-goélette et la brigantine à deux ris, la trinquette et le petit foc, l'*Halbrane*, bâbord amures, se rapprocha-t-elle de la route dont l'avait écartée cette longue tourmente.

En cette portion de la mer antarctique, les glaces dérivait en plus grand nombre, et il y avait lieu de penser que la tempête, hâtant la débâcle, avait peut-être rompu vers l'est les barrières de la banquise.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



L'ŒIL-DE-CHAT *(Fin)*

NOUVELLE TUNISIENNE

IV

LE DJINN

C'était après souper. Le colonel Si Habib était assis dans son patio avec sa femme Mériem et sa fille Khemidja. Au-dessus d'eux, le ciel s'assombrissait peu à peu et se pointillait d'étoiles. Une lampe posée sur une console éclairait à demi leur douce causerie.

Le bon Si Habib avait toujours soigneusement dissimulé ses inquiétudes. Bien qu'il eût la mort dans l'âme, il s'efforçait, auprès des siens, de conserver un air enjoué.

« Mon père, questionna Khemidja, quand j'étais toute petite, vous me racontiez des histoires de djinns, vous rappelez-vous? Elles étaient très amusantes, ces histoires. Étaient-elles toutes vraies?

— Toutes, je ne sais, mais il devait bien y en avoir quelques-unes dans le nombre.

— Les djinns existent réellement, n'est-ce pas, mon père?

— Cela ne peut être mis en doute, répondit Si Habib sérieusement. Plusieurs passages du Coran en font mention.

— Voit-on souvent des djinns? En avez-vous vu, vous, mon père? »

Si Habib réfléchit :

« Oui, une fois. C'était au pays de la soif, par un temps de simoun. Nous étions en colonne. J'entendis tout à coup quelques-uns de mes hommes crier avec effroi : un djinn! et je vis un tourbillon énorme, montant jusqu'aux nues, qui accourait sur nous. Les hommes crièrent, en frappant leurs armes : « Du fer! du fer! » Les djinns ont, paraît-il, horreur du fer. Le tourbillon se détourna et nous fûmes sauvés. A vrai dire, je n'ai vu, moi, que de la poussière. Mais plusieurs officiers,

mes compagnons, m'ont affirmé avoir parfaitement distingué le djinn se démenant au milieu du tourbillon de sable.

— Mon père, dites-moi, un djinn peut-il épouser une fille de race humaine?

— Oui, les talebs racontent des histoires de ce genre.

— Parlez-moi de ces êtres merveilleux, mon bon père. D'où viennent les djinns? Où habitent-ils? Comment vivent-ils?

— Je te répéterai ce qu'en disent les talebs. Ce sont les descendants d'une race qui régnait ici-bas avant Adam. Dieu les créa du feu. Ils habitent la chaîne de montagnes qui entoure la terre. Ils se transportent avec la rapidité de l'éclair d'un bout du monde à l'autre. Ni l'espace, ni les corps opaques n'existent pour eux. Ils ne sont pas immortels, mais ils vivent plusieurs siècles. Leur forme véritable est la forme humaine, mais ils peuvent prendre celles des animaux. Chez eux comme chez nous, les uns sont bons, les autres méchants. Ils se partagent en trois classes : les musulmans, les chrétiens et les juifs.

— Quand ils ont la forme humaine, comment s'habillent-ils?

— Point de règle. Selon leur fantaisie.

— A quoi reconnaît-on les djinns musulmans?

— Ils portent le fez. Les djinns chrétiens ont une calotte bleue, les djinns juifs une calotte jaune.

— Ah! que je suis contente! fit Khemidja en frappant dans ses mains.

— Et de quoi, ma fille?

— Je vous le dirai plus tard. »

L'heure était venue de se séparer. Si Habib embrassa sa fille et sa femme, puis il gagna sa chambre à coucher, pendant qu'elles entraient dans le harem.

Khemidja, joyeuse tout à l'heure, était

maintenant comme interdite et restait silencieuse. Sa mère l'interrogea.

« Je me suis aperçue que mon père avait du chagrin.

— A quoi as-tu remarqué cela ?

— Comme il m'embrassait, j'ai senti une larme tomber sur ma joue. »

Mériem hocha la tête.

« Oui, mon enfant, oui; il y a longtemps que je le sais, plus de six mois, et cette tristesse cachée s'aggrave de jour en jour. Il parle quelquefois la nuit, pendant son sommeil. Il parle de procès, de vols, d'un titre qui lui a été enlevé, que sais-je ! La nuit dernière encore, il a prononcé les mots de ruine, de misère... Et quand il est avec nous, l'excellent homme, il paraît heureux, il conte des choses gaies, il rit. Oh ! c'est un bon et grand cœur que nous devons profondément chérir, mon enfant ! »

Comme les deux femmes conféraient ainsi, songeuses et inquiètes, un bruit se fit dans la galerie : Si Habib s'exclamait, appelait les domestiques. Elles entr'ouvrirent la porte et écoutèrent.

Il interrogeait :

« Vous étiez là ?

— Mais oui, maître.

-- Vous n'êtes pas sorti ?

— Pas sorti de la journée.

— Vous ne vous êtes pas endormi ?

— Pas un seul instant.

— Et personne n'est entré dans la maison ?

— Eh ! non, maître. Si quelqu'un avait eu cette audace, nous l'aurions vu. Personne n'est entré, personne. Nous vous le jurons ; c'est impossible !

— Allez chercher l'*assas* ! »

Pendant qu'on exécutait cet ordre, Si Habib entra dans le harem, presque hors de lui, agitant avec une fièvre joyeuse un rouleau de parchemin.

« Mes enfants, suis-je bien éveillé, dites ? Ai-je les yeux ouverts ? Affirmez-moi que je ne rêve pas ! Quelque chose de prodigieux nous arrive. J'ai retrouvé ce titre qui m'avait été volé, ce titre d'où dépend toute notre fortune ; louange à Dieu ; nous sommes sauvés ! »

L'*assas* était monté ; — un Marocain très grave, un *hadj* (pèlerin).

Il jura, lui aussi, qu'il avait fait fidèle garde, qu'il ne s'était point endormi. Il était parfaitement impossible que personne eût pénétré dans la maison.

Khemidja dit à son père tout bas :

« Faites retirer les serviteurs ; je sais, moi, ce qui s'est passé. »

Et quand ils furent tous trois seuls dans le harem.

« Celui qui a apporté le rouleau, je l'ai vu, vu de mes yeux : c'est un djinn.

— Un djinn !

— Oui, mes chers parents, et si tout à l'heure je vous parlais de ces êtres surnaturels, c'est à cause de celui-là. A l'heure de la sieste, j'ai regardé un instant par cette ouverture, j'ai vu tout à coup ce djinn sur la galerie, devant votre chambre à coucher. Il avait la forme d'un jeune homme. Il tenait ce rouleau de parchemin. Il est entré dans votre chambre et n'y est resté qu'un instant. Revenu sur la galerie, imaginez-vous qu'il est resté là, immobile, plusieurs minutes, à me regarder, et ses regards avaient une douceur !... Comme j'avais baissé le rideau, je me demandais comment il pouvait me voir, car il me voyait ! mais rien d'étonnant, n'est-ce pas ? puisque la vue des djinns perce tout ! C'est un bon djinn, un djinn musulman, mon père ; il avait le fez ! »

Le colonel et sa femme étaient muets de stupéfaction. La jeune fille parlait avec un ton de certitude qui s'imposait.

« Oh ! mes chers parents, ce n'était pas la première fois que je le voyais, continua Khemidja. Il m'était apparu un jour au souk des Orfèvres. Oh ! qu'il me sembla tout de suite bon et charmant ! On voyait bien qu'il n'appartenait pas à la race des hommes : quelle différence ! Plusieurs fois encore, la nuit, ne pouvant dormir, je suis allée respirer un peu sur le moucharabi. Eh bien, j'ai aperçu le djinn debout en face de la maison, toujours son regard amical fixé sur moi !... Ce djinn est le protecteur de notre famille. »

Quelque extraordinaire que fût le récit de

Khemidja, il n'avait rien d'inadmissible, étant données les croyances de ces braves gens. Ils cherchèrent d'ailleurs en vain une autre explication.

Si Habib dit enfin :

« Louons Dieu, et si un bon génie, comme tu le crois, ma fille, est intervenu, que la bénédiction divine soit sur lui ! Nous pouvons maintenant vivre en paix, songer à l'avenir. Un projet qui m'était cher pourra être réalisé maintenant ; il est peut-être à propos de t'en parler, ma fille : j'ai songé à te marier.

— Me marier ! A qui, mon père ?

— Nous étions d'accord, le père du jeune homme et moi ; tout a été suspendu par ce procès maudit ; aujourd'hui les choses pourront être reprises. Il s'agit du fils du général Lazourli.

— Ah ! dit Khemidja très froide. Et vous dites, mon père, que la perte du procès aurait rendu ce mariage impossible ?

— Eh ! sans doute, c'eût été la ruine !

— Eh bien, mon père, il ne se fera pas davantage, parce que nous aurons conservé nos biens. Je ne veux pas du fils du général Lazourli. Je le connais, je l'ai vu, il ne me plaît pas du tout.

— Hum ! fit Si Habib. Un fameux parti cependant. As-tu bien réfléchi ? Enfin, ma fille, si tu y répugnes, je ne veux certes pas te contraindre. Les prétendants ne manquent pas. Nous chercherons ailleurs.

— Ne cherchez pas, mon père.

— Comment ?

— J'ai trouvé. J'épouserai le djinn.

— Hein ?

— Oui, j'épouserai notre sauveur.

— As-tu perdu l'esprit, ma fille !

— Du tout. C'est parfaitement réfléchi et depuis longtemps décidé. J'épouse le djinn.

— Mais sais-tu si c'est son désir, à ce djinn ? demanda Mériem.

— Oui, ma mère, son plus vif désir.

— A quoi as-tu vu cela ? dit le père.

— A tout !

— Mais, tête du Prophète, ma fille, on n'épouse pas un djinn, c'est absurde, c'est impossible !

— Impossible ? Vous m'avez dit le contraire, tout à l'heure, mon père !

— Hein ? Est-ce que je savais ?... J'ai parlé au hasard ! La vérité est que je n'ai jamais vu d'exemple d'un pareil fait. Tu ne feras pas ce mariage-là, non, je ne le veux pas !

— J'épouse mon djinn, ou personne ! protesta Khemidja.

— Voyons, mon cher mari, intervint Mériem, après le bonheur inespéré que vient de nous envoyer le ciel, point de discussion fâcheuse. Khemidja réfléchira ; elle est fille de bon sens ; je suis convaincue qu'elle ne prendra qu'un parti raisonnable. Nous n'avons ce soir qu'une chose à faire : remercier Dieu. Après quoi, allons nous coucher. »

Les parties belligérantes adoptèrent cette solution.

Mais, tout en allant à sa chambre, Khemidja n'en continuait pas moins à marmotter entre ses dents :

« Non... non... non ! — oh ! je n'en démordrai pas ! — le djinn ou personne ! »

Malgré sa joie, le colonel passa une mauvaise nuit. Il avait mis le rouleau sous son oreiller : il se réveillait, à chaque instant, inquiet et tâtait pour s'assurer que le précieux document ne s'était pas envolé.

Sa première pensée, une fois levé, fut d'aller chez son avocat.

Maître Kaddour le reçut le sourire aux lèvres.

« Eh bien, seigneur Habib, vous m'apportez votre titre ?

— Si Habib fut interloqué.

— Comment le savez-vous ?

— Eh ! je lis cela sur votre physionomie. Me trompé-je ? »

Il vérifia la pièce.

« Je considère maintenant votre procès comme gagné, conclut-il. Mais où était-il donc, ce diable de titre ? Où l'avez-vous retrouvé ?

— Sur mon lit.

— Qui l'avait apporté là ? N'avez-vous aucune idée à ce sujet ?

— Non ! » Kaddour ajouta en hésitant :

« A moins que ce ne soit un djinn !

— Un djinn ! exclama l'oukil. Eh, eh, il s'est vu de ces choses-là... Et même, en y réflé-

chissant, je ne vois pas d'autre hypothèse possible, en l'espèce.

— A propos de djinns, reprit Si Habib, voulez-vous me donner une consultation? Est-ce qu'une jeune fille peut épouser un djinn?

— Voilà une question extraordinaire, seigneur Habib. Laissez-moi vous demander pourquoi vous me la posez. A un avocat, vous le savez, il faut tout dire. »

Le colonel se décida à faire part à l'oukil de l'incroyable résolution de sa fille.

« Le cas est grave, en effet. Seigneur Habib, je ne saurais vous répondre immédiatement; cela demande à être pioché! Vous connaissez mon clerc Ismaïl; je vais le charger de faire un travail sur la question.

— Très bien, très bien, j'ai pleine confiance en ce jeune homme! » dit le colonel.

Comme Si Habib s'en allait, il vit Ismaïl installé à sa place habituelle, dans le bureau des clercs.

« Eh bien, colonel, vous avez apporté votre titre?

— Comment le savez-vous? s'exclama encore une fois le bon Si Habib stupéfait.

— Pardon, seigneur! sans le vouloir, j'ai entendu ce que vous avez dit au patron en entrant... Vous savez, seigneur, combien j'ai à cœur vos intérêts... excusez-moi.

— Vous êtes tout excusé, mon ami. J'ai aussi parlé à votre patron d'une autre affaire. Il doit vous donner à étudier une question difficile, un point de droit relatif aux djinns, oui, au mariage des djinns... Il vous expliquera cela... c'est d'une importance capitale pour moi et ma famille... Mettez-y toute votre science, mon cher Ismaïl, je vous en serai très reconnaissant.

— Comptez sur tout mon dévouement, colonel, » promit Ismaïl quelque peu ahuri.

V

LA JUSTICE DU BEY

Dans la grande salle du Bardo, assis sur son trône, le bey Ahmed rendait la justice. Une figure fine, parfois un peu ironique, où

dominait cependant une expression de sérieuse bonté.

Devant lui, assistés de leurs oukils, étaient agenouillés Si Habib ben Hadjeb et son adversaire Taieb ben Amor.

Maître Kaddour venait de produire le titre de propriété dont l'existence avait été déniée par Taieb. Le bey l'examina rapidement, puis :

« Pourquoi n'avez-vous pas présenté cette pièce en première instance? demanda-t-il.

— Elle nous avait été volée.

— Prouvez-le; expliquez aussi comment vous l'avez retrouvée.

— Que Votre Altesse daigne prendre lecture de la note que voici, » dit Kaddour.

Cette note ne contenait que quelques lignes. Le bey la lut et parut très vivement impressionné.

« Mon client argue de faux le titre produit par Si Habib, déclara avec assurance l'oukil de Taieb. Nous demandons une expertise.

— Qui proposez-vous pour expert? demanda le bey à Taieb.

— Le cheik Djafer.

— Nous l'acceptons, » dit Kaddour.

Le bey donna un ordre à l'un de ses officiers.

« Le cheik Djafer sera ici dans quelques instants, annonça-t-il; l'affaire sera reprise dès qu'il sera présent. »

Lorsque Djafer arriva dans la salle de justice, tous remarquèrent qu'il paraissait troublé. Il portait un bandeau qui masquait sa lèvre supérieure.

« Cheik Djafer, nous vous avons commis pour vérifier cette pièce, » dit le bey en lui tendant le titre argué de faux.

Le trouble de Djafer s'accrut; ses mains tremblaient si fort qu'il ne pouvait tenir le document; il le déposa sur une table: penché dessus, la tête dans ses mains, il cherchait à masquer le bouleversement de ses traits. Il avait tout de suite reconnu le titre disparu.

« Les signatures des notaires sont-elles véritables? interrogea le bey.

— Oui, monseigneur. »

Taieb fut stupéfait.

« Est-ce bien le sceau du cadî?

— Oui.

— Ce document est donc le vrai titre ?

— Sans aucun doute. »

Taieb, hors de lui, hurla :

« Alors, vous l'avez vendu à Si Habib !

— Voilà, observa le bey, une étrange exclamation et qui doit être expliquée. »

Taieb demeura comme paralysé. Son oukil fit en son nom des excuses. C'était une parole sans portée, dépourvue de sens, échappée dans un moment de surexcitation. Le bey n'insista pas.

« Vous paraissez souffrant, cheik Djafer, reprit-il. Qu'est-ce donc que ce bandeau qui vous empêche de parler distinctement ? Ne pouvez-vous l'ôter ?

— Altesse, il m'est venu un mal à la lèvre.

— Est-ce grave ? Quel est le médecin qui vous soigne ?

— Mon médecin habituel.

— Le docteur Larbi ? Bien. Approchez ; vous savez que dans notre famille nous sommes un peu médecins. On prétend même que certains maux sont guéris par notre simple attouchement. Enlevez ce bandeau ; laissez-moi regarder. Tiens, vous n'avez plus vos moustaches !

— Il a fallu les raser.

— Qui vous a rasé ?

— Mais le barbier du quartier... Yahia. »

Après quelques instants d'examen, le bey s'écria :

« Ma foi, je me croyais plus savant ; je ne comprends rien à votre mal, cheik Djafer. Oh ! je suis vraiment peiné de vous voir sans moustaches ! Vous pouvez remettre le bandeau. Revenons à l'affaire qui nous occupe. Messieurs les oukils, vous avez la parole. Cheik Djafer, il est nécessaire que vous restiez pendant les plaidoiries. »

Tout en parlant, le bey écrivait un billet qu'il remit à l'un de ses officiers, lequel sortit aussitôt.

Les deux avocats développèrent tour à tour les arguments de leurs causes. Au bout d'une demi-heure, le bey interrompit les plaidoiries :

« Il y a un petit incident à vider. Nous avons

à entendre deux témoins. Introduisez le premier. »

Le docteur Larbi parut.

« C'est vous qui avez soigné le mal du cheik Djafer ?

— Quel mal ?

— Le mal qu'il a aux lèvres.

— Pas le moins du monde.

— La mémoire vous fait sans doute défaut. Otez votre bandeau, cheik Djafer ; examinez cela de près, docteur.

— Il n'y a trace d'aucun mal, déclara le médecin.

— Nous donnons acte de cette déclaration, dit le bey. Au tour du second témoin. »

Et le barbier Yahia fut introduit.

« C'est bien toi qui as rasé la moustache du cheik Djafer ? »

Yahia regarda la lèvre de Djafer avec étonnement.

« Du tout, monseigneur.

— Tâche de te le rappeler. Il t'a dit qu'il avait mal à la lèvre et qu'il fallait le raser.

— Non seulement je ne l'ai pas rasé, mais il n'a été rasé par personne.

— Comment cela ?

— Les moustaches ont été coupées non avec un rasoir, mais avec des ciseaux !

— Voilà, remarqua le bey, un ensemble de petits faits vraiment curieux : ainsi, cheik Djafer, vous n'avez aucun mal à la lèvre, vous n'avez consulté aucun médecin, vous ne vous êtes pas fait raser... Pourquoi avez-vous, devant nous, altéré ainsi la vérité ?

— Altesse, pardonnez... je ne sais... il s'agit de choses si insignifiantes...

— Erreur, cheik Djafer, rien n'est moins insignifiant que le respect de la vérité, même dans les plus petites choses. Du reste, s'il faut en croire la note de votre adversaire, vos mensonges auraient un but. D'après cette note, vous déteniez le titre de Si Habib ; une main mystérieuse, inconnue, — celle d'un djinn, peut-être ? — Dieu est le plus savant ! — vous l'a enlevé et l'a rendu au véritable propriétaire. Vous protestez n'avoir jamais détenu ce titre ? Bien ! On trouvera, dit la note, la preuve de nos affirmations dans le

papier plié annexé au titre. Nous allons donc ouvrir ce pli. Oh ! d'abord une observation : le pli est joint au titre par un fil et un cachet de cire ; or cette cire porte l'empreinte de votre sceau de juge ! C'est là un fait singulier et difficilement explicable si le titre, comme vous le soutenez, n'a jamais été en votre possession ; qu'en dites-vous ? Vous vous taisez ! Votre cas paraît bien mauvais, cheik Djafer. Ouvrons maintenant le papier. »

A la vue de l'objet que le bey en retira tous les assistants jetèrent une exclamation :

« La moustache du cheik Djafer ! »

Le gros homme s'abattit, la face contre terre, foudroyé.

« J'avoue ! cria-t-il. Un être surnaturel a pénétré chez moi... J'avoue tout ! je suis dans la main du Dieu juste et terrible ! »

Ahmed-bey prononça sa sentence sans désembrer :

« Annulation de la décision du charâ, consécration solennelle des droits de propriété du colonel Si Habib ; le cheik Djafer et son complice Taieb ben Amor condamnés aux galères perpétuelles. »

Le même jour, en l'étude de maître Kadour, le seigneur Habib exprimait sa reconnaissance à l'excellent oukil et le priait d'accepter pour ses honoraires deux bourses de chacune cent boukouffas d'or.

L'oukil souriait.

« Celui qui a véritablement gagné votre procès, déclara-t-il, c'est le djinn. Dites-moi, seigneur Habib, ne désirez-vous pas faire sa connaissance ? Peut-être ai-je trouvé le moyen de savoir qui il est. »

Si Habib le regardait sans comprendre.

« Vous avez remarqué, poursuivit l'avocat, que le pli ouvert par le bey ne contenait qu'une moitié des moustaches de Djafer. Que peut bien être devenue l'autre moitié ? Tout porte à croire qu'elle est restée entre les mains de celui qui l'a coupée. La retrouver serait donc retrouver en même temps ce coquin de djinn. N'avez-vous aucun soupçon ? J'en ai, moi. »

L'oukil posa sa main sur l'épaule d'Ismaïl ; il fouilla dans le gousset du jeune homme ; il y trouva un papier qu'il ouvrit ; il en retira la seconde moustache.

« La pièce à conviction est irrécusable, s'écria-t-il, nous tenons le criminel ! »

Ismaïl raconta alors toute l'histoire. Le colonel l'embrassa avec effusion. L'oukil ajouta :

« Le bey a décidé de récompenser Ismaïl par l'octroi d'une charge de notaire, mais un bon notaire doit être marié ! Ismaïl, une de ces deux bourses est pour toi ; tu l'as certes bien gagnée. Elle servira à payer tes frais de noces, si, comme je l'espère, tu trouves femme prochainement. »

Un mois après, par une soirée magnifique, un cortège sortait de la mosquée Halfaouine et défilait joyeux par les rues, à la clarté des cierges, au son des flûtes et des tambourins, — le cortège des noces d'Ismaïl, le nouveau notaire, qui épousait la fille du colonel Si Habib bou Hadjeb, la belle Khemidja.

ALBERT FERMÉ.

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE XII. — La Cascarrotte.

Roger aimait à dire que c'était lui qui avait procuré à Marianne le modèle le plus remarquable qu'elle eût jamais eu à peindre. A lui revenait, en effet, l'honneur de la découverte.

Le fait est qu'un beau matin le petit garçon, en entendant retentir dans son voisinage un cri étrange, sonore, prolongé et totalement incompréhensible, avait lâché la main de sa

grand'mère et s'était précipité dans la ruelle étroite d'où sortait la bizarre mélopée. Il en était revenu très agité.

« Grand'mère, c'est une marchande de poissons! Une si jolie marchande! Et de si beaux poissons! Que je voudrais que Marianne pût la voir! Tiens, regarde, grand'mère, la voici qui vient! »

De la petite rue sombre, et marchant vers le plein soleil du quai, arrivait, d'une allure leste et dégagée, une grande jeune femme qui tenait appuyée sur sa hanche une corbeille remplie de poissons scintillants et richement colorés. Très brune, avec de grands yeux foncés et des cheveux noirs tout frisés, elle portait un costume merveilleusement choisi pour faire valoir son beau visage et sa svelte tournure : sur la tête un mouchoir d'un jaune très doux, noué en arrière des oreilles, avec une pointe retombante ; aux épaules, un autre madras brun et orange ; une jupe bleu pâle, relevée très haut, laissait passer un jupon rouge qui flottait autour des jambes nues.

« Achète-lui un poisson, grand'mère, souffla Roger à l'oreille de M^{me} Latapie.

— Et pourquoi faire, mon petit?

— Pour la mieux voir et pour lui parler. »

M^{me} Latapie fit signe à la marchande de s'arrêter. Celle-ci vint au-devant de ses clients avec un sourire qui découvrit des dents admirables.

« Comment s'appelle ce poisson? demanda l'enfant.

— C'est un rouget, mon petit monsieur, répondit la femme en un français sans accent.

— Ce n'est pas cela que vous disiez tout à l'heure. Il y avait des *a* en quantité.

— C'est que je criais dans ma langue à moi, qui est le basque. Nous appelons ce poisson *arrangoria*.

— Vous en disiez bien plus long, et c'était joli. »

M^{me} Latapie marchanda le rouget, le paya, et voulut s'éloigner. Mais Roger tenait à ce qu'il appelait *sa leçon de basque*. La jeune femme, complaisamment, répéta sa phrase en détaillant chaque mot :

« Morlonia, arrangoria bichi-bichia. *Morlonia*, c'est ce poisson, et *bichi-bichia* veut dire : *tout vivants*. Les autres, les sardinières, crient : *sardinia frescouea*, sardines fraîches. Mais *frais*, ce n'est pas assez. Tout vivant, cela fait meilleur effet. »

Puis, adressant un nouveau sourire à l'enfant, elle s'éloigna, et, l'instant d'après, elle lançait à gorge déployée son cri :

« Morlonia, arrangoria, bichi-bichia-a!!! »

Roger rentra enchanté de son emplette et se fit redire les noms par Josefa; toute la journée, la maison retentit du cri qui l'avait tant amusé.

« Il faudra que tu voies cette marchande, ne cessait-il de répéter.

— Ce doit être la Maria, dit la cuisinière. C'est la plus belle personne de Ciboure, et elle a toujours du poisson de première qualité; son mari est un des plus habiles pêcheurs de l'endroit. Un beau garçon, lui aussi. C'est un gentil ménage. »

Le lendemain matin, Roger ne laissa pas de repos à sa sœur qu'elle ne se fût mise avec lui à la recherche de la marchande; comme celle-ci faisait à peu près chaque jour le même trajet, ils n'eurent aucune peine à la rencontrer, et le petit garçon fut ravi d'entendre Marianne déclarer que jamais à Paris elle n'avait eu un modèle pareil.

La grosse affaire maintenant était de décider la marchande à poser. Voudrait-elle sacrifier une partie de ses journées, et surtout se résignerait-elle à l'immobilité nécessaire? Elle était si souple et si agile qu'elle avait l'air de marcher pour le seul plaisir de se mouvoir; il était malaisé de se la représenter au repos et vulgairement assise sur une chaise.

Josefa réussit à faire promettre à Maria qu'elle viendrait le lendemain chez M^{lle} Mercier, son dernier poisson vendu, sur les dix heures. Mais il fut difficile de lui persuader que c'était avec ses vêtements de travail qu'on la voulait.

« J'ai une très jolie robe en mousseline de laine, tout à fait à la mode, et qui a été faite par une couturière de Saint-Jean-de-Luz; elle

est garnie de guipure crème. C'est avec cela qu'il faudrait tirer mon portrait, et non avec ces laides choses si vieilles et qui sentent le poisson. Dites-le donc à votre demoiselle.

— C'est inutile. Mademoiselle ne tient pas à la mode pour ses peintures. Ainsi, moi, elle veut me faire en jupon, avec mon mouchoir de tous les jours et la cruche sur la tête. C'est une artiste de Paris, voyez-vous. »

Le visage hâlé de la jeune femme s'éclaira d'un sourire :

« De Paris ! est-ce possible ? Ma mère et ma tante ont été peintes, il y a une trentaine d'années, par un monsieur peintre qui les a mises, avec plusieurs autres, dans un beau tableau qu'on a *exposé* dans un salon de Paris. Il y a encore chez nous une image noire qu'il leur avait envoyée. »

Pendant la première séance, Maria, très intimidée, ne répondit guère aux questions que la jeune fille lui posait, dans l'espoir de la mettre à l'aise ; mais peu à peu M^{lle} Mercier l'amena tout doucement à lui donner des renseignements sur sa famille, sur sa mère, qui avait été *tirée* par le peintre. Ce dernier sujet l'intéressait particulièrement, et elle apporta à Marianne une gravure coupée dans le *Magasin Pittoresque* où l'on voyait une dizaine de femmes et de jeunes filles, portant des corbeilles sur la tête, lancées à toute vitesse sur une route, dans un envollement de jupes et de fichus flottants.

« *Les Cascarottes*, lut Roger. Quel drôle de nom ! Qu'est-ce qu'il veut dire ? »

La jeune marchande de poissons rougit.

« Le monsieur s'est trompé, dit-elle. Il y a eu beaucoup de fâcheries à cause de cela. Il avait cru qu'on appelait toutes les sardinières *cascarottes*, mais pas du tout. Ce n'est qu'à nous autres que les gens d'ici donnent ce nom.

— Qu'est-ce qu'il signifie ? » demanda Roger, avec la curiosité d'un enfant qui ne se doute pas que certaines questions peuvent causer du déplaisir.

La jeune femme rougit de nouveau.

« Je ne peux pas vous dire, mon petit mon-

sieur ; c'est une habitude qu'ils ont ici depuis longtemps.

— Mais, dit Marianne pour détourner la conversation, pourquoi toutes ces femmes couraient-elles si vite ?

— Ah ! mademoiselle ne sait pas ? fit la Maria dont le visage reprit aussitôt son expression enjouée. Autrefois, voyez-vous, il n'y avait pas de chemin de fer de nos côtés, et comme les gens de Bayonne voulaient avoir des sardines parfaitement fraîches pour leur déjeuner de onze heures, et que les sardines ne se conservent pas bien, les marchandes de par ici les leur portaient en courant tout le temps¹. Cela paraîtrait bien dur à présent, mais ma mère et ma tante faisaient cette course très facilement. Il faut dire que ma grand'mère les y avait habituées toutes petites en les faisant courir d'abord sans rien porter. J'ai entendu raconter à ma mère qu'un jour sa sœur et elle s'étaient levées à cinq heures pour aller à la rencontre des bateaux ; elles avaient porté leurs sardines à Bayonne et en étaient revenues ; puis elles avaient fait toilette pour aller danser tout l'après-midi et une partie de la soirée à la fête d'Urrugue, ce qui ne les avait pas empêchées, le lendemain, d'arriver à Bayonne avant les autres sardinières. Après l'établissement du chemin de fer, elles ont voulu continuer encore un peu, et les moins vaillantes ayant commencé à prendre le train, il a bien fallu que tout le monde en fit autant. Mais, le croiriez-vous, mademoiselle, ma mère s'est tant ennuyée dans les premiers temps qu'elle en a été malade.

— Comme vous le seriez, dit Marianne en souriant, si on voulait vous garder enfermée trop longtemps.

— Mademoiselle a donc remarqué que j'avais toujours des impatiences dans les jambes vers la fin de la séance ? Le fait est que j'ai-
mais mieux danser que rester assise quand j'étais jeune fille. Oh ! je ne regardais guère aux lieues à faire à pied lorsqu'il s'agissait d'aller à la fête ! »

1. Il y a 23 kilomètres entre Saint-Jean-de-Luz et Bayonne.

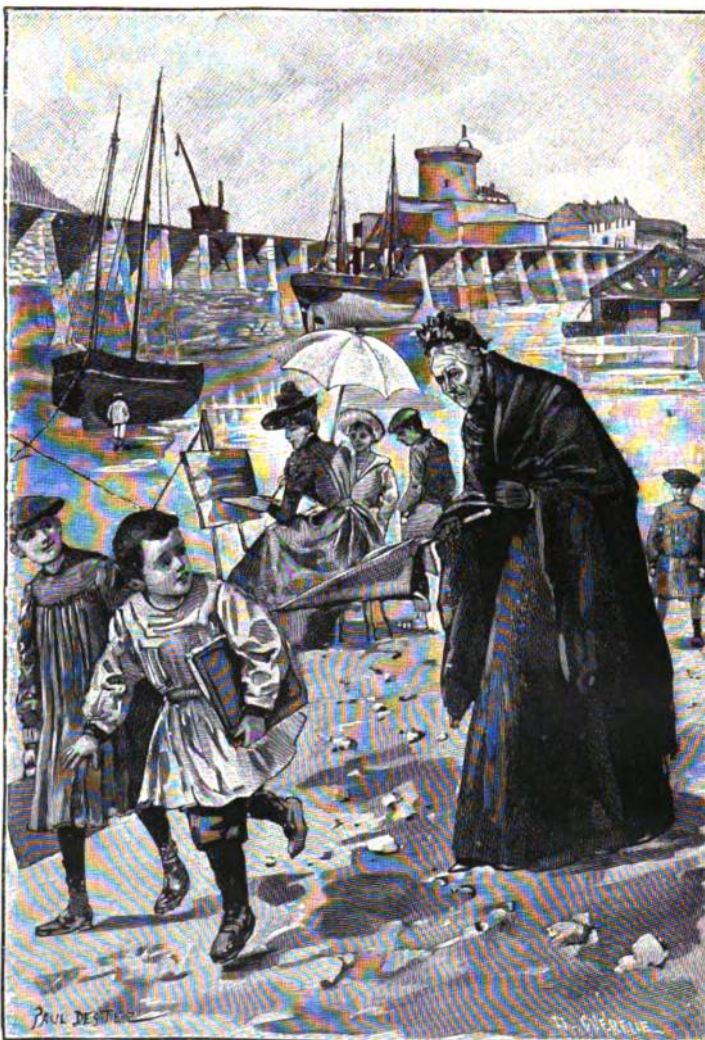
Josefa, questionnée à propos du nom de *cascarrotte*, expliqua qu'on le donnait à quelques familles d'origine bohémienne, très anciennement établies à Ciboure, et dont les membres, pendant bien longtemps, ne s'étaient jamais mêlés au reste de la population, soit qu'ils préférassent ne se marier qu'entre eux, soit que le préjugé des habitants les obligeât à se tenir ainsi à part. Maria appartenait à une famille qui avait exercé une sorte de domination sur les autres et qui s'était rigoureusement gardée de toute alliance étrangère; cela expliquait la pureté de ce type qui avait frappé même le petit Roger.

Marianne qui, au début des séances, pensait simplement à une étude unique, résolut d'en faire plusieurs, tant elle trouva d'attrait à la physionomie expressive de la belle Maria.

Un mot de Roger, un souvenir agréable évoqué par une question de Marianne, une reminiscence de fête, amenaient sur sa figure un air de gaieté extraordinaire; ses yeux étincelaient, sa bouche riait de toutes ses dents merveilleuses; c'était un véritable épanouissement de joie. Au contraire, lorsque la jeune artiste, absorbée par son travail, négligeait d'entretenir la conversation, elle voyait son modèle changer de visage; ses yeux profonds devenaient sombres, sa bouche prenait un pli tragique, et Marianne croyait retrouver, sur ces traits mélancoliques, la nostalgie des grands espaces libres, la fière résistance au mépris universel, tous les sentiments qu'avaient dû transmettre à leur fille des ancêtres restés longtemps étrangers sur une terre hostile. Laquelle des deux femmes qui se rencontraient en une seule personne figurerait dans le tableau que la jeune artiste

rêvait maintenant? Elle l'ignorait encore.

D'ailleurs, cette œuvre sérieuse, ce ne serait qu'en hiver qu'elle l'entreprendrait. Elle s'y préparait par des études multipliées; elle



ne voulait pas pour sa *Cascarrotte* d'un cadre banal; il fallait qu'elle pût la faire revivre dans son vrai milieu, place ou rue de village basque, ou grève rocheuse. M^{me} Latapie avait d'abord trouvé fort étranges les installations sous le grand parasol blanc, puis elle s'était dit, sans doute, que tout, dans la vie que lui faisait mener Marianne, était *extraordinaire*, et elle s'était associée aux séances en plein air afin de ne pas se séparer de Roger; elle en arrivait, à présent, à se passionner pour le travail de Marianne. Par exemple, ce qu'elle ne pouvait tolérer, c'étaient les gamins qui,

profitant de leurs vacances, se groupaient nombreux et bavards autour du pliant de la jeune fille. Craignait-elle que cette mouvante galerie gênât Marianne? Ou bien, était-ce le langage inconnu, où elle ne pouvait pas saisir la moindre syllabe familière, qui l'exaspérait? La vieille dame ne fit jamais de confidences à ce sujet, mais, ce qui est certain, c'est que la jeune troupe ne résistait pas longtemps à des objurgations que les mouvements de l'ombrelle rendaient très significatives. Les petits garçons prenaient à leurs cous leurs jambes de Basques et détalait au plus vite, au vif amusement de Roger et de sa sœur.

« Allons, c'est bien, disait M^{me} Latapie, nous voilà tranquilles! »

Et on était tranquille jusqu'à la prochaine invasion, que l'ombrelle noire repoussait de nouveau avec la même énergie.

Cette bonne vie de travail au grand air, avec les petites distractions d'un genre paisible qu'elle comportait, rétablit promptement la santé de Marianne. Les couleurs revenaient à la jeune fille en même temps que l'appétit et le sommeil, et son caractère ne subissait plus les contre-coups fâcheux amenés par les soucis perpétuels.

« Grâce à Dieu! se disait-elle quelquefois, je ne suis plus méchante! »

En effet, elle avait retrouvé la fermeté et l'égalité d'humeur si nécessaires pour bien diriger un enfant, et les velléités de caprices qui se montraient parfois chez Roger étaient promptement réprimées sans que la paix fût troublée entre le frère et la sœur, comme cela était arrivé trop souvent vers la fin de la maladie. Du reste, le docteur Perrier ayant interdit toute espèce de travail, on ne demandait que deux choses au petit garçon : de se bien porter et d'être aimable et complaisant avec ses deux compagnes.

Dans ces conditions, la bonne conduite n'é-

tait pas difficile, mais la pauvre grand'mère, sans qu'elle s'en doutât, amenait quelquefois des conflits : elle s'était faite si bien l'esclave et la chose de son petit-fils que celui-ci prenait aisément avec elle des airs trop autoritaires. Marianne n'admettait pas ces façons; de là quelques gronderies, quelques pénitences.

La bonne nature de Roger reprenait vite le dessus. En somme, le trio était parfaitement heureux, si heureux que Marianne se promettait de faire, l'été prochain, le grand voyage de Paris à Ciboure pour recommencer cette même existence si agréable.

Dans le petit salon de M^{lle} Tardieu, les lettres du bord de la mer étaient lues et commentées avec un vif intérêt. Certain jeune médecin trouvait toujours le temps de venir demander des nouvelles de son petit malade. Il fut récompensé de cette sollicitude par une phrase ainsi conçue :

« Dites à votre ami le docteur mon infinie reconnaissance pour le service qu'il nous a rendu en nous envoyant ici, et priez-le de transmettre tous mes remerciements à M^{me} Perrier pour les précieux renseignements qu'elle a eu la bonté de me fournir. L'atelier est charmant et il est souvent en réquisition. Josefa est bien la cuisinière parfaite qu'on m'avait décrite; elle est aussi un incomparable modèle. Je voudrais la décider à me suivre à Paris, mais je crois bien que je ne l'emmènerai qu'en effigie. »

Ces derniers mots avaient effacé la satisfaction causée par le message; en les entendant lire, le docteur Perrier avait pris un air très grave, et le ton dont il s'était écrié : « Toujours cette même folie! » avait montré que ses idées sur le retour à Paris étaient bien toujours les mêmes, elles aussi.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)



LE PETIT DÉJEUNER DE M^{lle} JEANNE

Dessin de A. LALAUZE



L'appétit vient en mangeant.

ALEKA

NOUVELLE

1

Blottie à l'ombre grêle d'un cytise, sur la pente, parfumée de sauge et de lavande, où sa chèvre vaguait à la recherche de ses herbes préférées, Aleka rêvait, engourdie par la pesanteur de cette fin de jour.

Devant elle, à perte de vue, la mer Égée déroulait sa nappe de saphir, incrustée d'or, d'où surgissaient, pareilles à de merveilleuses fleurs des eaux, des îles nacrées, mollement enveloppées de buées.

Aleka ignorait les noms de ces terres lointaines, aussi impalpables que des visions, et jamais elle n'avait songé à s'en enquérir ; mais c'était là qu'elle souhaitait s'envoler, aux heures où la vie semblait trop lourde à ses quinze ans.

Elle était si lasse de son existence d'orpheline, sans joies, sans sourires, à travers laquelle elle ne récoltait que de dures paroles et des coups!...

« Où se cache donc le bonheur? se demandait la pauvrete dans sa solitude silencieuse, — à peine troublée par le crécellement d'une cigale ou la fuite d'un lézard, parmi les rochers gris, que le soleil plaquait de tons fauves — peut-être les grands seuls ont-ils le droit de le posséder? »

La Grèce est un pays aux tendances trop égalitaires pour qu'Aleka pût se former une idée bien nette de la puissance. Elle savait pourtant qu'à Athènes, il existait un roi, une reine et un *diadoque*¹, qui habitaient un palais de marbre blanc, entouré d'un jardin féerique où des ruisseaux murmuraient sous des bosquets d'orangers.

Pour elle, fille de l'Attique, — cette terre que Strabon traitait d'aride, et Pindare de sol ingrat — la demeure royale était comme un paradis, aussi inaccessible que les îles, en-

treuves sur l'horizon, et plus éloigné d'elle, à coup sûr, que le passé dont son vieil ami, Périclès — le maître d'école infirme, qui était le père de Spéro, leur voisin — l'entretenait quelquefois, le soir, à l'heure où le soleil s'enfonçait derrière l'Hymette, dans une gloire de pourpre et d'or.

Ce passé... mais elle le touchait presque!... A deux portées de fusil de l'endroit où paissait sa chèvre, se dressait, sur un promontoire dénudé, un temple dont le fronton, encore intact, se mirait dans la mer.

Dans le pays, on le connaissait sous le nom de temple de la Princesse.

Quelle était cette princesse?... Personne — pas même Périclès, le maître d'école — n'aurait su le dire, mais Aleka se plaisait à prêter, tour à tour, à la mystérieuse inconnue, la douce figure de Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens, qui, montée sur un char attelé de mules, s'en allait dès l'aurore, au bord de l'onde, tremper ses robes et ses voiles dans le cristal des flots.

Ou bien le beau visage sévère de Pénélope, l'épouse fidèle du roi Ulysse, qui, pour retarder l'heure de choisir un successeur à son époux, avait demandé la permission d'achever auparavant le linceul du vieux Laërte, son beau-père, consacrant tout le jour à ce travail et le détruisant, la nuit, à la clarté des flambeaux.

Avaient-elles été heureuses ces filles et femmes de rois? Périclès assurait, en hochant la tête, qu'elles pleuraient comme de simples mortelles, et qu'il n'y avait pas, même pour un front d'homme, de fardeau plus pesant qu'une couronne!

Alors, si la puissance ne donnait pas le bonheur, fallait-il le chercher dans la richesse?

Ils étaient riches, les administrateurs de l'*Argurion*¹, l'exploitation minière où travail-

1. Le prince héritier.

1. Mine d'argent.

lait Pétrakis, l'oncle d'Aleka... On ne les voyait jamais qu'en calèche... des chaînes d'or traversaient leurs gilets noirs... leurs femmes avaient des robes aux reflets chatoyants, des bagues étincelantes à tous les doigts, et ils habitaient, au bord de la mer, de somptueuses villas, bien loin de l'usine aux toits rouges et des tristes villages de mineurs...

Ils étaient riches aussi ces *lordi*¹ qu'Aleka apercevait quelquefois au milieu des ruines du temple de la Princesse, bizarrement habillés de vêtements à carreaux, un voile vert au chapeau...

Dans les *khanis*² on ne se gênait point pour allonger leurs comptes et les *agoyates*³ les rançonnaient sans scrupule.

Aleka n'aurait jamais de bagues étincelantes, ni de calèches, ni de bourses pleines d'or... Si le bonheur résidait dans la fortune, mieux valait lui dire adieu.

Mais était-ce bien sûr que les riches fussent heureux?...

Les administrateurs avaient souvent la mine renfrognée, et les *lordi* ne riaient jamais!

Le bonheur, en somme, c'était peut-être tout simplement la liberté, la vie errante sous le ciel bleu... l'heureuse vie des *Vlaques*, ces bohémiens de la Grèce qui plantent leur tente au bord des chemins et devisent autour d'une marmite, fumant sur un feu de broussailles...

Ah! si la liberté seule donnait le bonheur, c'est pour le coup qu'Aleka devait y renoncer!... N'était-elle pas une esclave rivée à sa chaîne?

Le matin, dès que l'orient se teintait de rose, la voix aigre de sa tante Callirhoé la mettait debout.

A demi réveillée, la fillette quittait la misérable soupente, où elle dormait, pour descendre dans l'étroite cabane de pierre sèche, aux poutres mal équarries, où, la nuit venue, s'entassait toute la famille de Pétrakis.

« Habille les enfants! » lui commandait sa tante.

1. Les Grecs appellent ainsi les Anglais et en général tous les voyageurs étrangers.

2. Auberges.

3. Loueurs de chevaux.

Puis, quand ils étaient partis, tous les trois, pour l'école de l'Argurion — car ils allaient à l'école, eux!... on n'avait jamais songé à y envoyer Aleka, — la jeune fille se mettait à sa dure besogne journalière : elle balayait, elle roulait les tapis destinés au coucher, elle allait puiser de l'eau... elle lavait les vêtements, elle les raccommoait... elle préparait le repas, dont le fromage de chèvre et une salade d'herbes, accommodée à l'huile d'olive, composaient presque invariablement le menu, les grandes flambées de pin et de genévrier ne s'allumant chez Pétrakis qu'aux jours de grandes fêtes, pour rôtir le quartier d'agneau traditionnel...

Souvent, le dernier né de la famille, le petit Dimitri la dérangeait de son travail : il se mettait à pleurer et il fallait l'apaiser et le bercer jusqu'au retour de sa mère, employée à l'usine pour tenir en ordre les bureaux et faire le ménage d'un sous-ingénieur...

Si, du moins, Callirhoé s'était montrée satisfaite, Aleka se fût sentie récompensée de ses peines, mais sa tante ne trouvait jamais rien à son gré, et parfois elle manifestait son mécontentement de rude façon!

Aleka ne savait pas où chercher le bonheur ; en revanche, elle savait bien où il n'était pas : dans les villages noirs qui se groupaient autour de la haute cheminée de l'usine, et, surtout dans la cabane de Pétrakis, qui lui eût semblé le vestibule de l'enfer, si, dans un angle, elle n'avait aperçu l'image vénérée de la Panagia¹, qui, toute noircie qu'elle fût par la fumée de la longue mèche de coton, brûlant, jour et nuit, dans l'huile d'olive, semblait la suivre d'un doux regard de mère.

Ce ressouvenir du pauvre logis qui l'attendait ramena Aleka aux choses réelles. L'Hymette s'enveloppait déjà de son voile bleu rayé de rose des soirs de mai ; il était grand temps de songer au retour.

Elle rappela sa chèvre d'un petit claquement de langue, et, lestement, elle dégringola le sentier pierreux qui aboutissait à une route étroite, bordée d'une haie de cactus.

1. La toute sainte.

Une voiture arrivait dans un nuage de poussière d'or; sans doute, les administrateurs de l'Argurion qui regagnaient leurs villas.

Aleka, pour ne pas être frôlée par les roues, se rangea sur le bord du chemin, parmi les raquettes des cactus, dont les piquants blessaient ses pieds nus.

Le cocher retint ses chevaux et la calèche passa lentement; elle ne contenait que deux personnes : un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, fort, les yeux profonds, la bouche énergique, soulignée d'une épaisse moustache noire, et une jeune fille, habillée de blanc...

Aleka n'eut d'yeux que pour cette dernière : elle eût tant voulu une amie comme celle-là.

Elle n'en avait pas au village, et lorsqu'elle allait chercher de l'eau au puits commun qu'ombrageait un myrte, elle remplissait sa jarre, sans rien dire aux femmes qui l'entouraient, toutes des mères de famille, vieilles avant l'âge, dont les lèvres avaient désappris le sourire.

L'inconnue croisa son regard avec celui d'Aleka, et lorsque la voiture eut dépassé la fillette, elle se retourna pour la regarder encore, se détachant sur la route aveuglante, avec la netteté d'un émail byzantin sur le fond d'or d'un icône.

« Père, dit-elle, avez-vous remarqué cette enfant? elle ne ressemble nullement aux Grecques que j'avais eu l'occasion de rencontrer jusqu'ici... Avec sa tête fine, à demi voilée, sa taille onduleuse qui se devine sous la dalmatique flottante, ne croirait-on pas voir une de ces exquises statuettes de Tanagra que vous m'avez fait admirer au Louvre?

— En effet, cette petite a le type hellène dans toute sa pureté : elle a même les yeux que les anciens attribuaient à Minerve, des yeux *pers* — bleus nuancés de vert...

— Couleur de la mer Égée, quand elle s'attarde au bord sur un lit de goémons... » ajouta la jeune fille en riant.

Le cocher avait rendu la main à ses chevaux qui reprirent leur grande allure.

De son côté, Aleka s'était remise en marche : elle n'avait pas compris les paroles, échan-

gées en français, entre le père et la fille; mais les eût-elle comprises qu'elle ne s'en fût pas trouvée plus avancée.

Les mythes de l'antiquité et les traditions chrétiennes se mêlaient si bien dans sa naïve ignorance, qu'elle eût volontiers affirmé que Minerve était une grande sainte, à laquelle, dans le temps passé, on avait dédié, à Athènes, une église, appelée le Parthénon!

La personnalité de la jeune inconnue la préoccupait, pour le moment, par-dessus tout...

Qui était-elle?... Interroger Callirhoé, il n'y fallait pas penser!... Quand arrivait le soir, l'épouse de Pétrakis était aussi inabordable qu'un fagot d'épines!

Pétrakis, lui, eût été incapable de fournir un renseignement, lorsqu'il rentrait de l'usine, épuisé, les yeux cerclés de rouge, le visage noirci par la poussière du charbon : s'il ne peinait pas comme les mineurs à arracher aux amas de déblais, abandonnés par les Anciens, la galène d'où l'on extrayait l'argent et le plomb, il devait, pendant que le soleil brûlait au dehors, demeurer auprès du four, dont il avait la charge, le bourrant de scories et de marnes et surveillant tous les détails de la *coupellation*¹, cette opération qui consiste à séparer l'argent du plomb, par l'action du feu.

Dur métier que celui qu'il faisait là!... Il usait promptement la vie, et l'on comprenait que, son repas avalé, un sommeil de brute le jetât sur le tapis qui lui servait de lit!

Aleka retint donc sa langue; suivant la coutume, elle servit son oncle et sa tante, et berça le petit Dimitri qui pleurait, ridant sa petite figure à en être laid!... Puis, quand il eut consenti à s'endormir, et qu'il fut couché dans son grossier berceau de bois, en forme de pétrin, la fillette, libre enfin, se glissa dehors.

Le crépuscule était venu : un de ces beaux crépuscules de Grèce, lumineux et sereins.

Quelques mineurs s'attardaient encore de-

1. La coupellation se base sur ce que l'argent est inoxydable à la température de sa fusion, tandis que tous les métaux communs s'oxydent au-dessous de cette température.

vant leurs portes pour respirer la brise du soir — la propice *embatès* des anciens poètes — qui faisait frissonner le myrte de la fontaine, l'unique arbre du village.

Aleka allait retrouver Périclès, son confident ordinaire : il était là, en effet, assis à sa place accoutumée, sur le banc grossier que son fils Spéro avait installé pour lui.

Du temps où Périclès dirigeait à Athènes une école *démotique*¹, il avait porté l'atroce redingote noire des gens civilisés, mais depuis qu'il était revenu au pays, il avait repris les habits de sa jeunesse : la fustanelle blanche, la veste courte et le fez rouge à gland bleu, qui, joints à sa grosse moustache grise, lui donnaient la belliqueuse apparence d'un vieux pallikare.

Aleka se blottit auprès de lui avec la familiarité d'un petit chat câlin.

« Périclès, chuchota-t-elle, avez-vous vu aujourd'hui passer une voiture de l'Administration, à l'heure où le soleil effleurait l'Hy-mette? »

— Oui, mon enfant.

— Oh! alors, dites-moi quels étaient ceux qui étaient dedans?

— Le nouvel ingénieur de la mine et sa fille?

— Est-ce un Anglais comme celui dont les ouvriers n'ont plus voulu?

— Non, c'est un Français... On le dit bon!... Espérons que cela marchera... mais avec Zinzari, l'administrateur, c'est bien difficile... Comme tous ceux qui ont perdu leur âme à faire le commerce au pays des Turcs, il ne songe qu'à remplir ses poches d'or, sans se soucier de ceux dont il exploite la peine... »

Une haine sourde tremblait dans la voix du vieillard, la haine héréditaire du Grec contre ses anciens oppresseurs.

Aleka avait écouté en silence :

« Le ciel de France est-il aussi bleu que le nôtre? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— La France a plusieurs ciels : des ciels bleus et des ciels gris!...

— Les Français sont-ils heureux, Périclès?

— En France, comme ailleurs, Aleka, il y a des gens heureux, et d'autres qui ne le sont pas, de même qu'il y a des ciels purs et des ciels embrumés... »

La fillette soupira... puis elle se leva :

« *Kalinycta*¹, Périclès », murmura-t-elle.

Et, lentement, elle regagna sa misérable soupente où le sommeil ne tarda pas à descendre sur elle : il lui apporta même un beau rêve : parmi les ruines du temple de la Princesse, elle voyait surgir une vision blanche qui lui disait doucement : « Viens avec moi!... Je suis le bonheur! »

II

Le rêve d'Aleka se réalisa en partie, quelques jours après. Elle avait mené sa chèvre paître sur la montagne, mais le soleil était si brûlant que l'ombre du cytise lui ayant paru insuffisante, elle s'était réfugiée parmi les ruines du temple.

La mer qu'elle apercevait, par une échappée entre les colonnes, semblait, dans ce cadre de marbre, encore plus bleue, sous le ciel aveuglant, et déjà les yeux d'Aleka, éblouis par cette lumière trop vive, se fermaient involontairement, lorsque des voix, tout près d'elle, la tirèrent de sa torpeur commençante.

Deux femmes étaient là : une jeune et une vieille. La vieille, Aleka la connaissait bien, on l'appelait M^{me} Mavros, et elle habitait le pays depuis vingt ans ; mais chacun la savait Marseillaise d'origine. Après la mort de son mari, elle était entrée au service des employés français de l'Argurion qui trouvaient commode d'avoir sous la main cette façon d'interprète.

Pour l'instant, il était évident que M^{me} Mavros était attachée à la maison du nouvel ingénieur, car sa compagne, — le cœur d'Aleka se mit à battre, — n'était autre que la jeune fille aperçue en calèche, sur la route, bordée de cactus, et dont le souvenir l'avait, depuis, hantée souvent.

De son côté, la jeune fille avait reconnu Aleka.

1. Communale.

1. Bonne nuit!

« Ma statuette de Tanagra ! » s'écria-t-elle en français.

Puis, en grec, elle ajouta :

« Bonjour, ma petite ! »

La fillette s'était levée, et ses grands yeux bleus, aux tons glauques, examinaient avidement le beau visage sérieux et régulier de la jeune Française, debout sur les degrés du temple... Avec ses vêtements blancs, on l'eût prise pour une prêtresse de Diane, si le petit chapeau canotier, dont elle était coiffée, n'avait mis, dans ce décor antique, une note trop évidente de *modernisme*.

« Comment t'appelles-tu, mon enfant ? » continua la fille de l'ingénieur.

— Aleka... Et vous ?

— Yvonne... Yvonne Kerlaz... Tu n'as jamais entendu ce nom, n'est-ce pas?... C'est un nom de mon pays ..

— De la France, alors ?

— Oui, mais d'un petit coin de la France qu'on appelle la Bretagne... »

Tout en parlant, M^{lle} Kerlaz s'était assise à l'ombre des ruines.

« Causons, veux-tu, Aleka ? dit-elle gaiement. Mon père est sur la route avec M. Zinzari, dont la voiture nous a croisés... Nous avons du temps devant nous !... D'ailleurs, cela nous fera du bien de nous reposer... Ton ciel est beau, Aleka, mais il brûle !

— Êtes-vous donc née sous un ciel gris ?

— Oui, Aleka, la Bretagne est presque constamment enveloppée de brume... Ses routes sont grises, ses rochers sont gris et sa mer est souvent grise aussi, l'hiver... Quand vient l'été, par exemple, la campagne se fleurit de bruyères roses et d'ajoncs d'or... les nuages se déchirent pour laisser voir le bleu du ciel, et la mer prend la couleur de tes yeux... Je t'assure qu'alors mon pays est bien joli, Aleka. »

Yvonne Kerlaz parlait lentement dans cette langue grecque, avec laquelle elle n'était pas encore familiarisée, bien que son père, avant de l'amener à l'Argurion, l'eût laissée, pendant deux mois, dans un pensionnat à Athènes.

Elle cherchait ses mots et, lorsqu'ils lui manquaient, elle se retournait pour les de-

mander à M^{me} Mavros, assise, derrière elle, sur un soubassement de colonne.

« Avez-vous été heureuse en France ? fit Aleka, caressant d'un geste machinal, les longs poils de sa chèvre que la chaleur trop forte avait ramenée auprès d'elle.

— Oh ! oui, bien heureuse, certes !

— Alors, vous pourrez peut-être me dire en quoi consiste le bonheur : il y a si longtemps que je désire le savoir ! »

M^{lle} Kerlaz, étonnée, regarda la fillette : elle ne connaissait pas encore l'esprit curieux, inquisiteur des Grecs, et cette petite personne, avec ses questions bizarres, lui paraissait fort peu banale.

« Quelle idée te fais-tu donc du bonheur ? lui demanda-t-elle.

— Je ne saurais pas bien vous l'expliquer !... C'est si confus en moi !... Je me figure que les heureux habitent un pays merveilleux, où des sources murmurent sous de grands arbres, aux fleurs parfumées, comme dans le jardin du roi... Le ciel est aussi bleu que celui-ci, mais son éclat ne blesse pas les yeux, et le soleil réchauffe doucement sans brûler... Tout le monde est bon, et jamais on n'entend une mauvaise parole... Dans ce pays-là, il ne doit pas y avoir de mine, ni de hautes cheminées d'usine, rejetant une fumée noire, et l'on doit s'y habiller toujours de blanc comme vous, sans que les vêtements portent la plus légère trace de souillure... »

Cette curieuse conception du bonheur révélait à M^{lle} Kerlaz ce qu'Aleka avait dû souffrir dans sa courte existence ; elle lui révélait également que l'enfant était née avec l'intuition des beautés de la forme et de la couleur, et qu'il lui était pénible de les voir anéanties par la civilisation envahissante qui jette partout des usines, même au pays de Phidias !

« Le bonheur dont j'ai joui n'est pas absolument semblable à celui que tu me dépeins, reprit doucement la jeune fille. J'habitais, comme je te l'ai dit, un pays où le ciel est presque toujours chargé de nuages, et le soleil visitait rarement la vieille maison où nous vivions, ma grand'mère et moi... Pauvre grand'mère, elle était bien âgée... sa tête

branlait... ses mains tremblaient... ses jambes se refusaient à la porter... un brouillard s'étendait devant ses yeux... Alors, c'était moi qui l'habillais, qui la faisais manger, et tous les jours, je lui lisais quelques pages de son livre de prières... J'étais à la fois ses mains, ses pieds et ses yeux!... Elle ne me remerciait jamais, ayant déjà l'intelligence trop affaiblie pour comprendre ce que je faisais pour elle, mais j'étais suffisamment payée de mes peines quand je la voyais bien portante... J'ai eu beaucoup de chagrin lorsqu'elle est morte!... Père était alors en Russie, — le pays de votre reine Olga, — dès qu'il l'a pu, il est revenu, et c'est alors que nous sommes partis, tous les deux, pour la Grèce.

— Êtes-vous heureuse ici?

— Oui... parce que je sens que mon père est heureux de m'avoir auprès de lui!... Je crois que chacun comprend le bonheur à sa manière... Pour moi, il consiste à se dévouer au bonheur des autres!

La fillette écoutait religieusement; ces sentiments étaient si nouveaux pour elle!

L'arrivée de M. Kerlaz interrompit la conversation.

« Père, dit Yvonne en se levant, vous me trouvez occupée à mettre en pratique mes études de langue grecque!... Nous nous entendions à merveille, ma petite statuette de Tanagra et moi!... »

— Et peut-on savoir quel était le sujet de votre entretien?

— Le bonheur!

— De la philosophie!... Peste!... Ta ber-

gère prétend-elle, avec Aristote, que le plus grand bonheur serait de ne pas être né!

— Ma foi! dit M^{me} Mavros... Ça aurait peut-être mieux valu pour elle, la pauvre petite!... Sa tante Callirhoé lui a donné, depuis sa naissance, plus de coups que de confitures de roses!... D'ailleurs, à l'Argurion, personne ne peut souffrir cette méchante femme!... Une langue de vipère!... Et curieuse avec cela!... »

M^{lle} Kerlaz avait ouvert son ombrelle : elle prit le bras de son père.

« Au revoir, Aleka, » dit-elle en envoyant à l'orpheline un chaud sourire de sympathie.

L'enfant, toujours appuyée à une colonne, une main sur la tête de sa chèvre, la suivit d'un regard attristé.

L'ingénieur et sa fille regagnèrent la route. Le front de M. Kerlaz était soucieux.

« M. Zinzari vous a retenu longtemps, père, dit Yvonne.

— Oui, il voulait me parler de l'agitation des mineurs albanais... Ils réclament une diminution d'heures de travail, et Zinzari ne la leur accordera qu'en réduisant leur salaire...

— Trouvez-vous qu'il ait raison, père?

— Non, j'ai étudié de très près la question!... Ce ne serait pas juste!... Le travail des mineurs est fort pénible!... Mais Zinzari s'obstine dans son idée... Les Albanais se soutiennent étroitement... Je me demande ce qui sortira de là... J'ai bien peur que cela ne finisse mal! »

J. DE COULOMB.

(La fin prochainement.)

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

IX

Hassan et Rurouk.

Les jours coulaient. Trois mois déjà s'étaient passés depuis que les cinq Français étaient

tombés au pouvoir des Moéris, et rien ne semblait indiquer que cette situation dût

changer. Abruko restait insensible à tous les raisonnements, opposait à toutes les remontrances une force d'inertie irréductible. Gérard avait entrepris de lui prouver que leur présence étant inutile à la tribu, il devait se montrer généreux, rendre à ses « hôtes » la parole donnée et les laisser partir. Abruko levait les bras au ciel :

« Et où irez-vous, infortunés ! criait-il d'un air de compassion qui peut-être n'était pas entièrement de commande. Que deviendra l'*Étoile*, si délicate, Njerkùk, si jeune, Konesi, Mlijù, toi-même, mon Vaghian, — que deviendrez-vous tous, jetés sans guide dans le vaste monde ?... Veux-tu que les bêtes féroces vous dévorent ?... Veux-tu périr d'inanition et de fatigue ?... Que te manque-t-il ici ?... N'as-tu pas une case confortable, le meilleur de ce que nous possédons, et puisque tu m'obliges à te le rappeler, ma haute amitié, celle de mon fils ?... »

— Assurément, et nous sommes très sensibles à tes bons procédés, tu n'en doutes pas, Abruko... Mais il nous manque la liberté et c'est un bien dont nous autres blancs ne savons pas nous passer. Je te l'ai dit, au surplus, notre unique désir est d'aller rejoindre nos parents, et cette pensée seule nous soutient dans notre misère. Songe à la douleur qu'ils éprouvent de nous avoir perdus. Vois l'*Étoile* qui languit loin de sa mère et se consume dans les larmes. Prends pitié de nous !... Laisse-nous partir !...

— Non, répondait Abruko en secouant la tête d'un air de profonde sagesse. Je ne le puis pas, dans votre intérêt même. Si nous trouvions une occasion, une caravane traversant le pays et se rendant vers le Bahr-el-Gazal, je ne dis pas... Je ne promets rien, mais on pourrait voir... Quant à vous laisser aller seuls, ce serait insensé ! Mréko vous chérit trop tendrement. Il ne pourrait s'y résoudre...

— Au diable, Mréko, si c'est son affection qui nous retient prisonniers ! » se disait Gérard exaspéré ; et il se creusait la cervelle pour deviner la raison secrète qui se cachait sous les paroles mielleuses d'Abruko, —

ayant beaucoup de peine à croire à un pareil intérêt de la part de ses hôtes et ne pouvant s'empêcher de soupçonner quelque arrière-pensée sinistre chez le chef des Moéris.

Sur ces entrefaites, Mréko qui avait bien réellement voué à ses amis blancs un véritable culte, Mréko suppliait Gérard d'accomplir avec lui la cérémonie mystique de la « Fraternité ». Gérard y consentit parce qu'elle devait créer entre eux un lien sacré.

Le *mandua*, ou sorcier du village, fut donc mandé. Il commença par faire une piqûre au bras droit de chacun des deux néophytes, pour en tirer quelques gouttes de sang, fit tomber ces gouttelettes dans unealebasse contenant du vin de bananes et souffla trois fois sur le mélange en prononçant des paroles charmeresses. Gérard et Mréko burent ensuite tour à tour une gorgée du breuvage symbolique ; puis, le sorcier creusa un trou dans le sol et y versa le reste du liquide ; de nouvelles formules cabalistiques tombèrent alors de ses lèvres, et les « deux frères », les mains enlacées, prononcèrent ensemble le serment de rester fidèles l'un à l'autre, de s'aider en toutes choses, de ne jamais oublier que leur sang s'était mêlé.

La cérémonie accomplie, Mréko manifesta sa joie par les plus invraisemblables gambades.

« C'est, désormais, entre nous à la vie et à la mort ! répétait-il à Gérard. Où que tu ailles, quoi que tu fasses, souviens-toi que tu as un frère et l'*Étoile* un ami à toute épreuve ! Je voudrais vous voir courir quelque danger, pour vous prouver mon dévouement... »

Le pauvre garçon pensait vraiment ce qu'il disait, et la suite des événements le montra bien.

Le quatrième mois de cette singulière captivité touchait à sa fin, quand on vit, un jour, paraître au village une bande de gens de mine équivoque, — mélange de noirs Soudanais, d'Arabes et de métis qui voyageaient accompagnés d'une demi-douzaine d'énormes dogues.

Ils faisaient, sans doute, le commerce, car ils apportaient une pacotille d'étoffes et d'ob-

jets divers, mais semblaient plutôt rechercher une installation, car, après avoir planté leurs tentes de laine sur la lisière de la forêt, ils défrichèrent une certaine étendue de terrain, y semèrent des graines et se mirent en devoir d'entourer ces semailles d'un enclos protecteur.

Gérard avait pensé tout d'abord que c'était là une de ces caravanes dont Abruko avait parlé vaguement; il courut lui rappeler sa demi-promesse et lui demander, au cas où ces gens se disposeraient à pousser vers la côte, ou même vers le Nil, de permettre à ses amis blancs de partir avec eux. Abruko, détournant ses petits yeux d'un air plus fourbe encore que d'habitude, répondit évasivement qu'il ne connaissait pas leurs intentions et qu'au surplus ce n'étaient peut-être pas des gens sûrs. En un mot, il montra la résolution de ne rien dire de positif.

Le chef des nouveaux venus était un Arabe au blanc burnous, du nom de Hassan; il passait ses journées à fumer une longue pipe, assis à la turque sur un petit tapis, devant sa tente. Son premier ministre, — une sorte de nain sinistre, à la face bestiale, au corps velu comme celui d'un ours, répondait au nom de Rurouk et s'agitait tout le jour dans le camp. Les autres se livraient à l'agriculture ou à des métiers divers, sans paraître s'occuper des Moéris.

Pressé de questions par Gérard, Abruko finit par déclarer que, dans son opinion, ces gens étaient des acheteurs d'ivoire et venaient au Somal pour tâcher de s'en procurer.

Gérard le pria aussitôt de leur faire comprendre que Goliath devait être respecté par eux, en qualité de bête domestiquée. Abruko avait, sans nul doute, déjà réfléchi à la question, car il répondit avec empressement que la chose allait de soi. D'ailleurs, les défenses du « père des oreilles » n'avaient pas fini de grandir et n'atteindraient toute leur valeur qu'après un certain nombre d'années surnuméraires...

Il affectait de ne donner aucune importance au séjour des étrangers auprès de son village, et de répondre en l'air aux questions de

Gérard, comme si ces gens n'existaient pas à ses yeux ou n'avaient aucun rapport direct avec lui.

Ce qui n'empêcha pas le jeune Parisien, un soir qu'il était aller s'asseoir près de la forêt, par un beau clair de lune, de reconnaître Abruko en grande conférence avec Rurouk, dans le camp des étrangers. Ce mystère et les mensonges du chef somali étaient évidemment des plus suspects. Mais que faire et comment s'opposer à ce que pouvaient tramer les deux compères? Gérard n'en vit pas d'autre moyen que de chercher lui aussi à se lier avec Rurouk.

Dès le lendemain, en tournant autour de la demeure du nain, il le vit accroupi sur le sol et fourbissant avec soin un assez beau fusil européen. Surpris de voir une pareille arme entre ces mains, Gérard s'arrêta court.

« Tu as là une précieuse carabine, dit-il d'un ton engageant. Possèdes-tu aussi les munitions nécessaires? »

— Oui, répondit laconiquement Rurouk.

— Et tes compagnons en possèdent de pareilles?

— Oui.

— Et d'où viennent-elles?

— De là-bas, dit le nain en désignant le sud, de son pouce rejeté derrière l'épaule.

— Tu en connais le maniement?

— Sans doute, veux-tu en juger?... »

Il tira de sa ceinture de laine une cartouche qu'il glissa dans la culasse du fusil, ferma son arme, l'épaula et, presque sans viser, abattit un petit oiseau couleur d'azur qui voletait sans défiance à quelque cent mètres de là.

« Tu vois!... » fit Rurouk avec satisfaction; et souriant de nouveau d'un air sinistre, il reprit son travail. Gérard essaya de continuer la conversation, mais le nain ne lui répondant pas, il finit par se retirer. A partir du moment où il sut que ces gens possédaient des armes à feu, leurs intentions lui parurent plus suspectes encore, et il demeura plus convaincu que Rurouk et Abruko tramaient quelque complot.

Les gens des tribus voisines, les Moéris eux-mêmes, se donnaient beaucoup de mal

pour trouver de l'ivoire et l'apporter aux marchands. On l'entassait dans une des tentes, et la caravane continuait à mener la même existence uniforme, plantant, semant, récoltant, et ne se mêlant guère à la population indigène. Les musulmans de la bande accomplissaient régulièrement leurs ablutions soir et matin, faisaient leurs prières hors de leurs tentes, la face tournée vers la Mecque, et paraissaient observer avec beaucoup de rigueur tous les rites prescrits par le Coran. Rien de plus inoffensif, de plus doux en apparence que ces honnêtes étrangers uniquement occupés de leur commerce et de leur agriculture ; mais, en dépit de tout, une méfiance invincible travaillait Gérard à leur endroit. Il lui semblait toujours voir les yeux torves de Rurouk et ceux d'Hassan, le chef des marchands arabes, gros homme à la face glabre et rusée, se fixer sur eux, sur sa sœur, particulièrement, avec une expression inquiétante. On eût dit qu'ils calculaient quelque chose en les regardant ; et l'expression de leur visage rappelait à Gérard celles de maquignons qu'il avait vus un jour évaluer des chevaux, dans un marché où M. Massey l'avait conduit pour lui acheter un poney.

La présence du camp arabe ajoutait une sourde inquiétude à l'impression de morne tristesse qui pesait sur les prisonniers au fond de ce village noir. C'était, en vérité, une atmosphère étrange et sinistre que celle qu'ils respiraient à l'ombre de la noire forêt africaine, où, sans parler de leurs chagrins et de leurs inquiétudes propres, ils végétaient, accablés par l'horrible chaleur, la respiration oppressée par l'odeur des végétaux en décomposition, mêlée au suffocant parfum des plantes tropicales. Il n'est pas jusqu'au silence de la nature qui ne contribue, à ses heures, à la morne tristesse des êtres pensants : on dirait que les oiseaux mêmes souffrent de cet air de feu, et n'ont pas la force de gazouiller ; à peine, de loin en loin, entend-on le cri mélancolique de l'éléphant ou le bâillement énervé d'un fauve. Le voyageur qui parcourt ces solitudes se sent opprimé d'une mélancolie mystérieuse. Il semble que la brousse et la forêt

recèlent, de toutes parts, de funèbres secrets : des visions de violence, de crimes ignorés, de luttes fratricides se présentent involontairement à l'esprit ; on frissonne en pensant à tout ce qui se passe dans ce formidable isolement, de combien de sang a été arrosée cette terre sauvage, dont la végétation même a quelque chose de malsain dans son intensité...

Pendant la chaleur du jour, règnent le silence et l'immobilité ; hommes et bêtes sommeillent accablés. Mais, à la nuit, tout change : à peine la lune commence-t-elle à jeter sa lumière argentée sur les hautes herbes, frissonnant sous la brise nocturne, à peine les ombres fantastiques se mettent-elles à trembler sur les sentiers, que le pays tout entier s'éveille de sa torpeur. De toutes parts on entend des frôlements, des murmures, un bruit de corps glissants, frémissants et souples ; les animaux se raniment ; les fauves quittent leurs repaires en quête de leur proie ; les grands serpents déroulent leurs anneaux, partent lourdement en chasse, traçant un long sillon dans les herbes ; les oiseaux de nuit volent de branche en branche avec des cris étranges, et le parfum des fleurs, s'exaltant, charge l'atmosphère de lourds effluves fiévreux. Le chant monotone des crapauds redouble d'intensité et remplit la campagne ; la grenouille-taureau, qui abonde en Afrique, fait retentir l'air de sa voix formidable ; alors les habitants prennent leurs tams-tams ; ils sortent comme de noirs fantômes de leurs cases étouffantes, se réunissent pour chanter, danser et boire, oubliant pour un moment la lutte constante contre les forces aveugles de la nature, l'écrasante vie animale et végétale qui les entoure et menace toujours de les étouffer. La fertilité du sol n'est pas un bien pour eux, car la matière végétale est d'une abondance malsaine et pourrit sur place en masses effrayantes, produisant la fièvre et la mort aux alentours. Le noir végété, apathique, dans ce milieu meurtrier qu'il n'a pas su dompter et asservir. Entouré de dangers et d'embûches, il vit au jour le jour, plongé dans l'ignorance et la barbarie, adressant parfois d'inutiles supplications à ses repoussantes

idoles, mais se laissant aller, la plupart du temps, à un fatalisme imbécile et acceptant sans lutte le sort souvent affreux qui le guette...

Car, en vérité, la vie du noir n'est rien moins qu'une idylle, assombrie toujours par cette menace latente dont aucun autre peuple ne connaît la tragique horreur : la traite des esclaves. Ce n'est pas seulement la guerre perpétuelle de tribu à tribu, la famine, le dénuement, le révoltant asservissement aux sorciers ou même l'esclavage domestique, relativement doux, qui empoisonnent l'existence de ces infortunés; les maux secondaires s'effacent dans l'ombre du grand crime perpétré contre la race entière : la vente des troupeaux de chair humaine que les Arabes, — ces étrangers d'un autre sang, d'une intelligence supérieure, — viennent lever pour les emmener au loin, arrachés à leur ciel, à leur village, à leur famille, vendus comme vil bétail sur tous les marchés du Soudan; — on dirait que ce peuple nomade s'est donné pour mission de détruire devant lui tous les liens du foyer, de la patrie. Les marchands d'esclaves tiennent tout le continent noir courbé sous un régime de terreur : la possession des armes à feu leur assure la suprématie, et le besoin de l'ivoire a créé chez eux celui de l'esclave. Il leur faut des hommes pour porter jusqu'à la côte l'ivoire qu'ils ont acquis dans les tribus reculées; ces hommes se trouvent être une denrée échangeable, et comme elle est facile à acquérir, qu'on la mobilise sans peine, qu'on trouve toujours à s'en débarrasser pour un bon prix, l'être humain est devenu l'unité monétaire de l'Afrique. On a appelé ce commerce des esclaves une plaie ouverte au cœur du continent noir : et rien n'est plus juste. L'esclavage associé au cannibalisme, qui désole le pays et que la plupart des tribus pratiquent en secret, sinon ouvertement, font un véritable enfer de cette terre privilégiée à tant d'égards. Toutes les nations civilisées devraient s'unir pour l'assainissement de ce monstrueux marécage, en abolissant un état de choses qui est une honte pour l'humanité. Elles ne songent guère qu'à s'en disputer la souveraineté nominale et, sous

prétexte de faire la police de l'Afrique, elles ajoutent trop souvent, à la misère des noirs, des vices nouveaux, comme l'ivrognerie, qui les abrutissent et les déciment.

Cependant les marchands ne recevaient plus guère d'ivoire. La région avait été battue à fond par les Moéris et leurs voisins; de toutes parts, de grands cadavres d'éléphants, dépouillés de leur ivoire, jonchaient le sol de masses imposantes. Flairant l'air avec inquiétude, Goliath faisait parfois retentir la brousse de ses cris quand il se trouvait soudain en présence de ces restes. Mais toujours il avait échappé à la zagaie des chasseurs. Son intelligence le protégeait à leurs yeux; ils voyaient en lui un être supérieur dissimulé sous cette forme animale. Sa manière de comprendre à demi-mot tout ce que lui disait Colette était certes bien faite pour frapper d'étonnement un pauvre noir ignorant, lui-même parfois incapable de se hausser jusqu'à la compréhension manifestée par l'animal.

La tente centrale des Arabes regorgeait de défenses empilées, et l'ivoire débordait déjà jusqu'en dehors. Hassan et Rurouk demandèrent s'il en arriverait d'autres, mais on leur répondit négativement. La contrée était épuisée pour dix ans : tous les « pères des oreilles » dont les défenses étaient complètes avaient été massacrés. Il fallait maintenant attendre, avant de procéder à une nouvelle récolte, que les défenses des jeunes eussent fini de croître. Sans se presser, les marchands commencèrent leurs préparatifs de départ; c'est avec une impatience fébrile que Gérard aspirait au moment où le village serait débarrassé de leur présence.

Colette se trouvait souffrante depuis quelque temps; la chaleur, l'atmosphère fiévreuse, le chagrin qui la minait, tout cela avait contribué à altérer sa santé, et malgré son courage elle s'alanguissait de jour en jour. Un matin à l'aube, Gérard était sorti pour respirer la fraîcheur et se tenait adossé à la case, absorbé dans de tristes réflexions, lorsqu'il vit tout à coup accourir Mréko haletant, les yeux hagards, le visage empreint d'épouvante, et la noirceur habituelle de son teint changée en une cou-

leur grisâtre qui est la pâleur des nègres ; toute la physionomie du pauvre garçon exprimait l'effroi et la douleur.

« Qu'y a-t-il ? demanda Gérard.

— Silence !... prends garde !... les arbres ont des oreilles !... répondit Mréko en l'entraînant.

— Mais enfin ?...

— Viens... viens... par ici... là où nul ne peut nous entendre. Écoute... je suis ton frère !... j'ai bu ton sang... Entre nous, c'est sacré... Eh bien !... oh ! comment te dire une chose pareille ?...

— Mais parle donc !... parle !...

— Oh ! malheureux que je suis !... Maudis-moi si tu veux, mais je te jure que je n'y suis pour rien !... je mourrais avec joie à ta place, à la place de l'*Étoile*... et pourtant, pourtant... je suis le fils d'un traître !...

— Abruko !... s'écria Gérard en reculant.

— Oui, Abruko, mon père... répondit le jeune noir accablé.

— Qu'a-t-il fait ?.. Parle donc !... tu me fais mourir !...

— Il vous a vendus... toi, l'*Étoile*, Mliju, Kouési, Njerkuk... vendus aux marchands d'ivoire, qui vous emmèneront tout à l'heure avec eux !...

— Hassan et Rurouk ?...

— Oui !... Ils se disent acheteurs d'ivoire... Ce qu'ils cherchent surtout, c'est la chair humaine... non pas pour la manger, ils ne sont pas *Valiabantu*... mais pour aller la vendre au plus offrant... pardonne-moi de ne pas l'avoir deviné plus tôt !... j'aurais tout tenté pour vous faire échapper... Qu'allez-vous devenir !... te voir porter les fers... voir l'*Étoile* réduite à cette extrémité !...

— Les fers ! répéta Gérard avec horreur.

— Hélas, oui !... j'en ai vu, de ces chaînes d'esclaves, trainés par les marchands à travers les souffrances et la misère... Oh ! que faire, dis !... Invente quelque chose... Fuyons ensemble, cachons-nous dans la forêt... Viens, je connais le pays, appelle l'*Étoile*, appelle-les tous !... Il en est temps encore peut-être... fuyons !... »

D'un bond, Gérard fut dans la case, réveilla

ses compagnons, qui sautèrent en sursaut à bas de leurs hamacs ; en quelques mots il les mit au courant de ce qui se passait ; tous ils éprouvaient à l'égard d'Abruko une si invincible méfiance qu'ils ne furent pas surpris de sa trahison.

Sans perdre une minute, ils s'élançèrent dans la forêt avec Mréko qui les guidait en toute hâte vers un fourré qu'il croyait inextricable et dans lequel il avait l'espoir que ses amis pourraient demeurer cachés pendant quelque temps.

Mais, après une demi-heure de course folle, Colette se trouva tout à coup incapable d'avancer ; haletante, épuisée, le cœur battant à grands coups dans sa poitrine, elle tomba au pied d'un arbre, à moitié évanouie.

« Partez... partez sans moi !... murmura-t-elle d'une voix éteinte. Laissez-moi... peut-être ils ne me verront pas... »

— Te laisser !... s'écria Gérard en tombant à genoux auprès d'elle. Y penses-tu !... Non, nous te porterons si tu ne peux avancer... nous irons plus lentement... mais ne parle pas de te laisser... tu sais bien que c'est impossible... »

— Eh bien ! je marcherai encore, dit la courageuse enfant en essayant de se soulever. Elle voulut faire un pas, mais ses forces la trahirent de nouveau et elle retomba comme une fleur coupée.

— Je ne puis pas... murmura-t-elle. Hélas !... c'est à cause de moi que vous serez perdus... »

— Nous te porterons, » dit Gérard avec résolution.

Il allait la prendre dans ses bras, lorsque Le Guen étendit la main dans la direction du village.

« Tout est fini. Les voici, dit-il. »

En effet on entendait s'approcher les aboiements des chiens arabes. En peu d'instant ils parurent, le nez à terre, la langue pendante, les yeux féroces... Derrière eux suivaient Rurouk et Hassan, armés jusqu'aux dents et accompagnés de leur troupe, au milieu de laquelle se voyait Abruko ; en quelques secondes, les fugitifs furent cernés, et Rurouk,

avec un ricanement féroce, posa sa main sur l'épaule de Gérard.

« Ne me touche pas ! cria le jeune garçon en le repoussant. Et toi, Abruco, misérable traître qui vends ceux que tu appelles tes hôtes, prends garde !... ton exécration te portera malheur !... »

Le chef voulut balbutier quelques mots : Gérard lui imposa silence d'un geste de mépris.

« Allons, allons, dit Hassan d'un air patelin, ne nous fâchons pas... nous vous traiterons bien... Est-ce que nous aurions le cœur de faire du mal à ces jolies colombes, ajouta-t-il avec un affreux sourire en désignant les deux jeunes filles que la pauvre Martine tout en pleurs essayait de protéger de ses bras. Mettons-nous en route, il est tard déjà... »

— Où prétends-tu nous mener ? demanda Gérard en frémissant.

— Dans un beau pays où les gentils esclaves blancs sont très appréciés, répondit Hassan dont la face plate et rusée rayonnait d'une joie féroce. Allons, en route, en route !... »

On reprit le chemin du village. Gérard avait passé son bras autour de sa sœur et la soutenait de son mieux, les autres les entouraient dans un silence morne, troublé seulement par les pleurs et les gémissements de Mréko désespéré. Abruco regardait de travers son fils se livrer à l'excès de sa douleur ; il se taisait ; mais son regard furtif évitait celui de Gérard, et on eût dit qu'il essayait de se dissimuler parmi les marchands d'esclaves.

On arriva au campement arabe. Tout à coup, Rurouk, saisissant une longue chaîne de fer, la jeta autour du corps de Lina, la ferma d'un cadenas et se disposait à en emprisonner de même la taille de Colette ; mais Gérard, n'écoutant que son courage, se précipita sur le misérable, secondé par Le Guen et Mréko ; il fit d'inutiles efforts pour lui arracher la chaîne ; succombant sous le nombre, ils furent en un instant jetés à terre, les pieds et les mains liés, la figure en sang. Hassan se rapprochant alors de M^{lle} Massey, son visage bouffi empreint d'une rage féroce, voulut à son tour

lui passer la chaîne. La jeune fille se redressa vivement, les joues couvertes d'un incarnat éblouissant : elle semblait grandie, ses yeux jetaient des flammes. Le marchand d'esclaves recula malgré lui devant son regard.

« Écoute ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante, vous avez pour vous la force et le nombre, vous êtes vingt contre un et votre férocité n'a d'égale que votre lâcheté !... Tu peux, si tu le veux, nous charger de chaînes, nous traîner après toi comme du bétail... Il est une chose contre laquelle ton pouvoir se brisera et qui sera victorieuse de ta cruauté, *c'est notre volonté* ! Sache-le, si tu oses porter tes viles mains sur nous, il nous reste un moyen de t'échapper : je le jure pour moi et pour les miens, si tu nous enchaînes, nous nous laisserons mourir de faim et de soif !... une goutte d'eau, un grain de mil ne passeront pas nos lèvres... J'en fais le serment devant vous tous !... »

— Et nous le faisons avec toi ! s'écria Gérard transporté d'admiration par le courage de sa sœur.

— Nous le jurons ! » répétèrent les autres, électrisés.

Hassan demeura fort embarrassé. L'attitude résolue des prisonniers le prouvait assez : ils tiendraient leur serment, et la riche capture sur laquelle il comptait depuis tant de jours s'évanouirait comme une bulle de savon. Il frappa du pied, se livra à la plus grossière fureur. Rurouk, aveuglé par la colère, voulait persister à charger les blancs de chaînes, mais, devant le sourire méprisant de Colette, ils comprirent qu'ils auraient le dessous, et qu'une indomptable résolution déjouerait leur cupidité.

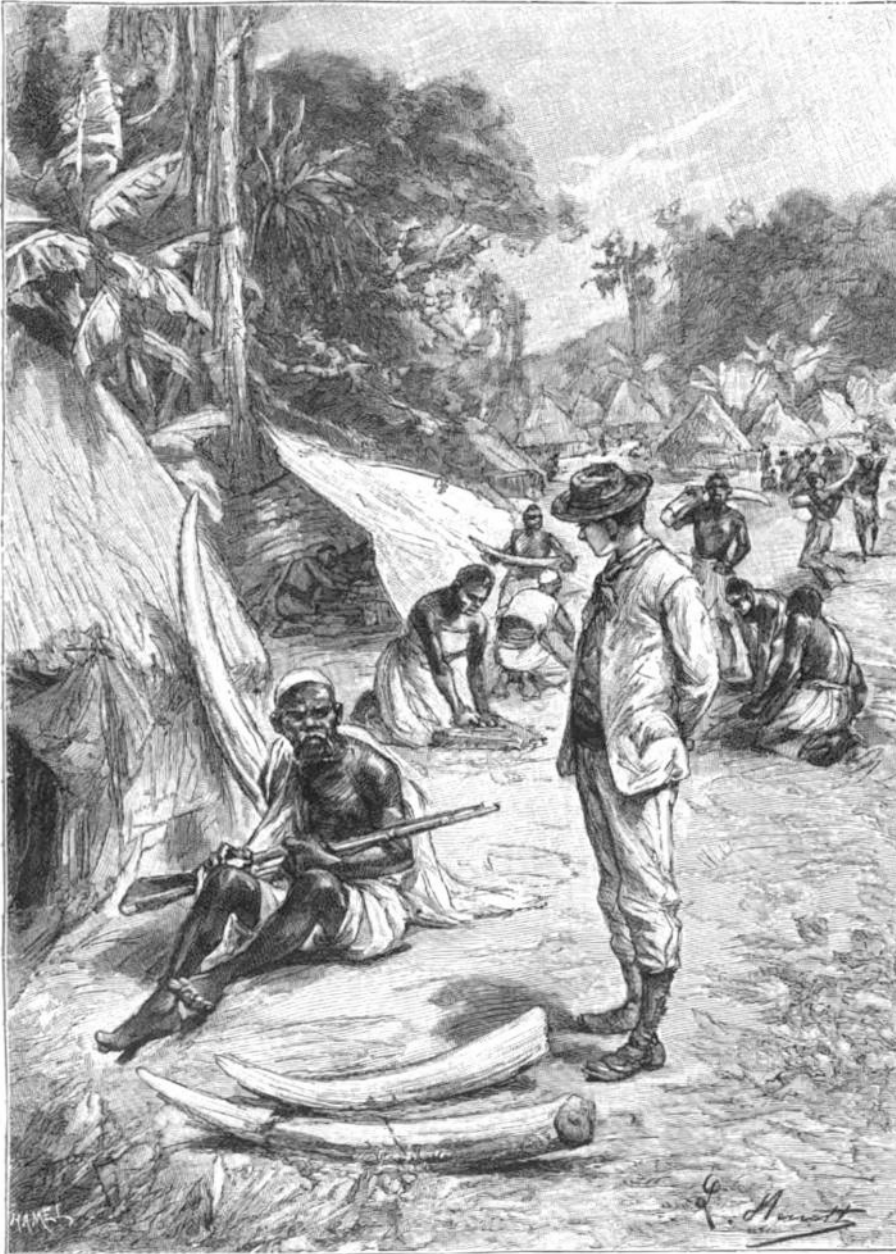
Ivres de rage, ils délièrent les prisonniers, arrachèrent la chaîne qui chargeait la forme légère de Lina.

Au même moment, Hassan fit un signe. Et aussitôt, soulevant un tapis tendu sur le sol, ses acolytes découvrirent des fusils rangés en bon ordre. Chacun saisit le sien, et le marchand se tournant vers Abruco, la face défigurée par un sourire atroce :

« Tu es de connivence avec les blancs ! dit-il.

Toi seul as pu leur inspirer ces idées de ré-
volte. Pour que ma chaîne soit au complet,

choix, ils furent alors formés en longues files
et enchaînés par Rurouk, — Abruko et son



fil en tête. Puis, chacun dut se charger d'un ballot formé de deux ou trois défenses d'ivoire, enveloppées d'herbe sèche. Et, le fouet en main, Hassan donna l'ordre du départ.

Les femmes, les enfants et les vieillards, témoins de cet affreux spectacle, remplissaient l'air de leurs gémissements. Sur quoi, en proie à un nouvel accès de rage froide, Rurouk mit le feu à leurs misérables cases.

Quelques instants plus tard, la triste caravane laissait derrière

c'est toi qui prendras leur place. Allez!... Preste!... » ajouta-t-il.

En un clin d'œil, sa troupe, le fusil au poing, s'était jetée sur les Moéris les plus valides. Quelques-uns voulurent fuir. Les chiens, leur sautant à la gorge, les ramenèrent comme des moutons.

Au nombre d'une centaine d'hommes de

elle le village en flammes. Les blancs formaient l'arrière-garde, étroitement surveillés, mais libres, au milieu de leurs bourreaux qui jetaient sur eux des regards de haine impuissante et d'involontaire respect.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XIII

Le long de la banquise.

Bien que ces parages au delà du cercle polaire eussent été profondément troublés, il est juste de reconnaître que notre navigation, jusqu' alors, s'était accomplie dans des conditions exceptionnelles. Et quelle heureuse chance si l'*Halbrane*, dès cette première quinzaine de décembre, allait trouver grande ouverte la route de Weddell!...

En vérité, voici que je dis la route de Weddell, comme s'il s'agissait d'une route terrestre, bien entretenue, garnie de ses bornes milliaires, avec cette inscription sur un poteau indicateur : Route du pôle sud!

Durant la journée du 10, la goélette put sans difficulté manœuvrer au milieu de ces glaçons isolés qu'on appelle floes et brashs. La direction du vent ne l'obligea point à courir des bords et lui permit de suivre la ligne droite entre les passes. Quoique nous fussions encore à un mois de l'époque où la désagrégation se fait en grand, le capitaine Len Guy, habitué à ces phénomènes, affirmait que ce qui se produit d'ordinaire en janvier

— la débâcle générale — allait se produire, cette fois, en décembre.

Éviter ces nombreuses masses errantes ne donna aucun embarras à l'équipage. De réelles difficultés ne se présenteraient vraisemblablement qu'au jour prochain où la goélette essaierait de se frayer un passage à travers la banquise.

Au surplus, il n'y avait aucune surprise à craindre. La présence des glaces était signalée par une teinte presque jaunâtre de l'atmosphère, laquelle les baleiniers désignaient sous le nom de blink. C'est un phénomène de réverbération particulier aux zones glaciales, et qui ne trompe jamais l'observateur.

Cinq jours de suite, l'*Halbrane* navigua sans faire d'avarie, sans avoir eu, même un instant, à redouter une collision. Il est vrai, au fur et à mesure qu'elle descendait vers le sud, le nombre des glaces s'accroissait et les passes devenaient plus étroites. Une observation du 14 nous donna 72° 37' pour la latitude, notre longitude restant sensiblement la

même entre le quarante-deuxième et le quarante-troisième méridien. C'était déjà un point que peu de navigateurs avaient pu atteindre au delà du cercle antarctique, — ni les Ballenny, ni les Bellingshausen. Nous étions à deux degrés moins haut seulement que James Weddell.

La navigation de la goélette devint donc plus délicate au milieu de ces débris ternes et blafards, souillés de fientes d'oiseaux. Quelques-uns avaient une apparence lépreuse. Relativement à leur volume si considérable déjà, combien paraissait petit notre navire dont certains ice-bergs dominaient la mâture !

En ce qui concerne ces masses, la variété des grandeurs se doublait de celle des formes, différenciées à l'infini. L'effet était merveilleux, lorsque ces enchevêtrements, dégagés des brumes, réverbéraient, comme d'énormes cabochons, les rayons solaires. Parfois, les strates se dessinaient en couleurs rougeâtres, sur l'origine desquelles on n'est pas exactement fixé, puis se coloraient des nuances du violet et du bleu, probablement dues à des effets de réfraction.

Je ne me lassais pas d'admirer ce spectacle, si remarquablement décrit dans le récit d'Arthur Pym, — ici des pyramides à pointes aiguës, là des dômes arrondis comme ceux d'une église byzantine, ou renflés comme ceux d'une église russe, des mamelles qui se dressaient, des dolmens à tables horizontales, des kromlechs, des menhirs debout comme au champ de Karnac, des vases brisés, des coupes renversées, — enfin tout ce que l'œil imaginaire se plaît parfois à retrouver dans la capricieuse disposition des nuages... Et les nuages ne sont-ils pas les glaces errantes de la mer céleste?...

Je dois reconnaître que le capitaine Len Guy joignait à beaucoup de hardiesse beaucoup de prudence. Jamais il ne passait sous le vent d'un ice-berg, si la distance ne lui garantissait pas le succès de n'importe quelle manœuvre qui lui serait soudain commandée. Familiarisé avec tous les aléas de cette navigation, il ne craignait pas de s'aventurer au milieu de ces flottilles de drifts et de packs.

Ce jour-là, il me dit :

« Monsieur Jeorling, ce n'est pas la première fois que j'ai voulu pénétrer dans la mer polaire, et sans y réussir. Eh bien, si je tentais de le faire, alors que j'en étais réduit à de simples présomptions sur le sort de la *Jane*, que ne ferai-je pas, aujourd'hui que ces présomptions se sont changées en certitudes !

— Je vous comprends, capitaine, et, à mon avis, l'expérience que vous avez de la navigation dans ces parages doit accroître nos chances de succès.

— Sans doute, monsieur Jeorling ! Cependant, au delà de la banquise, c'est encore l'inconnu pour moi, comme pour tant d'autres navigateurs !

— L'inconnu?... Non pas absolument, capitaine, puisque nous possédons les rapports très sérieux de Weddell, et, j'ajoute, ceux d'Arthur Pym.

— Oui!... je le sais!... Ils ont parlé de la mer libre...

— Est-ce que vous n'y croyez pas?...

— Oui!... j'y crois!... Oui!... Elle existe, et cela pour des raisons qui ont leur valeur. En effet, il est de toute évidence que ces masses, désignées sous les noms d'ice-fields et d'ice-bergs, ne sauraient se former en pleine mer. C'est un violent et irrésistible effort, provoqué par les houles, qui les détache des continents ou des îles des hautes latitudes. Puis, les courants les entraînent vers les eaux plus tempérées, où les chocs entament leurs arêtes, alors que la température déagrège leurs bases et leurs flancs soumis aux influences thermométriques.

— Cela me paraît l'évidence même, répondis-je.

— Donc, reprit le capitaine Len Guy, ces masses ne sont point venues de la banquise. C'est en dérivant qu'elles l'atteignent, qu'elles la brisent parfois, qu'elles franchissent ses passes. D'ailleurs, il ne faut pas juger la zone australe d'après la zone boréale. Les conditions n'y sont pas identiques. Aussi Cook a-t-il pu affirmer qu'il n'avait jamais rencontré dans les mers groënlandaises l'équivalent des montagnes de glaces de la mer

antarctique, même à une latitude plus élevée.

— Et à quoi cela tient-il?... demandai-je.

— A ceci, sans doute, c'est que, dans les contrées boréales, l'influence des vents du sud est prédominante. Or ils n'y arrivent qu'après s'être chargés des brûlants apports de l'Amérique, de l'Asie, de l'Europe, et contribuent à relever la température de l'atmosphère. Ici les terres les plus rapprochées, terminées par les pointes du cap de Bonne-Espérance, de la Patagonie, de la Tasmanie, ne modifient guère les courants atmosphériques. C'est pourquoi la température demeure plus uniforme sur ce domaine antarctique.

— C'est là une observation importante, capitaine, et elle justifie votre opinion relative à une mer libre...

— Oui... libre... au moins sur une dizaine de degrés derrière la banquise. Donc, commençons par franchir celle-ci, et la plus grosse difficulté sera vaincue... Vous avez eu raison de dire, monsieur Jeorling, que l'existence de cette mer libre a été formellement reconnue par Weddell...

— Et par Arthur Pym, capitaine...

— Et par Arthur Pym. »

A partir du 15 décembre, les embarras de navigation s'accrurent avec le nombre des glaces. Toutefois, le vent continua d'être favorable, variant du nord-est au nord-ouest sans jamais accuser une tendance à tomber au sud. Pas une heure il ne fut question de louvoyer entre les ice-bergs et les ice-fields, ni de se tenir la nuit sous petits bords, — opération toujours pénible et dangereuse. La brise fraîchissait parfois, et il était nécessaire de diminuer la voilure. On voyait alors la mer écumer le long des blocs, les couvrant d'embruns comme les rochers d'une île flottante, sans parvenir à suspendre leur marche.

Plusieurs fois, des angles de relèvement furent mesurés par Jem West, et de ses calculs il résultait que la hauteur de ces blocs était généralement comprise entre dix et cent toises.

Pour mon compte, je partageais l'opinion du capitaine Len Guy sur ce point, que de

telles masses n'avaient pu se former que le long d'un littoral, — peut-être celui d'un continent polaire. Mais, très évidemment, ce continent devait être échancré par des baies, divisé par des bras de mer, entaillé par des détroits, qui avaient permis à la *Jane* d'atteindre le gisement de l'île Tsalal.

Et n'est-ce pas, somme toute, cette existence de terres polaires qui entrave les tentatives des découvreurs pour s'élever jusqu'aux pôles arctique ou antarctique? Ne donnent-elles pas aux montagnes de glace un point d'appui solide, dont celles-ci se détachent à l'époque de la débâcle? Si les calottes boréales et australes n'étaient recouvertes que par les eaux, peut-être les navires auraient-ils déjà su s'y frayer passage?...

On peut donc affirmer que, lors de sa pénétration jusqu'au quatre-vingt-troisième parallèle, le capitaine William Guy, de la *Jane*, soit que son instinct de navigateur, soit que le hasard l'eussent guidé, avait dû remonter à travers quelque large bras de mer.

Notre équipage ne laissa pas d'être très impressionné à voir la goélette s'engager au milieu de ces masses en mouvement, — les nouveaux, du moins, puisque les anciens du bord n'en étaient plus à ces premières surprises. Il est vrai, l'habitude ne tarda pas à les blaser sur les inattendus de cette navigation.

Ce qu'il convenait d'organiser avec le plus de soin, c'était une incessante surveillance. Aussi, en tête du mât de misaine, Jem West fit-il hisser un tonneau, — ce qu'on appelle le « nid de pie », — où une vigie fut constamment de garde.

L'*Halbrane*, servie par une brise ronde, filait avec rapidité. La température était supportable, — environ quarante-deux degrés (de 4° à 5° C. sur zéro). Le danger venait des brumes, qui flottaient le plus souvent au-dessus de ces mers encombrées et rendaient difficile d'éviter les abordages.

Pendant la journée du 16, les hommes éprouvèrent d'extrêmes fatigues. Les packs et les drifts n'offrirent entre eux que d'étroites passes, très découpées, avec des angles brus-

ques, qui obligeaient à changer fréquemment les amures.

Quatre ou cinq fois par heure retentissaient ces ordres :

« Lofe tout!... »

— Arrive en grand! »

L'homme de barre ne chômait pas à la roue du gouvernail, tandis que les matelots ne cessaient de masquer le hunier, le perroquet, ou de ralinguer les voiles basses.

Dans ces circonstances, et personne ne boudait à la besogne, Hunt se distinguait entre tous.

Où cet homme — marin dans l'âme — se montrait le plus utile, c'était lorsqu'il s'agissait de porter un grelin sur des glaçons, de l'y fixer avec une ancre à jet pour le garnir au guindeau, afin que la goélette, halée lentement, parvint à doubler l'obstacle. Suffisait-il d'élonger des faux bras, afin de les tourner sur une saillie de bloc, Hunt se jetait dans le canot, le dirigeait au milieu des débris et débarquait sur leur surface glissante. Aussi le capitaine Len Guy et son équipage tenaient-ils Hunt pour un matelot hors ligne. Mais ce qu'il y avait de mystérieux dans sa personne ne laissait pas d'exciter la curiosité au plus haut point.

Plus d'une fois, il arriva que Hunt et Martin Holt embarquèrent, dans le même canot, pour quelque manœuvre périlleuse qu'ils accomplissaient de conserve. Si le maître-voilier lui donnait un ordre, Hunt l'exécutait avec autant de zèle que d'adresse. Seulement, il ne lui répondait jamais.

A cette date, l'*Halbrane* ne pouvait plus être éloignée de la banquise. Qu'elle continuât sa route en cette direction, elle ne tarderait certes pas à l'atteindre et n'aurait plus qu'à y chercher un passage. Jusqu'alors, cependant, par-dessus les ice-fields, entre les sommets capricieux des ice-bergs, la vigie n'avait pu apercevoir une crête ininterrompue de glace.

La journée du 16 exigea de minutieuses et indispensables précautions, car le gouvernail, ébranlé par des heurts inévitables, courait le risque d'être démonté.

En même temps, plusieurs chocs avaient été provoqués par les débris qui se frottaient contre les façons de la goélette, plus dangereux que ne l'étaient les gros blocs. En effet, lorsque ces derniers se jetaient sur les flancs du navire, il s'ensuivait des contacts violents. Néanmoins, l'*Halbrane*, solide de membrure et de bordage, n'avait à craindre ni d'être défoncée, ni, n'étant pas doublée, de perdre son doublage.

Quant au safre du gouvernail, Jem West le fit emboîter entre deux jumelles, puis consolider avec des espars appliqués à la tige, sorte de fourreau qui devait suffire à le préserver.

Il ne faudrait pas croire que les mammifères marins eussent abandonné ces parages, encombrés de masses flottantes de toutes dimensions et de toutes formes. Les baleines s'y montraient en grand nombre, et quel spectacle féérique lorsque les colonnes d'eau s'échappaient de leurs éventails! Avec les finbacks et les hump-backs apparaissaient des marsouins de taille colossale, pesant plusieurs centaines de livres, et que Hearne frappait adroitement de son harpon lorsqu'ils arrivaient à portée. Toujours bien reçus et appréciés, ces marsouins, après qu'ils avaient passé par les mains d'Endicott, habile accommodateur de sauces.

Quant aux habituels oiseaux antarctiques, pétrels, damiers, cormorans, ils filaient en bandes criardes, et c'étaient des légions de pingouins, rangés sur les borddes ice-fields qui regardaient évoluer la goélette. Ceux-là sont bien les véritables habitants de ces tristes solitudes, et la nature n'aurait pu créer un type plus en rapport avec les désolations de la zone glaciale.

Ce fut dans la matinée du 17 que l'homme du nid de pie signala enfin la banquise.

« Par tribord devant! » cria-t-il.

A cinq ou six milles au sud se dressait une interminable crête, découpée en dents de scie, qui se profilait sur le fond assez clair du ciel, et le long de laquelle dérivait des milliers de glaçons. Cette barrière, immobile, s'orientait du nord-ouest au sud-est, et, rien

qu'en la prolongeant, la goélette gagnerait encore quelques degrés vers le sud.

Voici ce qu'il convient de retenir, si l'on veut se faire une idée très exacte des différences qui existent entre la banquise et la barrière de glace.

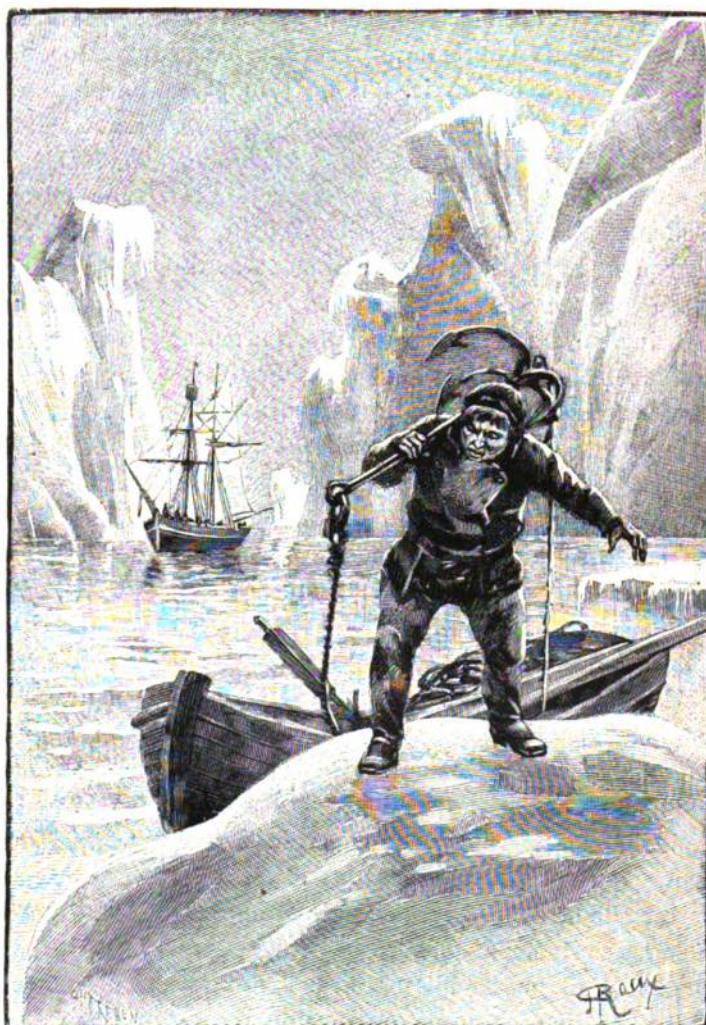
Cette dernière, je l'ai noté déjà, ne se forme point en pleine mer. Il est indispensable qu'elle repose sur une base solide, soit pour dresser ses plans verticaux le long d'un littoral, soit pour développer ses cimes montagneuses en arrière-plan. Mais si ladite barrière ne peut abandonner le noyau fixe qui la supporte, c'est elle, d'après les navigateurs les plus compétents, qui fournit ce contingent d'icebergs et d'ice-fields, de drifts et de packs, de floes et de brashs, dont nous apercevons au large le cheminement interminable. Les côtes qui la soutiennent sont soumises à l'influence des courants descendus des mers plus chaudes. A l'époque des marées de syzygies, dont la hauteur est parfois considérable, l'assiette de la barrière se mine, s'effrite, se ronge, et d'énormes blocs — des centaines en quelques

heures — se détachent avec un fracas assourdissant, tombent dans la mer, plongent au milieu de remous formidables et remontent à la surface. Alors, les voilà devenus montagnes de glace, dont il émerge un tiers seulement, et qui flottent jusqu'au moment où l'influence climatérique des basses latitudes achève de les dissoudre.

Et un jour que je m'entretenais à ce sujet avec le capitaine Len Guy :

« Cette explication est juste, me répondit-il, et c'est pour cela que la barrière de glace oppose un infranchissable obstacle au naviga-

teur, puisqu'elle a pour base un littoral. Mais il n'en est pas ainsi de la banquise. C'est en avant des terres, sur l'Océan même que celle-ci s'édifie par l'amalgame continu de dé-



bris en dérive. Soumise également aux assauts de la houle, au rongement des eaux plus chaudes pendant l'été, elle se disloque, des passes s'entr'ouvrent, et nombre de bâtiments ont déjà pu la prendre à revers...

— Il est vrai, ai-je ajouté, elle n'offre pas une masse indéfiniment continue qu'il serait impossible de contourner...

— Aussi Weddell a-t-il pu en doubler l'extrémité, monsieur Jeorling, grâce, je le sais, à des circonstances exceptionnelles de température et de précocité qui sont rares. Or, puisque ces circonstances se présentent cette

année, il n'est pas téméraire de dire que nous saurons en profiter.

— Assurément, capitaine. Et maintenant que la banquise est signalée...

— Je vais en rapprocher l'*Halbrane* autant qu'il se pourra, monsieur Jeorling, puis la lancer à travers la première passe que nous parviendrons à découvrir. S'il ne s'en présente pas, nous essayerons de longer cette banquise jusqu'à son extrémité orientale, avec l'aide du courant qui porte en cette direction, et au plus près, tribord amures, pour peu que la brise se maintienne au nord-est. »

A cingler vers le sud, la goélette rencontra des ice-fields de dimensions considérables. Plusieurs angles, relevés au cercle, avec la base mesurée par le loch, permirent de leur donner de cinq à six cents toises superficielles. Il fallut manœuvrer avec autant de précision que de prudence afin d'éviter d'être bloqué au fond de couloirs dont on ne voyait pas toujours l'issue.

Lorsque l'*Halbrane* ne se trouva plus qu'à trois milles de la banquise, elle mit en panne au milieu d'un large bassin qui lui laissait toute liberté de mouvement.

Une embarcation fut détachée du bord. Le capitaine Len Guy y descendit avec le bosseman, quatre matelots aux avirons et un à la barre. Elle se dirigea vers l'énorme rempart, y chercha vainement une passe à travers laquelle aurait pu se glisser la goélette, et, après trois heures de cette fatigante reconnaissance, rallia le bord.

Survint alors un grain de pluie neigeuse, qui fit tomber la température à trente-six degrés (2° C. sur zéro) et nous déroba la vue de la banquise.

Il devenait donc indispensable de mettre le cap au sud-est et de naviguer au milieu de ces innombrables glaçons, mais en prenant garde d'être dressé vers la barrière de glace, car de s'en élever ensuite eût présenté de sérieuses difficultés.

Jem West donna ordre de brasser les vergues de manière à serrer le vent d'aussi près que possible.

L'équipage opéra lestement, et la goélette, animée d'une vitesse de sept à huit milles, inclinée sur tribord, se lança au milieu des blocs épars sur sa route. Elle savait éviter leur contact, lorsque la rencontre lui eût été dommageable, et lorsqu'il ne s'agissait que de minces couches, elle courait dessus et les déchirait avec sa guibre faisant office de bélier. Puis, après une série de frôlements, de craquements, dont frémissait parfois toute sa membrure, l'*Halbrane* retrouvait les eaux libres.

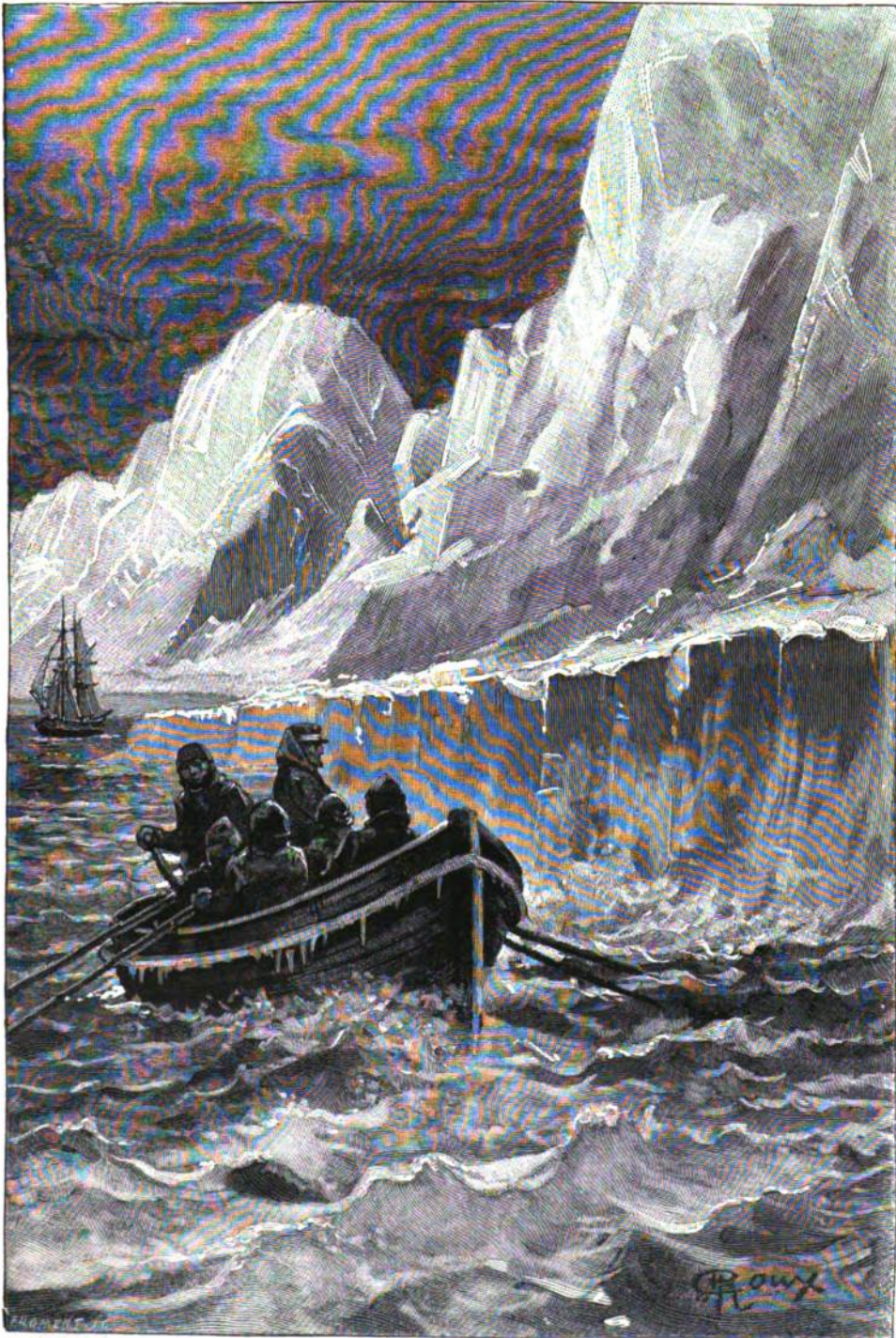
L'essentiel était surtout de se garer de la collision des ice-bergs. Il n'y avait aucun embarras à évoluer par un ciel clair, qui permettait de manœuvrer à temps, soit pour accroître la vitesse de la goélette, soit pour la diminuer. Toutefois, avec les fréquentes brumes qui limitaient à une ou deux encablures la portée de la vue, cette navigation ne laissait pas d'être périlleuse.

Mais, sans parler de ces ice-bergs, est-ce que l'*Halbrane* ne risquait pas d'être abordée par les ice-fields?... Incontestablement, et qui ne l'a pas observé ne saurait imaginer quel degré de puissance possèdent ces masses en mouvement.

Ce jour-là, nous avons vu un des ice-fields, quoiqu'il ne fût animé que d'une médiocre vitesse, en heurter un autre qui était immobile. Eh bien, ce champ fut brisé sur ses arêtes, bouleversé à sa surface, presque entièrement anéanti. Il n'y eut plus qu'énormes débris montant les uns sur les autres, hummocks se dressant jusqu'à cent pieds de hauteur, calfs s'immergeant sous les eaux. Et cela peut-il surprendre, lorsque le poids de l'ice-field abordeur se chiffre par plusieurs millions de tonnes?...

Vingt-quatre heures s'écoulèrent dans ces conditions, la goélette se tenant entre trois et quatre milles de la banquise. La ranger de plus près, c'eût été s'engager à travers des sinuosités dont on n'aurait pu sortir. Non pas que l'envie en manquât au capitaine Len Guy, tant il craignait de ranger, sans l'apercevoir, l'ouverture de quelque passe...

« Si j'avais une conserve, me dit-il, je lon-



L'EMBARCATION CHERCHA VAINEMENT UNE PASSE.

(Page 302.)

gerais de plus près la banquise, et c'est un grand avantage que d'être à deux navires, lorsqu'on entreprend de telles campagnes! Or l'*Halbrane* est seule, et si elle venait à nous manquer... »

Néanmoins, tout en ne manœuvrant pas plus que ne le voulait la prudence, notre goélette s'exposait à de réels dangers. Après quelque parcours de cent toises, il fallait brusquement l'arrêter, modifier sa direction, et, parfois, juste au moment où son bout-dehors de beaupré allait buter contre un bloc. Pendant des heures aussi, Jem West était obligé de changer son allure, de se tenir sous petits bords, afin d'éviter le choc d'un ice-field.

Par bonne chance, le vent soufflait de l'est au nord-nord-est sans autre variation, et permettait de garder la voilure entre le plus près et le large. En outre, il ne fraîchissait pas. Mais, s'il eût tourné à la tempête, je ne sais ce que serait devenue la goélette, — ou, je ne le sais que trop : elle se fût perdue corps et biens.

Dans ce cas, en effet, nous n'aurions eu aucune possibilité de fuir, et l'*Halbrane* eût fait côte au pied de la banquise.

Après une longue reconnaissance, le capitaine Len Guy dut renoncer à trouver un passage à travers cette muraille. En atteindre la pointe au sud-est, il n'y avait pas autre chose à tenter. Du reste, à suivre cette orientation, nous ne perdions rien en latitude. Et, en effet, dans la journée du 18, l'observation indiqua, pour la situation de l'*Halbrane*, le soixante-treizième parallèle.

Je le répète, cependant, jamais navigation dans les mers antarctiques ne rencontra peut-être des circonstances plus heureuses, — précocité de la saison estivale, permanence des vents du nord, température que le thermomètre marquait à quarante-neuf degrés (9°,44 C. sur zéro) en moyenne. Il va sans dire que nous jouissions d'une clarté perpétuelle, et, vingt-quatre heures durant, les rayons solaires nous arrivaient de tous les points de l'horizon.

Aussi, les ice-bergs s'égouttaient-ils en multiples ruisseaux, qui creusaient leurs pa-

rois et se réunissaient en cascades retentissantes. En somme, il y avait à se garer, lorsque le déplacement de leur centre de gravité, par suite de l'usure de la base immergée, venait à les culbuter.

Deux ou trois fois encore, on se rapprocha de la banquise à moins de deux milles. Il était impossible qu'elle n'eût pas subi les influences climatériques, que des ruptures ne se fussent pas produites en quelques points.

Les recherches n'aboutirent pas, et il fallut se rejeter dans le courant de l'ouest à l'est.

Ce courant nous aidait, d'ailleurs, et il n'y avait à regretter que d'être emporté au delà du quarante-troisième méridien, vers lequel il y aurait nécessité de ramener la goélette, afin de mettre le cap sur l'île Tsalal. Dans ce cas, il est vrai, le vent d'est la reporterait vers son itinéraire.

Du reste, je dois faire observer que, pendant cette reconnaissance, nous n'avons relevé aucune terre ni apparence de terre au large, conformément aux cartes établies par les précédents navigateurs, — cartes incomplètes, sans doute, mais assez exactes dans leurs grandes lignes. Je ne l'ignore pas, des navires ont souvent passé là où des gisements de terres avaient été indiqués. Toutefois, ce n'était pas admissible en ce qui concernait l'île Tsalal. Si la *Jane* avait pu l'atteindre, c'est que cette portion de la mer antarctique était libre, et dans une année aussi en avance, nous n'avions aucun obstacle à craindre en cette direction.

Enfin, le 19, entre deux et trois heures de l'après-midi, un cri de la vigie se fit entendre aux barres du mât de misaine.

« Qu'y a-t-il?... demanda Jem West.

— La banquise est coupée au sud-est...

— Et au delà?...

— Rien en vue. »

Le lieutenant gravit les haubans, et, en quelques instants, il eut atteint le capelage du mât de hune.

En bas, tous attendaient, et avec quelle impatience!... Si la vigie s'était trompée... si quelque illusion d'optique... Dans tous les

cas, lui, Jem West, ne ferait pas erreur !...

Après dix minutes d'observation, — dix interminables minutes, — sa voix claire descendit jusqu'au pont :

« Mer libre ! » cria-t-il.

D'unanimes hurrahs lui répondirent.

La goélette mit le cap au sud-est, en serrant le vent d'aussi près que possible.

Deux heures après, l'extrémité de la banquise était doublée, et, devant nos regards, se développait une mer étincelante, entièrement dégagée de glaces.

XIV

Une voix dans un rêve.

Entièrement dégagée de glaces?... non. C'eût été trop tôt affirmer le fait. Quelques ice-bergs apparaissaient au loin, drifts et packs dérivait encore vers l'est. Néanmoins, la débâcle avait battu son plein de ce côté, et la mer était bien libre, puisqu'un navire y pouvait librement naviguer.

Nul doute que ce fût dans ces parages, en remontant ce large bras de mer, sorte de canal creusé à travers le continent antarctique, que les bâtiments de Weddell avaient rallié ce soixante-quatorzième degré de latitude, que la *Jane* devait dépasser d'environ six cents milles.

« Dieu nous est venu en aide, me dit le capitaine Len Guy, et qu'il daigne nous conduire au but !

— En huit jours, ai-je répondu, notre goélette peut être en vue de l'île Tsalal.

— Oui... à la condition que les vents d'est persistent, monsieur Jeorling. Or, ne l'oubliez pas, en longeant la banquise jusqu'à l'extrémité orientale, l'*Halbrane* s'est écartée de son itinéraire, et il faut la ramener vers l'ouest.

— La brise est pour nous, capitaine...

— Et nous en profiterons, car mon intention est de me diriger sur l'îlot Bennet. C'est là que mon frère William a tout d'abord débarqué. Dès que nous aurons aperçu cet îlot, nous serons certains d'être en bonne route...

— Qui sait si nous n'y recueillerons pas de nouveaux indices, capitaine...

— Il se peut, monsieur Jeorling. Aujourd'hui, donc, lorsque j'aurai pris hauteur et reconnu exactement notre position, nous mettrons le cap sur l'îlot Bennet. »

Il va sans dire qu'il y avait lieu de consulter le guide le plus sûr qui se trouvait à notre disposition. Je veux parler du livre d'Edgar Poe, — en réalité, le récit véridique d'Arthur Gordon Pym.

Après l'avoir relu, ce récit, avec tout le soin qu'il méritait, voici la conclusion à laquelle je m'étais désormais arrêté :

Que le fond fût vrai, que la *Jane* eût découvert et accosté l'île Tsalal, aucun doute à cet égard, pas plus que sur l'existence des six survivants du naufrage, à l'époque où Patterson avait été entraîné à la surface du glaçon en dérive. Cela, c'était la part du réel, du certain, de l'indubitable.

Mais une autre part ne devait-elle pas être mise au compte de l'imagination du narrateur, — imagination prestigieuse, excessive, dérégulée, à s'en rapporter au portrait qu'il a fait de lui-même?... Et, d'avance, convenait-il de tenir pour certains les faits étranges qu'il prétend avoir observés au sein de cette lointaine Antarctide?... Devait-on admettre l'existence d'hommes et d'animaux bizarres?... Était-il vrai que le sol de cette île fût d'une nature spéciale, et ses eaux courantes d'une composition particulière?... Existaient-ils, ces gouffres hiéroglyphiques dont Arthur Pym donnait le dessin?... Était-ce croyable que la vue de la couleur blanche produisit sur les insulaires un effet d'épouvante?... Et pourquoi pas, après tout, puisque le blanc, la livrée de l'hiver, la couleur des neiges, leur annonçait l'approche de la mauvaise saison, qui devait les enfermer dans une prison de glace?... Il est vrai, que penser de ces phénomènes insolites signalés au delà, les vapeurs grises de

l'horizon, l'enténébrement de l'espace, la transparence lumineuse des profondeurs pélagiques, enfin la cataracte aérienne, et ce géant blanc qui se dressait sur le seuil polaire?...

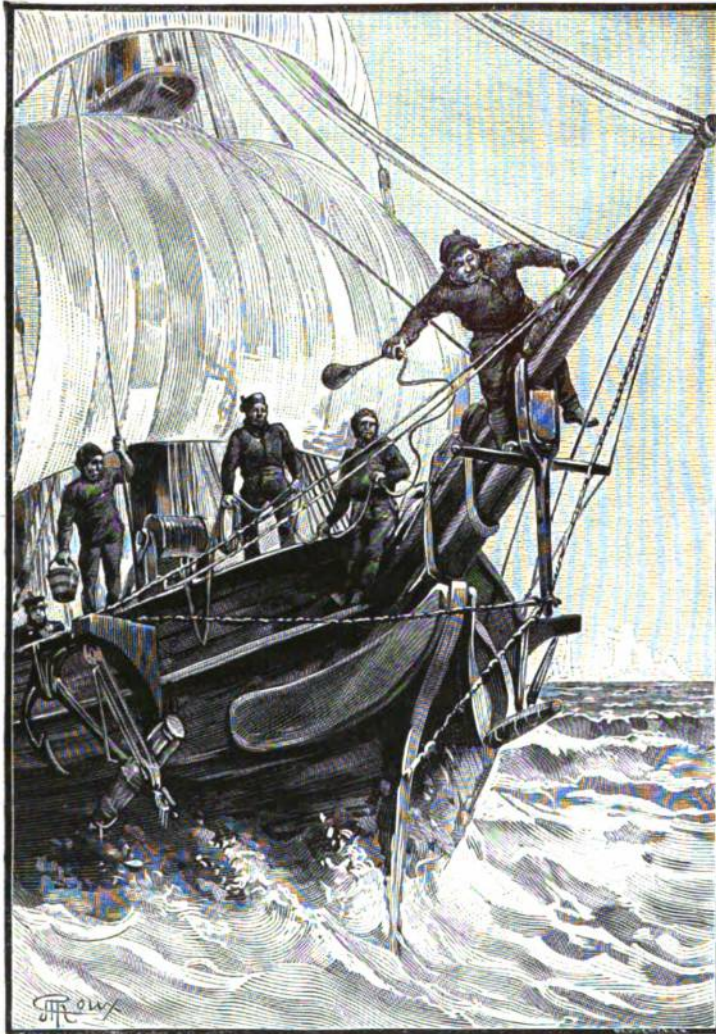
le réel du fictif... Et ma conviction était bien que je ne retrouverais pas trace des dernières étrangetés qui, à mon avis, avaient dû être inspirées par cet « Ange du bizarre » de l'une

des plus suggestives nouvelles du poète américain.

A la date du 19 décembre, notre goélette se trouvait donc d'un degré et demi plus au sud que ne l'avait été la *Jane* dix-huit jours plus tard. De là cette conclusion que les circonstances, état de la mer, direction du vent, précocité de la belle saison, nous avaient été extrêmement favorables.

Une mer libre — ou tout au moins navigable — s'étendait devant le capitaine Len Guy, comme elle s'étendait devant le capitaine William Guy, et, derrière eux, la banquise développait du nord-ouest au nord-est ses énormes masses solidifiées.

En premier lieu, Jem West voulut reconnaître si le courant portait au sud dans ce bras de mer, ainsi que l'indiquait Arthur Pym. Sur son ordre, le bosseman envoya par le fond une ligne de deux cents brasses avec un poids suffisant, et il fut constaté que la direction du courant était la



Là-dessus, je faisais mes réserves et j'attendais. Quant au capitaine Len Guy, il se montrait très indifférent à tout ce qui, dans le récit d'Arthur Pym, ne se rapportait pas directement aux abandonnés de l'île Tsalal, dont le salut était son unique et constante préoccupation.

Or, puisque j'avais sous les yeux le récit d'Arthur Pym, je me promettais de le contrôler pas à pas, d'en dégager le vrai du faux,

même, — en conséquence, très propice à la marche de notre goélette.

A dix heures et à midi deux observations furent faites avec grande exactitude, le ciel étant d'une extraordinaire pureté. Les calculs donnèrent $74^{\circ} 45'$ pour la latitude, et — ce qui ne pouvait nous surprendre — $39^{\circ} 15'$ pour la longitude.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



ALEKA

NOUVELLE (fin.)

III

Zinzari s'était entêté et, depuis la veille, les Albanais étaient en grève. Massés aux abords de l'usine et des habitations des ingénieurs, ils s'agitaient avec de grands remous de houle... La gendarmerie, appelée en hâte, les contenait à grand'peine.

M. Kerlaz allait de groupe en groupe, sans armés, — il se savait aimé, — essayant de pacifier les meneurs, leur promettant de parler en leur faveur à la réunion du Conseil d'administration, qui devait se tenir, l'après-midi, dans les bureaux.

A quatre heures, il les quitta sans être inquiété et il pénétra dans la salle, tapissée de cartons verts, où, en temps ordinaire, des commis, courbés sur leurs pupitres, griffonnaient tout le jour, notant les tonnes de plomb qui sortaient de la fonderie, et les quantités d'argent extraites, ainsi que les commandes et les expéditions.

Pour l'instant, le bureau ne contenait que les membres du comité d'administration. Zinzari seul manquait, mais une clameur immense, qui se propagea comme une traînée de poudre, ne tarda pas à annoncer sa venue.

M. Kerlaz, debout, derrière une fenêtre, l'aperçut qui traversait la cour, la face congestionnée, grotesque dans sa redingote noire.

« A mort ! A mort ! » criait la foule.

Et une grêle de pierres s'abattit sur l'administrateur, sans l'atteindre sérieusement... Le gros homme rentra la tête entre ses épaules, avec le mouvement instinctif d'une tortue qui se réfugie sous sa carapace, et, oubliant toute dignité, se précipita affolé dans le bureau, dont la porte se referma sur lui.

« A mort ! A mort ! » vociférait toujours la foule.

Le capitaine de gendarmerie poussa son cheval sur les grévistes.

« Dispersez-vous ! commanda-t-il, ou bien nous tirons ! »

Une seconde grêle de pierres lui répondit !... Cette fois, l'un des projectiles parvint à son adresse : l'officier, blessé à la mâchoire, vit rouge :

« Feu ! » hurla-t-il.

Trois Albanais tombèrent !...

Ce fut le signal d'une vraie bataille !... Les mineurs se jetèrent sur les gendarmes... ils les désarçonnèrent... ils lardèrent les chevaux de coups de couteau, puis, tournant leur rage sur les administrateurs, ils se ruèrent à l'assaut des bureaux, dont Zinzari avait prudemment barricadé les volets intérieurs.

M. Kerlaz s'était arc-bouté contre la porte, mais elle essayait de si rudes assauts qu'il était aisé de voir que cette situation critique ne pourrait pas se prolonger !... Déjà, des balles sifflaient, et l'une d'elles, traversant le bois, vint atteindre à l'épaule le président du comité qui s'affaissa sur le sol.

Un dégoût prit M. Kerlaz à la pensée de finir dans ce bureau obscur, au milieu de ces cartons verts, de ces pupitres tachés d'encre, et de ces faces rouges de manieurs d'or... et, brusquement, il ouvrit la porte et se présenta aux émeutiers...

Un dernier espoir lui restait... Ce n'était pas à lui, en somme, qu'en voulaient les grévistes !... Peut-être parviendrait-il même à les apaiser... Illusion !... Il avait compté sans l'exaspération de la foule !

A sa vue, un cri sauvage, haineux, s'éleva.

« A mort, l'ingénieur !... Il nous exploite comme les autres !... »

M. Kerlaz comprit que toute parole serait inutile et qu'il était perdu !... Une seconde, il eut l'idée de ne pas bouger, de rester où il était, les bras croisés, la tête haute !... Mais la seconde d'après, le souvenir de sa fille lui revint... Qui la protégerait lorsqu'il ne serait

plus là?... Sa vie ne lui appartenait pas!... Il devait, en tout cas, essayer de la vendre chèrement.

D'un bond de côté, il échappa à ceux qui déjà l'entouraient et, avec une agilité de jeune homme, il franchit le mur, élevé de deux mètres environ, qui séparait la cour de l'usine d'un petit chemin, conduisant aux magasins.

Les grévistes se précipitèrent sur ses traces, abandonnant le siège des bureaux, où Zinzari se tenait blotti sous une table, tremblant de tous ses membres!...

Ce fut une vraie chasse à l'homme : des grévistes gardaient le chemin... l'ingénieur réussit encore à leur échapper en franchissant un second mur qui marquait l'enceinte de l'Argurion. Une autre bande était là...

Alors, comme le cerf, au moment de l'halali, M. Kerlaz se retourna et fit face à ses ennemis!... Seul, sans armes, acculé à la muraille, il n'avait plus qu'à attendre la mort!...

Déjà de grands couteaux effilés étincelaient au-dessus de sa tête, lorsqu'un homme se fraya un passage jusqu'à lui!... C'était Petrakis, tiré un instant de son indifférence de brute par l'antipathie que les vrais Hellènes professent pour les Albanais.

« Fuyez, monsieur l'ingénieur, cria-t-il. Nous ne sommes pas assez en nombre pour vous défendre, mais dans notre village, on vous donnera asile. »

L'ingénieur reprit sa course folle... En quelques minutes, il eut atteint le village... Une seule cabane était ouverte... Il s'y engouffra sans remarquer la mince silhouette de femme debout auprès de la porte...

Les grévistes s'étaient élancés sur ses talons : l'un d'eux le serrait même de si près qu'il essaya de le suivre dans son refuge... Il en fut empêché par Aleka qui se dressa sur le seuil, droite et fière.

« Laisse-moi passer! » hurla l'homme en levant sur l'enfant son long couteau.

Mais elle, sans bouger, sans se troubler :

« Depuis quand, dit-elle le dédain aux lèvres, un Albanais a-t-il le cœur assez lâche pour porter la main sur une femme? »

Les Albanais, qui traitent la femme en bête de somme, l'entourent cependant du respect le plus profond... L'homme, dompté, recula, et la fillette profita de ce court instant d'indécision pour barricader la porte.

M. Kerlaz était tombé haletant sur un coffre : la cabane était si sombre que c'est à peine s'il distinguait, à la lueur de la lampe des saintes images, le berceau où reposait le petit Dimitri; des coups qui ébranlèrent la porte le remirent debout!...

Il vint prêter l'appui de sa robuste épaule à Aleka qui essayait de résister, par ses seules forces, à l'envahissement de l'ennemi... la serrure était primitive... elle ne tarda pas à céder... Ce fut ensuite le tour des charnières... M. Kerlaz ne maintenait plus la porte que par un dernier effort de résistance, quand le secours arriva enfin!... Il était temps!...

Petrakis avait grossi sa petite troupe et il accourait!... Les Albanais, après quelques coups échangés, durent battre en retraite, et les Hellènes restèrent maîtres de la place!...

M. Kerlaz, comprenant ce qui se passait au dehors, saisit Aleka par le bras et s'écarta rapidement de la porte qui s'abattit avec un grand fracas!...

« Il n'y a pas un instant à perdre ! cria en entrant Petrakis, que la grève avait décidé ment arraché à son hébètement ordinaire... Les Albanais vont peut-être revenir plus nombreux!... Que M. l'ingénieur s'habille de mes vêtements... Nous l'emmènerons au milieu de nous jusqu'au bord de la mer... Une fois chez les administrateurs, il sera en sûreté!

« Et ma fille? s'écria M. Kerlaz... Je l'ai laissée, ce matin, chez moi, à l'Argurion !

— Ne vous en tourmentez pas! dit Aleka... Je me charge d'elle!... Demain, avant que le soleil soit levé, elle sera auprès de vous... Je connais tous les sentiers qui traversent la montagne et conduisent à la mer.

M. Kerlaz, à demi rassuré, consentit alors à s'affubler de vêtements crasseux et à se barbouiller le visage de noir de fumée... Lorsqu'il fut absolument méconnaissable, il quitta la cabane de Petrakis, dont le seuil béant permettait d'apercevoir, du dehors, la figure se-

reine de la Panagia et le berceau de bois, où le petit Dimitri continuait de dormir, sans se soucier de ce qui se passait autour de lui...

Aleka resta seule... Elle voulait attendre la nuit et le retour de sa tante pour courir à la maison de l'ingénieur, — M^{lle} Yvonne devait être si inquiète! — mais la nuit vint sans ramener Callirhoé!...

Le bébé s'était réveillé et il pleurait, réclamaient, à sa manière, son repas du soir... La fillette, ne sachant que faire pour l'apaiser, se décida à le porter à la femme de Spero, qui avait un enfant du même âge, et qui consentit à s'en charger jusqu'au retour de la mère.

« Où cours-tu donc si vite, Aleka? » demanda Péricle, comme sa petite amie franchissait la porte.

Aleka s'arrêta sur le seuil et mit un doigt à ses lèvres :

« Je vais connaître enfin le bonheur! » murmura-t-elle.

Et elle s'enfuit!... En chemin, elle croisa des bandes de grévistes : ils chantaient, déjà grisés par de trop fréquentes libations de raki, cette eau-de-vie aromatisée chère aux Grecs, et ils ne songèrent pas à remarquer la petite ombre qui les frôlait... Aleka put atteindre, sans encombre, la maison de l'ingénieur, dont les fenêtres éclairées luisaient dans la nuit comme des phares.

Des hommes veillaient à la porte, mais Aleka, reconnue pour être une Hellène, passa sans difficultés.

M^{lle} Kerlaz était dans sa chambre, en compagnie de M^{me} Mavros; écroulée au fond d'un grand fauteuil, les mains crispées sur son visage, elle pleurait son père qu'on disait mort!

A la vue d'Aleka, elle se redressa, ressaisie par l'espoir.

« Il est sauvé, mademoiselle Yvonne! s'écria la fillette. Il vous attend et je viens vous chercher de sa part!... Vous sentez-vous la force de me suivre et de faire une heure et demie de marche par de mauvais chemins.

— Oh! oui, je marcherais toute la nuit, si c'était nécessaire!

— Alors, venez, mademoiselle, mais que

M^{me} Mavros laisse croire que vous reposez!... Si les Albanais apprenaient que vous êtes partie, ils ne respecteraient plus la maison!... Nous sortirons par la porte de derrière... Personne ne la garde... »

Les jeunes filles descendirent à pas de loup et débarricadèrent la porte qui donnait sur un terrain vague où l'on jetait tous les débris de l'Argurion.

Aleka tenait M^{lle} Kerlaz par la main pour mieux la guider, la relevant lorsqu'elle butait sur les débris... Elles atteignirent ainsi la route que parcouraient sans cesse des patrouilles d'Albanais...

Ce passage dangereux franchi, elles seraient en sûreté dans la montagne!... Des grévistes arrivaient, on entendait leurs voix qui se rapprochaient :

« Passons vite! dit Aleka... Tout à l'heure ce serait trop tard! »

Légères comme des chèvres, elles coupèrent la route sans être aperçues et gagnèrent la montagne... Deux heures après, M^{lle} Kerlaz, épuisée de fatigue et d'émotion, était dans les bras de son père!

L'ingénieur était si changé que s'il n'avait parlé, elle se fût presque refusée à le reconnaître.

Il était grièvement blessé à l'épaule et sa grande moustache noire faisait comme une tache sur son teint de cire.

« Ah! ma chérie, murmura-t-il... Si j'ai fui, c'est bien à cause de toi... J'aurais préféré mourir là-bas dans la cour de l'usine en face d'eux! Remercie bien cette enfant, son courage m'a sauvé.

« Aleka, dit M^{lle} Kerlaz émue en entourant la fillette de ses bras. Tu ne m'avais pas raconté cela... Combien tu as été bonne et dévouée!...

— Je voulais être heureuse!... répondit lentement Aleka, et je crois que je le suis... enfin!... »

IV

Les troubles de l'Argurion sont déjà une vieille histoire : tout est rentré dans l'ordre!...

Zinzari a bien voulu faire quelques concessions... les Albanais ont consenti à en faire

d'autres... Seuls, les morts n'ont pu être rappelés à la vie...

Callirhoé a été malheureusement du nombre des victimes, et c'est sa curiosité qui l'a perdue.

Une pierre l'a atteinte à la tempe, dans la cour où le tumulte l'avait attirée.

Maintenant, la chèvre est la seule nourrice du petit Dimitri!

Plus que jamais, Aleka sent peser sur elle d'écrasantes responsabilités... Qui s'occuperait des enfants, qui préparerait les repas, qui balayerait la cabane, qui entretiendrait les vêtements, si elle n'était pas là?

Elle avait cru saisir le bonheur, et, de nouveau, il lui a échappé, comme un oiseau dont on a laissé la cage ouverte!...

L'Administration et M. Kerlaz ont donné de l'argent, beaucoup d'argent à Petrakis!... Il le dépense, le dimanche, dans le khani, à s'enivrer de raki!...

Aleka n'a voulu accepter de sa grande amie qu'une bague, qui a passé du doigt d'Yvonne au sien, une petite bague très simple, ornée seulement d'une croix de perles, que la fillette considère comme un bijou d'un prix inestimable et qu'elle baise aussi pieusement que les saintes images.

« Le bonheur consiste à se dévouer au bonheur des autres! »

Est-ce bien vrai?... Aleka s'est dévouée... Elle a risqué sa vie, mais tous les jours il n'y a pas de grève... Il n'y a pas de danger de mort à courir!... Le bonheur ne reviendra donc plus?

Il semble, au contraire, vouloir s'envoler toujours plus loin!... M. Kerlaz et sa fille vont quitter la Grèce... La santé de l'ingénieur a été si profondément ébranlée par les scènes de la grève, que l'air du pays lui est nécessaire pour se remettre.

Un moment, Yvonne a songé à emmener Aleka en France.

« Non, lui a dit son père : elle a charge d'âme à présent. Que deviendrait le dernier petit si elle s'en allait? »

Et devant cette haute question de devoir, M^{lle} Kerlaz s'est inclinée.

Ils sont partis!... Aleka est seule avec son

chagrin, devant la mer de lapis et les îles lointaines, sur la pente où sa chèvre broute, d'une dent gourmande, les herbes parfumées qui aromatisent son lait.

Seule?... non, pas tout à fait!... Le petit Dimitri repose à l'ombre du cytise...

Dans son ignorance des directions, Aleka suit, d'un œil avide, une voile qui, de Chalcis en Eubée, cingle vers la Crète et qu'elle prend pour celle qui emporte son amie.

Elle glisse, pareille à un aleyon, puis elle semble se fondre dans les lointains lumineux. C'en est fait!... On ne la distingue plus!... Avec elle, le bonheur a fui!...

Et des larmes, déjà, noyaient les yeux d'Aleka, quand Dimitri jugea à propos de rappeler son existence ; d'abord, il agita ses menottes, puis ses petits pieds, se frotta les yeux et finalement se mit à pleurer.

Aleka, ressaisie par la réalité, se pencha vers lui et le prit dans ses bras, le berçant, pour l'apaiser, des doux noms que les nourrices grecques prodiguent à leurs nourrissons : « Ma colombe... mon agneau blanc! »

Le petiot, soudain calmé, l'écoutait, souriant au jeune visage familial, lorsque tout à coup, pour la première fois de sa vie, il s'avisait de balbutier ces deux syllabes que les bébés, quel que soit le ciel qui les ait vus naître, trouvent sur leurs lèvres avant toutes les autres : *Mama!*

Une émotion délicieuse emplît le cœur d'Aleka et remonta à son front en flot de pourpre.

L'enfant la prenait pour sa mère, mais ne l'était-elle pas, en effet, maintenant?... N'attendait-il pas tout d'elle?... Il était si faible, si impuissant!...

Jusqu'ici, la jeune fille l'avait considéré comme un petit paquet encombrant, et voilà qu'elle s'apercevait que le petit paquet avait une âme qui s'ouvrait aux affections...

Lui ferait-elle payer par son indifférence ce qu'elle avait souffert?... Non!... Au contraire, elle s'efforcera de donner à ses jeunes années ce qui avait manqué aux siennes : des caresses et des sourires!...

A peine cette généreuse résolution eut-elle

germé dans le cœur d'Aleka, qu'elle sentit confusément le bonheur rentrer en elle, comme un essaim d'abeilles bourdonnantes, regagnant la ruche...

La vérité lui apparaissait enfin dans toute sa grandeur simple : pour être heureux, il ne suffisait pas de se dévouer aux autres, un jour par aventure... il fallait leur consacrer les moindres instants de sa vie!...

Et lorsque l'Hymette s'enveloppa de ses gazes mauves du soir, et que le soleil couchant incendia, de ses rayons cuivrés, le temple de la Princesse, Aleka revint au village, par la route fauve, bordée de cactus, le petit Dimitri dans ses bras, sa chèvre sur ses talons et une grande paix au cœur...

J. DE COULOMB.

DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE XIII

Le champion de Bidart.

Marianne venait de commander les repas du jour à Josefa. Tout était bien expliqué, bien compris, et cependant la jeune cuisinière restait dans la salle à manger et tortillait les cordons de son tablier d'un air embarrassé.

« J'ai quelque chose à demander à Mademoiselle, dit-elle enfin. Mademoiselle voudrait-elle me donner une heure de plus demain, dimanche? Au lieu de rentrer à quatre heures pour faire le thé, j'aimerais bien avoir jusqu'à cinq heures. Je laisserai le plateau tout prêt et la bonne d'à côté viendra rallumer le feu.

— Non, ne dérangez personne, répondit Marianne; j'ai une lampe à esprit-de-vin, je ferai mon thé moi-même et nous pourrions nous arranger pour avoir un dîner froid; cela vous permettrait de ne rentrer qu'à six heures.

— Mademoiselle est bien bonne, dit Josefa avec un sourire radieux, mais je serai là à cinq heures! »

Puis, encouragée par l'expression bienveillante de sa jeune maîtresse, elle ajouta :

« Il y aura grande partie de *pelote*¹ à Urrugne, et les jeunes gens de Bidart joueront contre ceux d'Urrugne. Moi, je suis de Bidart, mademoiselle, et mon frère et un de nos cousins, qui sont au service du maire,

1. Jeu de paume basque qui se joue contre un mur assez élevé.

M. Irrigoyen, doivent jouer. Ils sont très habiles, nos garçons de Bidart; ils ont battu ceux de Guéthery et ceux d'Ascain. On verra ce que ceux d'Urrugne sont capables de faire. Ce sera une très belle partie. On dit même que le neveu de M. Irrigoyen y viendra, et c'est le meilleur joueur du pays. »

Marianne avait remarqué, dans ses excursions aux environs, que chaque village possédait une petite place bordée de deux murs bas, avec un mur plus haut et arrondi qui en faisait le fond; son cocher lui avait expliqué que c'était là que se jouait le jeu de paume basque, et à la vivacité des descriptions, à la mimique animée, elle avait deviné que ce divertissement national excitait un intérêt passionné chez cet homme.

La fantaisie lui vint d'assister à la partie du lendemain, et elle pria Josefa de commander la voiture qui servait à ses promenades.

« Ces dames pourraient prendre le train; il y en a un très commode vers deux heures. »

Mais la jeune fille ne se souciait pas de se trouver dans une bousculade avec M^{me} Latapie et Roger, et il lui semblait que l'excellent landau de Jean Etchebaster leur fournirait une commode et confortable tribune; d'ailleurs, si le spectacle manquait d'intérêt, si le soleil ou la poussière incommodaient les promeneurs, il n'y aurait qu'un mot à dire pour gagner un endroit plus agréable.



Lorsque la voiture s'arrêta près du jeu de paume d'Urrugne, la jeune fille se félicita d'avoir suivi son idée; une foule compacte avait envahi les gradins dressés à droite et à gauche, et à l'entour s'agitaient tous ceux qui n'avaient pu se placer, mais qui comptaient sur les gestes et les acclamations des spectateurs immédiats pour être mis au courant des péripéties du jeu.

Le cocher, par diverses manœuvres habiles, arriva à installer la voiture de telle sorte qu'une partie de la place fût visible pour les dames dans l'intervalle des gradins et du second mur élevé qui fermait le parallélogramme¹.

Marianne fut assez déçue en constatant que les paysans basques n'ont pas un aspect bien particulier. Des vestes courtes en drap foncé ou des blouses bleues comme celles que l'on voit dans toutes les régions de la France, cela n'a rien de pittoresque; seul le petit béret de drap bleu communique un certain caractère à tous ces visages soigneusement rasés; les joueurs de *pelote*, avec leurs chemises et leurs pantalons éclatants de blancheur et leurs ceintures de laine, rouges ou noires, jettent une note gaie au milieu des vêtements sombres; mais ils ne sont pas très nombreux et disparaissent à chaque instant derrière les arbitres et quelques notables qui attendent en causant debout que le jeu soit engagé. Les femmes, qui le matin ont été à l'église sous leurs grandes capes noires à la large dentelle recouvrant le visage, se promènent l'après-midi en toilettes modernes, et n'était le petit fichu, qu'elles ont diminué et enjolivé de façon à le rendre presque méconnaissable, on pourrait les prendre pour des habitantes de n'importe quelle ville du Centre ou de l'Ouest.

Un petit groupe, cependant, attirait et retenait l'attention de M^{lle} Mercier; trois muletiers catalans en vestes et culottes de velours vert olive, avec de larges ceintures violettes et de

grands chapeaux noirs, causaient ensemble en un coin de la place, et on aurait dit, à les voir appuyés sur leurs bâtons, qu'un peintre les avait posés dans l'attitude la plus favorable. Marianne se dit que la vue de ce trio seul valait bien la promenade, et déjà elle ouvrait son album de poche, lorsqu'un mouvement agita la foule. Un gamin, posté comme en sentinelle à l'entrée de la rue voisine, avait crié quelque chose en basque, et ce cri répété s'était propagé parmi les spectateurs.

« C'est lui! Il arrive! » dit-on en français près de la voiture. Marianne et Roger levèrent les yeux. Ce que tout le monde regardait, c'était un bicycliste vêtu de flanelle blanche, marchant à grande allure, et pourtant parfaitement droit sur sa machine.

« C'est lui! crie Roger fort excité et trépiignant de joie dans la voiture. Mais regarde-le, Marianne! Tu ne le reconnais donc pas?

— Petit nigaud, fit M^{me} Latapie; ta sœur ne connaît personne à Urrugne. »

Puis, comme le coureur ralentissait sa marche :

« Pas possible! s'écria-t-elle. Elie Perrier! »

C'était en effet le jeune docteur. Une longue acclamation le salua, et les joueurs de Bidart et d'Urrugne l'entourèrent avant qu'il eût pu reconnaître les dames du landau.

« Après tout, reprit M^{me} Latapie, il n'y a rien de si étonnant à voir le docteur ici. C'est un enfant de Bidart. Il est né chez sa grand-mère Irrigoyen, et pendant toute son enfance il a passé autant de temps avec elle qu'avec ses parents. Il venait pour les vacances à Bidart, et je me rappelle qu'on le disait fou de ce jeu de *pelote*. »

Cependant, une première partie s'était engagée. Marianne s'appliquait à suivre les mouvements des joueurs dont la main droite, emprisonnée dans une longue gaine d'osier, lançait et relançait la balle. Mais elle ne réussissait en aucune façon à s'intéresser au jeu. Les cris et les applaudissements éclataient toujours au moment où elle croyait que les coups étaient manqués. Un peu lasse de suivre ce qui pour elle n'était que mystère et

1. Le jeu de paume d'Urrugne est installé à l'espagnole: il a deux murs hauts se faisant face, ce qui donne lieu à des coups d'un genre particulier. Les places basques à la française n'ont qu'un seul de ces murs.

incohérence, elle se mit à *croquer* les muletiers espagnols.

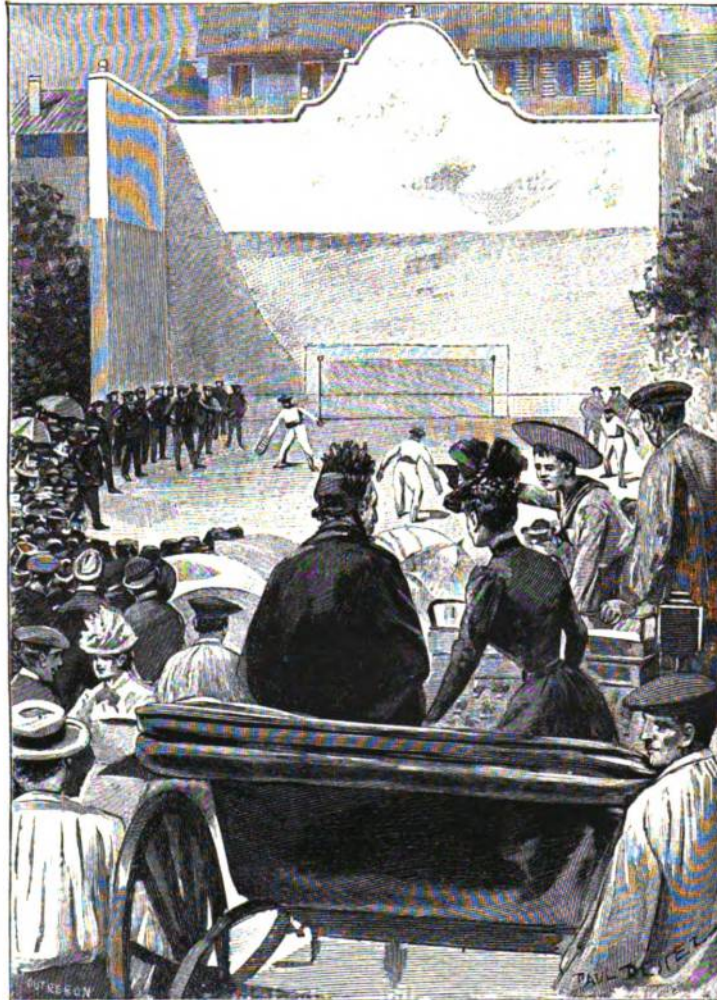
Son travail l'absorba si bien qu'elle ne s'aperçut pas qu'il y avait eu une interruption dans le jeu et que la partie était reprise à nouveau. Ce fut Roger qui attira son attention en recommençant ses trépi-gnements. La jeune fille jeta un coup d'œil sur l'enceinte et comprit aussitôt cette manifestation assez fâcheuse pour sa jupe : un nouveau joueur, bien reconnaissable à sa barbe noire et à son costume de flanelle, était entré en lice et débutait par des coups que les profanes eux-mêmes pouvaient reconnaître comme bien supérieurs à ceux des autres. Les muletiers, intéressés à leur tour, quittaient leur place afin de mieux voir; Marianne interrompit son travail pour regarder, elle aussi. Peu à peu elle prit plaisir au spectacle, non qu'elle pût juger des coups dont un homme proclamait les résultats d'une voix solennelle, au milieu des exclamations qui sonnaient si étrangement à ses oreilles de Parisienne, mais à cause de l'amusement qu'elle trouvait à examiner un certain joueur. Dans ce superbe jeune

athlète aux libres allures, aux mouvements souples et forts, dont la fougue irrésistible paraissait électriser tous ses compagnons, elle avait grand'peine à reconnaître le médecin si correctement enfermé en ses vêtements noirs, qui marchait sur la pointe des pieds et mettait une sourdine à sa voix pour discuter une doctrine littéraire, après avoir écrit une ordonnance.

M^{me} Latapie partageait les mêmes impressions et les exprimait à sa manière :

« Ce docteur, tout de même ! Il semble un sorcier ! Il est partout en même temps, en

avant, en arrière, au milieu. La prochaine fois qu'il voudra m'ordonner sa détestable eau de Pullna et qu'il prendra son air si sérieux, je lui dirai : « Allez donc jouer à la *pelote*, ça



vous va mieux que de faire le bon apôtre. » Si Ernestine Bonnemason le voyait ! Elle en aurait du coup une attaque, la pauvre ! »

Le jeu devenait de plus en plus animé. La foule des spectateurs en suivait les péripéties avec une passion qui croissait de minute en minute. Les gens d'Urrugne, furieux de l'infériorité de leurs joueurs, s'efforçaient de réveiller leur ardeur par des objurgations d'un accent étrangement sauvage. Les partisans de l'équipe de Bidart, au contraire, exultaient, et, à chaque nouvelle prouesse des champions, des bérets volaient dans l'arène;

tandis que de longues acclamations montaient vers le ciel bleu.

Ce bruit commençait à lasser Marianne; elle parla de retour à la maison. Mais Roger protesta avec une extrême vivacité.

« Oh! je t'en prie, Marianne, laisse-moi voir la fin! » supplia-t-il.

Le cocher n'était pas plus disposé que l'enfant à manquer le dernier acte du spectacle; il se retourna vers les dames :

« Cela ne durera plus longtemps, made-moiselle; les jeunes gens du pays commencent à être très fatigués, et les diables de Bidart vont gagner ici comme partout. »

L'un des joueurs d'Urrugne avait fait un suprême effort pour fournir à ses compagnons l'occasion d'un beau coup, mais le docteur Perrier, avec un bond d'isard pyrénéen, se précipita et, d'un élan formidable, envoya la balle par-dessus la maison voisine... La partie était gagnée.

Alors ce fut un tumulte indescriptible. La foule semblait prise de folie; les plus enthousiastes parmi les spectateurs lançaient aux échos l'*irintcina*, le long cri sauvage qui a dû être jadis un cri de guerre, et dont la modulation bizarre et triste évoque tout un passé barbare.

Roger, de plus en plus surexcité, avait grimpé à côté du cocher et, debout sur le siège, il poussait de sa voix clairette des braves délirants. Ces petits cris stridents finirent par attirer l'attention du champion de Bidart; il aperçut la voiture et envoya aux deux dames le plus respectueux des saluts; mais il lui fut impossible de se dégager immédiatement. On voulait le voir de près, lui serrer la main, le complimenter, lui donner sur l'épaule de petites tapes amicales; les exclamations en basque, en béarnais, en français, voire même en espagnol, formaient un joyeux tapage autour du vainqueur, qui répondait dans toutes les langues à la fois. Enfin, s'arrachant à grand-peine à ses admirateurs, il vint, le béret à la main, s'incliner devant Marianne.

Animé par la fièvre du jeu, par le plaisir de la victoire, et sans doute aussi par la joie d'une rencontre imprévue, les yeux étincelants et le sourire aux lèvres, le jeune

homme offrait un très beau et très intéressant type méridional, et Marianne, avec son regard d'artiste, vit aussitôt le *portrait à faire*. Mais elle baissa promptement les yeux et laissa M^{me} Latapie répandre en un flot de paroles sa joie de retrouver un habitant de son cher Orthez. Roger, descendu du siège du cocher, ne se lassait pas de contempler son ami, et il lui décochait des questions et des compliments en pleine figure :

« Savez-vous que vous êtes bien plus gentil comme ça, tout en blanc, que dans vos grandes redingotes de là-bas? Ne trouves-tu pas, Marianne? Votre béret rouge vous va joliment mieux que le chapeau noir! Est-ce que vous m'apprendrez à jouer comme vous si je retourne à Orthez? Dis donc, Marianne, tu devrais inviter le docteur à dîner.

— Vous nous feriez grand plaisir, » dit Marianne, oubliant la réserve qu'elle s'était imposée, dans la satisfaction de revoir un visage connu.

Le jeune docteur expliqua que son oncle Irrigoyen avait fait préparer à l'auberge d'Urrugne un repas où les vainqueurs et les vaincus devaient fraterniser, et qu'il ne pouvait se soustraire à l'obligation d'y assister.

« Tout à l'heure je disais : cette petite cérémonie. A présent que je sais de quel plaisir ce banquet me prive, je dis hardiment *cette corvée*. Mais si vous vouliez me faire l'honneur de me recevoir pendant quelques instants, avec ma bicyclette je serais bien vite à Ciboure, et je pourrais revenir ici à temps.

— Oui, oui, dit Roger enchanté, c'est cela, venez chez nous. Pourquoi ne dis-tu rien, Marianne?

— Tu ne me laisses pas grand-chose à dire; tu te charges toujours de parler pour moi, » répliqua la jeune fille avec un sourire qui corrigeait ce que les paroles pouvaient avoir d'un peu sec.

Presque malgré elle, elle subissait le charme qui se dégage de la courtoisie d'un homme bien élevé qui veut plaire.

Lorsque le landau s'arrêta à la porte de la maison de Ciboure, Roger annonça que le bicycliste faisait le guet au bout de la rue.

« Je vais vite changer de robe, dit Marianne, qui avait étouffé sous ses lourds vêtements noirs, puis je viendrai préparer le thé à l'atelier. »

Et elle monta l'escalier, légère et animée.

« Vous allez vous faire belle pour notre ami d'Orthez, dit M^{me} Latapie lorsque la jeune fille passa près d'elle; vous avez raison, car tout ce noir ne vous va pas. »

Ces paroles maladroites firent tomber du coup l'entrain de la jeune fille; au lieu de la vaporeuse mousseline blanche et noire qu'elle avait pensé revêtir, elle mit une petite robe de percale toute noire, très peu seyante, et elle se hâta de courir à l'atelier, décidée à transporter le plateau, de cette pièce intime dans le salon, plus cérémonieux.

Mais il était trop tard; Roger et M^{me} Latapie avaient déjà introduit le docteur Perrier dans le sanctuaire de Marianne, et le petit garçon faisait à son hôte les honneurs des peintures commencées, avec force commentaires plus ou moins exacts.

Marianne alla s'installer devant la table où Josefa avait déposé les tasses et la théière et fit mine de s'absorber dans ses petits préparatifs, bien décidée, d'ailleurs, lorsque le jeune homme lui parlerait, à le ramener à son rôle de médecin. Quant à lui, il était tout aussi résolu à n'y pas rentrer. Il allait et venait dans l'atelier, se faisait raconter la rencontre avec la *Cascarotte*, admirait fort une jolie pochade de Josefa, crânement posée, sa cruche sur la tête, critiquait le choix du rocher, conseillait une autre étude du même genre, montrait enfin un tel intérêt pour les œuvres de la jeune fille que celle-ci sortit peu à peu de son indifférence voulue.

Puis, lorsqu'il s'agit de servir le thé, le naturel hospitalier l'emporta sur ses résolutions, et elle traita son hôte comme aux jours de la confiance primitive. Celui-ci semblait parfaitement heureux. Après avoir suivi d'un œil charmé la gracieuse silhouette de la jeune fille en ses allées et venues, il avait reçu de ses mains sa tasse comme si elle eût contenu du nectar descendu tout droit de l'Olympe, et il se disposait à savourer longuement ce breu-

vage, qu'il prisait assez peu à l'ordinaire, lorsque le coucou de l'atelier sonna cinq heures et demie. Le docteur Perrier se leva en sursaut :

« Il faut que je m'en retourne au plus vite. Les braves garçons de Bidart et d'Urrugne doivent me croire perdu. »

— Mais vous reviendrez nous voir? fit M^{me} Latapie.

— Impossible. Je repars ce soir pour Orthez. Que diraient mes malades s'ils ne me voyaient pas demain matin? Le vieux père Labarthe était désolé de mon départ, et M^{lle} Tardieu m'a paru souffrante, vendredi, quand je lui ai dit adieu. Elle m'a chargé de vous dire que vous lui manquiez terriblement, mademoiselle. Et ceci m'amène à vous faire une recommandation. »

Ici le jeune homme reprit le ton décidé que Marianne avait trouvé tout naturel au chevet de Roger, mais qui, depuis, la choquait un peu.

« Ne vous attardez pas trop à Ciboure. Vers la mi-septembre le temps changera probablement; le grand vent et la pluie ne vaudraient rien pour votre frère, d'autant plus que les portes et les fenêtres ferment très mal et qu'il n'y a pas une seule bonne cheminée dans la maison. A Orthez, l'enfant sera dix fois mieux. »

« Quant à vous, mademoiselle Marianne, vos amis feront tous leurs efforts pour vous rendre supportable ce pauvre petit trou méprisé. Vous n'allez pas les désappointer, n'est-ce pas? »

Ces deux dernières phrases furent dites d'une voix subitement adoucie et avec un accent si peu doctoral que Marianne se remit sur la défensive :

« Je croyais vous avoir prévenu que j'avais demandé une consultation à mon vieil ami le docteur Arnal. »

La minute d'après, elle sentit qu'elle avait été méchante. Elle voulut se corriger, expliquer sa phrase. Il était trop tard : la bicyclette était déjà bien loin.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

PÊCHE ET CHASSE

SUR LES CÔTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

INTRODUCTION

Cet ouvrage n'a aucune prétention scientifique. Je laisse aux naturalistes le soin de dépeindre la flore et la faune de la mer d'une si incomparable richesse ; l'unique but de ce travail est de donner quelques conseils aux amateurs de pêche et de chasse que leurs loisirs attirent chaque année au bord de la mer, et de les mettre à même de tirer amusements et profits de leur séjour.

C'est à ceux pour lesquels les distractions

des casinos à la mode n'offrent que peu d'attraits, et qui leur préfèrent les plages tranquilles et peu mondaines, que ces conseils sont dédiés. Ils trouveront, dans la pêche et dans la chasse, un passe-temps plus sain et plus économique que dans les chances problématiques du tapis vert ou des petits chevaux ; et si, grâce à mes indications, mes lecteurs ont vu leurs efforts et leur patience couronnés de succès, j'aurai atteint le but que je me suis proposé.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA PÊCHE

Sitôt arrivé à la mer, le principal souci de chacun est de s'équiper pour la pêche. Que de beaux projets formés ! Comme on va s'amuser ! La table sera abondamment pourvue de coquillages et de poissons, et déjà la maîtresse de maison sourit aux économies en perspective.

Vite on achète très cher (trop cher même) paniers, filets, outils divers et on se met en campagne. Dans le début, tout est de bonne prise, coquillages, valves, bigorneaux et crabes ; de temps en temps, la pêche s'enrichit d'un minuscule poisson trouvé dans un trou de rocher où la mer en se retirant l'a abandonné. Au fond, maigre prise. Cependant, on rentre à la maison harassé de fatigue, mais enchanté tout de même, en se promettant de recommencer le lendemain et de faire meilleure capture. Hélas ! les jours se suivent et se ressemblent : le menu ne varie guère ! Il faut avoir recours aux pêcheurs, aux marchandes de poisson, et les ménagères voient s'évanouir les économies entrevues.

Petit à petit, paniers et filets sont abandonnés ; à peine si, de temps à autre, on les décroche pour prendre quelques maigres crevettes. Le temps passe, les promenades aux environs sont épuisées, l'ennui vient et on se hâte de rentrer à Paris avec un soupir de soulagement, en regrettant toutefois de n'avoir pas su profiter du séjour pour faire quelque belle capture, quelque amusante partie de pêche d'où l'on revient chargé de butin, de n'avoir pas su, en un mot, surprendre les secrets des pêcheurs.

C'est mon expérience que je vais mettre à la portée de mes lecteurs et leur faciliter la découverte de ces secrets, en leur donnant le moyen d'en profiter avantageusement. Je traiterai donc successivement des différentes pêches que l'on peut faire à la mer, tant sur le rivage qu'en bateau.

Pêche aux coquillages.

Ils sont variés à l'infini, il n'y a, pour s'en

rendre compte, qu'à voir tous les débris de coquilles vides qui jonchent les rivages. Peu cependant sont bons. J'en excepte : la moule, la coque blanche ou grise, la palourde, les bigorneaux, les coquilles Saint-Jacques, les huîtres, les pétonges et les ormeaux.

La pêche aux coquillages se divise en deux parties :

- 1^o Pêche aux coquillages de sable.
- 2^o Pêche aux coquillages de rochers.

COQUILLAGES DE SABLE

La coque blanche et grise. — La coque est un joli coquillage que tout le monde connaît. Chaque valve a la forme d'un bénitier dont la partie convexe est striée de côtes garnies de très petits piquants. Certaines de ces coques, d'une espèce appelée tridacnes, atteignent une grosseur phénoménale, témoin les tridacnes monstres du Muséum d'histoire naturelle de Paris dans lesquelles un enfant d'un an se baignerait à l'aise.

La coque que l'on trouve communément a la grosseur d'un œuf de pigeon, elle est grise ou blanche. Cette dernière est préférable pour la table, surtout à cause de son aspect plus réjouissant, car sa chair est semblable à celle de la grise. La coque affectionne les bancs de sable fin, on en trouve aussi dans les bancs de sable argileux et même dans la vase. Il faut écarter cette dernière, à cause de son mauvais goût et de la noirceur de sa chair.

Pour pêcher la coque, on doit attendre que la mer se soit retirée depuis une heure ou deux. Par une chaude journée on en prendra une grande quantité, car la coque cherche la chaleur et remonte à la surface du sable où elle vient respirer. A mesure que vous avancez, vous voyez de brusques petits jets d'eau sortir du sable, vous vous précipitez pour connaître la cause de ce geysir en miniature et vous avez beau fouiller le sol, souvent à de grandes profondeurs, vous ne trouvez rien. C'est cependant la coque qui, effrayée par le bruit de vos pas ou plutôt par l'ébranlement du sol causé par eux, a refermé brusquement ses valves entr'ouvertes en rejetant à l'extérieur l'eau

dont elle était remplie et qui s'est laissée glisser au fond d'une sorte de puits en sable mouvant où elle a disparu et où il est impossible de la retrouver, quelque célérité que l'on mette à la déterrer avec les mains.

Il faut, pour cette pêche, se munir d'une sorte de large cuillère en fer, munie d'un manche de bois, et semblable à un instrument que les jardiniers emploient pour déplanter les fleurs. Une simple cuillère de fer ordinaire fait aussi parfaitement l'affaire. On marche doucement et lorsqu'on aperçoit le petit jet d'eau, ou bien, à la surface du sable et dans les flaques d'eau, une légère excavation au centre de laquelle se trouvent deux petits trous placés côte à côte, tels deux yeux, on plonge rapidement la cuillère en dessous en obliquant de manière à fermer la retraite à l'animal que l'on déterre ainsi sans peine. On fait en quelques instants une abondante récolte de ces excellents coquillages.

Y reviendrai lorsque je parlerai plus loin de la *fare*, sorte d'appât que l'on obtient avec des coques cuites pilées et des crevettes grises dites *chevelin*. On se sert beaucoup de cet appât en Bretagne, pour pêcher le maquereau et le mulot, lorsque la *menuse*, sorte de petite sardine, vient à manquer.

La coque se trouve partout très abondamment.

Palourde. — C'est la reine des coquilles; elle est blanche ou grise et d'un goût très fin. En général plus grande que la coque, elle est aplatie et de forme ovale; elle se pêche de la même façon que la coque, cependant elle est beaucoup moins abondante. A Pornichet, il s'en pêche de larges comme la main, et en grande quantité. On les trouve principalement dans les petites flaques d'eau, profondes de quelques centimètres, et on les reconnaît toujours aux deux petits trous formés dans le sable par leurs organes respiratoires. Les bords de ces trous présentent, la plupart du temps, une couronne noirâtre provenant des matières rejetées par l'animal.

Valves. — Il ne faut pas confondre la palourde, dont la coquille est granulée, avec la valve ordinaire dont la coquille très mince est

lisse, tantôt noire, blanche, jaunâtre, rose ou cerclée de tons différents. La valve se pêche comme les coques et les palourdes, mais surtout dans la vase, aussi la chair est-elle d'un goût vaseux fort désagréable, même trouvée dans le sable; c'est un coquillage insignifiant en tant que comestible.

Couteau ou Manceau. — On en rencontre souvent des coquilles vides sur le rivage, et sa forme rappelle un manche de couteau. C'est un long coquillage au dos arrondi et dont une charnière réunit les deux coquilles. Sa pêche est fort amusante, quoique sa chair filandreuse et dure laisse à désirer. On s'en sert principalement pour faire de la fare.

La manière de prendre le manceau est assez originale. Il faut se munir d'une baleine de parapluie ou d'un fil de fer, ou mieux d'acier, long et flexible dont on recourbe une extrémité en forme de crochet sur une longueur d'un demi-centimètre. Armé de cet instrument, on se rend à l'endroit où les manceaux se tiennent; car ils se cantonnent dans certaines parties des grèves, en général assez éloignées des rivages et que la mer ne laisse pas longtemps à découvert. On reconnaîtra facilement leur contrée à la quantité de débris de coquilles qui sortent verticalement de terre.

On marche doucement, et lorsqu'on aperçoit un trou rond au milieu duquel se trouve une sorte de languette blanchâtre, on enfonce la baleine de parapluie, le crochet en bas, à une profondeur de 30 à 40 centimètres, puis on fait faire un demi-tour à la baleine de manière à amener le crochet dans la charnière de l'animal et on tire la coquille hors du trou. On en prend ainsi beaucoup.

Les marins qui vont à Terre-Neuve en emportent qu'ils ont fait confire dans du vinaigre. C'est un régal médiocre.

Coquilles Saint-Jacques. — Les coquilles Saint-Jacques ou regards d'eau, ainsi qu'on les nomme sur certaines côtes de Bretagne, sont d'excellents coquillages à la chair ferme et savoureuse, que tout le monde connaît. Leur pêche présente quelques difficultés. On ne peut les prendre, en effet, qu'à certaines épo-

ques et surtout pendant les grandes marées; ces coquillages se tiennent au large, enfouis dans des bancs de sable ou des herbiers inaccessibles en temps ordinaire. Leur pêche est semblable à celle des coques et des palourdes, le jet d'eau ou regard d'eau (d'où leur nom breton) les signale à l'attention, il faut se munir d'une petite bêche légère pour les déterrer. Les mois les plus favorables à cette pêche sont septembre et octobre.

On en ramène quelquefois en pêchant au chalut, mais il ne faut pas trop y compter, à cause de la rareté relative du coquillage. Certaines plages en sont absolument dé garnies; en général, elles se trouvent abondamment sur toutes les plages de Bretagne.

COQUILLAGES DE ROCHERS

Dans cette catégorie, nous placerons : les moules, les patelles ou benis, les bigorneaux, les cliches, les coucous, les escargots de mer, les huîtres, les pétonges, les oursins et les ormeaux.

La moule. — Tout le monde la connaît et elle est d'une pêche facile; il y a cependant quelques précautions à prendre si on veut éviter de se mettre les mains en sang en tentant de l'arracher aux rochers où elle s'attache à l'aide de petits filaments souvent très résistants.

De plus, elle affectionne particulièrement les crevasses de rochers où l'on a souvent de la difficulté à l'aller chercher.

Il faudra donc se munir d'un crochet en fer recourbé, assez mince pour pouvoir pénétrer facilement dans toutes les fentes et cavités des rochers et suffisamment résistant pour ne pas se plier ou se rompre. Sa longueur peut être quelconque, mais sans être exagérée; en un mot, il faut que cet instrument soit maniable sans être embarrassant. Dans certaines contrées, les moules sont fort abondantes et les plus belles que j'ai récoltées se trouvaient à Erquy en Bretagne, non loin du cap Fréhel.

Les moules tapissent les rochers ordinairement recouverts d'eau à marée haute et se trouvent accolées les unes aux autres par

grappes, les mères, c'est-à-dire les plus grosses, généralement au milieu.

Il faut prendre le temps de choisir; en quelques coups de crochet vous remplissez vite votre panier, et, dans le nombre, vous ramassez quantité de petites moules qui, une fois cuites, ne laissent que peu de chose à mettre sous la dent. Laissez donc grandir ces dernières et choisissez les moules mères.

On trouve souvent à l'intérieur de la moule un petit crabe. C'est leur plus mortel ennemi. Au moment de la ponte, les mères crabes déposent leurs œufs près des moules, autant pour les soustraire à la voracité des poissons, très friands de ce frai, que dans la prévision de l'avenir. En effet, sitôt le crabe éclos, il profite du moment où, confiante, la moule s'entr'ouvre, soit dans l'eau, soit au soleil, pour s'introduire dans ses replis, et là il est chez lui, rien ne peut le faire déloger, jusqu'au jour où, trop grand pour rester dans son étroite maison et assez fort pour se défendre, il quitte volontairement son hôtesse, non sans l'avoir dévorée en détail pour la récompenser de son hospitalité.

La réputation de la moule comme comestible n'est plus à faire et je laisse aux ménagères le soin de l'apprêter. Défiez-vous toutefois des moules pêchées dans les ports de mer. Elles sont souvent dangereuses, tant à cause des boues putrides que des eaux plus ou moins stagnantes et empoisonnées par des matières chimiques en décomposition. Les parcelles de cuivre détachées des navires et roulées par la mer sur les rochers peuvent empoisonner les moules et provoquer de violentes coliques suivies quelquefois de mort; dans ce cas d'empoisonnement il faut avoir recours aux vomissements provoqués par 10 à 15 centigrammes d'émétique dans de l'eau tiède, à la valeur de trois ou quatre verres, puis donner quelques gouttes d'éther sur du sucre ou dans un demi-verre d'eau.

D'ailleurs, la chair des moules pêchées dans les ports est d'aspect noirâtre, d'odeur désagréable et d'un mauvais goût prononcé.

Ne pêchez que la moule de rocher en pleine mer ou loin des ports, avec celle-là aucun

danger et je ne connais rien de meilleur qu'une ou deux douzaines de moules, gobées comme des huîtres, sitôt pêchées, pour s'ouvrir l'appétit.

Patelles ou Benis. — Ils ont la forme d'un petit cône dont la base est fortement collée au rocher, et qui rappelle celle d'un chapeau de clown. Leur grosseur moyenne est de 2 ou 3 centimètres de hauteur sur 5 à 6 de circonférence.

L'animal a la tête d'un escargot et quand il glisse dans l'eau sur le rocher, on aperçoit une petite tête, de chaque côté de laquelle surgissent deux cornes ou plutôt deux appendices charnus semblables à ceux des barbillons (poissons d'eau douce) et qui lui servent d'organes de tact.

Les patelles sont très communes et se trouvent en grande quantité sur les rochers, leur coquille est souvent encombrée de végétations ou d'incrustations produites par des animaux plus petits.

Il est impossible ou presque de les détacher avec les mains à moins de se les déchirer cruellement. Il suffit de glisser entre l'animal et le rocher la lame d'un fort couteau et de faire levier pour les décoller facilement.

Leur chair est dure, mais cependant d'un goût assez fin. On les mange crues ou cuites. Si on les fait cuire, il faut les sortir de l'eau sitôt qu'elles perdent leur coquille. Inutile de les faire cuire plus longtemps, car elles ne feraient que durcir, au point de devenir comme du caoutchouc. Arrangées en salade avec de la moutarde et des épices, c'est un hors-d'œuvre assez présentable.

Les Terre-Neuviens en emportent, qu'on a fait confire dans du vinaigre.

Bigorneaux. — Il y en a plusieurs espèces. Les noirs qui sont les meilleurs, les blancs, les rosés et les bigorneaux carrés.

Bigorneaux noirs. — On les trouve en grande quantité sous les algues et sur les herbiers. Ils ont la forme de petits limaçons à coquille pointue. Il est facile de les prendre à la main et la récolte est vite abondante.

Cuits à l'eau de mer ou au court-bouillon, ils sont d'un goût exquis. En cuisant, l'animal

se retire au fond de sa coquille et il faut les manger avec une grosse épingle en ayant soin de les débarrasser de la petite pellicule noire qui, attachée sur leur tête, leur sert à boucher leur coquille et leur permet de se retirer en sécurité chez eux.

Bigorneaux blancs. — Les bigorneaux blancs ou bigots de chien, ainsi appelés à cause de leur mauvaise qualité, ne valent pas leurs frères noirs, leur chair est dure et sans saveur, aussi ne les ramasse-t-on pas.

Bigorneaux rosés. — De même pour les bigorneaux rosés qui ne sont ramassés que pour leur brillante enveloppe, nacrée de tons roses et violets.

Bigorneaux carrés. — Ce sont des bigorneaux d'une forme bizarre, taillés en vis à pans carrés et dentelés. Le coquillage est assez joli. On en trouve fréquemment dans les parcs à huîtres, dont ils sont les cruels ennemis. Ces petits crustacés se logent sur la coquille de l'huître et la perforent de petits trous par lesquels ils sucent peu à peu tout le sang de l'animal qui ne tarde pas à dépérir. Aussi les gardiens des parcs les détruisent-ils énergiquement.

Tous ces différents bigorneaux se prennent à la main.

Cliche. — C'est un petit animal dans le genre des bigorneaux, mais dont la coquille est pointue et qui, une fois l'animal mort, sert en général de premier logement aux jeunes bernards-l'hermite.

Ce sont tous deux, cliches et bernards-l'hermite, de terribles ennemis pour les pêcheurs de corde, car ils s'attachent aux appâts par grappes nombreuses et empêchent ainsi les poissons d'y mordre. Ils se cachent sous le sable et il faut croire qu'ils ont un flair merveilleux, car, sitôt que l'on a disposé des cordes amorcées sur des bancs où ils se tiennent, on en voit arriver de tous côtés; ils sont particulièrement friands de margatte. Ils ne sont d'aucune utilité et leur chair ne vaut rien.

Coucous. — Il y a aussi une espèce de gros bigorneaux que l'on nomme coucous et qui sont souvent gros comme le poing. Leur

coquille en forme de conque est blanche généralement, il y en a aussi de gris, de noirs et de jaunâtres. Ils se ramassent partout, principalement en pleine mer, et les chaluts en ramènent de grandes quantités. Leur chair est mauvaise et ils sont sans emploi. On trouve souvent, attachées à leur coquille, des racines d'algues et des anémones de mer, sorte de fleur animée d'une délicatesse et d'un coloris merveilleux, qu'il faut se garder de toucher, car elles s'attachent après la peau comme de petites pieuvres avec leurs minuscules tentacules et produisent une inflammation douloureuse comme des piqûres d'orties.

Escargots de mer. — On trouve fréquemment des escargots de mer dont la forme de la coquille est semblable à celle des escargots de jardin. Je ne pense pas qu'ils vailent leurs frères terrestres, n'en ayant, pour ma part, jamais usé.

Huîtres de rochers. — Elles sont semblables aux huîtres des parcs, mais d'une saveur beaucoup plus fine. Leurs franges sont plus accentuées, étant moins sujettes que les autres aux accidents et n'étant pas roulées par la mer, comme le sont souvent celles des parcs.

On ne peut guère les pêcher qu'en temps de grande marée, lorsque l'on cherche des orquets dont nous allons parler plus loin. Elles se tiennent dans des fentes de rochers d'où l'on a souvent grand-peine à les tirer; d'ailleurs, en général, on en trouve peu; mais il faut les recueillir précieusement, leur chair a une finesse et un parfum que les huîtres des parcs n'acquièrent jamais. C'est la vraie native qui coûte si cher à acheter.

On les détache avec un couteau, un crochet ou mieux une serpe à orquets.

Huîtres à mica ou pélos. — On voit souvent accolées les unes aux autres, formant amas, des petites huîtres à la coquille fine et irisée de nuances délicates, roses, mauves ou grises. Ces coquilles sont d'une forme irrégulière, comme cabossées. Il faut se défier de ces coquillages à si belle apparence, car leur goût d'une amertume rare est considéré par les pêcheurs comme un poison. C'est peut-être

aller un peu loin ; dans tous les cas, c'est un manger exécrable auquel on ne reviendra pas quand on aura été pris une fois à en essayer.

Leur capture est bonne en ce sens que leurs coquilles, formées des micas qui se trouvent dans de certains rochers, sont excessivement délicates et jolies.

Pétonges. — Les pétonges sont des coquillages fort gracieux en forme d'ellipse allongée, d'un rouge sombre, striées de fines nervures et dont les valves sont rattachées ensemble par une charnière délicate faisant saillie au dehors. Leur chair, de couleur orangée et bordée de rouge, est délicieuse.

Ce coquillage est assez rare et se trouve dans les rochers ordinairement recouverts par la mer ; aux grandes marées, on en trouve en assez grande quantité, et il faut les recueillir avec soin.

Leur grosseur est celle d'une palourde moyenne. Elles se détachent sans peine, à l'aide d'un couteau ou d'un crochet, du rocher auquel elles sont attachées, ainsi que les moules, par des filaments. Il faut prendre garde de ne pas les briser, car leur coquille est très friable. Exposées quelques minutes sur une plaque rougie ou sur des braises ardentes, elles éclatent brusquement, c'est à ce moment qu'il faut les manger avec du beurre frais.

Oursins. — Les oursins sont des coquillages ronds hérissés de piquants et dont la bouche se trouve en dessous. Cette bouche est formée de petites dents blanches et pointues disposées en cercle. Cet animal bizarre se pêche en pleine mer au chalut et se trouve également sur les rochers, souvent en famille assez considérable.

Les lendemains de grosse mer, on en rencontre fréquemment sur les grèves lorsque la mer s'est retirée, car ces coquillages ont été roulés par les flots et abandonnés par eux.

Il y en a de deux sortes : les verts et les rouges.

Leur chair est excellente. On les mange crus ou cuits. Pour retirer l'animal, on brise la coquille en deux, après avoir jeté l'appareil de la bouche.

Les oursins rouges de la Méditerranée sont les meilleurs ; ceux des côtes de Bretagne et de Normandie, verts pour la plupart, ne valent pas, à beaucoup près, la finesse des premiers ; ils sont cependant bons.

Il suffit, pour les prendre, de les détacher légèrement avec la main, en prenant garde aux piquants, d'ailleurs peu dangereux.

Ornets ou oreilles de mer. — J'ai gardé ce coquillage pour la fin, car c'est le roi des coquillages à tous les points de vue, aussi bien à cause de l'excellence de la chair qu'au point de vue du plaisir qu'il procure à recueillir. C'est une des pêches que je préfère.

L'ornet ou oreille de mer est, ainsi que son surnom l'indique, une coquille ayant la forme d'une oreille. Elle n'a qu'une seule valve et se tient collée aux rochers comme une patelle.

Elle ne se pêche qu'aux grandes marées, car elle se tient en pleine mer et sur des rochers qui ne découvrent jamais, c'est-à-dire ceux que la mer, en temps ordinaire, ne laisse jamais à découvert.

L'ornet est assez difficile à découvrir, et il faut avoir une certaine habitude de cette pêche, habitude qui s'acquiert d'ailleurs vite, ou, du moins, il faut bien connaître le coquillage et avoir de bons yeux. Dans les commencements je ne voyais pas un seul ornet, lorsque derrière moi des pêcheurs habitués à cette pêche en ramassaient de pleins paniers. Cet animal affectionne en effet les crevasses, les trous un peu sombres, se tient sous les pierres, collé à la paroi de dessous, et comme il est très sédentaire, sa coquille extérieure finit par se couvrir d'incrustations et de végétations marines semblables à celles qui sont à côté de lui, et il arrive à première vue à se confondre absolument avec le rocher auquel il est fixé. Un léger renflement, et c'est tout. Mais il y a une chose qui fait distinguer l'ornet de la pierre, ce sont les petits trous par lesquels la bête voit, respire et touche et qui ne sont jamais bouchés. Lorsque la bête est dans l'eau, elle s'étale ; la chair, d'une couleur verdâtre sur les bords,

dépasse la coquille, et par les petits trous, au nombre de huit à douze selon la grosseur, émergent de petits tentacules blanchâtres ou verts; dans ce cas on l'aperçoit facilement. Quand l'animal est hors de l'eau, il se ramasse, se colle étroitement au rocher, et c'est dans ce cas qu'il est difficile de le remarquer. Avec un peu de pratique, on y arrive néanmoins assez vite.

Si le lecteur a le bonheur de se trouver dans un pays où l'ormet abonde (et presque toutes les côtes de Bretagne en sont abondamment pourvues), qu'il aille la première fois avec un pêcheur de profession. Au bout de quelques instants, il sera au courant de cette pêche si intéressante et fera une ample récolte de ces délicieux fruits de mer.

Pour pêcher l'ormet, il faut se munir d'un grand panier qu'on pourra facilement porter. En prévision d'autres prises, tels que congres, homards, tourteaux, olivettes, etc., il sera bon que le panier soit à couvercle, de telle sorte que les habitants ne puissent s'enfuir et qu'on ne soit pas obligé d'avoir sans cesse l'œil sur ses prisonniers. De cette façon, rien ne vous distraira de la pêche, et vous ne risquerez pas, sitôt le dos tourné, de voir vos captifs prendre la clef... de la mer! Ces paniers de pêche se vendent partout au bord de la mer et peuvent se porter en bandoulière ou attachés à la ceinture.

Un outil indispensable est une petite serpette en fer, semblable à celles dont on se sert pour couper de menues herbes. J'entends par là qu'il ne faut pas se munir d'une grande faucille à faucher les champs : ce serait trop lourd et trop embarrassant. On en vend de spéciales pour cette pêche dans les pays où se trouvent les ormet, et elles valent couramment douze à quinze sous.

Un instrument dont je me suis également bien trouvé est une sorte de large fer de lance assez mince et cependant assez fort pour ne pas ployer; il doit être plat et se terminer en large pointe. Sa longueur est d'environ vingt-cinq à trente centimètres, et il est emmanché dans un solide manche de bois de dix à quinze centimètres.

Une bonne précaution à prendre est d'attacher faucille ou fer de lance à son poignet, avec une ficelle assez longue, car, au cas où ils viendraient à échapper, on risquerait de les perdre dans des trous de rochers où il serait impossible d'aller les chercher.

Ces instruments sont nécessaires pour décoller l'ormet, qui s'attache très fort au rocher, et dont quelquefois on brise la coquille sans pouvoir l'en arracher; mais c'est assez rare, si l'on s'y prend bien.

LOUDEMÉR.

(La suite prochainement.)

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

X

Les marchands d'ivoire.

D'abord stupéfait et furieux de cet enlèvement, Gérard, avec son habituel optimisme, en avait bientôt trouvé le bon côté.

« Nous voici toujours hors du pays des Moéris! dit-il à Colette du ton d'un homme qui a pris son parti.

— Oui, mais pour quelle destinée? répliqua la jeune fille en faisant effort pour sourire.

— C'est ce que nous verrons! En attendant, nous sommes en route. N'est-ce pas ce que nous demandions sans cesse à cet abominable Abruiko?... Où que nous allions, nous aurons plus de chances de reprendre contact avec le monde qu'au fond de son misérable hameau.

— Je le veux bien, mon cher frère, répondit Colette, et puisse ton espérance ne pas être déçue!

— Nous marchons vers l'Est ou le Sud-Est, reprit Gérard qui avait déjà consulté sa boussole : c'est-à-dire vers le Nil ou vers le pays des Lacs!... Dans l'un ou l'autre cas, nous pouvons rencontrer des gens civilisés...

— Crois-tu bien sérieusement que l'intention de nos bourreaux soit de s'y exposer? » demanda Colette en montrant d'un coup d'œil expressif ceux qui les tenaient en leur pouvoir.

De fait, l'aspect de la triste caravane n'était pas fait pour nourrir de telles illusions.

Après avoir campé à l'ombre pendant la plus forte chaleur du jour, elle venait de se remettre en marche et suivait le fond d'une immense vallée. Le soleil, encore haut, versait ses cruels rayons sur les longues files de prisonniers. Les noirs, courbés sous le faix des ballots d'ivoire, se traînaient en gémissant, pleurant leur pays, leur famille et leur liberté. Qu'ils voulussent un seul instant ralentir le pas ; aussitôt la lanière d'un fouet impitoyable sifflait à leurs oreilles, en s'abattant sur leurs dos, et les chiens, la gueule baveuse, se préparaient en aboyant à sauter aux jambes des trainards. Très visiblement, les marchands d'esclaves ne se faisaient aucun scrupule de les harasser. Que leur importaient ces bêtes de somme, bonnes tout au plus à porter les fardeaux? A défaut de celles-ci, on en trouverait d'autres. Ce ne sont pas les hommes qui manquent, au continent noir. L'essentiel était de faire du chemin et de ne pas se laisser surprendre par la saison des pluies.

L'importance des blancs était tout autre, comme valeur commerciale. Aussi l'idée qu'ils pourraient leur échapper par une mort volon-

taire avait-elle terrifié les Arabes, et ils s'étaient empressés d'obéir aux injonctions de Colette. Tout en marchant, ils jetaient sur elle des regards d'avare et ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle les suivait à grand'peine. Déjà fatiguée par son accès de fièvre des jours précédents, elle s'était relevée d'abord, soutenue par l'indignation ; mais la réaction n'avait pas manqué de se produire : elle se traînait, au bras de Martine, le visage blanc comme une fleur de jasmin, les yeux éteints, l'allure lasse. Hassan se rapprocha d'elle.

« Tu parais fatiguée, dit-il, avec une étrange servilité de ton. Quoique tu nous aies durement traités ce matin, nos intentions n'ont rien d'hostile à ton égard... Tu as pu t'en convaincre, un mot de toi a suffi pour nous faire abandonner nos plus anciennes prérogatives. Les tiens et toi, vous marchez libres, contre toute tradition.

— N'essaye pas de te parer de vertus qui te sont étrangères, répliqua M^{lle} Massey, avec l'accent du mépris. Tu n'as agi que par cupidité et crainte de perdre ton butin. Nous n'avons sur toi aucune illusion et tu n'as rien à gagner en jouant l'hypocrite... Si tu veux réellement prouver que tu vauds mieux que l'apparence, ôte leurs chaînes à ces infortunés, éloigne d'eux tes horribles chiens... alors, nous pourrions croire à ta bonté.

— Ce que tu demandes est impossible ! dit Hassan en faisant un geste de dénégation. Demande-moi autre chose... Veux-tu que je te fasse porter en litière par deux de ces misérables?...

— Non, répondit M^{lle} Massey. Je n'ajouterai jamais volontairement un fêtu à la charge trop lourde qu'ils traînent déjà. Laisse-moi, je marcherai tant que j'en aurai la force ; et si la mort vient me délivrer de tes mains, je la saluerai avec joie... Assez. Je ne te répondrai plus un mot. »

Elle se détourna et le marchand d'esclaves, humilié, retomba dans son silence.

Cependant, on entendait, depuis quelques instants, derrière les voyageurs, un grand bruit de branchages et d'herbes froissées, un souffle rauque et puissant ; et tout à coup un appel

bien connu vint frapper l'oreille de Colette :
« Goliath!... » s'écria-t-elle en s'arrêtant court.

L'éléphant, écartant les branches d'arbres et les broussailles, se fraya violemment un passage ; courant vers M^{lle} Massey, il se mit à la caresser de sa trompe, agitant la queue et les oreilles, faisant entendre son curieux petit murmure de joie ; et soudain, il la souleva et la plaça délicatement sur son épaule.

Rurouk, furieux, saisit son fusil pour tirer sur l'animal ; mais Hassan l'arrêta :

« Laisse donc, imbécile ! cria-t-il. *L'Étoile* consentira à se faire porter par son éléphant et ne se fatiguera plus !

— Mais si elle s'enfuit ? objecta Rurouk.

— Quoi de plus facile que d'entraver les pieds de l'animal de façon qu'il ne puisse courir?... Laisse-moi faire... Cette jeune fille nous rapportera plus à elle seule que tout le chargement d'ivoire... Veux-tu compromettre sa santé en la forçant à marcher, et perdre tout le fruit de notre campagne ? Sans compter qu'en arrivant, les défenses de l'éléphant s'ajouteront à notre trésor et que nous en tirerons un bon prix !... Allons, c'est dit, acceptons le « père des oreilles !... »

Rurouk grommela comme un chien hargneux, mais il dut s'incliner devant le raisonnement irréfutable de Hassan, et après qu'on eut entravé les pieds de derrière de l'éléphant avec une corde en poil de chameau, on lui permit de marcher à côté de la caravane. Bien mieux, Hassan s'ingénia : il eut bientôt fabriqué, avec des bandes d'étoffe et de longues gaules, deux hamacs qu'on suspendit aux flancs du colosse et dans lesquels les jeunes filles et Martine purent voyager sans trop de fatigue.

La fièvre qui brûlait Colette lui fit accepter volontiers cette couche improvisée ; bercée par le pas majestueux de son gigantesque ami, elle acheva la première journée de ce dur voyage, plongée dans un demi-sommeil hanté de tristes rêves.

Soulagé de la voir ainsi portée, Gérard marchait à côté d'elle, absorbé dans ses douloureuses réflexions ; parfois l'éléphant enrou-

lait tendrement sa trompe autour du cou du pauvre garçon, comme s'il voulait le rassurer, lui rappeler qu'il avait un ami. Et Gérard, le flattant de la main, était vaguement réconforté par sa présence.

A la halte du soir, Hassan, obséquieux, désigna une grande tente pour Colette, Lina et Martine. Il offrit en outre à Gérard un flacon de sulfate de quinine pour sa sœur, offre acceptée cette fois avec reconnaissance, car c'était pour lui un cuisant chagrin de la voir malade sans pouvoir rien tenter pour la guérir.

Le précieux médicament et l'air frais de la nuit eurent un effet salutaire. Quand on se remit en route, le lendemain matin, Colette était visiblement plus forte, quoique encore languissante. Et bientôt le changement de climat acheva de rétablir sa santé.

Peu à peu, chacun se plia mécaniquement aux habitudes routinières de ce voyage étrange, — à la double étape quotidienne, aux haltes régulières, à la sieste de l'après-midi, aux campements nocturnes, au lever matinal. La caravane, s'élevant d'étape en étape sur de hauts plateaux, traversait un pays d'aspect tout alpestre, en s'orientant décidément vers le sud-est. C'étaient de longues vallées bordées de pics sourcilleux, balayées par des brises fréquentes et qui ne ressemblaient en rien à la contrée des Moëris.

Des arbres vingt fois séculaires dressaient sur le ciel leur colonne démesurée. Les sycomores, les palmiers, les mimosas aux fleurs d'or, les acacias, pareils à de gigantesques bouquets, éclataient en feux d'artifice de couleur sur les fougères et les mille variétés de plantes vertes qui foisonnaient sous les pieds des voyageurs. Parfois une source minérale jaillissait du sol en bouillonnant, un gisement de houille affleurait la surface, réserve de l'avenir. On eût dit que cette terre appelait ceux qui viendront un jour la cultiver, conquérir ses richesses qui se perdent ou restent inutiles, alors que le vieux monde recèle tant de misérables qui ont peine à soutenir leur triste vie au prix du plus dur labeur.

N'eussent été la tristesse de la captivité et

l'incertitude du lendemain, cette succession de paysages divers, mais toujours grandioses, n'aurait pas été sans charmes, pour ceux du moins qui ne portaient ni chaînes ni fardéau. Mais le spectacle des souffrances qu'ils avaient sous les yeux suffisait à empoisonner les plus nobles sensations esthétiques. Colette, surtout, ne pouvait regarder sans frémir le noir troupeau qui la précédait, halletant sous le fouet parmi des tortures sans nom. Plus d'une fois, surmontant sa répugnance, elle adressa la parole à Hassan, pour le prier d'avoir quelque pitié. Toujours elle se heurtait à une volonté inflexible et au plus invulnérable dédain de la souffrance humaine.

De son côté, Gérard demandait que la liberté de marcher seul et sans fers fût rendue à Mréko. Mais Hassan ne voulait pas y consentir, et le pauvre noir avait le cœur si bien placé qu'il trouvait encore la force d'être content que ses amis blancs fussent mieux partagés que lui. Il riait même, à l'occasion, chantait des chansons dont ses compagnons reprenaient le refrain, et il leur faisait paraître ainsi le calvaire moins dur.

Abruko, lui, marchait la tête basse, plongé dans un silence farouche. Le soir, quand on s'arrêtait, Colette ne manquait pas de parcourir les rangs des prisonniers, les réconfortant par des douces paroles et par la divine pitié qu'elle leur témoignait; elle leur apportait de l'eau fraîche, des fruits, prenait dans ses bras et berçait les petits enfants. Les malheureux baisaient ses mains en pleurant. Alors le chef Moéri se détournait, ne pouvant soutenir son regard. Le châtiment qui avait frappé sa fourberie était si terrible que la compassion pénétrait peu à peu le cœur de ses victimes elles-mêmes. Se voir, avec son fils, chargé de chaînes, voir sa tribu décimée et prisonnière, cela était affreux. Et le misérable se disait, avec une rage impuissante, qu'il avait été joué tout le temps par les marchands d'ivoire et qu'ils se riaient de lui, alors qu'il croyait les tromper et sauver les siens en sacrifiant des étrangers.

Au surplus, la bonté de Colette ne s'éten-

daît pas seulement aux êtres humains. Cédant à l'affection irrésistible qu'elle portait aux animaux, elle avait bientôt fait amitié avec les terribles chiens de garde arabes. Les marchands d'ivoire, qui les redoutaient eux-mêmes et ne s'en faisaient obéir que le fouet à la main, demeuraient confondus d'étonnement à voir ces bêtes féroces aborder la jeune fille en rampant, couchant les oreilles, battant le sol de leur queue, tout heureux si elle flattait de la main leur tête monstrueuse. Pour les dompter, elle n'avait pas usé d'autres arts que la douceur, des paroles amicales, un morceau pris sur son frugal repas et qu'elle leur offrait tour à tour. Les Arabes étaient d'autant plus surpris du résultat que ces chiens étaient d'un naturel absolument féroce et gardaient à tous ceux qu'ils voyaient enchaînés une haine peut-être héréditaire, — car les Soudanais les emploient, de temps immémorial, à la surveillance des prisonniers. Trop intelligents pour ne pas comprendre que les blancs étaient au pouvoir de leurs maîtres, les dogues avaient néanmoins subi l'ascendant magnétique de la jeune Parisienne. Gérard riait de bon cœur, parfois, à l'effarement de ces hommes de pierre, quand ils regardaient Colette entourée de molosses et s'en faisant obéir au premier signe. Cela tenait du sortilège! Rurouk parlait d'en finir, d'un coup de carabine, avec une enchanteresse douée d'un si singulier pouvoir. Il fallait, pour le calmer, qu'Hassan lui rappelaît sans cesse le prix qu'on tirerait d'elle, car il était aussi cupide que méchant.

Ainsi se poursuivait, pendant des jours et des mois, cette marche monotone, dont personne, sauf Hassan lui-même, ne connaissait le but réel. Une circonstance la dominait, c'était l'habileté consommée que le chef arabe mettait à éviter les régions habitées. Dans les premiers temps, ce fut chose facile, car la contrée montagneuse que parcourait la caravane était sans habitants. Mais, vers le troisième mois du voyage, en descendant le versant méridional du massif qu'elle venait de franchir, les captifs apercevaient, de temps à autre, au flanc des coteaux, la fumée d'un

village indigène ; et la préoccupation systématique de n'y point toucher devenait évidente chez le maître.

S'il arrivait qu'on rencontrât un être humain, le malheureux était d'ailleurs le premier à fuir, à la vue des chaînes d'esclaves, dans la crainte trop fondée de s'y voir incorporer.

Une marche aussi longue et pénible n'allait pas, en effet, sans entraîner des pertes nombreuses. Souvent, les porteurs, succombant aux fatigues et aux privations, tombaient à bout de forces. Rurouk, alors, les détachait froidement de la chaîne pour les abandonner à leur malheureux sort, et les autres avaient désormais double fardeau. Puis, à la première occasion favorable, il se chargeait de trouver des suppléants à ceux qui manquaient. La caravane s'arrêtait un jour ou deux. Le nain partait en chasse avec une douzaine de bandits armés jusqu'aux dents. Bientôt il revenait suivi d'une nouvelle chaîne de malheureux surpris dans la nuit en quelque village, attaqués à coups de fusil, amenés sans scrupule. Et le lendemain la marche reprenait son cours, laissant derrière elle un noir sillon de meurtre et de terreur..

Colette ne disait jamais un mot des pensées qui l'agitaient dans ces lugubres occasions. Mais comment dépeindre les révoltes intérieures de la pauvre enfant devant de tels spectacles, — elle qui n'avait jamais quitté sa mère un seul jour jusqu'à la catastrophe de la *Durance* ! Il lui semblait faire un mauvais rêve, et les faces bestiales qui l'entouraient lui paraissaient des figures de cauchemar. Par moments, en se rappelant sa vie d'hier, ses occupations quotidiennes à Paris, elle avait peine à croire en sa propre identité. Était-ce bien elle-même qui suivait les cours de la Sorbonne, soignait dévotement ses devoirs de littérature, recevait et visitait ses jeunes amies, ou réfléchissait, avec le sérieux que comporte un si grave sujet, à la coupe et à la couleur de sa première robe de bal?... Était-elle bien cette même Colette toujours vêtue avec une si correcte et si élégante simplicité, qui aurait regardé comme la dernière des in-

fortunes de porter des gants ou des bottines défraîchis?... Pauvre Colette!... Certes, grâce à l'aide de Martine, elle réalisait des prodiges à cet égard, et sa robe de cotonnade se drapait sur elle avec une grâce charmante; ses cheveux étaient lissés, soignés comme aux meilleurs jours. Malgré tout cela, elle se faisait l'effet d'une sauvage, quand elle se voyait ainsi accommodée et considérait l'accoutrement singulier de ses compagnons.

Ce qu'elle ne pouvait voir, c'est qu'elle était à peine changée, car elle possédait un de ces teints incomparables que le soleil ne peut ni hâler ni décolorer, et la fraîcheur de son délicat visage faisait encore l'orgueil de Martine et de Gérard.

Pour eux, ainsi que pour Le Guen, il n'en était pas de même, et leurs faces avaient pris un ton d'acajou qui les faisait ressembler à des Peaux-Rouges. Lina aussi avait bruni; ses joues s'étaient arrondies, ses cheveux avaient pris une teinte plus foncée; elle était maintenant presque aussi grande que Colette. Mais, à part cet heureux résultat du voyage, que d'horreurs et d'inquiétudes!... Quelle incertitude affreuse sur le sort de tous les leurs!... M^{lle} Massey osait à peine prononcer le nom de ses parents, car elle ne voulait pas ajouter aux tristesses de ses amis, et comme elle ne pouvait prononcer ces noms si doux de *père* et de *mère* sans que les larmes lui vinssent aux yeux, elle évitait le plus possible d'évoquer le souvenir de ceux dont la pensée remplissait son cœur nuit et jour. En dormant, seulement, elle s'oubliait parfois et appelait « maman! » d'une voix qui arrachait des pleurs à sa fidèle Martine.

Quant à Gérard, le cher enfant était, en ces quelques mois, devenu un homme par le cœur et par la raison. Il relevait tous les courages par son inépuisable bonne humeur et les soutenait par son indomptable confiance.

« Tout va bien! nous allons au sud, c'est-à-dire vers le Transvaal!... » disait-il en manière de conclusion, chaque fois qu'un incident particulièrement douloureux venait souligner l'horreur de la situation.

Et la petite troupe finissait par rire avec

lui de cet aphorisme qui montait à ses lèvres comme un refrain de clairon.

Si Goliath n'avait été là pour le transport des jeunes filles, nul doute qu'elles n'eussent rapidement succombé à cet affreux trajet. bercées au pas cadencé de leur gigantesque coursier, elles accomplissaient sans fatigue un voyage inouï : Gérard, marcheur intrépide, allait plus alerte que n'importe quel autre, et jamais ne voulait consentir à monter l'éléphant, encore que la noble bête lui fit souvent comprendre qu'elle était prête à le recevoir sur son large dos. Goliath n'avait pas oublié non plus les bons offices de Mréko. Souvent il donnait une caresse à sa tête laineuse, le soulevait de terre, tout enchaîné, et le balançait dans les airs, ou bien quand il le voyait accablé de chaleur, il remplissait sa trompe au passage d'un ruisseau et, s'approchant du jeune noir, il lui administrait une douche rafraîchissante.

Des rares noms de lieux qui tombaient, de temps à autre, des lèvres de leurs gardes, Colette et Gérard, mettant bout à bout leurs maigres renseignements, avaient induit qu'ils étaient passés d'abord entre le mont Elgoo, à l'ouest, et le mont Kénid vers l'est; puis entre le lac Oukéroué et le massif du Kilimandjaro. Enfin, ils étaient parvenus au plateau de l'Oboiamouezi, et de nouveau la marche ralentissait, sur des rampes de plus en plus raides.

Un jour, — c'était dans le quatrième mois, — en débouchant d'une haute vallée, les voyageurs virent devant eux, s'étendant à perte de vue, la nappe bleue d'un grand lac bordé de montagnes. Les Arabes, qui donnaient depuis plusieurs heures des signes de vive agitation, s'arrêtèrent aussitôt en criant joyeusement :

« Tanganiyka!... Tanganiyka!... »

Et ce nom suffit à galvaniser les captifs, comme il galvanisait leurs gardes. C'était donc là ce lac illustre aujourd'hui, ignoré pendant des siècles, qu'une lignée de grands voyageurs européens a reconnu, exploré, occupé depuis quelques années à peine!... A la

pensée d'un tel voisinage, Colette et Gérard croyaient presque se retrouver en pays civilisé.

Certes, rien n'était changé à leur condition! Ils étaient toujours au pouvoir de ces hommes dont la froide férocité ne s'était jamais démentie; la troupe enchaînée des captifs les entourait toujours; et de toutes parts s'étalait cette nature tropicale dont la luxuriance et la beauté même leur faisaient horreur (que n'eussent-ils pas donné pour revoir un chêne familier, une humble pâquerette française!). Et pourtant, la sonorité seule d'un nom connu, le souvenir de ce qu'ils avaient lu sur l'histoire si récente du grand lac, les rattachait en quelque sorte au monde vivant, comme au sortir d'un funèbre cauchemar.

Hassan interpréta fort bien le changement de leur physionomie. Il se rapprocha d'eux, et avec son affreux sourire :

« Oui, dit-il en répondant à la pensée des malheureux enfants, il y a des blancs ici, des intrigants qui sont venus se mêler de nos affaires et nous empêcher de mener la vie qui nous convient!... Mais n'ayez crainte, nous saurons les éviter!... Vous ne ferez pas de mauvaises rencontres!... L'ami Hassan sait garder ce qu'il tient!... »

Colette détourna la tête avec mépris et reporta son regard sur le lac bleu, comme pour le prendre à témoin de la méchanceté de l'homme. Quelle ne fut pas son émotion en distinguant au loin, sur la nappe immobile, un objet noir, allongé, grand à peine comme un jouet d'enfant, et que couronnait un nuage de fumée...

Un steamer!... Un steamer!... Des blancs étaient là. C'est-à-dire la civilisation. C'est-à-dire la liberté possible... Peut-être, à ce moment même, les yeux inconscients de ces blancs distinguaient-ils la montagne impassible où des malheureux écrasés d'humiliation et de douleur leur tendaient vainement les bras!... Oh! que n'étaient-ils assez près pour se faire entendre! Que ne pouvaient-ils attirer l'attention par quelque signal!... Tous les quatre ils restaient muets d'horreur devant cette fumée qui s'amincissait dans l'air pur en

s'éloignant au nord. Colette, perdant enfin le courage surhumain qui l'avait soutenue si longtemps, se laissa tomber à genoux et, levant vers le ciel ses mains jointes, poussa un cri déchirant :

« Au secours!... Au secours!... Ne nous abandonnez pas! »

Des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues; elle s'était affaissée et, les yeux agrandis par l'épouvante, elle regardait le petit navire s'effacer au loin.

Un silence tombait sur les témoins de cette déception. Hassan lui-même se taisait, touché malgré lui du désespoir de celle qu'il avait toujours vue si fière, et dont le courage lui inspirait un secret respect.

Enfin, Gérard secoua par un grand effort la tristesse qui l'avait gagné, et embrassant tendrement Colette, la relevant, essuyant ses larmes :

« Ne pleure pas, sœur chérie, disait-il. Ce n'est que partie remise!... Vois, nous n'espérons pas rencontrer si tôt des Européens, et

il a suffi d'arriver aux lacs pour les entrevoir... C'est bien la preuve que nous ne sommes plus en pays perdu... Allons, courage! Tout va bien, puisque nous allons au sud...

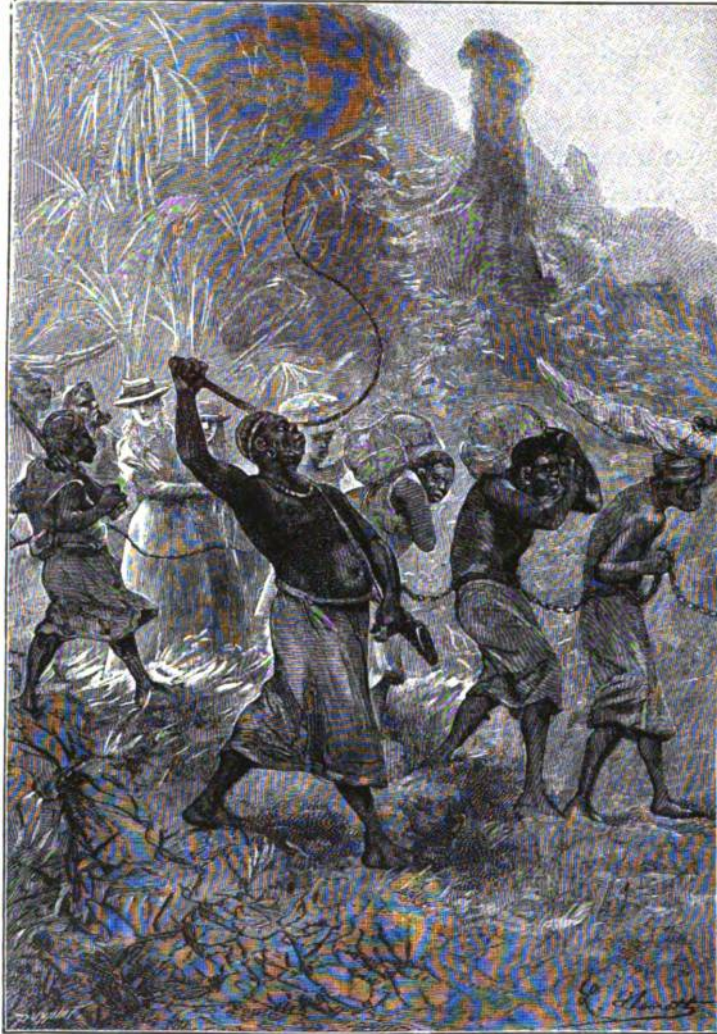
— Tu as raison, répondit Colette en se reprenant à force de volonté. Mais les voir passer ainsi sans soupçonner notre présence... oh! c'est dur!...

— Moi, il me semble qu'ils l'ont fait exprès! soupira la pauvre Martine.

— Non, ne dis pas cela, ma bonne Martine! s'écria M^{lle} Massey. Gérard a raison : c'est un bon signe d'avoir vu ceux-ci... Nous en rencontrerons d'autres!... »

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XIV (Suite).

Une voix dans un rêve.

On le voit, le détour que nous avait imposé le prolongement de la banquise, la nécessité de la doubler par son extrémité orientale, avaient obligé l'*Halbrane* à se jeter d'environ quatre degrés dans l'est. Son point établi, le capitaine Len Guy fit mettre le cap au sud-ouest, afin de revenir au quarante-troisième méridien, tout en gagnant vers le sud.

Je n'ai point à rappeler ici que les mots matin et soir, dont je me servirai faute d'autres, n'impliquaient ni un lever ni un coucher de soleil. Le disque radieux, décrivant sa spirale ininterrompue au-dessus de l'horizon, ne cessait d'éclairer l'espace. Quelques mois plus tard il disparaîtrait. Toutefois, durant la froide et sombre période de l'hiver antarctique, le ciel serait presque quotidiennement illuminé par des aurores polaires. Peut-être serions-nous plus tard témoins de ces phénomènes d'une splendeur inexprimable, dont l'influence électrique se manifeste avec tant de puissance!

A s'en rapporter au récit d'Arthur Pym, du 1^{er} au 4 janvier de l'année 1828, la traversée

de la *Jane* ne s'effectua pas sans de graves complications dues au mauvais temps. Une forte tempête du nord-est lança contre elle des glaçons qui faillirent briser son gouvernail. Elle eut encore sa route barrée par une épaisse banquise qui, heureusement, s'ouvrit pour lui livrer passage. En fin de compte, ce ne fut que dans la matinée du 5 janvier, par 73° 15' de latitude, qu'elle franchit les derniers obstacles. Alors que la température de l'air était pour elle à trente-trois degrés (0° 56 C. sur zéro), elle s'élevait pour nous à quarante-neuf degrés (9° 44 C. sur zéro). Quant à la déviation de l'aiguille de la boussole, elle se chiffrait par un nombre identique, soit 14° 28' vers l'est.

Une dernière remarque à faire pour indiquer mathématiquement la différence dans la situation respective des deux goélettes à cette date. Du 5 au 19 janvier s'écoulèrent les quinze jours que la *Jane* mit à parcourir les dix degrés — soit six cents milles — qui la séparaient de l'île Tsalal, tandis que l'*Halbrane*, au 19 décembre, ne s'en trouvait plus

qu'à sept degrés environ, soit quatre cents milles. Si le vent se maintenait de ce côté, la semaine ne s'achèverait pas sans que l'île eût été relevée, — ou tout au moins l'îlot Bennet, plus rapproché d'une trentaine de milles, près duquel le capitaine Len Guy comptait relâcher vingt-quatre heures.

La navigation se poursuivait dans d'excellentes conditions. A peine fallait-il éviter les quelques glaçons que les courants portaient vers le sud-ouest avec la vitesse d'un quart de mille à l'heure. Notre goélette les dépassait sans peine. Bien que la brise fût fraîche, Jem West avait établi les voiles hautes, et l'*Halbrane* glissait doucement sur une mer à peine clapoteuse. Nous n'avions en vue aucun de ces ice-bergs qu'Arthur Pym apercevait à cette latitude, et dont certains mesuraient une hauteur de cent brasses, — en commencement de fusion, il est vrai. L'équipage n'était pas dans l'obligation de manœuvrer au milieu des brouillards qui gênèrent la marche de la *Jane*. Nous ne subîmes ni les rafales de grêle et de neige qui l'assaillirent parfois, ni les abaissements de température dont les matelots eurent à souffrir. Seulement de rares floes dérivèrent sur notre passage, quelques-uns chargés de pingouins, comme des touristes naviguant à bord d'un yacht de plaisance, et aussi de phoques noirâtres, collés à ces surfaces blanches comme d'énormes sangsues. Au-dessus de cette flottille se dispersait le vol incessant des pétrels, des dalmiers, des puffins noirs, des plongeurs, des grèbes, des sternes, des cormorans, de ces albatros à teinte fuligineuse des hautes latitudes. Sur la mer flottaient, çà et là, de larges méduses, parées des couleurs les plus tendres, s'étalant en ombrelles ouvertes. Quant aux poissons, dont les pêcheurs de la goélette purent faire ample provision, soit à la ligne, soit à la foëne, je citerai plus particulièrement des coryphènes, sortes de dorades géantes, longues de trois pieds, d'une chair ferme et savoureuse.

Le lendemain matin, après une nuit calme, pendant laquelle la brise avait un peu molli, le bosseman me rejoignit, la figure riante, la

voix fraîche, en homme qui ne s'inquiète guère des contingences de la vie.

« Bonjour, monsieur Jeorling, bonjour ! » s'écria-t-il.

D'ailleurs, dans ces régions australes et à cette époque de l'année, il ne serait pas permis de souhaiter le bonsoir, puisqu'il n'existe aucun soir ni de bonne ni de mauvaise qualité...

« Bonjour, Hurliguerly, répondis-je, tout disposé à soutenir une conversation avec ce joyeux causeur.

— Eh bien, comment trouvez-vous les mers qui se développent au delà de la banquise?...

— Je les comparerais volontiers, répondis-je, aux grands lacs de la Suède ou de l'Amérique.

— Oui... sans doute... des lacs entourés d'ice-bergs en guise de montagnes!

— J'ajoute que nous ne pourrions désirer mieux, bosseman, et, à la condition que le voyage continue de la sorte jusqu'en vue de l'île Tsalal...

— Et pourquoi pas jusqu'au pôle, monsieur Jeorling?...

— Le pôle!... Il est loin, le pôle, et l'on ne sait guère ce qui s'y trouve!...

— On le saura, lorsqu'on y sera allé, riposta le bosseman, et c'est même la seule manière de le savoir!

— D'accord, Hurliguerly, naturellement... Mais l'*Halbrane* n'est point partie pour découvrir le pôle sud. Si le capitaine Guy parvient à rapatrier vos compatriotes de la *Jane*, mon avis est qu'il aura accompli son œuvre, et je ne crois pas qu'il doive chercher à obtenir davantage.

— C'est entendu, monsieur Jeorling, c'est entendu!... Cependant, lorsqu'il ne sera plus qu'à trois ou quatre cents milles du pôle, n'aura-t-il pas la tentation d'aller voir le bout de l'axe sur lequel la Terre tourne comme un poulet à la broche?... répondit en riant le bosseman.

— Est-ce que cela vaudrait la peine de courir de nouveaux dangers, dis-je, et est-il si intéressant de pousser jusque-là cette passion des conquêtes géographiques?...

— Oui et non, monsieur Jeorling. Je l'avoue, toutefois, d'avoir été plus loin que les navigateurs qui nous ont précédés, plus loin peut-être que n'iront jamais ceux qui nous suivront, cela serait de nature à satisfaire mon amour-propre de marin...

— Oui... vous pensez qu'on n'a rien fait tant qu'il reste à faire, bosseman...

— Comme vous dites, monsieur Jeorling, et si l'on nous proposait de nous enfoncer à quelques degrés plus loin que l'île Tsalal, ce n'est pas de moi que viendrait l'opposition.

— Je ne crois pas que le capitaine Len Guy y puisse jamais songer, bosseman...

— Ni moi, répondit Hurli-guerly, et dès qu'il aura recueilli son frère et les cinq matelots de la *Jane*, j' imagine que notre capitaine se hâtera de les ramener en Angleterre!

— C'est à la fois probable et logique, bosseman. D'ailleurs, si les anciens de l'équipage sont gens à aller partout où leur chef voudrait les conduire, je crois que les nouveaux s'y refuseraient. Ils n'ont point été recrutés pour une campagne si longue et si péril-

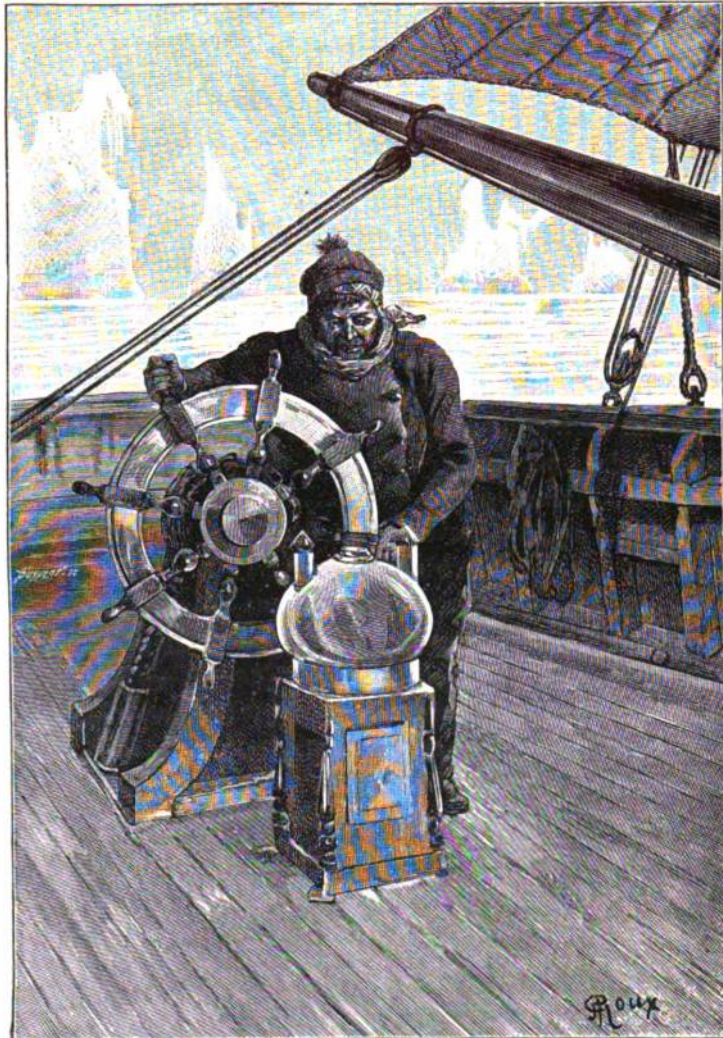
leuse, qui les entraînerait jusqu'au pôle...
— Vous avez raison, monsieur Jeorling, et, afin de les décider, il faudrait l'appât d'une forte prime par chaque parallèle franchi au delà de l'île Tsalal...

— Et même, cela n'est pas certain, répondis-je.

— Non, car Hearne et les recrues des Falklands — ils forment la majorité à bord — espéraient bien qu'on ne parviendrait pas à franchir la banquise, que la navigation ne dépasserait guère le cercle antarctique! Aussi récriminent-ils déjà à se voir si loin!... Enfin,

je ne sais trop comment les choses tourneront, mais ce Hearne est un homme à surveiller... et je le surveille! »

Peut-être, en effet, y avait-il là, sinon un



danger, du moins une complication pour l'avenir.

Pendant la nuit — ou ce qui aurait dû être la nuit du 19 au 20 — mon sommeil fut un instant troublé par un rêve bizarre. Oui! ce ne pouvait être qu'un rêve!... Pourtant, j'ai cru devoir le noter dans ce récit, car il témoigne, une fois de plus, des hantises dont mon cerveau commençait à être obsédé.

Par ces temps encore froids, après m'être étendu sur mon cadre, je m'enveloppais étroitement de mes couvertures. D'ordinaire le sommeil, qui me prenait vers neuf heures

du soir, durait sans discontinuer jusqu'à cinq heures du matin.

Je dormais donc, — et il devait être environ deux heures après minuit, — lorsque je fus réveillé par une sorte de murmure plaintif et continu.

J'ouvris — ou je m'imaginai ouvrir les yeux. Les volets des deux châssis étaient rabattus, ma cabine était plongée dans une obscurité profonde.

Le murmure se reproduisant, je prêtai l'oreille, et il me sembla qu'une voix — une voix que je ne connaissais pas — chuchotait ces mots :

« Pym... Pym... le pauvre Pym ! »

Évidemment, ce ne pouvait être qu'une hallucination... à moins que quelqu'un se fût introduit dans ma cabine, dont la porte n'était point fermée à clef?...

« Pym!... continua la voix. Il ne faut pas... il ne faut jamais oublier le pauvre Pym!... »

Cette fois, je perçus très distinctement ces mots prononcés à mon oreille. Que signifiait cette recommandation, et pourquoi m'était-elle adressée? Ne pas oublier Arthur Pym?... Mais, après son retour en Amérique, est-ce qu'il n'était pas mort... d'une mort soudaine et déplorable, dont personne ne connaissait ni les circonstances ni les détails?...

Le sentiment me vint alors que je déraisonnais, et je me réveillai tout de bon, cette fois, avec le sentiment que je venais d'être troublé par un rêve d'une extrême intensité, dû à quelque trouble cérébral...

En un saut, je fus hors de mon cadre, et j'ouvris le volet de l'un des châssis de ma cabine...

Je regardai au dehors.

Personne à l'arrière de la goélette, — si ce n'est Hunt, debout à la roue du gouvernail, l'œil fixé sur l'habitacle.

Je n'avais qu'à me recoucher. C'est ce que je fis, et, bien qu'il me semblât entendre le nom d'Arthur Pym résonner plusieurs fois à mon oreille, je dormis jusqu'au matin.

Lorsque je me levai, il ne me restait de cet incident de la nuit qu'une très vague, très fugitive impression, qui ne tarda pas à s'éteindre.

En relisant, — le plus souvent le capitaine Len Guy le faisait avec moi, — en relisant, dis-je, le récit d'Arthur Pym, comme si ce récit eût été le journal de l'*Halbrane*, — je remarquai le fait suivant, mentionné à la date du 10 janvier :

Dans l'après-midi, il se produisit un accident très regrettable, et précisément dans cette partie de mer que nous traversions alors. Un Américain, originaire de New-York, le nommé Peters Vridenburgh, l'un des meilleurs matelots de l'équipage de la *Jane*, glissa entre deux quartiers de glace, disparut et ne put être sauvé.

C'était la première victime de cette funeste campagne, et combien d'autres devaient encore être inscrites au nécrologe de la malheureuse goélette!

A ce propos, le capitaine Len Guy et moi nous fîmes cette remarque que, d'après Arthur Pym, le froid avait été excessif pendant cette journée du 10 janvier, l'état atmosphérique très troublé, puisque les rafales du nord-est se succédaient sous forme de neige et de grêle.

Il est vrai, à cette époque, la banquise se dressait au loin vers le sud, — ce qui explique que la *Jane* ne l'eût pas doublée par l'ouest. A s'en rapporter au récit, elle n'y parvint que le 14 janvier. Une mer « où il n'y avait plus un seul morceau de glace » se développait alors jusqu'à l'horizon, avec un courant d'un demi-mille par heure. La température était à trente-quatre degrés (1° 11 C. sur zéro) et ne tarda pas à s'élever à cinquante et un degrés (10° 56 C. sur zéro).

C'était précisément celle dont jouissait l'*Halbrane* et, comme Arthur Pym, on aurait volontiers dit « que personne n'eût douté de la possibilité d'atteindre le pôle! »

Ce jour-là, l'observation du capitaine de la *Jane* avait donné 81° 21' pour la latitude, et 42° 5' pour la longitude. A quelques minutes d'arc près, ce relèvement se trouva être aussi le nôtre dans la matinée du 20 décembre. Nous marchions donc droit sur l'îlot Bennet, et vingt-quatre heures ne s'écouleraient pas sans qu'il eût été visible.

Je n'ai eu aucun incident à relater durant notre navigation en ces parages. Il ne se passa rien de particulier à bord de notre goélette, alors que le journal de la *Jane*, à la date du 17 janvier, enregistrait plusieurs faits assez curieux. Voici le principal, qui fournit à Arthur Pym et à son compagnon Dirk Peters une occasion de montrer leur dévouement et leur courage.

Vers trois heures de l'après-midi, la vigie avait reconnu la présence d'un banc de glace en dérive, — ce qui prouve que quelques glaçons avaient reparu à la surface de la mer libre. Sur ce banc reposait un animal de taille gigantesque. Le capitaine William Guy fit armer la plus grande des embarcations, dans laquelle prirent place Arthur Pym, Dirk Peters et le second de la *Jane*, — précisément l'infortuné Patterson, dont nous avons recueilli le corps entre les îles du Prince-Édouard et de Tristan-d'Acunha.

L'animal était un ours de l'espèce arctique, mesurant quinze pieds dans sa plus grande longueur, le poil très rude, « frisant très serré » et d'une parfaite blancheur, le museau rond comme celui d'un bouledogue. Plusieurs coups de feu qui l'atteignirent ne suffi-

rent pas à l'abattre. Après s'être jetée à la mer, la monstrueuse bête nagea vers l'embarcation, et, en s'y appuyant, elle l'eût fait chavirer, si Dirk Peters, s'élançant, ne lui eût planté son couteau dans la moelle épinière. L'ours, ayant entraîné le métis, il fallut jeter une corde qui aida celui-ci à remonter à bord.

L'ours, rapporté sur le pont de la *Jane*, ne présentait, sauf sa taille exceptionnelle, rien d'anormal qui pût permettre de le ranger parmi les quadrupèdes étranges signalés par Arthur Pym sur ces régions australes.

Cela dit, revenons à l'*Halbrane*.

La brise du nord, qui nous avait abandonnés, ne reprit pas, et seul, le courant drossait la goélette vers le sud. De là un retard que notre impatience trouvait insupportable.

Enfin, le 21, l'observation donna 82° 50' de latitude et 42° 20' de longitude ouest.

L'îlot Bennet — s'il existait — ne pouvait être éloigné maintenant.

Oui!... il existait, cet îlot... et sur le gisement même indiqué par Arthur Pym...

En effet, vers six heures du soir, le cri d'un des hommes annonça une terre par bâbord devant.

XV

L'îlot Bennet.

L'*Halbrane*, après avoir franchi huit cents milles environ depuis le cercle polaire, manœuvrait donc en vue de l'îlot Bennet! L'équipage avait grand besoin de repos, car pendant les dernières heures il s'était exténué à remorquer la goélette avec les canots sur une mer au calme blanc. Aussi remit-on le débarquement au lendemain, et je regagnai ma cabine.

Cette fois, aucun murmure ne troubla mon sommeil, et, dès cinq heures, je fus un des premiers sur le pont.

Il va sans dire que Jem West avait pris toutes les mesures de précaution qu'exigeait une navigation au milieu de ces parages suspects. La plus sévère surveillance régnait à bord. Les pierriers étaient chargés, les bou-

lets et les gargousses montés, les fusils et les pistolets en état, les filets d'abordage prêts à être hissés. On se souvenait que la *Jane* avait été attaquée par les insulaires de l'île Tsalal. Notre goélette se trouvait alors à moins de soixante milles du théâtre de cette catastrophe.

La nuit s'était passée sans alerte. Le jour venu, pas une embarcation ne se montrait dans les eaux de l'*Halbrane*, pas un indigène sur les grèves. L'endroit paraissait désert, et, du reste, le capitaine William Guy n'y avait pas relevé trace d'êtres humains. On ne distinguait ni cases sur le littoral, ni fumée en arrière qui eût indiqué que l'îlot Bennet fût habité.

Ce que je vis de cet îlot, c'était — ainsi que le marquait Arthur Pym — une base ro-

cheuse dont la circonférence mesurait une lieue environ, et d'une aridité telle qu'on n'y apercevait pas le moindre indice de végétation.

Notre goélette était mouillée sur une seule ancre, à un mille au nord.

Le capitaine Len Guy me fit observer qu'il n'y avait pas d'erreur possible sur ce gisement.

« Monsieur Jeorling, me dit-il, apercevez-vous ce promontoire en direction du nord-est?...

— Je l'aperçois, capitaine.

— N'est-il pas formé d'un entassement de roches qui figure des balles de coton roulé?...

— En effet, et tel que cela est mentionné dans le récit.

— Il ne nous reste donc plus qu'à débarquer sur le promontoire, monsieur Jeorling. Qui sait si nous n'y rencontrerons pas quelque vestige des hommes de la *Jane*, pour le cas où ils seraient parvenus à s'enfuir de l'île Tsalal?...

Un mot seulement sur la disposition d'esprit dans laquelle nous étions tous à bord de l'*Halbrane*.

A quelques encablures gisait cet îlot sur lequel Arthur Pym et William Guy avaient mis pied onze ans auparavant. Lorsque la *Jane* l'atteignit, elle était loin de se trouver dans des conditions favorables, puisque le combustible commençait à lui manquer et que des symptômes du scorbut se manifestaient chez son équipage. Au contraire, à bord de notre goélette, la bonne santé des matelots faisait plaisir à voir, et si les recrues récriminaient entre elles, les anciens se montraient remplis de zèle et d'espoir, en pleine satisfaction d'être si près du but.

Quant à ce que devaient être les pensées, les désirs, les impatiences du capitaine Len Guy, on les devine... Il dévorait des yeux l'îlot Bennet.

Mais il y avait un homme dont les regards s'y attachaient avec plus d'obstination encore : c'était Hunt.

Depuis le mouillage, Hunt ne s'était pas couché sur le pont, comme il avait l'habitude

de le faire, — pas même pour prendre deux ou trois heures de sommeil. Accoudé sur le bastingage de tribord, à l'avant, sa large bouche serrée, son front creusé de mille plis, il n'avait pas quitté cette place, et ses yeux ne s'étaient pas détournés un seul instant du rivage.

Je rappelle, pour mémoire, que le nom de Bennet est celui de l'associé du capitaine de la *Jane*, et qu'il fut donné en son honneur à la première terre découverte sur cette partie de l'Antarctide.

Avant de quitter l'*Halbrane*, Len Guy recommanda au lieutenant de ne pas se départir d'une minutieuse surveillance, — recommandation dont Jem West n'avait pas besoin. Notre exploration ne devait exiger au plus qu'une demi-journée. Si le canot n'était pas revenu dans l'après-midi, il y aurait lieu d'envoyer la seconde embarcation à sa recherche.

« Prends garde également à nos recrues, ajouta le capitaine Len Guy.

— Soyez sans inquiétude, capitaine, répondit le lieutenant. Et même, puisqu'il vous faut quatre hommes aux avirons, choisissez-les parmi les nouveaux. Ce sera quatre mauvaises têtes de moins à bord. »

L'avis était sage, car, sous l'influence déplorable de Hearne, le mécontentement de ses compagnons des Falklands montrait une tendance à s'accroître.

L'embarcation parée, quatre des nouveaux y prirent place à l'avant, tandis que Hunt, sur sa demande, se mettait à la barre. Le capitaine Len Guy, le bosseman et moi nous nous assimes à l'arrière, tous bien armés, et l'on déborda afin de rallier le bord de l'îlot.

Une demi-heure plus tard nous avions doublé le promontoire qui, vu de près, ne présentait plus un entassement de balles roulées. Alors s'ouvrit la petite baie au fond de laquelle avaient accosté les canots de la *Jane*.

C'est vers cette baie que nous dirigea Hunt. On pouvait, d'ailleurs, s'en fier à son instinct. Il manœuvrait avec une remarquable précision entre les pointes rocheuses qui affleuraient çà et là. C'était à croire qu'il connaissait cet atterrage.

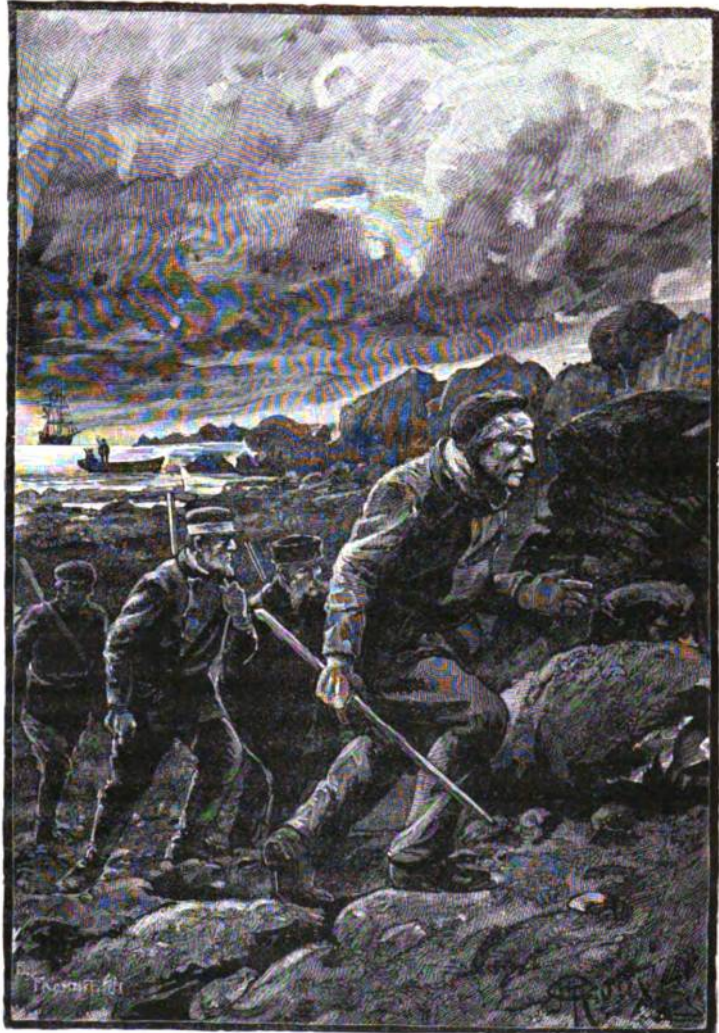
L'exploration de l'ilot ne pouvait être de longue durée. Le capitaine William Guy y avait seulement consacré quelques heures, et aucun indice, s'il en existait, n'échapperait sans doute à nos recherches.

Nous débarquâmes, au fond de la baie, sur des pierres tapissées d'un maigre lichen. La marée déhalait déjà, laissant à découvert le fond de sable d'une sorte de grève, semée de blocs noirâtres, semblables à de grosses têtes de clous.

Le capitaine Len Guy me fit remarquer, sur ce tapis sablonneux, quantité de mollusques à structure oblongue, dont la longueur variait de trois à dix-huit pouces, et gros d'un à huit. Les uns reposaient sur leur côté aplati; les autres rampaient pour rechercher le soleil et se nourrir de ces animalcules auxquels est due la production du corail. Et, en effet, à deux ou trois endroits, j'observai plusieurs pointes d'un banc en formation.

« Ce mollusque, me dit le capitaine Len Guy, c'est celui qu'on appelle biche de mer, et qui est très apprécié des Chinois. Si j'attire votre attention là-dessus, monsieur Jeorling, c'est que ce fut dans le but de se procurer cette biche de mer que la *Jane* visita ces parages. Vous n'avez pas oublié que mon frère avait traité avec Too-Witt, le chef de l'île Tsalal, pour la livraison de quelques centaines de piculs de ces mollusques, que des hangars furent construits près de la côte, que trois hommes y devaient s'occuper de la préparation de ce produit, pendant que la goélette continuerait sa campagne de découverte... Enfin vous vous rappelez dans quelles conditions elle fut attaquée et détruite... »

Oui! tous ces détails étaient présents à ma mémoire, comme ceux que Arthur Pym donne relativement à cette biche de mer, le *Gaste-*



ropeda pulmonifera de Cuvier. Il ressemble à une sorte de ver, de chenille, sans coquille ni pattes, uniquement pourvu d'anneaux élastiques. Lorsqu'on a ramassé ces mollusques sur le sable, on les fend suivant leur longueur, on les débarrasse de leurs entrailles, on les lave, on les fait bouillir, on les enterre pendant quelques heures, on les expose ensuite à la chaleur du soleil; puis, une fois séchés et encaqués, on les expédie en Chine. Très estimés sur les marchés du Céleste Empire, au même titre que les nids d'hirondelles, considérés comme un fortifiant, ils sont vendus, en première qualité, jusqu'à quatre-

vingt-dix dollars le picul, — soit cent trente-trois livres et demie, — et non seulement à Canton, mais à Singapour, à Batavia, à Manille.

Dès que nous eûmes atteint les roches, deux hommes furent laissés à la garde du canot. Accompagnés des deux autres, le capitaine Len Guy, le bosseman, Hunt et moi, nous prîmes direction vers le centre de l'îlot Bennet.

Hunt marchait en tête, toujours silencieux, tandis que j'échangeais quelques mots avec le capitaine Len Guy et le bosseman. On eût véritablement dit qu'il nous servait de guide, et je ne pus retenir certaines observations à cet égard.

Peu importait, après tout. L'essentiel, c'était de ne pas rentrer à bord avant que la reconnaissance fût complète.

Le sol que nous foulions était extrêmement aride. Impropre à toute culture, il n'aurait pu fournir aucune ressource — même à des sauvages.

Comment y aurait-on pu vivre, puisqu'il ne produisait d'autre plante qu'une sorte de raquette épineuse, dont les plus rustiques ruminants ne se fussent pas contentés? Si William Guy et ses compagnons n'avaient eu d'autre refuge que cet îlot après la catastrophe de la *Jane*, la faim les aurait depuis longtemps détruits jusqu'au dernier.

Du médiocre monticule qui s'arrondissait au centre de l'îlot Bennet nos regards purent l'embrasser dans toute son étendue... Rien... rien nulle part... Mais peut-être avait-il conservé çà et là des empreintes de pied humain, des restes de foyer en cendres, des ruines de cases, — enfin des preuves matérielles que quelques hommes de la *Jane* y étaient venus?...

Aussi, désireux de le vérifier, résolûmes-nous de suivre le périmètre du littoral depuis le fond de la petite baie où le canot avait accosté...

En descendant du monticule, Hunt reprit les devants, comme s'il eût été convenu qu'il nous conduirait. Nous le suivions donc, tandis qu'il se dirigeait vers l'extrémité méridionale de l'îlot.

Arrivé à la pointe, Hunt promena son regard autour de lui, se baissa, et, de la main, montra, au milieu de pierres éparses, une pièce de bois à demi rongée de pourriture.

« Je me souviens!... m'écriai-je. Arthur Pym parle de cette pièce de bois... qui paraissait avoir appartenu à l'étrave d'une embarcation, de traces de sculptures... »

— Parmi lesquelles mon frère crut découvrir le dessin d'une tortue... ajouta le capitaine Len Guy.

— En effet, repris-je, mais cette ressemblance fut déclarée douteuse par Arthur Pym. N'importe, puisque cette pièce de bois est encore à l'endroit même indiqué dans le récit, on doit en conclure que, depuis la relâche de la *Jane*, aucun équipage n'est venu sur l'îlot Bennet... J'estime que nous perdrons notre temps à y rechercher des vestiges quelconques... C'est à l'île Tsalal seulement que nous serons fixés...

— Oui... à l'île Tsalal! » répondit le capitaine Len Guy.

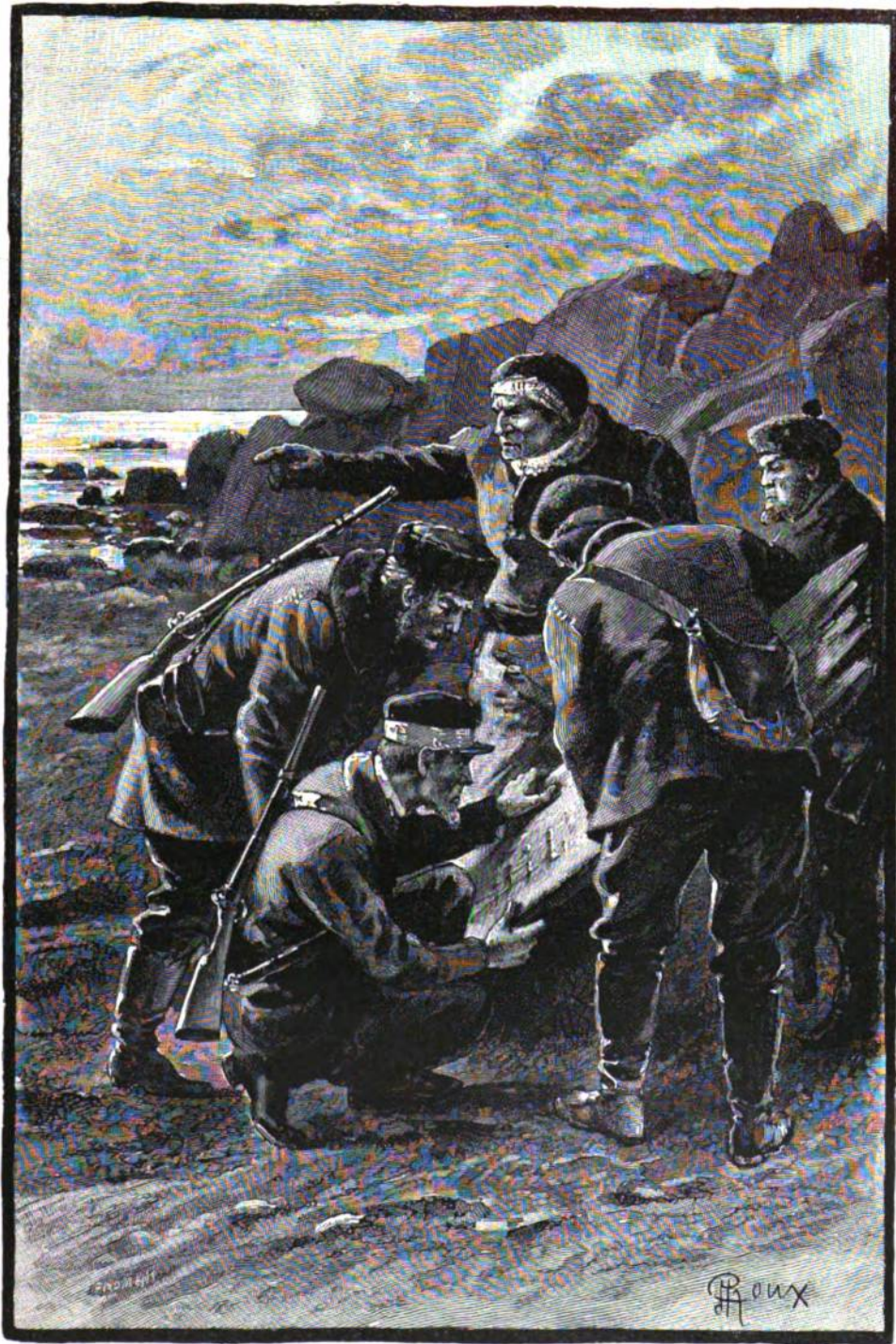
Nous revînmes dans la direction de la baie en longeant, près du relais de marées, la lisière rocheuse. En divers endroits se dessinaient quelques ébauches de banc de corail. Quant à la biche de mer, elle était en si grande abondance que notre goélette aurait pu en embarquer toute une cargaison.

Hunt, en tête, silencieux, ne cessait de marcher les yeux baissés vers le sol.

Quant à nous, lorsque nos regards se portaient au large, ils n'apercevaient que l'immensité déserte. Vers le nord, l'*Halbrane* montrait sa mâture balancée par un léger roulis. Vers le sud, aucune apparence de terre, et, dans tous les cas, ce n'est pas l'île Tsalal que nous aurions pu relever en cette direction, puisque son gisement la plaçait à un degré trente minutes d'arc dans le sud, soit trente mille marins.

Ce qui resterait à faire, après avoir parcouru le contour de l'îlot, ce serait de revenir à bord et d'appareiller sans retard pour l'île Tsalal.

Nous remontions alors les grèves de l'est, Hunt, en tête, à quelque dizaine de pas, lors-



C'ÉTAIT UN DES DÉBRIS DE LA « JANE ».

(Page 338.)

qu'il suspendit brusquement sa marche, et, cette fois, nous appela d'un geste précipité.

En un instant nous fûmes près de lui.

Si Hunt n'avait témoigné aucune surprise au sujet de la pièce de bois, son attitude changea lorsqu'il se fut agenouillé devant un morceau de planche vermoulue, abandonné sur le sable. Il la tâta de ses énormes mains, la palpait comme pour en sentir les aspérités, cherchant à sa surface quelques rayures qui pouvaient avoir une signification...

Cette planche, longue de cinq à six pieds, large de six pouces, en cœur de chêne, devait avoir appartenu à une embarcation d'assez grande dimension, — peut-être un navire de plusieurs centaines de tonneaux. La peinture noire qui la recouvrait autrefois avait disparu sous l'épaisse crasse déposée par les intempéries climatiques. Plus spécialement elle semblait provenir du tableau d'arrière d'un bâtiment.

Le bosseman le fit remarquer.

« Oui... oui... répéta le capitaine Len Guy, elle faisait partie d'un tableau d'arrière! »

Hunt, toujours agenouillé, hochait sa grosse tête en signe d'assentiment.

« Mais, répondis-je, cette planche n'a pu être jetée sur l'îlot Bennet qu'après un naufrage... Il faut que les contre-courants l'aient trouvée en pleine mer, et...

— Si c'était?... » s'écria le capitaine Len Guy.

La même pensée nous était venue à tous les deux...

Et, quelle fut notre surprise, notre stupéfaction, notre indicible émotion, lorsque Hunt nous montra sept ou huit lettres inscrites sur la planche, — non point peintes, mais en creux et que l'on sentait sous le doigt...

Il n'était que trop aisé de reconnaître les lettres de deux noms, ainsi disposées sur deux lignes :

AN
LI E P O L

La *Jane* de Liverpool!... La goélette commandée par le capitaine William Guy!... Qu'importait que le temps eût effacé les

autres lettres?... Celles qui restaient ne suffisaient-elles pas à dire le nom du navire et celui de son port d'attache?... La *Jane* de Liverpool!...

Le capitaine Len Guy avait pris cette planche entre ses mains, et il y appuya ses lèvres, tandis qu'une grosse larme tombait de ses yeux...

C'était un des débris de la *Jane*, un de ceux que l'explosion avait dispersés, apporté soit par les contre-courants, soit par un glaçon jusqu'à cette grève! ..

Je laissai, sans prononcer un mot, l'émotion du capitaine Len Guy se calmer.

Quant à Hunt, je n'avais jamais vu un regard si fulgurant s'échapper de ses yeux — ses yeux de faucon étincelants — tandis qu'il observait l'horizon du sud...

Le capitaine Len Guy se releva.

Hunt, toujours muet, plaça la planche sur son épaule, et nous continuâmes notre route...

Lorsque le tour de l'îlot fut achevé, nous fîmes halte à l'endroit où le canot avait été laissé au fond de la baie sous la garde des deux matelots, et, vers deux heures et demie après midi, nous étions rentrés à bord.

Le capitaine Len Guy voulut rester jusqu'au lendemain à ce mouillage, dans l'espérance que les vents du nord ou de l'est viendraient à s'établir. C'était à souhaiter, car pouvait-on songer à faire remorquer l'*Halbrane* par ses embarcations jusqu'en vue de l'île Tsalal? Quoique le courant portât de ce côté, surtout pendant le flot, deux jours n'eussent pas suffi à cette traversée d'une trentaine de milles.

L'appareillage fut donc remis au lever du jour. Or, comme une légère brise se déclara vers trois heures après minuit, on put espérer que la goélette atteindrait sans trop de retard le suprême but de son voyage.

Ce fut à six heures et demie du matin, le 23 décembre, que l'*Halbrane*, tout dessus, cap au sud, quitta le mouillage de l'îlot Bennet. Ce qui n'était pas douteux, c'est que nous avions recueilli un nouveau et affirmatif témoignage de la catastrophe dont l'île Tsalal avait été le théâtre.

Elle était bien faible, la brise qui nous poussait, et trop souvent les voiles dégonflées venaient battre sur les mâts. Par bonne chance, un coup de sonde indiqua que le courant se propageait invariablement vers le sud. Il est vrai, étant donnée cette marche assez lente, le capitaine Len Guy ne devait pas relever le gisement de l'île Tsalal avant trente-six heures.

Durant cette journée, j'observai très attentivement les eaux de la mer, qui me parurent d'un bleu moins foncé que ne le dit Arthur Pym. Nous n'avons non plus rencontré aucune de ces touffes d'épines à baies rouges qui furent recueillies à bord de la *Jane*, ni le pareil de ce monstre de la faune australe, — un animal long de trois pieds, haut de six pouces, aux quatre jambes courtes, aux pieds à longues griffes couleur de corail, au corps soyeux et blanc, la queue d'un rat, la tête d'un chat, les oreilles rabattues d'un chien, les dents rouge vif. D'ailleurs, je considérais toujours nombre de ces détails comme suspects, et uniquement dus à un instinct par trop imaginaire.

Assis à l'arrière, le livre d'Edgar Poe à la main, je lisais, non sans remarquer que Hunt, lorsque son service l'appelait près du rouf, ne cessait de me regarder avec une obstination singulière.

Et, précisément, j'en étais à cette fin du chapitre XVII, où Arthur Pym se reconnaît responsable des « tristes et sanglants événements qui furent le résultat de ses conseils ». Ce fut lui, en effet, qui vainquit les hésitations du capitaine William Guy, qui le poussa « à profiter d'une occasion aussi tentante de résoudre le grand problème relatif à un continent antarctique ! » Et, du reste, tout en acceptant cette responsabilité, ne se félicitait-il pas « d'avoir été l'instrument d'une découverte et d'avoir servi en quelque façon à ouvrir aux yeux de la science un des plus enthousiasmants secrets qui aient jamais accaparé son attention?... »

Pendant cette journée, de nombreuses baleines s'ébattirent au large de l'*Halbrane*. Également passèrent aussi d'innombrables

vols d'albatros, toujours dirigés vers le sud. De glaces, pas une seule en vue. Au-dessus des extrêmes limites de l'horizon, on n'apercevait même pas la réverbération du blink des ice-fields.

Le vent ne marquait aucune tendance à fraîchir, et quelques brumes voilaient le soleil.

Il était déjà cinq heures du soir lorsque les derniers linéaments de l'îlot Bennet s'effacèrent. Quel peu de route nous avons fait depuis le matin!...

La boussole, observée toutes les heures, ne donnait plus qu'une variation insignifiante, — ce qui confirmait les dires du récit. Divers sondages ne nous rapportèrent point de fond, bien que le bosseman y employât des lignes de deux cents brasses. Il était heureux que la direction du courant permît à la goélette de gagner peu à peu vers le sud, — une vitesse d'un demi-mille seulement.

Dès six heures, le soleil disparut derrière un opaque rideau de brumes, au delà duquel il continua de décrire sa longue spirale descendante.

La brise ne se laissait plus sentir, — contrariété que nous ne supportions pas sans une vive impatience. Si ces retards se prolongeaient, si le vent venait à changer, quel parti prendre? Cette mer ne devait point être à l'abri des tempêtes, et une bourrasque, qui eût rejeté la goélette vers le nord, aurait « fait le jeu » de Hearne et de ses compagnons en justifiant leurs récriminations dans une certaine mesure...

Après minuit, cependant, le vent fraîchit, et l'*Halbrane* put s'élever d'une douzaine de milles.

Aussi, le lendemain, 24, le point donna-t-il 83° 2' pour la latitude, et 43° 5' pour la longitude.

L'*Halbrane* ne se trouvait plus qu'à dix-huit minutes d'arc du gisement de l'île Tsalal, — soit moins d'un tiers de degré, soit moins de vingt milles.

Par malheur, à partir de midi, le vent refusa encore. Toutefois, grâce au courant, l'île Tsalal fut signalée à six heures quarante-cinq du soir.

Dès que l'ancre eut été envoyée par le fond, on veilla avec le plus grand soin, canons chargés, fusils à portée de la main, filets d'abordage en place.

L'*Halbrane* ne courait pas le risque d'être surprise. Trop d'yeux veillaient à bord, —

particulièrement ceux de Hunt, qui ne se détachèrent pas un instant de cet horizon de la zone australe.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

YVONNE

Au cinquième étage, dans un coquet petit appartement d'une maison parisienne de belle apparence, habitait, avec ses deux enfants, M^{me} Berthol, veuve depuis quelques années déjà.

Entre son

Yvonne était une adorable fillette, aux grands yeux intelligents, au nez mutin légèrement retroussé, aux blonds cheveux un peu courts, mais ondulés, venant encadrer l'ovale de son doux



filis âgé de vingt ans, attaché à l'administration des finances en souvenir des services rendus par son père, ancien chef de bureau dans un ministère, et son Yvonne qui prenait ses dix ans, M^{me} Berthol vivait d'une petite pension et des quelques économies réalisées, pendant les jours heureux, à force d'ordre et peut-être même de privations.

visage. Dès son retour à la maison, joyeusement elle se mettait à étudier ses leçons, à faire ses devoirs, et puis, comme récréation, récitait quelques poésies qui lui plaisaient. Un jour, des ouvriers, portant de pimpantes tentures aux franges d'or, croisèrent dans l'escalier M^{me} Ber-

thol et sa fille; ils sonnèrent au premier étage; aussitôt la porte ouverte, on entendit des battements de mains, ainsi que l'éclat de trois jeunes et fraîches voix, qui, par leurs notes rieuses, manifestaient bruyamment leur satisfaction.

« Qu'est-ce donc, petite mère? demanda Yvonne.

— Cela ressemble, ma chérie, à des draperies pour un théâtre de salon.

— C'est cela même, répondit la concierge qui avait entendu ce court dialogue, c'est pour une pièce de comédie que doivent jouer les enfants du premier.

— Vont-ils s'amuser!... » soupira Yvonne. Et la mère et la fille disparurent dans l'entre-bâillement de la porte cochère.

C'était, en effet, le fils Marcel, âgé de quatorze ans, et les deux filles, un peu plus jeunes, de M. et M^{me} de Santeuil, qui, pour la fête de leur mère, avaient résolu d'organiser une matinée enfantine.

Mais, hélas! leur joie, à la vue de tous ces préparatifs, fut de courte durée, car, quelques instants après, un télégramme leur annonçait qu'une de leurs amies, tombée subitement malade, ne pourrait, à son grand désespoir, prêter son concours à la représentation.

Ce fut une consternation générale parmi ce petit monde!

« Comment faire? s'écria Marcel.

— Si nous courions près de maman lui demander conseil? proposa une des jeunes filles. Ce rôle de soubrette est indispensable à la pièce, à qui l'offrir? »

Consultée, la mère, après quelques hésitations et voyant la mine attristée des enfants, leur dit enfin :

« Eh bien, il y a peut-être un moyen de vous tirer d'embarras; je rencontre souvent, dans l'escalier, une fillette à l'air intelligent; deux ou trois fois je l'ai entendue récitant des



fables tout en descendant; elle est de la même taille que votre petite amie, elle pourrait revêtir son costume. Sa mère me paraît distinguée, et je suis certaine que cette enfant doit être parfaitement élevée; je vais faire demander à cette dame de bien vouloir me recevoir et je la prierai de nous confier sa fillette; n'oubliez pas que c'est après-demain votre représentation, il n'y a pas de temps à perdre.»

Les enfants, en ce moment critique, ne virent que le succès de leur pièce en péril, et ils

s'écrièrent en chœur, en sautant au cou de leur mère :

« Bravo ! Oui ! monte vite, chère maman ! »

M^{me} de Santeuil se trouvait bien un peu embarrassée de cette démarche précipitée, mais la promesse avait été faite à ses chers enfants et ceux-ci attendaient le résultat avec une vive impatience.

M^{me} Berthol fut tout d'abord très surprise, les visites étaient rares depuis que le malheur et les chagrins étaient entrés dans la maison. L'éloquence, l'amabilité de M^{me} de Santeuil, ainsi que le grand désir de donner une agréable distraction à sa chère Yvonnette, décidèrent sans doute M^{me} Berthol à accepter la proposition qui lui était faite.

Quand elle rentra de classe, Yvonne fut ravie de l'heureuse nouvelle, et sa mère reçut, ce jour-là, des caresses encore plus câlines que d'habitude.

Deux jours après, dans ce rôle un peu effacé, la fillette eut un véritable succès, chacun put constater qu'elle avait su faire valoir sa grâce et sa diction ; le soir même, il fut décidé à l'unanimité qu'on lui réserverait le premier rôle l'année suivante, et que, désormais, elle était attachée définitivement à la troupe ; sa gentillesse, son air enjoué lui avaient gagné tous les cœurs.

Depuis que les deux mères étaient entrées en relations, l'hiver, de temps à autre, les enfants se réunissaient et prenaient grand plaisir à jouer entre eux de petites saynètes. Une année fut vite écoulée, et le nouvel anniversaire de M^{me} de Santeuil fut l'occasion d'une seconde grande représentation. Le premier rôle échet à Yvonne, qui hésita tout d'abord à l'accepter, mais chacun la rassura.

Le soir, ses devoirs terminés, Yvonne étudiait son rôle et s'y donnait tout entière ; cependant, parfois des craintes la prenaient,

son frère alors venait à son secours, lui rendait courage, lui donnant quelques conseils qui étaient toujours suivis avec à-propos.

Enfin le grand jour arriva, Yvonne fut délicieuse, sa voix fraîche et claire sut charmer l'assistance ; tout le monde, ensuite, voulut la complimenter, l'embrasser, jusqu'à Marcel qui avait donné la réplique à sa petite amie.

*
* *

Depuis quelques années, les joyeuses récréations sont interrompues, Marcel est entré au lycée, puis à Saint-Cyr, maintenant il est officier et tient garnison en Afrique.

M. et M^{me} de Santeuil, en villégiature dans un château de Touraine, y passent les vacances et leur fils vient seulement à cette époque les y rejoindre pour quelques semaines.

Quant à Yvonne, elle a conservé ce caractère doux et enjoué qui lui a concilié les bonnes grâces de toute cette famille.

Les deux sœurs parlent du retour définitif en France de leur frère, qui vient d'être reçu à l'École de guerre, et elles préviennent leur amie qu'elle ne reconnaîtra plus le jeune lycéen d'autrefois.

Grande fut la surprise du jeune officier en voyant auprès de ses sœurs une adorable et charmante jeune fille, et en reconnaissant son ancienne petite compagne, la partenaire artistique de son jeune âge.

.....
Aujourd'hui dans la maison tout est en fête pour les fiançailles d'Yvonne et de Marcel ; M. et M^{me} de Santeuil sont près de M^{me} Berthol, quelques pleurs émus perlent à ses paupières en songeant à l'union que sa fille va contracter, au bonheur qu'elle n'aurait jamais osé rêver.

BEURTON.



DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE XIV

Grave décision.

Après la brève apparition du jeune médecin, la vie reprit son train accoutumé dont la régularité douce ne lassait nullement Marianne.

Tout à son travail, elle ne demandait rien autre chose qu'une belle lumière et une bonne place bien abritée contre les oisifs et les curieux qui venaient, comme les gamins, rôder autour de son parasol blanc.

C'était, phénomène bizarre, M^{me} Latapie qui trouvait parfois ennuyeux de se promener trop souvent aux mêmes endroits. Elle, la femme casanière par excellence, qui, à Orthez, n'aurait jamais pensé à dépasser la dernière maison du faubourg, faisait à présent toutes sortes de projets aventureux avec Roger.

Bayonne et Biarritz, ces deux noms revenaient sans cesse dans sa conversation, depuis qu'une vieille demoiselle rencontrée sur la plage de Saint-Jean-de-Luz lui avait vanté ces endroits; elle parlait même de passer la frontière et d'aller visiter Saint-Sébastien, très égayé à ce moment par la présence de la reine d'Espagne.

Il fallut que Marianne calmât cette fureur d'excursions en rappelant que le docteur Arnal pouvait fort bien prévenir de sa visite par une dépêche le précédant de quelques heures à peine, et que Roger devait se tenir à la disposition de son médecin.

La jeune fille ne se trompait pas dans ses prévisions. Un beau matin elle reçut un message ainsi conçu :

« Serai chez vous aujourd'hui, à deux heures. »

Marianne avait très fréquemment et très sérieusement pensé à cette visite et à ses conséquences; elle s'y croyait bien préparée.

Cependant, à la lecture de la petite feuille

bleue, elle sentit comme un spasme lui serrer le cœur, et elle passa la matinée dans une agitation des plus pénibles. Elle fut obligée de renvoyer Maria la Cascarotte venue pour une dernière séance : il lui était impossible de s'absorber dans son travail.

Paris et une vie intelligente, pleine des plus hautes jouissances, ou une existence plate, banale, dans laquelle son frère et elle-même cesseraient de se développer, telles étaient les deux seules alternatives qui se présentassent à son esprit. Dans son désir passionné de voir enfin la réalisation de ses chers projets, elle était injuste pour ses nouveaux amis; elle oubliait les échappées sur la vie de province, telle que la comprenaient l'oncle Lacoste, M^{lle} Tardieu, les dames Casaban et le docteur Perrier, vie d'une simplicité tout unie, mais plus favorable au travail que l'existence misérablement gaspillée de tant de Parisiennes.

La matinée solitaire dans l'atelier, où rien ne vint interrompre ses réflexions, parut interminable à Marianne. Après le déjeuner, elle eut à soutenir une lutte contre Roger, qui voulait entraîner sa grand'mère jusqu'au fort du Socoa et qui affirmait que rien n'était plus facile que de rentrer à temps. L'enfant n'était, du reste, pas très bien disposé pour son médecin de Paris.

« Le docteur Arnal! Ah! bien, il m'ennuie, le docteur Arnal! J'aime mieux le docteur Perrier. Est-ce que tu avais besoin de le faire venir ici pour qu'il me souffle dans le dos comme un requin? (Il voulait dire un marsouin.) Je déteste être ausculté par lui! Et puis, tu verras qu'il va encore m'ordonner ses sirops de raifort et de *fil de fer* et ses autres vilaines drogues! »

Le sirop d'iodure de fer était un des remèdes préférés du docteur Arnal, et Roger, tout petit, s'était amusé à arranger le nom à sa manière.

Marianne imposa silence à Roger d'une voix ferme et pria M^{me} Latapie de ne pas le mener plus loin que le petit établissement de bains de Ciboure, où il y avait toute la place voulue pour jouer dans le sable; la vieille dame promit de ramener l'enfant à deux heures moins un quart, et la jeune fille se trouva seule. Elle voulut, comme elle l'avait fait si souvent à Orthez, évoquer de nouveau le souvenir de l'atelier où elle rêvait d'installer son vieil ami; elle essaya de se l'imaginer meublé à sa fantaisie, d'y transporter par la pensée son chevalet avec le tableau de la Cascarrotte; mais son imagination ne lui présentait que des visions brouillées où les parois blanchies à la chaux du logis Latapie lui cachaient sans cesse les meubles anciens et les toiles commencées.

La grand'mère tint parole et, à deux heures précises, Josefa introduisit le médecin de Paris dans le salon où Marianne l'attendait seule. Roger changeait de vêtements, et M^{me} Latapie n'avait pu se résoudre à voir l'homme qui l'avait écartée du lit de mort de son fils.

Le docteur fit son entrée, essoufflé comme toujours; il était doué d'une forte corpulence, mais cet embonpoint lui étant venu sur le tard, il avait conservé ses allures rapides d'ancien maigre; il prétendait, du reste, que le client, en voyant son médecin arriver hors d'haleine, était secrètement flatté de ce qui lui paraissait une preuve de zèle et d'empressement. Ce jour-là, au lieu de prendre une voiture à la gare, il était venu à pied et s'était promené dans Ciboure, en attendant l'heure de l'entrevue.

Le docteur Arnal entra tout de suite en matière :

« Votre médecin d'Orthez doit être un garçon très distingué. Il m'a écrit une lettre qui est un petit chef-d'œuvre d'exposition claire et nette. J'aurais soigné Roger moi-même que je ne serais pas plus au fait de tout ce qui s'est passé. Étant donné le tempérament

de l'enfant, j'avais toujours craint quelque chose de ce genre, et je vous avouerai que je n'espérais pas le voir s'en tirer comme il l'a fait. A Paris, sa guérison aurait été autrement difficile. Mais où est-il donc, notre petit ami? Depuis mon arrivée, je ne l'ai même pas entendu. »

L'instant d'après, Roger entra en courant et, malgré ses protestations préalables, il venait se jeter sur son vieil ami. Celui-ci l'embrassa affectueusement, puis, le prenant par les deux mains, il le fit tenir debout devant lui et l'examina. Son œil exercé nota bien vite la blancheur du teint, le va-et-vient fugitif des vives couleurs de ses joues.

« Allons, que je t'ausculte à présent. Tu n'as pas oublié la manœuvre, mon petit, » ajouta-t-il en voyant la dextérité avec laquelle Roger défaisait les boutons qui retenaient sa blouse de marin.

L'auscultation fut longue et consciencieuse.

« C'est bon, dit le docteur, tu peux aller jouer, mon garçon.

— Eh bien? fit Marianne, très inquiète.

— Il n'a rien, absolument rien, mais il est très délicat, et il faut à tout prix lui éviter de nouveaux accidents. S'il appartenait à une famille pauvre ne pouvant pas quitter Paris et qui serait forcée de l'y emprisonner, il n'arriverait pas à l'âge d'homme. En lui faisant passer quelques hivers dans le Midi, en le tenant le plus possible au grand air, avec une *suralimentation* continue, nous pouvons entretenir l'espoir de lui refaire un tempérament. »

Marianne avait pâli; ses longs cils lui cachant les yeux, les lèvres serrées, les deux mains étroitement unies, elle écoutait immobile le verdict du médecin.

Cette pâleur et ce silence frappèrent M. Arnal. Il reprit :

« Vous savez qu'en général nous n'aimons pas à être trop affirmatifs; dans le cas présent, je crois pouvoir vous certifier que vous réussirez.

— Dieu le veuille! » dit Marianne à voix basse

Puis, faisant un effort pour secouer son

désappointement, plus grand qu'elle ne l'avait prévu, elle questionna M. Arnal sur son séjour aux Eaux-Bonnes et sur quelques-uns de leurs amis communs. Mais le docteur, physionomiste, comme doit l'être tout bon médecin, se rendit compte de ce qu'il y avait de factice dans cet intérêt, et il l'amena à parler d'elle-même :

« Il me semble que cette idée de rester dans le Midi ne vous plaît pas. Pourtant, si votre pauvre père avait vécu, il ne serait pas rentré à Paris pour l'hiver.

— Je ne crois pas, répondit Marianne, qu'il se fût résigné à demeurer à Orthez ; dans les conditions où nous nous serions trouvés, cela eût été tout bonnement impossible.

— Il me parlait de s'installer à Pau. C'est très joli, Pau ; on peut y mener une existence charmante. Avec le tennis, le polo, les chasses au renard, les courses, les promenades à cheval, les concerts et les bals, vous auriez toutes sortes de distractions. Vous n'avez donc pas dans vos connaissances quelque vieille demoiselle, quelque veuve sans enfants qui ne demanderait pas mieux que

de vous tenir compagnie ? Cette brave personne qu'on voyait souvent chez vous, M^{lle} Coulon, je crois, ne serait pas disponible ? Ce serait le chaperon idéal, le chaperon par excellence : l'air ultra-respectable, et pas gênante pourtant. Je la vois d'ici faisant tapisserie au milieu des vieilles Anglaises de Pau et accueillant avec le même sourire un prince russe, un milord décoré, un baron norvégien et un aventurier français...

— Je réfléchirai, » dit Marianne froidement.

Elle n'avait pas retrouvé, en revoyant le docteur Arnal, ses impressions d'autrefois. Il

lui semblait que, même dans les moments où il parlait sérieusement, il avait aux lèvres un pli moqueur ; son insistance à s'étendre sur les divertissements de Pau lui déplut, et ses



allusions à la société bizarre qu'on pouvait rencontrer dans cette station d'hiver lui parurent un manque de goût et de convenance.

Non, elle qui avait refusé de parler de ses affaires avec le docteur Perrier, elle ne les discuterait pas avec le docteur Arnal ; le premier, du moins, avait toujours compris ses idées, et c'était de travail et non de plaisir qu'il lui parlait.

Roger vint fort à propos demander à sa sœur si on avait encore besoin de lui. Il tenait à son idée du Socoa.

« C'est la marée basse, tu sais, et je connais un si bon endroit dans les rochers où il y a des masses de crevettes.

— Des rochers et des crevettes! fit le docteur Arnal. Quel rêve! Veux-tu m'emmener, mon ami? — Je ne serai pas fâché de l'examiner encore, de le regarder marcher, courir, » ajouta-t-il à voix basse pour Marianne.

On consulta la pendule, et comme il y avait tout le temps de faire les deux courses avant l'heure du train, la promenade fut décidée. Dès que le docteur fut parti, M^{me} Latapie reparut. Elle regarda Marianne avec anxiété.

« Il ne veut pas que le petit retourne à Paris? Je le vois à votre figure. Il ne le trouve pourtant pas malade?

— Non, non, » répliqua Marianne, et la nécessité de rassurer la vieille dame lui rendit pour le moment un calme qui la surprit elle-même.

Mais, dès que M^{me} Latapie l'eut quittée pour aller faire un bout de causette avec Josefa, la jeune fille courut s'enfermer dans sa chambre, et là, penchée sur une table, le visage posé sur son bras, elle pleura longtemps en silence.

Ainsi, c'était bien décidé: il fallait se résoudre au grand sacrifice et aller s'enterrer à Orthez! Elle n'admit pas un seul instant la possibilité de l'installation à Pau conseillée par le docteur Arnal. Que deviendrait-elle, seule, dans un milieu inconnu, où la prudence la plus élémentaire l'obligerait à vivre isolée, et où elle aurait continuellement sous les yeux le spectacle, déplaisant pour elle, d'une société frivole et désœuvrée? Puisque le Midi était ordonné à son frère, mieux valait choisir un endroit déjà familier que quelques personnes sympathiques pourraient lui faire aimer peu à peu. M^{lle} Tardieu et M. Lacoste étaient des amis sûrs; M^{me} Casaban l'attirait par ses manières simples et cordiales, et sa fille, la gentille Anna, avec ses yeux où passaient de si vives étincelles d'intelligence et de gaieté, devait être fort agréable à fréquenter. Le docteur Perrier... Non, celui-là, il ne fallait pas le classer parmi les amis, on le réserverait pour les cas de maladie, — dans la vie ordinaire, il était un peu autoritaire, et puis les

habitants des petites villes trouvaient à jaser des choses les plus simples... Décidément, moins elle le rencontrerait, mieux cela vaudrait...

Quant au travail, évidemment, elle ne l'abandonnerait pas; mais, sans direction, sans point de comparaison, elle ne ferait que de piètre peinture.

Tant pis, après tout! Ses devoirs envers Roger devaient passer en première ligne. Et la pauvre grand'mère, à laquelle peu à peu elle arrivait à s'intéresser, n'avait-elle pas quelques droits sur celle qui était venue la tirer de sa solitude et lui révéler une vie différente de son train-train monotone?

Le beau service qu'elle lui aurait rendu, si elle la laissait retomber trop vite dans son existence maussade!

Absorbée par ses pensées, Marianne ne pleurait plus. Elle s'était redressée et, les yeux fixés sur la baie bleue qu'elle entrevoyait par la fenêtre entr'ouverte, elle faisait son examen de conscience. Tous les motifs qui la poussaient à désirer avec tant d'ardeur le retour à Paris étaient-ils en réalité aussi louables qu'elle l'avait cru?

Ce désir exagéré de progresser dans son art ressemblait étrangement à de l'ambition. N'était-ce pas beaucoup par amour de l'indépendance qu'elle avait tant souhaité s'installer chez les Guilbois, sachant bien que ces deux bons êtres ne voudraient jamais la contrecarrer en rien? Ce rôle de bienfaitrice qu'elle tenait à jouer vis-à-vis du vieux peintre, il lui apparaissait comme inspiré en grande partie par la vanité.

Enfin, lorsqu'elle en vint à énumérer tous les biens qui lui restaient: la jeunesse, la santé, l'aisance, l'affection tendre de Roger, la sympathie de quelques personnes exceptionnellement bonnes, comme M. Lacoste et M^{lle} Tardieu, et qu'elle se rappela l'existence difficile de cette dernière, elle se traita de misérable ingratitude. Amanda, qui vieillissait dans la solitude et l'inaction, et qui devait attendre le secours d'autrui pour les moindres actes de la vie matérielle, Amanda savait sourire et être gaie!

Ambitieuse, vaniteuse, volontaire, ingrate, la pauvre enfant se discernait toutes ces épithètes sévères, et elle se disait qu'il était grand temps de commencer une lutte sérieuse contre les défauts de son caractère.

« Oui, l'atmosphère d'Orthez sera bonne pour moi. J'y apprendrai la modestie dans la contemplation de mes croûtes et sous le poids du mépris et de la méfiance des Minvielle et des Bonnemason.

« Je deviendrai souple à force de me laisser tyranniser par M^{me} Latapie, critiquer par la chère parenté et par ce terrible docteur. La discipline sera rude, mais évidemment j'en ai besoin... Amanda me disait : « J'aime mon petit salon étroit, ma vieille chaise-longue, j'ai appris à aimer jusqu'à ma gouttière ; voilà pourquoi je ne suis pas morte de chagrin. »

« Eh bien, j'aimerais la vieille maison, les vieux murs gris d'en face ; je tâcherai d'aimer les trois Minvielle, le marchand de jambons et le *Mémorial des Pyrénées* !

« Par exemple, ce que je n'aimerai jamais, c'est la graisse rance, l'odeur des choux et la moisissure dans les chambres noires !

« Je ne sais pas comment je m'y prendrai, mais j'aurai un bon lit, une grande cuvette, une baignoire, une table proprement servie, des chambres bien balayées ! J'aurai de la lumière, de l'air, du soleil et des fleurs !

« Chez M^{lle} Tardieu, c'est joli, c'est gai, cela sent bon la rose et le réséda ; pourquoi n'arriverai-je pas à m'organiser comme elle ?

Le bruit des pas de M. Arnal et de Roger

interrompit les méditations de la jeune fille et ses projets de révolution domestique. Elle se hâta de se laver les yeux et de se recoiffer et descendit au salon, beaucoup plus calme qu'au départ du médecin.

« Eh bien, lui dit celui-ci, l'examen que j'ai fait de Roger confirme mes impressions de tout à l'heure. Il est vite hors d'haleine, et ce sont ses nerfs, et non ses muscles, qui lui permettent de faire de temps en temps un effort. Je vais vous laisser une petite ordonnance. »

Roger échangea un regard avec sa sœur pendant que la main du médecin griffonnait en hâte quelques lignes. A peine la porte s'était-elle refermée sur M. Arnal, que l'enfant brandissait d'un air de triomphe la feuille de papier :

« Qu'est-ce que je te disais ? « Sirop d'iodure de fer, cinq cents grammes, deux cuillerées à bouche par jour, l'une au repas de midi, « et l'autre le soir. » Le docteur Perrier m'a dit encore l'autre jour que je n'avais pas besoin de remèdes. Je ne l'avalerai pas, ce vilain sirop de *fil de fer*. La visite de ton docteur Arnal était bien inutile, elle n'a servi à rien. »

La pauvre Marianne n'était pas de cet avis, mais elle avait pris bravement son parti. Personne n'entendit la moindre plainte s'échapper de ses lèvres.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

PÊCHE ET CHASSE

SUR LES COTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Suite.)

Il faut s'habiller d'un vieux pantalon, se chausser de bas ou de chaussettes de laine et de fortes sandales ou mieux de souliers garnis de quelques clous. Les rochers sur les-

quels on va faire cette pêche sont déchiquetés par la mer et tout hérissés d'incrustations aiguës et coupantes, et vous vous mettriez les jambes et les pieds en sang si vous ne preniez la précaution de vous garantir sérieusement contre les effleurements des rochers. De plus, ils sont dans de certaines parties recouverts d'algues et de fucus excessivement glissants, et il faut marcher prudemment. Les souliers ferrés sont dans ce cas d'une incontestable utilité.

Lorsqu'on est familiarisé avec la découverte de l'ormet, on fait, si l'endroit est bien habité, une pêche superbe.

Il ne faut pas craindre de se mouiller, car les ormetts se tiennent le plus dans l'eau qu'ils peuvent, et ce sont les plus beaux qui sont le plus au fond. Je me suis souvent mis dans l'eau jusqu'au dessus de la ceinture pour pouvoir retourner dans des clairets (sortes de trous dans le rocher remplis d'eau) des cailloux et des fragments de rochers, sous lesquels je trouvais presque toujours une ample moisson de coquillages. Les objets perdant une partie de leur poids dans l'eau, on arrive sans fatigue à retourner de grosses pierres qu'à l'air libre on aurait peine à remuer.

Chaque trou, chaque fente doivent être soigneusement fouillés, chaque caillou ne doit pas être laissé inexploré. En cherchant un ormet, vous pouvez tomber sur un congre ou un homard blottis sous les algues. Les olivettes et les tourteaux, sortes de crabes dont je parlerai plus loin, ne sont pas non plus à dédaigner. Un jour de grande marée est un événement dont il faut savoir profiter, car de longtemps on ne trouve des occasions pareilles, et c'est ce jour-là qu'on a le plus de chance de faire bonne prise.

A moins de temps absolument calme, veillez bien à votre panier et posez-le toujours dans un endroit où la mer ne peut l'atteindre, sans quoi il vous arriverait la désagréable aventure que j'ai eue à subir un jour.

Ce jour-là, la mer était mauvaise et venait battre avec force le rocher sur lequel nous pêchions, car les rochers à ormetts étant en

général assez éloignés des côtes, il est presque toujours nécessaire de s'y rendre en canot. Nous avions la plus grande difficulté à nous tenir au bas de l'eau, obligés de fuir constamment devant les paquets d'eau qui arrivaient sur nous.

J'avais posé mon panier, déjà rempli d'ormets (il pouvait bien y en avoir cent cinquante), au haut d'une crevasse, entre deux pans de rochers, lorsque tout à coup une vague plus grosse que les autres arriva sur moi comme une trombe, me couvrit d'eau, remplit la crevasse et, soulevant mon panier, l'emporta à la mer en se retirant.

Il me fut impossible de le rattraper, tant la chose fut vite faite, étant obligé de me retenir moi-même, et la mer était trop forte pour que je songeasse à tenter le repêchage à la nage. Mélancoliquement je dus assister impuissant au naufrage de mon panier, et je me rembarquai bredouille, la mer remontant, et toute pêche étant devenue impossible, jurant, mais comme toujours, trop tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

L'ormet est le meilleur des coquillages, sa chair est semblable à celle de la coquille Saint-Jacques; je la trouve, pour ma part, incomparablement plus fine, si elle est convenablement apprêtée.

Il ne faut pas la manger le soir même, car l'animal en mourant s'est contracté, et sa chair est devenue un peu dure.

Si cependant on veut l'apprêter le soir même, il faut vider la coquille en ne gardant que la chair *blanche*, — les intestins, qui sont noirs, devant être jetés, — laver à grande eau, gratter la partie par laquelle l'animal se colle au rocher et les parties verdâtres qui la bordent et battre fortement la chair avec un morceau de bois, ou mieux un battoir, de façon à la briser un peu et la ramollir.

La meilleure façon de manger l'ormet tendre est d'attendre un jour et de laisser l'animal mourir dans un baquet ou un bassin rempli d'eau de mer, car cet animal, une fois arraché au rocher, ne peut se conserver vivant, la plus légère blessure suffit pour le faire mourir plus ou moins longtemps après

sa prise. Quand la bête est morte, on la prépare comme plus haut, mais sans la battre, et on la conserve vingt-quatre heures dans un linge; même cinq ou six jours après, la chair est encore fraîche, si on a eu soin de la garantir de la chaleur en la plaçant dans un endroit frais et bien aéré, et elle est d'autant plus tendre qu'elle a attendu plus longtemps.

On apprête l'ormet de toutes les façons : en friture, à la poulette, en hachis, en ragoût; frites dans de la pâte, grillées avec du beurre, toutes ces préparations sont délicieuses, et je m'en rapporte aux gourmets pour faire la renommée de l'ormet quand ils en auront goûté.

Malheureusement, trop pêché, cet intéressant coquillage tend de plus en plus à se faire rare, et si l'autorité maritime n'y met bon ordre en défendant pendant quelques années de pêcher sur les rochers où il en existe encore, l'ormet disparaîtra de nos côtes, et ce serait dommage.

Pêche aux crustacés.

Dans cette catégorie nous rangerons :

Les crevettes. — Les crabes. — Les bernards-l'ermite. — Les écrevisses de mer. — Les homards.

Crevettes. — Il y a deux sortes de crevettes :

1° La crevette grise dite chevelin, ou petit bouc;

2° La crevette rose dite bouquet.

Crevette grise. — C'est la plus commune. Tous ceux qui ont été, ne fût-ce qu'un seul jour, à la mer, et qui ont tenté de pêcher le long des grèves, savent ce qu'est la crevette grise. Rien n'est plus gracieux comme de voir jouer, dans les flaques d'eau ou les claires en plein soleil, ces charmantes bêtes, qui paraissent transparentes dans l'eau. Elles ont la forme de homards minuscules, et si l'on s'approche doucement, on les voit largement étalées dans l'eau, toutes leurs antennes et leurs nombreuses pattes déployées, guettant les minuscules animaux dont elles font leur proie.

Au moindre bruit suspect, vous les voyez bondir et se réfugier sous les cailloux et dans les trous d'ombre.

C'est la pêche la plus facile, c'est celle des bambins aux jambes nues dorées par le soleil, trottinant dans le sable sous l'œil rasuré des mamans. On les entend à chaque prise pousser de grands cris de triomphe, et ils viennent en courant, leurs yeux clairs rayonnants de joie, montrer orgueilleusement la pauvre innocente et imprudente bestiole, qui se débat piteusement, suspendue au bout de leurs doigts roses. Un bon baiser est la récompense de leurs laborieux efforts.

Cette pêche est assez productive quand on veut s'en occuper un peu sérieusement. Peu de chose comme attirail de guerre : un panier, porté en bandoulière, muni d'un couvercle, et un petit filet dans le genre des épuisettes et que vous pouvez vous procurer dans le pays. En général, ces sortes de filets s'appellent des havenettes ou haveneaux.

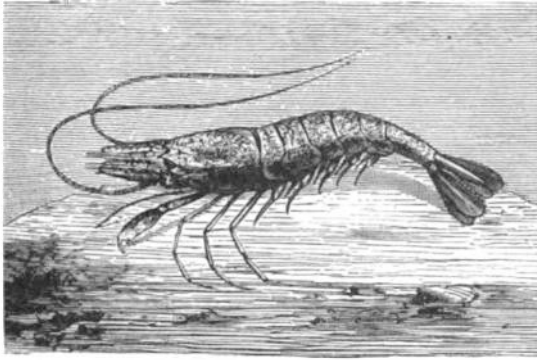
Il n'y a qu'à promener son filet dans les flaques d'eau, les claires, les trous de rochers remplis d'eau, sous les algues principalement, pour faire abondante capture. La crevette grise se trouve partout et elle pulule. Sa chair est excellente; cuite à l'eau de mer, elle est plus savoureuse. Il faut cependant avoir soin de jeter dans l'eau de la cuisson une grosse poignée de sel, du poivre, un oignon et quelques épices.

Si on veut prendre de grandes quantités de crevettes, pour appâter (fare) à des pêches plus sérieuses, on procède ainsi :

On construit un grand sac terminé en pointe et long de deux mètres cinquante à trois mètres; la toile à laver ou de la toile grossière est excellente pour cet usage. On tend l'ouverture du sac avec deux solides bâtons verticaux et assez longs, de manière à pouvoir le manœuvrer à deux. Chaque pêcheur saisit un bâton avec les deux mains, et on s'avance de front de manière à faire engouffrer l'eau dans le sac dont le bas doit effleurer le sol. On peut coudre dans le bas une corde sur laquelle on a enfilé quelques morceaux de plomb; de cette façon, rien ne peut passer

en dessous, les plombs maintenant le bas du sac au ras du sol.

On promène ce filet dans les petits ruisselets formés par la mer en se retirant, en



marchant à contre-courant. Les crevettes, entraînées par le courant, s'engouffrent dans le sac et n'en ressortent plus.

Cet engin de pêche s'appelle communément une seine.

En pêchant de cette façon on peut avoir la chance de prendre quelques plies ou soles attardées sur la grève et surprises par la descente de la mer; dans tous les cas, c'est le seul moyen à employer si on veut se procurer de grandes quantités de crevettes pour confectionner la fare, qui constitue un excellent appât et sur lequel nous reviendrons plus loin.

Ayez soin de rejeter à la mer les petites plies ou petites soles que vous prendrez en même temps que les crevettes et qui n'ont pas la taille réglementaire, qui est de dix centimètres de l'œil à la naissance de la queue. Les gardes maritimes, qui ont le droit de surveiller votre pêche et de visiter vos paniers, pourraient vous dresser contravention et confisquer vos engins. D'ailleurs, ces petites plies, grosses à peine comme des pièces de cent sous, ne sont d'aucune valeur, et il est préférable de les laisser grandir.

Crevette rose ou bouquet. — C'est la crevette de grande taille; elle est moins commune, et sa pêche présente un peu plus de difficulté, car elle se tient dans les fonds relativement grands et dans les herbiers.

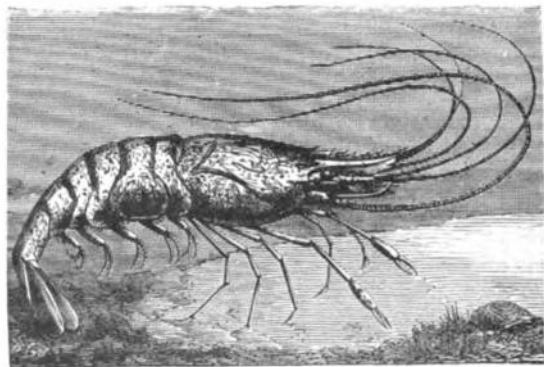
Il y en a qui sont grosses comme deux

doigts, et leur chair est extrêmement fine et savoureuse. C'est à la cuisson qu'elle prend la couleur rose.

Pour la pêcher avec succès, il faut se munir d'un haveneau de grande taille et ne pas craindre de s'avancer dans la mer jusqu'à la ceinture et de pêcher sous les algues, dans les herbiers et les trous d'eau claire.

L'époque des grandes marées est particulièrement favorable à cette pêche, car la mer, en se retirant, laisse les herbiers à découvert et les crevettes restent dans les trous. Il n'est pas rare d'en prendre plusieurs livres à ce moment, surtout si les vents sont des vents d'amont, c'est-à-dire venant de la mer.

A Pornichet, on en pêche en tout temps et principalement la nuit. Les pêcheurs se servent à cet effet d'un filet assez grand attaché sur deux bâtons disposés en X, mais à branches inégales; les deux plus longues plongent dans l'eau et sont armées à chaque extrémité d'un sabot en bois arrondi de façon à permettre aux montants de glisser facilement sur le sable. Le pêcheur tient dans ses mains les deux autres branches plus petites et pousse le filet devant lui. Ce filet est garni de plombs à son extrémité inférieure, de manière à lui permettre de couler au fond et de raser le sol. Une large poche, au fond, emmagasine le poisson et l'empêche de ressortir.



Cette pêche est assez fructueuse, mais très fatigante, car, outre l'effort qu'il faut faire pour pousser le filet dans la mer et vaincre la résistance du flot, il faut encore s'avancer avec de l'eau jusqu'aux épaules; on ne peut donc la pratiquer que pendant peu de temps,

par une mer très calme et seulement au moment des grosses chaleurs.

Crabes. — Il y en a une grande variété, suivant les contrées et les plages où l'on se trouve. Nous en distinguerons six sortes, les plus communs et les plus répandus :

- 1° Crabe rouge commun ;
- 2° Crabe vert commun ;
- 3° Crabe carré ;
- 4° Olivette ou demoiselle ;
- 5° Crabe tourteau ou dormeur ;
- 6° Crabe poilu ou araignée de mer.

1° et 2° *Crabes rouges et verts communs.* — Ce sont ceux qu'on trouve le plus abondamment sur les plages, dans le sable, sous les cailloux, dans les varechs.

Rien à dire de particulier sur leur pêche, tout le monde en a pris quelques-uns, il suffit d'avoir un peu d'adresse et savoir éviter leurs pinces maîtresses, qui leur servent à se défendre vigoureusement contre toute attaque. Saisi entre le pouce et l'index, de chaque côté du dos et près de leurs grosses pattes, ils sont inoffensifs, et leurs efforts se trouvent paralysés.

Les crabes d'un brun rouge, aux articulations bordées de rouge, sont meilleurs que les verts ; c'est cependant un manger médiocre, comparativement aux autres espèces.

Les crabes sont les nettoyeurs par excellence de la mer, et, si on veut en attirer une grande quantité dans un trou ordinairement recouvert d'eau à marée haute, il suffit d'attacher à une grosse pierre un morceau de viande avancée ou mieux un mauvais poisson, qu'on enveloppe dans un vieux morceau de toile à laver ou de filet, afin que le morceau ne puisse être enlevé par la mer ou dévoré d'un seul coup, et, à mer basse, on est sûr de faire bonne capture, surtout si l'appât a été disposé le soir afin d'être visité le lendemain matin.

Un bon moyen est aussi de placer l'appât au milieu d'un fagot, de la même manière que pour prendre des écrevisses de rivière.

Le fagot est maintenu au fond de l'eau à l'aide de grosses pierres, et les crabes s'engagent dans les menues branches. Il suffit le

lendemain de secouer le fagot pour faire tomber les gourmands imprudents.

A défaut de crevette grise, de coque ou de menuse, on peut faire de la fare avec des crabes, que l'on pile dans un seau ; cet appât ne vaut pas ceux faits avec les animaux cités plus haut, on obtient cependant avec lui d'assez bons résultats pour la pêche du maquereau.

3° *Crabe carré.* — Ce crabe est préférable aux précédents. Il n'existe pas partout, mais de Saint-Nazaire au Croisic il abonde.

Il est plat et de forme absolument carrée. Sa carapace est noirâtre, parsemée de points noirs, rouges et jaunes. Comme il est très plat, il se glisse facilement dans les fentes étroites des rochers, où il devient très difficile à attraper. Il est fort agile et grimpe sur les rochers à pentes raides avec une grande facilité, grâce à ses crochets très aigus.

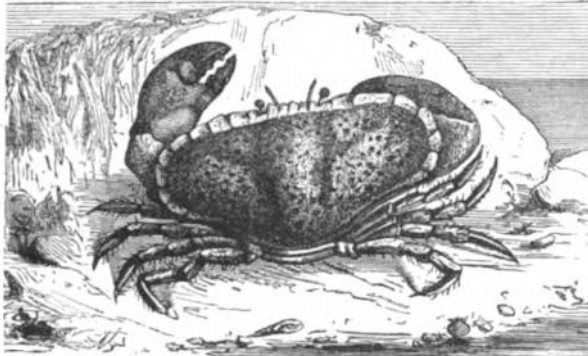
Il faut se servir d'un long crochet de fer pour lui faire quitter son étroite retraite, et ce n'est souvent qu'au prix de la moitié de ses membres qu'il consent à l'abandonner.

4° *Olivette ou demoiselle.* — Ce crabe a une chair délicieuse, ferme et rappelant celle du homard. Certains amateurs, et je suis du nombre, la préfèrent à celle de ce dernier. Cette espèce est relativement rare et ne se pêche jamais sur les rivages. Il faut aller les chercher dans les îlots couverts à marée haute et peu fréquentés.

C'est pendant le temps des grandes marées qu'on en rencontre le plus ordinairement. Ce crabe se blottit au fond de trous de rochers, et on ne peut l'avoir qu'avec de grandes difficultés à l'aide d'un crochet de fer. Son agilité est surprenante, et ses pinces maîtresses sont douées d'une grande puissance dont les imprudents ont eu souvent à se repentir. Sa forme est généralement aplatie et rectangulaire, mais son dos et ses pattes, d'un brun rougeâtre, sont couverts d'un léger duvet d'une finesse extrême et qui au toucher rappelle le velours.

Les pêcheurs vendent les olivettes assez cher, vu leur rareté et la difficulté qu'ils ont à les prendre. On en ramène parfois au chalut.

5° *Crabe tourteau, dormeur* ou *poings clos*. — Il est assez commun dans les pays



rocheux, et sa pêche, quoique assez fatigante, présente une grande distraction,

On lui a donné ce nom de dormeur ou poings clos, parce qu'il se tient toujours tapi sous de grosses pierres, à moitié enterré dans le sable humide, les pattes ramassées; il a l'air de dormir à poings fermés. Ce crabe est si indolent qu'il ne s'enfuit pas lorsqu'on a découvert sa retraite, et on peut le saisir avec la plus grande facilité, sans qu'il paraisse s'éveiller.

Sa couleur est brun rougeâtre; il est de forme ovale, possède de fortes pinces et atteint souvent une taille énorme. J'ai vu de

ces crabes qui, pinces étendues, mesuraient un demi-mètre, et dont le poids dépassait quatre kilogrammes. J'ai un spécimen de patte d'un de ces monstres qui est d'une colossale grosseur, la pince seule est longue comme un doigt.

Ce crabe forme un mets très apprécié et se vend couramment sur les marchés. On en voit à la devanture des marchands de comestibles, les pattes liées avec des ficelles, car elles se brisent facilement en cuisant. En sauce mayonnaise, c'est un excellent manger, quand il est de taille raisonnable.

Pour capturer ces crabes, il faut aller dans un endroit pierreux assez loin des côtes et en général au pied de rochers recouverts d'eau à marée haute; ils se tiennent sous de gros cailloux recouverts de goémon et d'algues. On doit se munir du panier à couvercle et d'un bâton pour faire levier et faciliter le déplacement des gros cailloux. Si l'endroit est bon, la récolte est vite terminée.

Il faut les faire cuire à l'eau de mer resalée ou au court-bouillon très épicé, car la chair de ces crustacés se pénètre difficilement.

(La suite prochainement.)

LOUDEMER.

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XI. — A Majunga de Madagascar. Mère et fils.

Laissons Colette, Gérard et leurs fidèles compagnons poursuivre ce rude voyage à travers l'Afrique équatoriale et transportons-nous dans la grande île de Madagascar, la perle de l'océan Indien.

Sur la côte occidentale, Majunga, naguère encore poste presque ignoré, s'est subitement élevé à la dignité de station navale. Un *wharf* sur pilotis, allongeant son musoir vers le large, des magasins généraux, des édifices publics, témoignent de sa nouvelle importance. Des cases nombreuses, des usines à

vapeur s'égrènent sur les deux rives de la Betsiboka. La route fameuse, tracée (au prix de quels héroïques efforts!) par l'armée française, se développe dans la direction du Sud. Une foule de colons aux vêtements blancs, au casque de liège, se presse autour de la Douane, attendant l'arrivée du courrier d'Europe, la *Bénoué*, qui a touché à Zanzibar.

Parmi ces curieux, assemblés pour voir le débarquement, une femme d'allure distinguée, au visage triste et doux, attire les regards. On se la désigne, on s'écarte devant elle, avec des

chuchotements respectueux et compatissants.

« Quelle est cette dame, monsieur Valentin? demande un nouveau venu. Elle n'a guère la mine d'une personne accoutumée à faire nombre dans une troupe de badauds...

— Eh quoi! vous ne savez pas, monsieur Dieudonné?... C'est M^{me} Massey!

— M^{me} Massey?...

— Oui, M^{me} Massey, de la *Durance*... D'où sortez-vous donc?...

— En droite ligne de ma briqueterie, comme bien vous pensez.

— Et vous n'avez pas encore entendu parler du naufrage de la *Durance*?...

— Ma foi, non! Je n'ai guère le temps d'aller aux nouvelles, vous savez.

— C'est incroyable. On ne s'entretient pas d'autre chose, ici, depuis six semaines.

— Vous en parlez à votre aise, vous qui êtes à deux pas de la rade et qui n'avez à surveiller que votre scierie!... Si vous meniez, ainsi que moi, une vie de forçat, levé à quatre heures du matin, luttant tout le jour contre la stupidité des hommes et des choses, et faisant les métiers les plus variés pour arriver à mettre mon entreprise en train, vous verriez s'il vous resterait le temps de raisonner sur les faits du jour...

— Allons! allons!... dit M. Gendrin, brave épicier prospère et, par conséquent, disposé à l'optimisme, — vous exagérez! La preuve que vous avez bien quelques loisirs, c'est que vous voici en train de baguenauder, comme un autre, pour le plaisir de voir débarquer des figures d'Europe...

— Pas le moins du monde!... J'attends une machine à débiter les briques, tout simplement... Aussitôt que je la tiendrai, je repartirai dare dare. Et, selon toute probabilité, mes damnés Sakalaves refuseront de s'en servir et je serai obligé de m'atteler moi-même à la manivelle... Enfin! Dites-moi, pendant que nous attendons, l'histoire de cette *Durance*.

— Eh bien, c'était un beau transatlantique marseillais, à destination de Durban, de l'autre côté du canal de Mozambique, commandant Francœur, un vrai loup de mer, dont tout le monde fait l'éloge. La *Durance*

avait pris du charbon à Obock et courait sur Zanzibar, quand elle a rencontré, de nuit, par temps de brume, un autre vapeur qui l'a coupée en deux et coulée net. Sur quoi, ledit vapeur n'a rien eu de plus pressé que de filer, sans demander son reste, en abandonnant ses victimes à leur malheureux sort.

— C'est monstrueux!... La justice maritime doit être saisie de l'affaire?

— Sans doute. Mais que peut-elle?... on ne sait rien sur l'auteur de la catastrophe, pas même sa nationalité. Pas un témoin compétent n'a survécu pour apporter à cet égard un commencement de preuve.

— Mais ne disiez-vous pas justement que cette dame?...

— Cette dame est une des naufragées, oui. Mais on n'a plus entendu parler d'aucun de ceux qui pourraient professionnellement rendre compte des faits, attribuer à chacun sa part de responsabilité dans le désastre. Des passagers ignorants, des femmes affolées ne comprennent guère, en pareil cas, ce qui leur arrive. Ils ont été réveillés en sursaut par un choc épouvantable, jetés à la hâte dans les embarcations, où ils sont restés entassés, frissonnants, ahuris pendant de longues heures de ténèbres et d'horreur... Puis, le jour venu, comme ils erraient au hasard, ballottés au gré de la mer, quelques-uns d'entre eux, une trentaine, ont été recueillis par un transport français, l'*Traouaddy*, et amenés ici.

— Et parmi ces infortunés se trouvait, dites-vous, cette dame?

— Oui, » dit le brave commerçant, en glissant un regard de profonde sympathie vers M^{me} Massey, qui demeurait comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, le regard rivé sur la *Bénoué*, de moment en moment plus distincte.

« ... Cette pauvre femme voyageait avec toute sa famille : son mari, sa fille, ses deux fils et une servante... Elle ne sait rien d'eux tous, sinon que son fils aîné a été sauvé et débarqué à Aden.

— C'est peut-être lui qu'elle attend?

— Très vraisemblablement. Et sans doute aussi des nouvelles, que le courrier peut avoir

recueillies sur son passage. M^{me} Massey (tel est son nom) a reçu l'hospitalité à la Résidence. Tout le monde rivalise d'empressement pour lui marquer le respect et la pitié qu'inspire un si grand malheur. Chacun surveille les journaux et les dépêches pour y découvrir un indice de nature à lui donner quelque espoir... C'est ainsi qu'on a pu signaler, il y a trois semaines, l'arrivée de son fils à Aden...

La *Bénoué* entrait en rade et venait de mouiller son ancre à quelques encablures du wharf. Plusieurs canots se détachaient pour aller au-devant de lui, et dans un de ces canots on pouvait voir M^{me} Massey toute droite, les yeux toujours attachés sur le pont du courrier.

Soudain, un cri s'éleva qui retentit dans tous les cœurs :

« Mon fils!... Mon Henri!... »

Un grand jeune homme blond, de belle mine, dévalait l'escalier du vapeur, se jetait dans le canot, serrait la pauvre femme entre ses bras.

Ce fut alors un déluge de larmes et de paroles presque incohérentes.

« Henri!... mon fils!... mon enfant aimé!... J'avais cru ne jamais te revoir!... L'horrible chagrin!... Et que je suis heureuse!... Mais les autres?... où sont-ils?... N'as-tu rien appris?... Ne sais-tu rien?... »

Dans la foule des embarcations pressées autour du navire, il n'y avait pas un œil qui restât sec. Cependant, le canot revenait au wharf. L'excellent Dieudonné s'avança, le chapeau à la main :

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il à Henri Massey, la liberté que je prends : ici tous les Français se regardent un peu comme étant de la même famille et si vous me permettez de vous le dire, nous avons tous partagé les anxiétés de madame votre mère, comme nous partageons à cette heure sa joie... Ce que je voulais vous dire, monsieur, c'est que madame habite la Résidence. Madame est sans doute trop émotionnée pour vous renseigner ou vous diriger. Si elle veut me permettre de la soutenir avec vous, je vous guiderai.

— Merci, mille fois, monsieur, répondit le jeune homme, encore tout étonné et bouleversé. Maman, croyez-vous que vous pourrez marcher? ajouta-t-il en interrogeant avec tendresse les traits pâlis de sa mère.

— Certes! Je ne suis pas malade le moins du monde... Je suis forte, maintenant que je te tiens, mon Henri... Et si j'ai beaucoup souffert, tu me rends la santé... »

La pauvre mère avait beau dire, ses pas étaient chancelants, on ne passe pas, en quelques instants, d'un profond abîme de douleur aux sommets de la joie sans se ressentir de ce coup d'aile vertigineux. Le bras secourable du bon commerçant ne lui fut pas inutile pour franchir la distance qui séparait le port de la Résidence.

Ici comme sur le wharf, la mère et le fils devaient trouver la plus cordiale sympathie. Le résident de France à Majunga, M. Hagan, avait traité les naufragés de la *Durance* avec la plus grande sollicitude, — rapatriant les uns sans délai, cherchant de l'emploi pour les autres, témoignant à tous un intérêt sincère sous la forme la plus pratique. Sa famille et lui s'étaient, du premier coup, pris d'une véritable passion pour M^{me} Massey ; en lui donnant l'hospitalité, ils avaient adopté ses douleurs et ses espérances : l'arrivée d'Henri devint pour eux une véritable fête domestique. Toute la journée, la mère et le fils furent laissés à leurs épanchements. Mais le soir, pour le dîner, il fallut absolument qu'ils consentissent à partager le modeste gala préparé pour célébrer cette première réunion.

A l'intérêt très sincère de chacun se mêlait une certaine dose de curiosité. On voulait connaître les aventures d'Henri. Pressé de les raconter, il s'exécuta de bonne grâce.

« Sur les causes du désastre, dit-il, je n'en sais pas plus long que les autres : un choc soudain, l'épouvante générale à bord, la notion vague d'un navire à vapeur qui s'éloigne de nous après avoir enfoncé notre coque, — puis l'explosion, la panique, l'organisation du sauvetage... J'étais à la coupée et je me disposais à descendre dans la dernière embar-

cation, quand la voix du commandant Francœur m'arriva du haut de la passerelle, où il était resté :

« — Alerte !... Aux bouées !... Nous coulons... »

« Je n'eus que le temps de me précipiter instinctivement sur une grande couronne de liège suspendue à ma portée. Avant même d'avoir pu me rendre un compte exact de ce qui m'arrivait, je me trouvai submergé ou pour mieux dire happé par une trombe d'eau, et cramponné à mon liège, je perdis le sentiment... »

« Quand je revins à moi, il était grand jour et la brume s'était dissipée. Je me vis seul à la surface de la mer, accroché avec une ténacité de noyé à la bouée, que je serrais à deux mains, passée sous mon menton comme un collier de cheval. Le hasard avait bien fait les choses... Mais comment allait se terminer l'aventure ? Je n'eus guère le loisir d'y songer et je crois bien qu'une syncope nouvelle, ou une suite de syncopes, succéda à ce premier réveil de conscience. Je n'ai qu'un souvenir incertain et vague de ma condition... Depuis un temps que je ne saurais préciser, je flottais comme une épave inanimée, passant tour à tour d'une sorte de rêve à un état de nouvel anéantissement, quand je perçus des voix auprès de moi :

« — *Hallo !... There he is...* »

« — *Where ?...* »

« — *On your left hand...* »

« — *All right ! !...* »

« Je me sentis empoigné par l'épaule, hissé, roulé, bousculé. De nouveau, je perdis connaissance... La sensation brûlante d'un liquide alcoolique, coulant dans ma gorge desséchée, me rappela au sentiment. J'étais couché sur un moelleux divan, dans une grande cabine de navire. Un petit homme aux favoris roux, à la lèvre soigneusement rasée, à l'air très satisfait de lui-même, était en train de m'ingurgiter du cognac, à la cuiller. Cette bonne figure me fit du bien à regarder.

1. « *Hallo !... Il est là...* »

— *Où ?*

— *Sur votre gauche !...*

— *C'est bon. »*

Deux matelots vigoureux me frictionnaient à la brosse, ni plus ni moins qu'une botte à l'écuyère.

« — Allons ! s'écria le docteur, tout va bien ! L'œil est bon, le pouls normal, quoique encore faible. Je réponds du noyé... Laissez-le, mes gars. Comment vous trouvez-vous, cher monsieur ? Mais parlez-vous anglais, d'abord ?... »

« Autant que mon palais encore paralysé me le permettait, je fis entendre que je comprenais, que je me sentais revivre et même que je commençais à trouver exagérée la dose de spiritueux qu'on m'administrait.

« — Bon ! bon !... Une goutte de *brandy* de plus ou de moins n'a jamais fait de mal à personne !... Quand on a avalé autant d'eau de mer que vous venez de le faire, on a besoin, croyez-moi, de se rincer le gosier... Mais si vous en avez assez, tout est dit... Ne vous fatiguez point à parler. Dormez, c'est ce que vous avez de mieux à faire... Et pour avoir l'esprit en repos, sachez que vous êtes à bord du yacht *Lily*, aux mains du docteur Mac-Ivor.

« Sur quoi, le petit homme rabattit sur moi de chaudes couvertures de laine et me laissa. Je me sentais pénétré de bien-être. Sans discuter les injonctions de mon Esculape, je m'endormis profondément pour me réveiller, au bout de quelques heures, presque aussi sain et dispos que dans les conditions ordinaires, mais avec un appétit de loup.

« — Ah ! ah ! vous désirez votre déjeuner, je gage ? fit presque aussitôt la voix du docteur Mac-Ivor, toujours guilleret. Il n'est pas loin, on va vous le servir. Mais vous pouvez m'en croire, les neuf heures que vous venez de dormir vous ont mieux nourri que toutes les viandes du monde. *By Jove !* Quel beau sommeil vous avez, monsieur ! Je vous regardais faire avec envie. Un sommeil de bébé, ma parole... »

« Bientôt une solide collation, à laquelle je fis honneur, comme vous pouvez le croire, acheva de me rendre mes forces. Tout en déjeunant, je contai succinctement mon histoire. Le docteur m'écoutait en me regardant

manger comme il m'avait regardé dormir, avec la plus profonde satisfaction.

« — Tout va bien ! Tout va bien ! répétait-il en se frottant les mains comme si je venais de lui conter la plus heureuse histoire du monde... Il ne vous reste plus qu'à faire votre toilette pour vous présenter à lord Fairfield, votre hôte... Et vous pouvez vous flatter de revenir de loin, j'ose le dire ! Hier, à pareille heure, vous n'en meniez pas large, pas vrai?... »

« — Lord Fairfield ! m'écriai-je. Le yacht qui m'a recueilli est donc celui que nous avons rencontré il y a si peu de temps et qui échangea des politesses avec la *Durance* ? »

« — Parfaitement, le *Lily*. Quant à moi, je ne me trouvais pas sur le pont, au moment de la rencontre, j'étais en train de faire une sieste. Mais j'ai beaucoup entendu parler de la *Durance*... Allons, je vous laisse, cher monsieur, et vais vous annoncer. »

« En dépit des douloureuses préoccupations qui m'avaient assiégé dès mon réveil, j'eus un moment de détresse, il faut l'avouer, à la pensée de me présenter devant des dames dans la tenue sommaire où la catastrophe m'avait surpris et que mon immersion n'avait pas dû contribuer à rendre correcte. Un coup d'œil me rassura. Non seulement l'élégante cabine où j'avais été transporté était amplement fournie de tout ce qu'il faut pour procéder à une toilette méticuleuse, mais une tenue complète de yachtman en flanelle blanche se trouvait déposée au pied de mon lit. Je l'essayai. Elle était très suffisamment à ma taille. Combien je remerciai dans mon cœur l'excellent docteur Mac-Ivor de cette hospitalière prévoyance ! »

« J'achevais de m'étriller à fond et de revêtir mes vêtements d'emprunt, quand il reparut pour m'avertir que j'étais attendu, et je le suivis sans plus tarder. »

« J'admire, en passant, la beauté des installations intérieures du yacht, — les cloisons revêtues de bois précieux, les tentures éclatantes, les tapis moelleux, les moustiquaires vaporeuses. Dans le rouff, qui servait de fumoir, nous trouvâmes lord Fairfield, et je

reconnus aussitôt le jeune homme aux allures nonchalantes entrevu l'avant-veille. »

« Il m'accueillit de manière à me mettre tout de suite à l'aise en me demandant le détail de notre aventure. Sous son air endormi lord Fairfield cache une passion décidée pour toutes les choses de la mer. Il commande son yacht en personne, lui a fait accomplir de prodigieux voyages au long cours, et tout ce qui touche aux questions nautiques est à ses yeux de première importance. Il écouta avec un intérêt évident la relation du désastre, en m'arrêtant de temps à autre pour avoir un renseignement plus précis. Puis, il réfléchit, calcula, consulta son livre de bord qu'il envoya prendre chez lui. »

« — Nous n'avons pas quitté ces parages, dit-il enfin, et je crois pouvoir affirmer que rien d'essentiel n'a pu échapper à notre observation. Seul un gros navire a pu éventrer la *Durance*, de la manière que vous dites, sans subir lui-même des avaries irrémédiables. Or, parmi les vapeurs d'importance que nous avons signalés, en considérant l'heure et le lieu, je n'en vois que deux qui, par la masse et la vitesse, fussent capables de causer un tel désastre : ce sont le *Dreadnought* et le *Hamburger*. L'un est un croiseur anglais, noble vaisseau, noblement monté, que j'absous sans examen de toute imputation injurieuse. Le malfaiteur, je l'affirme, n'est pas, — ne peut pas être lui. »

« — Assurément, m'écriai-je, pas un navire de guerre anglais ou français n'aurait déserté le théâtre de la catastrophe qu'il aurait causée ! »

« — C'est ma conviction. Quoique je sois seulement un marin amateur, j'ai vu dans mes croisières bien des exemples d'héroïsme obscur, d'oubli de soi, de dévouement sans phrases, et la flotte française comme la nôtre est à cet égard au-dessus du soupçon... Mais, sur l'Océan comme ailleurs, il y a des brigands et des traîtres. Il est des navires comme des gens, *sans aveu*... Je crains bien que le *Hamburger* ne soit du nombre. Son allure m'a paru louche, et son commandant — que j'ai salué selon une coutume invaria-

ble — m'a laissé une fâcheuse impression. Il a dit s'appeler Lupus et s'en aller à Zanzibar avec un chargement de machines agricoles. Du diable, s'il n'allait pas plutôt à la côte de Mozambique échanger des armes et des munitions contre de la chair humaine!... Toute la soirée, après l'avoir quitté, je suis resté hanté de vagues défiances à son endroit. Maintenant, mon opinion est faite. Celui qui vous a coulés, monsieur Massey, c'est le *Hamburger* et son capitaine Lupus; si tel est son nom, ce que je ne crois qu'à demi!

— Ah! si vous dites vrai, m'écriai-je, et si jamais la preuve en est faite, je jure de m'attacher sans relâche au châtement du misérable qui fuit honteusement dans l'ombre sans tendre la main à ses victimes!... Mais cette preuve, comment la faire?...

— C'est peut-être plus aisé que vous ne pensez. Une collision pareille n'est pas sans laisser des traces sur celui qui la cause. Le coupable doit avoir des avaries visibles. D'autre part, les matelots sont peu discrets de leur nature, même quand ils collaborent à des œuvres de ténèbres. Des haines, des mécontentements personnels peuvent les déterminer à parler. Aussitôt arrivé à Aden où nous rentrons tout droit, je ferai ma déclaration et vous ferez la vôtre. Mais je ne m'en tiendrai pas là. Je compte poursuivre mon enquête à ma manière, et je serais surpris si je n'arrivais pas à une conviction positive. Qui vivra verra!...

— Quant à moi, dis-je avec un triste retour vers ceux que j'aime et dont j'ignorais le sort, j'ai mieux à faire que de poursuivre un scélérat. J'ai à retrouver les miens, s'ils sont encore au monde, et c'est à cette œuvre que je dois d'abord consacrer la vie que je vous dois. »

Là-dessus, je renouvelai à mon hôte l'expression de ma gratitude. Il accueillit mes remerciements avec un mélange caractéristique d'*humour* et de brusquerie :

« Je ne puis, ni ne voudrais vous empêcher d'éprouver un sentiment qui sied aux cœurs bien nés, me dit-il, non sans une pointe d'ironie; après tout, il n'est pas de présent plus

précieux, n'est-ce pas, que la vie!... Mais de grâce, ne me sachez, à moi personnellement, aucun gré de votre sauvetage. J'abhorre, avant toutes choses, de me parer d'un plumage emprunté : c'est ma cousine miss Mowbray qui vous a signalé. C'est le gabier Carter qui vous a repêché; c'est le docteur Mac-Ivor qui vous a soigné; toute ma part dans cette affaire consiste à écouter un récit qui m'intéresse; il n'y a pas là matière à réclamer les lauriers du philanthrope!...

— Très bien, mylord, dis-je avec une résignation forcée; je l'essayerai, pour ne pas vous importuner, d'oublier que l'air que je respire, la nourriture que je prends, l'abri qui me protège, sont autant d'appoints à ma dette; je tâcherai de me persuader que ces vêtements que je porte ont crû naturellement sur ma personne... »

Il rit de bonne grâce.

« C'est une chance que nous nous soyons trouvés à peu près de même taille. Et maintenant que penseriez-vous d'aller dire bonjour à ces dames? »

J'acceptai, comme on peut croire, sans me faire prier, et une minute plus tard, je me trouvais au milieu du cercle gracieux que nous avions admiré si peu de temps auparavant du pont de la *Durance*. La scène et l'heure étaient les mêmes. Près du samovar fumant, la douairière trônait, les deux blondes misses Mowbray s'empresaient autour de leur tante, et la belle lady Théodora Higgins, assise un peu à l'écart, paraissait songeuse. (Grâce au pauvre Brandevin, un de nos compagnons de désastre, j'étais, comme vous voyez, au courant des noms et de l'état social de ces dames avant la présentation.) Elles me firent un aimable accueil; toutes me questionnèrent curieusement, et aussitôt que j'eus accepté une tasse de thé, il me fallut recommencer pour la troisième fois le récit de mes aventures.

La vie en yacht est assez monotone. C'est bien porté : on y va donc courageusement; mais, à part lord Fairfield, pour qui le moindre incident nautique est d'un intérêt palpitant, il n'était guère un passager du *Lily* qui ne

s'ennuyât à mourir. Aussi l'intermède inattendu qu'apportait ma présence devait-il être bien accueilli.

Les hommes se rapprochèrent peu à peu. C'étaient, outre le docteur et le maître du yacht, M. Algernon Higgins, son beau-frère, le colonel Huthwaite, du 11^e hussards (un colonel de trente ans à peine, chose qui, je crois, ne se voit plus guère qu'en Angleterre), et deux ou trois autres dont j'oublie les noms.

Tout ce monde entra vivement dans la discussion des faits du désastre et des causes probables, et l'opinion à peu près unanime fut que lord Fairfield devait avoir deviné juste, soit en assignant au *Hamburger* la responsabilité de la catastrophe, soit en jugeant que le coupable ne se laisserait pas aisément rattraper et convaincre de son méfait.

« Une fois lancés sur cette piste, il n'était plus un des passagers qui ne se figurât de bonne foi avoir pressenti quelque chose de suspect à la rencontre du nouveau vaisseau-fantôme; l'imagination aidant, la plupart se flattèrent, après coup, d'avoir lu, malgré l'obscurité croissante, la possibilité de tous les crimes sur la face du sinistre *Lupus*.

« Je fus, comme de juste, présenté dans les formes à celle des misses Mowbray qui m'avait la première signalé au large, flottant sur une bouée. Elle voulut bien accepter avec grâce les remerciements émus que je lui adressai. Sa sœur et elle m'interrogèrent alors sur la charmante personne qu'elles avaient remarquée entre toutes sur le pont de la *Durance*, et avec qui elles avaient échangé des sourires et des saluts. Elles décrivirent minutieusement son visage, son costume, sa tenue. Il était impossible de se méprendre aux détails qu'elles avaient notés. Et quand je leur eus dit, d'une voix mal assurée, que celle vers qui était allée leur sympathie était ma propre sœur, ma bien-aimée Colette, l'orgueil et la joie de notre maison, perdue aujourd'hui ou peut-être exposée à toutes les souffrances, à tous les périls, les deux aimables filles fondirent en larmes, — témoignage précieux de pitié que jamais je ne pourrai oublier et dont je leur garderai une éternelle reconnaissance. »

Ici Henri Massey s'arrêta, parce que l'émotion lui coupait la parole, et aussi parce que la pauvre mère ne pouvait plus réprimer son amer chagrin. Mais, sur un signe amical du résident, qui voyait la nécessité de faire diversion, il s'empressa de reprendre son récit :

« Le *Lily* se dirigeait sur Aden, comme je vous l'ai dit; et aucune parole ne saurait exprimer l'impatience que j'avais d'y arriver.

« Une fois le souffle de vie recouvré, et la première fièvre de questions épuisée, quand on me laissa enfin le temps de penser, toutes les craintes et toutes les angoisses dormantes en moi revinrent m'assaillir avec une force centuplée. Dans l'accablement du réveil, dans les heures troubles qui avaient suivi, dans le sommeil de plomb où m'avait plongé la fatigue, mes impressions étaient demeurées comme engourdies, émoussées. Puis, un sentiment de surprise, de résurrection émerveillée, avait dominé chez moi, me disposant vaguement à l'espérance; il m'avait semblé raisonnable, légitime de croire que, puisque moi, seul et abandonné sur cette frêle bouée, j'étais en définitive hors de péril, tous ceux qui m'étaient chers, ayant l'abri d'une embarcation, l'aide de leurs semblables, la possibilité de se concerter et d'unir leurs efforts pour le salut, devaient, plus tôt que moi encore, être arrivés au port. Mais bientôt la réflexion avait ébranlé ces espérances. Qui m'assurait qu'ils étaient restés maîtres de leurs canots! Que savais-je des hasards où ils se trouvaient jetés? Comment oser croire que dans le tumulte de cette mer houleuse, dans l'horreur de cette nuit noire, les diverses embarcations qui portaient tout ce que j'ai de précieux au monde, avaient pu marcher ensemble, éviter d'être dispersées?

« Je me rappelais avec épouvante ces mesures nécessaires, mais cruelles, par lesquelles toute discussion, tout pourparler, tout choix avait été inexorablement interdit. Une minute d'indécision pouvait coûter plusieurs vies! Ainsi chacun avait été embarqué au hasard, sans distinction de personnes, tous étant devenus égaux devant le péril; et si par hasard une place dans l'un des canots

avait pu paraître préférable à une autre, à cette heure, le dernier passager de la *Durance* y avait autant de droits que les autres.

« J'étais à peu près sûr que ma sœur était embarquée avec la fidèle servante qui nous avait suivis dans notre exode, et malgré les supplications de mon jeune frère qui aurait voulu, le brave enfant, être des derniers sur le navire qui sombrait, je l'avais vu, à mon inexprimable soulagement, descendre de force dans le même canot. Tous les trois étaient donc demeurés réunis, et je n'avais pas perdu de vue mon père qui, sous les ordres du commandant, se multipliait, faisait l'ouvrage de dix hommes de cœur. Mais où était ma chère, mon adorée mère? En vain je cherchai, je m'enquis autant que faire se pouvait dans cette hâte désespérée. Je ne parvins à rien savoir, ni du moment où elle avait quitté le pont de la *Durance*, ni des compagnons que le hasard lui avait donnés. Malgré la sourde angoisse qui m'étreignait à ce sujet, je ne m'étais pas cependant rendu compte, dans le tumulte de la première heure, des conséquences de cette séparation. Ce qui pressait pour chacun, c'était de trouver quatre planches solides, de s'éloigner au plus vite du tourbillon qui, dans un instant, menacerait de tout engouffrer. Ceux qui gouvernaient les canots auraient sûrement la présence d'esprit de chercher à ne pas se débâter, on se rejoindrait, et il serait temps alors de choisir ses compagnons et de se grouper par famille.

« Or je savais maintenant ce que valaient ces calculs. Personnellement, je n'avais pu profiter ni d'un canot, ni du voisinage de mes amis; pourquoi les autres auraient-ils été plus heureux? Certes, la chose était *possible*; mais quel argument raisonnable pouvait me persuader que c'était *probable*? Hélas! il y en avait dix contre un pour me représenter la fragilité de cette espérance! Et si le bonheur voulait qu'ils eussent échappé à la mort immédiate, l'incertitude de leur destin, l'idée de les savoir poussés au hasard sur les mers, ou errant à l'aventure sur des terres inconnues, sans pouvoir rien faire pour eux, me causait une angoisse si poignante, qu'il me

semblait par moments que ma raison allait sombrer. Nul doute que la nécessité de me contraindre et de garder quelque apparence de force d'âme devant des étrangers ne m'ait été d'un réel secours en ces heures cruelles.

« Que vous dirai-je? Enfin nous abordons à Aden. Voici des lettres pour les passagers du *Lily*, des journaux que je consulte avec avidité... Ce fut encore l'œil perçant de miss Mowbray qui tomba sur la première bonne nouvelle. Triomphante, elle me passa le papier imprimé où elle venait de découvrir une dépêche de Zanzibar, relative au désastre de la *Durance*. Un transport français, l'*Iraouaddy*, avait recueilli en mer une des embarcations, avec trente naufragés, et parmi ces naufragés, qu'il emmenait à Majunga de Madagascar, il y avait M^{me} Massey!... Ah! quels moments!... Quel tumulte de craintes et d'espérances! Comment peut-on, sans mourir, passer à travers de telles épreuves?...

« Il fut immédiatement décidé que je prendrais passage sur le premier navire à destination de Majunga. Lord Fairfield voulut bien m'avancer les fonds nécessaires; je partis pour Obock, et — me voilà!... »

M. Hagan et sa famille avaient partagé, en écoutant ce récit, toutes les poignantes émotions de M^{me} Massey, qu'ils avaient voulu garder chez eux depuis son arrivée et qu'ils aimaient comme une parente de prédilection. Quand les dames et les enfants se furent retirés, le résident et Henri se promenèrent quelque temps au jardin, fumant et causant.

Pressé de questions amicales sur ses projets, le jeune homme n'avait fait aucune difficulté d'avouer que son plus vif désir était désormais de s'arranger pour gagner le Transvaal avec sa mère.

« C'est là que nous allions, dit-il; où que soient mon père et les deux enfants, c'est toujours vers ce but qu'ils doivent tendre. Dans l'impossibilité où nous sommes de correspondre autrement, tous se disent, j'en suis bien sûr, que là doit être notre rendez-vous général.

— Je le crois volontiers, répondit M. Hagan.

Mais ne pensez-vous pas qu'il peut être utile, sinon nécessaire, de rester encore quelques semaines ou même quelques mois à portée des dépêches maritimes?... Où que les embarcations de la *Durance* aient été poussées par les vents et les courants, c'est à Zanzibar ou ici qu'il y a le plus de chances d'en avoir de promptes nouvelles. Laissez-moi vous conseiller de les attendre ici.

— C'est ce que je ferai de grand cœur, s'il m'est possible de trouver du travail. Mais vous pensez bien, monsieur le Résident, que pour rien au monde je ne voudrais, avec ma mère, abuser plus longtemps de votre généreuse hospitalité...

— Du travail ! Ce n'est pas ce qui manque à Madagascar ! N'avons-nous pas tout à faire, dans ce pays neuf?... Certes, si un devoir véritablement sacré et un raisonnement que je trouve juste ne vous appelaient au Transvaal, c'est bien à Majunga que je vous dirais de vous fixer de préférence, en bon Français que vous êtes... Ne parlons que du présent et cau-

sons à cœur ouvert : quelle est votre spécialité ?

— Je suis surtout métallurgiste, dit Henri ; mais nous apprenons, à l'École centrale, beaucoup de choses voisines de la métallurgie, —

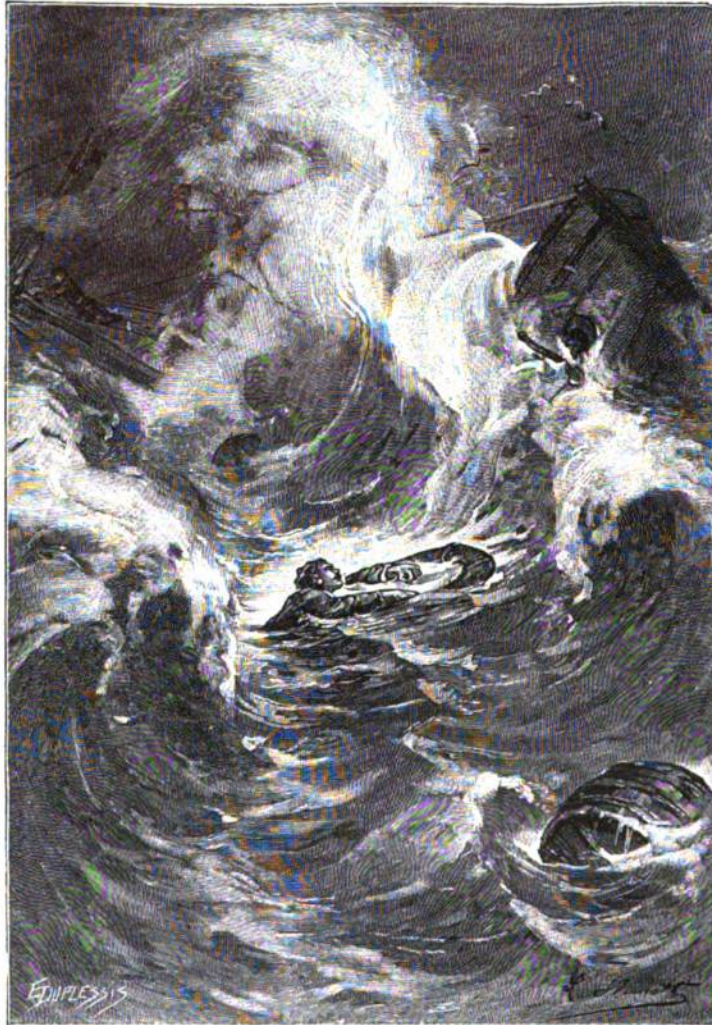
la construction, les machines, l'hydraulique ; je me suis préparé à devenir, au besoin, un ingénieur « à tout faire » et je puis accepter en conscience un certain nombre de tâches diverses. Pour mieux dire, ajouta le jeune homme, du ton le plus résolu, je suis prêt à accepter *n'importe quel ouvrage propre*, — fallût-il, pour commencer, m'enbaucher comme manœuvre !...

— Et vous avez grande-

ment raison, dit le résident sans sourire : c'est avec ce parti pris qu'on triomphe de toutes les infortunes. Espérons pourtant qu'il se trouvera, sans trop tarder, des occupations plus dignes de vos aptitudes !... »

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XVI

L'île Tsalal.

La nuit se passa sans alerte. Aucun canot n'avait quitté l'île. Aucun indigène ne se montrait sur son littoral. La seule conclusion à tirer de là, c'était que la population devait occuper l'intérieur. En effet, nous savions, d'après le récit, qu'il fallait marcher trois ou quatre heures avant d'atteindre le principal village de Tsalal.

Donc l'*Halbrane* n'avait pas été aperçue à son arrivée, et cela valait mieux en somme.

Nous étions mouillés à trois milles de la côte, sur dix brasses de fond.

Dès six heures on leva l'ancre, et la goélette, servie par une petite brise matinale, vint prendre un nouveau mouillage à un demi-mille d'une ceinture de corail, semblable aux anneaux coralligènes de l'océan Pacifique. De cette distance, il était assez aisé de saisir l'île dans tout son ensemble.

Neuf à dix milles de circonférence, — ce que n'avait pas mentionné Arthur Pym, — une côte très abrupte d'un accès difficile, de longues plaines arides, noirâtres, encadrées d'une suite de collines de médiocre altitude,

tel est l'aspect que présentait Tsalal. Je le répète, le rivage était désert. On ne voyait pas une embarcation au large ni dans les criques. Il ne s'élevait aucune fumée au-dessus des roches, et il semblait bien qu'il n'y eût pas un seul habitant de ce côté.

Que s'était-il donc passé depuis onze ans?... Peut-être le chef des indigènes, ce Too-Wit, n'existait-il plus?... Soit, mais la population relativement nombreuse... et William Guy... et les survivants de la goélette anglaise?...

Lorsque la *Jane* avait paru sur ces parages, c'était la première fois que les Tsalalais voyaient un navire. Aussi, dès leur arrivée à bord, l'avaient-ils prise pour un énorme animal, sa mâture, pour des membres, ses voiles, pour des vêtements. Maintenant, ils devaient savoir à quoi s'en tenir à ce sujet. Or, s'ils ne cherchaient pas à nous rendre visite, à quoi fallait-il attribuer cette conduite singulièrement réservée?...

« A la mer, le grand canot! » commanda le capitaine Len Guy d'une voix impatiente.

L'ordre fut exécuté, et le capitaine Len Guy, s'adressant au lieutenant :

« Jem, fais descendre huit hommes avec Martin Holt, Hunt à la barre. Tu resteras au mouillage, et veille du côté de la terre comme du côté de la mer...

— Soyez sans inquiétude, capitaine.

— Nous allons débarquer, et nous tenterons de gagner le village de Klock-Klock. S'il survenait quelque complication au large, préviens par trois coups de pierrier...

— C'est entendu, trois coups tirés à une minute d'intervalle, répondit le lieutenant.

— Si tu ne nous as pas vus reparaitre avant le soir, envoie le second canot bien armé avec dix hommes sous la direction du bosseman, et qu'ils stationnent à une encablure du rivage, afin de nous recueillir.

— Ce sera fait.

— En aucun cas tu ne quitteras le bord, Jem...

— En aucun cas.

— Si nous n'avions pas été retrouvés, après avoir fait tout ce qui serait en ton pouvoir, tu prendrais le commandement de la goélette et tu la ramènerais aux Falklands...

— C'est convenu. »

Le grand canot fut vite paré. Huit hommes s'y embarquèrent, non compris Martin Holt et Hunt, tous armés de fusils, de pistolets, la cartouchière pleine, le couteau à la ceinture.

A ce moment je m'avançai et dis :

« Ne me permettez-vous pas de vous accompagner à terre, capitaine?... »

— Si cela vous convient, monsieur Jeorling. »

Rentré dans ma cabine, je pris mon fusil, — un fusil de chasse à deux coups, — la poire à poudre, le sac à plomb, quelques balles, et je vins rejoindre le capitaine Len Guy, qui m'avait gardé une place à l'arrière.

L'embarcation déborda, et, vigoureusement menée, se dirigea vers le récif afin de découvrir la passe par laquelle Arthur Pym et Dirk Peters l'avaient franchi, le 19 janvier 1828, dans le canot de la *Jane*.

C'est à ce moment que les sauvages étaient apparus sur leurs longues pirogues... que

William Guy leur avait montré un mouchoir blanc en signe d'amitié... qu'ils avaient répondu par les cris d'*anamoo-moo* et *lamlama*... et que le capitaine leur avait permis de venir à bord avec leur chef Too-Wit.

Le récit déclare que des relations amicales s'établirent alors entre ces sauvages et les hommes de la *Jane*. Il fut décidé qu'une cargaison de biches de mer serait embarquée, au retour de la goélette, qui, sur les instigations d'Arthur Pym, allait pousser une pointe vers le sud. Quelques jours après, le 1^{er} février, on le sait, le capitaine William Guy et trente et un des siens avaient été victimes d'un guet-apens dans le ravin de Klock-Klock, et, des six hommes restés à la garde de la *Jane*, détruite par une explosion, il ne s'en sauva pas un seul.

Pendant vingt minutes, notre canot côtoya le récif. Dès que la passe eut été découverte par Hunt, il s'y engagea, afin d'atteindre une étroite coupure des roches.

Deux matelots furent laissés dans le canot, qui traversa le petit bras, large de deux cents toises, et vint jeter son grappin sur les roches, à l'entrée même de la passe.

Après avoir remonté la gorge sinueuse qui donnait accès sur la crête du rivage, notre petite troupe, Hunt en tête, se dirigea vers le centre de l'île.

Le capitaine Len Guy et moi, tout en marchant, échangeons nos remarques au sujet de ce pays qui, au dire d'Arthur Pym, « diffèrait essentiellement de toutes les terres visitées jusqu'alors par des hommes civilisés ».

Nous le verrions bien. Dans tous les cas, ce que je puis dire, c'est que la couleur générale des plaines était noire, comme si l'humus eût été fait d'une poussière de laves, et que, nulle part, on ne voyait rien « qui fût blanc ».

A cent pas de là, Hunt se mit à courir vers une énorme masse rocheuse. Dès qu'il l'eut atteinte, il la gravit avec l'agilité d'un isard, il se dressa au sommet et promena ses regards sur un espace de plusieurs milles.

Hunt semblait être dans l'attitude d'un homme « qui ne s'y reconnaissait pas ».

« Qu'a-t-il donc?... me demanda le capi-

taine Len Guy, après l'avoir observé avec attention.

— Ce qu'il a, répliquai-je, je ne sais, capitaine. Mais, vous ne l'ignorez pas, tout est bizarre en cet homme, tout est inexplicable dans ses manières, et, par certains côtés, il mériterait de figurer parmi les êtres nouveaux qu'Arthur Pym prétend avoir rencontrés sur cette île!... On dirait même que...

— Que?... » répéta le capitaine Len Guy.

Et alors, sans terminer ma phrase, je m'écriai :

« Capitaine, êtes-vous certain d'avoir fait une bonne observation, quand vous avez pris hauteur hier?...

— Assurément.

— Ainsi votre point?...

— M'a donné 83° 20' de latitude et 43° 5' de longitude...

— Exactement?...

— Exactement.

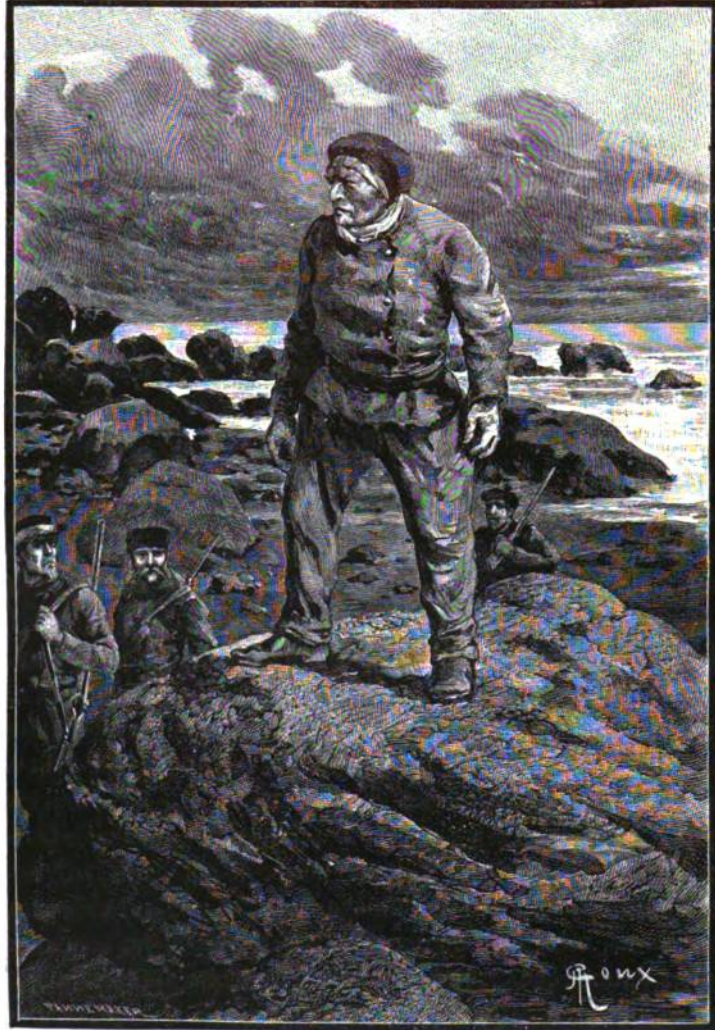
— Il n'y a donc pas à mettre en doute que cette île soit l'île Tsalal?...

— Non, monsieur Jeorling, si l'île Tsalal est bien au gisement indiqué par Arthur Pym. »

Effectivement, il ne pouvait naître aucun doute à ce sujet. Il est vrai, si Arthur Pym ne s'était pas trompé sur ce gisement exprimé en degrés et en

minutes, que devait-on penser de la fidélité de son récit, concernant la région que traversa notre petite troupe sous la direction de Hunt? Il parle d'étrangetés qui ne lui étaient point familières... Il parle d'arbres dont aucun ne ressemblait aux produits de la zone torride, ni de la zone tempérée, ni de la zone glaciale du nord, ni à ceux des latitudes inférieures méridionales, — ce sont ses propres expressions... Il parle de roches d'une structure nouvelle, soit par leur masse, soit par leur stratification... Il parle

de ruisseaux prodigieux, dont le lit contenait un liquide indescriptible sans apparence de limpidité, une sorte de dissolution de gomme arabique, partagée en veines distinctes, qui offraient tous les chatoyements de la soie



changeante, et que la puissance de cohésion ne rapprochait pas, après qu'une lame de couteau les avait divisées...

Eh bien, il n'y avait rien — ou il n'y avait plus rien de tout cela! Pas un arbre, pas un arbrisseau, pas un arbuste ne se montrait à travers la campagne... Des collines boisées entre lesquelles devait s'étaler le village de Klock-Klock, nous ne vîmes pas apparence... De ces ruisseaux où les hommes de la *Jane* n'avaient point osé se désaltérer, je n'aperçus pas un seul, — non pas même une goutte

d'eau ni ordinaire ni extraordinaire... Partout l'affreuse, la désolante, l'absolue aridité!...

Cependant, Hunt marchait d'un pas rapide, sans montrer aucune hésitation. Il semblait qu'un instinct naturel le conduisit, ainsi que ces hirondelles, ces pigeons voyageurs, ramenés à leurs nids par le plus court, — à vol d'oiseau, « à vol d'abeille », disons-nous en Amérique. Je ne sais quel pressentiment nous incitait à le suivre comme le meilleur des guides, un Bas de Cuir, un Renard Subtil!... Et — après tout — était-il peut-être le compatriote de ces héros de Fenimore Cooper?...

Mais, je ne saurais trop le répéter, nous n'avions pas devant les yeux cette contrée fabuleuse décrite par Arthur Pym. Ce que nos pieds foulaient, c'était un sol tourmenté, ravagé, convulsionné. Il était noir... oui... noir et calciné comme s'il eût été vomé des entrailles de la terre sous l'action des forces plutoniennes. On eût dit que quelque effroyable et irrésistible cataclysme l'avait bouleversé sur toute sa surface.

Quant aux animaux dont il est question dans le récit, nous n'en apercevions plus un seul, — ni les canards de l'espèce *anas valisneria*, ni les tortues galapagos, ni les boubies noires, ni ces oiseaux noirs taillés comme des busards, ni les cochons noirs, à queue touffante et à jambes d'antilopes, ni ces sortes de moutons à laine noire, ni les gigantesques albatros à plumage noir... Les pingouins, même, si nombreux dans les parages antarctiques, semblaient avoir fui cette terre, devenue inhabitable... C'était la solitude silencieuse et morne du plus affreux désert!

Et aucun être humain... personne... pas plus à l'intérieur de l'île que sur le rivage!

Au milieu de cette désolation, restait-il encore chance de retrouver William Guy et les survivants de la *Jane*?...

Je regardai le capitaine Len Guy. Son visage pâle, son front creusé de profondes rides, disaient trop clairement que l'espoir commençait à l'abandonner...

Nous atteignîmes enfin la vallée dont les plis enveloppaient autrefois le village de

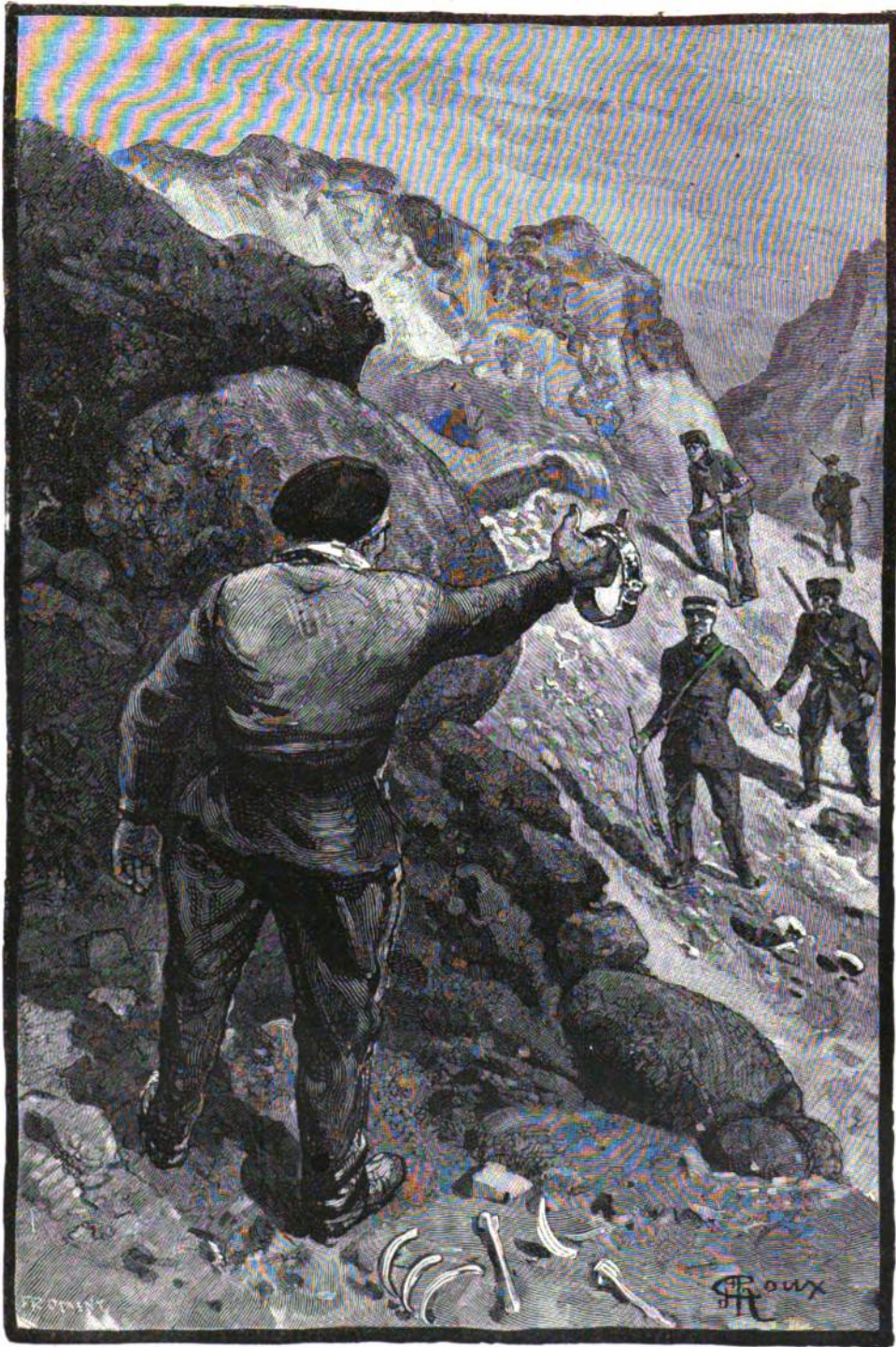
Klock-Klock. Là, comme ailleurs, complet abandon. Plus une seule de ces habitations, — et combien misérables elles étaient alors, — ni ces yampous, formées d'une grande peau noire reposant sur un tronc d'arbre coupé à quatre pieds de terre, ni ces huttes faites de branches rabattues, ni ces trous de troglodytes évidés dans les parois de la colline, à même d'une pierre noire qui ressemblait à de la terre à foulon... Et ce ruisseau qui clapotait en descendant les pentes du ravin, où était-il, et de quel côté s'enfuyait son eau magique, roulant sur un lit de sable noir?...

Quant à la population tsalalaise, ces hommes presque entièrement nus, quelques-uns vêtus d'une peau à fourrure noire, armés de lances et de massues, et ces femmes droites, grandes, bien faites, « douées d'une grâce et d'une liberté d'allure qu'on ne retrouve pas dans une société civilisée », — encore les propres expressions d'Arthur Pym, — et cette multitude d'enfants qui leur faisaient cortège... Oui! qu'était devenu tout ce monde d'indigènes à la peau noire, à la chevelure noire, aux dents noires, que la couleur blanche remplissait d'épouvante?...

En vain cherchai-je la case de Too-Wit, faite de quatre grandes peaux que liaient entre elles des chevilles de bois, et assujetties par de petits pieux fichés en terre. Je n'en reconnus même pas la place!... Et c'était là, cependant, que William Guy, Arthur Pym, Dirk Peters et leurs compagnons avaient été reçus non sans des marques de respect, tandis que la foule des insulaires se pressait au dehors... C'était là que fut servi le repas où figuraient des entrailles palpitantes d'un animal inconnu que Too-Wit et les siens dévorèrent avec une répugnante avidité...

A cet instant une éclaircie se fit dans mon cerveau. Ce fut comme une révélation. Je devinai ce qui s'était passé sur l'île, quelle était la raison de cette solitude, la cause de ce bouleversement dont le sol portait encore les traces...

« Un tremblement de terre!... m'écriai-je. Oui! il a suffi de deux ou trois de ces ter-



SON ÉNORME MAIN, QUI SE TENDAIT VERS NOUS, TENAIT UN COLLIER DE MÉTAL...

(Page 368.)

ribles secousses, si communes en ces régions sous lesquelles la mer pénètre par infiltration!... Un jour, les quantités de vapeur accumulées se fraient une issue et anéantissent tout à la surface...

— Un tremblement de terre aurait changé à ce point l'île Tsalal?... murmura le capitaine Len Guy.

— Oui, capitaine, et il a détruit cette végétation particulière... ces ruisseaux au liquide bizarre... ces étrangetés naturelles, enfouies maintenant dans les profondeurs du sol et dont nous ne retrouvons aucune trace!... Rien ne se voit plus ici de ce qu'avait vu Arthur Pym!... »

Hunt, qui s'était approché, écoutait, relevant et abaissant son énorme tête en signe d'approbation.

« Est-ce que ces contrées de la mer australe ne sont pas volcaniques? repris-je. Est-ce que si l'*Halbrane* nous transportait à la Terre Victoria, nous n'y trouverions pas l'Erebus et le Terror en pleine éruption?...

— Cependant, fit observer Martin Holt, s'il y avait eu éruption, on verrait des laves...

— Je ne dis pas qu'il y ait eu éruption, répondis-je au maître-voilier, mais je dis que le sol a été remué de fond en comble par un tremblement de terre! »

En y bien réfléchissant, l'explication que je donnais méritait d'être admise.

Et il me revint alors à la mémoire que, d'après le récit d'Arthur Pym, Tsalal appartenait à un groupe d'îles qui s'étendait vers l'ouest. Si elle n'avait pas été détruite, il était possible que la population tsalalaise se fût enfuie sur une des îles voisines. Il conviendrait donc d'aller reconnaître cet archipel, où les survivants de la *Jane* avaient pu trouver refuge, après avoir quitté Tsalal, qui, depuis le cataclysme, ne devait plus offrir aucune ressource...

J'en parlai au capitaine Len Guy.

« Oui, s'écria-t-il, — et des larmes jaillissaient de ses yeux, — oui... il se peut!... Et, pourtant, comment mon frère, comment ses malheureux compagnons auraient-ils eu le moyen de s'enfuir, et n'est-il pas plus pro-

bable qu'ils ont tous péri dans ce tremblement de terre?... »

Un geste de Hunt qui signifiait : Venez! nous entraîna sur ses pas.

Après s'être enfoncé, à travers la vallée, de deux portées de fusil, il s'arrêta.

Quel spectacle s'offrit à nos regards!

Là gisaient en tas des monceaux d'ossements, des amas de sternums, de tibias, de fémurs, de vertèbres, des débris de toute cette charpente qui compose le squelette humain, et sans un lambeau de chair, des agglomérations de crânes avec quelques touffes de cheveux, — enfin un amoncellement énorme qui avait blanchi à cette place!...

Devant ce formidable ossuaire, nous fûmes saisis d'épouvante et d'horreur!

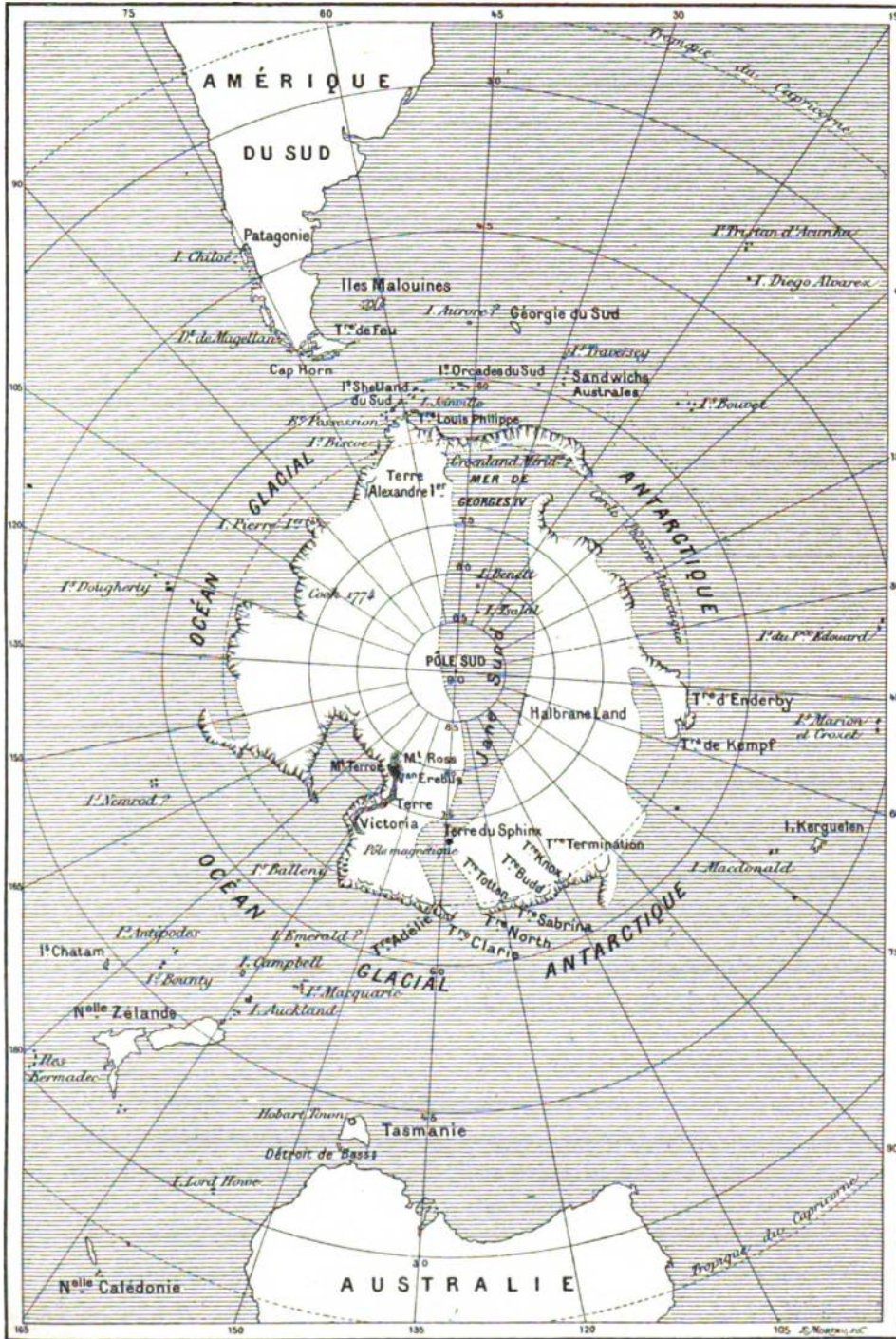
Était-ce donc là ce qui restait de la population de l'île, évaluée à plusieurs milliers d'individus?... Mais, s'ils avaient succombé jusqu'au dernier dans ce tremblement de terre, comment expliquer que ces débris fussent répandus à la surface du sol et non enfouis dans ses entrailles?... Et puis, pouvait-on admettre que ces indigènes, hommes, femmes, enfants, vieillards, eussent été surpris à ce point qu'ils n'avaient pas eu le temps de gagner avec leurs embarcations les autres îles du groupe? . .

Nous demeurions immobiles, accablés, désespérés, incapables de prononcer une parole!

« Mon frère... mon pauvre frère! » répétait le capitaine Len Guy, qui venait de s'agenouiller.

Cependant, en y réfléchissant, il y avait des choses que mon esprit se refusait à admettre. Ainsi comment accorder cette catastrophe avec les notes du carnet de Patterson?... Ces notes disaient formellement que le second de la *Jane*, sept mois auparavant, avait laissé ses compagnons sur l'île Tsalal. Ils ne pouvaient donc avoir péri dans ce tremblement de terre, qui, étant donné l'état des ossements, remontait à plusieurs années, et qui devait s'être produit après le départ d'Arthur Pym et de Dirk Peters, puisque le récit n'en parlait pas...

En vérité, ces faits étaient inconciliables. | de la *Jane* n'étaient pas parmi eux... Mais
Si le tremblement de terre était de date ré- | alors... où étaient-ils?...



CARTE DU PÔLE SUD.

cente, ce n'était pas à lui qu'il fallait attribuer la présence de ces squelettes, déjà blanchis par le temps. En tout cas, les survivants

Comme la vallée de Klock-Klock ne se prolongeait point au delà, il y eut nécessité de revenir sur nos pas, afin de reprendre le che-

min du littoral. Nous avions à peine franchi un demi-mille, le long des talus, lorsque Hunt s'arrêta de nouveau devant quelques fragments d'os presque à l'état de poussière, et qui ne semblaient pas appartenir à un être humain.

Était-ce donc les restes de l'un de ces bizarres animaux décrits par Arthur Pym, et dont nous n'avions pas aperçu un seul échantillon jusqu'alors?...

Un cri — ou plutôt une sorte de rugissement sauvage — s'échappa de la bouche de Hunt.

Son énorme main, qui se tendait vers nous, tenait un collier de métal...

Oui!... un collier de cuivre... un collier à demi rongé d'oxyde, sur lequel quelques lettres gravées se pouvaient lire encore.

Ces lettres formaient les trois mots que voici :

Tigre. — Arthur Pym. —

Tigre! c'était le terre-neuve qui avait sauvé la vie à son maître, lorsque celui-ci était caché dans la cale du *Grampus*... Tigre, qui avait déjà donné des signes d'hydrophobie, — Tigre, qui, pendant la révolte de l'équipage, s'était jeté à la gorge du matelot Jones, presque aussitôt achevé par Dirk Peters!...

Ainsi ce fidèle animal n'avait pas péri dans le naufrage du *Grampus*... Il avait été recueilli à bord de la *Jane* en même temps qu'Arthur Pym et le métis... Et, pourtant, le récit ne le mentionnait pas, et, même avant la rencontre de la goélette, il n'était plus question du chien...

Mille contradictions se pressaient dans mon esprit... Je ne savais comment concilier ces faits... Cependant, nul doute que Tigre eût été tiré du naufrage comme Arthur Pym, qu'il l'eût suivi jusqu'à l'île Tsalal, qu'il eût survécu à l'éboulement de la colline de Klock-Klock, qu'il eût enfin trouvé la mort dans cette catastrophe qui avait anéanti une partie de la population tsalalaise...

Mais, encore une fois, William Guy et ses cinq matelots ne pouvaient se trouver parmi ces squelettes jonchant le sol, puisqu'ils étaient vivants au départ de Patterson, il y

avait sept mois, et que la catastrophe datait de bien des années déjà!...

Trois heures plus tard, nous étions de retour à bord de l'*Halbrane*, n'ayant fait aucune autre découverte.

Le capitaine Len Guy regagna sa cabine, s'y enferma, et ne parut pas même à l'heure du dîner.

Je pensai que mieux valait respecter sa douleur, et je ne cherchai pas à le revoir.

Le lendemain, désireux de retourner sur l'île et de reprendre l'exploration d'un littoral à l'autre, je demandai au lieutenant de m'y faire conduire.

Jem West y consentit, après avoir été autorisé par le capitaine Len Guy, qui s'abstint de venir avec nous.

Hunt, le bosseman, Martin Holt, quatre hommes et moi, nous primes place dans le canot, sans armes, puisqu'il n'y avait plus rien à craindre.

Nous débarquâmes au même endroit que la veille, et Hunt se dirigea de nouveau vers la colline de Klock-Klock.

Une fois là, on remonta l'étroit ravin par lequel Arthur Pym, Dirk Peters et le matelot Allen, séparés de William Guy et de ses vingt-neuf compagnons, s'enfoncèrent à travers cette fissure, creusée dans une substance savonneuse, une espèce de stéatite assez fragile.

A cette place, il n'y avait plus vestige des parois, qui avaient dû disparaître dans le tremblement de terre, — ni de la fissure dont quelques noisetiers ombrageaient alors l'orifice, — ni du sombre couloir qui conduisait au labyrinthe, dans lequel Allen mourut étouffé, ni de la terrasse d'où Arthur Pym et le métis avaient vu l'attaque des canots indigènes contre la goélette et entendu l'explosion qui fit des milliers de victimes.

Il ne restait rien non plus de la colline abattue dans l'éboulement artificiel, auquel le capitaine de la *Jane*, son second Patterson et cinq de ses hommes avaient pu échapper...

Il en était de même de ce labyrinthe dont les boucles entre-croisées figuraient des lettres, lesquelles lettres formaient des mots, lesquels

mots composaient une phrase reproduite dans le texte d'Arthur Pym, — cette phrase dont la première ligne signifiait « être blanc », et la seconde, « région du sud ».

Ainsi avaient disparu la colline, le village de Klock-Klock et tout ce qui donnait à l'île Tsalal un aspect surnaturel. A présent, sans doute, le mystère de ces invraisemblables découvertes ne serait jamais révélé à personne!...

Nous n'avions qu'à regagner notre goélette en revenant par l'est du littoral.

Hunt nous fit alors traverser l'emplacement où des hangars avaient été élevés pour la préparation de la biche de mer et dont nous ne vîmes que des débris.

Inutile d'ajouter que le cri *tékéli-li* ne retentissait point à nos oreilles, — ce cri que poussaient les insulaires et les gigantesques oiseaux noirs de l'espace... Partout, le silence, l'abandon!...

Une dernière halte eut lieu à l'endroit où Arthur Pym et Dirk Peters s'étaient emparés du canot qui les porta vers de plus hautes latitudes... jusqu'à cet horizon de vapeurs sombres, dont les déchirures laissaient apercevoir la grande figure humaine... le géant blanc...

Hunt, les bras croisés, dévorait des yeux l'infinie étendue de mer...

« Eh bien, Hunt?... » lui dis-je.

Hunt ne parut pas m'entendre et ne tourna même pas la tête de mon côté.

« Que faisons-nous ici?... » lui demandai-je en le touchant à l'épaule.

Ma main le fit tressaillir, et il me jeta un regard qui me pénétra jusqu'au cœur.

« Allons, Hunt, s'écria Hurliguerly, est-ce

que tu vas prendre racine sur ce bout de roche?... Ne vois-tu pas l'*Halbrane* qui nous attend au mouillage?... En route!... Nous déraperons dès demain!... Il n'y a plus rien à faire ici! »

Il me sembla que les lèvres tremblotantes de Hunt répétaient ce mot « rien », tandis que toute son attitude protestait contre les paroles du bosseman...

Le canot nous ramena à bord.

Le capitaine Len Guy n'avait point quitté sa cabine.

Jem West, n'ayant pas reçu l'ordre d'appareiller, attendait en se promenant à l'arrière.

J'allai m'asseoir au pied du grand mât, observant la mer librement ouverte devant nous.

En ce moment le capitaine Len Guy sortit du rouf, la figure pâle et contractée.

« Monsieur Jeorling, me dit-il, j'ai conscience d'avoir fait tout ce qu'il était possible de faire!... Mon frère William et ses compagnons, puis-je espérer désormais?... Non!... Il faut repartir... avant que l'hiver... »

Le capitaine Len Guy, se redressant, lança un dernier regard vers l'île Tsalal.

« Demain, Jem, dit-il, demain, nous appareillerons à la première heure... »

En ce moment une voix rude prononça ces mots :

« Et Pym... le pauvre Pym?... »

Cette voix... je la reconnus...

C'était celle que j'avais entendue dans mon rêve!

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

CHAPITRE XV

Le retour à Orthez.

La première chose que fit Marianne, sa décision arrêtée, ce fut d'en informer M^{lle} Tardieu par une lettre qui reproduisait une grande partie des réflexions auxquelles elle s'était livrée dans la solitude de sa chambre. Amanda eut la charité de ne pas faire la moindre allusion, dans sa réponse, à l'hymne de louange et d'actions de grâces qu'elle avait entonné mentalement en apprenant le retour de sa jeune amie. Elle donna cependant au petit billet si péniblement écrit à l'intention de M^{lle} Mercier un certain accent d'intime satisfaction :

« Vous verrez quelle charmante installation nous vous aiderons à faire ! Figurez-vous qu'il existe, au second étage de la maison Latapie, une grande pièce au nord qu'il ne sera pas difficile de transformer en un atelier parfait. Elle est située au-dessus de la chambre du rez-de-chaussée qui est tout indiquée pour un salon ; elles ont l'une et l'autre sept mètres sur cinq, de belles dimensions, comme vous voyez. »

Ce passage de la lettre fit sourire Marianne.

« Cette bonne Amanda qui ne peut pas faire un mouvement et qui parle de m'aider ! C'est peut-être elle aussi qui a grimpé au second étage et qui a pris, en redescendant, les mesures du salon. Il n'est décidément pas rancuneux, le docteur Perrier ; la rebuffade de l'autre jour est déjà oubliée ! »

En attendant qu'elle eût l'atelier parfait d'Orthez, la jeune artiste travaillait avec un redoublement d'énergie dans celui de Ciboure ; elle avait commencé une troisième étude de la Cascarotte et faisait une pochade d'un petit Etchéverry quelconque qui ne s'était pas laissé décourager par l'ombrelle noire de M^{me} Latapie et pour lequel Roger s'était pris d'affection. Ce gamin, avec ses traits largement des-

sinés et son expression calme et réfléchie, offrait dans toute sa pureté le type basque très différent du type béarnais, fait plutôt de gentillesse et de vivacité. Si elle se hâtait de profiter des modèles que Ciboure lui offrait, ce n'était pas qu'elle dédaignât ceux qu'elle pourrait rencontrer à Orthez ; mais elle se disait, non sans raison, que, dans une petite ville où chacun avait son métier et des occupations déterminées, il serait bien plus difficile de décider les gens à poser que dans un pays où la population s'était habituée à vivre, pendant plusieurs mois de l'année, aux dépens des étrangers :

« Qui trouverais-je à peindre là-bas ? se demandait-elle avec un peu de découragement, M^{me} Latapie ou Gabrielou, le vieux mé-tayer ? »

Fort heureusement, le temps se maintenait dans toute sa splendeur ; l'équinoxe ne paraissait pas devoir amener les tempêtes prédites par M. Perrier ; et M^{me} Latapie put faire avec Roger les nombreuses expéditions projetées. Bayonne et Saint-Sébastien lui plurent beaucoup, mais ce fut Biarritz qui la charma par-dessus tout. Elle ne tarissait pas, au retour, sur les délicieuses villas et les élégantes toilettes qu'elle y avait longuement contemplées :

« Grand'mère voulait tout voir, dit Roger, et elle a tant regardé une jeune demoiselle habillée de noir et de lilas, que celle-ci a fini par changer de place, et d'un air ennuyé.

— Je t'ai déjà dit, dit M^{me} Latapie d'un ton de sévérité, que j'ai examiné cette robe pour en faire la description à ta sœur ; j'aimerais lui voir la pareille le printemps prochain. »

Marianne, dans ces occasions-là, avait grand-peine à garder son sérieux :

« Qui eût jamais pu croire qu'un mois hors

de chez elle métamorphosât à ce point une vieille dame? » se disait-elle. Mais elle notait avec plaisir les divers symptômes qui indiquaient cette modification : elle augurait que la résistance aux réformes nombreuses qu'elle projetait ne serait pas trop difficile à vaincre... à moins que, reprise par le milieu accoutumé, M^{me} Latapie ne retrouvât tous ses préjugés en franchissant le vieux portail. C'était un curieux petit problème de psychologie dont on ne pouvait tarder maintenant à connaître la solution.

Marianne résolut de ne rien révéler de ses intentions et de ne proposer elle-même aucun changement, du moins au début. De la sorte, chaque arrangement nouveau réclamé par la vieille dame prendrait l'aspect d'un service que M^{me} Mercier consentait à rendre, et serait considéré avec faveur.

Du reste, Marianne était la seule qui songeât sérieusement au départ. Ni la grand-mère, ni l'enfant ne souhaitaient de quitter Ciboure.

Une bourrasque vint tout bouleverser. En une nuit, des nuages d'un gris presque noir envahirent le ciel, qu'ils transformèrent en une sorte de tente basse qui semblait peser lourdement sur la mer ; celle-ci, devenue tout à coup d'un vert grisâtre et sale, se soulevait en d'énormes vagues qui accouraient du large, de plus en plus hautes, de plus en plus menaçantes. Le vent qui soufflait en tempête était si violent qu'il mit promptement en fuite l'intrépide Marianne, sortie seule pour voir la baie sous cet aspect inusité. Elle rentra au logis trempée, non par la pluie, mais bien par les vagues, dont les plus fortes venaient se briser sur la digue et envahissaient jusqu'aux petits ponts menant aux chalets situés immédiatement en arrière.

Il ne put être question de laisser sortir Roger, qui trouva la journée interminable. Comme, le lendemain, l'ouragan continua en s'aggravant d'une pluie glaciale, le départ fut décidé.

M^{me} Latapie écrivit à Donine pour lui commander le repas qu'elle aurait à servir aux voyageurs peu après leur arrivée ; elle suppo-

sait que ses instructions précédentes avaient été exécutées et que la jeune fille, aidée de sa mère, aurait nettoyé la maison et toutes ses dépendances. Marianne entretenait des doutes sur la manière dont les divers ordres de la vieille dame auraient été exécutés ; mais, fidèle à son système, elle se garda d'en formuler un seul et se borna à faire quelques emplettes substantielles dans l'excellente pâtisserie suisse de Saint-Jean-de-Luz.

Le jour du voyage, la tempête durait encore. Cette circonstance, si elle rendait peu agréable le trajet à la gare, facilitait du moins le départ, en ce sens qu'elle supprimait le pèlerinage à tous les endroits préférés et les autres effusions sentimentales que Roger avait projetées : adieu à Maria, au petit Etchéverry et à ceux de ses camarades qui n'avaient pas quitté Ciboure !

Le garçonnet partait, du reste, sans trop de regrets ; il se rendait fort bien compte qu'à Orthez, même si la vie de travail actuelle continuait, sa sœur lui appartiendrait mieux qu'à Paris, et c'était un petit propriétaire très jaloux de ses privilèges que maître Roger.

Le trajet s'accomplit sans encombre. M^{me} Latapie, aguerrie par ses récentes prouesses, n'eut ni agitation, ni effarement. Pourtant, elle ressentit, à la vue de son cher Orthez, aperçu par la portière du wagon, une émotion douce qui se traduisit par quelques-unes des exclamations qui lui étaient familières. Une émotion d'une nature très différente se manifesta, à la descente du train, lorsqu'elle constata l'absence de Donine ; décidément, cette jeune personne ne voulait pas apprendre à arriver à temps pour recevoir les voyageurs : « Cela ne fait rien ! dit gaiement Marianne, nous nous tirerons bien d'affaire sans elle. Roger, cours faire signe au conducteur de l'omnibus. »

Mais lorsque, dix minutes plus tard, le petit garçon s'escrima inutilement du poing et du pied contre le vieux portail plus délabré que jamais, Marianne elle-même n'eut plus envie de rire. Une voisine, accourue au bruit, expliqua que Doninette était partie il y avait « plus de demi-heure » et très poliment elle invita

les dames à venir se reposer chez elle. M^{me} Latapie était trop irritée pour s'asseoir tranquillement dans la cuisine de la bonne femme; elle voulait être la première à voir la coupable pour la foudroyer immédiatement de sa juste colère et elle s'installa sur une des malles d'où il était facile de surveiller la rue montueuse. La jeune étourdie parut enfin, et ce fut au milieu d'une histoire des plus compliquées, semée d'interjections patoises très bruyantes, qu'elle ouvrit la porte à sa maîtresse. Celle-ci, mise en méfiance par le retard de Donine, se rendit en premier lieu à la cuisine; elle y trouva bien la marmite installée au milieu de la large cheminée, mais il n'y avait plus trace de feu sous les cendres refroidies; les haricots verts, qui auraient dû bouillir à grande eau, reposaient encore sur la table, et on ne voyait nulle part le morceau de viande qui devait former le plat de résistance :

« Je l'ai oublié! » gémit Donine, et elle voulut s'élaner au dehors. Marianne vint fort à propos rappeler l'existence du pâté, et la petite servante, se précipitant à genoux, mania avec une telle vigueur le soufflet et les pincettes, que bientôt des flammes joyeuses montaient dans la cheminée et que la marmite recommençait à chanter.

« Vous verrez, madame! s'écria Donine de nouveau souriante, le souper sera servi bien à l'heure. »

Cependant, Marianne et son frère étaient montés dans leurs chambres et y constataient qu'on ne leur avait donné ni eau ni serviettes pour leur toilette et que sur toutes les surfaces planes s'était déposée une épaisse couche de poussière qu'aucun plumeau n'était venu troubler depuis longtemps.

Donine accourut tout éplorée pour réparer cet oubli : M^{me} Latapie avait fait un tour à la salle à manger et comme elle y avait trouvé, étalé en désordre sur les chaises, le linge du dernier savonnage qui aurait dû être proprement rangé dans les armoires, elle ne s'était pas gênée pour dire son fait à la petite bonne; celle-ci avait répliqué; M^{me} Latapie avait grondé plus fort,

Donine avait haussé le ton, et il avait fallu que la vieille dame menaçât de se plaindre au père, renommé, dans le pays, pour le talent avec lequel il administrait des corrections à sa famille. Ce fut les yeux rougis par les larmes et d'un air humble de chien battu que Donine servit une soupe qui sentait la fumée, et des haricots à peu près crus. Pour Marianne, la scène qui avait précédé le repas et le repas lui-même n'avaient rien de surprenant : c'était le retour au régime habituel de la maison. Mais M^{me} Latapie dans les délices de Ciboure avait oublié les façons d'agir de Donine et elle s'en montra très irritée; pour se remettre elle voulut faire un petit somme, hélas! après le moelleux fauteuil de là-bas, sa chaise lui parut détestable; elle se déclara rompue de fatigue et gagna sa chambre avant huit heures et demie.

Le lendemain, à peine les malles défaites, Marianne courut chez M^{lle} Amanda. L'accueil qu'elle y reçut la ravit : l'affection assaisonnée d'une pointe de drôlerie spirituelle formait une combinaison qui agréait particulièrement à la jeune fille, ennemie de toute expansion exagérée.

M^{lle} Tardieu voulut un compte rendu détaillé du séjour à la mer :

« Vos lettres m'ont mise en goût, mais il n'y en avait jamais assez long, et maintenant il me faut tous les gentils petits détails qui me donneront l'illusion que j'ai vécu avec vous. »

Le revirement de M^{me} Latapie fit sa joie; elle approuva fort le silence de Marianne et lui prédit le plein succès de ses arrangements pour l'hiver.

« Tenez-la encore un tout petit peu sur le gril, et vous ne réussirez que mieux à lui faire tout accepter. »

Marianne ne demandait qu'à suivre ce conseil, le grain d'espièglerie qui était en elle la disposait à s'amuser des petites déconvenues de la vieille dame, mais l'état de désolation où elle la trouva plongée au retour la décida à ne pas prolonger l'expérience. Au cours de son inspection générale, M^{me} Latapie avait fait les plus fâcheuses découvertes : quatre beaux poulets, deux poules pondeuses et l'un

des canards avaient disparu. Étaient-ils morts de maladie, avaient-ils été volés, une fouine avait-elle pénétré dans le poulailler mal fermé ? On ne le sut jamais. La grande bassine aux confitures était couverte de vert-de-gris ; la rouille avait fait d'horribles dégâts parmi les couteaux de table ; enfin, les deux derniers pots de *confit d'oie*¹, maladroitement entamés et mal refermés, étaient gâtés sans ressources.

Au premier moment, Marianne se figura qu'en présence de tous ces désastres, M^{me} Latapie maudirait la folle idée qu'elle avait eue d'abandonner sa maison à une étourdie pour courir le monde. La vieille dame n'envisagea nullement les choses à ce point de vue. Après avoir reçu de M^{lle} Mercier une hospitalité qu'elle qualifiait de *princière*, elle sentait très vivement tout ce que son installation avait de défectueux et elle était confuse de n'avoir rien de mieux à offrir.

« Mademoiselle Marianne, ma chère (M^{me} Latapie avait adopté depuis peu ce compromis), je ne sais pas quelles sont vos idées pour cet hiver et pour les autres que vous devrez passer dans le Midi ; mais je tiens à vous dire que votre bon cœur ne doit pas vous faire rester dans une maison où rien n'est digne de vous.

— Mais, bonne maman (pour faire plaisir à son frère, Marianne donnait ce nom à la grand'mère), où voulez-vous que j'aille si vous me chassez d'ici ?

— Mon Dieu, Seigneur ! peut-on dire des choses pareilles ! Vous chasser d'ici, *poverine* ! Mais si je savais comment m'y prendre

et si je croyais pouvoir vous satisfaire, est-ce que je ne mettrais pas tout sens dessus dessous chez moi ? Vous m'avez consolée, moi, qui croyais finir les derniers jours de ma



vie dans le chagrin ; et à présent que je sais que vous n'emmènerez pas le petit loin de son pays et que vous ne voulez pas l'empêcher de m'aimer, je bénis Dieu de ce qu'il m'a laissée sur la terre. Amanda prétendait que je pourrais arranger un salon ; il y a, en effet, ici à côté, une grande chambre avec un joli plafond et des boiseries qui étaient belles autrefois. » Et M^{me} Latapie ouvrit une porte qui donnait sur la pièce dont M^{lle} Tardieu avait indiqué les dimensions.

« Mais, reprit-elle, je n'ai pas de meubles ; dites-moi ce qu'il faut, je l'achèterai ; en les

1. Cuisses d'oie conservées dans la graisse.

prenant à votre goût, les choses pourront plaire plus tard au petit... »

Une expression de résignation héroïque, semblable à celle que devait avoir une martyre dans les arènes en face d'une bête féroce, passa sur le visage maigre de M^{me} Latapie.

« Bonne maman, ne vous tourmentez pas, dit Marianne touchée de ce suprême sacrifice; vous oubliez donc le mobilier que j'ai à Paris et qui ne fait rien ? Si vous voulez me permettre de l'installer chez vous, vous me rendrez service. Et puisque, selon toute probabilité, vous ne me demanderez pas de loyer, vous me laisserez poser quelques papiers et rafraîchir un peu les peintures.

— Mais la vôtre, mais votre peinture de tableaux, mademoiselle Marianne, ma chère, où la ferez-vous ? Il vous faudrait une chambre *esprès* comme celle de Ciboure ! Ah ! malheur ! je n'y pensais pas !

— Nous consulterons un architecte, répliqua Marianne, et cela aussi, vous me permettez de l'arranger ?

— Faites, faites tout ce qui vous plaira. Seulement, quand la maison sera embellie, la pauvre vieille n'y sera guère à sa place. Et Donine ! ah ! la coquine, c'est elle qui n'y restera pas, par exemple. — Vous ne me laissez rien à faire, dans tout cela, mais du moins je pourrai chasser Donine ! Dire qu'elle m'a laissé mourir mes meilleures poules et ces jolis poulets ! Si Gracieuse était libre ! voilà ce qu'il vous faudrait !

— J'avais pensé à Josefa...

— Elle ne voudra jamais.

— Eh bien, je crois que si, dit Marianne ; depuis qu'elle a su que nous connaissions le docteur Perrier, qui est à moitié de son pays, elle paraissait avoir envie de nous suivre.

— Ce que c'est pourtant que la jeunesse ! s'écria M^{me} Latapie. Ce qui m'aurait demandé au moins un mois de réflexions et de tour-

ment, vous, en cinq minutes vous le décidez comme si ce n'était rien ! »

Marianne jugea inutile de parler à la vieille dame des heures qu'elle avait passées à faire des combinaisons, et elle se borna à annoncer son intention d'écrire le jour même à Josefa. Comme elle savait celle-ci toute décidée à venir au premier appel, elle ne put s'associer que faiblement aux nombreuses suppositions de M^{me} Latapie au sujet de la réponse que la jeune Basquaise ferait à l'offre de M^{lle} Mercier.

Josefa, enchantée de rentrer au service de la jeune Parisienne, arriva presque aussitôt. Quant à l'infortunée Donine, à qui M^{me} Latapie s'était hâtée de donner son congé, elle eut presque une attaque de nerfs en voyant la nouvelle cuisinière faire son entrée dans la maison. Puis, prise d'une inspiration subite, elle courut se jeter aux genoux de Marianne en criant :

« Mademoiselle Marianne, ayez pitié de moi ! Mon père va me tuer quand il saura que je suis sans place ! Monsieur Roger, mon ami, parlez pour moi ! J'ai toujours été bien gentille avec vous ! Je vous ai mené aux chevaux de bois, à la foire, vous rappelez-vous ? Mademoiselle Marianne, je fais très mal la cuisine, mais j'ai appris à coudre et je lave très bien le linge. Pitié, mademoiselle, pitié ! Je peux aussi cirer les parquets ! Si vous vouliez me prendre à l'essai ! *Je travaillerai que ça fera trembler les épinards dans le gazon !* »

Cette dernière locution indiquait chez Donine les résolutions extrêmes. Marianne, en luttant contre un fou rire presque irrésistible, promit de faire un essai, et la jeune fille se répandit en protestations de zèle et d'obéissance, à la grande joie de Roger qui avait toujours eu un faible pour l'exubérante petite bonne.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)



ON A DU CŒUR

PROVERBE-MONOLOGUE

Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

PERSONNAGE : CATHERINE

(Une chambre de bonne. Porte au fond. Un lit, une armoire; une malle dans un coin; un petit miroir fixé au mur.)

CATHERINE, à la cantonade. — Ça suffit, madame, on a du cœur. Je vais faire ma malle et ce ne sera pas long. (*Elle entre en scène en frappant la porte.*) Me dire qu'elle prendra un cuisinier pour m'aider à faire le repas de noces de sa fille ! un pareil affront à moi, Catherine!... Comme si je n'en avais pas fait de grands diners et des plats fins depuis quinze ans que je suis chez madame ! comme si le curé, le notaire, le percepteur, toutes les autorités ne s'étaient pas léchés les doigts de mes fricots!... Et parce que je me fâche, que je déclare à madame que son gâte-sauce n'entrera pas dans ma cuisine tant que j'y serai, elle me répond qu'il y entrera, et que si je ne suis pas contente... Ah ! non, je ne le suis pas. (*Elle marche avec agitation dans la chambre.*)

On prétend que c'est pour que je n'aie pas trop de peine ! (*Haussant les épaules.*) On devrait savoir que je l'aime, la peine ; que je n'en ai jamais trop, jamais assez.

Voilà six mois que je me réjouis de faire ce dîner ! que j'y pense tout le jour, que j'en rêve toute la nuit, et, au dernier moment, m'ôter de la main le manche de ma casserole pour le donner à... Non, non, je ne resterai pas pour voir une chose pareille, pour être l'humble servante de M. le chef, qui aura tout l'honneur, qui empochera tous les compliments. On a du cœur !

Si madame croit que je serai embarrassée de me caser, elle se trompe. Il y a bien des gens qui savent ce que je vaudrais, et qui ne demanderont pas mieux que de m'ouvrir à deux battants la porte de leur cuisine. On m'en a assez offert de places et de beaux gages pendant ces quinze ans ! J'ai tout refusé, tout, pour rester au service de madame, et pas seulement des places... Quand je pense que Gaspard, un bon sujet qui

avait du bien, m'a demandée trois fois en mariage, et que trois fois je l'ai renvoyé bien loin. Je n'en ai jamais rien dit à madame, je n'aime pas à me vanter ; mais enfin madame sait comme je l'ai servie et l'attachement que j'ai pour elle... Et voilà que pour ma récompense!... Oui, oui, je m'en irai ; le temps de mettre la chambre en ordre et de faire ma malle. (*Elle retire les draps du lit et les plie soigneusement.*) Ça me fait tout de même quelque chose de penser qu'une autre dormira dans mon lit. Dieu sait à quelle heure elle se lèvera ? elles sont si paresseuses, les filles d'à présent ! Il en faudrait bien quatre de ces jeunesse pour venir à bout de l'ouvrage que je fais chaque jour, et encore comment serait-il fait ! Dans notre temps, on ne mettait pas ses deux bras dans la même manche ni ses deux pieds dans le même soulier, tandis qu'aujourd'hui... (*Elle essuie partout la poussière et s'arrête devant le miroir.*) La nouvelle se regardera tous les jours, bien sûr, dans ce miroir où je ne me regarde, moi, que le dimanche avant d'aller à l'église, pour voir si mon bonnet est droit. Elles sont si coquettes, les filles d'à présent ! ça ne pense qu'à se bichonner, à s'attifer, et tous leurs gages s'en vont en rubans et en fanfreluches. (*Elle ouvre l'armoire.*) Si ce n'est pas une pitié de renverser une armoire si bien rangée!... On verra l'ordre qu'elle aura, celle qui viendra. Ce n'est pas par là non plus qu'elles brillent, ces péronnelles. L'oiseau qui passe toute sa journée à se lisser le plumage n'a plus le temps d'arranger son nid. (*Elle sort de l'armoire le linge et les vêtements et les entasse dans sa malle.*) Voici la dernière robe que madame m'a donnée. (*Elle la déplie.*) Une belle robe en mérinos brun, comme j'en avais désiré une toute ma vie. Qui m'aurait dit que je l'userais

au service d'une autre maîtresse? Non, je ne l'y userai pas; je ne la mettrai plus, ça me ferait trop de peine. (*Elle la replie.*) Mais je la regarderai de temps en temps, pour me rappeler les années heureuses, car une fois loin d'ici, je n'en aurai plus d'années heureuses, je le sens bien. (*Elle s'essuie les yeux avec le coin de son tablier.*) Une autre maîtresse! je la servirai, mais je ne l'aimerai pas, c'est sûr, je ne l'aimerai pas comme j'aime madame, et il n'y a point de plaisir à servir les gens qu'on n'aime pas.

C'est qu'il y a quinze ans que je suis ici; quinze ans, ce n'est pas quinze jours! (*Elle ferme sa malle et la traîne près de la porte.*) Et dire que ma malle va repasser cette porte... Ah! quand on est depuis quinze ans dans une maison, on ne devrait plus en sortir.

Elle est plus lourde que lorsque je suis arrivée, ma pauvre malle. Je n'avais jamais eu de chance avant d'être ici. Toujours de mauvaises places; grande peine et petit gain; je n'avais rien pu mettre de côté. Aujourd'hui, j'ai de l'argent à la Caisse d'épargne et des nippes plus que je n'en userai, dussè-je vivre cent ans. C'est à madame que je dois tout ça, je ne l'oublie pas, je ne suis pas ingrate, je ne demandais pas mieux que de mourir chez elle, mais du moment qu'elle s'est mis ce cuisinier dans la tête!... Il faudrait n'avoir pas de cœur, et on en a.

C'est égal, c'est dur de s'en aller (*elle s'assied sur sa malle*), bien dur. (*Elle met sa tête dans ses mains*) Si encore j'étais sûre d'être bien remplacée, mais j'ai grand-peur que non. Ce n'est pas certain que madame trouve une servante qui me vaille, quand même, au lieu d'une jeunesse, elle en prendrait une de mon âge. Une meilleure peut-être, mais pas une si dévouée, pas une qui sache comme moi toutes ses habitudes, pas une qui ait mon zèle, pas une qui... Et une bonne servante lui est plus nécessaire que jamais, à présent que sa fille, une fois mariée, ira habiter dans les Afrique avec son mari. Mademoiselle m'a dit bien souvent, ces der-

niers mois : « N'est-ce pas, Catherine, tu auras bien soin de maman quand je ne serai plus auprès d'elle? » et je lui disais : « Oh! oui, mademoiselle, vous pouvez être tranquille. » Et voilà que je la quitte, sa pauvre maman et pourquoi?... Maudit cuisinier, va, je voudrais que tu sois au bout du monde, toi, et encore plus loin! C'est toi qui es cause que ma maîtresse m'a chassée, ma bonne maîtresse que j'aime et qui m'aime aussi.

Chassée! moi, sa Catherine! C'est-à-dire non, mais c'est la même chose : « Si vous n'êtes pas contente vous pouvez partir. » Quand on vous a dit ça, et qu'on a du cœur... (*Moment de silence après lequel elle se lève vivement.*) Le cœur! le cœur! eh bien, c'est justement ce qui fait qu'on aime les gens, et qu'on leur pardonne s'ils vous ont fait de la peine, et qu'on ne les abandonne pas au moment où ils ont le plus besoin de vous. Quand on a du cœur, et qu'on est depuis quinze ans dans une maison, on y reste, et c'est ce que je vais faire.

Oui, mais pour rester, il faudra donc... Eh bien oui, il faut demander pardon à madame de m'être mise en colère, et lui dire que son cuisinier peut venir, que je tâcherai de m'accorder avec lui. (*Elle vide rapidement sa malle, remet les effets dans son armoire et refait le lit.*) Elle ne dormira pas dans mon lit, cette étrangère; elle ne regardera pas son museau dans mon miroir; elle ne mettra pas son désordre dans mon armoire; c'est toujours ma chambre à moi, la chambre de Catherine; elle n'y viendra pas, cette vilaine autre. (*On entend sonner.*)

Voilà madame qui sonne comme si de rien n'était; c'est pour avoir son thé. Je m'en vais le lui porter, aussi comme si de rien n'était, et puis je lui dirai que ma colère est passée, que mon vilain orgueil a cédé, et que je ne la quitterai jamais, jamais, non, pas même quand elle voudrait me renvoyer pour de bon :
OU LA CHÈVRE EST ATTACHÉE IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

La toile tombe.

B. VADIER.

PÊCHE ET CHASSE

SUR LES COTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER LES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Suite.)

6° *Crabe poilu* ou *araignée de mer*. — J'aborde enfin le géant de l'espèce, le crabe de pleine mer ou l'araignée dite crabe poilu. Sa forme rappelle celle d'une araignée terrestre. Il a de grandes pattes longues et minces et il est entièrement hérissé de piquants et de poils; son aspect est horrible, et on dirait un immense faucheur; il ne faut



pas cependant se fier aux apparences, car sa chair est fort estimée.

Ce crabe ne se pêche guère qu'au chalut, en pleine mer. On en ramène de fort gros, surtout pendant l'été; l'hiver, il recherche les grands fonds, se blottit dans les trous, sous les algues, et reste engourdi.

Les femelles se distinguent des mâles par leur queue beaucoup plus large, sous laquelle elles gardent leurs œufs, comme les écrevisses.

Ces œufs sont au nombre de plusieurs milliers, ils forment une grosse grappe rouge. D'ailleurs, ce nom de grappe est donné aux femelles par les marins, qui les distinguent ainsi des collards ou mâles.

Aux grandes marées, il n'est pas rare de trouver quelque crabe de ce genre, tapi sous des algues, dans des trous laissés à découvert. C'est principalement près des herbiers qu'ils se tiennent.

v

Certains étés même, ces crabes sont en si grande quantité qu'on en ramasse sur les grèves; ils sont généralement enfouis dans le sable à deux ou trois centimètres de profondeur et toujours à côté de grosses pierres ou de morceaux de bois enterrés dans le sol, ou encore, et surtout le long des bras des pêcheries. Il faut les déterrer avec précaution, car leurs piquants sont très acérés, et il est utile de se préserver les mains avec une vieille paire de gants. Dans tous les cas, il ne faut pas marcher pieds nus, sinon vous risqueriez de vous blesser cruellement en posant les pieds sur ces véritables et dangereux porcs-épics.

J'ai dit qu'il ne fallait pas prêter attention à leur laideur, qui pourrait inspirer du dégoût, leur chair est l'équivalente de celle du homard. On les cuit comme ce dernier au court-bouillon.

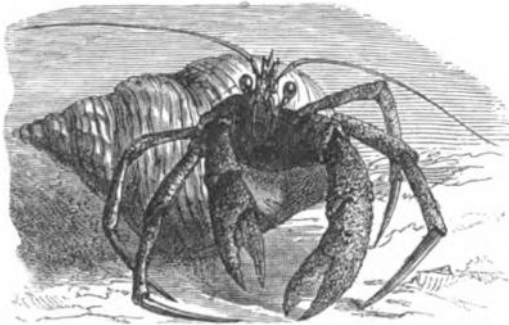
Remarque : il arrive souvent que l'on trouve des crabes dont la carapace est entièrement molle. Ils sont alors en maladie ou plutôt en croissance, car l'animal à ce moment est à son maximum d'embonpoint. C'est aux mois de mai et juin, en général, que les crabes abandonnent leur carapace trop étroite pour grandir. A ce moment, ils sont incapables de défense, et, pour se soustraire à leurs ennemis (et au premier rang de ceux-ci se trouvent les bars), ils se réfugient sous des pierres ou s'enterrent dans le sable. Cet état dure quelques jours, pendant lesquels l'animal grandit et se refait une nouvelle carapace ou test.

Il ne faut pas rejeter les crabes mous, il faut, au contraire, les conserver vivants dans une boîte ou un panier avec du sable mouillé ou du goémon frais, afin de s'en servir comme amorce pour prendre des bars qui sont particulièrement friands de cet appât.



Je reviendrai sur ce mode de pêche lorsque je parlerai du bar. Tous les crabes que vous prendrez ne seront pas bons à cuire, il s'en trouverait qui, une fois cuits, seraient pleins d'eau et immangeables. Ce sont ceux qui viennent de terminer leur maladie, et qui ont refait leur test au détriment de leur embonpoint. La manière de faire un choix est des plus simples. Prenez entre deux doigts la partie de la carapace qui se trouve sous la bête entre les pinces maîtresses et la jointure du ventre au dos : si elle est molle, le crabe doit être rejeté ; si, au contraire, cette partie est bien dure et ne fléchit pas sous le doigt, le crabe est bien en chair et digne de la casserole.

Bernard-l'ermite. — Le désespoir des pê-



cheurs aux cordes, au même titre que les crabes et les cliches.

Le bernard-l'ermite, qu'on appelle aussi coquentin, est un curieux animal qui ressemble à un petit homard, mais qui fait sa demeure de coquilles vides, principalement de celles des escargots de mer et des comons. La partie antérieure de son corps est recouverte d'une carapace, tandis que la queue, formée d'une chair blanche et molle, constitue un régal de haut goût pour certains poissons qui en sont très friands. Naissant nu comme ver, il est obligé de mettre à l'abri cet appendice charnu dépourvu de défenses naturelles et qui excite la convoitise de ses ennemis. Il se loge donc dans une coquille vide et en change pour de plus spacieuses à mesure qu'il grandit. Rien n'est plus curieux que de voir cet animal marcher à la façon des crabes, c'est-à-dire de travers, en remorquant sa maison souvent très lourde relativement à sa

taille. Au moindre bruit suspect, à la moindre alerte, il se tapit au fond de sa niche ; on n'aperçoit plus que ses deux pinces, très fortes en comparaison de son corps et prêtes à la défense. On les trouve en général près des pieux enfoncés dans le sable, près des pêcheries, ou par colonies sur les grèves éloignées des côtes. Ils sont fort bons à manger et la chair de leur queue est très recherchée.

La vieille de mer, sorte de poisson dans le genre de la brème, est très friande de cet appât, et nous y reviendrons lorsque je parlerai de la pêche de ce poisson.

J'ai dit que ce petit crustacé était l'ennemi juré des pêcheurs aux cordes ou à lignes de fond. Il est en effet très vorace et se jette sur toutes sortes d'appâts, qu'il ronge peu à peu ; or, comme ils s'y mettent à plusieurs, ils embarrassent les amorces ou les recouvrent et empêchent les poissons d'y venir mordre.

Écrevisses de mer. — Semblables aux écrevisses de rivière, mais plus petites, avec une carapace plus molle, et les pattes de devant très allongées, les écrevisses de mer se trouvent sous les pierres, à proximité des herbiers et dans les clairets remplis d'algues et de cailloux.

On en trouve fréquemment en cherchant des tourteaux.

Elles sont de couleur noirâtre et constituent un manger médiocre.

Homards. — Leur capture est un événement important, car c'est un fait assez rare, même dans les pays où cet animal abonde, à moins toutefois d'être spécialement organisé pour cette pêche, ce qui nécessite un attirail particulier et un canot. Il faut abandonner cette pêche aux pêcheurs de profession.

Il peut se faire cependant qu'en temps de grande marée, on mette la main sur un homard de rencontre.

Cet animal affectionne les trous de rochers, sous lesquels il s'engage très profondément, ce qui rend sa capture malaisée.

On en trouvera parfois dans un claret ou dans un trou de rocher peu profond rempli d'eau et d'algues, mais c'est une bonne for-

tune sur laquelle il ne faut pas trop compter.

Cependant, quand on part pour la pêche aux ormeaux, il est bon de se munir d'un croc que l'on fabrique ainsi : sur une longue gaule mince, flexible et résistante, d'environ deux mètres (du coudrier ou du châtaignier), vous emmanchez à une extrémité un crochet de fer solidement assujéti avec de la ficelle (un gros hameçon à morue ou à congre vaut encore mieux), et muni de cet instrument, vous fouillez les trous de rochers; les crevasses profondes où vous jugez qu'un homard a pu se blottir. Vous verrez souvent vos efforts et votre patience couronnés de succès, mais il ne faut pas trop vous attarder à cette recherche qui donne bien des mécomptes, le hasard étant le seul maître dans cette pêche. Parfois, au lieu d'un homard, vous ramenez un congre ou une anguille, car ces poissons, qui sortent la nuit pour se mettre en quête de leur nourriture, restent cachés le jour dans les trous sombres.

C'est une bonne prise, leur chair est très bonne; le congre fournit une excellente soupe; l'un et l'autre sont parfaits en matelote et en friture.

Pêche des homards aux casiers. — Lorsqu'on doit rester quelque temps au bord de la mer, et si le pays où l'on se trouve est riche en homards, il y a avantage à posséder des casiers.

Le casier est une sorte de panier rond en osier, assez semblable, comme forme, à une cage à poulets, sauf que le fond est également clayonné d'osier; le haut, en forme de cône très élargi, est percé en son centre d'un trou, et de ce trou pendent à l'intérieur du casier des branchettes d'osier mince qui vont en rétrécissant l'ouverture, de telle sorte que le homard peut facilement entrer dans le casier, mais qu'il lui est impossible d'en sortir. Ce casier a quarante ou cinquante centimètres de haut sur soixante à quatre-vingts centimètres de diamètre. Avec

quatre casiers, on est suffisamment outillé pour la pêche au homard; seulement, il faut pouvoir disposer d'un canot.

On procède ainsi : les casiers sont amorcés avec des morceaux de poisson, principalement avec du chien de mer, que l'on prend au chalut, à la ligne à traîner ou sur des cordes, qu'on écorche et qu'on coupe en morceaux. Ces morceaux sont disposés au centre du casier.

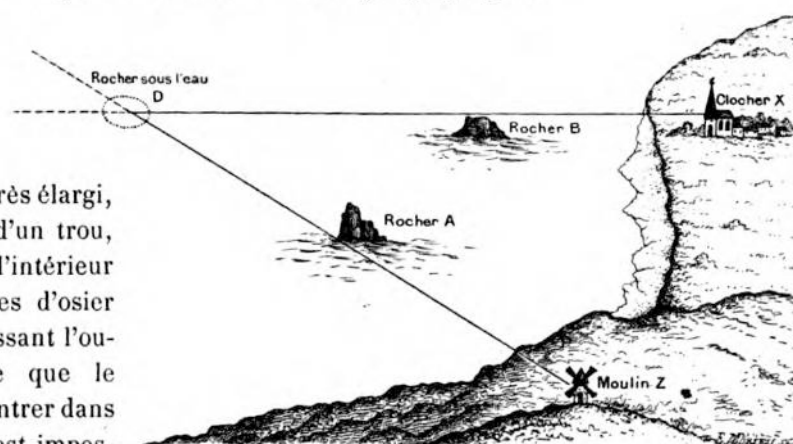
On embarque les engins ainsi préparés à bord du canot, et on se rend aux endroits où l'on a l'intention de tendre les casiers. Il faut les immerger près des rochers où les homards se tiennent, et, à cet effet, il est nécessaire, à *marée basse de grande marée*, de remarquer les positions de ces rochers. Les casiers doivent, en effet, porter sur la partie du sol où le rocher commence à émerger de terre.

Cette façon de retrouver en mer un endroit précis s'obtient à l'aide d'*amers*.

C'est le point de rencontre de deux lignes idéales passant par des repères fixes et invariables.

Exemple : le clocher d'une église éloignée, un moulin, une maison, un arbre, un rocher, etc., ou tout autre objet vu par un repère fixe, tel qu'un arbre d'une grandeur ou d'une forme particulière, un rocher, une maison, etc.

Exemple graphique :



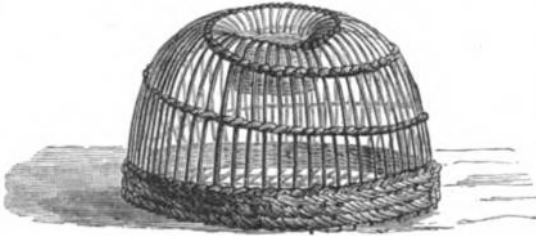
On trouverait au-dessus des flots la place du rocher sous l'eau D, en prenant comme amers le clocher de X vu par le sommet du

rocher B, et le moulin Z vu par la pointe sud-est du rocher A.

Quand on a ainsi, à *marée basse*, remarqué et noté les amers des places où l'on veut installer les casiers, on n'a qu'à s'y rendre en bateau et relever les mêmes marques; on a la certitude de les placer ainsi au point précis.

On peut également demander les marques ou amers aux pêcheurs du pays, mais il est préférable de ne pas faire connaître l'emplacement de ses casiers, et je recommande de faire ses recherches soi-même.

D'ordinaire, on tend ses casiers dans le voisinage de rochers qui ne *découvrent* jamais qu'en grande marée. On dit qu'un rocher



découvre ou joint, lorsque la mer se retire tout autour, on peut alors y accéder de terre à pied sec, le rocher est découvert ou joint à la terre. Au contraire, il couvre ou déjoint lorsque la mer passe au-dessus ou l'entoure de toutes parts.

Le casier, lesté de quelques lourdes pierres disposées de chaque côté pour le faire couler à fond et l'empêcher de rouler ou de ren-

verser sous l'action du courant, est descendu à l'aide d'une corde solide qu'on laisse glisser et à l'extrémité de laquelle on attache une bouée ou flotte faite de carrés de lièges enfilés dans une baguette et solidement attachés, ou simplement faite d'un morceau de bois flottant. Cette bouée marquera la place du casier et permettra de le retrouver rapidement.

Tous les engins placés, on revient à terre et on attend un jour ou deux avant de les relever. Pour cette opération, il suffit de les remonter à bord en tirant sur la corde de la bouée. Il n'est pas rare d'y trouver plusieurs homards auxquels leur voracité a fait escalader le casier et qui s'y sont emprisonnés. On les retire, on réamorce sur place et on redescend le casier à fond. C'est une pêche fort amusante et très productive, mais il faut visiter ses casiers régulièrement au moins tous les quatre ou cinq jours et les changer de place de temps en temps. Enfin, il faut se méfier des pêcheurs qui vous les lèvent quelquefois avant votre arrivée, de sorte que vous les trouvez débarrassés de leurs hôtes lorsque vous y venez trop tard; cette façon de faire constitue cependant un délit grave et qui est sévèrement puni, aussi peu de pêcheurs se risquent-ils à courir la chance d'une forte amende en échange d'un homard toujours problématique. Néanmoins soyez vigilants!

(La suite prochainement.)

LOUDEMÉR.

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XII

Du pays des laos au pays des pygmées.

Dans quel but Hassan avait-il conduit sa caravane à la rive orientale du Tanganyika? C'est ce que Gérard, en agitant la question avec sa sœur, ne pouvait arriver à déterminer. Mais il ne devait pas tarder à se faire sur ce point une théorie assez vraisemblable.

Sans doute, le premier objet du marchand

d'ivoire était de vendre avantageusement son chargement. Naguère, avant que Berber, Dongola et Karthoum fussent tombées aux mains de la grande insurrection soudanaise, dirigée par le Mahdi, — c'était par la voie du Nil que les traitants de l'Afrique équatoriale écoulaient leurs marchandises, sans en excep-

ter les noirs réduits en esclavage. Depuis que cette voie d'accès vers l'Égypte et l'Asie leur est fermée, ils ont dû en chercher une autre et l'ont trouvée au pays des Lacs, graduellement devenu le marché central de l'Afrique orientale.

A la vérité, cette région se rattache nominale-ment à l'influence anglaise, vers le lac Victoria-Nyanza, à l'influence allemande au-dessous de cette petite mer intérieure, de même que le Somal méridional est diplomatiquement assigné à l'influence italienne ; et toutes les nations de l'Europe s'accordent à empêcher, autant qu'elles le peuvent, la traite des esclaves, si souvent associée au commerce de l'ivoire.

Mais Hassan était un négociant trop expérimenté pour attacher beaucoup d'importance au partage diplomatique de l'Afrique. Il savait que la police de l'*hinterland* équatorial est encore difficile à faire, et il connaissait des routes naturelles ignorées des géographes officiels. Toute sa politique se réduisait à éviter, avec son sinistre convoi, les petits postes européens clairsemés dans ces immenses étendues, en suivant les vallées de l'intérieur pour gagner le pays des Lacs. Une fois là, il était certain de se défaire avantageusement de son ivoire, sans que ses acheteurs peu scrupuleux s'inquiétassent outre mesure des procédés mis en œuvre pour le leur apporter.

C'est pourquoi, après avoir établi son camp dans une forêt impénétrable, où il laissa le gros de sa troupe sous la surveillance de Rurouk et de ses dogues, il partit avec cinq ou six acolytes arabes pour choisir, à proximité du lac, un lieu propre à y installer son magasin général.

Ce point une fois arrêté, il y fit creuser une fosse profonde couverte de claies et de feuilles et passa plusieurs jours à transporter dans ce dépôt tous ses ballots d'ivoire.

Enfin, quand ce travail préalable fut accompli, il ramena au camp ceux qui l'avaient effectué ou surveillé, et repartit seul pour se livrer à sa négociation.

Selon toute apparence, elle fut rapidement

conduite, et les négociants allemands du Tanganyika ne se montrèrent pas trop curieux sur la provenance et le mode de transport des matières précieuses qui leur étaient offertes, car, après six jours d'absence, Hassan reparut, — la face illuminée par une satisfaction manifeste et, sans doute aussi, par les libations inséparables de tout contrat africain. Il revenait en poussant devant lui un âne chargé de sacoches qui rendirent un son métallique au moment où Rurouk aida le chef à les transporter dans sa tente.

C'est tout ce que les captifs purent savoir de l'affaire. Et dès lors, la question se posait : quelle va être la suite du voyage?... Elle fut bientôt réglée.

Dès le lendemain, le camp était levé, la caravane se remettait en route et, par sections séparées, allait prendre, au dépôt si soigneusement établi par Hassan, de nouveaux ballots de marchandises, visiblement formés de cotonnades et d'ustensiles domestiques. L'enlèvement opéré, elle reprit la route du sud.

Comme devant, le maître s'attachait à suivre le fond des vallées désertes. Selon toute probabilité, il longeait d'assez près le grand lac, sur la rive orientale, car, le soir et le matin, les prisonniers voyaient souvent flotter au-dessus des monts les brumes légères qui attestent le voisinage d'une grande masse d'eau. Puis, il y eut une succession de vastes plaines dénudées. Enfin, après vingt jours de marche, l'aspect de la contrée se modifia une fois de plus, pour redevenir montagneux, et un soir, le convoi vint planter ses tentes à la pointe septentrionale du petit lac Rikoud.

Dès lors, Hassan ne parut plus s'inquiéter d'éviter les régions habitées, ni même de tenir ses esclaves enchaînés. Il les savait hors d'état de fuir, en ces contrées où tout leur était inconnu, jusqu'à la langue, absolument différente de celle qu'on parlait au nord des grands lacs. Ses captifs n'étaient donc plus que des porteurs à peu près libres de leurs mouvements, sous la surveillance de Rurouk, de la garde arabe et des chiens. Non seulement la caravane ne tournait plus les villages indigènes, mais elle les visitait systématique-

ment afin d'y placer ses marchandises. Par une conséquence naturelle, sa marche devenait plus lente et moins monotone, coupée qu'elle était, presque chaque jour, par des stations aux abords des centres de population.

Autour de ces agglomérations, toujours assez restreintes, les indigènes faisaient de vagues essais de culture. Les hommes se contentaient en général de mettre le feu à la végétation pour préparer la terre aux semences; mais on voyait les femmes, plus industrieuses, accroupies sur le sol, le retournant avec des fourches de bois, plantant des patates, du douro, du maïs, emportant sur leur dos des charges d'herbes. D'autres pilaient le grain en de profonds mortiers de bois dur, ou s'occupaient à construire des huttes de terre glaise et de paille, — travail plus fréquent qu'on ne saurait croire, car les noirs, très inconstants dans leurs habitudes, abandonnent souvent un village sans aucune raison apparente, pour aller en fonder un autre à quelque distance.

Ces marchés quotidiens, négociés au passage par Hassan, avaient un effet désastreux pour sa sobriété, car ils s'achevaient presque toujours sur une calebasse de *nevengué*. Oubliant les prescriptions du Coran, il s'enivrait comme un simple nègre et rentrait au camp les jambes molles, le visage enflammé, les yeux troubles. Bientôt, l'eau-de-vie de bananes détermina des ravages dans sa constitution; il fut pris de violents accès de fièvre. Tour à tour frissonnant ou brûlant, il se traînait avec peine et ne voyageait plus qu'à demi inconscient sur son âne. Rurouk, qu'il avait longtemps dominé par le prestige d'une intelligence supérieure, devenait graduellement le véritable chef de la troupe dolente, et la discipline se relâchait, en dépit de ses impitoyables rigueurs.

Un jour, avant midi, le convoi avait fait halte pour la sieste, selon la coutume, au bord d'une plaine onduleuse, véritable savane qui s'étendait à perte de vue dans l'ouest. Hassan avait hâte de dormir et pressait, le fouet en main, les noirs occupés à

planter les tentes. Dans leurs allées et venues, ils troublèrent en son repos et firent lever subitement un buffle énorme, aux longues cornes recourbées mesurant plus d'un mètre et demi d'écartement d'une pointe à l'autre, qui se tenait invisible sous les hautes herbes.

L'animal était seul dans son gîte et de caractère farouche, car ces *solitaires* sont les plus redoutables parmi les sauvages habitants de la prairie africaine. Se dressant sur ses pieds, lourd et superbe, il fit entendre un long beuglement et, battant ses flancs de sa queue, il allait probablement fuir dans une direction opposée à celle du camp, lorsque, par malheur, un des dogues se mit à courir après lui, en aboyant avec fureur.

Le buffle fit quelques pas au hasard; puis, irrité par l'insolence de son méprisable adversaire, il se retourna et fonça, les cornes basses, sur le chien. Celui-ci voulut s'échapper; mais il était trop tard. Le buffle, campé sur ses courts jarrets, l'écume aux naseaux, l'œil sanglant, enleva le dogue sur ses cornes, le lança à une hauteur de sept ou huit mètres. Le chien retomba avec un bruit sourd, fut ressaisi, renvoyé en l'air comme un ballon, et ce jeu se répéta dix ou vingt fois. Quand le buffle eut réduit son ennemi à l'état de véritable loque pantelante sur le sol, il le piétina encore, le flaira dédaigneusement, puis soudain se précipita sur le camp.

Toute la caravane s'enfuit épouvantée. Mais Lina, à demi folle de terreur, trébuchant sur une racine, tomba tout de son long. Comme Gérard accourait pour la relever, le buffle arrivait sur eux, la crinière hérissée, la tête basse, les deux sabots sonnans la charge.

Gérard et Lina se virent perdus. Un instant de plus et la bête formidable les frappait en pleine poitrine, quand Mréko, se lançant à corps perdu à la rescousse, vint rouler entre eux et les pieds du buffle. Celui-ci le prit comme une plume sur ses longues cornes et se mit à le jeter en l'air avec furie. Le corps du malheureux garçon retombait, rebondissait, repartait, arrachant chaque fois un cri de douleur à ses amis désespérés; et le

buffle, le reprenant avec une nouvelle rage, le jetait et le rejetait encore au-dessus de sa tête. Une pluie de sang arrosait les grandes herbes. Tous les témoins de cette scène effroyable étaient paralysés d'horreur.

Soudain un coup de fusil retentit, et la brute tomba sur ses genoux, frappée d'une balle dans l'oreille. Le Guen, qui venait de tirer avec la carabine d'un Arabe, accourait, bientôt suivi de Gérard, de Colette et de Martine. Ils s'empressaient autour du corps défiguré de Mréko, gisant sans mouvement. Les yeux mouillés de larmes, la poitrine soulevée par les sanglots, ils s'efforçaient de ranimer le malheureux noir ; mais son sang vermeil coulait par vingt blessures et son cœur fidèle ne battait plus, percé comme d'une lance par la corne impitoyable.

Il ouvrit les yeux, se vit soutenu entre les bras de Gérard. Un sourire d'ineffable douceur anima un instant ses pauvres traits lacérés. Murmurant d'une voix éteinte : « Frère!... Frère!... » il expira, en essayant de presser une dernière fois, de sa main sans force, la main de son ami.

Et cet adieu suprême du pauvre Somali mourant au jeune Parisien captif était si éloquant en sa simplicité, qu'il vint éveiller comme une lueur d'humanité au fond des âmes troubles d'Hassan et de Rurouk, témoins muets de la scène tragique. Pendant la durée d'un éclair, les marchands d'esclaves sentirent obscurément que la fraternité n'est pas un vain mot et se demandèrent peut-être d'où venait le frisson qui courait sur leur épiderme. Était-il donc vrai qu'un homme est un homme et qu'il n'est pas licite de l'asservir, de l'arracher à son foyer pour le vendre !

Mais si cette idée leur vint, elle fut bientôt écartée avec mépris, comme indigne d'un véritable homme d'affaires. Tout ce qu'ils en voulurent retenir était le danger de camper dans la brousse. C'est pourquoi, à grand renfort de coups de fouet, ils ordonnèrent sur l'heure de transporter le camp au flanc d'un coteau voisin.

Le lugubre incident devait, au surplus, avoir un épilogue. Abruco, que son fils consi-

dérait non sans raison comme un traître, vit dans cette mort soudaine la sanction d'un jugement qu'il savait juste. Son abattement tourna au désespoir et son humiliation à la fureur. Il repoussait avec dégoût tous les aliments. En peu de temps, sa maigreur devint effrayante ; sa face avait vieilli de dix ans ; ses yeux caves prirent un éclat vitreux : on eût dit l'étincelle verdâtre qui allume le regard des fauves, quand ils rampent, furtifs, sous les grands bois, — surtout s'il arrivait qu'Hassan lui adressât, à son habitude, quelque grossière raillerie.

Le délire qui montait en lui finit par éclater, un matin, au moment où le convoi levait le camp pour se mettre en marche.

Toute la nuit, Abruco était resté éveillé, le regard obstinément fixé sur les étoiles, roulant dans son cerveau des images confuses, — pensant à son village dévasté, à son fils mort, à sa liberté perdue, et accumulant sur un nom, sur un homme, tout le poids de l'obsession qui le hantait. Cet homme était Hassan. Celui-ci commit l'imprudence d'allonger un coup de fouet au misérable, trop lent à son gré dans sa besogne matinale.

Soudain, un cri de rage déchira les airs, un bond de fauve coupa la clarté grandissante du jour. Et l'on vit Abruco, accroupi sur Hassan, le mordant frénétiquement au visage.

Les Arabes terrifiés essayèrent de délivrer leur chef. Mais la résistance du vieux nègre, décuplée par la folie, défiait tous les efforts.

Alors, un des bandits lui appliqua à la base du crâne le canon de sa carabine et la cervelle sauta.

Hassan, affreusement déchiré, montrant à la place du nez une plaie saignante, poussait des hurlements d'épouvante. Il fut à grand-peine arraché aux mains du mort, crispées sur sa gorge.

Sa hideuse blessure n'était pas grave, mais la secousse de cette agression et la rage de se voir défiguré, venant sur un état déjà maladif, aggravèrent son mal. Ses accès de fièvre devinrent plus violents et prirent un caractère pernicieux. Rurouk en profita pour lui persuader d'obliquer légèrement vers l'ouest et

d'aller prendre quelques semaines de repos dans un massif montagneux, habité, dit-il, par des hommes de sa race, les Akkas, savants dans l'art de guérir les maladies par des plantes rares.

Ce qui surprit d'abord les prisonniers blancs, en arrivant dans ce district, fut la dimension exigüe des huttes de terre qui servaient de demeure aux indigènes : ils le furent bien davantage lorsque ces habitants eux-mêmes sortirent de leurs cases.

C'étaient de véritables pygmées, comme ceux que Stanley a le premier rencontrés en Afrique. Le plus grand n'avait pas un mètre de haut. Les femmes étaient plus petites encore et les enfants ressemblaient à des poupées négresses.

Ces nains, d'ailleurs très mal proportionnés, velus comme des bêtes et d'une laideur repoussante, firent fête à Rurouk en qui ils reconnurent aussitôt une sorte de cousin.

Leur chef Ariki se montra ravi des hôtes de distinction qui lui arrivaient, témoigna le plus vif désir d'acheter force cotonnades et, pour montrer qu'il en avait le moyen, eut l'imprudence de tirer de sa cassette particulière un gros sac de poudre d'or.

Il n'en fallait pas tant pour exciter Hassan, chez qui la perte de son organe olfactif n'avait nullement atrophié l'esprit mercantile. Il complota aussitôt avec Rurouk de piller Ariki, comme il avait trompé les Somalis.

Mais, soit que Rurouk eût horreur de cette trahison appliquée à des pygmées de sa race, soit qu'il poursuivît des visées personnelles, — les Akkas furent avertis des projets du marchand d'ivoire. Car, dès le lendemain, sous prétexte de lui administrer un puissant fébrifuge, leur plus habile médecin lui fit boire un breuvage qui coupa radicalement la fièvre du misérable, — par la raison qu'il le tua net, en moins de cinq minutes. Les Akkas sont célèbres dans toute l'Afrique centrale pour leur connaissance approfondie des poisons végétaux.

Ce décès prématuré fut mis, le plus naturellement du monde, au compte de la maladie.

Rurouk ne se donna même pas la peine d'affecter une douleur de commande. Il annonça aux captifs que, désormais, c'était lui le maître.

Il annonça même quelque chose de plus : l'intention de s'établir définitivement chez les Akkas, pour y couler des jours heureux et tranquilles, en imposant son pouvoir souverain grâce à la supériorité de son armement sur celui d'Ariki, lequel se composait exclusivement d'arcs et de flèches.

Et la conclusion de son discours fut qu'il comptait offrir à M^{lle} Massey la dignité de reine des Pygmées, en la prenant pour légitime épouse.

« Le Guen et toi, vous serez mes ministres, daigna-t-il ajouter en s'adressant à Gérard, à qui sa qualité de beau-frère *in petto* conférait déjà dans sa pensée des prérogatives spéciales. Nous ferons cultiver la terre par nos Somalis et nous vivrons ici dans une paix profonde... »

Sur quoi, il se retira, pour ordonner un festin destiné à inaugurer dignement l'ère nouvelle, et les cinq Français restèrent libres de commenter la notification royale qui venait de leur être faite.

De toutes les humiliations qu'ils avaient eues à subir depuis neuf mois, celle-ci, à coup sûr, était la plus révoltante. Ils en restèrent d'abord comme assommés.

« Ce qui m'étonne, dit Gérard en retrouvant le premier l'usage de la parole, c'est d'avoir pu entendre la déclaration de ce drôle sans lui sauter à la gorge et sans l'étrangler!... Conçoit-on pareille impudence? Et devons-nous supposer que nous en viendrions un jour à regretter la mort d'Hassan?... Mais il ne s'agit plus de nous consumer en plaintes vaines. Il s'agit de regarder notre infortune en face et de la vaincre ou d'y laisser la vie!... Cette nuit même, il faut fuir... N'est-ce pas ton avis, Colette?... »

— C'est mon avis, répondit M^{lle} Massey, encore toute blanche d'indignation.

— *Chés!*... Et où irons-nous? demanda naïvement Martine.

— Où nous pourrons... Goliath peut nous emporter tous les cinq. Dès que ces brutes se seront endormies, nous nous glisserons hors de la tente, nous sauterons en selle et nous donnerons de l'air... advienne que pourra!...

— Certes, advienne que pourra! répéta M^{lle} Massey. La faim, la mort, les serpents et les lions, plutôt que cette honte!... »

Lina pleurait en silence. Martine la serrait sur son cœur. Gérard crispait les poings. Le Guen, très calme, dit en bourrant sa pipe :

« Si seulement on pouvait mettre la main sur les fusils, le compte de Rurouk serait vite réglé. Mais ces Arbis de malheur ne les lâchent pas plus que leur ombre.

— Non, répliqua Gérard; ne pensez pas à cela, mon bon Le Guen. Nous ne devons pas recourir à la force. Que deviendraient ma sœur et Lina, et Martine aussi, dans un combat, — fût-il à armes égales? Il faut procéder par la ruse. Que notre seule idée soit désormais de saisir le moment favorable... Mais n'en ayons pas l'air, et même n'en disons plus un mot.

Les circonstances devaient admirablement servir un plan si sage. Dès six heures du soir, le festin ordonné par Rurouk était prêt, et toute sa garde s'y voyait conviée, avec les blancs et les notables akkas. Rien ne manquait au banquet, sinon une table officielle, car tout le menu s'étalait modestement sur le sol : gâteaux de manioc, de yams et de pommes de terre; rôtis de gazelles, de singes et de perroquets cuits sous la cendre; saute-relles frites; tomates, piments et citrouilles; montagnes de bananes et de fruits variés. Le *nevengué* ne manquait pas non plus, comme de juste, et coulait à pleins bords en d'innombrables calebasses.

A minuit on mangeait encore, et surtout on buvait sans s'arrêter. Colette et Lina s'étaient depuis longtemps retirées sous leur tente, escortées par Martine, sous prétexte de fatigue; aussi le spectacle de l'orgie leur fut-il épargné. Mais Gérard et Le Guen n'en perdaient pas un détail, tout en feignant de faire, comme les autres, honneur au vin de bananes.

Quant aux autres convives, à l'exception des hommes de garde, ils étaient tous ou ivres-morts ou en train de se livrer à des danses démoniaques autour d'un grand feu de bois.

La lune venait de se lever. Gérard, assis auprès de Rurouk qui ronflait inconscient, détacha adroitement sa boussole que le nain portait au cou, en guise d'amulette, et du regard fit signe à Le Guen que le moment était venu. Tous deux, ils se dirigèrent à pas lents vers la tente des jeunes filles et s'y glissèrent sans bruit. Elles les attendaient l'oreille aux aguets.

Le moment était propice et l'occasion véritablement unique, car les gardes, profitant de l'ivresse de leur chef, s'étaient rapprochés du brasier pour vider les calebasses du *nevengué* qui pouvait y rester.

Dans la clairière prochaine, on voyait la masse sombre de Goliath se profiler contre un bananier, occupé à cueillir délicatement les fruits mûrs, pour les gober sans se presser, car il en était friand.

Les blancs se glissèrent jusqu'à lui comme des ombres, et tandis que Le Guen armé de son couteau le débarrassait de ses entraves, Colette parlait tout bas au mastodonte en le flattant de la main :

« Goliath, mon bon Goliath, mon vieux Goliath, tu vas nous prendre tous, n'est-ce pas?... Tu ne trouveras pas la charge trop lourde et tu l'emporteras?... Oh! mon cher éléphant, c'est à toi que nous devons la liberté!... Al-lons, vite, vite, enlève-nous... »

Goliath agita sa trompe et ses oreilles en signe de bonne volonté, et saisissant les captifs un à un par le milieu du corps, il les chargea sur ses épaules, sur son dos et jusque sur sa croupe... Puis, avec une sorte de ricanement triomphant et dérisoire jeté en guise d'adieu au camp endormi, il se mit pesamment en route dans la direction que lui indiquait M^{lle} Massey en pressant sur l'oreille géante une légère baguette de jonc.

Ce mouvement inusité attire l'attention d'un dogue arabe qui s'empresse d'aboyer. Aussitôt les autres chiens, répondant à cet appel, donnent de la voix. Les gardes sortent de

leur apathie, arment les fusils, tirent au hasard sans atteindre les fugitifs.

Goliath, animé par les coups de feu, prend le pas de course et les dogues se lancent à sa poursuite. Comme il franchit en pleine lumière lunaire un espace découvert, les Arabes le voient nettement avec sa charge. C'est alors dans le camp, un émoi soudain, un concert d'imprécations et d'appels... Sans nul doute les chiens vont ramener les prisonniers comme ils l'ont fait tant de fois...

Non. Les dogues, amis de Colette, dociles à sa voix, se couchent et rampent dans la poussière au lieu de sauter aux jambes de l'éléphant. Ils font plus, et sur l'ordre de la jeune fille, ils rentrent au camp, regardent d'un air indécis et hargneux les Arabes qui les menacent et Rurouk qui sort de son pesant sommeil.

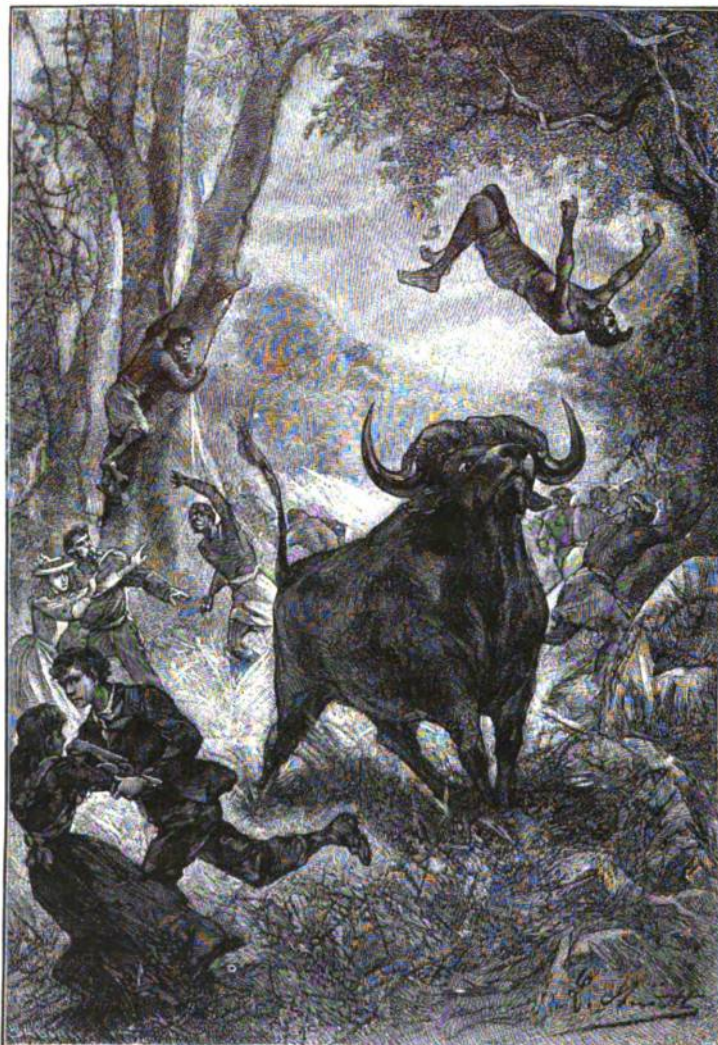
Le nain a compris enfin. Il se dresse sur ses pieds, ivre de rage et de vin, saisit son fouet, en frappe les chiens, en frappe les nègres, pour les lancer de force à la poursuite des évadés.

Mais ni les uns ni les autres ne bougent. Les

chiens grondent et se couchent. Un noir, saignant sous les coups, ne craint pas d'exprimer le sentiment de tous :

« Va ! frappe !... assomme et tue !... Nous ne lèverons pas le doigt contre *Nyengisi* (l'Étoile). Elle nous a plaints, aimés et consolés dans notre misère. Cours toi-même, attrape-la si tu peux !... Le *père des oreilles* marche plus vite que le vent... Tu ne l'auras pas !... Et dût mon dernier souffle s'exhaler à l'instant, je serais content de voir qu'elle t'échappe !... »

Tous les esclaves ap-



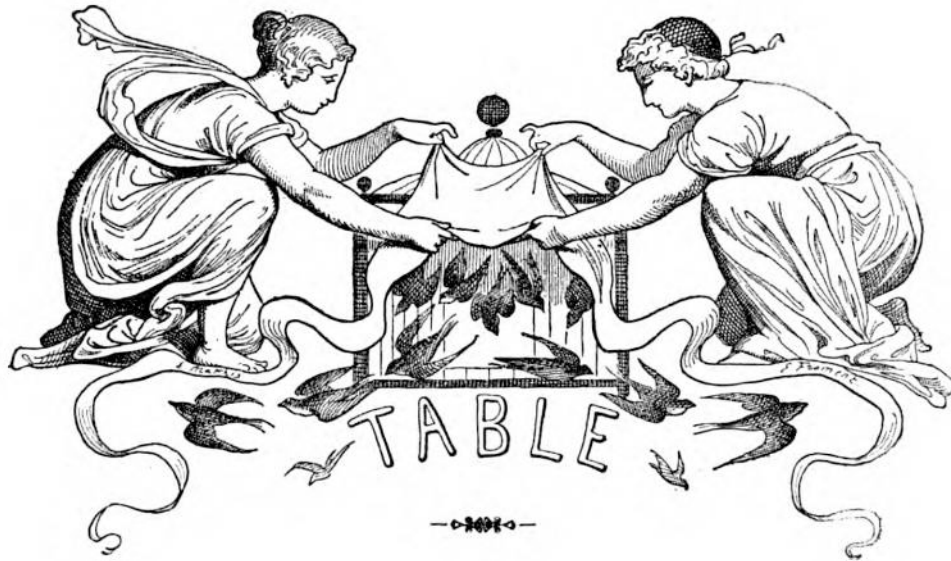
plaudirent à ce discours. Élevant leurs voix dans la nuit claire, ils poussèrent ensemble trois cris d'encouragement aux fugitifs :

« *Oi !... Oi !... Oi !...* »

Et Goliath, dans un galop furieux, leur répondit par un cri de triomphe que la brise apporta, déjà affaibli par la distance, à Rurouk le traître.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



TEXTES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

NOUVELLE SÉRIE

TOME V

	Pages.		Pages.
ALEKA, par J. DE COULOMB.	284	GÉRARD ET COLETTE. — <i>Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe</i> , par ANDRÉ LAURIE :	
(Fin)	307	VII. Chez les Somalis	225
LA BERRICHONNE, par ACHILLE MÉLANDRI.	152	VIII. Hôtes ou prisonniers?	259
LE CADEAU DE BONNE-MAMAN, par J. LERMONT.	41	IX. Hassan et Rurouk.	289
LA CRÊTE, par L. SEVIN-DESPLACES.	86	X. Les marchands d'ivoire	322
DOUBLE CONQUÊTE, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ :		XI. A Majunga de Madagascar. Mère et fils.	352
I. Chez madame Latapie.	17	XII. Du pays des lacs au pays des pygmées.	380
II. Majeure !	60	FORTATO, conte tunisien, par ARTHUR ARC.	22
III. La lettre de M. Lacoste	89	L'HIVER EN RUSSIE, par H. LANOS.	121
IV. Nouvelles connaissances	95	L'IDÉE DE PATRIE, par F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française.	12
(Suite)	125	(Suite et fin)	55
V. Premières expériences	126	MES ADIEUX A SÈVRES. — <i>Mon ignorance</i> , par ERNEST LEGOUVÉ, de l'Académie française.	1
VI. Menus tracas	155	L'OEIL-DE-CHAT, nouvelle tunisienne, par ALBERT FERMÉ.	240
VII. « Pauvre de vous ! »	184	(Fin)	273
VIII. Par monts et par vaux	189	ON A DU CŒUR, proverbe-monologue, par B. VADIER.	375
(Suite)	216	PÊCHE ET CHASSE SUR LES CÔTES DE FRANCE, par LOUDEMER. Introduction.	311
IX. Sérieux tourments	217	1 ^{re} PARTIE. — DE LA PÊCHE.	316
X. Secours inattendus	223	— Coquillages de sable	317
(Suite)	250	— Coquillages de rochers.	318
XI. Ciboure	253	— (Suite)	347
XII. La Cascarrotte	278	— Pêche aux crustacés	349
XIII. Le champion de Bidart.	311	— (Suite)	377
XIV. Grave décision.	343	LES PHILIPPINES, par L. SEVIN-DESPLACES	115
XV. Le retour à Orthez.	370	(Suite et fin)	159
GÉRARD ET COLETTE. — <i>Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe</i> , par ANDRÉ LAURIE :		LES SAISONS, par R. RÉMUSAT	194
I. A bord de la <i>Durance</i>	30		
II. La famille Massey	67		
III. Le yacht <i>Lily</i>	99		
IV. Collision	130		
V. Premières impressions africaines.	163		
VI. Sur le continent noir	195		

	Pages.		Pages.
LE SPHINX DES GLACES, par JULES VERNE :		LE SPHINX DES GLACES, par JULES VERNE :	
<i>Première partie.</i>		X.	Au début de la campagne. 201
I.	Les îles Kerguelen 4	XI.	Des Sandwichs au Cercle polaire. 233
II.	La goélette <i>Halbrane</i> 41	XII.	Entre le Cercle polaire et la banquise. 265
III.	Le capitaine Len Guy. 48	XIII.	Le long de la banquise. 297
	(<i>Suite</i>) 73	XIV.	Une voix dans un rêve. 305
IV.	Des îles Kerguelen à l'île du Prince-Édouard. 77		(<i>Suite</i>) 329
V.	Le roman d'Edgar Poe. 105	XV.	L'ilot Bennet 333
VI.	« Comme un linceul qui s'entr'ouvre ». 137	XVI.	L'île Tsalal. 361
VII.	Tristan d'Acunha 144	UNE BONNE IDÉE DE PETIT-JEAN, par E. VICARINO 209	
VIII.	En direction vers les Falklands. 169	UN HÉROS DE ROMAN, par A. MÉLANDRI 52	
IX.	Mise en état de l' <i>Halbrane</i> 176	YVONNE, par BEURTON. 340	

GRAVURES

L. BENETT. — Gérard et Colette : pages 23, 40, 72, 104, 136, 168, 200, 232, 264, 266, 328, 360, 386. — 13 dessins.	LANOS. — L'hiver en Russie : pages 121, 122, 123, 124. — 4 dessins.
BIGOT (Valentin). — Yvonne : pages 340, 341. — 2 dessins.	LALAUZE. — Deux admiratrices de M ^{lle} Lili : page 29. — Le petit déjeuner de M ^{lle} Jeanne : page 283.
DESTEZ. — Double conquête : pages 19, 61, 91, 93, 97, 127, 157, 185, 216, 221, 251, 257, 281, 313, 345, 373. — 17 dessins.	MATTHIS. — Les Philippines : page 116. — 1 dessin.
DOUS-Y'NELL. — L'autruche et le singe : page 88.	MAURY (R.). — Un héros de roman : page 53.
H. DUMONT. — Fortato : page 23. — 1 dessin.	MORIEU. — Le Sphinx des glaces. — Carte du pôle Sud : 367.
J. GEOFFROY. — Au jeu de massacre : page 249. — 1 dessin.	P. PHILIPPOTEAUX. — Les Philippines : p. 117. — 1 dessin.
HENRIOT. — Fortato : pages 24, 25. — 2 dessins.	G. ROUX. — Le Sphinx des glaces : pages 5, 7, 9, 43, 45, 49, 75, 79, 83, 109, 113, 141, 143, 145, 149, 173, 175, 177, 181, 205, 207, 235, 237, 267, 269, 301, 303, 306, 331, 335, 337, 363, 365. — 33 dessins.
	MORIEU. — Les Philippines. Carte de l'Océanie : page 119. — Îles Philippines : page 161.

